



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







LIBRARY THEEK GENT



000000220159

Digitized by Google

This block contains a white rectangular label at the bottom of the page. It features the text "LIBRARY THEEK GENT" at the top, a barcode in the middle, and the number "000000220159" below the barcode. At the bottom of the label, it says "Digitized by Google". There are also some dark, irregular shapes on the left side of this block, possibly from the scanner or the book's binding.





exhibé fr. alexandre de ruffet e.  
f. d. d. Willmair, a l'heure de l'audience

quoy q' l'ev. ne dit rien en faveur du mélange  
de l'eau avec le vin, cela cogit a f. qd' eclat n'est  
de fo. q' q'q' uns ont voulu plodger, de l'usage  
commun, parquoy le reqdo. est important; mais  
on n'a p. f. la mée chose touche. La q'lon' du  
pain. Tant s'ij f. q' l'usage de n'ij q' queff' soient  
viv' a d'f'et, q' semble au charro, qu'ayant  
chose l'alent. le pl. couy q' ne donne si corps,  
et q' éto. q' par' n'la mand. ord'., on pouvoit  
d. q' a q' l'uto. fauon' s' l'usage du pain leud'  
q' de l'usage q' l'ij, c'est le pain commun. aussi  
la relig. ch'ne existant n' d. l'oppo., et d'ant  
infirmit' éloignée de l'attachem': ser'v'aleux aux  
chose indiffer., q' étoit le p'v' d'ofant d. jusq's,  
il ne pouvoit p. q' les ayé. n'y l'eccl' succ'p' s'  
ayant eé aucun regard a tout cela, ny q' d. les  
1. Le p'v' ou n'it q' par' le pain q' la m'esse  
reprend' q' p' la Cabli. — extrait du t.

et Jugem't. du p. Chomaffy sur l'ad'ess'ion au  
sujet de la querroy des arymes.  
L'aut'. La p. en abb'loy d' ménage avec beaucoup  
d'haumi: loj'onroy charro d' l'ap'onne et ceux q' la  
d'effond', et n'q'ant p' les louanges q' se to' ceau  
q' cote. — L'ay'unt. q' me semble le plus  
q' laus' b' q' se trou' l'antiqu' d. arymes, c'est  
q' ne ne pouvoit n'ij du comencem't de ceu' sage, —  
ny p. les canons; ny p. les eccl's d'ff'p' au des  
hist'ori. d. 1. et d'eccl's. il n'ist p. croyab' qu'ij  
tel changem't ait est' f. jusq' b' t.; ny q' les p'ap's  
ny les eccl'sains q' ont d'efendu le pl. lat. ont  
les voy' d. q' est s'ur ces mat'ies, ay'eu moins  
de conno' d' l'anc' usage q' l'ord' mond' et ceu'

q' loint l'air. — si ce changement auo. or  
si depuis yphorus il n'y auroit. seu q'ty chose. q'  
moy se n'adme q't q' d'ous ombre de quelques  
passages q' loy s'entend q' et de q'ty q'tiques q'  
loy me p'entend q', ay fesse ayus boe auo. q'ass.  
q' b'etes q' ont cause q' ont wast' exp'ie de cel.  
queste l'orsq' la d'p'ure est. pl. echauffee. or c'is  
les f. t. q' de q't'ades q'te ay. T'q'noe l'usage  
de leg' lacte, et q'te l'ay' d'efendu y s'oit ena  
d. fausse. de. les quel auo. q' fait ont.  
les connaitre, si ce changement d'uy ady  
leu' .y ay q'ne est n' nouu. coe ces p'mon.  
distes le p'ndent.

nos Critiq' du C'mys uont a. f. douter de  
tout et a renouu. Et les quest. q' ont passie  
cy deua. q' de decidee, coe sil n'y auo. q'ais  
eu de mad'ay q' q' ecrit reb moy T'ofair  
Suis q' la t. d'ecrit, q' la croyance  
commun, a moy. q' T' n' uoye des p'eu  
uo du contrayre q' ecrit.

T' me tonne q' ces habit' n'ont q' fait  
attent. sur ces mots de p'adme ay ady  
enchavistiq', p'infere et subiq' q't. il me  
semble q' Elomb. alex. 1. q' ady. se fect de  
q'ty mot s'omblab'. .y la manie q' n' o le  
ferme. a p'nt, il n' f. q't. p'adme, mais  
seulomb. de la yer melc. beau a la farine  
au pain leu' ay ay agit auo. f'asant  
une p'at. — le fermentay d'uno. t. n' e  
se d'auo. p', et me semble, expl. q' q' 2. q'ass.  
feges du p'ndu anastasi. y laudo de  
et el chade et de f'orce. l'auto. de c. ades  
n'ist p' ass. d'edomb. q' e stable une f'ig'it  
cion d' catord. il faudro. se l'onde.



à un d'anc' jeune, ou ay parlez cō banni.  
Le Canon 14. de l'addice f. mēta. cō mē.  
l'oy. de legi. — outre cela il e vude de  
donn' le nom de leuady a d. agyma, et de  
f. les acolytes port. duf. sacum. Sans ne:  
cessité; ce qu'au pl. il nō faudro. accord' qua  
d. diacris. Jo susprendro. q' l'ito. m. Jugom.  
ausiant m. Jpno. q' d'etablir ces festes de  
Cōitumes sans un bon fondem. c'est Jpno. ter  
ou q'tq' faicy la metho. de hevdry, q' sans  
Jpno. de q'tq' passay, q' sont p'ouvois.  
d'etablir les ch'p. les mēta. etablies.

Les mon de sacramenta, benedicta, et mē  
de crate n'eso qu'ent q' touj. s'p' q' uocifant. pō  
la d'etray de luy dō nō. f'evom. ainsi les  
q'ces ayuello. Saeva dona, ceq' n'ē. mē.  
q' sur l'ant de la q' uocifant,  
et q' n'ē ay les q'osta. ay carano. le q' p' s' mēta.  
à genoux. — Il mō semble q' nō q' ad' p' t.  
du r. Canon concil. avelat. 8. an. 554. et q' t.  
n'ē q' ad' p' t. q' t'ō ēto. at. f'ovno.

Jo nō pōno q' q' s' a mand. de concludo  
ex p'ano quō p'ano ay p'no, soit bonno,  
car q. aut. p'no. ex p'lo q' d'iffert p'ano  
quōno; luy p' exclus. de leuady, l'and p' t.  
da beuvo, dufel, d. raso. ainsi le p'ary ay q'no  
q'ost' ēē quōno et d' quōno. Le Roy mabitlay  
ex p'lo q' mē. de mē. la notioy de q'tq' anes  
mōt, voulant q' d'uect aut'ant les ayant  
p'ois en un mē. s'no, ceq' n'ē q' n'adō.

La p'ou. l'ivē de r'ubay e ass' bonne,  
n'au on peut nō. ch' d'ecano sans l'ext' p'no  
ay p'no. l'at' p'no

A. 7/7

SERMONS  
 DE  
 SAINT GREGOIRE  
 DE NAZIANZE,  
 SURNOMME'  
 LE THEOLOGIEN,  
 TRADUITS DU GREC,  
 AVEC DES NOTES.  
 TOME I.



A PARIS,  
 Chez ANDRE' PRALARD, rue S. Jacques, à l'Occasion.

*En Sculpture l'année M. DC. XCIII. sous le Roi Louis XV. Avec Privilege & Approbations. n'avoit que  
 veuillé à f. d. manuscrits q' jussu' communu' ala dignu'  
 voyable. ils n'avoit de goût ne j'ont les desseins, n'ont  
 l'exécution on en peut juger par les anc. statues q'*

q' n'ont vestus de ce temps-là, bel. q' se. celles q'  
s'o. au portait de lesl. d'off. gen. d. jusse, et a  
celuy de l'abbay de neble au d'oc. d'otroyes,  
q' loy s'ont aus. m' fondé p. Elois 1er  
Mais quoy q' c. t'as fois. font brutes, on ne  
l'asse p. dire dire s'y. de connerie l'antiquité.  
on connoist p. celle du portait de lab. d'off. gen.  
la forme d. habit d. Rois et des. de ce temps-là.  
La statue de t' Elois m' aues è romque. il y è  
rejoint avec le Sator hiyatq' ou Consular, q'  
temps. anata luy enuoya p. honne. avec les  
aues marq' du consulat. le m' t'. et les q. aues  
Rois, q' s'o. sans doute s. m'fa., ont l'abatte  
neglige, et les 2. pl. jeunes portait des chameut  
+ flotta. sur les epar. ; ceq' èto. p' l'as p' l'of aux  
Rois et p' l'as du fang royal. quoy. de Coust  
appel. ces th. ains d' fl., ordnung flagella; et  
il remq' qu' un t'ady qu'on d'oit q' se d'oit  
fils de Clovis. i. et q' on cet. q' l'as p' l'as de q'd  
t'eb., fut amoné d' t'. q' les luy fit cour, d' t'as. q'  
ne le reconnoisse. p. p' s' f. hunc ego d' gouvern.  
Le Roy t' Charlebert i. è rejoint a ce m' aues  
portait avec un l'ou d' la main, gau., p' marq'  
q' è fondat' de cet. egl., et avec un sceptre q'  
s'o. terminé p. un f' que. q' è d'off. de bi. d' t'gues.  
les aues Rois, excepté Elois, ne portait p'  
de sceptre, mais t'o ont d. couronné. les mante:  
aues so. tous vont, et p' d' egalant. de t'o c'one,  
à peu près c'o les anci. chasubles des p'eres.  
autres t' Clov. et s. q. m'fa., on y voit les statues  
de 2. Rois, q' ne p'ant c'a aues q' s' t' Elois de  
fem. de t'. 1er et t' Virogothe f. de t' chil. elles  
ont de q'des vest. de t'. q' leur p' d' p' qu'ant  
genoux. les v'etant so. un peu d'iffere. celle q' è  
auprès de Elois, c'it ad., s' t'. è, et ceant  
au bas des. Coucalet d' une t' ceant, do. la 2.  
coudons p' d' fort. c'o d' d' f' uade. uade

Il où il mourut âgé de 72. ans, et le 27. de fev  
 vigner, y donna le j. digne de usu' et vigner  
 Long. C. ; cod il a f. gl. q' tō e. Successif, et  
 referend de Louis le 20. Voyez d'olr mand q'



Charlem.  
 fut Inhumé  
 au rapport  
 d'ing auteurs  
 du Comp.  
 S. corps

## AVERTISSEMENT.



**C** E U X qui liront les Sermons de S.  
 Gregoire de Nazianze, dont je donne  
 la Traduction au Public, seront  
 peut-être bien-aïses de connoître à  
 fonds ce grand homme, qui a rendu des ser-  
 vices si importans à l'Eglise, dans un tems  
 où elle étoit déchirée par tant de factions,  
 & tant d'héresies.

fut en:  
 barons,  
 et mis  
 sous une  
 voûte  
 affis sur  
 un d'og  
 d'or, ve:  
 nêtre de  
 habit  
 Troyens,  
 et au  
 dessous  
 d'ing coltes  
 et josto.  
 ord. ; auq  
 S. cōv  
 une

Il naquit à Nazianze Ville de la Cappa-  
 doce, au commencement du quatrième sié-  
 cle, d'un pere & d'une mere aussi illustres  
 par leur noblesse que par leur pieté. Son  
 pere eut le malheur de suivre pendant quel-  
 que tems les erreurs des *Hypisistaires* : c'étoit  
 une secte composée du Paganisme & du Ju-  
 daïsme ; ceux qui l'embrassoient faisoient  
 profession de n'adorer que le grand Dieu.  
 Gregoire pere de celuy dont je parle, in-  
 struit par son épouse, se fit baptiser ; & peu  
 de tems après son Baptême, on le choisit  
 pour le faire Evêque de Nazianze.

Gregoire son fils alla à Césarée faire ses

est peut-être un habit de <sup>t</sup> devenus. foyman:  
 tenu, q' e ouvert q. deua, ) e attaché au cou avec  
 une attache fort qu e cause. La corn. d'it. us.  
 ne paroit q. Ep, être cachée q. le deua. de front  
 d'it. Sur les pauls d'rot, et ne couvrent qui



une épée, do. le jeune homme et la garnison  
du fourneau éto. d'or; et une bouffe de pelle.  
ny q't avoit côtre. do

### AVERTISSEMENT.

justes  
lesq't  
alle. a  
vome.  
il t'eno.  
entre ses  
mains  
le livre  
d. euan:  
q'to  
écritoy  
lettres  
d'or. fa  
c'est  
éto. ouée  
d'ind  
chadw  
d'or ny  
formido  
diadé,  
d. laq'  
estoit  
enchassé  
une

premières études: il apprit la Rhétorique à  
Alexandrie: enfin pour se perfectionner dans  
la connoissance des belles Lettres, il alla à  
Athenes; c'est-là qu'il connut saint Basile,  
& qu'ils lierent ensemble cette étroite amiti-  
té qui dura pendant toute leur vie.

Saint Gregoire avoit une grande étendue  
d'esprit & beaucoup de naturel pour les  
sciences; il se fit sçavant dans la Grammaire,  
dans la Poësie, l'Histoire, la Rhétorique,  
la Philosophie, la Medecine, la Musique,  
la Géométrie, la Théologie, & possédoit  
l'écriture sainte, comme s'il n'eut jamais lû  
que l'ancien Testament & le nouveau.

Il n'étoit pas encore baptisé, quand il  
alla à Athenes: durant ce voyage, il fut  
surpris d'une furieuse tempeste, qui le  
mit dans un péril évident de faire naufrage:  
il se fit baptiser si-tôt qu'il fut retour-  
né à Nazianze, après avoir parachevé ses  
études & professé quelque tems l'éloquen-  
ce à Athenes, à la priere de tous les jeunes  
gens qui le jugerent tres-digne de cet em-  
ploy.

Le vieux Gregoire son pere Evêque de  
Nazianze le fit Prêtre, & voulut l'obliger  
de se charger du soin de son Eglise; il s'en-  
fuit dans le Pont pour se faire Religieux,  
& pour mener une vie solitaire avec son  
ami saint Basile; ils composerent ensemble

modest les 2. vobis do. et. è. reuisti.  
il è romquab q' st. Elo. nij è y. reputé avec  
ny q'ed d'eq, t. et quoy le voit au portrait de  
C. 88. do. neslo, a cause d'ost bousquedo d'ijon,  
M. do. neust et d'ost pourcady en

*une qu'on voy de la voye Croix; et fustage  
 de. Couvent d'uy suavis. S. Sceptre et boucler.  
 q'eto. tout. Avertissement. d'ou, et aus. m<sup>o</sup>*

**AVERTISSEMENT.**

des règles admirables, sur la Discipline Monastique.

L'Hérésie Arienne prit le dessus sous l'Empire de Constance, qui persécuta étrangement les Orthodoxes; la plûpart des Evêques furent exilés: on enleva aux Catholiques toutes leurs Eglises. Plusieurs Prélats par crainté, ou par simplicité souscrivirent à la Confession de Foy des Ariens: le vieux Grégoire Evêque de Nazianze fut de ce nombre; cette démarche fit grand bruit dans l'Eglise de Nazianze: les Moines se séparèrent de la Communion de l'Evêque: la plus grande partie du peuple suivit l'exemple des Religieux. Saint Grégoire fut obligé de quitter sa solitude, pour venir au secours de son peré: il fit plusieurs beaux discours sur la paix, pour ramener les esprits, & pour réconcilier les Moines avec leur Evêque. Le vieux Gregoire se repentit de sa faute: les Religieux & le peuple se réconcilièrent avec luy de bonne foy, par les soins & les mouvemens que se donna son fils dans cette affaire.

Saint Basile Evêque de Césarée en Capadoce imposa les mains à Gregoire, & le fit Evêque de Sazime: il ne demeura pas long-tems dans cette Ville, qui étoit toujours pleine de troubles & de soldats; cette affaire luy donna quelque chagrin contre

*Bonnoy. la  
 q. leay 3.  
 fus' fus:  
 qu'ndus  
 deua. luy.  
 on forma  
 onfus, et  
 S'iclla m<sup>o</sup>  
 f. S'oyul.  
 cov ayis  
 l'aus. vyls  
 de beaucoup  
 de n'chess  
 Thesauris  
 multie, et  
 de toutes  
 Louis de  
 qu'afum;  
 et oy engra  
 andeffus  
 une avca d  
 dovée avec  
 col. Tuscory.  
 v'ayostée  
 yan*

*aucunoy. on ne fait d'ou à iij uont cet. maday:  
 cas nul de n. anc. aut. n'ly f. m'ndoy, et il e  
 d'ovod. q' c'ist pluto. une fantaisie de sculpteur  
 q'è maq' peut ee la p'nd. de la d'ed, qui m.  
 Verté et un fait cuba q. mais c'istroy d.*

*une epée, do. le yommeau et la gar n'stun  
du fouxeau éto. d'ov; et une boufo de pela:  
ny q't avoit* *coûtu. do*

### AVERTISSEMENT.

*justes  
lesq't  
allo. a  
vomo.  
il t'ono.  
entre ses  
madns  
le l'uvro  
d. evan:  
q'les  
ecritoy  
lettres  
d'ov. fa  
C'est  
éto. ovnée  
d'uno  
chadno  
d'ov ny  
formo de  
diadé,  
d. laq'  
estoit  
enchassé  
une*

premieres études: il apprit la Rhétorique à Alexandrie: enfin pour se perfectionner dans la connoissance des belles Lettres, il alla à Athenes; c'est-là qu'il connut saint Basile, & qu'ils lierent ensemble cette étroite amitié qui dura pendant toute leur vie.

Saint Gregoire avoit une grande étendue d'esprit & beaucoup de naturel pour les sciences; il se fit sçavant dans la Grammaire; dans la Poësie, l'Histoire, la Rhétorique, la Philosophie, la Medecine, la Musique, la Géométrie, la Théologie, & possédoit l'Ecriture sainte, comme s'il n'eut jamais lû que l'ancien Testament & le nouveau.

Il n'étoit pas encore baptisé, quand il alla à Athenes: durant ce voyage, il fut surpris d'une furieuse tempeste, qui le mit dans un péril évident de faire naufrage: il se fit baptiser si-tôt qu'il fut retourné à Nazianze, après avoir parachevé ses études & professé quelque tems l'éloquence à Athenes, à la priere de tous les jeunes gens qui le jugerent très-digne de cet employ.

Le vieux Gregoire son pere Evêque de Nazianze le fit Prêtre, & voulut l'obliger de se charger du soin de son Eglise; il s'enfuit dans le Pont pour se faire Religieux, & pour mener une vie solitaire avec son ami saint Basile; ils composèrent ensemble

*motivo les 2. robes do. el. è venétri.  
il è remarquab' q' s't. Elo. n'è p. rep'nté avec  
ny q'ed d'ov, t'el qu'on le voit au portrait de  
l'abb. de neole, & c'est d'ost l'insigne de d'ov,  
il m. de neole et d'ost p'ouv'ant en*

*une qu'on voy de la voye Croix; et fustage  
 éto. l'ouvert d'un suavis. S. l'accepté et bouclé.  
 q' éto. tout. d'ov, et aus. m'.*

**AVERTISSEMENT.**

des règles admirables, sur la Discipline Monastique.

L'Hérésie Arienne prit le dessus sous l'Empire de Constance, qui persécuta étrangement les Orthodoxes; la plupart des Evêques furent exilés: on enleva aux Catholiques toutes leurs Eglises. Plusieurs Prélats par crainte, ou par simplicité souscrivirent à la Confession de Foy des Ariens: le vieux Grégoire Evêque de Nazianze fut de ce nombre; cette démarche fit grand bruit dans l'Eglise de Nazianze: les Moines se séparèrent de la Communion de l'Evêque: la plus grande partie du peuple suivit l'exemple des Religieux. Saint Grégoire fut obligé de quitter sa solitude, pour venir au secours de son peré: il fit plusieurs beaux discours sur la paix, pour ramener les esprits, & pour réconcilier les Moines avec leur Evêque. Le vieux Grégoire se repentit de sa faute: les Religieux & le peuple se réconcilièrent avec luy de bonne foy, par les soins & les mouvemens que se donna son fils dans cette affaire.

Saint Basile Evêque de Césarée en Cappadoce imposa les mains à Grégoire, & le fit Evêque de Sazime: il ne demeura pas long-tems dans cette Ville, qui étoit toujours pleine de troubles & de soldats; cette affaire luy donna quelque chagrin contre

*bonioy. le  
 q' l'ay 3.  
 fus' fus:  
 qu'nduo  
 deua. luy.  
 oy forma  
 enfus, etoy  
 l'icelle m'ée  
 f. l'ayul:  
 cor ayus  
 l'aus. v'plé  
 de beaucoup  
 d'orschess  
 thesaunis  
 multis, et  
 de tous  
 lous de  
 gravfuns;  
 et oy eniga  
 audeffus  
 uno avca d  
 d'ovée aus  
 cat. l'acodp.  
 v'aypoteé  
 grav*

*ausayp. oy ne fait d'ov à iij us ont cat. mad'oy:  
 cas nul d' n. avca aut.<sup>o</sup> n'ly f. m'ubion, et il é  
 d'ov. q' c'ist pl'us. une fantaisie de sculpteur  
 q' m'ayq' peut ée la p'ndre de la d'ed, qui n.  
 l'ovité et un fait curat q. m'ub c'istroy. d.*



*Ep. egnard S. Secretarius.*

*Sub hoc Conditorio Struy e Loupus Kavols, etc.*

**AVERTISSEMENT.**

*orthodoxe  
Synyera:  
Aoris, que  
vagnum  
francov  
nobilitate  
ampliauit,  
dixit an:  
nos XLVII.  
feldcot en  
venit.  
decessit  
Septuage  
narius,  
anno ab  
Incarna.  
Dno dccc.  
XV. Indic.  
Nono VII.  
Kalend.  
februarias.  
est  
L. S. ep.  
tryphe q'  
nono*

Basile : il se retira de Sazime, sans y avoir fait aucune fonction d'Evêque.

Il revint à Nazianze : le peuple de cette ville le pria de vouloir bien être le coadjuteur de son pere , qui étoit fort vieux ; il y consentit à condition qu'il ne seroit pas son successeur ; de sorte qu'il se retira de Nazianze , après la mort de son pere, de peur qu'on ne l'obligeât de prendre sa place.

Les Ariens qui nioient la *consubstantialité* du Fils de Dieu , & les Macedoniens qui attaquoient la Divinité du saint Esprit , faisoient des ravages inconcevables : saint Gregoire de Nazianze vint à Constantinople , pour remédier aux désordres , qui désoient cette Eglise ; parce que les gens de bien & les Orthodoxes n'osoient se déclarer , de peur de tomber entre les mains des Héretiques , qui les traitoient impietoyablement.

Peu de tems après son arrivée à Constantinople , les choses changerent de face : le nombre des fidelles s'accrut considerablement ; de sorte que Pierre d'Alexandrie instruit du progrès que faisoit la saine doctrine , par les soins & par les discours admirables de saint Gregoire , le confirma dans l'Evêché de Constantinople.

Maxime Philosophe Cynique vint trouver saint Gregoire pour se faire instruire

*le 1er. ouvrage de Sculpture. q'ne aydo. du temps de  
charlem. ; e un monument de marbre creusé fort  
profondent. en forme de coffre, q'oso' auroit. pour q.  
quell. ayv. du tomb. d'ost. de com. de rhemus. il  
s. sur le mode. de celui de Joudy g'nal de*

*Wouuo. do n. Rois. ce prince e le deuvend  
aussi q'ait pris la q'lté d'ho' Illustre, veu  
Illustre, q. do. to les Rois s. p'decoffent  
AVERTISSEMENT. S'ets. Servis d.*

te des principes de la Religion chrétienne ; le saint Evêque le logea dans sa maison : il luy fit toutes sortes de bons traitemens ; mais cet ingrat abusant de sa bonté, & oubliant tant de bienfaits, voulut faire chasser de Constantinople son bienfaicteur, pour se mettre à sa place : ce fourbe alla trouver l'Empereur Theodose, afin qu'il le confirmât dans la dignité qu'il venoit d'usurper : ce Prince éclairé reconnut les intrigues du Philosophe, & le chassa honteusement.

*le. Lettres,  
mais q' s'et  
Successe  
ont qu'it e'e  
quoy q' led  
y apres  
e ordue. d  
n. Rois,  
les ay ont  
onc. qual  
p'or du  
roy d' Illu  
no long. t.  
ayuis, Jus  
q' a ce que  
fry ils leur  
ont donne  
y. y. ces.  
yut le  
t'oro do  
p'ur. chuy,  
do. ils aus.  
deja hors  
no le roy  
quoy q' d  
Charlem.*

Les traverses que saint Gregoire souffrit à Constantinople, réveillèrent l'amour qu'il avoit toujours eu pour la solitude : il pria le Clergé & le peuple de luy permettre de se retirer : il fit un excellent discours sur ce sujet en présence de cent cinquante Evêques assemblez à Constantinople, pour y tenir un Concile ; afin de confirmer & de soutenir la Doctrine du Synode de Nicée, & pour condamner l'Hérésie de Macedonius. Les Evêques luy accorderent plus facilement qu'il ne l'eut cru, la permission de sortir de Constantinople : il se retira à Nazianze, où il mourut vers la fin de l'an trois cent quatre-vingt neuf, âgé de soixante onze ans.

Saint Gregoire est le seul après saint Jean l'Evangeliste, qui a été surnommé le Théo-

*L'année rom. q' l'oy fuist ay la mee v'oll' d. leg' d.  
p' n' cast' do. il e fondat', et où l'oy t'ont q' est  
t'obuon'. ay u. qu'ant' feu la deua. do luy et l'ant  
uy chat d'ho' avec ay lion et f'aler q' e abbati.  
c'it. la commu. opp'ndoy, q' ce marb' q' e est.*

*S. f. f. f. , et gluf. avec d'elo. Successement.  
inf. Charlem. e le seul d'n. Roit, q'ait  
quis avec q' fut emp. , la q'lon' d' y parer*

**AVERTISSEMENT.**

*Des 20:  
ajus ceter  
de Roy d.  
francois  
et lombard.  
Carlomag  
et Charle  
magne  
Roit de  
la 2.  
vac.*

logien : il n'a point été à proprement parler Evêque de Nazianze, quoy-qu'on luy attribue ordinairement ce titre, puis qu'il a toujours refusé cet employ, & qu'il s'est contenté d'être le coadjuteur de son pere, qui étoit Evêque de cette Ville: il n'accepta même cette Charge, qu'à condition qu'il ne luy succéderoit pas, & qu'il se retireroit, comme il fit, après sa mort. Il n'a point non plus été Patriarche de Constantinople, puis qu'il gouverna seulement pendant quelque tems cette Eglise vacante, sans en être Titulaire. Il ne voulut point demeurer à Saffime, lieu pour lequel il avoit été ordonné Evêque; mais qui n'étoit pas un Siege Episcopal. Aussi refuse-t-il dans ses Lettres, de prendre la qualité d'Evêque de ce lieu & dit qu'il n'y a jamais fait aucune fonction Episcopale. De sorte que selon la remarque de Monsieur Valois, on ne peut pas dire qu'il ait été à proprement parler Evêque Titulaire d'aucune Eglise.

*unanimité  
advent,  
advent?  
une grande  
Tutallige*

*Remoy,  
a leu d' monument. a Carlomag Roy  
d'auvergne, fu. de Charlem., inhumé?  
ceter auguste Carlomag; et loy croit q'c'est  
ce monument q' hincmar fit voir a  
charl. le chauve, lorsq' le d'ouit a  
le gl. d' St. Remoy p' loy mont' le lieu  
ou le Roy Carlomag estoit inhumé.  
estais p'pos no menta m'eue SERMONS  
une sequette. D'igné q' Charlem., ety effect  
il n'ist q' de Roy q' des. temps ay ait en un.  
C. magne q' il fut inhumé a aie la cha.  
ou il mouut ce. no eonement d'el'us*



# S E R M O N S

DE

## SAINT GRÉGOIRE,

*SURNOMME*

## LE THEOLOGIEN,

## EVÊQUE DE NAZIANZE.

SERMON PREMIER.

Du Sacerdoce , & de l'Episcopat.

*Apologie de sa fuite dans le Pont , après qu'il eût été fait Prêtre , & de son retour à Nazianze.*

**J**E suis vaincu , & j'avoüe de bonne foy ma défaite ; je me suis soumis à l'Empire du Seigneur , & je luy ay adressé ma priere ; il faut que je commence mon discours par les paroles de David , ou plutôt de celuy qui a parlé , & qui parle encore maintenant

*Tome I.*

Λ



**LE SERMON I. DE S. GREGOIRE ;**  
par l'organe de ce saint Prophete. Pour réussir dans un discours , ou dans quelque affaire que ce soit , le bon ordre demande qu'on implore dès le commencement le secours de Dieu , & qu'on se repose sur son assistance. L'amour , ou la haine que l'on a pour moy , fait que l'on interprete bien différemment les raisons de ma fuite ; elle m'a éloigné de vous pendant un tems qui paroîtra peut-être bien long à ceux qui ont du regret de mon absence ; les uns croient que c'est un effet de mon opiniâtreté , ou de mon peu de courage ; les autres sont touchés de mon changement , & de la douceur que j'ay fait paroître , en me livrant à vous : les premiers soutiennent que je suis inexcusable ; les autres me traitent plus favorablement. Les hommes ne trouvent rien de plus agréable , que de s'entretenir des affaires d'autrui , sur tout quand ils sont préoccupez de quelque passion de haine , ou d'amour , qui leur dérobe le plus souvent la vérité. Je vous diray nettement la chose comme elle est sans rien craindre ; je rendray justice aux deux partis , à ceux qui me condamnent , & aux autres qui ont entrepris généreusement de me deffendre ; je justifieray ma conduite , ou je la censureray moy-même , quand elle sera condamnable.

Afin de garder quelque méthode dans ce discours , je parleray d'abord de ma timidité , puisque c'est le premier reproche qu'on m'a fait. Je ne veux point servir de pierre de scandale à ceux qui connoissent si-bien la situation de mes affaires , qui sont dans un assez bon état , puisque par la grace de Dieu , je tiens quelque rang parmi les Chrétiens ; ou si ma conduite en a déjà blessé quelques-uns , je veux tâcher de les guérir par mon Apologie ;

## EVEQUE DE NAZIANZE.

Il est beau de ne rien faire qui puisse offenser, ou scandaliser personne; il ne faut pas même être soupçonné autant qu'il est possible, & que la raison le peut permettre: nous sçavons que celui qui ne peut mentir menace d'un châtement severe, & inévitable tous ceux qui feront assez malheureux pour scandaliser même un enfant. Je n'ay point fait cette démarche par surprise, ou par ignorance, ni par un mépris des loix & des constitutions divines; s'il m'est permis de dire quelque chose à ma gloire. Car de même que dans le corps il y a des membres plus nobles, & qui ont une espece de commandement sur les autres qui obéissent, & qui se laissent conduire; ainsi Dieu qui rend justice au mérite selon les loix de l'équité, ou qui enchaîne toutes choses par les regles de sa providence, a établi une espece de subordination dans l'Eglise: il veut que les uns soient gouvernez par des Pasteurs, qui leur enseigneront de parole & d'effet ce qu'ils doivent faire, parce que cette voye leur est plus utile; & que les autres se chargent du gouvernement en qualité de maîtres & de pasteurs, parce que leurs vertus & la familiarité qu'ils ont avec Dieu, les élevent au dessus de tout le monde: ils sont à l'égard du reste des fidelles ce que l'ame est au corps, ou l'esprit à l'ame; afin que le fort aidant au foible, & que l'un & l'autre étant étroitement unis par les liens de l'esprit, ils composent un corps parfait, & digne de JESUS-CHRIST, qui est nôtre chef. Je crois que l'indépendance & la confusion ne sont jamais si utiles que l'ordre & la dépendance, bien moins parmi les hommes, que parmi les autres animaux, parce que les hommes courent de plus grands risques. S'ils ne peuvent s'abstenir de pécher, ce qui est

4 SERMON I. DE S. GRÉGOIRE ;  
leur affaire principale , qu'ils souffrent du moins  
qu'on les redresse , quand ils seront tombez dans  
quelque faute.

Puisque la subordination est utile & nécessaire ;  
ce seroit un aussi grand mal , si tout le monde vou-  
loit commander , que si personne n'osoit se mêler  
du gouvernement des autres. Si tout le monde  
fuit la Prélature , soit qu'on l'appelle ministère , ou  
commandement , la symmétrie de l'Eglise sera dé-  
figurée , & perdra sa plus grande beauté. Comment  
pourrions-nous rendre à Dieu ce culte sublime &  
élevé , qui est la plus grande & la plus anguste  
fonction du Christianisme , s'il n'y avoit parmi  
nous , ni Roy , ni Gouverneur , ni Sacerdoce , ni  
Sacrifice , ni toutes les autres cérémonies dont on  
privoit autrefois pour leurs péchez les hommes  
rebelles & desobéissans ? ce n'est point une chose  
nouvelle , ni extraordinaire , que des gens qui s'ap-  
pliquent aux fonctions divines soient tirez du rang  
des sujets , pour être honorez du commandement ;  
cette pratique n'est point des-honorante , ni con-  
traire aux loix de la bonne philosophie : comme  
il n'est nullement honteux à un Matelot habile de  
gouverner la prouë du vaisseau , ni de tenir le gou-  
vernaill à celuy qui s'est exercé à observer le change-  
ment des vents. Un bon soldat peut commander  
une compagnie ; celuy qui s'acquité bien du de-  
voir de simple Capitaine , peut être choisi pour être  
General , & pour commander l'Armée entiere.

Je n'ay point dédaigné par un motif d'ambition ;  
ni pour m'élever plus haut , le degré qu'on vouloit  
me donner ; des gens mal-intentionnez , qui ont  
l'esprit de travers , & qui jugent des autres par  
eux-mêmes , & par leurs passions particulieres pou-  
ront peut-être me soupçonner de cette vanité. Je

## EVEQUE DE NAZIANZE.

connois trop la grandeur de Dieu, & la bassesse de l'homme, pour ignorer que le plus grand honneur qui puisse arriver à une creature, c'est de pouvoir approcher en quelque maniere de la Divinité, qui est la clarté & la splendeur par excellence, & dont la pureté surpasse infiniment celle de la nature, soit qu'elle soit matérielle, ou dégagée de la matiere. Que m'est-il donc arrivé, & quel a été le motif de ma desobéissance? plusieurs crurent alors que je m'oublois, & que je n'étois pas ce que l'on pensoit, que j'étois absolument changé, que je ne suivois que mon caprice, & que je résistois avec trop d'opiniâtreté à ce que l'on vouloit faire de moy. Il y a long-tems que vous souhaitez d'apprendre les raisons qui m'ont obligé à tenir cette conduite, je vas vous en instruire.

Frappé d'un accident imprévû, comme ceux qu'un bruit inopiné surprend tout-à-coup, je ne fûs plus le maître de mes raisonnemens; j'ay brisé les liens de la pudeur, qui m'avoit retenu pendant toute ma vie: je me sentis épris du désir de cette félicité, qu'on ne goûte que dans le repos & la solitude; je l'ay aimée dès le commencement de ma vie avec plus d'empressement, que n'ont jamais fait tous ceux qui se font le plus appliquez à l'étude. Dans de grands dangers où je m'étois trouvé j'avois promis à Dieu que je prendrois le parti de la retraite, j'avois déjà commencé à en goûter les premieres douceurs; cette expérience avoit redoublé l'ardeur de mes desirs; je n'ay pu souffrir de me voir replongé au milieu des flots; j'ay voulu m'affranchir d'une tyrannie si insupportable; j'ay regardé la vie solitaire, comme un asyle dont je n'ay point voulu être arraché.

J'ay crû que je ne pouvois choisir un genre de

8 SERMON I. DE S. GREGOIRE;

vie plus agréable, que celuy où renonçant au commerce des sens & de la chair, comme si j'étois déjà hors du monde, & renfermé dans moy-même, sans me soucier des choses humaines qu'autant que la nécessité m'y oblige, je n'eusse à songer qu'à Dieu & à moy, m'élevant au dessus de tout ce qui est naturel, & portant par tout l'impression de la Divinité, sans être distrait par le mélange des idées étrangères, & contemplant comme dans un miroir l'image de Dieu & des choses divines, acquérant tous les jours de nouvelles lumières, & passant à des connoissances plus claires par les plus obscures. Un état de vie si heureux est comme un avant-goût du bonheur de la vie future; c'est vivre parmi les Anges, quoy-qu'on soit encore sur la terre; c'est être élevé en esprit au dessus de tout ce qu'il y a d'humain. Si vous vous sentez touchés du desir d'une vie semblable, vous comprenez aisément ce que je veux dire, & vous excuserez le penchant à quoy je me laissay emporter. Plusieurs auront peut-être de la peine à ajouter foy à mes paroles; ils me tourneront en ridicule, & feront de sanglantes railleries sur ma conduite à cause de la mauvaise disposition où ils sont: soit qu'il faille s'en prendre à leur folie, ou aux dérèglemens de ceux qui déshonorent la vie qu'ils ont embrassée; ils donnent un nom odieux à une chose tres-louable; ils croient que l'amour de la philosophie est un signe de vaine gloire; l'envie, ou la malignité du peuple, qui interprete toujours tout en mauvaise part, leur fait tirer des conséquences si fausses.

Ils tombent dans l'un, ou dans l'autre de ces deux inconveniens; ou ils pêchent eux-mêmes, ou ils ne croient pas le bien que les autres font. Je

EVE'QUE DE NAZIANZE.

VEUX vous développer tous les secrets de mon cœur, & vous dire tout ce qui m'est arrivé sur cela, quoy-que j'aye assez de peine à décider, si mes sentimens ne conviennent pas plutôt à un vilain grossier, qu'à un homme instruit, & bien né. J'ay eu honte de ceux qui n'étant pas plus gens de bien que le reste des hommes, & plutôt à Dieu, qu'ils ne fussent pas plus méchans, s'ingerent dans les ministeres les plus sacrez avec une ame souillée, & un cœur profane; ils veulent entrer dans le sanctuaire, sans examiner s'ils en sont dignes. Ils se pressent, & se poussent les uns les autres autour de la sainte Table, qu'ils ne regardent pas comme un modele de vertu; ils l'envisagent comme une ressource qui leur donnera les moyens de subsister; ils ne recherchent pas le Ministère, pour vivre dans la subordination; c'est une espece d'empire absolu, & un titre pour vivre dans l'indépendance.

Le nombre des sujets est moindre que celui des Prélats, gens à plaindre du côté de la pieté, & malheureux à cause de leur dignité. Ce mal croit, & se fortifie avec le tems; ils ne trouveront bientôt plus de peuple à qui commander; tous veulent enseigner les autres, & prophétiser, au lieu de suivre l'inspiration de Dieu, comme il est marqué dans l'Ecriture; de sorte que selon le proverbe ancien, on verra Saül parmi les Prophètes. Ce desordre est si general parmi les Chrétiens, & ce vice est si ordinaire qu'on n'a jamais entendu parler d'un plus grand déreglement; les mauvaises coutumes après avoir autrefois regné quelque tems s'abolissoient à la fin. Je n'ay pas assez de credit, pour arrêter le cours d'un si grand débordement; mais ce n'est pas une legere marque de pieté.

1. Reg. 403

8 SERMON I. DE S. GREGOIRE;

que de le detester, & d'en rougir.

La dernière, & la plus forte raison qui m'a obligé de m'absenter, je ne deguise rien, & voici ce que j'ay à dire de plus touchant, je ne voudrois pas mentir en parlant d'un Mystere si auguste: c'est que je n'ay jamais cru, & je ne le crois pas encore maintenant, que ce fût la même chose de conduire un troupeau, ou d'être chargé du soin des âmes. Un berger n'a rien à se reprocher, quand ses bœufs & ses moutons sont bien gras; c'est dans cette veüe qu'il cherche les pâturages les plus commodes, pour y conduire ses troupeaux; il a le soin de les en retirer, quand il est tems pour les faire changer de lieux, ou de les laisser reposer, s'ils sont las, & fatiguez; il se sert quelquefois de la houlette, & fort souvent de la flûte pour les réjouir. La plus grande affaire d'un berger, c'est qu'il est quelquefois obligé de combatre contre les loups, & de prendre un soin particulier d'une brebis malade. Mais il a aussi le plaisir de jouir de la flûte à l'ombre d'un cheñe, de se coucher sur une herbe molle, & agreable, & de se faire un lit sur le champ au bruit du zephire qui le flate, & qui l'endort, sur le bord d'un ruisseau rafraichissant; il chante de tems-en-tems de tendres chansons, il s'entretient avec ses moutons, & avec ses bœufs; il en mange les plus gras, ou il les vend. Les bergers, ny les pasteurs ne songent gueres à aquerir de la vertu, ils preferent leurs interests & leurs plaisirs à toutes choses.

Un homme n'apprend qu'avec peine à obeir; mais il est encore bien plus difficile d'apprendre à commander aux autres, & à bien user du commandement que la Loy Divine permet pour con-

duire les hommes à Dieu ; plus cette dignité est éminente , plus paroît-elle périlleuse à un homme sage , & avisé. Il faut qu'il n'ait aucun endroit foible , qu'il ait une parfaite connoissance des tems & des affaires , que ses qualitez ne soient point superficielles , ou apparentes , semblables à l'or , ou à l'argent de bas aloy , qui ne peut résister à l'épreuve d'un feu ardent : il seroit exposé à un danger d'autant plus grand , qu'il auroit plus de gens sous sa conduite ; le mal est plus considérable , quand il attaque plusieurs , que lorsqu'il se fixe à un seul. Le drap ne prend pas plus aisément la couleur d'une excellente teinture ; on ne reçoit pas plutôt l'impression d'une odeur douce , ou désagréable en s'en approchant ; une vapeur contagieuse ne remplit pas l'air avec plus de vitesse , pour causer la peste , que les sujets contractent tous les vices de leur Prélat ; & ils sont encore bien plus susceptibles de ses imperfections , que de ses vertus. C'est en cela principalement que l'iniquité triomphe de la probité , & je suis au désespoir lorsque je pense combien il est aisé de devenir méchant , combien grand est le penchant qu'on a à suivre le mal , & à imiter tout ce qui est mauvais , quand même personne ne nous ferviroit de guide pour le vice , & qu'il est si rare d'aquerir la vertu , quoy que nous y soyions entraînez par tant de motifs.

C'est une remarque qu'a faite le Prophète Aggée , & il s'est exprimé pathétiquement par cette admirable figure : *Prêtres interrogez la Loy , si un homme portoit dans son manteau une chair sanctifiée , & qu'on l'approchât de quelque viande , de quelque breuvage , ou de quelque vase , les sanctifieroit-elle en les touchant ?* Ils répondirent que



non. Demandez encore, continua le Prophete; si ces mêmes choses ne participeroient pas à la corruption d'un corps souillé & corrompu, en le touchant? ils répondront sans doute, qu'elles perdront leur pureté, & qu'elles participeront aux immondices du corps qu'elles approchent. Ce qui montre évidemment la difficulté que les hommes trouvent à aquérir la vertu; il en est à peu près de même que du feu, qui ne s'attache pas aisément à une matiere humide: au contraire; ils ont pour la plupart autant de disposition à prendre l'impression du vice, que la paille bien sèche en a à être embrasée & dévorée par la flame, lorsque le vent souffle. A peine est-on touché par l'exemple d'une éminente vertu; le plus leger défaut a la force de nous séduire, & de nous entraîner. Un peu d'absinte communique en un moment toute son amertume au miel, quoy-qu'une double quantité de miel ne puisse communiquer sa douceur à l'absinte. Il ne faut ôter qu'une petite pierre, pour ouvrir le passage à un fleuve; mais à peine peut-on arrester son cours, & son impetuositè, en luy opposant une forte digue.

On peut conclure de tout ce que je viens de dite, que nous devons bien prendre garde d'être de mauvais peintres de la vertu; ou pour parler plus juste, d'être de mauvais modèles d'assez bons Peintres; & de vouloir nous ingérer à guérir les autres, tandis que nous sommes tous couverts de playes. Il faut encore, autant qu'il est possible s'abstenir de toutes sortes de crimes, & je ne sçay si c'est assez pour ceux qui se chargent de conduire les autres à la vertu. Il ne suffit pas à des gens de ce caractere de n'être point méchans, puisque même parmy les personnes ordinaires, on en trouve

souvent qui croient que c'est une chose tres-honteuse ; il faut qu'ils ayent une vertu eminente, selon cette maxime de l'Ecriture, qui nous ordonne de fuir le mal, & de faire le bien. Qu'ils ne se contentent pas d'arracher de leur cœur les semences des vices ; il faut encore qu'ils le remplissent de bons principes, afin que leur probité les rende plus recommandables que leur dignité : qu'ils ne mettent point de bornes à leur vertu, & qu'ils tâchent de s'élever toujours à un plus haut degré de mérite ; qu'ils ayent plus de chagrin pour ce qui leur manque, que de joye de ce qu'ils ont acquis, & qui leur doit servir comme de degrez, pour s'élever toujours à une plus haute perfection ; s'ils ont plus de vertu que le peuple, ils ne doivent point pour cela s'en faire accroire ; mais ils y perdent beaucoup, s'ils ne remplissent fidèlement tous les devoirs de leur ministère.

Tout ce qu'ils font de bon doit être réglé sur les maximes de la Loy Divine, sans se soucier de prendre les hommes pour modèles, soit qu'ils soient vicieux, ou gens de bien ; parce que ce seroit avoir une trop petite estime de la vertu, dont Dieu doit être le motif unique, puis qu'il est le principe, & la fin de toutes choses. Les mêmes vertus ne conviennent pas à tous également ; de même que les statues sont différentes selon les personnes ; qui ont des traits tout différens : les animaux n'ont pas tous le même temperament, les qualitez de la terre sont différentes selon les situations ; tous les astres ne sont pas d'une égale beauté, ny d'une égale grandeur. Un homme du commun s'abstient par la crainte des châtimens de commettre des actions criminelles, qui mériteroient le dernier supplice à quoy la Loy le condamneroit impitoyablement ;

12 SERMON I, DE S. GREGOIRE,  
mais un Prélat est blâmable, s'il n'est parfaite-  
ment homme de bien, & s'il ne s'efforce de faire  
tous les jours de nouveaux progrès dans la vertu :  
ses bons exemples auront la force d'attirer la mul-  
titude, & de la faire entrer dans la bonne voye  
avec douceur, & sans violence. Ce qui se fait par  
contrainte, & par nécessité, outre qu'il est tyran-  
nique, n'est ny loüable, ny permanent. Une plante  
qu'on redressé par la force, reprend son pli si-tôt  
qu'on la lâche; ainsi celui à qui on a fait violen-  
ce retourne à son caractere, quand il est en lib-  
té; mais ce qui part d'une volonté libre est équi-  
table, & dure toujours, parce que l'inclination  
& le panchant sont comme des liens, qui le re-  
tiennent. Nôtre législateur nous ordonne dans sa  
Loy de conduire son troupeau avec douceur, sans  
le gêner, ny le contraindre.

Supposons qu'un homme, après s'être défait de  
la contagion du vice, est monté au plus haut degré  
de la perfection; à peine aura-t-il encore la science,  
& les talens nécessaires pour conduire les autres;  
& je ne comprends pas comment il peut avoir la  
hardiesse de s'ingerer dans cet employ. Le plus  
difficile de tous les métiers, & la plus sublime  
science est de sçavoir gouverner l'homme, qui est  
un animal changeant & variable. On peut en  
quelque maniere comprendre ce que je dis en com-  
parant avec la medecine l'art de conduire les ames :  
cet art a pour objet la guerison des corps ;  
l'un est infiniment plus noble que l'autre, soit  
qu'on l'envisage du côté de sa matiere, de sa fin,  
ou des moyens dont il se sert pour y parvenir. La  
medecine borne tous ses soins au corps, c'est un  
objet bien languissant, & bien fragile; qui perit  
ensin, parce que telle est sa destinée; quoy-que

par le secours de l'art, on puisse arrêter pour quelque tems l'intemperance des humeurs, qui altèrent son tempéramment ; le tems, ou la force de la maladie le ruinera tôt ou tard, il faut qu'il cède à la nature, qui luy a prescrit des bornes qu'il ne peut passer.

La direction regarde l'ame qui vient de Dieu, & qui est toute divine ; elle tire son origine du Ciel, & elle y tend sans cesse, quoy-qu'elle soit attachée au corps, qui est la moins noble partie de l'homme. Dieu seul qui a fait cette liaison en connoit les causes, qu'il a manifestées par une grace spéciale, à ceux à qui il a bien voulu révéler ses Mysteres. Je ne trouve que deux raisons de cette union, autant qu'on le peut comprendre, par la force de la lumiere naturelle ; l'une, afin que l'homme en résistant aux attrait des objets sensibles, puisse mériter la gloire éternelle, car les choses fragiles & perissables servent à purifier l'ame, comme le feu purifie l'or dans le creuset ; l'esperance qui nous anime contribüe à nous faire mériter la grace de Dieu, & les récompenses promises à la vertu. C'est une marque infailible de la bonté que Dieu a pour nous, d'avoir établi que nôtre vertu dépendît de nous en partie ; elle n'est pas un appanage de nôtre nature, elle ne se soutient que par un effort de nôtre liberté.

L'autre motif que Dieu a eu en unissant le corps à l'ame, c'est de le spiritualiser en quelque maniere par ce commerce, & de l'élever au dessus de luy-même, en sorte que l'ame soit au corps, à peu-près ce que Dieu est à l'ame ; elle domte la chair, qui luy sert comme d'esclave, & elle la soumet à Dieu. Un Medecin observe le climat,

14 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
le tems, l'âge, les saisons, pour composer ses reme-  
des ; il prescrit au malade le regime qu'il doit  
tenir, afin que son goût dépravé n'empêche pas  
l'effet des remedes. Il applique quelquefois le fer,  
& tout ce qu'il y a de plus violent dans la me-  
decine ; quoy-qu'il soit fort difficile de guérir une  
maladie dangereuse, & entacinée, il est encore  
bien plus difficile, de connoître les mœurs, les in-  
clinations, le panchant, & tout ce qu'il y a de  
plus caché dans les replis de nôtre cœur, pour  
aprivoiser ce qui y peut être de plus féroce & de  
plus sauvage, & pour le déraciner entièrement ; afin  
d'y mettre la douceur, & les autres vertus, qui  
sont le plus agréables à Dieu, en tenant la ba-  
lance juste entre l'ame & le corps. La plus gran-  
de de toutes les injustices ce seroit de laisser gour-  
mander la partie la plus excellente, par la moins  
noble ; il faut assujettir l'inférieure à celle qui  
doit naturellement commander : c'est ainsi que l'or-  
donne la Loy Divine, & cette regle s'observe exa-  
ctement dans tous les ordres des creatures, soit  
qu'elles soient visibles, ou qu'elles se dérovent à la  
vivacité de nos sens.

J'ay souvent fait reflexion que les choses natu-  
relles dont je viens de parler, & qui sont l'objet  
de la Medecine agissent toujours de la même ma-  
niere, elles ne s'opposent point malicieusement  
aux desseins de l'art qui les employe ; l'effet des  
remedes peut être empêché par l'imprudance, ou  
la mauvaise conduite du malade, qu'on peut ai-  
sément redresser. Mais nos lumieres, nôtre amour  
propre, un naturel imperieux & indocile, qui  
ne veut céder à personne, sont de grands obstacles  
à la vertu ; ils rendent inutiles les efforts de ceux  
qui se mettent en devoir de venir à nôtre secours.

Tous les soins que nous devons appliquer à découvrir nos maux au Medecin, nous les appliquons à nous garantir contre les rémèdes; nous tournons nôtre force contre nous-mêmes, nous sommes ingenieux, & nous ne manquons point d'adresse, pour empêcher qu'on ne nous guérissè. Nous déguisons nos desordres d'une maniere basse & servile, & nous les renfermons dans les détours de nôtre cœur, comme une maladie honteuse qu'on n'ose découvrir, faussement persuadez que si nous pouvons tromper les hommes, nous pouvons de même nous cacher aux yeux de Dieu, & nous dérober à sa justice: Ou nous inventons des pretextes pour nous disculper, & pour excuser nos foiblesses, nous sommes très-éloquens sur ce chapitre: Ou nous ne voulons rien entendre, semblables à un aspic sourd, qui se bouche les oreilles; nous nous obstinons avec une opiniatreté inconcevable à ne vouloir point écouter la voix de ceux qui tâchent par leur sagesse de guerir les blessures de nôtre ame: Ou enfin, je parle de ceux qui sont parvenus au dernier degré de l'insolence, nous péchons tête levée & nous nous abandonnons au crime, sans rougir de nos desordres. Quel endurcissement, & quelle effroyable stupidité, pour ne pas donner un nom encore plus odieux à un dérèglement de cette nature?

Psal. 57.

Nous regardons comme nos ennemis ceux qui ont la bonté de nous avertir de nos fautes, nous nourissons contr'eux une haine secrète, les bons discours qu'ils nous tiennent nous importunent; nous nous abandonnons à nos vices avec plus d'emportement, comme pour faire du dépit à des gens qui nous témoignent tant de bonne

26 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
volonté; semblables à ceux qui se mordent, & qui se déchirent, pensant mordre les autres. Voilà les raisons qui me font dire, qu'il est bien plus difficile de guérir les ames, que les corps, & que l'un est bien plus noble, & plus excellent que l'autre. La medecine ne connoit gueres ce qui est caché dans le corps, ses veuës se bornent aux parties exterieures, qui tombent sous les sens; mais pour guerir l'ame, il faut s'attacher à ce qu'il y a de plus caché, & de plus impénétrable dans l'homme. Nous avons à combattre un ennemi qui nous attaque intérieurement, & qui se sert de nos propres armes contre nous-mêmes, pour nous faire perir par le peché, est-il rien de plus mal heureux? pour resister à de si rudes attaques, nous avons besoin d'une foy vive, & inébranlable, & d'un secours de Dieu, tout particulier: il faut aussi que nous fassions de grands efforts de nôtre côté, & que nous nous aidions de la parole, & des effets, puisque nous sommes chargez du soin de conduire, & de purifier les ames, qui sont d'un prix infini.

Il nous reste à comparer ensemble la fin des deux sciences dont nous parlons; la medecine a pour but de conserver la santé, ou de la rétablir, quand on l'a perduë: il n'est pas aisé de connoître lequel des deux est le plus avantageux, puisque l'adversité est souvent plus utile que la prospérité: les richesses, la gloire, l'éclat, & toutes les autres choses qui sont indifférentes de leur nature, ne sont point à préférer à la pauvreté, à l'obscurité, à l'infamie; leur prix dépend de l'usage qu'on en fait, ce sont des vices, ou des vertus selon la disposition de celuy qui les met en œuvre. La fin de la direction spirituelle est de  
donner

donner de l'effort à l'ame, & de l'enlever au monde, pour l'attacher à Dieu; d'y exprimer son image, & de l'y conserver, de la fortifier, & de la soutenir, lorsqu'elle chancelle, & de la relever, après qu'elle a fait quelque chute; de la préparer par la grace du S. Esprit, afin qu'elle soit la demeure de JESUS-CHRIST, & pour tout dire en un mot de luy procurer la possession de Dieu, & la gloire éternelle.

C'est pour cela que la Loy qui nous conduit a été faite, c'est ce que les Prophètes nous ont enseigné, qui sont comme le milieu entre JESUS-CHRIST & la Loy; c'est pour cela que JESUS-CHRIST est venu, luy qui est la perfection & la fin de la Loy; c'est pour cela que la Divinité a été comme ancantie, qu'elle s'est unie à la chair humaine, & que ce nouveau mélange, qui unit l'homme à Dieu a été fait, pour ne composer qu'un tout de deux natures. C'est pour cela que Dieu, s'est joint à nôtre corps, par le moyen d'une ame, & que des choses éloignées d'une distance infinie se sont rapprochées, en s'unissant si parfaitement: il a fallu qu'il prit une ame; pour réparer la faute que nôtre premier Pere avoit faite par sa désobéissance, & un corps pour expier les révoltes de la chair, qui s'étoit renduë complice de l'ame, & qui avoit été condamnée avec elle. Enfin JESUS-CHRIST, qui n'avoit point péché s'est sacrifié pour Adam, qui étoit devenu l'esclave du péché. Les souffrances de l'un ont rétabli les pertes de l'autre, & l'ont remis dans son premier état; il a pris dans son fonds dequoy satisfaire pour nos dettes, & il a relevé par sa bonté celuy qui étoit tombé par sa désobéissance. C'est pour cela qu'on a choisi une Vierge, afin de



18 SERMON I. DE S. GREGOIRE;  
luy donner la naissance; la crèche, & Bethléem;  
sont de nouveaux Mysteres; la naissance de JE-  
SUS-CHRIST fait souvenir de la création du  
premier homme; la Vierge repare les fautes d'E-  
ve, Bethléem represente Adam, & la crèche le  
Paradis Terrestre; des choses si petites, & sensi-  
bles en représentent de grandes & éloignées de  
nos yeux. Les Anges ont annoncé la gloire du Dieu  
du Ciel, qui paroissoit sur la terre; les bergers  
ont été les témoins de la naissance de l'Agneau,  
& du Pasteur; l'étoile a servi de guide aux Ma-  
ges qui sont venus se prosterner devant luy, & luy  
offrir des présens, pour marquer que le culte des  
Idoles alloit être aboli.

JESUS-CHRIST a été lavé dans les eaux du Bap-  
tême, sa sainteté a été confirmée par le suffrage  
du Ciel, il a jeûné, il a été tenté, il a triomphé  
de celui qui avoit vaincu. Il a chassé les démons,  
& guéri les malades; il a donné à des ignorans  
le soin de prêcher l'Evangile, & ils s'en sont acquité  
avec succes. Les peuples se sont liguez contre luy,  
& ont fait de vains projets. Le bois a combattu  
contre le bois, les mains ont combattu contre les  
mains, celles qui ont été cloüées & attachées  
contre celles qui s'étoient donné trop de liberté;  
celles qui unissent les deux bouts de la terre, con-  
tre celle qui avoit chassé Adam du Paradis Terre-  
stre. L'élevation du Sauveur a guéri le mal de la  
chute d'Adam, le fiel que l'un a bû est le reme-  
de de la sensualité de l'autre; la couronne d'é-  
pine s'oppose au desir déreglé de commander;  
les ténébrès font naître la lumière; sa sepulture  
nous sert de preservatif contre la mort, sa resur-  
rection nous donne l'esperance de ressusciter.

Tout cela sont des marques des soins que Dieu

à de nous, puisqu'il employe tant de remèdes, pour guérir nos infirmités; il a remis le vieil Adam dans l'état d'où il étoit tombé; l'arbre de la Croix nous a ramenez à la vie, dont le mauvais usage qu'on avoit fait de l'arbre de science nous avoit privez. Les Prélats sont les Ministres dont Dieu se sert pour dispenser ses remèdes. C'est une assez grande entreprise de connoître, & de guérir leurs propres infirmités, les desordres qui regnent parmi eux m'obligent de parler de la sorte; mais il est encore bien plus difficile, de trouver les remèdes nécessaires, pour guérir les maux des autres, en sorte que ces remèdes soient utiles à ceux qui les appliquent, & à ceux qui s'en servent. Les Medecins se donnent tant de soins, & tant de peines, les infirmités des autres leur causent quelquefois tant de chagrin, qu'ils les regardent comme leurs maux personnels; ils s'appliquent avec tant d'exactitude à chercher des remèdes spécifiques, ils travaillent, ils consultent, ils n'épargnent rien, & n'oublient pas la moindre circonstance pour tâcher d'apporter quelque soulagement à leurs malades; les plus petites choses leur paroissent considérables, parce qu'elles peuvent contribuer à les retablir, ou à augmenter leur mal; tant de peines, & tant de soins n'ont point d'autre but, que de prolonger de quelques jours la vie d'un homme, qui est souvent un scélérat, & à qui il auroit été plus utile de mourir il y a long-tems à cause de ses desordres, pour s'affranchir de ses vices, qui sont les maux les plus à plaindre. Mais quand il seroit effectivement homme de bien, de combien de jours la medecine peut-elle luy prolonger la vie? ou quelle utilité retirera-t-il, en vivant plus long-tems? la

10 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
fin de la vie, est à mon sens l'un des plus grands  
biens qu'un homme sage puisse souhaiter.

Quels combats n'avons-nous point à livrer, dans  
une affaire où il s'agit du salut de nôtre ame, qui  
est immortelle, & qui doit recevoir une récom-  
pense éternelle pour sa vertu, ou être condamnée  
à des supplices éternels en punition de ses crimes ?  
de quelle adresse n'avons-nous pas besoin, pour  
nous guérir nous-mêmes, ou pour guérir les au-  
tres, afin de passer à une meilleure vie ? les hom-  
mes & les femmes, les jeunes gens & les vieil-  
lards, les riches & les pauvres, les sains & les  
malades, ceux qui ont l'esprit content, ou ceux  
qui sont dans la tristesse ; ceux qui commandent,  
& les sujets, les habiles gens, les ignorans, les per-  
sonnes courageuses, ou les lâches, ceux qui sont  
doux & commodes, ou ceux qui se laissent em-  
porter à la colere, ne se gouvernent pas de la mê-  
me maniere, & leurs inclinations sont bien diffé-  
rentes. Si vous y faites de sérieuses réflexions, quel-  
le différence ne trouverez-vous point entre les  
gens mariez, & ceux qui gardent le célibat, entre  
ceux qui aiment la retraite, ou les autres qui ai-  
ment la société & le commerce du monde, entre  
ceux qui passent leur vie à méditer, & ceux qui  
vivent plus simplement, entre les personnes de la  
ville, ou les gens de campagne, entre les person-  
nes grossieres, ou celles qui ont plus de délica-  
tesse, entre ceux qui sont dans l'embaras des af-  
faires, ou ceux qui meinent une vie plus unie &  
plus tranquile, entre ceux dont les affaires sont  
ruinées, & les autres à qui tout réussit, & qui  
n'ont jamais senti aucun trait de la mauvaise for-  
tune ?

Les passions & les inclinations de ces personnes

sont plus diffe'mblables que ne le sont les traits & les linéamens de leurs visages ; & plus différentes que les qualitez des différens élémens dont nous sommes composez : ce n'est donc pas une chose aisée que de conduire des gens dont les mœurs & les caracteres sont si opposez. Comme on n'ordonne pas le même régime à toutes sortes de rempérammens , sans consulter la disposition , la santé , ou la maladie de chaque particulier ; ainsi faut-il se servir d'une différente méthode pour guérir les maux de l'ame ; l'expérience prouve assez ce que je dis. Pour les uns il faut employer le raisonnement & le discours , les autres se conduisent par l'exemple ; il faut les animer , ou les retenir selon les différentes conjonctures. Les lâches qui s'appliquent au bien d'une maniere languissante , seront excitez à mieux faire par de vives exhortations : il faudra modérer les autres qui s'abandonnent trop à l'ardeur du zèle qui les emporte ; semblables à des chevaux vigoureux , qui courent fort loin au-delà de leur carrière. Il sera quelquefois utile de toüer les autres , ou de leur faire quelques réprimandes , selon les occasions ; mais il faut bien prendre son tems , car sans cela on gâteroit tout : on rameine les uns à leur devoir , en les y exhortant , les autres en leur faisant des reproches publics , ou particuliers. Il en est qui méprisent les réprimandes secretes , & qui sont plus touchez de celles qu'on leur fait devant des témoins ; il y en a d'autres qui deviennent plus insolens , quand on les reprend avec plus de liberté , & que l'on corrige plus aisément par des avis secrets : s'ils s'apperçoivent qu'on les plaint , & qu'on entre dans leurs peines , ils ont assez de complaisance , pour suivre les conseils qu'on leur don-

ne. On en voit d'autres qu'il faut suivre pas-à-pas , pour examiner jusqu'à leurs moindres démarches , parce qu'ils se flattent que leurs fautes sont fort secrètes , & qu'ils apportent de grands soins pour les cacher : la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes & de leur sagesse , leur donne de la vanité ; il faut quelquefois dissimuler , & faire semblant de ne pas tout voir & tout entendre , de peur de les jeter dans le désespoir , en les accablant coup sur coup de reproches , & de les enhardir au crime , en les faisant renoncer à la pudeur ; qui persuade mieux que tout ce qu'on sçauroit dire.

On doit se comporter de telle sorte avec des gens d'un certain caractère , que sans se courroucer ; on leur témoigne de la colere , du mépris sans les mépriser , & du désespoir sans les désespérer ; il faut ramener les autres par des sentimens plus complaisans & plus humains , en leur donnant du courage & de bonnes espérances ; il est quelquefois plus utile de gourmander les uns & de céder aux autres , de louer leurs richesses & leur puissance , ou d'avoir compassion de leur pauvreté & de leurs malheurs. Il n'en va pas ainsi que de la vertu & du vice , elle est toujours aimable en tout tems & à tout le monde ; le vice au contraire est toujours haïssable & pernicieux : mais dans la conduite des ames , ce qui est salutaire aux uns , peut être funeste aux autres ; il faut user de rigueur , ou de douceur , selon les différentes conjonctures : un régime qui guérit les uns , aigrit quelquefois le mal des autres , selon le tems , ou la constitution des malades. Il est impossible de tout prévoir , & d'expliquer toutes les manieres dont on peut se servir pour la guérison des maladies ;

quelque soin qu'on y apporte , & quelque connoissance qu'on puisse avoir ; mais un Médecin habile sçait comment il doit se gouverner dans les différentes circonstances.

Il est dangereux pour ceux qui dansent sur la corde de se pencher d'un côté, ou d'autre ; ils ne peuvent conserver leur vie, qu'en gardant l'équilibre, pour peu qu'ils s'en écartent, ils courent grand risque. Ainsi dans la morale ceux qui sont chargez de la conduite des autres, s'ils se détournent du droit chemin, par ignorance, ou par malice, sont en danger de faire des fautes considérables, aussi-bien que les personnes qu'ils dirigent. Il faut qu'ils marchent toujours par le grand chemin, sans s'écarter à droit, ou à gauche. Telle est la nature de nos maux, & telle doit être le caractère d'un bon Pasteur ; il faut qu'il ait une connoissance parfaite de son troupeau, pour le conduire selon les regles de son ministere, dans les voyes de la justice & de l'équité, d'une manière qui soit approuvée de nôtre véritable Pasteur.

J'admire la hardiesse, ou la témérité de ceux qui s'ingèrent avec tant de confiance à prêcher, & à distribuer aux peuples la parole divine, comme si tout le monde étoit capable d'un employ si relevé. C'est une affaire de la dernière conséquence, & il faut avoir bien des talens, pour dispenser avec jugement la vérité de nos dogmes, & pour en instruire chaque particulier selon les besoins où il se trouve, pour luy donner la connoissance de l'un & de l'autre monde ; de l'esprit, de la matiere, des Anges & des démons, de la providence qui connoit & qui gouverne toutes choses, & qui fait paroître dans le monde tant d'évenemens divers.



24 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
soit qu'ils arrivent selon le cours ordinaire de la nature, ou qu'ils soient au dessus des lumieres de la raison humaine. Quelle science ne faut-il point avoir pour expliquer le mystere de la création & de la résurrection, pour démêler les figures de la verité, pour parler raisonnablement de l'ancien Testament & du nouveau, des deux avénemens de JESUS-CHRIST, de son Incarnation, de sa mort, de sa résurrection, de la fin, du jugement dernier, de la récompense des peines, ou du châtiment des crimes, & principalement de tout ce qui regarde la tres-sainte Trinité.

— Ceux qui sont chargez du soin d'instruire les autres, ne nous donnent souvent que de vaines explications, & des noms vuides, en faisant rouler tout leur discours sur une seule hypostase, par la crainte d'établir la pluralité des Dieux, pour croire que le Pere, le Fils & le S. Esprit ne sont que la même chose; ou d'établir trois Personnes différentes, indépendantes & sans principe, opposées les unes aux autres; l'inconvenient seroit égal de part & d'autre: ce seroit faire à-peu-près comme ceux, qui voulant redresser un arbre qui se courbe, le feroient trop pancher de l'autre côté. Nous avons maintenant trois extrémitez à éviter dans la Théologie, l'Athéisme, le Judaïsme, la pluralité des Dieux. Sabellius de Libye a donné dans l'Athéisme; Arius d'Alexandrie favorise le Judaïsme; quelques-uns qui veulent être trop orthodoxes parmi nous, ont pensé introduire la pluralité des Dieux. Pour se conduire avec méthode dans cette matiere, il faut éviter tous les excez, & demeurer dans les bornes que la piété prescrit; ainsi nous ne tomberons point dans l'Athéisme avec Sabellius, qui retranche de la Trinité, ou qui y

ajoute ce qui luy plaît, disant que les personnes ne sont que la même chose, comme l'essence; en les confondant ensemble de la sorte, elles cessent d'être ce qu'elles sont; & nous nous formons l'idée d'un Dieu monstrueux, semblable à de certains animaux fabuleux qui sont de l'invention des Poëtes. Il ne faut point aussi séparer les natures, en imitant la fureur d'Arius, qui conduit au Judaïsme, & qui met une espee de jalousie dans la Nature divine, n'attribuant la Divinité qu'à celui qui n'est point engendré; comme si on avoit peur d'anéantir l'Essence divine, en disant; que le Fils est égal au Pere en toutes choses. Enfin il ne faut point établir trois principes, ni les opposer les uns aux autres, puisque nous n'admettons point cette pluralité de maîtres, que les Payens ont inventée.

Quelques-uns par un excès de zele pour le Pere le dégradent de sa paternité; car de qui sera-t-il pere, si la nature du Fils est différente de la sienne, & s'il est une pure créature? ce qui est étranger ne peut être fils, non plus que ce qui est confondu avec le Pere. Les autres par un excès d'amour pour JESUS-CHRIST le dégradent du nom de Fils, comment peut-il être fils, s'il n'a aucune relation à son pere comme à son principe; n'est-ce pas ôter au Pere ce qu'il a de plus grand & de plus glorieux, si l'on nie qu'il soit le principe de la Divinité & de la bonté du Fils, & du S. Esprit? en confessant qu'il y a un Dieu, il faut aussi reconnoître trois Personnes avec leurs propriétés. Pour bien entendre ces mysteres, & pour en parler dignement, on auroit besoin d'un plus long discours, que le temps présent & la vie même ne peuvent permettre. On auroit besoin de

26 SERMON I, DE S. GREGOIRE;  
cet Esprit qui donne l'intelligence de Dieu, & qui aide à manifester ce qu'on en sçait; il faut être pur, pour approcher de ce qui est toujours pur; j'ay touché ce point en peu paroles; pour faire comprendre à ceux qui doivent traiter de ces grands mysteres devant le peuple, combien il est difficile de trouver des termes plausibles & intelligibles, qui puissent faire sentir ce qu'on veut dire: la différence d'âge & d'inclinations fait que la multitude ressemble à un instrument de Musique, composé de plusieurs cordes, qu'il faut toucher différemment.

Il est necessaire que l'esprit & l'oreille de l'Auditeur soient bien disposez, & que le discours soit proportionné à leur capacité; ces trois choses se trouvent rarement ensemble; il y manque toujours quelque circonstance. Car où l'esprit n'est pas assez éclairé, ou le discours est trop languissant, ou la distraction empêche qu'on ne s'applique pour bien comprendre la verité que l'on propose. Il faut ajouter que la Religion des Auditeurs qui les dispose à recevoir ce qu'on veut leur enseigner dans les autres sciences, est un obstacle en cette matiere. Comme on y dispute de la grandeur de Dieu de l'importance du salut, de l'espérance, plus la foy des Auditeurs est vive; plus s'opposent-ils à tout ce qu'on leur dit, persuadez qu'on trahit la verité, au lieu de leur enseigner la piété; ils renoncent à tout plutôt qu'à leurs préjugez, & aux dogmes dans lesquels ils ont été nourris. C'est la disposition où se trouvent les personnes les plus modérées, qui ne sont point engagées dans de grands desordres, mais qui se sont écartées de la verité; cependant comme elles ont encore une espee de zele, quoy-qu'il ne soit pas selon la science, &

quelque reste de religion, leur jugement sera plus doux, & elles seront moins punies que ceux qui se sont séparés de Dieu par une malice affectée. Il ne sera peut-être pas trop difficile de les faire changer de sentimens, & de les détromper de cette fausse Religion, qui les rendoit indociles, pourvu qu'on leur puisse dire des choses qui les touchent, ou qui les éclairent, & qui fassent à-peu-près sur leur esprit le même effet que le fer fait sur la pierre; il ne faut souvent qu'une petite étincelle pour les remplir des lumieres de la verité.

Que direz-vous de ceux qui pleins de vanité & d'ambition s'abandonnent à l'iniquité, qui est un fruit de leur orgueil? de ces hommes qui se déclarent contre la verité, comme les Israélites indociles se déclaroient contre Moÿse; que penserez-vous d'une troisième espece de gens, qui par ignorance & par opiniâreté se roidissent contre tout ce qu'on peut leur dire de plus raisonnable, & se bouchent les yeux pour ne pas voir la verité? enfin que penserez-vous de ceux qui ne sont prévenus d'aucune opinion, qui n'ont nulle idée de la parole divine, qui ne la louent, ou qui ne la désapprouvent point; qui prennent toutes les impressions que les maîtres veulent leur donner, comme si ce qu'ils leur enseignent étoit le plus sûr & le plus plausible, faisant eux-mêmes le choix de ce qu'ils doivent croire, & se fiant à leurs propres lumieres, quoy-qu'ils soient de mauvais connoisseurs de la verité; voila pourquoy comme tout ce qu'on leur dit leur paroît probable, ils ne savent à quoy s'attacher, ni quel parti ils doivent prendre, chaque opinion leur paroît également onéreuse; après avoir changé plusieurs fois de sentimens, fatiguez, & rebutez de cette incertitude

ils ont du dégoût pour toutes sortes de discours ; telle est la foiblesse de la raison humaine ; ils se font un mauvais système selon leur caprice ; ils croient qu'il n'y a rien de sûr , de constant & de sain dans la foy ; ils la méprisent , & la tournent en raillerie , ils quittent l'orateur pour censurer follement ce qu'il dit ; à-peu-près comme celui qui n'ayant ni de bons yeux , ni de bonnes oreilles , accuseroit le Soleil de n'être pas lumineux , ou se plaindroit des mauvais accords d'une Musique. On a bien moins de peine à imprimer la vérité dans une ame encore brute , & qui ne s'est laissée entêter d'aucuns préjugés , à-peu-près , comme on imprime le cachet sur une cire neuve ; mais il est fort difficile de déraciner de mauvais dogmes , & une méchante doctrine d'un esprit , pour faire place à la bonne doctrine ; on doit craindre que l'une ne fasse tort à l'autre & qu'elles ne se confondent.

Il est bien plus commode de marcher dans un chemin battu , que dans un chemin raboteux qui n'est point encore frayé , & où l'on ne voit aucuns vestiges ; on a bien moins de peine à labourer un champ , où la charuë a déjà passé , qui l'a amolli , ou aplani ; mais il est plus aisé de dresser un esprit qui n'a point encore été prévenu par une mauvaise doctrine , & que des maximes d'iniquité n'ont point gâté. Il faut que celui qui prend le soin de le ramener , & de le mettre dans le bon chemin se donne une double peine ; il faut effacer les premiers traits pour en substituer de nouveaux d'un meilleur caractère. Ce n'est pas une petite affaire pour ceux qui sont chargés du soin des ames , de les prémunir contre les autres passions , & principalement contre les préjugés , qui les rendent incapables de la saine doctrine ; je

passe mille autres choses, de peur d'être trop long. Si un homme vouloit apprivoiser & conduire une bête qui participeroit au tempéramment & aux inclinations de toutes les autres bêtes grandes, ou petites, privées, ou sauvages; il auroit, besoin de beaucoup d'adresse, pour gouverner un monstre de cette nature; car tous les animaux n'entendent pas les mêmes sons, ils ne se nourrissent pas des mêmes alimens, ils ne se plaisent pas aux mêmes caresses, ni ne s'accommodent pas du même régime; ce qui plaît aux uns irrite les autres, à cause de la différence de leur nature. Ainsi comme le corps de l'Eglise est composé de divers tempérammens & d'inclinations différentes; un Prélat a besoin d'être simple & droit en toutes choses; mais il faut aussi en même-tems qu'il prenne toutes sortes de figures & de caractères, pour se faire au génie de tout le monde, & pour dire à chacun ce qui luy convient.

Il faut nourrir les uns de lait, c'est à dire, des sciences les plus simples & les plus communes, parce qu'ils ne sont pas encore capables d'une nourriture plus solide; si on leur en donne de cette nature, ils en seront accablez, leur ame n'ayant pas assez de force pour en tirer le suc; cette nourriture au lieu de les fortifier les affoiblira davantage, à-peu-prés, comme il arrive au corps, lorsqu'il prend des alimens trop grossiers & indigestes. Ceux qui sont accoutumés par un long usage à discerner la vérité de la fausseté, & qui ont besoin de cette excellente nourriture qui convient aux parfaits, c'est à dire de ce qu'il y a de plus sublime dans la sagesse, trouveront mauvais qu'on ne leur donne que du lait, des légumes & des viandes qui sont plus propres à des personnes foibles, & ils auront

30 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
raison de se chagriner, parce que cette nourriture  
ne sera pas capable de les fortifier, & de les faire  
croître; ceux que la parole divine nourrit croîs-  
sent, & deviennent parfaits en peu de tems. Où  
trouvera-t-on des personnes capables de l'annon-  
cer aux autres dignement? nous ne ressemblons  
pas à ceux qui corrompent la doctrine de la ve-  
rité, qui mêlent le vin avec l'eau, c'est à dire, qui  
emploient des raisonnemens humains, rampans &  
serviles; qui font un trafic honteux d'une vaine  
éloquence, au lieu de puiser dans la saine doctri-  
ne des raisonnemens solides & consolans. Ces ora-  
teurs mercenaires & complaisans s'accrochent  
aux caprices de tous ceux qui viennent les trouver;  
ils ne s'étudient qu'à dire des choses qui flattent  
leurs passions & leurs plaisirs, tous leurs discours  
tombent à terre. Ils veulent rendre leur nom cé-  
lebre, & passer pour de grands orateurs parmi  
le peuple; ils ne s'apperçoivent pas des pertes  
qu'ils font, & du danger où ils se mettent de pé-  
rir entierement, entraînant dans le même malheur  
les ames simples dont on leur demandera un compte  
sévere.

Nous sommes tres-persuadez qu'il est beaucoup  
plus avantageux de nous laisser conduire par des  
personnes habiles, que de nous ingérer nous-mê-  
mes sans science & sans expérience à servir de  
guide aux autres; il vaut mieux avoir l'oreille do-  
cile, qu'une langue téméraire. Après avoir mé-  
dité sur ces matieres avec moy-même; j'ay  
suivi le parti le plus sûr, j'ay crû qu'il étoit  
plus à propos d'apprendre que d'enseigner des  
choses que je ne sçavois pas. Les bons discours  
de ceux qui sont parvenus à une extrême vieillesse  
font d'un grand secours aux personnes qui com-

mencent à entrer dans les voyes de la piété. Car de prétendre instruire les autres , quand on n'a pas assez de lumieres , & porter des gens à la vertu qui sont plus vertueux que ceux qui s'ingèrent à leur servir de guides ; c'est un signe évident de folie , ou de témérité : de folie , s'ils ne s'apperçoivent pas de leur ignorance ; de témérité , s'ils ne discontinuent pas , quoy-qu'ils sentent leur foiblesse & leur peu de capacité. Les plus sçavans d'entre les Hébreux racontent, qu'il étoit autrefois deffendu aux jeunes gens de lire indifféremment tous les livres de l'Écriture, on proportionnoit cette lecture à l'âge : cette Loy étoit fort sage & fort censée ; parce qu'il est inutile de lire des choses qu'on ne comprend point ; les personnes peu éclairées se laissent éblouir par ce qui les frappe d'abord , sans pénétrer jusqu'au fond. Les Livres dont le sens littéral pouvoit être utile étoient communs , & permis à tout le monde ; mais il faloit avoir vingt-cinq ans passés , pour lire ceux qui renfermoient des sens mystiques sous des expressions simples & triviales. Cette découverte est la récompense de la peine & de l'application ; mais il faut avoir l'esprit éclairé pour développer ces mysteres , & pour passer de la lettre à l'esprit , & au sens caché qu'elle renferme.

Nous n'avons aucun tems préfix , pour nous instruire , ou pour enseigner , comme il l'étoit autrefois aux tribus , qui habitoient le long des bords du Jourdain ; nous ne gardons ni regle ni mesure , nous ne distinguons point les personnes pour leur donner des emplois qui leur conviennent ; c'est une si grande confusion & un si grand desordre , que la plupart au sortir de l'enfance , ne parlant encore qu'avec peine , n'ayant nulle teinture des



32 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
Livres sacrez , dont ils connoissent à peine le  
nom & les auteurs , incapables de discerner les  
caracteres de l'ancien Testament & du nouveau ,  
veulent passer pour des maîtres habiles , & con-  
sommez dans la science de la sainte Ecriture , sans  
s'être lavez des taches & des ordures du peché ; ils  
se contentent d'avoir deux , ou trois mots pieux ,  
qu'ils ont appris par hazard , sans les avoir leüs ;  
pourveu qu'ils ayent quelque legere connoissance  
des Livres de David , & quelque teinture grossiere  
de la Philosophie , avec un extérieur composé , &  
des apparences de piété. Quelle ambition & quel-  
orgueil ! ils veulent faire comme Samuel , qui  
étoit parfait dès son enfance , ils veulent passer  
pour les plus sçavans Docteurs de la Loy , ils pré-  
tendent que tout le monde les honnore & les res-  
pecte , & ils se couroucent si on ne les comble de  
louïanges.

Voila ce que font parmi nous les plus commo-  
des & les plus simples ; mais que ne font point les  
plus importans & les plus spirituels ? ils condam-  
nent nôtre conduite avec une hauteur insup-  
portable , & nous tourmentent d'une étrange ma-  
niere ; ils nous regardent comme des miserables , ils  
fuient nôtre societé , comme si nous n'étions pas  
assez gens de bien , & ils dédaignent de s'abaisser  
jusqu'à nous. Si nous interrogeons quelque per-  
sonne de ce caractere , & que nous luy disions  
d'une maniere douce & insinuante : Dites-moy , si  
vous faites quelque estime de la danse , ou de l'art  
de chanter ? oüy sans doute , répondra-t-il. Que  
pensez-vous des sages & de la sagesse , que nous  
appelons la science des choses divines & humai-  
nes ? il avouera que cette définition est légitime.  
Si nous continuons à l'interroger pour connoître  
son

son sentiment sur le prix de la sagesse & des arts dont nous avons parlé, & à quoy il donne la préférence; il accordera sans hésiter que la sagesse est d'un ordre supérieur, & infiniment plus noble que la danse & que la musique; c'est en juger sagement. Pour devenir un bon danseur, ou un musicien parfait, il faut de la méthode, il faut s'assujettir aux règles de l'art; on n'y réussit que par un exercice pénible & long; il faut aller chercher des maîtres bien loin, & les payer de leurs peines; enfin on ne doit rien négliger pour acquérir la perfection de ces arts.

Cependant nous faisons si peu d'état de la sagesse, qui est infiniment relevée au dessus de toutes les choses du monde, qui comprend tous les autres biens; de sorte que Dieu même qui renferme en soy toutes les perfections, préfère le titre de sage à tous les autres titres. Nous croyons qu'il est fort aisé d'acquérir la sagesse, comme s'il ne falloit que le vouloir, sans se donner aucune peine. Il faut être bien dépourvu de sens commun, pour raisonner de la sorte. Si nous faisons aux personnes dont j'ay parlé ces objections pour les guérir de leurs erreurs, quelque habile qu'on soit on n'y gagnera rien; c'est semer son grain sur des pierres, ou parler à des sourds. Ils n'ont pas assez de lumières, pour connoître leur ignorance; on peut bien leur appliquer ces paroles de Salomon: *J'ay veû un mal sous le Soleil, c'est un homme qui croit être sage.* Ce qui est de plus déplorable, des gens qui ne connoissent pas leur ignorance s'érigent en maîtres des autres. On ne scauroit verser assez de larmes pour déplorer ce malheur, qui m'afflige infiniment, & qu'on ne connoît pas assez; les faux préjugés & l'amour de la gloire sont de grands

obstacles à la veru de la plûpart des hommes.

Pour remédier à ces defordres , il faudroit avoit le zèle de saint Pierre , ou de saint Paul : ces illustres disciples de JESUS-CHRIST , qui avoient de si grands talens pour conduire les ames , & qui les instruisoient par leurs paroles , & par leurs exemples , s'accommodant à toutes sortes de caracteres , pour gagner tout le monde à JESUS-CHRIST. C'est beaucoup pour nous , si ceux qui sont chargez de nôtre conduite , nous menent par le bon chemin. Puisque nous avons fait mention de saint Paul , ne parlons plus des autres , qui ont eu la conduite des peuples en qualité de législateurs , de Prophètes , de Rois ; tels ont été Moyse , Aaron , Josué , Elie , Elisée , les Juges , Samuel , David , les Prophètes , les Apôtres , & leurs Successeurs , qui ont gouverné en divers tems ; n'en parlons point , & prenons saint Paul pour modèle , il nous apprendra de quelle importance est la conduite des ames , quels soins , & quelle exactitude demande une charge de cette consequence.

Pour le bien comprendre , faisons reflexion sur ce que saint Paul dit de soy : je ne parleray point de ses travaux , de ses veilles , des dangers qu'il a courus , ny des maux qu'il a endurez par la faim , la soif , le froid , la nudité , ny de ses peines interieures , ou exterieures. Je passeray sous silence les persecutions qu'on luy a faites , les prisons , les chaines , les faux témoins , les tribunaux où on l'a trainé , la mort qu'il avoit à tous momens devant les yeux , les pierres dont il a été accablé , les fouets , qui l'ont déchiré , tous ses voyages , tant de perils , sur terre sur la mer , sur les fleuves , au milieu des voleurs , de ses parens , de ses faux-freres ; la peine qu'il avoit à

EVE'QUE DE NAZIANZE.

gagner par son travail de quoy vivre, & à prêcher l'Evangile gratuitement. Il servoit de spectacle aux Anges, & aux hommes, étant comme mediateur entre Dieu & eux; il combattoit pour les hommes, & pour en faire le peuple de Dieu. Qui pouroit exprimer les inquietudes qu'il se donnoit chaque jour, les soins qu'il prenoit de chaque fidelle en particulier, & de l'Eglise en general, la compassion qu'il avoit de ses freres, & la charité qu'il leur portoit? les maux d'autrui le rendoient malade; si quelqu'un étoit scandalisé, Paul brûloit de zèle. Avec quelle peine s'appliquoit-il à instruire tout le monde? il se mettoit sous toutes les figures; pour remedier aux desordres, il employoit la douceur ou la rigueur, il tenoit quelquefois une conduite douce & severe tout ensemble, pour ne pas rendre les hommes lâches, en leur témoignant une complaisance trop molle, ou les rebuter par un excez de severité.

Il a fait des Loix pour les maîtres, & pour les serviteurs, pour ceux qui commandent, & pour ceux qui obeissent, pour les hommes, pour les femmes, pour les peres, & pour les enfans, pour les personnes mariées, & pour celles qui gardent le célibat, pour les plaisirs, & pour la continence, pour les sçavans, pour les ignorans, pour les circoncis, & pour ceux qui rejettent la circoncision, pour ceux qui prennent le parti de JESUS-CHRIST, ou du monde, qui suivent les impressions de l'esprit, ou de la chair. Il traitoit doucement les uns, il reprenoit vivement les autres; il appelloit les uns sa joye, & les sujets de sa gloire, & les autres il les accusoit de folie. Il se faisoit le compagnon de ceux qui marchent

36 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
dans le bon chemin ; il les encourageoit , mais il redressoit les autres qui couroient risque de s'égarer ; il retranchoit les uns de la Communion des fideles , il confirmoit les autres dans la charité ; il s'abandonnoit à la tristesse ou à la joye selon les occasions ; il parloit aux fideles de choses faciles , ou relevées , il s'abaissoit à la foiblesse des uns , il élevoit les autres , il employoit les menaces ou la douceur , selon qu'il le jugeoit plus à propos ; il témoignoit de la fermeté à ceux qui avoient de la présomption , & de la condescendance aux humbles. Il avouë qu'il est le dernier des Apôtres ; un autre fois il proteste qu'il est l'organe de JESUS-CHRIST , qui parle par sa bouche ; il souhaite de mourir , & se regarde comme une victime prête à être immolée ; quelquefois il souhaite de vivre long-tems , pour le service de ses freres. Il ne cherchoit point son utilité particuliere ; il ne songeoit qu'aux avantages des enfans qu'il avoit engendrez en JESUS-CHRIST.

Le gouvernement spirituel n'a point d'autre fin , que de travailler à l'utilité des autres , en négligeant ses propres interêts. L'Apôtre se glorifioit dans ses infirmités , & dans ses peines ; il se faisoit honneur de la mortification de JESUS-CHRIST , comme d'un grand ornement ; il s'élevoit au dessus des choses sensibles , il s'applaudissoit des spirituelles ; tout éclairé qu'il fût , il disoit qu'il n'avoit rien veu que par figures , & en énigmes ; il s'asseuroit sur l'esprit , cependant il mortifioit sa chair , pour la dompter comme un ennemi redoutable. Il nous apprend par cette conduite , à ne nous point glorifier , pour des avantages terrestres , à ne nous point laisser enfler pour une vaine science , de peur que nous ne sou-

tenions la chair contre l'esprit. Saint Paul prie & combat pour tous, son zèle embrasse tout le monde, les Juifs aussi-bien que ceux qui ne vivoient pas sous la Loy; il étoit l'Apôtre des Gentils, & le Patron des Juifs; son ardeur pour ses freres selon la chair alla encore plus loin; je vas dire une chose bien hardie, il souhaita d'être Anathème pour eux, afin qu'ils prissent sa place auprès de JESUS-CHRIST, tant étoit grand l'excez de sa charité. Quel courage, quelle grandeur d'ame, quelle ferveur! il imite JESUS-CHRIST qui s'est soumis à la malediction à cause de nous, qui s'est revêtu de nos foibleesses & de nos infirmités, ou pour le dire avec plus de moderation, il est le premier après JESUS-CHRIST qui s'est offert à être traité comme un criminel, pour le salut de ses freres.

Qu'est-il besoin que je descende dans ce détail & il ne vivoit plus à luy-même, il ne vivoit que pour JESUS-CHRIST, & pour prêcher l'Evangile & crucifié au monde, & à toutes les choses sensibles, il méprisoit tout ce qu'il faisoit, & ne voyoit rien qui fût capable de remplir la vaste étendue de ses desirs, quoy-qu'il eût porté l'Evangile depuis Jérusalem jusques dans l'Illyrie, quoy-qu'il eût été ravi jusqu'au troisième Ciel, quoy-qu'il eût contemplé les merveilles du Paradis; & qu'on luy eût révelé tant de secrets, & tant de mysteres. Voila ce qu'a fait saint Paul, & ce qu'ont fait ceux qui étoient animez de son Esprit.

Si l'on me mesure avec ces grands hommes, je crains de passer pour quelqu'un de ces incensez Princes de Taneos, pour un homme oisif, qui s'amuse à ramasser des épics, pour un séducteur du peuple, qui luy fait faussement accroire

38 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
qu'il est heureux, qui est séduit luy-même, & qui met des embûches dans vôtre chemin, pour un charlatan autorisé; ce seroit donner la Prélatûre à un jeune homme sans art & sans expérience, qui n'a aucun des talens nécessaires pour conduire les autres; il faudroit me comparer à ces faux Prophetes, qui n'enseignoient que de méchantes maximes; ou à ces Princes revoltez qu'on regardoit comme l'exécration du monde, à cause de la famine qui désoloit leur pais; ou à ces Prêtres indignes de parler au cœur de Jérusalem, comme Isaïe le leur reprochoit, après qu'un Ange luy eût purifié les levres avec un charbon de feu. Il est vray, direz-vous que ce ministère est de la dernière importance, qu'il est penible, & exposé à de grandes fatigues; qu'un homme prudent, & qui juge sainement des choses en doit être effrayé; mais cependant qu'on ne risque rien, en s'y ingerant, & que la chute n'est pas dangereuse, quand même on n'y reussiroit pas. Le saint homme Osée avoit bien d'autres sentimens, & ses menaces m'épouvantent, lorsqu'il dit que les Prêtres, & ceux qui commandent subiront un jugement terrible, parce que les malins esprits, qui ne s'occupent qu'à séduire les ames, se servent des mauvais Prêtres, comme d'un piège, pour les faire trébucher; il proteste que les faux Prophetes périront, que le feu dévorera les mauvais Juges, qu'il ne donnera point l'onction aux Rois; & aux Princes, parce qu'ils ne regnent que pour eux, & qu'ils ne sont point conduits par l'esprit de Dieu.

Le Prophète Michée indigné des desordres, & des cruautez qu'on voyoit dans Sion, & des injustices qui désoloient Jérusalem, parce que les

Juges se laissoient corrompre par des présens, que les Prêtres se faisoient payer pour expliquer la Loy, que les Prophetes prophetisoient pour de l'argent, faisoit ces menaces terribles : on labourera dans Sion comme dans un champ, Jerusalem ressemblera à un verger, & la montagne à une forêt. Le même Prophète touché du petit nombre de ceux qui s'acquitoient de leur devoir, exprimoit sa douleur en ces termes : à peine pourra-t-on trouver un épic, ou une grappe de raisin ; parce que ceux qui gouvernent, & les Juges sont devenus trop complaisans, & qu'ils donnent tout à la faveur. David avoit les mêmes sentimens, lorsqu'il disoit à Dieu, *Sauvez-moy Seigneur, car on ne trouve plus de Saints.* Il leur annonce ensuite les malheurs dont ils sont menacez, en disant que la tigne les rongera. Joël nous ordonne aussi de pleurer, il veut que les Ministres des autels gémissent durant la famine, bien loin de leur permettre de s'abandonner aux plaisirs tandis que les autres souffrent, il assemble les vieillards, & les enfans pour sanctifier le jeûne, parce que ces âges excitent la compassion, il exhorte les Prêtres à venir au Temple couverts de sacs & de cendre, & de se prosterner avec des sentimens d'une profonde humilité, pour fléchir la miséricorde Divine, parce que la sterilité étoit extrême, & qu'on avoit aboli les sacrifices dans la maison de Dieu.

Les expressions dont se sert Habacuc sont encore bien plus vives, il semble qu'il s'en prenne à Dieu, en luy reprochant l'iniquité des Juges qu'il souffroit avec trop de bonté. Jusqu'à quand Seigneur, crierai-je, sans que vous m'entendiez ? je jeteray les haut cris pour l'injustice que je souffre, & vous ne m'en délivrerez point ? pourquoy m'a-



46      SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
vez-vous fait voir tant de malheurs , & tant  
d'impieitez ? on a jugé en ma présence , & le Ju-  
ge s'est laissé corrompre ; on a outragé la Loy ,  
le jugement n'a point eu son effet. Il leur fait en-  
suite ces menaces : ouvrez les yeux , vous qui mé-  
prisez des choses si saintes , soyez témoins des  
merveilles que je vas operer , admirez-les , & dis-  
paraissez . Dequoy servent ces menaces ? il me sem-  
ble qu'elles eussent été mieux placées après ce  
qu'avoit dit le Prophete , en déplorant la conduite  
de ceux qui commettoient tant d'injustices &  
tant d'impieitez ; il s'en prend enfin aux chefs , &  
aux maîtres , qui donnoient de si mauvais exem-  
ples ; il compare leurs vices à une espece d'yvresse ,  
qui leur trouble le cerveau. Le Prophete ajoûte  
qu'ils donnent à boire à leurs voisins , afin qu'ils  
voient les ténèbres , dont leur esprit est envelopé ,  
& les mauvaises pensées qu'ils recellent dans leur  
ame , qu'il compare à des cavernes de bêtes feroces ,  
& de serpens.

C'est ainsi que les Prophetes nous parlent , &  
nous instruisent. Il ne faut pas oublier Malachie ,  
qui fait aux Prêtres de terribles reproches , & qui  
les accuse de mépriser le nom du Seigneur , par-  
ce qu'ils offroient sur ses autels des pains profa-  
nez , & des viandes qu'ils n'auroient osé présen-  
ter à aucun de leurs chefs , sans se deshonnorer ;  
cependant ils avoient l'insolence d'offrir à Dieu  
dans les vœux qu'ils luy faisoient , des victimes  
estropiées , méprisables , corrompuës , & profanes.  
Il les fait souvenir du pacte que Dieu avoit fait  
avec les Lévités , pour les obliger à redouter le  
Seigneur , & à trembler devant luy. La Loy de  
verité étoit dans sa bouche , l'iniquité n'a point  
souillé ses levres , il a marché avec moy dans les

voyes droites de la paix ; il a retiré plusieurs du chemin de l'iniquité ; les levres du Prêtre conserveront la science ; c'est à luy qu'on s'adressera pour connoître la Loy, parce qu'il est l'ange du Seigneur tout puissant. Cet employ est honorable, mais il doit les remplir d'effroy. Je passe sous silence les maledictions que le Prophete a ajoutées, pour éviter un si mauvais augure, mais j'en crains la verité ; le passage qui suit est plus utile : puis-je encore arrêter mes yeux sur votre sacrifice, ou recevoir des victimes de vos mains ? ces paroles marquent l'indignation de Dieu contre les Prêtres, & le mépris qu'il faisoit de leurs holocaustes à cause de leurs vices, & de leurs impietez.

Toutes les fois que je lis ce que Zacharie dit des Prêtres, je suis saisi d'effroy. Après avoir donné un habit sale, & mal propre au grand Pontife JESUS, il luy en donne un magnifique, tel que les Prêtres portoient ; il introduit un Ange qui luy parle, & qui luy donne des ordres ; mais je n'en parleray point, parce que ces choses sont trop au-dessus de la capacité des Prêtres ordinaires. Le Prophete ajoute que le demon étoit à la droite de ce Pontife, pour s'opposer à tous ses desseins ; cette circonstance me paroît tres-considérable, & tres-capable d'effrayer. Il faudroit être bien dur, & bien insensible, pour soutenir sans trembler, & sans rentrer dans soy-même les reproches que ce Prophete fait aux Prêtres : on a entendu la voix des Pasteurs qui gémissent, parce que leur dignité a été flétrie ; leurs calamitez ont fait rugir les lions. Il semble que le Prophete entende les cris de ceux qui se plaignent, & qu'il y réponde par ses gémissemens : laissez, dit-il, des brebis de-

42      SERMON I. DE S. GREGOIRE;  
stinées à la mort ; leurs maîtres mêmes les égor-  
geoient , sans aucun repentir ; ceux qui les ven-  
doient , disoient que le Seigneur soit beni , parce  
que nous sommes devenus riches ; leurs Pasteurs  
ne faisoient paroître aucune marque de douleur ;  
voila pourquoy , dit le Seigneur tout puissant ,  
je ne pardonneray plus à l'avenir à ceux qui ha-  
bitent la terre ; & dans un autre endroit , prenez  
vôtre épée contre ces Pasteurs ; frappez-les ; ar-  
rachez-leur les brebis , & je feray sentir le poids  
de mon bras à ces Pasteurs. Ma fureur s'est en-  
flamée contr'eux , mais j'auray soin des troupeaux.  
La menace regarde aussi ceux qui gouvernoient le  
peuple ; tout le discours du Prophete est si plein  
de zele , & de menaces , que je deviendrois insu-  
portable , si je voulois les raconter en détail. Je  
ne parleray point des vieillards dont Daniel fait  
mention ; c'est à eux que s'adresse la Prophetie du  
Seigneur , que l'iniquité est sortie de Babylone par  
le canal des anciens Juges , qui étoient à la tête du  
peuple.

Comment pourra-t-on résister aux terribles pa-  
roles d'Ezéchiel , qui a veu des choses si extraor-  
dinaires , & qui a expliqué de si grands Mysteres ?  
il ordonne aux Pasteurs d'avertir , que la punition  
suit de bien près le péché ; que si l'on ne profite  
pas des avis , ils auront du moins le merite de les  
avoir donnez. Avec quelle force ne déclame-t-il  
pas contre les Pasteurs en ces termes : malheur sur  
malheur , avis sur avis , on demandera compte aux  
Prophètes de leurs propheties , les Prêtres ne se-  
ront plus les dépositaires de la Loy , la prudence  
des vieillards s'évanouïra ; fils de l'homme dis luy,  
tu es une terre seche , la pluye ne tombera pas  
sur toy au jour de la colere ; les Gouverneurs se-

ront au milieu d'elle comme des lions rugissans, qui raviront tout, & qui devoreront les ames, sans qu'on leur puisse resister. Ses Prêtres méprisoient ma Loy, & profanoient mon sanctuaire, ils ne faisoient aucune difference du profane, & du sacré, tout étoit confondu, ils n'avoient nulle attention pour le sabath, & j'étois des-honoré au milieu d'eux. Voila Dieu qui menace de détruire la muraille, & ceux qui la blanchissent, c'est à dire ceux qui péchent, ou qui dissimulent les pechez des autres. C'est le crime des mauvais Prêtres, & des Princes de la Synagogue qui séduisoient la maison d'Israël, & qui luy donnoient l'impression de toutes leurs cupiditez.

Je ne parle point de ce que dit le Prophete de ceux qui n'ont soin que d'eux-mêmes, de se bien nourrir, qui boivent le lait des brebis, qui les dépouillent pour se couvrir, & qui sont assez cruels pour les égorger; qui ne se mettent point en peine de paître le troupeau, de soulager ce qui est foible, de lier ce qui est brisé, de ramener ce qui est égaré, de courir après ce qui est en danger de se perdre, de conserver ce qui se porte bien, ils l'accablent, & le détruisent de propos délibéré. Les brebis par la disette de Pasteurs errent par les champs, & sur les montagnes; elles sont la proye des oiseaux, & des bêtes sauvages, parce que personne ne se met en peine de les chercher, & de les ramener à la bergerie. Je ris, dit le Seigneur, puisque les choses sont en cet état, & que mes brebis sont devenuës la proye des loups, je m'en prendray aux Pasteurs, & je leur demanderay compte de mon troupeau; je les chercheray, je les rassembleray, & je feray souffrir aux Pa-

44 SERMON I. DE S. GREGOIRE ;  
steurs tous les maux que meritent des hommes si  
négligens.

De peur d'être trop long en ramassant & en  
citant tous les passages des Prophetes , je me  
contenteray de citer seulement Jérémie , que  
l'on connoissoit avant qu'il fût né , & qui a  
été sanctifié dès le ventre de sa mere. Ce Prophe-  
te souhaitoit que sa tête , & ses yeux fussent chan-  
gez dans une source intarissable de larmes , pour  
pleurer les malheurs d'Israël , & les desordres des  
mauvais Prêtres ; Dieu luy-même les reprenoit en  
ces termes. Les Prêtres n'ont point demandé où  
est le Seigneur , ils ne me connoissoient pas , ils ne  
gardoient point ma Loy , les Pasteurs m'ont in-  
sulté. Ils se sont comportez comme des fous , ils  
n'ont point cherché le Seigneur , voila pourquoy  
tout le troupeau , qui ne sçavoit où aller a été  
dispersé. Une foule de Pasteurs a desolé ma vigne ,  
ils ont détruit l'endroit que je cherissois davan-  
tage , de sorte qu'elle ressemble à une solitude.  
Malheur aux Pasteurs , qui dissipent & qui dé-  
truisent les troupeaux de mes Pâturages ; voila  
pourquoy le Seigneur dit à ceux qui paissent mon  
peuple : Vous avez dispersé mon troupeau , vous  
l'avez chassé , vous n'avez point veillé sur sa con-  
duite ; je m'en vangeray sur vous , & je vous puni-  
ray de vos mauvais desseins. Il veut que les Pa-  
stres gemissent , & que les brebis jettent de hauts  
cris , parce que le tems est venu qu'elles doivent être  
égorgées.

Qu'est-il besoin d'aller chercher des témoigna-  
ges si loin ? Si les Prêtres , & les Evêques s'exa-  
minent sur les règles que saint Paul leur a pres-  
crites , lorsqu'il leur a ordonné d'être sobres , cha-  
stes , temperans , ennemis de toute violence , ca-

pables d'instruire les autres, irréprehensibles, en-  
 sorte que les critiques les plus malins n'ayent pas  
 la moindre chose à leur reprocher ; ils n'auront  
 pas de peine à reconnoître qu'ils sont fort éloi-  
 gnez de la perfection que l'Apôtre demande d'eux.  
 Est-il nécessaire que je rapporte ce que JESUS-  
 CHRIST prescrivit à ses Disciples, lorsqu'il les  
 envoya prêcher son Evangile ; il leur recomman-  
 doit d'être si vertueux, & si modestes, & de mener  
 une vie si sainte, que leurs bons exemples n'eus-  
 sent pas moins de force que leurs discours, pour  
 leur faire embrasser la vérité.

Les reproches qu'on fit aux Scribes, & aux Pha-  
 risiens me font encore trembler ; nous sommes ob-  
 liguez d'aspirer à une vertu plus sublime que la leur ;  
 si nous prétendons mériter le ciel : mais quelle  
 honte pour nous, si nous sommes encore plus mé-  
 chans qu'ils n'étoient, & si l'on nous appelle avec  
 justice des serpens, des engeances de viperes, des  
 guides aveugles, des gens qui épargnent une  
 mouche, & qui devorent des chameaux, des se-  
 pulchres ornez au dehors, pleins d'ordures au de-  
 dans, des vases dont l'exterieur est embelli. Je  
 passe les jours, & les nuits à méditer ces maxi-  
 mes ; les reflexions que je fais m'usent & me con-  
 sument, elles m'abbatent le courage, & je n'ose  
 marcher tête levée ; je me trouve tellement de-  
 nué de cœur & d'esprit qu'à peine ay-je la force  
 de parler ; je n'ay garde de songer aux prélatu-  
 res, ny de m'ingerer à gouverner les autres, ce qui  
 demande de grands talens, & de grandes quali-  
 tez ; c'est bien assez pour moy de travailler à me  
 défaire de mes vices personnels, pour me mettre  
 à couvert de la colere de Dieu. Il faut commen-  
 cer par se purifier soy-même, pour être en état

46 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
de purifier les autres, il faut s'instruire pour les  
enseigner, être une lumière, avant que de vou-  
loir éclairer les autres, être uni à Dieu, pour y  
amener tout le monde, être saint pour sanctifier  
les autres, pour les conduire, pour leur donner de  
bons conseils.

Quand serez-vous en état de le faire, me de-  
mandent de certaines gens qui vont trop vite,  
qui ne gardent nulle mesure, qui bâtissent, & qui  
détruisent? quand verrons-nous le flambeau sur le  
chandelier, quand vous servirez-vous de vos ta-  
lens? ainsi raisonnent ceux qui consultent plutôt  
leur amitié que la Religion. Vous me demandez  
des raisons de ma conduite, & dans quel tems,  
je seray en état de conduire les autres, ce n'est pas  
trop que d'attendre l'extrême vieillesse pour un  
ministere si important. La vieillesse avec la pru-  
dence qui l'accompagne est préférable à une jeu-  
nesse étourdie, une lenteur sage à une témérité  
inconsidérée, un regne court à une longue tyran-  
nie, une legere portion d'une matiere précieuse  
à plusieurs bagatelles magnifiques, une petite mas-  
se d'or à plusieurs livres de plomb, une foible lu-  
miere à de profondes ténébres. Il seroit fort à  
craindre que cette legereté, & cette précipitation  
ne vous fit ressembler à ce grain qui tomba sur les  
pierres, & comme il ne jeta point de profondes  
racines, il ne put supporter les premiers rayons  
du Soleil, & se flétrit au moment qu'il sortit de  
terre; ou à une maison bâtie sur le sable, que les  
pluyes & le vent renversent dans un moment.  
Malheur à la ville, dit Salomon, dont le Roy est  
trop jeune: ne parlez point avec précipitation,  
dit-il dans un autre endroit, comme si c'étoit un  
moindre mal d'être inconsidéré dans ses paroles.

qu'emporté dans ses actions. Ne vaut-il pas bien mieux prendre ses seûretéz, que d'agir avec trop d'empressement?

Un défenseur de la verité se forme-t-il dans un jour comme une statuë, un homme qui doit converser avec les Anges, glorifier Dieu avec les Archanges, offrir des sacrifices sur l'autel, participer au Sacerdoce de JESUS-CHRIST, refformer les hommes, pour leur imprimer l'image de Dieu, tenir sa place, & faire les hommes semblables à des Dieux. Je sçay de qui nous sommes les Ministres, & quel est nôtre ministere, je connois la grandeur de Dieu, la foiblesse humaine, & de quoy les hommes sont capables. *Le Ciel est élevé, Prov. 25: la terre est profonde.* Ceux que le poids de leurs pechez accable pourront-ils s'élever? un esprit enseveli dans la masse de la chair, & enveloppé d'épaisses ténèbres, pourra-t-il contempler cet esprit pur, & s'attacher à des objets si élevez au dessus de la portée des sens, tandis qu'il rampe parmi les choses sensibles, & perissables? les ames les plus pures ne le sont pas encore assez pour contempler l'Image du souverain Bien, c'est comme s'ils vouloient regarder fixement l'image du Soleil dans l'eau. Qui a pu mesurer avec la main la mer, le ciel, & la terre? qui a pu mettre dans une balance, les montagnes, & les forêts? où est le lieu de son repos, & à quoy pourra-on le comparer?

Qui est celuy qui a créé tout l'Univers avec une seule parole, & l'homme avec tant de sagesse, qui a rapproché des choses si éloignées, en unissant le corps à l'esprit pour en faire un animal visible & invisible, mortel & immortel, terrestre & céleste tout ensemble, qui connoit



Dieu sans le comprendre, qui s'en approche & qui s'en éloigne? *je deviendray sage, dit Salomon, mais la sagesse s'est éloignée de moy, plus que jamais.* Le desir de la science chagrine, ce qu'on sçait fait moins de plaisir, que ce qu'on ignore ne cause de douleur. Il en est à peu près comme de ceux qui ne peuvent trouver d'eau, pour éteindre la soif qui les brûle, ou qui ne peuvent retenir ce qu'ils ont dans les mains, ou qui ont été frappez d'un éclair, qui s'évanoüit dans un moment.

Ces pensées me donnoient des sentimens d'humilité, & me faisoient aimer mon obscurité; quelque éloge qu'on fît de moy, je n'avois garde de m'ingérer à expliquer des choses, qui sont fort au dessus de ma capacité. Les creatures les plus pures, & les plus parfaites ne sçauroient comprendre la grandeur, la majesté, la dignité, la splendeur de Dieu, qui est comme caché dans les abymes, & que les ténèbres couvrent, parce que sa lumiere est si pure & si vive qu'on n'en sçauroit approcher; il remplit tout l'Univers, sans pouvoir être resserré dans des bornes si étroites; sa beauté efface toutes les autres beautez; il éclaire l'esprit, mais il échappe à son activité; il se dérobe à nos connoissances, à mesure que nous croyons le connoître; en fuyant de la sorte, il attire à soy ceux qui l'aiment, & il les attache plus fortement. Tel est l'objet de nos desirs, & de nos applications; tel est l'époux de nos ames; j'ay bien lieu d'apprehender, qu'on ne me chasse pieds & mains liez de la sale, puisque je n'ay pas la robe nuptiale, & que je me suis introduit impudemment parmi ceux qui sont au festin.

Cependant j'ay été appelé dès ma plus tendre  
enfance,

enfant, je vas raconter une chose que peu de personnes savent : on me donna au Seigneur à la sortie du ventre de ma mere, qui me voua ; les perils où je me trouvay me confirmerent, le desir s'accrut, la raison vint au secours, je donnay tout a celuy qui voulut bien me recevoir à son service, & qui me sauva ; je luy fis un sacrifice de mes biens, de ma réputation, de ma santé, de mon éloquence ; le seul avantage que j'ay retiré de toutes ces choses, c'est que je les ay méprisées pour l'amour de JESUS-CHRIST, & j'ay fait voir par ma conduite, que je les estimois moins que luy. Les maximes de la Loy divine m'ont paru plus douces que le miel ; je me devoiay entièrement à l'étude de la sagesse, je me fis encore d'autres principes, je m'étudiay à moderer mes emportemens, à regler ma langue, mes yeux, mes appetits, à mépriser la gloire du monde : Je fais peut-être mal de le dire, je le diray cependant, je profitay tellement par cet exercice, que je n'étois gueres inferieur aux autres.

C'est une charge trop pesante pour mes forces que la Prélature, & je n'ay garde de m'ingérer à conduire les ames ; à peine sçay-je encore me gouverner moy-même, mon ame n'est pas assez pure, pour me mettre à la tête du troupeau. On se trouve fort heureux dans le malheureux tems où nous sommes, où tout le monde court risque de se perdre, de pouvoir se sauver en fuyant le danger, & de se mettre en lieu de sécurité. Les membres se font maintenant la guerre les uns aux autres, la charité est entièrement éteinte, le nom de Prêtre n'est plus qu'un vain titre, les Prélats sont devenus l'objet des opprobres, & de la raillerie : plût à Dieu que toute la

50 SERMON I. DE S. GREGOIRE.  
confusion retomât sur la tête des impies. L'impudence a pris la place de la crainte, qu'on a entièrement secouée; toute nôtre vertu consiste maintenant à mépriser l'impiété des autres. Nous nous soumettons au jugement de ceux qui ont déclaré la guerre à Dieu; nous abandonnons à des chiens ce qu'il y a de plus saint, prodiguant la sainte doctrine à des oreilles impures, & à des cœurs profanez; nous accordons avec empressement tout ce que les ennemis demandent, & nous ne rougissons point de nous abandonner à nos desirs les plus déréglez.

Les Moabites, & les Ammonites à qui il n'est pas même permis d'entrer dans l'Eglise du Seigneur, attaquent ce que nous avons de plus saint, tandis que nous nous déchirons les uns les autres par des médisances réciproques, & par les mauvais offices que nous nous rendons. Ce ne sont pas ceux qui pénètrent de la crainte de Dieu n'osent se licentier à proférer une parole oiseuse que l'on regarde maintenant comme les plus gens de bien; ce sont ceux qui accablent leurs freres d'injures, qui les décrient ouvertement, ou en paroles couvertes, dont la langue fait des piqueûres cruelles, & distile le venin des aspics. Nous nous attachons à examiner malignement les défauts d'autrui, pour les leur reprocher; au lieu de les déplorer, & d'y chercher des remedes, nous leur faisons de nouvelles blessures, & nous cherchons dans la mauvaise conduite des autres des prétextes pour excuser nos desordres. Ce ne sont plus les mœurs qui distinguent les honnêtes gens d'avec les autres, c'est la haine ou l'amitié qu'on leur porte. Nous blâmerons demain ce que nous louons aujourd'hui; ce que les autres regardent avec horreur,

nous le regardons avec admiration ; on excuse tout dans ceux qui s'abandonnent à l'impïeté, tant nous avons d'indulgence pour le vice.

Tout est maintenant confondu comme autrefois avant que le monde eût été tiré du cahos , & qu'on vît ce bel ordre & ce bel arrangement qui regne aujourd'huy , & qui est l'effet de cette main habile , qui a banni le desordre & la confusion. Comme dans un combat nocturne qui n'est éclairé que des foibles rayons de la Lune , on ne peut discerner les amis d'avec les ennemis ; ou comme dans une bataille navale au milieu des vents , de la tempête & des flots agitez qui poussent les navires les uns contre les autres , parmi le bruit des matiniers , les gémissemens des mourans ; on ne sçait quel parti prendre , & l'on s'égorge confusément , sans avoir le loisir de se défendre , & de donner des preuves de sa vertu & de son courage ; ainsi nous nous détruisons mutuellement : quel effroyable desordre ! les Prêtres en cela ne se distinguent point de la populace ; nous voyons de nos jours l'effet de cette ancienne malédiction , le Prêtre est devenu semblable au peuple. Les grands suivent le torrent comme la populace , ils font une guerre ouverte aux Prêtres , & se servent du masque de la piété pour imposer.

Je ne blâme point ceux qui souffrent pour la défense de la foy , & des principaux dogmes de la Religion , je loue leur zele & je les en félicite ; plutôt à Dieu que je fusse du nombre de ceux qui combattent pour la verité , & qui sont devenus l'objet de la haine publique , je ferois gloire d'être de ce nombre. Une guerre juste est préférable à une paix qui nous éloigne de Dieu. Le S. Esprit prit le soin d'armer un homme doux & pacifique , pour le mettre

32      SERMON I. DE S. GREGOIRE ;  
en état de bien combattre. On en voit qui se  
tourmentent beaucoup pour des choses frivoles , &  
qui ne sont de nulle utilité ; ils ramassent par tout  
des complices pour les seconder dans leurs perni-  
cieux desseins. La foy leur sert de prétexte , & ils  
abusent d'un nom si saint pour pallier leurs haines  
secrètes. Il ne faut pas nous étonner que les Gen-  
tils nous haïssent , ils ont raison de le faire , &  
rien ne peut nous disculper ; les plus gens de bien  
parmi nous , & les plus indulgens ne peuvent s'em-  
pêcher de nous mépriser ; je ne m'étonnerois pas  
s'il n'y avoit que la multitude qui nous regardât  
avec mépris , car le peuple n'approuve gueres ce  
qui mérite le plus d'être approuvé.

Nôtre malice est retombée sur nous , & nous  
souffrons les mêmes maux que nous voulions faire  
souffrir aux autres. Nous sommes devenus un  
nouveau spectacle , non pas aux Anges & aux hom-  
mes , comme S. Paul , qui combattoit contre les  
principautez & les puissances ; mais nous som-  
mes la fable des impies , on nous traduit en tout  
tems & en tous lieux , dans les places publiques ,  
dans les festins , dans les assemblées de deuil , ou de  
joye : on commence à nous joüer sur les théâtres ;  
je le dis en pleurant , on nous confond avec les  
plus infames personnes du monde ; rien ne fait  
tant de plaisir à entendre qu'une satyre sanglante  
contre les Chrétiens. Voila les maux que nous a  
faits la guerre civile ; des gens dont le zele est ex-  
cessif , & qui aiment Dieu plus qu'il ne faut , sont  
cause de tous ces désordres. On se récrie contre  
celuy qui n'observe pas les regles dans les com-  
bats que les loix permettent , on le charge d'op-  
probres , bien loin de luy donner le prix de la vic-  
toire , quelque adresse & quelque force qu'il fasse

paroître. Dans les combats qu'on entreprend pour JESUS-CHRIST, on ne s'étudie point à luy plaire; on tâche ensuite de procurer la paix, mais l'on s'y prend tout autrement qu'il ne faudroit.

Le nom de JESUS-CHRIST prononcé fait trembler les démons; nôtre malice n'affoiblit point la force de ce nom adorable; cependant nous ne rougissons point de le deshonoré, & nous ne sommes plus touchés des reproches que le Seigneur nous fait tous les jours: *mon nom est blasphémé parmi les Gentils à cause de vous.*

Je ne crains nullement la guerre étrangère, ni cette bête féroce, qui s'est déchaînée contre les Eglises, & qui tient la place du démon; quoyqu'on nous menace du feu, du fer, des épées, des bêtes sauvages, des gouffres, des précipices; quoyque la fureur des tyrans n'ait jamais été si loin; quand on nous feroit souffrir des supplices encore plus cruels que tous ceux qu'on a inventez jusqu'à maintenant, rien n'est capable de m'épouvanter; j'ay un remède sûr contre tous ces maux, c'est aller à la victoire, que de mourir pour JESUS-CHRIST. Mais je ne sçay quel parti prendre dans la guerre que l'on me fait, je ne sçay de quel côté me tourner, ni à qui m'adresser pour implorer du secours; que diray-je, que feray-je, de quelles armes me serviray-je, pour résister aux embûches d'un ennemi si dangereux? il faudroit que Moysé levât encore les mains au Ciel, pour le vaincre, ou qu'on luy montrât la figure de la Croix. Où trouverons-nous un Josué pour le combattre; & pour mener contre luy les troupes célestes? ou un nouveau David, armé de sa harpe & de sa fronde, que Dieu luy-même avoit pris soin d'instruire pour le combat; ou un Samuel qui prioit

154 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
& qui sacrifioit pour le peuple, & qui luy choisif-  
soit un Roy capable de remporter la victoire ?

Avons-nous un Jérémie qui pût assez déplorer  
de si grands desordres, & faire des lamentations,  
comme ce Prophete en fit autrefois sur les mal-  
heurs du peuple ? qui s'écriera en disant à Dieu ;  
*pardonnez Seigneur à votre peuple, n'exposez pas  
vôtre heritage à l'infamie & à l'abomination des  
Gentils ?* qui tiendra la place de Noé, de Job, de  
Daniel afin de prier pour nous, & afin que la guerre  
se rallentisse, que nous rentrions dans nous-mê-  
mes, & que nous commencions à nous reconnoi-  
tre ? afin que la division cesse entre Juda & Israël,  
que Roboam & Jeroboam ne soient plus desunis,  
& que nous ne ressemblions point à Jérusalem,  
& à Samarie, qui devenoient la proye de leurs  
ennemis tour à tour.

J'avoüe de bonne foy que je suis incapable de  
soutenir cette guerre, voila pourquoy j'ay jugé à  
propos de fuir ; la honte qui me couvroit le vi-  
sage m'a obligé de me retirer dans la solitude ; la  
douleur m'avoit serré le cœur, j'ay crû qu'il fa-  
loit garder le silence dans un tems si déplorable,  
où les amis se sont révoltés les uns contre les au-  
tres, & nous avons lâchement trahi le bon parti,  
nous qui ressemblions à cette vigne ornée de feuil-  
les & de fruits, dont la veüe étoit si réjouiissante.  
Le diadème de ma gloire est devenu un objet d'in-  
famie. Si quelqu'un peut soutenir de pareils mal-  
heurs sans en paroître allarmé, & sans perdre  
courage, je le félicite de sa générosité.

Je ne parle point encore des guerres intérieures,  
que nos passions excitent, & qui nous tourmentent  
jour & nuit ouvertement & secrettement, en abu-  
sant de nôtre foiblesse naturelle, & du penchant

que nous avons pour les plaisirs : attachez que nous sommes à la terre, & soumis à la loy du peché, qui s'oppose à la loy de l'esprit, nous courons risque de voir détruite l'image de la Divinité que nous portons, & de voir tarir la source des graces. Il est bien difficile de résister à la pesanteur de la matiere qui nous entraîne, à moins que de se dompter soy-même par un long exercice, pour dégager l'ame des tenebres, & de la bassesse où elle est comme ensevelie ; il faut pour cela être assisté d'une protection de Dieu toute particuliere, & s'accoutumer à n'avoir de pensées & de desirs que pour le Ciel. Il n'est point seür de s'engager dans le Sacerdoce, avant que d'avoir dompté la nature & purifié son ame, avant que de s'être uni à Dieu autant qu'il est possible ; comment peut-on sans cela s'ingerer à la conduite des ames, & vouloir être médiateur entre Dieu & les hommes, car voila proprement ce que c'est que ce ministère.

Je crois que vous approuverez ma conduite, & que vous louerez ma prudence ; quand je vous auray expliqué les motifs de ma crainte, vous verrez qu'elle étoit légitime. Dans le tems que Dieu révéloit ses secrets à Moÿse, une foule d'Israélites vint au pied de la montagne ; Aaron accompagné de deux de ses fils qui étoient Prêtres y vint aussi, avec soixante-dix des plus remarquables d'entre les Juifs ; on leur ordonna d'adorer Dieu de loin ; Moÿse seul approcha de la montagne, sans que le peuple osât le faire, car il n'y avoit que Moÿse qui pût soutenir l'éclat de la gloire de Dieu. Lors que la Loy fût donnée au peuple, on entendit un bruit effroyable de tonnerre ; la montagne étoit couverte de fumée & d'épaisses té-



nebres; il étoit deffendu sur peine de la vie d'en approcher, fans qu'il fût permis d'épargner les bêtes mêmes; c'étoit allez pour les Juifs, après s'être bien purifiez, d'entendre la voix de Dieu; Moÿse eût le privilege d'entrer dans la nuée; on luy confia les tables de la Loy, dont la lettre regardoit le peuple; l'esprit étoit pour ceux qui s'élevent au dessus du commun des hommes.

Nadab & Abiud, ayant mis l'encens sur un feu étranger furent dévorez par le feu; le châtiment fût proportionné au crime; ils furent punis au même moment & sur le même lieu. Le mérite d'Aaron leur pere, qui tenoit le premier rang après Moÿse ne pût les sauver. Le grand Prêtre Héli fut puni pour le crime de ses enfans, qui exigeoient à contre-tems les premices des sacrifices, quoyqu'il desapprouvât leur impiété, & qu'il leur en fit souvent des reproches. Oza pour avoir soustenu l'Arche qui chanceloit, mourut sur le champ, Dieu voulant montrer par cette punition exemplaire, avec quel respect il faloit approcher de l'Arche. Les moindres défauts des Prêtres étoient examinez, & les fautes les plus legeres qui leur échappoient dans les sacrifices étoient punies; il faloit être parfait, pour être admis à offrir des victimes au Seigneur; ce sont des symboles & des signes de la perfection de l'ame. Il n'étoit permis à qui que ce fût de toucher l'habit des Prêtres, ni les Vases sacrez. Il faloit observer le tems & le lieu du sacrifice, qui ne pouvoit être consommé que par des personnes destinées à ce ministère. Il étoit deffendu de se servir de l'huile, & de composer des parfums semblables à ceux dont on usoit dans le Temple, où l'on ne pouvoit entrer, fans avoir l'ame & le corps purs; une seule personne

pouvoit une fois l'année entrer dans le Sanctuaire; tout le monde n'avoit pas la permission de regarder, ou de toucher le Voile, le Propitiatoire, l'Arche, ou le Cherubin.

Je sçavois tout cela, & je n'ignorois pas que personne n'est digne d'offrir le sacrifice au Seigneur, en qualité de Pontife, sans être une hostie vivante & sainte, & sans s'être mis en état de luy plaire & de le louer, en luy offrant un cœur contrit, qui est le seul sacrifice que Dieu qui nous a tout donné exige de nous. Pouvois-je avec ces lumieres me hasarder à prendre l'habit & le nom de Prêtre, & à présenter le Sacrifice, qui comprend en soy les plus sublimes mysteres? ne faloit-il pas auparavant purifier mes mains, & me préparer par de bonnes-œuvres; accoûtumer mes yeux à ne regarder la créature, que par rapport au créateur, rendre mes oreilles dociles à la sainte doctrine & aux maximes de la sagesse; mettre le S. Esprit dans ma bouche, sur ma langue, & sur mes lèvres, pour me disposer à expliquer ses mysteres & ses dogmes, & à chanter les loüanges divines; fixer mes pieds sur la pierre, afin que toutes mes démarches allassent vers Dieu, sans s'en écarter jamais; enfin ne faloit-il pas que tous mes membres devinssent des armes de la justice; après avoir secoué la domination de la mort, qui a été détruite par la vie & par l'esprit?

Un homme peut-il souffrir tranquillement qu'on le mette à la tête du troupeau de JESUS-CHRIST, avant que d'avoir un cœur brûlant de l'amour de Dieu, & pénétré des maximes de la sainte Ecriture, qu'il a puisées dans ce trésor inconnu à la multitude, & qui le mettent en état d'enrichir les autres? avant que d'avoir goûté combien il est

doux de servir Dieu, avant que d'avoir fait les premiers pas vers son Temple, ou d'être devenu le Temple vivant de Dieu, & la demeure de JESUS-CHRIST? avant que d'avoir connu la différence qui est entre les figures & la vérité, pour quitter les unes, & s'attacher à l'autre, laissant la lettre pour l'esprit, passant de la loy à la grace, se contentant d'accomplir spirituellement la Loy, en la dégageant de ce qu'elle a de plus grossier? avant que d'avoir contemplé tous les attributs & toutes les vertus de JESUS-CHRIST, les sublimes qu'il possède en tant que Dieu, les moins nobles qui luy conviennent en tant qu'homme? car on luy donne les noms de Dieu, de Fils, d'Image, de Verbe, de Sagesse, de Vérité, de Lumière, de Vie, de Vertu, d'Esprit, d'Ecoulement, de Splendeur, de Créateur, de Roy, de Chef, de Loy, de Voye, de Porte, de Fondement, de Pierre, de Perle, de Paix, de Justice, de Sanctification, de Rédemption, d'Homme, de Serviteur, de Pasteur, d'Agneau, de Pontife, d'Hostie, de premier-né avant toutes les choses créées, & de premier Ressuscité. Il ne sert de rien d'entendre ces noms, sans en pénétrer le sens, sans s'y être accoutumé par un long commerce, & sans sçavoir les raisons pourquoy on les attribue au Verbe. Un homme qui n'a point encore pénétré dans les mysteres de la sagesse divine, & qui n'en sçauroit parler dignement; qu'il faut nourrir de lait comme un enfant, qui n'a point été admis au nombre des Israélites, ni des soldats du Dieu vivant, qui n'a pas la force de porter la Croix de JESUS-CHRIST, qui n'est qu'un des moins considérables membres de son Eglise; peut-il prétendre d'en être le chef? il ne le souffrira jamais, s'il en veut croire mon conseil: si l'on considère combien il est im-

portant de réussir dans cette affaire, & dangereux d'y mal réussir; on s'apercevra aisément qu'on ne peut s'exposer à un plus grand péril.

Qu'un autre, me disois-je à moy-même, aille au-delà des mers, pour chercher des marchandises, qu'il combatte contre les vents & les flots, pour s'enrichir, si la fortune le favorise, ou qu'il s'expose à toutes sortes de périls; voila ce que des marlôts habiles, & des marchands interessez peuvent faire. Mais moy tandis que je seray sur la terre, je ne puis rien faire de mieux que de choisir un état de vie tranquile, content d'une fortune médiocre, sans m'exposer à des périls éternels, pour amasser des richesses. Il n'appartient qu'aux personnes extraordinaires d'entreprendre de grandes choses, & de communiquer leurs vertus à tout le monde; ce seroit leur faire tort que de les renfermer dans des bornes trop petites; c'est à-peu-près, comme si on allumoit de grandes lumieres pour éclairer une petite maison, ou comme si l'on donnoit à un enfant les armes d'un homme. Mais les personnes médiocres doivent se borner à de petites occupations, & proportionnées à leurs forces; sans cela ils se mettent en danger de réussir mal, & de se rendre ridicules. Un homme ne doit point s'embarquer à bâtir une tour, sans avoir toutes les choses nécessaires pour achever son ouvrage; voila peut être une trop longue Apologie de ma fuite.

Ce sont, mes freres & mes amis, les raisons qui m'ont obligé à me séparer de vous; je crus alors ne pouvoir faire autrement, quelque répugnance que j'y eusse, & quelque chagrin que cette démarche dût vous causer. Le désir que j'avois de vous revoir, & de contenter l'empressement que

vous témoigniez pour mon retour, m'a engagé à revenir. L'affection réciproque est le plus fort lien de l'amitié. Le grand âge, & l'infirmité de mon pere & de ma mere que mon absence désoleoit encore plus que la vieillesse, me causoient aussi beaucoup d'inquiétude: ce vieillard vénérable que je compare au Patriarche Abraham, & que je respecte comme un Ange, & cette autre Sara qui m'a donné une vie spirituelle par la doctrine de la foy, ont toujours été l'objet de mes soins les plus empressés, & je me suis engagé par un vœu exprés de les assister de tout mon pouvoir dans leur vieillesse; jusque-là même que j'ay abandonné la Philosophie, quoy-que ce soit la chose du monde que j'estime davantage; ou pour parler plus sincèrement, j'ay crû qu'il ne falloit pas se contenter des apparences & de l'extérieur d'un Philosophe; je n'ay point voulu m'exposer à perdre le fruit de mes peines, en me privant de leur benediction. Un Saint receût autrefois par adresse la benediction de son pere, en luy donnant à manger; après s'être revêtu d'une peau empruntée; la chose étoit louable en elle-même, mais les détours dont il se servit ne sont pas légitimes.

Ces deux raisons m'ont rendu plus complaisant & plus souple, & m'ont obligé de consentir à tout ce qu'on a voulu; il me semble que je n'ay pas mal fait d'y soumettre tous mes raisonnemens; puisqu'il y a un tems où il faut céder; il vaut mieux se laisser vaincre honnêtement, que de remporter une victoire hazardeuse & criminelle. J'ay encore une autre raison fort importante à vous expliquer, pour passer toutes les autres sous silence. J'ay rappelé à ma mémoire l'histoire des siècles passez pour prendre conseil dans la conjoncture

EVE'QUE DE NAZIANZE.

présente. Nous ne devons pas nous persuader que ces choses ont été écrites sans dessein, & que ce n'est qu'un assemblage de mots inutiles, pour amuser les lecteurs en flatant l'oreille, sans autre intention que de leur donner du plaisir. C'est dans cette vue que les Gentils ont composé leurs fables; sans se soucier de la vérité ils se contentent de l'agrément de l'invention; ils usent de paroles étudiées & fleuries pour surprendre l'esprit par les oreilles. Mais nous qui sommes exacts & sincères jusque dans les plus petites choses, nous n'accorderons jamais, qu'on a écrit au hazard, tant d'historiques que le tems n'a pû effacer, & qui se sont conservées jusques à nous. Ce sont des avis qu'on nous donne, & sur lesquels nous pouvons nous régler dans les événemens divers de nôtre vie, pour nous précautionner contre ce qui peut nous nuire, ou pour suivre la route que nous devons tenir.

Quelle est l'histoire dont je veux parler? il ne sera peut-être pas inutile de la rapporter, elle pourra servir à l'instruction & à la sûreté de plusieurs. Jonas fuyoit de devant le Seigneur, ou plutôt, il se l'imaginoit; la tempête le surprit en pleine mer, il fut englouti par un monstre marin, il demeura trois jours dans son ventre comme dans un sépulchre: cet événement est la figure d'un grand mystère. Le Prophete fuyoit de peur de passer pour un fourbe, si après avoir annoncé aux Nivites la destruction de leur Ville, ils se garentissoient par la pénitence des malheurs dont ils étoient menacés. Il n'étoit pas fâché que des pécheurs se convertissent, mais il ne vouloit pas être regardé comme un menteur; il avoit du zele pour son ministère, & il vouloit soutenir l'honneur de la Prophétie,

62 SERMON I. DE S. GREGOIRE,  
qui couroit risque d'être décriée dans l'esprit du peuple ignorant, qui n'est pas capable de pénétrer dans la profondeur des mysteres de la sagesse éternelle.

J'ay appris d'un homme entendu dans ces matieres, & qui déméloit habilement l'absurdité apparente de cette histoire, en pénétrant jusques dans les intentions les plus secretes du Prophete, que ce n'étoit point-là le motif de sa fuite, ni la raison pourquoy il se retiroit à Joppé, & de Joppé à Tharse, confiant à la mer une espece de larcin qu'il faisoit de sa propre personne. Il n'est nullement vray-semblable qu'il ignorât les desseins de Dieu, puisqu'il avoit le don de prophétie : le Seigneur avoit des secrets admirables dans les trésors inepuisables de sa sagesse, pour mettre à couvert les Ninivites des malheurs dont ils étoient menacez : quand même Jonas auroit effectivement ignoré ce mystere, il n'auroit pas pour cela refusé d'obéir à Dieu, qui vouloit sauver les Ninivites de la maniere qu'il jugeoit plus convenable à sa misericorde. Ce seroit une extravagance de penser que Jonas eût crû pouvoir se dérober aux yeux de Dieu ; ce sentiment ne peut tomber dans l'esprit d'un Prophete, ni d'un homme raisonnable, qui ait quelque legere connoissance du pouvoir de Dieu.

Jonas étoit parfaitement instruit du secret de son Ambassade ; il pouvoit bien en fuyant, changer de place, mais il ne pouvoit se cacher aux yeux de Dieu ; personne ne le peut, quand on se précipiteroit jusque dans le centre de la terre ; quand on s'éleveroit par le secours des aîles jusqu'au plus haut des cieux ; quand on descendroit jusque dans le fond des enfers ; quand on se couvreroit des plus épais nuages ; enfin quand on se mettroit dans les lieux les plus retirez & les plus impraticables. Il n'y a que Dieu qu'on ne peut éviter, ni surmonter en

fuiant; il est toujours le maître, & il peut à tous momens se saisir de ceux qui fuient; il devance ceux qui courent avec plus de vitesse, il éblouit les plus prudens, il abbat les plus forts, il abaisse ceux qui s'élevent, il modere l'audace, il affoiblit la puissance. Jonas connoissoit assez le pouvoir de Dieu, puisqu'il en menaçoit les autres, & il n'espéroit nullement de s'y soustraire; Dieu nous préserve d'avoir une telle pensée: mais comme il prévoyoit la chute des Israélites, & que le don de Prophétie seroit desormais le partage des Gentils; voilà pourquoy il vouloit s'exemter de prêcher aux Ninivites, & il différoit d'exécuter les ordres qu'on luy avoit donnez. Il s'écarta du país de la joye, car c'est ce que signifie Joppé en langue Hébraïque; c'est à dire, qu'il voulut renoncer à son ministère & à sa dignité, pour s'abandonner à ses chagrins.

Il est agité d'une furieuse tempête, il s'endort, on le réveille, le sort tombe sur luy, il avoüe sa faute, il est précipité dans la mer, il est dévoré par un poisson monstrueux, qui ne le fit pas mourir, il implore le secours de Dieu, qui le retira de ce sépulchre au bout de trois jours. J'expliqueray une autrefois plus amplement & plus exactement cette histoire, si Dieu m'en fait la grace; pour reprendre maintenant la matiere que j'ay interrompue; je me persuadois que Jonas étoit en quelque façon excusable, de différer sa prophétie pour les raisons que j'ay dites. Mais de quelle excuse aurois-je pu me servir, si j'avois voulu m'opiniâtrer davantage, & refuser le ministère dont on vouloit me charger? la raison qui m'en éloignoit le plus, est que je connoissois parfaitement combien j'étois peu digne du Sacerdoce; avant que de monter aux dignitez & à la prélatuere, il faut être capable des premiers grades



64 SERMON I. DE S. GREGOIRE ;  
de l'Eglise. On aura peut-être assez de peine à m'exempter du crime de desobeissance. Je sçay les menaces que l'on fait aux desobeissans , & les peines dont on les punit ; mais je sçay aussi ce que méritent ceux qui s'engagent trop aisément dans tous les emplois qu'on leur presente , & qui ne se cachent pas comme fit Saül ; ils les embrassent avec joye , comme si c'étoit une chose peu importante ; ils ne font pas réflexion , qu'il y a du péril à s'en défaire , & qu'il est impossible de réparer la premiere faute qu'on a faite.

Cette foule de pensées m'inquiétoit ; je ne sçavois à quoy me résoudre , j'étois comme balancé par deux mouvemens divers , de crainte , ou de confiance. Après avoir douté quelque tems du parti que je devois embrasser , semblable à un fleuve poussé par des vents contraires , je me suis laissé aller au mouvement qui m'entraînoit avec plus de violence , & je me sens maintenant gourmandé par la crainte d'avoir desobéi. Voyez je vous prie avec quel ménagement je me suis comporté dans cette incertitude : je n'ay ny recherché , ni refusé la Prélatrice qu'on m'offroit , il y auroit en cela de la témérité , ou de la desobeissance ; l'un & l'autre seroit une marque de folie. Je me vois dans la necessité de passer pour être trop présomptueux , ou trop timide ; ceux qui embrassent les Prélatrices avec avidité , me regarderont comme un homme qui manque de courage ; ceux qui les fuient croiront que je suis trop présomptueux ; c'est là mon sentiment.

Pour démêler encore plus clairement cette matiere , je dis que la Loy de l'obeissance soutient la crainte qu'on a d'entrer dans les Prélatrices , parce que Dieu par sa bonté récompense nôtre foy , & il donne toutes les qualitez necessaires à un Prélat

Prélat, qui se repose en luy, & qui met toute son espérance dans sa protection & dans son secours ; mais je ne vois pas ce qui peut rassûrer ceux qui se mettent en danger de desobeir, ils ont bien raison d'appréhender qu'on ne leur fasse de grands reproches lorsqu'on leur demandera compte des ames qu'on avoit confiées à leur conduite : Je vous redemanderay leurs ames, & comme vous m'avez dédaigné jusqu'à ne vouloir pas être les chefs & les conducteurs de mon peuple, je vous banniray & je dédaigneray d'être votre Roy. Vous n'avez point été dociles à ma voix, vous avez été rebelles & desobeissans, je ne feray nulle attention à vos prieres, & je ne vous exauceray point. Nous serions bien malheureux, si Dieu justement irrité nous faisoit ce reproche ; il ne faut pas tellement nous reposer sur la miséricorde, que nous ne redoutions sa justice.

Je reprens l'histoire que j'avois commencée, & faisant réflexion sur la conduite des plus saints personnages de l'antiquité, je trouve qu'entre ceux qui ont été remplis de l'esprit de Prophétie, & que Dieu a choisis pour gouverner son peuple ; les uns ont obéi promptement à leur vocation ; les autres ont été moins prompts à suivre les mouvemens de la grace. Je ne blâme point la timidité de ceux qui ont balancé avant que de se soumettre, ny la promptitude des autres, qui ont accepté de bon cœur l'employ qu'on vouloit leur donner. Les uns ont été étonnez de la grandeur de leur ministère, les autres ont obéi, persuadez que celuy qui les appelloit ne manqueroit pas de les secourir. Aaron ne témoigna point de résistance, Moysé reculoit, Isaïe obéit sur le champ, Jérémie s'excuoit à cause de sa grande jeunesse, il n'osa faire le Prophete,

66 SERMON I. DE S. GREGOIRE;  
qu'après avoir été rassuré par les promesses de Dieu,  
& après avoir reçu des graces, qui suppléerent à la  
foiblesse de son âge.

Voila les raisonnemens dont je me sers pour me  
persuader, & pour amollir la dureté de mon cœur ;  
le tems fortifie encore ma raison, je prends conseil  
dans les jugemens de Dieu, à qui j'ay abandonné  
le soin de ma vie. Voila pourquoy je ne me deffends  
point, & je ne fais nulle résistance ; c'est ainsi que  
JESUS-CHRIST parloit, lorsqu'on le conduisoit  
à la boucherie comme un Agneau ; je me rends & je  
m'humilie sous la puissante main de Dieu ; je me re-  
pens de ma paresse & de ma desobeissance, & je de-  
mande pardon du crime que j'ay peut-être commis  
par mon indocilité. Je me suis tû, mais je ne gar-  
deray plus le silence à l'avenir ; je me suis retiré  
quelque tems, pour m'examiner moy-même, & pour  
soulager mes ennuis ; mais enfin, j'ay résolu de louer  
Dieu dans l'assemblée du peuple, & sur la chaire des  
Anciens. Si ma conduite passée est blâmable, mon re-  
tour mérite qu'on me pardonne. Qu'est-il besoin  
que je fasse un plus long discours sur cette matiere? je  
me livre à vous mes Pasteurs & mes collegues ; peu-  
ple choisi & digne des soins de JESUS-CHRIST,  
je me livre à vous. Vous voyez, mon pere, un fils  
parfaitement obeissant, & qui se soumet à vôtre  
autorité plutôt pour l'amour de JESUS-CHRIST,  
que par la crainte des loix civiles. Puisque vous avez  
une marque de mon obeissance, rendez-moy vôtre  
benediction ; soutenez-moy par vos prieres, servez-  
moy de guide par vos discours ; fortifiez-moy de  
vôtre Esprit. *La benediction du pere affermit la  
maison des enfans.*

Eccli. 3. 13.

Plût à Dieu que nous soyions bien affermis ;  
moy & cette maison spirituelle, que j'ay choisie

comme un lieu de repos, jusqu'à ce que j'arrive à l'Assemblée des élus, dont les noms sont écrits dans le Ciel. Ce souhait est légitime. Dieu qui nous a réunis, qui fait monter les Rois sur le trône, qui retire les pauvres de la bouë & de l'obscurité, qui a choisi David le plus jeune des enfans de Jessé, pour en faire un homme selon son cœur; qui inspire les Prédicateurs de l'Evangile, & qui leur donne la force de s'acquiter dignement de leur ministere, aura la bonté de nous conduire, & de nous servir de guide, afin que nous gouvernions bien son troupeau, & que nous n'imitions pas la conduite des Pasteurs peu experimentez. Que Dieu donne à son peuple sa force, & sa grace, afin qu'il se rende digne de la gloire des Saints, & que le Pasteur & le troupeau chantent éternellement les louanges du Seigneur dans le Ciel avec JESUS-CHRIST, à qui la gloire appartient dans tous les siècles.

## S E R M O N II.

*A ceux qui l'avoient appelé, & qui ne vinrent point le trouver, depuis qu'il eût été fait Prêtre.*

**D**Où vient mes freres, & mes amis, l'indifference que vous avez pour m'entendre, vous qui avez témoigné tant d'empressement, quand il a fallu me faire violence, & m'arracher de ma solitude, où j'étois comme dans un Fort, & que je cherissois plus que toutes les choses du monde; je la regardois comme un moyen de m'élever à Dieu, & de me transferer en luy, j'avois bien résolu d'y passer le reste de ma vie. Pourquoi faites-

68 SERMON II. DE S. GREGOIRE;

vous maintenant si peu d'estime de ce que vous aviez tant d'envie d'avoir? ma présence vous fait moins de plaisir, que mon absence ne vous causeroit de chagrin: vous n'avez songé qu'à vous rendre maîtres de ma personne, sans vous soucier de retirer aucun avantage des talens qui sont en moy. J'ay bien raison de vous dire que vous vous êtes lassés de moy, avant que d'avoir essayé de quoy j'étois capable, ce procédé me paroît fort surprenant. Vous ne m'avez point reçu comme un pèlerin, vous ne vous êtes point assemblés autour de moy; le précepte Divin n'a fait nulle impression sur vos esprits; vous ne m'avez point offert vôtre secours dans cette nouvelle entreprise, vous ne vous êtes point mis en peine de rassûrer ma timidité, ny de me consoler de la violence qu'on m'avoit faite; il faut le dire, quelque répugnance que j'y aye, vous avez troublé la fête, & vous me l'avez renduë desagréable; les préludes de la réception que vous m'avez faite sont d'un fort mauvais présage; vôtre absence a répandu la tristesse dans l'assemblée; c'eût été un grand sujet de joye, d'y voir mes vainqueurs, car je n'oserois dire que vous êtes de mes amis.

On méprise ce qu'on obtient sans peine; ceux qui sont les importans sont davantage respectés; les personnes qui s'humilient sont négligées. Que prétendez-vous? seray-je vôtre Juge, ou voulez-vous me soumettre à vôtre jugement? qui de nous doit prononcer? de quelque côté que la chose tourne, soit qu'on décide ce différent, ou qu'on m'en laisse Juge, je gagneray ma cause, & vous serez infailliblement condamnés. Vôtre crime est de n'avoir pas correspondu à l'amitié que je vous ay témoignée, vous ne m'avez point remercié de la

complaisance que j'ay eüe pour vous ; vous ne marquez point un empressement qui me réponde de vos bonnes intentions , & du fonds que je dois faire sur vous à l'avenir. Quand vous auriez sur le visage la joye que je demande , je ne sçay encore si je devrois m'y fier ; parce qu'on a toujours plus de ferveur en commençant. L'ancien Pasteur ny le nouveau ne vous sont pas assez recommandables ; vous ne respectez pas l'ancienneté de l'un , vous n'encouragez pas la jeunesse de l'autre.

L'Evangile fait la description d'un grand festin : celui qui le donnoit étoit fort considerable de sa personne , les conviez étoient de ses amis , la fête devoit être tres-agréable , puisque c'étoit pour la solemnité des noces de son fils ; ceux qu'on avoit priez de venir ne virent point , ce procedé offensa le maître du festin ; je passe ce qui suit pour vous ménager , & pour ne point dire des choses qui vous blefferoient ; il envoya chercher d'autres personnes , pour remplir le nombre des conviez. Dieu vous preserve d'un pareil malheur , de quels termes me serviray-je pour addoucir ce que j'ay à vous dire ? vous m'avez traité avec plus de hauteur , & plus de mépris. Les conviez dédaignèrent de venir au festin , & firent de grands outrages à celui qui les avoit invitez. Mais vous qui n'êtes point des étrangers à mon égard , vous qui m'avez appelé , & fait asseoir à la table ; vous qui m'avez fait appercevoir l'éclat du lit nuptial , vous m'abandonnez sur le champ , car voilà la belle action que vous avez faite : l'un est allé à son champ , l'autre examine des bœufs qu'il a achetez depuis peu , l'autre est auprès de sa femme qu'il vient d'épouser , les autres s'occupent à des affaires de nulle

70 SERMON II. DE S. GREGOIRE;  
conséquence, sans se soucier du festin, ny de l'é-  
poux.

Vôtre conduite m'a pénétré de douleur, car je n'enfveliray point sous le silence ce qui m'est arrivé; peu s'en est falu que je n'aye supprimé le discours que j'avois resolu de vous faire, je n'ay cependant rien de meilleur à vous donner: j'ay eu toutes les peines du monde à m'empêcher de vous en faire sentir les traits, quoy-que vous soyiez de mes amis. J'avois une belle matiere, l'amour que j'ay pour vous m'auroit rendu encore plus éloquent, il est fertile en invectives, lorsque le chagrin & le mépris l'ont tourné en jalousie. Si vous avez jamais senti un amour violent, & qu'on vous ait rebutez vous pourrez connoître la situation où je suis, & vous excuserez ma folie; je ne veux rien vous dire maintenant de plus dur, & cela ne m'arrivera jamais à l'avenir. Peut-être même vous ay-je dit des choses trop fortes; je devois davantage menager le troupeau de JESUS-CHRIST, ces brebis choisies, cet heritage divin, qui vous fait si riche, mon Pere, quoy-que vous soyiez d'ailleurs si pauvre; il me semble que ces paroles de l'Ecriture vous conviennent parfaitement, *mes chaînes me sont devenues honorables*; il est vray que vôtre heritage est admirable. Les plus grandes Villes, & les mieux peuplées ne sont point préférables à la nôtre, quoy-que nous soyions en si petit nombre, & que nôtre tribu soit la moindre entre toutes les tribus d'Israël. Nôtre Ville ressemble à la petite Bethléem où JESUS-CHRIST vint au monde; nous le reconnoissons, & nous l'adorons. Nous rendons au Pere les honneurs qu'il merite, nous croyons que le Fils est consubstantiel à son Pere, & que le Saint Esprit est égal au Pere,

*Il parle à son  
pe-e qui étoit  
Evêque.  
Psal. 115. 5.*

& au Fils. Nous avons tous les mêmes sentimens, nous n'ajoutons rien à la Trinité, nous n'en retranchons rien : nous n'imitons point la présomption de ceux qui s'efforcent de mesurer la Divinité; qui voulant trop élever une personne au dessus de l'autre, les deshonnorent toutes également, confondent & détruisent toutes choses.

Si vous avez envie de m'obliger, vous qui êtes mon champ, ma vigne, mes entrailles, ou plutôt l'héritage de mon Pere, qui vous a engendrez à JESUS-CHRIST par l'Evangile, ayez quelque considération pour ma personne; vous y êtes obligez par une espece de justice, puisque je vous ay preferé à tout ce que j'avois de plus cher au monde; vous en êtes témoins vous qui m'avez confié cette prélatüre, ou ce ministere. Si l'on a plus d'obligation à ceux qui aiment davantage, sur quelle mesure pourra-t-on mesurer l'amour ardent que j'ay pour vous, par lequel je vous ay aquis, comme à prix d'argent? si vous conservez la foy que vous avez receüe, vous vous honorerez vous-même, & l'image que vous portez, vous ferez honneur aux souffrances de JESUS-CHRIST, à l'esperance que vous avez de la vie future; non seulement vous vous sauverez, vous contribuerez même à sauver les autres; peu de gens peuvent se flater de cet avantage.

Ce n'est pas en parlant beaucoup de Dieu, qu'on fait paroître sa piété, il est bien plus à propos de se taire; si la langue n'est conduite par la raison, elle fait bien faire des fautes aux hommes; on risque moins en écoutant, qu'en parlant; laissez-vous instruire de ce qui regarde la Divinité, ne vous mêlez point d'en instruire les autres; laissez aux docteurs le soin d'examiner à fond ces Mysteres, ne



72 SERMON II. DE S. GREGOIRE ;  
vous mettez en peine que d'honorer Dieu par vos  
bonnes œuvres ; vous témoignerez mieux votre  
amour à Dieu , en gardant sa Loy , qu'en loüant  
le Législateur. Ayez horreur du vice , ayez de l'a-  
mour pour la vertu , suivez les vestiges que l'es-  
prit vous montre , bâtissez sur le fondement de la  
Foy , non pas une maison de bois ou de paille , ni  
d'autre matiere de cette nature , que le feu dévore  
aisément ; faites un amas d'or , d'argent , de pier-  
res précieuses , de choses permanentes & durables.  
C'est ainsi que je vous prie de m'honorer , soit  
que vous veniez m'entendre , ou que vous aimiez  
mieux vous absenter , soit que vous ayiez de l'em-  
pressement pour mes discours , ou que vous leur  
préferiez d'autres occupations. Soyez purs comme  
les enfans de Dieu doivent l'être au milieu même  
d'une nation corrompue ; ne vous mêlez point dans  
l'Assemblée des impies ; & ne vous laissez point  
embarasser dans les liens du péché : ne permettez  
pas que la parole Divine demeure ensevelie sous  
les soins de la vie presente , & ne vous privez pas  
vous-mêmes du fruit que vous en pouvez retirer.  
Suivez toujours le droit chemin , sans vous détour-  
ner à droit , ou à gauche ; marchez dans la voye é-  
troite , comme dans la voye large , sous la conduite  
du saint Esprit ; c'est le moyen de vivre heureux dans  
ce monde-ci , & dans l'autre , par la grace de JESUS-  
CHRIST à qui appartient la gloire dans les siècles  
éternels. Amen.



## S E R M O N I I I.

*Déclamation contre l'Empereur Julien.*

**P**EUPLÉS écoutez ce que je vas vous dire, vous Psal. 48. 1. qui habitez la terre soyez attentifs à mes discours. Je vous appelle tous comme d'une éminence, située au milieu du monde, d'où je voudrois que ma voix se portât aux deux extrémités de l'Univers. Ecoutez peuples, tribus, langues, hommes de tout genre, de tout âge, ceux qui vivez maintenant, ou qui vivrez dans les siècles à venir. Et afin que ma voix s'étende plus loin, je voudrois qu'elle pénétrât jusqu'aux cieux, pour se faire entendre parmi les Chœurs des Anges, qui ont exterminé le tyran; ce n'est pas Séhon, ce Roy des Amorrhéens, qui vient de perir, ni Og Roy de Basan, petits Princes, qui desoloient Israël, c'est à dire, une tres-petite partie de la terre: c'est le dragon, cet apostat, ce grand genie, cet Assyrien, cet ennemi commun du genre humain, qui a laissé dans tous les endroits de la terre des marques de sa fureur, qui a fait profession publique du crime, & qui a porté l'iniquité jusqu'aux derniers excès. Que le ciel & la terre écoutent, car je puis maintenant me servir des paroles d'Isaïe, dont l'éloquence surpassoit celle de tous les autres Prophetes; il gémissoit sur les malheurs du peuple d'Israël, qui avoit violé la Loy de Dieu; mais moy je parle d'un tyran, qui a profané la même Loy, & qui a été puni comme le meritoit son impieté.

Grand genie de Constantius écoutez-moy, si les morts ont encore quelque reste de sentiment; vous

74 SERMON III. DE S. GRÉGOIRE,  
tous qui avez tenu l'Empire avant luy, fideles ser-  
viteurs de JESUS-CHRIST. Celuy qui avoit le  
plus contribué à augmenter le Christianisme, qui  
l'avoit affermi durant un long regne, qui avoit ef-  
facé la gloire de ses Prédecesseurs, s'est trompé de  
la maniere du monde la plus grossiere, & la plus  
indigne de sa piété. Un Prince Chrétien a nourri  
sans le sçavoir l'ennemi de JESUS-CHRIST, c'est  
le seul en qui il a mal placé ses bienfaits; il a con-  
servé, il a élevé à l'Empire un homme qui s'est  
rendu par sa conduite scandaleuse indigne de l'Em-  
pire & de la vie. Je me persuade que ce discours  
consoleroit ce grand Prince en luy apprenant que  
l'impiété est détruite, & que le Christianisme est  
encore dans sa premiere splendeur.

Je consacre à Dieu le discours que je vas faire,  
comme un monument de ma reconnoissance; c'est  
une victime plus sainte & plus précieuse, que  
toutes celles qu'on immole dans les sacrifices: je n'i-  
miterai point le stile des vaines déclamations du ty-  
ran, ni ses sacrifices abominables, dont toute la  
force n'étoit qu'impiété, & la sagesse qu'une pure  
folie, comme la science & la sagesse du siècle,  
qui est toute enveloppée d'épaisses ténèbres, & bien  
éloignée de la lumiere de verité: elle se flétrit dans  
un moment comme la fleur du foin, ou comme  
les herbes les plus tendres. Cette fausse sagesse pe-  
rit avec ceux qui la possèdent, ils tombent avec é-  
clat, le renversement de leur fortune fait encore  
plus de bruit que leur impiété. Tandis que j'of-  
frirai aujourd'huy un sacrifice de loüanges, & qu'au  
lieu de victime, je présenterai à Dieu mon dis-  
cours, pour l'honorer, qui pourra nous ouvrir un  
théâtre digne d'une action si célèbre, & de la gran-  
deur du bienfait que nous avons reçu: où trou-

verai-je des applaudissemens tels que je les souhaite ? aura-t-on pour m'écouter un empressement digne du sujet ? ce n'est pas assez pour punir le tyran de lui donner tous les noms qui lui conviennent, il faut un nouveau genre de vengeance pour vanger l'outrage qu'il a fait aux sciences, & aux belles lettres. Elles appartiennent de droit à tous les hommes raisonnables, cependant Julien en défendoit l'usage aux Chrétiens, comme s'il eût voulu se les approprier ; ce genie si sublime qui se flatoit d'avoir plus de raison que tout le reste du genre humain, raisonnoit si mal sur les sciences.

Il se persuada d'abord que la langue Gréque étoit la langue de la Religion, & abusant de ce nom, parce qu'il étoit prévenu de ses erreurs, il nous défendit l'usage de cette langue, comme si nous eussions été des usurpateurs du bien d'autrui, ou comme si toutes les sciences, & tous les arts que les Grecs ont inventez ne devoient appartenir qu'à luy seul. Il s'est imaginé que nous ne devinerions pas le secret motif de cette défense, & qu'il ne la faisoit point dans l'intention de nous priver d'un bien fort considerable ; puisque nous avons assez de mépris pour ces sortes de choses. Il craignoit qu'on ne réfutât ses impietez, comme si ces censures empruntoient leur force de la beauté & de l'agrément du discours, plutôt que des raisons solides que fournit la verité. Il n'est pas plus aisé de nous confondre par le raisonnement, que de nous empêcher de louer Dieu, tandis que nous aurons une langue. Nous sommes prêts de sacrifier à Dieu nos paroles, aussi-bien que nos personnes, toutes les fois qu'il sera besoin de combattre pour la défense de la verité.

L'Edit de Julien nous défend de parler élegam-

ment & poliment ; mais il ne sçauroit nous empêcher de dire la vérité ; il fait paroître sa foiblesse , sans se mettre à couvert de nos censures ; il s'y est davantage exposé par son imprudence. Il ne nous auroit pas défendu de parler , s'il eût crû que sa Religion étoit bonne , & s'il eût eû une ferme espérance de la pouvoir soutenir. Un athélete qui voudroit meriter la gloire de surpasser tous les autres , & qui demandroit que le public l'établît par un suffrage universel dans la possession de cette gloire , donneroit des marques de sa timidité , plutôt que de son courage , s'il deffendoit aux plus forts , & aux plus genereux de descendre dans la lice , pour le combattre. Les couronnes sont le prix des combattans , plutôt que des spectateurs ; il faut même qu'ils combattent avec tous leurs avantages , sans qu'on les prive d'une partie de leurs forces. C'est avoüer vôtre défaite , que de témoigner de la peur d'en venir aux mains. J'ay vaincu sans livrer de combat , parce que vous avez fait tant d'efforts pour vous dispenser de combattre.

Voilà ce qu'a fait ce sage Empereur & ce Legislateur habile ; il a voulu que tout le monde sentît les effets de sa tyrannie , il a proscriit la langue dès le commencement de son Empire , par un Edit qui fait conpoître sa brutalité. Il est juste que nous remercions Dieu de la liberté de parler que nous avons recouverte , & que nous luy consacriions nos paroles , avec le sacrifice que nous devons luy faire de nos biens & de nos fortunes , qu'il a conservées pendant la tyrannie. Je ne veux pas m'étendre davantage sur cette matiere , de peur de passer les bornes de la mediocrité , & de me détourner du sujet qui nous rassemble.

Mon discours commence déjà à s'animer , tout

EVE'QUE DE NAZIANZE.

77

ce que j'apperçois me porte à la joye , & l'inspire à tous ceux qui ufoient leurs jours dans les jeûnes, les larmes, la priere, dans l'attente de voir finir les maux & les ennuis dont ils étoient accablez; leur esperance qui étoit le plus grand soulagement de leurs peines, ne les a point trompez. Ceux qui ont livré de si rudes combats, & souffert tant de traverses dans des tems si calamiteux & si tristes, & qui étoient devenus un spectacle aux hommes & aux Anges, pour parler comme l'Apôtre, quelque tourmens qu'onait fait endurer à leurs corps, n'ont jamais perdu courage, parce que JESUS-CHRIST les souûtenoit, & leur donnoit la force de souffrir. Ceux qui ont été privez de leurs dignitez & de leurs charges, qui sont les sources de tant de crimes, qui ont souffert avec joye la perte de leurs richesses, qui ont été si injustement bannis de leur patrie, & privez pour un tems de leurs epoux, de leurs femmes, de leurs parens, de leurs enfans, & des autres avec qui ils étoient unis par quelques liens, qui ont offert à JESUS-CHRIST les peines qu'ils enduroient pour sa gloire, peuvent maintenant s'écrier avec le Prophète; *vous nous avez souûmis à la puissance des hommes, nous avons passé par l'eau & par le feu, & vous nous avez mis ensuite dans un lieu de rafraîchissement.*

*Psal. 65.  
10.*

J'appelle encore à la fête une autre espece de gens, qui confessent à la verité que Dieu est le maître de toutes choses, & qui n'ont point encore la raison gâtée; mais ils ne pénètrent point dans les ressorts de la providence, qui se sert de nos maux pour nous procurer de plus grands biens, & pour nous faire rentrer dans nous-mêmes: quand ils voyent les impies s'en orgueillir à cause de la petitesse & de la légereté de leur ame; ils s'im-

patientent & se chagrinent de la paix dont les pécheurs joiissent, au lieu d'attendre tranquillement la fin des desseins de Dieu : ils sont esclaves des choses présentes & sensibles ; mais ces prodiges qui arrivent de tems en tems devoient les confirmer dans la verité. Que ces personnes enyvrees du monde, & qui admirent tout ce qui s'y passe, viennent à cette fête ; femmes qui revenez des spectacles accourez icy, retirez vos yeux de dessus ces objets frivoles, rentrez dans vous-mêmes, & voyez ce que Dieu vient de faire, pour triompher des nations, & pour rendre son nom celebre par toute la terre ; il est admirable dans toutes ses œuvres ; mais ce dernier prodige est le plus surprenant de tous ceux qu'il a opéréz.

*Les Ariens.* Plût à Dieu que ce troupeau qui s'est séparé du nôtre vienne se rejoindre à nous ; nous chantions autrefois tous ensemble des cantiques que Dieu approuvoit ; je ne sçay pourquoy ils ont troublé ce concert, en quittant le rang où ils étoient ; j'espère qu'ils reprendront bien-tôt la place qu'ils occupoient ; je ne puis comprendre que la joye publique à quoy ils doivent prendre tant de part ne les ramene, au lieu de faire à part comme ils font leur concert si mal ordonné & si peu nombreux. Je ne le dis point dans le dessein de les offenser, la foy modere l'ardeur de mon zele, l'espérance que j'ay de leur retour adoucit l'aigreur de mes paroles ; je chéris, & je ménage des gens qui sont les membres de nôtre corps ; j'ay plus d'égard pour l'ancienne amitié qui nous unissoit, que je ne suis touché du mépris qu'ils font maintenant de nous ; voila pourquoy je suis plus doux & plus patient, pour les reprendre dans la suite avec plus de force s'ils en abusent.

Je retranche de cette assemblée une espece de gens volages & legers, qui ont bâti sur le sable, au lieu de bâtir sur la pierre solide; je le fais en pleurant & en gémissant, quoy-qu'ils ne sentent pas eux-mêmes leur malheur, c'est en quoy ils sont plus à plaindre; ils avoient quelque legere teinture de la doctrine Chrétienne, & une foy fort languissante; comme ils n'avoient pas jetté en terre de profondes racines, & qu'ils n'étoient pas bien affermis dans les principes de la foy, ils l'ont lâchement trahie aux premieres allarmes par une complaisance criminelle. Ce qui les rend absolument inexcusables, & plus indignes de cette assemblée, c'est qu'ils n'ont pas fait la moindre résistance pour s'opposer au tems & à la fureur de ceux qui nous persécutoient. Ils ont fait paroître d'abord leur lâcheté & leur impiété; ils n'ont pas eu le courage de souffrir la moindre peine pour la deffense de la foy, ils l'ont malheureusement sacrifiée à un petit gain, à l'éclat de quelques dignitez, ou de quelques charges.

Après avoir ainsi purgé cette assemblée, purifions autant que nous le pourons nos corps & nos ames, & entonnons tous de concert le cantique que les Israélites chanterent autrefois, lorsqu'ils virent les Egyptiens engloutis par les flots de la mer rouge; Marie sœur de Moysé commença en jouant des instrumens: *Chantons les loüanges du Seigneur, il a remporté une glorieuse victoire, il a précipité les hommes & les chevaux.* Je ne dis pas dans la mer, selon les paroles du cantique, mais il les a fait périr comme il l'a jugé à propos. Le Prophete Amos raisonnant sur la toute-puissance de Dieu, disoit d'une maniere pathétique: il fait & il change tout, l'ombre de la mort devient une lumiere éclatante entre ses mains, il change le jour en tenebres nocturnes, il gouver-

Exod. 15. i.



80 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
 ne le monde dans une perpétuelle vicissitude; les évé-  
 nemens qui paroissent incertains & douteux ne le  
 font point. Tout est fixe & arrêté à l'égard de la Pro-  
 vidence divine, quelque' contrariété qui paroisse dans  
 la disposition des choses. Dieu voit clairement &  
 distinctement, ce que nous trouvons de plus obscur  
 & de plus embrouillé. Il renverse les grands de leurs  
 Trônes, il y fait monter des personnes obscures &  
 inconnûes, comme nous l'apprenons dans l'Ecriture.  
 Il fortifie les foibles, il fait évanouïr la force & la  
 puissance des pécheurs: je vous cite les passages qui  
 se présentent à ma mémoire, pour en composer une  
 espece de cantique en action de graces. Il permet  
 quelquefois que l'impie s'éleve au dessus des cedres;  
 mais dans un moment on le voit réduit à la der-  
 niere misere, pour nous servir d'exemple, & afin  
 que nous ne nous abandonnions pas à l'impiété.

Ceux qui racontent les merveilles que Dieu opere  
 pourront-ils trouver des termes assez forts pour faire  
 sentir ces prodiges. *Qui pourra parler dignement de la  
 puissance du Seigneur, peut-on le louer, comme il le  
 mérite? Y a-t-il des paroles assez énergiques pour  
 expliquer le prodige qu'il vient d'opérer? qui a brisé  
 les armes, les boucliers, & fait cesser la guerre; qui  
 a écrasé la tête des dragons, qui a livré le tyran  
 en proye aux peuples, qui a changé la tempête en un  
 calme agréable? qui est celuy qui a dit à la mer, tais-  
 toy, calme-toy, les flots se briseront; il les a brisez en  
 effet, lorsqu'ils ne faisoient encore que bouïllonner:  
 Qui nous a donné l'assurance de marcher sur les ser-  
 pens & sur les scorpions, qui nous attaquoient tête  
 levée, & qui ne se contentoient pas d'observer nos  
 talons, comme porte la condamnation? qui a fait une  
 justice si prompte, & qui a rendu un jugement à quoy  
 on ne s'attendoit point? qui a détruit la domination  
 que*

*Psal. 105.  
 v. 2.*

*Marc. 4.  
 39.*

que les impies avoient usurpée sur les justes , ou pour parler plus modestement sur ceux qui connoissent Dieu ? Nous n'avons pas été persécutez comme des justes , car il n'y a qu'un petit nombre de gens choisis , qui ayent le privilege de confondre leurs persécuteurs ; nous devons nous regarder comme des pécheurs affligez pour leurs crimes , à qui on a fait misericorde ; c'est nôtre Pere qui nous châtie pour nôtre utilité , afin que nous devenions plus sages , & que nous retournions à luy. Ce n'est point dans sa fureur qu'il nous reprend , ses châtimens ne sont point des effets de sa colere , ce sont des effets de son indulgence , & des soins qu'il prend de nous.

Qui est celuy qui a exercé sa vengeance sur les nations , & qui a puni les peuples ? c'est le Dieu fort & puissant , c'est le maître de la guerre ; je ne trouve qu'une expression qui convienne au bien-fait que nous avons receû de Dieu , elle est du Propheete Isaïe. *Que le Ciel se réjoïsse , & que les nuées distilent la justice , que les montagnes & les bocages retentissent de cris d'allégresse.* Je suis persuadé que tout ce qu'il y a sur la terre & dans le Ciel , que les choses créées & les vertus célestes sont sensibles à cet événement. Nous ne devons pas employer tout nôtre tems à pleurer le malheur de nôtre destinée , & la triste servitude qui nous fait dépendre malgré nous des choses humaines que Dieu a assujetties à la corruption , en nous donnant cependant l'espérance de nous mettre quelque jour en liberté ; il faut aussi que nous participions à la joye des enfans de Dieu , & que nous le loüions des prodiges qu'il opere.

Je ne veux point employer d'autres paroles que celles de l'Ecriture , pour glorifier la puissance divine : *que cette terre deserte fleurisse comme un lys* : c'est à dire l'Eglise , qui ressembloit ces jours passez à une

veuve, & que l'impiété avoit desolée. Dieu a eu compassion de son peuple, il n'a point abandonné son héritage; il a fait des choses merveilleuses, il a eu de la complaisance dans la fidélité de ceux qui le craignent & qui espèrent dans sa miséricorde. Il a brisé les portes & les verroux de fer. Nous avons été humiliés en punition de nos crimes; mais Dieu qui nous a appelés par sa grace, & qui console les humbles de cœur, a brisé nos liens & nous a relevés.

Vous voyez comme j'emploie les paroles de l'Écriture, pour composer mon cantique; je me pare & je me fais honneur du bien d'autrui, en ramassant les divers passages que le même Esprit a dictés; je me sens tellement rempli de Dieu, que je méprise tout ce qu'il y a de bas & d'humain, tant je suis pénétré de joye. Dieu a fait éclater les merveilles de sa toute-puissance, lorsqu'il a transporté Enoch, & enlevé le Prophète Hélie; lorsqu'il a sauvé l'Univers en sauvant Noé dans l'Arche, & faisant périr tous les hommes sous les eaux du déluge, pour peupler la terre de plus saints habitans; lorsqu'il a donné un fils à Abraham contre les règles ordinaires de la nature, & qu'il luy amena une victime nouvelle, pour la mettre en la place de cet enfant si chéri qu'on étoit prêt de luy immoler; lorsqu'il ensevelit d'une manière si extraordinaire tant de scélérats sous des flammes ensouffrées; lorsqu'il livra aux Israélites les biens des Egyptiens, lors qu'il changea une femme dans une statue de sel, comme un monument éternel; pour condamner ceux qui s'abandonnent au péché.

Toutes les aventures de Joseph ne sont-elles pas des marques du pouvoir de Dieu? ce Patriarche fut vendu, il résista à l'amour d'une femme impudique, il fut rempli de la sagesse divine, on le retira de pri-

son ; il eut une autorité absolüe sous Pharaon , qui luy donna l'Intendance de tous ses biens. Moyse eut le bonheur de voir Dieu , & de recevoir les tables de la Loy ; il fut comme le Dieu de Pharaon , il servit de guide aux Israélites pour les conduire dans la terre de promission ; ils vivoient tranquiles dans l'Egypte ; tandis que les Egyptiens étoient coup sur coup accablez de nouveaux malheurs , & de nouvelles playes. La mer s'ouvrit au coup d'une baguette , ses flots se refermerent au commandement qu'on leur fit ; ils donnerent un passage aux uns , & engloutirent les autres.

Ce qui suit n'est pas moins merveilleux : cette nuée qui couvroit le Soleil pendant le jour , cette colonne de feu qui éclairoit pendant la nuit , & qui monroit aux Israélites le chemin qu'ils devoient tenir ; la manne qui tomboit dans le désert , comme la pluie , ces viandes célestes qu'on donnoit en abondance au peuple de Dieu , pour la nécessité & pour le plaisir ; cette eau qui sortit du rocher , & celle qu'on adoucit ; Amalec qui fut vaincu par la priere & par un mystérieux mouvement des mains. Le Soleil & la Lune qui s'arrêtent ; le Jourdain qui suspend son cours ; les murs d'une Ville renversez par la marche des Prêtres & par le bruit des trompètes. La terre & une peau de mouton , qui furent abreuvées d'eau , ou qui demeurerent à sec tour-à-tour. Cette force qui étoit attachée aux cheveux de Samson , & qui égaloit celle d'une Armée entiere ; ce petit nombre de soldats choisis par Gedeon , qui passerent sur le ventre à des troupes si nombreuses , le succès répondant à l'espérance qu'ils avoient conceüe.

Qu'est-il besoin que je raconte en détail tout ce que J E S U S - C H R I S T a fait pendant sa vie , ou ce que ses Apôtres ont fait de merveilleux depuis son

84 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
Ascension? combien de Livres font foy de ces prodiges, qui sont encore confirmez par la tradition? Accourez, & écoutez ce qui vient d'arriver, je vas vous l'apprendre à vous qui craignez Dieu, afin que les siècles à venir connoissent les merveilles que Dieu a opérées par sa toute-puissance. Il seroit impossible de faire ce récit, si nous n'étions frappez par la grandeur du péril que nous venons d'échapper, & que nous avons encore devant les yeux. Afin de réussir dans cette entreprise, il faut entrer dans le secret des mœurs du tyran, pour en connoître toute la malignité, & le panchant qu'il avoit au vice, & pour voir par quels degrez il est parvenu à cet excez de folie & d'impiété, qui s'est accrue peu-à-peu, comme le venia s'augmente dans les serpens & les bêtes venimeuses: je laisseray aux Prêtres & aux Historiens le soin de décrire d'une maniere tragique les crimes qu'il a commis; car je ne veux point passer les bornes raisonnables dans le discours que je vas faire. Dans cette foule de forfaits, j'en choisiray quelques uns pour faire connoître à tout le genre humain l'infamie de l'Apostat, je ne parleray que des crimes publics qui ne sont ignorez de personne.

Le grand Constantius qui avoit succédé à son pere dans le gouvernement de l'Empire venoit de sauver la vie à Julien; lorsque l'Armée craignant quelque nouveauté se révolta contre les Grands, & donna à de nouveaux Préfets l'administration des affaires. Julien qu'on avoit épargné avec son frere contre toute espérance, négligea de remercier Dieu d'un si grand bien-fait, & l'Empereur qui l'avoit sauvé; il laissa voir des marques de son ingratitude & de sa méchanceté, il se fit Apostat, & se révolta contre l'Empereur. Ce Prince dont la

EVE'QUE DE NAZIANZE.

8;

bonté ne se peut exprimer , & qui regardoit les deux freres comme les présomptifs héritiers de l'Empire , les entretenoit dans une maison Royale d'une maniere proportionnée à leur haute naissance ; il vouloit se purger par-là de ce qu'on avoit fait à son avènement à l'Empire , donnant à entendre , qu'il n'y avoit jamais consenti ; il vouloit aussi en les prenant pour Collègues donner des marques de sa grandeur d'ame & de sa generosité ; enfin il se persuada que son autorité seroit plus affermie par ce secours ; ce raisonnement marquoit beaucoup de douceur , mais il n'étoit pas assez politique.

Les deux freres passoit la vie dans un grand loisir , ne se mêlant d'aucunes affaires , parce que leur âge ne leur permettoit pas encore d'entrer dans le gouvernement de l'Empire , qu'ils ne possédoient qu'en idée & en espérance. L'Empereur leur oncle prenoit le soin de les faire instruire en toutes sortes de sciences par les plus habiles maîtres. Ils étudierent avec beaucoup d'empressement la Philosophie , non seulement la profane , mais aussi celle qui inspire la piété , & qui réforme les mœurs. Ils ne fréquentoient que des gens de probité ; tous leurs exercices étoient honnêtes , & ils donnoient dans toutes leurs actions de grandes marques de vertu. Ils se mirent même au nombre des Clercs , de sorte qu'ils expliquoient au peuple les livres sacrez , persuadez que cet employ ne contribuoit pas peu à leur gloire , & que rien ne faisoit tant d'honneur que la piété. Les somptueux monumens qu'ils érigerent à la gloire des Martyrs , les grands presens qu'ils firent à leurs tombeaux , toutes les autres démonstrations qui marquent la crainte de Dieu , témoignoit assez l'amour qu'ils avoient pour JESUS-CHRIST , & pour la vertu.

F iij

Quoy-que l'un d'eux fut d'un naturel bouillant & féroce, cependant il avoit un zèle sincere pour la piété; l'autre s'accommodant au tems, cachoit une ame noire sous des apparences de douceur & de probité, comme on peut le conjecturer de cette aventure; car je ne veux point passer sous silence le miracle qui arriva en ce tems-là, il est assez mémorable, & il peut servir à l'instruction des impies. Gallus & Julien, comme je l'ay déjà dit, témoignioient à l'envi le zele qu'ils avoient pour les Martyrs, par les presens magnifiques qu'ils faisoient à leurs tombeaux, & par la superbe Eglise qu'ils firent bâtir à leur gloire avec une dépense incroyable; mais comme ils ne s'appliquoient pas à cet ouvrage avec les mêmes intentions, leurs travaux n'avoient pas aussi les mêmes succez. L'édifice que l'aîné faisoit construire avançoit selon ses souhaits, parce que son present étoit agréable à Dieu, comme le Sacrifice d'Abel; cette offrande étoit une espece de consécration du premier né. Le Dieu des Martyrs rebutoit le present de l'autre, & le regardoit comme le sacrifice de Caïn; honteuse destinée des impies, qui laissent entrevoir par de légers indices ce qu'ils doivent être à l'avenir. On travailloit avec empressement, mais la terre renversoit les travaux de chaque jour; Julien redoubloit ses efforts, la terre ne vouloit point soutenir les fondemens qu'avoit jetté un hypocrite: c'étoit un présage des desordres qu'il devoit causer dans l'Univers par son apostasie; la confusion de l'impie étoit une espece d'hommage à la gloire des Saints. Cet ouvrage étoit encore un pronostic de l'orgueil & de l'insolence de Julien, & des outrages qu'il devoit faire aux Martyrs; dont il étoit puni par avance, & il portoit avant le tems les peines de son impiété.

Esprit ingenieux à mal faire, mais qui ne peut éviter son supplice ! ô sage providence de Dieu, qui nous avertissez de l'avenir, pour nous faire connoître votre prévoyance, ou pour arrêter le cours de l'impiété ! ô prodige aussi véritable qu'admirable ! ô charité incroyable des Martyrs ! ils ont dédaigné les hommages de celui qui devoit deshonnorer leur mémoire ; ils n'ont pas voulu recevoir les présens d'un homme qui devoit tant faire de Martyrs, ou plutôt qui devoit leur envier leur gloire. Ils n'ont pu supporter l'outrage qu'on leur vouloit faire ; parce que les Temples dédiés à l'honneur des autres Saints ont été bâtis par des mains saintes ; ny donner lieu à un scélérat de s'applaudir de l'injure qu'il leur faisoit, en construisant d'une main des Temples aux Martyrs, tandis qu'il en détruisoit de l'autre ; honorant les uns pour dés-honorer les autres, ou pour mieux dire, couvrant sous les apparences d'un faux honneur une véritable ignominie.

Ils ne vouloient pas en dissimulant un si grand outrage, augmenter la présomption qu'il avoit de sa suffisance, de peur qu'il ne se flatât après avoir trompé les hommes, de pouvoir aussi tromper Dieu, qui est si sage & si éclairé, qui confond la sagesse des hommes, & qui tourne contre eux-mêmes leurs mauvaises finesse ; l'impie voyant ses mauvais desseins & ses artifices découverts n'avoit garde de s'énergueillir. Si Dieu ne le punit pas sur le champ de son impiété, & s'il ne fit pas évanouir les pernicieux projets qu'il méditoit, il en disposa de la sorte pour des raisons qui sont connues à la sagesse & à la providence, comme il permit autrefois aux Amorthéens de commettre tant de desordres. Cependant il étoit à propos qu'un si méchant homme devînt l'objet de l'exécration ; voilà pourquoy on dédaigna



88 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
les faux hommages, afin que tout le monde sçeut  
que les offrandes qu'on fait à Dieu doivent être  
pures & légitimes.

Il dit autrefois aux impies Israélites : c'est en  
vain que vous m'offrez les prémices de vos bleds,  
je regarde vos parfums comme une abomination ;  
je méprise vos fêtes & les jours de vôtre Sabat.  
Comme il possède tout, il n'a nul besoin de ce que  
les hommes luy peuvent donner ; bien moins d'in-  
dignes presens peuvent-ils luy plaire ; les sacrifices,  
ni les victimes d'un méchant homme ne le touchent  
point ; les taureaux qu'il luy immole, il les regarde  
comme des chiens, & l'encens comme un blasphê-  
me ; on ne reçoit point dans le Temple les presens  
d'une femme prostituée. Afin que le sacrifice puisse  
être agréable à un Dieu si pur, il faut qu'il soit  
offert par des mains pures, un esprit élevé, & par-  
faitement dégagé des ordures du vice : faut-il s'é-  
tonner s'il refusa l'hommage d'un méchant hom-  
me, qui avoit des intentions si détestables ; car  
Dieu ne se laisse point ébloiir par les apparences  
comme les hommes ; il pénètre dans les replis du  
cœur, il sçait si les motifs qui le font agir sont vi-  
cieux, ou vertueux ; c'est ainsi que cette affaire se  
passa.

Si quelqu'un fait difficulté d'ajouter foy à ce que  
je dis, je citeray des personnes qui furent témoins  
de ce spectacle, qui nous en ont instruit, & qui  
en instruiront la postérité. Depuis que les Princes  
dans un âge plus avancé s'appliquerent à l'étude  
de la Philosophie, plût à Dieu qu'ils l'eussent tou-  
jours ignorée, & qu'ils eurent appris les regles de  
l'éloquence, dont les honnêtes gens se servent com-  
me d'un instrument de la vertu, mais qui peut être  
d'un grand secours aux méchans, pour commettre

toutes sortes de crimes; depuis ce tems-là Julien ne pût cacher parfaitement ses vices secrets, ny renfermer dans luy-même toute sa malignité. Comme un feu caché se fait connoître par des étincelles, ou par la fumée, avant que la flâme paroisse; ou comme une eau qui coule dans des canaux trop étroits, qui la pressent & qui luy ôtent la liberté de se répandre, tâche de s'ouvrir un passage, & fait du bruit à l'endroit où le vent la pousse pour sortir, mais elle en est empêchée par une force extérieure: ainsi quoy-que Julien fût contraint de se déguiser pour s'accommoder au tems & à la volonté de l'Empereur qui le gênoit, ~~car~~ on n'eût osé faire profession publique d'impiété; cependant il faisoit part de ses secrets à ceux que le libertinage plutôt que la prudence rendoit plus pénétrants; lorsqu'il disputoit contre son frere, il soutenoit avec trop de chaleur le parti des Payens, sous prétexte qu'il étoit le plus foible, & qu'il ne le défendoit que par maniere d'exercice; mais son intention étoit de s'aguerrir contre la vérité; tout ce qui portoit un caractère d'impiété luy faisoit plaisir.

Depuis que l'Empereur eût associé Gallus à l'Empire, dont il luy confia une partie tres-considérable; Julien eût toute la liberté qu'il voulut de s'appliquer aux sciences les plus pernicieuses, & d'étudier sous toutes sortes de maîtres selon son caprice, sans être retenu par aucun respect. Il trouva dans l'Asie une Ecole de vices, & s'adonna à l'étude de l'Astrologie judiciaire, cette vaine science qui flatte les hommes de leur apprendre l'avenir par le cours des planettes, & à la magie qui est une suite de l'autre; il ne manquoit à son impiété que le pouvoir & la force. L'excès de folie des Chrétiens & leurs prospéritez l'armerent bien-tôt contre

90 SERMON III, DE S. GREGOIRE,  
nous ; la licence , les honneurs , les commoditez ,  
l'abondance qui ne peut garder de mesures , tout  
cela nous rendit insolens , & nous inspira l'amour  
de la nouveauté. Il est plus difficile de conserver  
les biens que l'on possède , que d'acquérir ceux qu'on  
ne possède pas ; on a moins de peine à rappeler par  
ses soins quelque avantage qu'on a perdu , qu'à se  
fixer dans la situation heureuse où l'on se trouve.

L'humiliation & la honte suivent de près l'or-  
gueil , ou pour parler plus clairement , comme la  
calomnie est attachée à l'insolence , ainsi la confu-  
sion suit la gloire & la splendeur : le Seigneur ré-  
siste aux superbes , il donne sa grace aux humbles ;  
sa justice qui balance tout également , punit le con-  
traire par son contraire. David qui étoit parfait-  
ement instruit de ce principe mettoit au nombre  
des biens les humiliations qui luy arrivoient ; il  
remercioit ceux qui luy faisoient quelque insulte ,  
parce que c'étoient des leçons pour s'instruire dans  
la Loy de Dieu. *J'ay péché avant que vous m'eus-  
siez humilié , voila pourquoy je me suis attaché à  
vos paroles.* Le Prophete met l'humiliation entre  
l'oubli de Dieu & la résipiscence ; l'humiliation est  
l'effet du péché , mais elle est la cause de la rési-  
piscence.

Nos vertus & nôtre modération nous avoient  
mis dans un haut degré de gloire ; mais cette ré-  
putation & cette grande prospérité , qui étoit un  
effet de la bonté de Dieu , a fait que nous nous  
sommes oubliez ; nôtre abondance est la cause  
de nôtre pauvreté ; la gloire & le crédit que les  
persécutions nous avoient acquis , nous les avons  
perdus dans la prospérité. Gallus perdit l'Empire  
avec la vie. Je passeray sous silence ce qui arriva  
dans cette conjoncture pour épargner la gloire de

l'un & de l'autre, je loüe leur piété sans approuver leur témérité. Ils étoient humbles, & par conséquent ils ne pouvoient être exempts de foiblesse ; si ce n'est peut-être que nous veuillions rejeter sur un seul tout le blâme de cette action.

Julien succéda à l'Empire après la mort de son frere, mais il ne fut pas l'héritier de sa piété ; peu de tems après il succéda encore à celui qui l'avoit créé César, & qui se vit contraint de céder à la force de la nature dans un tems où sa perte devint funeste à tout l'Univers. Qu'avez vous fait illustre Empereur, vous qui aviez tant de zele pour la gloire de JESU S-CHRIST ? je m'importe jusqu'à me plaindre à vous, comme si je vous parlois effectivement, quoy-que je sois bien convaincu que vous êtes infiniment au dessus de mes reproches ; étant uni à Dieu, & l'héritier de la gloire céleste, vous avez changé vôtre Empire avec un Royaume bien plus précieux. Quelle résolution avez-vous prise, vous dont la pénétration effaçoit la sagesse de tous vos Prédécesseurs, vous devant qui les nations barbares ne pouvoient tenir, qui domptiez par vos discours & par vos armes les tyrans qui s'efforçoient de troubler vôtre repos ? Les victoires que vous avez remportées sans répandre de sang, effacent celles que vos armes vous ont acquises ; on voyoit à vôtre Cour des Ambassadeurs qui venoient implorer vôtre secours de tous les endroits du monde. Toutes les nations reconnoissoient vôtre pouvoir, ou elles étoient sur le point de s'y soumettre ; la condition étoit égale entre les vaincus & ceux qui ne l'étoient pas encore.

Vous étiez soutenu dans vos conseils, & dans vos entreprises d'une assistance de Dieu toute spe-

92 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
ciale, & vôtre prudence étoit encore plus admirable que vôtre pouvoir, mais vôtre piété effaçoit l'une & l'autre. Comment est-il possible que vous n'ayiez manqué de circonspection, que dans cette seule affaire? pourquoy vous êtes vous pressé d'être si cruellement obligé? quel démon s'est introduit dans cette délibération? comment avez-vous abandonné dans un moment à cette peste, & à cette furie ce grand héritage, l'ornement & la gloire des Empereurs que le nom de JESUS-CHRIST avoit honoré, cette nation qui brille par tout l'Univers, ce Sacerdoce royal, qu'on avoit établi par tant de sueurs & de travaux?

Peut-être mes frères, m'accuserez-vous d'impie-té & d'ingratitude, en m'entendant parler de la sorte; vous voudriez que je joignisse l'apologie à l'accusation: si vous avez fait réflexion sur tout ce que je viens de dire, vous comprendrez que je disculpe l'Empereur par mes objections, & que je l'excuse en l'accusant. Sa grande bonté qu'il a seule consultée le met à couvert de tout reproche. Qui peut douter, pour peu qu'on l'ait connu, qu'il n'eût sacrifié de bon cœur, son honneur, ses biens, son Empire, & sa vie même à vôtre sûreté, tant étoit grand l'amour qu'il avoit pour JESUS-CHRIST, & pour les Chrétiens? rien ne le touchoit tant que la gloire & l'avancement du Christianisme. Les nations qu'il avoit subjuguées, la République qu'il gouvernoit par des Loix si sages, ses trésors immenses, l'éclat de sa gloire, le titre pompeux qu'on luy donnoit de Roy des Rois, tout ce qui étoit plus capable de le flater ne luy faisoit pas tant de plaisir, que l'état florissant où nous étions, & le crédit que nous avions devant Dieu & devant les hommes, ou le bonheur qu'il nous avoit procuré

luy-même , ou que nous luy avons procuré réciproquement.

Il ſçavoit fort bien , car il raisonnoit ſur cela d'une maniere plus élevée que le reſte du monde, que la puiffance Romaine s'étoit accruë avec le Chriſtianisme ; l'Empire avoit commencé à l'avenement de JESUS-CHRIST ; il n'avoit point encore été juſqu'alors ſous le gouvernement d'un homme ſeul ; cette reflexion affectionnoit l'Empereur au Chriſtianisme : s'il nous a cauſé du chagrin, il ne l'a point fait par mépris , ny pour nous deſobliger , ou pour faire plaisir aux autres à nos dépens ; il n'avoit d'autre intention ; que d'étouffer le ſchiſme , afin que nous fuſſions tous unis , & que nous n'euffions tous que les mêmes ſentimens. Mais comme je l'ay dit , la ſimplicité n'eſt pas aſſez circonſpecte , & il y a touſjours quelque foibleſſe jointe à un excez de bonté : une ame droite ne ſoupçonne pas aiſément que les autres ſoient dans le deſordre ; on ne liſoit point dans l'avenir , voila pourquoy on ne s'eſt nullement précautionné contre le déguiſement & l'artifice. L'impiété s'eſt gliffée finement , l'Empereur a eû une double indulgence , l'une pour une famille pieuſe , l'autre pour le plus impie de tous les hommes , & le plus grand ennemi de Dieu.

Cet athée n'avoit rien à reprocher aux Chrétiens , ny à leur doctrine ; il n'approuvoit gueres les maximes des Gentils , & il n'y trouvoit rien de ſublime , ni qu'on ne put aiſément réfuter ; il n'étoit point engagé à les favoriſer par l'exemple de ſes ayeux ; il a voulu ſe ſignaler par ſon impiété , en ſuivant une autre route que celui qui l'avoit créé Céſar. Ne pouvant égaler ſa vertu , & ſes belles actions , il a voulu ſ'immortalifer en ſ'aban-

94 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
donnant à son impiété, & à toutes sortes de vices.  
Cette apologie suffit pour justifier les Chrétiens  
& l'Empereur dans l'esprit de toutes les per-  
sonnes raisonnables. On nous fait encore un autre re-  
proche, comme si nous accusions l'Empereur de  
folie, pour avoir donné l'Empire à un ennemy  
cruel & envenimé; après l'avoir aigri par le mas-  
sacre de son frere, il ne falloit pas luy mettre la  
force en main, ny luy donner les moyens de se  
vanger, en l'élevant à l'Empire; il faut examiner  
ce point & montrer en peu de mots que la clemen-  
ce de l'Empereur ne choquoit point les regles de la  
prudence, & qu'il n'a rien fait contre sa dignité, &  
la grandeur de son ame.

Je rougirois de honte, si je manquois de le dé-  
fendre, après tous les honneurs qu'il nous a faits,  
& après toutes les preuves que nous avons de sa  
singuliere pieté, puisque la profession que nous  
faisons de dire la verité nous oblige de défendre  
ceux-mêmes dont nous n'avons point reçu de bons  
offices. Nous le pouvons faire encore plus libre-  
ment depuis que la mort nous l'a enlevé, parce  
qu'on ne pourra point nous soupçonner de flate-  
rie. N'avoit-il pas lieu d'esperer d'adoucir Julien,  
en le comblant d'honneurs? la confiance excessive  
qu'on avoit en luy, ne devoit-elle pas le rendre  
plus équitable, & luy faire comprendre que l'Em-  
pereur avoit eu raison de punir son frere, & de l'é-  
lire en sa place? les honneurs dont il combloit le  
cader, contre son esperance, prouvoient manife-  
stement que la rigueur dont il avoit usé envers l'ai-  
né étoit légitime; le supplice qu'on luy avoit fait  
souffrir étoit une juste punition de son insolence;  
les honneurs qu'on rendoit à l'autre marquoient  
la bonté de l'Empereur. Ce Prince ne s'appuyoit

pas tant encore sur la bonne foy de Julien, que sur ses propres forces, comme Alexandre autrefois, après avoir vaincu Porus, ne se contenta pas de luy donner la vie; il luy rendit encore ses Etats, pour le récompenser de sa vaillance. Alexandre témoignoit assez par cette générosité, qu'il craignoit autant d'être surpassé en grandeur d'ame, que d'être vaincu par la force des armes; d'autant plus qu'il ne dépendoit que de luy de ranger à son devoir Porus, s'il en eût mal usé, & s'il eut fait paroître de l'ingratitude après tant de bienfaits.

Ainsi cette excessive bonté de l'Empereur étoit l'effet de la confiance extrême qu'il avoit dans sa propre suffisance. Mais pourquoy tant me tourmenter pour un point, où je puis vaincre en cédant? car si celuy qui s'est confié trop legerement à mal-fait, que faut-il conclure de l'autre, en qui il s'est confié? si l'on blâme l'Empereur de n'avoir pas connu le mauvais naturel de Julien, que doit-on penser de Julien même? mais la malignité ne raisonne point, il est impossible de ramener à leur devoir des gens qui ont un mauvais fonds. Les mêmes choses qui devoient affectionner cet ingrat à son bienfaicteur, & étouffer en luy les semences de malignité, c'est ce qui a envenimé la haine, & ce qui l'a mis en état de se vanger de celuy qui l'avoit accablé de bienfaits.

Sont-ce-là les maximes que les Platons, les Crisippes, le Portique, le Licée, luy ont apprises? est-ce là le fruit qu'il retire de la Geometrie, & de tant de beaux discours qu'on a faits sur la justice, où il est décidé qu'il vaut mieux souffrir une injure, que d'en faire? est-ce là ce qu'il a puisé dans le commerce de tant d'habiles maîtres, de législateurs, de défenseurs de l'Empire, qu'il avoit ramassés de



96      SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
de tous côtez? peut-être n'a-t-il gueres fait de réflexions sur leurs mœurs, ne les recherchant que pour leur éloquence, ou plutôt à cause de leur impiété, qu'il a prise pour la regle de sa conduite.

N'avoit-il pas raison d'admirer des gens qui forment les Villes selon leurs idées, qui adorent la tyrannie, qui préfèrent leurs interêts aux Dieux, pour qui ils ont assez de mépris; dont les uns nient absolument la Divinité, les autres assurent que Dieu néglige les choses humaines, que tout se fait au hazard, ou se regle sur le mouvement des astres, ou par la force de certaines figures fatales, je ne sçay d'ou ils les tirent. Ils disent encore que le plaisir est la fin de la vie humaine; la vertu n'est qu'un nom pompeux qui ne passe pas les bornes de la vie; quelque injustice que l'on commette dans ce monde, l'on n'en portera point la peine dans l'autre.

Telles ont été les erreurs de ces faux sages, dont l'esprit enveloppé d'épaisses ténèbres n'a pu entrevoir les rayons de la vérité; attachez aux choses terrestres & sensibles, ils n'ont rien imaginé au dessus des démons, ou qui fût digne du Créateur; ou s'ils ont eu quelque lumière, comme ils ne suivoient que les maximes de la raison humaine, & qu'ils n'avoient pas Dieu pour guide, ils abandonnoient le plus probable, pour dire des choses qui flatoient davantage le goût, & le caprice du peuple. Faut-il s'étonner qu'un homme nourri de si pernicieuses maximes, & conduit par des maîtres de ce caractère, se soit comporté si indignement, & si criminellement envers celui qui s'étoit abandonné à sa bonne foy, & qui l'avoit élevé à un si grand degré de gloire? Julien n'étoit pas fort touché

ché de la mort de son frere, il le regardoit comme son ennemi, à cause de la Religion dont il faisoit profession; mais il étoit au desespoir de voir le progrès du Christianisme; la fureur qu'il en conceût luy fit naître le dessein de renverser l'Etat pour se mettre en liberté, par un attentat horrible.

Les Philosophes soutenoient que la Philosophie, & l'Empire étoient faits l'un pour l'autre, sans s'inquieter si cette alliance redoubleroit les maux du genre humain, au lieu de les apaiser. Julien s'orna luy-même du diadème, ce fut la première démarche que son audace & son arrogance luy fit faire; il se para d'un nom illustre, qui n'est point de la dépendance de la fortune, & qui ne doit être que la récompense de la vertu, que le tems, ou le suffrage de l'Empereur donne, & que le consentement du Senat donnoit autrefois; il n'attendit point la déclaration de l'Empereur pour prendre ce titre pompeux. Que fait-il après une démarche si hardie, qui le mettoit dans une espece de nécessité d'entreprendre des choses encore plus téméraires? jusqu'à quel excès porte-t-il son impiété & son audace? quelle fureur! il se revolte, & prend les armes contre son Prince; il quitte l'Occident, non pas pour se purger du crime qu'il avoit commis en usurpant le diadème, car il vouloit encore dissimuler cet attentat; il part dans le dessein d'envahir tout l'Empire, & de se signaler par son ingratitude & sa perfidie; son esperance ne le trompa point.

Cet événement ne doit nullement surprendre ceux qui ne penetrent point dans les secrets ressorts de la Providence, dont les veüs sont infiniment éclairées au dessus des lumières de la raison humaine; ils ne veulent pas que le Créateur gouverné le monde

comme il le juge à propos : pour nous qui avons de plus nobles idées de sa sagesse, nous l'abandonnons à sa conduite, persuadez qu'il fait tout pour le mieux, & pour nous guérir de nos maux, quelque chagrin qu'en ayent ceux qui ont besoin de ces remèdes. Dieu qui est la souveraine bonté ne peut être la cause du mal, il le faut attribuer à la mauvaise inclination de ceux qui le commettent. Il ne s'opposa point aux mauvais desseins de Julien, qui parcourut avec une incroyable rapidité l'Occident, & une partie de la Barbarie en rufant plutôt, qu'en vaincant de bonne guerre ; il s'approcha ainsi de la Cour, comme ses partisans le racontent, appuyé sur de certaines prédictions, & animé par les démons qui luy promettoient un heureux succès de cette entreprise, & un grand changement dans les affaires.

Ceux qui disent la vérité avoient de bonne foy qu'il avoit concerté le tems de son arrivée pour l'exécution de l'attentat qu'il méditoit, & pour commettre un parricide en faisant mourir l'Empereur. Ce crime n'étoit point une suite de la prescience, ny l'ouvrage des démons, c'étoit l'effet de la malice de Julien, qui avoit pris toutes ses mesures pour ne pas manquer son coup. L'expédition de la Perse fait assez connoître l'ignorance des démons touchant les choses futures ; ceux qui leur attribuent la rapidité des conquêtes de Julien devoient se taire après cet exemple, à moins qu'ils ne veußent les rendre responsables de la malignité de l'homme.

Si la mort de l'Empereur n'eût précédé l'arrivée & l'invasion du tyran, ou si une guerre cachée n'eût fait plus d'effet que la force ouverte, ce scélerat eût connu à ses dépens combien cette vitesse luy

étoit funeste ; il eût été puni de son insolence sur les confins de l'Empire Romain , qu'il venoit insulter ; sans attendre que les Perses luy fissent porter la peine que son audace avoit méritée.

On peut le conjecturer par ce qui arriva ; car lorsqu'il s'avançoit croyant que la Cour n'étoit pas encore informée de sa marche , le genereux Empereur l'envelopa tellement avec son armée , & l'entoura si bien de toutes parts , qu'il ne pouvoit plus se dérober par la fuite ; les événemens qui suivirent prouvent assez ce que je dis , car depuis même que Julien se fut emparé de l'Empire il eut toutes les peines du monde à dompter cette armée victorieuse. L'Empereur justement irrité de l'audace & de l'impieté de son ennemy , dont il étoit prêt de luy faire porter la peine , meurt au milieu de sa marche ; ce malheur fut un effet de nos pechez ; il se repentit alors de sa trop grande bonté , il en demanda pardon à Dieu , & aux hommes ; les efforts qu'il fit persuaderent assez les Chrétiens du zele ardent qu'il avoit pour la défense de la Religion. Les larmes qui se mêlent à ma joye font une espece de combat dans mon cœur , semblable au combat d'un fleuve , & de la mer , lorsque leurs eaux se mêlent. Le passé me fait verser des pleurs , ce qui arriva dans la suite me comble de joye. Les persécutions que l'on fit aux Chrétiens m'affligent , soit que le démon les ait suscitées , ou que Dieu les ait permises pour des raisons que luy seul connoît , ou pour punir nôtre orgueil , qui avoit besoin d'être humilié. La perte de l'ame de Julien , & de tant d'autres qu'il a entraînés dans le même malheur , redouble mes ennuis.

Ceux qui ne sont touchez que de la vie presente ne s'affligent que des peines temporelles , & des

Gij.

100 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
malheurs qui leur arrivent dans le monde; ils ne songent point aux supplices de la vie future, ny au compte qu'on leur fera rendre, persuadez qu'il n'y a ny peines, ny récompenses destinées à leurs actions; ils se contentent de jouir du présent comme les bêtes, ils mesurent leur bonheur au repos & à la tranquillité dont ils jouissent, & croient qu'il n'y a point d'autres malheurs à craindre, que ceux qui leur arrivent dans le monde. Mais pour moy j'ay beaucoup plus de compassion de ceux qui s'exposent aux peines de l'autre vie, qui sont réservées aux impies & aux scélérats. Je ne parle point encore de la plus terrible, qui consiste dans la séparation de Dieu. Comment pourrai-je retenir mes larmes, en parlant de ce Prince infortuné? n'aurai-je pas plus de compassion de ceux qui ont été les complices, ou les ministres de son impiété, que des autres qui ont souffert les persécutions?

Les Chrétiens ne regardent point comme des malheurs les peines qu'ils endurent pour JESUS-CHRIST; il ne peut rien leur arriver de plus avantageux, non seulement par rapport aux récompenses de la vie future, mais aussi par rapport à la gloire qu'ils acquièrent pour la vie présente, & à la liberté qu'ils se procurent par leurs souffrances. Mais ce que les impies souffrent dans le monde, n'est qu'un prélude de ce qu'ils souffriront après la mort; il seroit bien plus souhaitable pour eux d'être châtiés par de long supplices en cette vie, que d'être réservés à être punis au tribunal de Dieu. La Loy qui nous défend de nous réjouir de la chute de nos ennemis me fait raisonner de la sorte, & oblige ceux qui sont fideles d'avoir compassion des autres: mais retournons à Julien.

A-t-on jamais vu un emportement plus opiniâtre pour le mal ? quelle ardeur pour l'impieeté ! avec quelle rapidité courtoit-t-il à sa perte ? celui qui avoit été le disciple de JÉSUS-CHRIST a-t-il pu devenir son ennemi si déclaré ? celui qu'un si long usage avoit accoutumé à la vérité, qui avoit dit, & entendu tant de fois des choses si salutaires, a-t-il pu prendre comme il a fait le party du mensonge ? à peitte se vit-t-il révertu de l'Empire, qu'il fit une profession publique d'impieeté, il semble qu'il rougissoit d'avoir été autrefois Chrétien, & qu'il voulût faire porter aux Chrétiens la peine du commerce qu'il avoit eu avec eux. C'est par là qu'il commença ses forfaits, ainsi que le racontent ceux qui se font honneur d'avoir été de sa confiance. Dans quels affreux détails me vois je obligé de descendre ? il voulut effacer dans un sang imptit le caractere que le Baptême luy avoit imprimé, opposant à ce saint Mystère une cérémonie abominable, & faisant comme les pourceaux qui se roulent dans la bouë.

Il n'épargna rien pour profaner ses mains, & pour en effacer les marques du sacrifice non sanglant de JÉSUS-CHRIST par lequel nous participons à ses souffrances, & à sa Divinité. Il remplit la Cour Imperiale de sacrifices & de Sacrificateurs, qui étoient de mauvais Conseillers d'un mauvais gouvernement. Puisque j'ay commencé à parler des incisions, & des sacrifices qu'il faisoit, ou plutôt de la fureur diabolique dont il étoit transporté pour ces superstitions, je ne sçay si je dois écrire une merveille dont tout le monde parle, ou le supprimer. Je balance, & j'ay de la peine à me déterminer, parce qu'il semble qu'il y ait des choses incroyables mêlées avec celles qui meritent

102 SERMON III. DE S. GREGOIRE.

qu'on les croye. Il est tres-vray semblable qu'un crime si inoui a été marqué par quelque prodige, tels qu'on en voit dans les grands evenemens; mais le miracle de la maniere qu'on l'expose me remplit d'étonnement; ceux qui aiment la sincerité n'en seront pas moins surpris.

On raconte que lorsque Julien sacrifioit, on vit la figure d'une Croix couronnée, sur les entrailles de la Victime; ce spectacle remplit d'inquietude & d'horreur les assistans, qui reconnurent le pouvoir de nos Mysteres; mais le maître de l'impieté le prit à bon augure, croyant que nous étions perdus. C'est l'interprétation qu'il donna à la Croix, & au cercle dont elle étoit environnée. Je regarde ce prodige, s'il est arrivé, comme un vray miracle; si c'est une fable, je l'abandonne; si c'est une verité, c'est Balaam qui profétise, c'est Samuël que la Pythonisse fait parler, ce sont comme les démons qui confessoient malgré eux la Divinité de JESUS-CHRIST; la verité éclate davantage par l'opposition de ses contraires. Peut-être la Providence vouloit-elle arrêter par ce miracle l'impieté de Julien: Dieu dont la bonté, & la miséricorde est infinie ouvre aux pécheurs des voyes admirables de salut.

Je vous diray ce que plusieurs racontent, & ce qui paroît assez probable. Julien descendoit dans une espece de caverne inconnue à tout le monde, & dont l'aspect étoit horrible; plutôt à Dieu qu'il fût tombé dans les enfers, avant que de commettre ces abominations! Il n'étoit accompagné que d'un seul homme digne des plus affreux cachots, qu'on croyoit tres-versé dans ces superstitions, mais qui n'étoit qu'un imposteur, & qu'un sophiste, Une des manieres dont ces sortes de gens se

servent pour s'instruire de l'avenir, c'est d'aller consulter les démons dans des lieux sombres, & souterrains, soit que les ténèbres leur plaisent, parce qu'ils sont des esprits de ténèbres, & les auteurs des ténèbres qui accompagnent le crime; soit que ces imposteurs se cachent, ainsi pour éviter le commerce, & la société des gens de bien qui sont sur la terre, & qui empêchent l'effet de leurs sortilèges.

La peur s'empara de Julien qui avançoit toujours; on dit qu'il entendit des voix effroyables, qu'il sentit d'horribles puanteurs, qu'il vit des spectres de feu & mille autres illusions qu'on raconte dont il fut fort épouvanté; car il n'étoit pas encore aggueri par un long usage à ces sortes de choses: il s'arma du signe de la croix, pour se garantir contre cette foule de spectres, il se mit sous la protection de celui qu'il persécutoit. Ce que j'ay à dire est encore plus épouvantable, le signe de la croix fit son effet, les démons s'enfuirent, le mal cessa, l'Empereur se rassêra. Il reprend sa première audace, il poursuit son dessein; la même crainte le refaisit, il se fert encore du même remède, les démons s'enfuient; le disciple ne sçait quel party prendre. Le maître de la superstition interprète ces prodiges en mauvaise part; les démons disent nous ont en abomination, ce n'est pas que nous les ayions épouvantés; le plus méprisable remporte la victoire; c'est ainsi qu'il persuade son élève, pour le précipiter dans l'abyme du malheur.

Un méchant homme a plus de penchant à suivre les conseils d'un scélerat qu'à se moderer par les avis d'un homme de bien. Ceux qui sont initiés à ces Mysteres abominables, ou qui servent de maîtres aux autres pour y entrer, peuvent dire ce



104 SERMON III. DE S. GREGOIRE;

qu'il fit, ou ce qu'il dit dans cette caverne avant qu'il en sortit, & par quelles impostures il se laissa séduire. Il en sortit comme fanatique; ses regards farouches, & ses actions témoignoiēt assez avec qui il avoit eu commerce; on vit alors par les pernicieux desseins qu'il enfanta, que les demōns s'étoient emparez de luy, & que ce n'étoit pas en vain qu'il avoit pris tant de peine pour les invoquer. Les Payens appellent cette phrénésie enthousiasme, pour effacer par un nom spécieux l'infamie d'une chose si abominable.

Voilà les premiers coups d'essai des forfaits de Julien: comme il ne pouvoit plus se contenir, & que la persécution commençoit déjà à s'alumer, il fit une reflexion digne d'un homme apprivoisé au crime, & endurci dans l'impiété; ou du moins ceux qui l'animoient la luy firent faire. Il comprit que s'il s'embarquoit dans une guerre ouverte, & s'il faisoit une profession publique d'impiété, outre que cette entreprise paroissoit fort téméraire & mal concertée, elle l'éloignoit encore du but où il vouloit arriver. Il crut que si l'on violentoit les Chrétiens, ils feroient de plus grands efforts pour triompher, & que la tyrannie ne feroit que redoubler leur zèle. Les grands courages résistent avec plus d'opiniâtreté à ceux qui veulent leur faire violence. C'est comme une flamme excitée par le vent; plus il souffle, plus elle s'embrase.

Il sçavoit assez que les premières persécutions avoient illustré le Christianisme, au lieu de l'affoiblir; elles confirment les ames dans l'amour de la pieté, comme l'eau enduret le fer chaud. Il se persuada que ses desseins réussiroient mieux, & que l'effet en seroit bien plus infailible, s'il avoit recours à l'artifice, s'il cachoit ses violences sous des

paroles caressantes , & s'il donnoit un air de clemence à sa tyrannie. Il vouloit dérober aux Martyrs l'honneur que le martyre apporte ; de sorte que sans faire semblant de tyranniser les Chrétiens, il les tyrannisoit en effet , pour les frustrer de la gloire qu'ils méritent par les supplices qu'ils endurent pour JESUS-CHRIST. Quel aveuglement, & quelle folie ! de se flater qu'on ne pourroit reconnoître pour qui les Chrétiens enduroient , & de déguiser la vérité par ses ruses , & par ses artifices ; il augmentoit la gloire des Martyrs , en faisant tous ses efforts pour l'obscurcir. Il se trompoit encore lourdement de croire que nous nous exposions à tant de perils , par vanité , plutôt que par un zèle sincère pour la vérité.

On pardonne ces extravagances à Empedocle ; à Aristée , à Empedotime , à Trophonius , & à des misérables du même caractère ; le premier se jeta dans un trou , prétendant par cet artifice se faire passer pour une Divinité , & faisant accroire qu'il étoit monté au séjour des Dieux ; mais il fut découvert par un soulié , que la violence du feu fit sortir de terre ; de sorte qu'au lieu d'être honoré comme un Dieu , on le regarda comme un homme vain , & qui n'avoit pas le sens commun. Les autres frappés de la même maladie se cachèrent dans les lieux les plus reculez du monde : on découvrit la fourberie , qui leur causa plus de confusion , que leur retraite furtive ne leur avoit fait d'honneur.

Il n'en va pas ainsi des Chrétiens ; ils aiment mieux souffrir , pour la défense de la piété , quand même leurs peines seroient ignorées de tout le monde. Que les autres aiment la gloire , & l'état de vie le plus heureux. Nous nous soucions fort peu de

106 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
plaire aux hommes, contens de nous faire regarder de Dieu. Nous nous élevons même encore plus haut, je parle de ceux qui ont un véritable amour de la sagesse, & qui sont effectivement touchés de Dieu; ils ne recherchent que le souverain bien, sans penser aux honneurs qui leur sont réservés dans l'autre vie. Le second ordre est de ceux qui travaillent pour la récompense; il faut mettre dans le troisième rang ceux qui s'abstiennent de faire le mal par la crainte des châtimens. C'est ainsi que les Chrétiens se gouvernent, comme il est aisé de le prouver par de bonnes raisons.

Julien dans l'espérance de nous priver d'une grande gloire, car la plupart des hommes jugent des autres par leurs passions particulières, s'attacha à détruire notre réputation; il ne s'y prit point avec la même hauteur qu'avoient fait les autres persécuteurs, n'osant faire éclater son impiété; le dessein qu'il forma contre nous étoit plus d'un Tyran que d'un Empereur, afin que le crime qu'il devoit commettre par ses violences pour supprimer une doctrine qui est supérieure à toutes les autres, lui fût honorable. Il attaqua la piété d'une manière basse & honteuse, il joignit les détours & l'artifice aux persécutions qu'il nous fit.

La persuasion & la violence sont attachées au souverain pouvoir; il abandonna à la populace & aux Villes ce qui étoit de plus odieux, c'est à dire, la force & la tyrannie; parce que le peuple qui ne suit que l'impétuosité de ses mouvemens déréglés, se porte témérairement à toutes sortes d'exces. Julien ne fit point d'Edit public pour autoriser les violences du peuple, mais il ne se mettoit point en peine de réprimer son insolence; c'étoit une espèce de permission tacite, & d'approbation de ses desor-

dres. Il se chargea de ce qui paroïssoit plus doux & plus humain, c'est-à-dire, du soin de persuader les fidelles, & de les attirer à son parti. Cette modération ne fut point parfaite; car il est impossible qu'un Léopard se défasse entièrement de ses mouchetures, ny un Ethiopien de sa couleur naturelle; que le feu soit sans chaleur, que le démon cesse d'être homicide, & d'avoir de la jalousie pour les hommes; ainsi Julien ne pouvoit renoncer à la haine qui l'animoit contre nous. Comme le Caméléon se change, & prend aisément la teinture de toutes les couleurs, à la réserve du blanc; je ne cite point ce fabuleux Protée, qui étoit un sophiste d'Egypte: ainsi le tyran se mettoit sous toutes sortes de figures pour ébloüir les Chrétiens, & prenoit tous les sentimens qu'il vouloit à la réserve de la clémence. Sa douceur avoit je ne sçay quoy de cruel, ses persuasions étoient violentes, il tâchoit d'excuser ses cruautés, par cette indulgence affectée, afin qu'on crût qu'il étoit en droit d'employer la force, après n'avoir rien pû gagner par des voyes plus douces.

Il n'usoit pas beaucoup de tems à persuader, il avoit incontinent recours à la violence; pourvu qu'il triomphât de nous, il luy étoit indifférent que ce fût par force, ou par adresse. Voila le dessein qu'il se forma, & comme il divisa ses attaques; il eut encore recours à un autre stratagème, qui paroïssoit le plus prudent & le mieux concerté toute impie qu'il étoit. Il commença à persécuter ses domestiques & ses gardes, suivant en cela la méthode des autres tyrans; il n'osâ attaquer les étrangers, qu'après s'être assuré de ceux qui l'environnoient, de même qu'on ne peut attaquer les ennemis avec une armée qui se révolte contre le General. Voila

108 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
pourquoy il fit un changement universel dans sa Cour. Il condamna les uns à la mort, il exila les autres, moins pour les punir de l'attachement qu'ils avoient eu pour l'Empereur, que de la fidélité qu'ils avoient pour Dieu; ces deux motifs les luy faisoient paroître odieux & incommodes. Il gagna luy-même les soldats par ses artifices, & par le ministère de ceux qui les commandoient. Il crût qu'il étoit moins difficile de les persuader, parce qu'ils aimoient les honneurs, ou parce qu'ils avoient l'esprit plus simple, & qu'ils ne connoissoient point d'autre Loy que la volonté de l'Empereur.

Il entraîna la plus grande partie de l'Armée, & tout ce qu'il trouva d'esprits foibles, ou corrompus, qui s'accommodoient au tems. Cependant il ne put séduire tous les soldats, Dieu ne le voulut pas permettre, quoy-qu'il luy permit de nous persécuter. Plus de sept mille refuserent de fléchir les genoux devant Baal, & d'adorer la Statuë d'or; ils ne furent point mordus des serpens, parce qu'ils jetterent les yeux sur celuy qui avoit été éctasé par la mort de JESUS-CHRIST. Il attaqua les personnes les plus considérables, & qui possédoient les premières dignitez; on s'étonne moins de les voir succomber par la crainte du péril, & par l'espérance des honneurs: il attaqua aussi plusieurs personnes de la lie du peuple, qui ne sont connues que par le nombre; il en fut repoussé comme une foible machine est repoussée par une forte muraille.

Ceux qui luy échappoient ne luy causoient pas plus de douleur que ceux qu'il avoit séduits luy donnoient d'assurance; il étoit tellement aveuglé par la fureur qu'il croyoit tenir déjà tous ceux qu'il espéroit de gagner. Il porta sa rage jusque sur

ce fameux étendart , où l'on voit l'image de la Croix , & qui précède tous les autres. On le porte à la tête de l'Armée , comme pour charmer les ennus des foldats , selon l'étimologie du nom que les Romains luy ont donné ; il a la préférence par-dessus les autres étendarts , soit qu'ils portent l'image des Empereurs , brodées , ou peintes de toutes sortes de couleurs , ou des figures de dragons , la gueule ouverte , distinguez par leurs écailles au bout des piques , spectacle terrible & agréable tout ensemble. Après avoir réglé de la sorte selon ses souhaits ses affaires domestiques , & éloigné le péril qui le menaçoit de plus près , il se proposa d'autres desseins.

Homme insensé & impie , ignorant dans les grandes affaires ! avez-vous prétendu détruire ce peuple nombreux répandu dans tout l'Univers , par la force , ou comme il vous plaît de l'appeller par la folie de l'Evangile , qui a confondu les sages du monde , qui a détruit l'Empire des démons ? de quel caractère êtes-vous revêtu , pour vous élever contre l'héritage de JESUS-CHRIST , qui ne finira jamais , quoy-qu'on l'attaque avec plus de fureur encore que vous ne faites : il subsistera & croîtra toujours ; les oracles des Prophetes , les prodiges que nous voyons m'en répondent. Dieu est l'Auteur de cet héritage , il en a fait part à l'homme , la Loy en étoit la figure , JESUS-CHRIST l'a renouvelé , les Apôtres l'ont affermi , les Evangélistes ont achevé de le perfectionner. Osez-vous opposer vos abominations au sacrifice de JESUS-CHRIST , le sang des taureaux à son sang , qui a purifié le monde ? opposerez-vous la guerre à la paix , levez-vous les mains contre celles qui ont été percées de clous à cause de vous ? préférez

110 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
rerez-vous votre goût au fiel dont il a été abreuvé? dresserez-vous un trophée contre la Croix, vous révolterez-vous contre la résurrection, empêcherez-vous que les Martyrs honorent ce premier Martyr? voulez-vous le persécuter après Hérode, le trahir après Judas? & vous n'avez pas donné comme luy par un cordeau des marques de votre repentir; voulez-vous faire mourir JESUS-CHRIST comme a fait Pilate, & vous déclarer à l'exemple des Juifs pour l'ennemi de Dieu?

Vous ne respectez point ces grandes victimes qui ont été immolées à la gloire de JESUS-CHRIST, vous ne craignez point ces illustres combatans, Jean, Pierre, Paul, Jacques, Estienne, Luc, André, Télec, tant d'autres qui se sont exposés à toutes sortes de périls avant eux, & depuis eux pour la défense de la vérité; qui ont résisté au fer, au feu, aux bêtes féroces, aux tyrans, aux persécutions qu'on leur faisoit souffrir, & qu'ils souffroient avec joye, comme s'ils n'eussent point eu de corps, ou comme si les coups fussent tombés sur d'autres corps que les leurs. Ils ont souffert tout cela, de peur de trahir le moins du monde la vérité. Voilà pourquoy on leur a tant fait d'honneurs, & l'on a consacré des fêtes à leur mémoire. Ce sont eux qui chassent les démons, qui guérissent les malades; ils apparoissent, & ils prédissent l'avenir. Les corps des Saints ont la même vertu que leurs âmes, quand on touche leurs reliques, ou qu'on les revere; une goutte de leur sang, & les instrumens de leur supplice font des miracles.

Au lieu d'honorer des choses si saintes, vous les méprisez, vous qui admirez le bucher d'Hercule que des femmes outragées ont allumé; vous qui vanitez tant l'hospitalité de Pélops, & l'amour qu'il

avoit pour les Etrangers ou pour les Dieux, qui ont honoré la postérité d'une épaule d'Ivoire. Vous qui admirez les incisions que se font les Phrygiens qui sont si touchés du chant des flutes, & qui sont d'ailleurs si méprisables, malgré tous les tourmens qu'ils souffrent dans les sacrifices qu'ils font au Soleil. Vous parlez avec éloge de ces barbares qui égorgent les pélerins près le mont Taurus, de la fille d'un Roy qui fut immolée à Troye, de Menecée qui versa son sang pour les Thébains, & des filles de Scédase; des jeunes-hommes de Sparte, qui se laissent déchirer à coups de foïet; d'un Autel arrosé de sang en l'honneur de Diane, de la ciguë que but Socrate, de la cuisse d'Epiteste, quoyque leur patience fût plus forcée que volontaire, Vous loüez le fait de Cléombrote, qui se précipita après avoir leû un livre de l'Ame; vous loüez la dispute de Pithagore pour des fleuves, le mépris de la mort que fit paroître un certain Théanus, & quelques autres de ses disciples.

Si vous n'admirez point ce qu'ont fait autrefois les Héros du Christianisme, admirez du moins ce qu'ils font maintenant, vous qui vous piquez d'être si sage & si courageux; leur patience efface celle d'Epaminondas & de Scipion. Vous marchez à la tête de vos troupes, vous vous contentez d'une vie frugale comme le moindre de vos soldats; vous loüez cette discipline où le General fait tout par luy-même. Les grands courages ne méprisent point la vertu, non pas même dans leurs ennemis; ils font plus d'éloges de leur generosité, que de celle de leurs propres soldats. Jetez les yeux sur ces gens qui manquent de tout, dont le corps est sec & usé; pour être plus en état d'approcher de Dieu; ils couchent à terre, & ils ne se lavent point les pieds,



112 SERMON III. DE S. GREGOIRE;

selon la pensée de vôtre Homere : ces hommes si humbles qui sont au dessus de toutes les choses humaines ; qui sont libres , jusque dans les fers ; qu'on ne peut arrêter , quoy qu'on les enchaîne ; qui ne possèdent rien dans le monde , & qui possèdent tout ce qui est au dessus du monde ; qui mènent comme une double vie , l'une est fort négligée , l'autre est cultivée avec toutes sortes de soins : ces hommes que la mortification rend immortels , qui s'unissent à Dieu en se détruisant eux-mêmes , qui ne savent ce que c'est que l'amour profane , & qui sont brûlez de l'amour divin ; ce sont des sources de lumieres , qui répandent leurs rayons de toutes parts ; leurs chants imitent la psalmodie des Anges , ils passent les nuits entieres à louer Dieu , leur esprit est comme ravi en Dieu , avant que la mort le détache de leurs Corps ; quoy qu'ils soient tres-purs ils se purifient sans cesse , ils ne mettent point de bornes aux desirs qu'ils ont de s'approcher toujours de Dieu ; ils sont dans des cavernes comme dans le Ciel ; quoy qu'on les foule aux pieds ils triomphent ; leur nudité est extrême , mais ils sont revêtus de l'incorruptibilité ; leur solitude leur tient lieu d'une grande assemblée ; ils renoncent à tous les plaisirs , mais ils goutent des douceurs qu'on ne peut décrire ; les larmes qu'ils répandent servent à effacer les pechez du monde ; leurs mains qu'ils levent au Ciel pendant leurs prieres éteignent les flâmes , adoucissent la férocité des bêtes , émoussent le fil des épées , mettent les armées en fuite , & arrêteront enfin quelque jour le cours de vôtre impiété , quelque succez que vous vous promettiez , & quelque personnage que vous jouïez avec vos démons.

Comment n'êtes-vous point allarmé de ces pensées

pensées ? homme téméraire & audacieux , comment ne respectez-vous point des choses si vénérables , qui sont d'un bien plus grand prix que l'avarice insatiable de Solon , ce législateur si sage , que Crésus confondit avec de l'or de Lydie ? elles sont infiniment relevées au dessus de l'amour du beau dont parle Socrate ; je n'ose dire de l'amour des garçons , qu'il déguise finement sous un terme plus honnête : au dessus de cette délicatesse Sicilienne de Platon , qui servit de prétexte à ses ennemis pour le vendre , sans qu'aucun de ses Disciples , ni même des Grecs , se mit en peine de le racheter ; au dessus de la gourmandise de Xenocrate , & de la liberté que Diogene se donnoit de tout dire dans son tonneau : au dessus de la Philosophie d'Epicure , qui mettoit le souverain bien dans la volupté.

Cratés est fort vanté parmi vous ; c'étoit en effet une chose héroïque d'abandonner tout son bien comme il a fait , & comme le pratiquent tous les jours vos Philosophes ; mais il se vante trop de son desintéressement ; on a sujet de croire qu'il préfère la gloire à la sagesse. Vous regardez comme un homme extraordinaire ce Philosophe , qui se voyant en danger de périr par une tempête jeta tout son bien dans la mer , rendant grâces à la fortune de ne luy avoir conservé que son manteau philosophique. Vous louiez la moderation d'Antisthene , lequel ayant reçu un soufflet de la main d'un insolent , se contenta d'écrire sur son front le nom de celui qui l'avoit frappé ; peut-être avoit-il intention de luy faire un plus cruel reproche. Vous louiez encore un certain homme qui vivoit il n'y a pas long-tems , & qui passoit tout le jour à prier debout le Soleil ; peut-être choisissoit-il le tems que les jours sont plus courts , afin que sa priere

114. SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
fut moins longue; & cet autre de Potidée, qui étoit  
tellement abîmé dans ses profondes méditations,  
pendant une nuit d'Hyver, qu'il ne sentoit pas le  
froid, tant il étoit appliqué. Vous vantez les peines  
que se donne Homere, pour démêler le problème  
Arcadique, & l'application d'Aristote, pour com-  
prendre le flux & le reflux de l'Eurippe; tous les deux  
moururent dans cette occupation: vous vantez le  
puits de Cléanthe, le cordeau d'Anaxagore, la tris-  
tesse d'Héraclite: combien pourriez-vous citer de  
Philosophes vertueux, & combien de tems leur  
vertu a-t-elle duré?

Vous n'êtes point touchés de cette multitude infinie  
de Chrétiens vertueux, dispersez par tout l'Univers,  
dont les vertus effacent celles de vos Philosophes;  
les femmes imitent le courage des hommes; elles  
oublient leur foiblesse naturelle pour conserver la  
grace de Dieu par la chasteté & par la patience.  
Non seulement les personnes obscures, accoutu-  
mées au travail par le malheur de leur naissance,  
mais aussi les plus illustres par leurs richesses, par  
leur qualité, par leurs emplois, se gênent & se mor-  
tifient pour se conformer à JÉSUS-CHRIST. S'ils  
ne se piquent point de parler poliment, car ils ne  
croient pas que la piété consiste dans la délicatesse  
du langage, selon la pensée d'un de vos Poètes, qui  
a dit que la sagesse de la bouche n'est guere profi-  
table; du moins leurs actions marquent beaucoup  
de raison, de prudence & de doctrine.

Julien comptant pour rien tant de rares quali-  
tez, & ne songeant qu'à se rendre agréable aux  
démons qui l'avoient méprisé tant de fois, comme  
il étoit bien raisonnable; se déchaîne contre les  
Chrétiens, avant que de rien décider touchant les  
affaires publiques. Deux choses l'inquiétoient, les

Galiléens, car c'est ainsi qu'il nous appelloit par mépris, & les Perses, qui sont fort courageux & habiles dans le métier de la guerre. Mais il s'appliquoit avec tant d'empressement & tant de soins à nous détruire, que l'affaire de Perse ne luy paroissoit qu'un jeu. Quoy-qu'il ne se déclarât pas si ouvertement, on le voyoit assez par sa conduite. La fureur qui l'agitoit étoit si violente, qu'il ne pouvoit se contenir, & qu'il en parloit à tout le monde. Cet homme si clair-voyant & si politique, flatté de ce que les premières persécutions n'avoient pas excité de grands troubles, parce que le nombre des Chrétiens étoit alors fort petit, & leur doctrine assez obscure & méprisée, ne s'appercevoit pas que c'étoit s'exposer à renverser l'Empire Romain, que de vouloir changer la Religion Chrétienne dans un tems où elle étoit répandue par tout avec tant de gloire, & de nous condamner à des peines si dures, que nos ennemis mêmes ne nous pouvoient rien souhaiter de plus cruel. Voila ce Regne qui devoit nous rendre si heureux, & rappeler le siècle d'or, en bannissant les troubles & les séditions, en modérant les violences des Magistrats, par le bon choix qu'on en devoit faire, en diminuant les impôts, en châtiant les larcins & les autres crimes, & cherchant tous les moyens qui pouvoient contribuer à l'utilité & à la splendeur de la République, dont on nous étourdissoit à tous momens. Mais au lieu de ces grands avantages, on n'entend parler que de dissensions dans les villes & dans les familles, de troubles, de querelles, de divorces & des autres defordres qui sont des suites naturelles de la persécution. Est-ce là le moyen de procurer la gloire & le repos de la République? peut-on être assez impie, & assez

116 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
dépourvû de sens commun , pour avoir une pen-  
sée si déraisonnable ?

Lorsqu'il n'y a qu'un membre , ou deux de ma-  
lades , les autres membres n'ont pas de peine à  
faire leurs fonctions , pour conserver la santé de  
tout le corps , ou pour rétablir les parties qui sont  
mal affectées ; mais si plusieurs membres se révol-  
tent les uns contre les autres , & si leur tempé-  
ramment s'altère notablement , il est impossible  
que tout le corps ne s'en trouve mal , & que cette  
mesintelligence ne le mette en danger : c'est ainsi  
que la mauvaise disposition de quelques particu-  
liers ne peut troubler le bon ordre de l'Etat ;  
mais quand le mal est general , toute la Républi-  
que est en danger. Je crois que nos plus grands  
ennemis pouvoient bien faire cette réflexion , sur  
tout dans un tems où le Christianisme est si flo-  
rissant & si étendu.

La malignité de Julien a étouffé les lumieres de  
sa raison ; voila pourquoy il s'attacha à persécuter  
les grands & les petits. La première démarche qu'il  
fit est puerile & indigne , non seulement d'un Em-  
pereur , mais même d'un homme d'un médiocre  
caractere : il se persuada follement que nos mœurs  
changeroient si nous changions de nom ; & croyant  
nous deshonorer ; comme si nous eussions été cou-  
pables de quelque grand crime , il ordonna par un  
Edit public que les Chrétiens s'appelleroient désor-  
mais Galiléens. Il donnoit par-là à entendre que  
le nom de JESUS-CHRIST est venerable , & qu'il  
nous faisoit honneur , puisqu'il n'épargna rien pour  
nous en priver. Peut-être en usa-t-il de la sorte ,  
parce qu'il craignoit la force & le pouvoir de ce  
nom auguste , comme les démons le craignent ;  
c'est pour cela qu'il voulut nous donner un nom

plus obscur & moins connu.

Pour nous nous ne nous mettrons point en peine de changer les noms des Dieux du Paganisme ; car il ne se peut rien inventer de plus ridicule que les noms qu'ils portent , & qu'ils tirent de leurs actions les plus infames : ainsi nous ne leur envions ni leurs noms , ni leurs actions , nous les abandonnons à leurs folies , & nous ne les empêchons pas de se vanter de tout ce qu'il y a de plus abominable. Pour ne nous point broüiller avec eux , nous leur permettons de louer les actions mémorables d'Hercule , qui deshonna dans une nuit les cinquante filles de Testius , & qui mérita d'être appelé Dieu pour ce bel exploit. Si nous voulions nous appliquer à inventer des noms nouveaux , nous en tirerions de la vie de Julien de plus infames , & qui luy conviendroient parfaitement. Qui nous empêchera d'appeller l'Empereur des Romains & de tout l'Univers , comme les démons le luy avoient fait espérer ; qui nous empêchera , dis-je , de l'appeller le partisan des Idoles , & le brûleur de Tauxreaux , ce que quelques-uns ont déjà fait en plaisantant , pour le rendre ridicule ? il n'est rien de plus aisé que de trouver des noms en changeant ou transposant quelque chose , sans parler de ceux que son histoire peut nous fournir.

Aurions-nous bonne grace de nous affliger du nom de Galiléens , de croire qu'il nous deshonne , de nous relâcher pour cela de nôtre vertu , de faire plus d'état de cet outrage imaginaire , que de nos corps & de nos âmes , que nous avons coûtume de sacrifier pour la défense de la vérité ; puisque nôtre Sauveur luy-même qui est le maître de toutes choses , qui a créé le monde & qui le gouverne , qui est le Verbe , & le Fils éternel de Dieu , qui est

VI8. SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
assis sur son trône, qui est le Mediateur & le grand Pontife, s'est fait esclave pour nous, qui avions profané son image, qui rampions sur la terre, & qui vivions dans une profonde ignorance de ses Mysteres: il s'est chargé de nos pechez, & il s'est laissé crucifier, pour les expier; lorsque les Juifs le traitoient de Samaritain, & l'accusoient d'être possédé du démon, il ne se plaignoit point de leurs outrages, quoy-qu'il eut pu se vanger de ces insolens, par luy-même, ou par le ministère des Anges: il se contentoit de leur faire quelques reproches mêlez de douceur; il a même répandu des larmes pour ceux qui le crucifioient: nous devons plutôt rire que nous affliger de ce prétendu affront, & nous le renvoyons au théâtre; nous ne sçaurions empêcher des gens de se rendre ridicules, en voulant plaisanter. Mais ce qui marque la malignité, & le méchant fonds de Julien, c'est que ne pouvant nous gagner ouvertement, & ayant honte de nous contraindre d'une maniere tyrannique, il eut recours à l'artifice, couvrant une extrême injustice sous des esperances d'équité; je ne sçay de quels termes me servir, il nous violentoit d'une maniere douce. Je laisse à ceux qui le voudront, le soin d'apprendre toutes ces choses à la posterité; le sujet que je traite appelle ailleurs mon discours.

Je ne doute nullement que plusieurs n'écrivent avec beaucoup de soin les choses tragiques, ou comiques qui sont arrivées de ce tems-là; ils se feront un point de vertu de déclamer contre cet impie & ce sacrilege, & d'instruire la posterité de ses forfaits, qui ne doivent point demeurer ensevelis dans un éternel oubli. Je choisiray deux ou trois faits, pour desabuser ceux qui sont de si grands

éloges de la vie du tyran , quoy-qu'il n'y ait point de reproches , ny d'invectives qu'on ne soit en droit de luy faire.

C'est la coûtume parmi les Romains de dresser des statuës à la gloire des Empereurs ; je ne scay si les autres nations le pratiquent de la sorte. Les Princes ne se contentent pas du diadème , de l'éclat de la pourpre , du droit qu'ils ont de faire des Loix , & d'imposer des tributs ; ils veulent que leurs sujets les adorent , afin de paroître plus vénérables ; ce n'est pas même assez qu'on adore leurs personnes , ils veulent qu'on rende le même culte à leurs statuës & à leurs images , afin que rien ne manque au respect qu'on a pour eux. Quelques Empereurs ont ajouté à ces statuës de nouveaux ornemens ; les uns y font dépeindre des Villes fameuses qui leur offrent des presens ; les autres se font couronner par les mains de la victoire , & adorer par les Magistrats revêtus des marques de leurs dignitez. D'autres pour faire connoître leur adresse font dépeindre des bêtes féroces qu'ils ont massacrées , des Barbares qu'ils ont subjugués , & qui se prosternent à leurs pieds avec des postures différentes : ils n'aiment pas seulement la vérité des grandes actions qui leur inspirent tant d'orgueil , ils veulent encore en voir les représentations.

A quelle invention eut recours Julien , & de quel artifice se servit-il , pour triompher de la fermeté des Chrétiens ? il imita ceux qui mêlent du poison parmi les viandes. Il méla l'impiété à la coûtume des Empereurs , & aux honneurs qu'on leur rendoit , en les confondant avec le culte des idoles. Après avoir joint à ses images l'idole de quelque fausse Divinité , il envoyoit ces peintures aux



120 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
Gouverneurs des Villes, afin que les peuples les adorassent, & que personne ne pût éviter de tomber dans le crime d'idolatrie, en adorant le démon avec l'Empereur, ou dans le crime de léze-majesté, si l'on refusoit de le faire. Peu de gens éviterent ce piège, il n'y eut que les plus fins qui s'apperceurent de l'artifice, & ils furent punis de leur penetration, sous prétexte qu'ils avoient outragé l'Empereur; mais on les punissoit effectivement de la fidelité qu'ils gardoient à Dieu, & du zèle qu'ils témoignoiént pour la défense de la piété; les plus simples qui agissoient avec beaucoup de bonne foy y furent surpris, mais je crois qu'on peut les excuser à cause de l'artifice dont on se servit, pour les faire tomber dans l'impiereté. Cette action suffit pour faire connoître la malignité de l'Empereur, & pour rendre sa memoire odieuse.

Ce qui convient à une personne privée ne convient nullement à un Prince, à cause de la différence de leur caractere; on permet plus aisément à une personne obscure d'user de finesse; car celui qui ne peut employer la force ouverte, est en quelque maniere excusable d'avoir recours à l'artifice. Mais s'il est très-honteux à un Empereur de se laisser vaincre par la force, il luy est encore bien plus honteux de déguiser ses intentions, & de cacher ses véritables desseins sous de fausses apparences.

J'ajouteray un second fait, qui part du même principe que le premier, mais qui est bien plus atroce & plus impie, parce que le mal est plus universel. Le jour que l'Empereur a coûtume de distribuer de l'argent à l'armée étoit arrivé, soit que ce fût l'anniversaire, ou qu'il eût luy-même

choisi ce jour par malice. Tous les soldats étoient obligez de s'y trouver pour recevoir des récompenses proportionnées à leur mérite ; on vit alors une nouvelle scène de malice & d'impiété , par un mélange funeste de cruauté , & de douceur. L'Empereur n'épargna rien pour séduire par des bienfaits les soldats , qui sont naturellement avarés & brutaux. Il étoit assis avec une magnificence extraordinaire , & il employoit tout l'éclat de sa grandeur pour opprimer la piété , fier de l'esperance de voir réussir ses artifices. Vous l'eussiez pris pour un Melampe , ou pour un Protée , tant il avoit de souplesse , pour se mettre sous toutes sortes de figures. Quels chagrins ne causoit-il pas aux personnes raisonnables par son procédé ? ceux qui en furent les témoins , ou qui en entendront parler à l'avenir , ne pourront s'empêcher d'en gemir. On presentoit l'or aux soldats avec de l'encens , le feu étoit allumé , des gens apostez étoient auprès qui exhortoient les soldats à faire la volonté de l'Empereur. On étoit obligé de brûler de l'encens , avant que d'avoir part aux récompenses ; quel prix pour un si grand crime , & pour une si effroyable impiété ! gain infame , & funeste !

L'armée entiere se vendoit pour si peu de chose par cet artifice ; ces soldats intrépides qui avoient dompté tout l'Univers , se laissoient vaincre par un peu d'or , d'encens , & de fumée : ce qui est de plus déplorable , la plupart ne s'appercevoient point de leur malheur ; ils se perdoient eux-mêmes , en pensant gagner quelque chose , ils adoroient la main droite de l'Empereur , & ils ne voyoient pas le poignard qu'il leur enfonçoit ; ceux qui l'appercevoient ne profitoient point de leurs lumieres ; ils étoient tellement préoccupés , qu'ils eussent cru fai-

122 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
re un crime, en s'opposant à la volonté de l'Empereur. Tous les Perses conjurent, une armée hérissée de lances & de javelots, une infinité de soldats invulnérables & couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, eussent-ils pu faire, ce qu'une seule main fit dans un moment par une ruse si detestable;

J'ajouteray encore une histoire plus triste, & plus douloureuse que les premières; quelques-uns de ceux qui s'étoient laissez surprendre par ignorance, se retirerent dans leurs maisons après ce malheur, & se mirent à table avec leurs amis; quand il falut boire de l'eau au milieu du repas selon la coutume, ils firent le signe de la croix avant que de boire, invoquant le nom de JESUS-CHRIST, comme s'il ne leur étoit rien arrivé d'extraordinaire. A quoy pensez-vous leur dirent quelques-uns de leurs amis, vous invoquez encore JESUS-CHRIST, après l'avoir abjuré? effrayez de ces paroles, qu'avons-nous donc fait répondoient-ils, & de quelle maniere l'avons-nous abjuré? quel langage tenez-vous? vous avez leur dit-on répandu de l'encens sur le feu, c'est la même chose, que de renier JESUS-CHRIST.

Sans balancer, & sans perdre un moment ils quittent la table, comme furieux, brûlans de zèle & de colere, ils traversent en courant la place publique, & crient de toute leur force, nous sommes Chrétiens d'esprit & de cœur, que tout l'univers le sçache, & que Dieu sur tout nous entende, pour qui nous voulons vivre & mourir. Seigneur nous n'avons point violé la Foy, que nous vous avons donnée, ny renoncé à vôtre Religion; si nôtre main à peché, nôtre esprit le desavoué; ce n'est point l'or qui nous a éblouy, c'est l'arti-

ficé de l'Empereur qui nous a séduit. Nous répandrons nôtre sang pour nous laver de nôtre faute. Ils accourent au lieu où étoit l'Empereur, ils jettent avec un courage intrepide l'argent qu'ils avoient receû; nous ne voulons point de vos presens, ô Empereur, s'écrierent-ils, puisqu'ils nous rendent criminels, & dignes de mort; ce n'est point pour nous faire honneur, que vous nous avez assembles, nous sommes chargez d'une éternelle infamie; distribuez cet argent à vos soldats, immolez-nous à JESUS-CHRIST, puisque nous ne reconnoissons que son Empire. Expiez par le fer un crime que le feu nous a fait commettre, coupez ces mains que nous avons étenduës si criminellement, & ces pieds qui ont fait des demarches si punissables. Donnez vôtre or à des gens qui ne se repentent point de le recevoir. Nous nous contentons de posséder JESUS-CHRIST, & il nous tiendra toujourns lieu de toutes choses.

Après qu'ils eurent parlé de la sorte, & exhorté leurs compagnons à ouvrir les yeux, pour reconnoître le piège qu'on leur avoit dressé, & à revenir de leur égarement, en repandant leur sang pour JESUS-CHRIST, l'Empereur témoigna beaucoup d'indignation; cependant il ne voulut point les condamner à la mort, pour les frustrer de la gloire du martyre qu'ils souhaitoient avec beaucoup d'empressement; il se contenta de les envoyer en exil, pour se vanger du mépris qu'ils faisoient de sa personne; ils se trouverent fort heureux de n'être plus exposez à ses artifices, & à ses superstitions.

Quoy-que Julien fut naturellement fourbe, & malin, cependant comme il étoit volage, & inconstant, qu'il suivoit plutôt l'inspiration des dé-

124 SERMON. III. DE S. GREGOIRE;  
mons, que les reflexions de sa raison; il ne se ser-  
vit point jusqu'au bout de la même méthode, &  
n'eut pas toujours recours à ses ruses, & à ses dé-  
guisemens ordinaires. On raconte que le feu ren-  
fermé & retenu de force dans les gouffres du  
mont Etna, soit que ce feu soit le soufflé d'un géant  
condamné au supplice, ou quelque autre chose,  
lorsqu'il est prêt à se répandre fait un bruit hor-  
rible au pied de la montagne, & qu'il en sort une  
noire fumée, qui sert de pronostic de l'incendie  
dont le pais voisin est menacé. Si la flâme est trop  
violente & trop rapide, & si elle est plus forte  
que les digues qui l'arrêtent, elle sort avec impé-  
tuosité de ces grouffres, par le sommet de la mon-  
tagne; elle se répand comme un torrent aux envi-  
rons, & dévore tout ce qu'elle trouve sur son pas-  
sage. C'est ainsi que Julien après s'être déguisé  
quelque tems, ne se servant que de ruses, pour  
nous perdre, ne pouvant plus être le maître de  
ses sentimens, ny gourmander sa colere, ou ca-  
cher sa malignité, leva le masque, & se mit à  
nous persécuter à force ouverte.

Je ne parle point des Edits qu'on fit contre les  
Eglises; on les publioit ouvertement, & on les  
exécutoit en particulier; on en enlevoit l'argent,  
& les ornemens par une cruauté aussi avare, qu'im-  
pie: des mains profanes faisoient toutes sortes  
d'outrages aux vases sacrez, on tourmentoit cruel-  
lement pour les avoir, les Prêtres & les Laïques;  
les colonnes étoient teintes du sang de ceux qu'on  
y attachoit pour les foïetter. Des soldats furieux  
parcouroient les Villes & les campagnes, ils é-  
toient encore plus cruels & plus inhumains que  
ceux qui les envoyoit; ils nous regardoient com-  
me des Perses, des Scythes, & d'autres peuples

barbares qu'ils auroient eu à subjuguier. Je passe ces effroyables desordres ; mais qui n'a point entendu parler de la cruauté du peuple d'Alexandrie , qui abusant de la licence de ces tems funestes, outre tous les maux qu'il nous fit, pour porter l'impiereté jusqu'au dernier excez, remplit le Temple du sang des Victimes & des Chrétiens, par les ordres d'un de ces Philosophes qui suivoient la Cour; on le nommoit Pytodore.

Est-il quelqu'un qui ignore les ravages qu'ont fait les habitans d'Héliopolis, & l'insolence de ceux de Gaze, que l'Empereur combloit d'honneurs, & de bienfaits, parce qu'ils vantoient sa magnificence ? tout le monde n'est-il pas instruit de la fureur des Aréthusiens, gens obscurs, & misérables, mais qui sont devenus célèbres par leurs forfaits, & par la faveur du Prince. Ce ne sont pas seulement les belles actions, qui rendent les hommes fameux ; les méchans se signalent par leurs vices. Ces scélérats traînent en public de saintes Vierges, qu'aucun homme n'avoit peut-être jamais veûes ; ils leur arrachent leurs habits ; indignité capable de faire horreur aux athées mêmes ; après les avoir outragées par leurs regards, ils les déchirent & les mettent en pieces : Seigneur quelle étoit alors vôtre patience ! ils se remplissent même l'estomac de leurs chairs cruës, & ils en jettent les restes à des bêtes sauvages pour les nourrir ; c'est cet aliment que l'auteur de tant de crimes devoit donner à ses démons, comme il est vray semblable, qu'il les nourrit de son propre sang, après qu'il eut reçu une blessure mortelle dans le cœur. Les hommes étoient si aveuglez qu'à peine s'appercevoient-ils de ces desordres, leur impieté leur ôtoit l'usage de la raison.

Est-il quelqu'un assez éloigné du país que nous habitons pour ignorer ce qui se passa entre Marc, cet homme incomparable, & les Aréthusiens ? vous me prévenez, & vôtre memoire vous rappelle le récit que je vas vous faire. Les Aréthusiens le haïssoient, parce que se servant du pouvoir que l'Empereur Constantius luy avoit accordé, il renversa un Temple d'idoles, & retira de l'erreur plusieurs Gentils par l'exemple de sa vie, & par la force de son éloquence. Depuis que les affaires des Gentils eurent changé de face, par la mauvaise situation où se trouvoit alors le Christianisme, Marc se vit enveloppé dans le malheur du tems. La populace que la crainte retient dans le devoir n'ose faire éclater les passions dont elle est agitée, semblable au feu caché sous la cendre, ou à un fleuve que ses digues empêchent de se répandre ; mais à la premiere occasion qui se présente, elle s'abandonne à ses passions, sans garder aucunes mesures. Marc voyant le peuple animé contre luy, crut qu'il étoit à propos de fuir, pour éviter la rage de ces furieux, qui n'écoutoient plus la raison. Ce dessein ne fut point un effet de sa lâcheté ; il voulut obéir au précepte qui nous ordonne de fuir de ville en ville, pour éviter la persécution. Quelque courage & quelque force qu'ayent les Chrétiens, ils ne doivent pas seulement avoir soin d'eux-mêmes, il faut aussi qu'ils prennent soin du salut de leurs persécuteurs, & qu'ils ne soient pas l'occasion de leur perte.

Quand il s'aperçut que plusieurs étoient maltraités à cause de luy, & que la cruauté de la persécution les mettoit en danger de se perdre, il crut qu'il ne pouvoit les abandonner dans un si grand peril, pour songer à sa propre sûreté. Il prit une

generouse resolution, il retourne sur ses pas, & va de son plein gré se livrer au caprice du peuple, opposant son courage à l'injustice du tems. Peut on rien inventer de plus cruel, que ce qu'on luy fit souffrir? ses persécuteurs travailloient de concert pour le tourmenter davantage, & inventoient toujours quelque supplice nouveau, pour ébranler sa constance; ce qui les animoit encore de plus en plus, c'est qu'ils regardoient son retour plutôt comme un outrage & une insulte, que comme une marque de la grandeur de son courage.

On conduisoit ce saint Prêtre, & ce genereux Athlete par le milieu de la Ville; tout le monde le respectoit à la reserve de ses persécuteurs pour son âge, & pour sa vertu. Il étoit suivi de tous les habitans de la Ville, de quelque âge, & de quelque condition qu'ils fussent, des hommes, des femmes, des enfans, des vieillards, des magistrats; ils avoient tous le même dessein de se surpasser les uns les autres en cruauté, & de traiter le saint Martyr le plus inhumainement qu'ils pourroient, ils se faisoient un point de pieté de triompher de la constance d'un homme qui combattoit seul contre toute une Ville. On le traînoit par les places publiques, on le jettoit dans les égouts, on le tiroit par les cheveux, & par toutes les parties de son corps pour joindre la honte à la douleur. On l'avoit suspendu pour servir de jouet aux enfans, qui se le renvoyoient en le poussant; ils luy déchiroient le corps avec des canifs; ce spectacle tragique leur servoit d'amusement. On luy serroit les cuisses jusqu'aux os avec des liens, on luy arrachoit les oreilles avec des cordons de fil, on le guindoit en l'air dans une corbeille. Après l'avoir frotté de miel, on l'exposoit aux piqueûres des abeilles & des guê-



128 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
pes en plein midy, pendant une chaleur tres-vio-  
lente, qui lui rotissoit la peau, pour en faire un mets  
plus délicieux.

Ce saint Vieillard qui avoit la force d'un jeune  
homme, pour résister à de si rudes attaques, ne  
perdit point sa gayeté parmi tant de tourmens, il  
semble qu'il en faisoit ses délices; on raconte de  
luy un trait mémorable, ce qui fait voir la gran-  
deur de son courage; il dit en se moquant de ses  
bourreaux qui le guindoient en l'air, que cette si-  
tuation luy faisoit plaisir, parce qu'il étoit fort  
élevé, tandis qu'il les voyoit sous ses pieds; tant  
il avoit l'esprit supérieur à ceux qui le tenoient en-  
chaîné; à peine sentoit-il les tourmens qu'on luy  
faisoit souffrir, on eût dit en le voyant qu'il assi-  
stait au supplice d'une personne indifférente, &  
qu'il regardoit cette persécution, comme un triom-  
phe, plutôt que comme un malheur.

Pour peu qu'on eût d'humanité, & de douceur,  
pouvoit-on voir d'un œil indifférent un spectacle si  
douloureux? le tems, ny la passion de l'Empereur  
ne permettent pas à ces furieux de prendre des sen-  
timens humains; il vouloit que les peuples, les  
villes, les magistrats employassent toutes fortes de  
cruautéz, quoy-que ceux qui ne sçavoient pas le  
secret y fussent trompez. Ce patient Vieillard souf-  
frit tout avec une fermeté inébranlable, jusque-là  
qu'il ne daigna pas jeter une piece d'or à ses bour-  
reaux, pour les adoucir, d'où il est aisé de con-  
clure qu'il souffroit pour la défense de la piété. Car  
tandis que les Aréthusiens supputant à la rigueur  
ce que valoit leur Temple ne vouloient rien relâ-  
cher du prix; prétendant que le Saint seroit obli-  
gé d'en rebâir un tout semblable, on eût cru peut-  
être qu'il s'opposoit à leur volonté, plutôt par l'im-  
puissance,

puissance, ou il étoit de les satisfaire, que par un motif de Religion : mais après que sa patience les eut adouci peu-à-peu, & qu'ils eurent réduit le prix à une somme fort modique qu'il eut pû facilement trouver, il ne voulut rien donner absolument, quoy-qu'ils ne demandassent que fort peu de chose, se contentant de la gloire de vaincre, & quoy-que plusieurs touchez de compassion s'offrissent de payer une plus grande somme; preuve évidente que le saint Homme ne leur résistoit que par un motif de piété, plutôt que par des raisons d'intérêt.

Ceux qui admirent un Empereur Philosophe, qu'ils nous disent si la conduite du genereux Martyr témoigne plus de cruauté & de ferocité, que de douceur & de condescendance; il n'y a personne qui ne trouve sa réponse toute prête. Je n'ay pas encore dit qu'il fut un de ceux qui sauverent & qui cachèrent ce scelerat & cet impie, lorsqu'il couroit risque de perdre la vie avec toute sa famille; peut-être que Marc a mérité tous les tourmens qu'il a soufferts, pour avoir sans y penser, soustrait à la colere du Prince un homme qui devoit causer tant de maux à l'Univers. On raconte qu'Hiparque Payen de Religion, mais que ses mœurs relevoient infiniment au dessus de son état, & qui pouvoit entrer en comparaison avec les plus grands hommes de ce siècle & des siècles passez, indigné des terribles tourmens qu'on faisoit endurer au Martyr, parla avec beaucoup de liberté au tyran en ces termes : n'avons-nous pas honte, ô Empereur de faire paroître de la sorte nôtre foiblesse, & de nous laisser vaincre par un vieillard, que tant de supplices n'ont pû abbatre? ce ne seroit pas une grande gloire pour nous de le vaincre, mais

130 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
c'est une grande infamie d'en être vaincus. L'Empereur se glorifioit de ce qui faisoit rougir Hiparque.

Que pouvoit-il arriver de plus funeste, je ne dis pas à ceux qui souffroient, mais à ceux qui faisoient souffrir les autres? voila jusqu'où les Aréthusiens portèrent leur cruauté, qui a surpassé celle d'Echetus & de Phalaris; mais il faut s'en prendre à celui qui les animoit, puisque c'est la semence qui fait le germe, & le vent qui cause les naufrages. Que n'ay-je le loisir, & l'éloquence d'Herodote, ou de Thucidide pour décrire les autres forfaits pareils du tyran, pour faire connoître sa méchanceté aux siècles futurs, & pour laisser à la posterité la triste histoire de ce tems gravée avec des traits ineffaçables? je ne parleray point de cette foule de cadavres qu'on précipitoit la nuit dans l'Oronte, afin que leur mort fût inconnue; ce fleuve à peine pouvoit-il les contenir. Des choses si tragiques se décrieroient mieux en vers. Je ne parleray point aussi de certains endroits reculez, & inconnus dans le Palais, des caves, & des cavernes, où l'on égorgeoit de jeunes garçons, & de jeunes filles, pour invoquer les démons, en leur faisant des sacrifices abominables, & où l'on faisoit souffrir le martyr, à ceux dont la vertu faisoit plus de bruit. Ne reprochons point au tyran des actions si monstrueuses, il en avoit honte luy-même, & il y gardoit quelque moderation; on le voit assez par les soins qu'il prenoit de se cacher, pour dérober aux yeux du monde des actions si abominables.

Peut-être n'est-il point à propos de luy reprocher les mauvais traitemens qu'il a faits aux fideles de Césarée, dont la ferveur & le courage ont paru avec tant d'éclat; l'indignation qu'il eût de

l'embrasement du Temple de la Fortune le porta à cet excez ; il faut pardonner quelque chose à l'injustice qui a la force à la main ; mais peut-on luy pardonner ce qu'il fit contre un Préfet Payen , lequel tâchant d'accorder les Loix au tems , avoit jugé à propos de punir des idolâtres , qui avoient massacré plusieurs Chrétiens dans une émotion publique ; ce Gouverneur en avoit retiré quelques-uns du massacre , il fut accusé , & conduit au tribunal de l'Empereur , qui le condamna à la mort avec beaucoup d'ignominie , quoy-qu'il se défendit parfaitement , en soutenant qu'il avoit toujours jugé selon les Loix ; l'Empereur s'adoucit & se contenta de l'exiler. Est-ce un si grand crime, dit-il , d'un air barbare & insultant , qu'un Gentil ait massacré dix Galiléens ? faut-il d'autres preuves , pour faire connoître la cruauté de Julien ? n'est-ce pas-là un Edit de persécution , plus précis & plus formidable , que ceux que l'on publie ? lequel vaut mieux , ou se déclarer ouvertement contre les Chrétiens , ou témoigner tant de complaisance pour ceux qui les persécutent , & de faire un crime capital à ceux qui les traitent avec quelque douceur ? la volonté de l'Empereur est une Loy non écrite , plus puissante , & plus efficace que les Loix écrites , qui ne sont pas soutenuës d'une si grande autorité.

Ceux qui respectent toutes les actions de Julien , & qui le veulent faire passer pour un Dieu facile & indulgent , le louent de ce qu'il n'a publié aucun Edit contre les Chrétiens , & qu'il n'a point permis publiquement aux persécuteurs de leur faire tous les mauvais traitemens qu'ils eussent voulu. A-t-on amais dit que l'hydre fut douce , & commode , parce qu'elle montroit neuf têtes pour une , si l'on en veut croire les Poëtes ; ou la chimere , qui en

132 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
montrait trois, pour paroître plus épouvantable,  
ou cerbere, que les mêmes Poëtes ont placé dans  
les enfers; ou Scylla ce monstre marin, qui avoit  
six têtes en rond tres-effroyables; cependant la tête  
qui paroissoit étoit belle à voir, & representoit la  
figure d'une fille; les autres têtes étoient monstrueu-  
ses, & representoient des figures de bêtes dange-  
reuses, qui dévorotent les vaisseaux; ce monstre  
ne leur étoit pas moins funeste que Charibde, qui  
étoit à l'opposite.

Accuse-t-on les pierres & les flèches, ou ceux  
qui les ont poussées? s'en prend-on aux chiens des  
chasseurs, aux poisons des empoisonneurs, aux cor-  
nes & aux grifes des bêtes farouches, & ne di-  
ra-t-on rien à ceux qui s'en servent criminellement?  
ce seroit une grande folie, que de raisonner de la  
sorte, & l'on auroit besoin d'un habile Sophiste,  
pour déguiser des crimes si grossiers, & pour é-  
touffer la verité, par la force de l'éloquence. Il  
est impossible qu'il se cache sous quelque forme  
qu'il se mette, & de quelque artifice dont il se  
serve; quand il auroit l'anneau de Gyges pour se  
dérober aux yeux des hommes, en se métamor-  
phosant, Bien davantage plus il apporte de soins,  
pour se déguiser, plus se fait-il connoître à ceux  
qui jugent sainement des choses; parce que c'est  
une preuve évidente que la conscience luy repro-  
che ses propres actions, & qu'elle luy en fait voir  
l'injustice. Il n'est pas difficile de confondre l'ini-  
quité, elle se détruit assez d'elle-même.

Si les premières actions du tyran étoient si peu  
conformes à la dignité imperiale, celles qu'il me-  
ditoit ne promettoient pas aux Chrétiens un trai-  
tement plus doux; on luy auroit sçeu quelque gré,  
si les cruautéz qu'il se préparoit à leur faire souf-

frir, n'eussent pas surpassé les premières. Lorsqu'un dragon commence à se mouvoir, ses écailles se hérissent; & quoy-que d'abord elles paroissent sans mouvement, elles ne peuvent plus demeurer en repos, quand il a commencé à les agiter. Les lieux où le tonnerre tombe se font remarquer par la noirceur qui devance la foudre. Julien nous avoit déjà beaucoup fait de mal, il esperoit nous en faire encore davantage, il commençoit à faire éclater ses menaces; elles étoient si ridicules, & si extraordinaires qu'elles ne pouvoient partir que d'un homme de son caractère; on n'avoit encore rien entendu de pareil, quoy-que les Chrétiens eussent déjà éprouvé plusieurs persécuteurs.

Ce qui n'étoit jamais tombé dans l'esprit de Diocletien qui avoit tant causé de maux, ny de Maximien son Successeur qui l'avoit surpassé en cruauté, ny de Maximin qui vint après eux, & qui ralluma la persécution avec plus de violence qu'ils n'avoient fait; ses statues qu'on a desfigurées avec tant d'infamie sont des marques publiques de la playe qu'il a faite au Christianisme: ce qui n'étoit point tombé dans l'esprit de ces tyrans, n'avoit pas échappé à Julien, comme l'assurent ceux qui ont eû le plus de part à sa confiance. Dieu par sa Providence a dissipé ses projets; il s'est laissé fléchir par les larmes que les Chrétiens ont répandues; c'est le seul remede qu'on a employé contre la fureur du tyran. Il avoit résolu de leur ôter la liberté, de leur défendre toutes sortes d'assemblées, de les bannir du Bateau, & des tribunaux publics; ne voulant pas que qui que ce fut jouît de ses privilèges, qu'après avoir offert de l'encens aux dieux; c'est le prix qu'il vouloit exiger, pour un avantage si peu considérable.

Princes & Législateurs qui avez fait vos loix, afin que tout le monde en jouït, comme on jouït de la beauté du Ciel, de la lumière du Soleil, de l'Air; un tyran a voulu frustrer les Chrétiens d'un avantage que vous leur aviez accordé! il ne vouloit pas que ceux qui se sentoient opprimez par une injuste puissance pussent se défendre, ny que les autres à qui on arrachoit le bien, ou à qui l'on faisoit quelque tort considérable, pussent implorer le secours des Tribunaux & de la Justice; il vouloit qu'on les bannît de leur país, qu'on les égorgeât, qu'on les empêchât de respirer l'Air, s'il eût été possible. Ces outrages qui redoubloient la gloire & le courage de ceux qui les souffroient, combloient de honte & rendoient infiniment criminels ceux qui les faisoient souffrir.

Quelle étoit l'adresse de cet homme qui vouloit passer pour nôtre protecteur, dans le tems qu'il nous persécutoit, qui faisoit les loix & qui les violoit, qui étoit nôtre ennemi, & qui faisoit semblant de nous vanger? nos maximes nous défendent de prendre nous-mêmes vengeance des injures qu'on nous a faites, d'intenter des procès à qui que ce soit, de posséder quelque chose en propre; nous vivons par tout où le hazard nous conduit, & nous avons beaucoup de mépris pour toutes les choses humaines. Il ne nous est pas permis de rendre le mal pour le mal, ni de ménager l'une de nos joïtes, quand on nous a donné un soufflet sur l'autre, il faut la présenter à celui qui nous a frappé. Après qu'on nous a dépouillé de nôtre manteau, il faut encore donner nôtre robe. Nous sommes obligez de prier Dieu pour ceux qui nous persécutent, & de leur souhaiter toutes sortes de prospérité.

Julien étoit tres-instruit de toutes ces maximes; il avoit été Lecteur de la sainte Ecriture dans l'Eglise, il avoit eu part aux honneurs du Sanctuaire, il avoit fait bâtir des Temples à la gloire des Martyrs; comment a-t-il omis de lire ce passage, que l'impie fera une fin funeste, c'est à dire, tous ceux qui renient le nom de Dieu, qui persécutent ceux qui luy sont fidelles, & qui leur font souffrir les maux qu'ils devroient souffrir eux-mêmes. Comme il nous ordonne de vivre conformément à nos maximes, & de nous y attacher; peut-il nous montrer qu'il est obligé de vivre en scélérat, & que c'est le moyen d'être approuvé de ses Dieux & de leur plaire? ou puisque le vice & la vertu divisent les habitudes de nôtre ame, si la meilleure part est pour nous, & que ce qu'il y a de plus méchant soit réservé aux Payens, qu'il le dise donc, & qu'il se déclare, nous remporterons la victoire au jugement même de nos ennemis, & de ceux qui sont le plus déchaînez contre nous.

Ils témoignent par leurs discours qu'ils sont états de la probité & de la douceur, quoy-que leurs actions prouvent le contraire; quoy-que leurs mœurs soient tres-corrompuës, & qu'ils soient aussi méchans que leurs Dieux, quoy-qu'ils soient parvenus à ce point d'impudence, de prétendre que le vice est leur partage; qu'ils nous montrent que nous sommes obligez de souffrir tous leurs outrages sans nous plaindre, & qu'ils sont en droit de maltraiter des gens qui ne se vangent point. Dans le tems que les affaires du Christianisme étoient si florissantes, & que le Paganisme par je ne sçay quelle fatalité panchoit vers sa ruine; les Chrétiens vous ont-ils traité comme vous les traitez maintenant? vous ont ils ravi la liberté, ont-ils animé contre



136 SERMON III. DE S. GREGOIRE ;  
vous une populace furieuse , vous ont-ils abandon-  
nez a la fureur des Juges , qui en faisoient encore  
plus qu'on ne leur commandoit ? ont-ils mis quel-  
qu'un de vôtre parti en danger de sa vie ; ont-ils  
privé des dignitez & des honneurs ceux qui les  
méritoient ? enfin vous ont-ils fait les mêmes maux  
que vous nous avez fait souffrir , ou dont vous nous  
avez menacé ? vous n'oseriez le dire , vous qui  
nous faites un crime de nôtre douceur & de nôtre  
humanité.

Vous qui êtes si fin & si éclairé , qui exigez une  
si haute perfection des Chrétiens , comment n'avez-  
vous pas fait réflexion que quelques-unes de nos  
maximes nous imposent une nécessité indispen-  
sable , & qu'on ne peut les transgresser sans se mettre  
en péril , mais qu'il est libre de pratiquer les au-  
tres , ou de les omettre ; ceux qui les observent sont  
louïables , & ils en seront récompensés ; ceux qui  
ne les observent pas n'ont rien à craindre. S'il  
étoit possible que tout le monde eût une vertu  
consommée , tous parviendroient à la plus haute  
perfection ; mais comme la foiblesse humaine ne  
le peut permettre , & qu'il y a une grande dif-  
fance de Dieu à l'homme , les uns n'excellent dans  
aucune vertu , les autres se contentent d'une hon-  
nête médiocrité. Pourquoi voulez-vous que toute  
le monde fasse ce qu'il n'est pas obligé de faire , &  
pourquoy regardez-vous comme des réprouvez  
ceux qui y manquent. Comme ce n'est pas une chose  
fort louïable des ne point faire d'actions qui mé-  
ritent des châtimens ; ainsi on n'est pas exposé aux  
punitions pour ne point faire d'actions fort écla-  
tantes : nous sommes obligez de conformer nos  
mœurs à nos maximes autant que nos forces le peu-  
vent permettre.

Je me vois obligé de reparler des sciences pour les deffendre de toute ma force, & je ne puis m'empêcher de retoucher de tems en tems cet article : quoy-qu'il y ait mille endroits dans la vie de Julien qui rendent sa mémoire odieuse, il n'a cependant rien fait qui luy ait attiré plus d'indignation que de proscrire les sciences. Je souhaite que tous ceux qui les aiment & qui les cultivent prennent part à mon ressentiment. Je ne puis nier, que je ne m'y sois appliqué avec beaucoup de soin; j'ay méprisé tout le reste, les richesses, la noblesse, la gloire, les dignitez, tout ce qui a coûtume de flater la vanité & l'ambition des hommes, tout ce qui leur cause des plaisirs imaginaires & qui ressemblent à des songes. Je n'ay de l'empressement que pour les sciences; j'ene me plains point des peines & des fatigues que j'ay souffertes sur la terre & sur la mer pour les acquérir. Je les préfere à tout ce qu'il y a dans le monde; je n'ay rien de plus cher après les biens qui regardent Dieu & l'éternité. Si chacun est touché de ce qui le regarde comme le dit Pindare, je ne puis m'empêcher d'entreprendre la deffense des sciences, & je crois que je ne puis rien faire de plus équitable.

Qui vous a inspiré la pensée, homme volage & insatiable, d'interdire aux Chrétiens l'usage des sciences? ce n'étoit pas-là une des choses dont vous les menaciez seulement, vous l'aviez deffendu par une loy expresse: par quel motif avez-vous fait publier un Edit si extraordinaire? quel est le Mercure qui vous a suggéré ce dessein? quel démon envieux & malin vous a fait naître une pensée si bizarre? si vous le voulez je vous diray les raisons que vous avez eues de faire cette démarche. Après avoir fait tant de choses si déraisonnables, & tant

138 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
commis de crimes, il faloit enfin vous en prendre à vous-même, & faire paroître vôtre imprudence, vôtre folie, vôtre brutalité, par l'endroit que vous croyiez plus propre à vous signaler. Que prétendez-vous par vôtre Edit & par ces nouveutez. Si vos loix font raisonnables, nous aurons effectivement de la douleur de nous voir exclus du commerce des sciences, mais du moins nous n'aurons point de reproches à vous faire. Si nous sçavons vaincre avec honneur, nous sçavons aussi supporter de bonne grace nôtre défaite quand on nous bat de bonne guerre.

Vous dites que la langue Grecque & les sciences sont l'appanage des Payens, puisqu'il n'appartient qu'à eux d'honorer les Dieux; que la rusticité & l'ignorance est nôtre partage, & que toute nôtre science doit se borner à dire, *je crois*. Il me semble que les Disciples de Pythagore ne nous feront pas un crime de cette docilité. C'étoit une des principales maximes de ce Philosophe. Ses disciples étoient obligez de se taire pour apprendre à bien parler; & quand on leur demandoit les raisons de leurs maximes, ils n'en apportoient point d'autres, sinon, que c'étoit l'avis de Pythagore, & qu'il s'estoit déclaré là-dessus. De sorte qu'il falloit s'en tenir-là, sans examiner la chose davantage. *Il l'a dit*, vaut bien nôtre *croyez*, que vous critiquez & que vous nous reprochez sans cesse; nous croyons qu'il ne nous est pas permis de douter de ce que des hommes inspirez de Dieu nous ont appris. Leur autorité a plus de force sur nôtre esprit pour nous obliger à croire leur doctrine, que n'en auroient les meilleures raisons de la Logique.

Mais quand il seroit vray que vous pouriez nous

reprocher un excez de docilité, comment pourriez-vous conclure de-là que les sciences vous appartiennent de droit ; & que nous en devons être exclus par vos loix , qui sont des marques & des effets de vôtre brutalité. Vous abusez de l'éthimologie d'un mot Grec ; mais je veux vous en faire connoître la force , pour vous faire comprendre qu'un même mot peut signifier des choses différentes , ou que des mots differens ont quelquefois la même signification , ou qu'enfin on se sert de différentes expressions pour signifier des choses diverses.

Ou vous prétendez que les sciences sont l'appanage de la Religion Payenne, ou des Gentils , & de ceux qui ont connu les premiers la force de ce mot ; si vous dites qu'elles appartiennent de droit à la Religion Payenne , apprenez-nous quels Prêtres ont fait cette Loy , & dans quels païs ils l'ont faite , comme d'immoler de certaines victimes à de certains démons ; car on ne sacrifie pas à tous indifféremment les mêmes victimes , ny de la même maniere. Il faut sur cela consulter vos Prêtres & ceux qui ont traité des sacrifices. C'est un acte de piété dans le païs des Lindiens de faire des imprecations à Boutene ; ce peuple prétend honorer cette Divinité en luy disant des injures : les habitans du mont Taurus égorgent leurs hôtes par un sentiment de religion ; les Lacédémoniens se laissent foïetter devant l'Autel de Diane ; les Phrygiens permettent qu'on les chatte après qu'on les a charmez par le son des flutes ; ils se mettent à danser quand on leur a ôté les parties viriles : on voit des peuples qui ne condamnent point l'amour des garçons , d'autres approuvent la fornication ; je ne parcoureray point en détail toutes les cérè-

140 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
monies qui ont cours parmi tant de nations différentes; pourriez-vous prouver que l'usage de la langue Grecque appartient à quelque Dieu, ou à quelque démon par un privilège spécial? quand même cela seroit effectivement, vous ne pourriez conclure que les Gentils seulement eussent droit de s'en servir, quoy-que quelqu'un de vos Dieux s'attribuât une chose qui est commune, puisqu'il est ordonné par les loix d'immoler ce qui est commun.

Si vous dites que la langue Grecque appartient de droit aux Gentils, & que nous en devons être privez comme d'un heritage, où nous n'avons rien à pretendre, montrez-nous sur quelles raisons vous fondez ce droit imaginaire; car quand même vous seriez obligez d'honorer vos Dieux par un langage particulier, comme par un culte spécial, il ne s'en suivroit pas de-là que toutes les sciences du monde fussent attachées à vôtre religion, & que par conséquent nous dussions en être exclus: vos maîtres ne vous ont point appris à tirer de pareilles conséquences; deux choses ne sont point confonduës pour avoir le même objet; si le même homme étoit Peintre & Orfèvre, la Peinture & l'Orféverie ne seroient pas pour cela la même chose; cela est frivole & ridicule.

Je vous feray encore une question à vous qui avez tant d'amour pour la langue Grecque & pour les sciences; prétendez-vous nous défendre absolument toutes les locutions Grecques; les vulgaires qui ont cours parmi le peuple? ou ne serons-nous-privez que des plus élégantes & des plus sublimes, dont il n'y a que les plus habiles maîtres qui se servent? mais comment pourez-vous faire cette distinction & ce partage, pour séparer les bonnes expressions des mé-

chantes que vous nous abandonnerez? si les locutions basses & triviales ne sont pas moins Grecques que les plus excellentes , pourquoy ne nous en privez-vous pas de même ?

Si vos Dieux parlent , si leurs voix passent par l'air , pour frapper nos oreilles , leurs expressions sont apparemment plus relevées & plus significatives que les nôtres ; ils se font entendre les uns aux autres par leurs pensées toutes nuës , d'une maniere que nous ne sçaurions dire ; il n'en est pas de même à nôtre égard. Une langue n'appartient pas seulement à ceux qui l'ont inventée , elle devient commune à tous ceux qui s'en servent ; il faut faire le même raisonnement touchant les arts & les sciences. Comme dans un instrument de Musique la même corde rend des sons différens , selon qu'elle est plus , ou moins tenduë ; c'est au maître de Musique à la mettre sur le ton qu'il jugera à propos pour la beauté de son concert : Ainsi quoy-que les mots ayent été inventez par différens maîtres , pour des Arts & pour des usages particuliers , il est cependant permis à tout le monde de s'en servir ; c'est ce qui fait l'agrément de nôtre vie , qui est beaucoup adoucie par le commerce & la société.

Vous soutenez qu'il n'appartient qu'à vous de parler Grec ? ne sont-ce pas les Phéniciens qui ont inventé les Lettres , ou les Egyptiens comme d'autres l'asséurent , ou plutôt les Hébreux qui sont encore plus sages que les Phéniciens & les Egyptiens , & qui sont tres-persuadez que Dieu a écrit de son doigt leur Loy sur deux Tables? Vous croyez que l'Atticisme est vôtre appanage ? à qui appartiendra-t-il de compter , de supputer , de se servir de poids & de mesures , de ranger une armée en

142 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
bataille ; d'apprendre la science de la guerre ? les  
seuls Eubéens auront-ils ce privilege ; s'il est vray  
que Palamede , qui a trouvé tant de belles inven-  
tions étoit Eubéen ; sa science l'exposa à la haine  
de ses envieux , c'est pour cela qu'il fut cité en  
jugement , & que les Grecs qui faisoient la guerre  
aux Troyens le condamnerent à la mort. Que de-  
viendrons-nous , si les Phéniciens , les Egyptiens ,  
les Hébreux , que nous regardons comme nos maî-  
tres , si les habitans d'Eubée s'approprient toutes  
les sciences selon vos principes ? que leur répon-  
drons-nous , puisque nos propres raisons nous con-  
damnent ? nous tomberons dans la même disgrâce  
que le Geay , qui s'étoit paré de plumes étran-  
geres ; quand on nous aura enlevé nos ornemens  
empruntez , on verra nôtre nudité.

Voudrez-vous aussi vous attribuer toute la gloire  
de la Poësie ? n'appartient-elle pas à meilleur  
titre à cette vieille , laquelle se voyant heurtée  
par un jeune homme qui marchoit d'un pas pré-  
cipité , l'accabla d'injures , & fit un vers dans sa  
colere ; le jeune homme en sentit la beauté ; il fit  
des réflexions sur le nombre & sur la cadence ;  
voilà comme la Poësie fut inventée. Vous attribuë-  
rez vous aussi l'invention des armes ? ne sont-ce  
pas les Cyclopes qui ont été les premiers forge-  
rons. Si vous croyez que la pourpre est la plus  
précieuse chose qui soit au monde , puisque c'est  
elle qui vous donne le pouvoir de faire des loix , &  
cette haute réputation de sagesse ; pouvez-vous nier  
que les Tyriens n'en soient les inventeurs , & qu'un  
chien après avoir mangé un certain poisson dont  
le sang luy teignit d'une couleur fort vive les poils  
qu'il avoit aux environs des levres , ne leur ait  
appris à teindre ce superbe drap , & si funeste aux  
mauvais Princes.

Que répondrons-nous aux Athéniens, s'ils nous chicanent pour nous ôter le pouvoir de construire des vaisseaux, & de labourer la terre ; quand ils nous raconteront l'histoire de Cères & de Triptoleme, de Céléé, d'Icare & de ces infames mysteres que vous n'osez célébrer que dans les tenebres, tant ils sont abominables ? mais pour passer tout le reste, & pour venir tout d'un coup au dernier point de vôtre impiété ; qui vous a appris à honorer vos Dieux comme vous faites, & toutes les cérémonies du culte superstitieux que vous leur rendez ? ne sont-ce pas les Thraces comme l'étymologie du mot le prouve assez ? les Chaldéens, ou les Cypriots vous ont enseigné l'usage des sacrifices ; l'Astronomie est venuë des Babyloniens, les Egyptiens ont inventé la Geométrie ; les Perses sont les premiers maîtres de la Magie ; l'art de deviner par les songes a été trouvé par les Telmésiens ; les Phrygiens ont trouvé le secret de deviner par le vol des oiseaux ; ce sont les premiers qui ont examiné avec plus de curiosité tous leurs mouvemens. Ne sont-ce pas des particuliers qui ont inventé toutes les autres superstitions, qu'on a rassemblées, pour en faire cette chimere de Religion que vous avez ?

Faudra-t-il que nous abandonnions tous les arts à leurs inventeurs, & que nous ne retenions que le vice, & ces nouveautez superstitieuses que vous appelez le culte divin ? Vous êtes le premier des Empereurs Chrétiens qui s'est révolté contre le Seigneur, comme autrefois les esclaves Scythes se révolterent contre leurs maîtres. Vous auriez fait une action mémorable en exterminant cette race maudite ; par vos sages réglemens, pour rendre à l'Empire son premier lustre, comme vous



144 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
difiez, & pour nous délivrer de toutes sortes d'in-  
quiétude & d'embaras, par l'assoupissement des  
guerres civiles & domestiques, qui sont bien plus  
odieuses que les guerres étrangères, & qui sont  
aussi beaucoup plus à craindre; parce que c'est une  
chose bien plus horrible de déchirer sa propre chair  
qu'une chair étrangère. Il n'y a rien à répliquer  
à tout ce que je dis. Si vous croyez que ces in-  
ventions sont les effets d'une basse malignité qui  
se cache sous les apparences d'une fausse douceur,  
& que ces détours sont indignes de la majesté de  
l'Empire; je vous feray voir que le tyran a eu re-  
cours à des artifices encore bien plus lâches & bien  
plus honteux.

Il s'appercevoit assez que nôtre doctrine étoit  
appuyée sur des témoignages irréprochables,  
qu'elle étoit tout-ensemble ancienne & nou-  
velle; ancienne par rapport aux Prophéties,  
qui l'avoient prédite, & aux caractères de la Di-  
vinité qui y sont si-bien marquez; nouvelle par  
rapport à l'avènement du Fils de Dieu & aux pro-  
diges qui ont été faits pour l'établissement de nô-  
tre Religion. Il n'y a rien de plus noble que la forme  
de l'Eglise qu'on nous a prescrite, & que nous avons  
conservée jusqu'à maintenant; de quels stratagèmes  
Julien s'est-il servi pour la renverser? Il imita la  
politique de Rapsace General des Assyriens, qui  
commandoit l'Armée de Sennachérib; ce Général  
étant venu en Judée, & assiégeant Jérusalem avec  
de nombreuses troupes voyoit à regret que tous ses  
efforts étoient inutiles, & que ses espions ne luy  
apprennoient rien de positif de l'estat où se trou-  
voient les assiégez. Il changea de méthode, il  
employa la douceur pour s'emparer de l'esprit des  
Juifs; il leur parloit en leur langue naturelle, pour  
les

les apprivoiser. Les Assiégés se rebuterent d'abord, ils l'obligerent de se servir de la langue Syriaque en traitant avec eux ; ils eurent peur qu'il ne triomphât de leur liberté par la douceur de son langage.

C'est l'artifice que Julien a imaginé ; il résolut de bâtir des Colleges dans toutes les Villes, & de fonder des Chaires de divers ordres pour les Docteurs, qui auroient le soin d'expliquer les dogmes & les cérémonies du Paganisme, d'enseigner la morale avec les sciences les plus abstraites. Il ordonna qu'on chanteroit des Hymnes à deux chœurs, & il détermina des punitions contre ceux qui y feroient des fautes, tâchant d'imiter en toutes choses nos mœurs & nôtre discipline. Il avoit formé le dessein de construire des Hôpitaux, des Monasteres, des Maisons pour des Vierges, témoignant d'avoir beaucoup de tendresse & de compassion pour les pauvres ; il vouloit imiter la loüable coûtume que nous avons de les recommander de villes en villes par des Lettres circulaires. Telles étoient les résolutions que ce nouveau dogmatiste avoit prises : tous ces projets furent inutiles ; je ne veux pas décider, si c'est un avantage pour luy, ou pour nous qu'ils n'ayent pas réussi, & que ses desseins se soient évanouïs comme des songes. On eût connu à quoy aboutissent les grands mouvemens que se donnent les hommes qui ne sont gueres plus efficaces que les efforts que font les Singes pour imiter ce qu'ils voyent faire, & qui ne l'imitent que tres-imparfaitement. Une Jument de Thessalie, une femme de Lacédémone, les hommes qui boivent les eaux de la fontaine Aréthuse ; c'est à dire, les Siciliens ne sont pas plus recommandables parmi les autres, selon l'expression de l'Oracle : que les inimitables Statuts faits par les Chrétiens, & qui leur conviennent uniquement, sont relevez

146 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
au dessus des autres loix. Les nations ne sçauroient imiter les préceptes de nôtre morale ; ce ne sont point des inventions humaines établies par le tems & un long usage ; ce sont des effets de la grace divine.

C'eût été une chose fort curieuse à voir de quelle maniere ils s'y seroient pris pour nous imiter ; quelle méthode ils auroient observée en enseignant , & quel fruit ils auroient retiré de leurs assemblées. Je crois que cette République eût ressemblé à celle de Platon , qui étoit toute fondée sur de belles idées. La Philosophie est divisée en deux parties, la contemplation & l'action ; l'une est bien plus sublime & plus difficile que l'autre qui est beaucoup moins noble ; mais plus utile. Nous sçavons parfaitement joindre la contemplation à l'action , & nous possédons ces deux vertus dans un degré éminent ; l'action nous sert comme d'échelle pour nous élever à la contemplation des choses célestes. Ceux qui n'ont pas vécu selon les règles de la sagesse ne peuvent jamais devenir sages.

Je ne sçay laquelle de ces deux parties est plus ridicule , ou plus foible parmi les Payens ; d'autant que leur système n'est point fondé sur l'inspiration divine : semblable à ces arbres plantez sur le sable qui ne prennent point racine, & que les orages entraînent aisément. Examinons d'abord la beatitude qu'ils attendent : joüons & entretenons-nous avec eux , comme l'on fait sur la Scene dans la Comédie ; & puisque l'écriture veut que nous soyions dans la joye avec ceux qui sont dans la joye , que nous pleurions avec ceux qui pleurent , abaissons-nous aussi aux badineries de ceux qui badinent ; les Poëtes reconnoissent que les larmes excitent quelquefois la risée.

Que l'on ouvre donc ce beau théâtre, car quel autre nom peut-on donner à leurs Temples? que les herauts crient, que les peuples viennent en foule de toutes parts; que ceux que l'âge, la vertu, le rang, la naissance, la sagesse mondaine qui a plus d'agrément que de piété, relevent au dessus des autres président à cette assemblée. Nous voulons bien être les témoins de cette cérémonie; à quoy aboutiront ces préparatifs? que les Présidens revêtus de pourpre, ornez de fleurs, & de rubans fassent le dénombrement de leurs disciples. J'ay remarqué qu'ils affectent une certaine gravité, & une majesté qui impose au peuple, & qui l'ébloüit. Les choses basses, & communes se font aisément mépriser; ce qui a un air de grandeur, & d'élevation imprime le respect, & a plus d'autorité. Voudront-ils bien avec ce faste s'abaisser jusqu'à nous, & se persuader comme nous faisons, que la grandeur interieure est préférable à cette sublimité, qui n'est qu'apparente, & superficielle. Nous ne faisons pas plus d'état de la beauté extérieure, que d'une peinture, & nous appliquons tous nos soins à perfectionner nos mœurs; nous voulons qu'on ne fasse attention qu'à ce qui touche l'ame; c'est le moyen le plus court & le plus seur pour instruire le peuple.

Qu'ajouterez-vous à ces préambules? vous choisirez des interpretes, pour expliquer les divins oracles, comme il vous plaît de les appeller; vous parcourerez les livres de Théologie & de Morale, la fameuse Theogonie d'Hesiodé où il décrit avec tant de pompe les guerres des Geans, & des Titans, mêlant à des aventures surprenantes des noms effrayants & bizarres. On citera Cotus, Briareus, Gyges, Encelade, des dieux armez de

148 SERMON III. DE S. GREGOIRE;  
foudre , des monstres avec des pieds de serpens  
écrasez sous des montagnes qui servirent de tom-  
beaux à ces soldats audacieux. On parlera aussi des  
monstres qu'ils engendrèrent , des Hydres , des  
Chimeres , des Cerberes , des Gorgones , d'où sont  
venus tous les maux qui desolent le genre humain.  
Voila les faits surprenans qu'on tirera de la Theolo-  
gie d'Hesiodé.

Orphée paroîtra ensuite , ce Poète fameux qui  
entraînoit tout après luy par la douceur de son  
chant , & de son lut. Qu'il entonne ce dystique à  
la loüange de Jupiter ; *Jupiter qui êtes le plus glo-  
rieux , & le plus grand des Dieux ; qui vous rou-  
lez dans le fumier des brebis , des chevaux , & des  
mulets !* voila un beau panegyrique , comme si le  
Poète n'eût pu exprimer autrement la puissance ,  
& la fécondité de ce dieu. Voici un autre trait de  
cette éloquence poétique ; *après que la Déesse eut  
parlé elle découvrit ses deux cuisses ;* pour inspirer  
plus de passion à ses amans ; on renouvelle encore  
par des signes & des representations l'idée de cet-  
te turpitude. Que Phanes se joigne aux autres ,  
Ericapeus qui devore les autres dieux , & qui les  
vomit , pour être le pere des dieux , & des hom-  
mes. Ce sont les mysteres qu'on développera , &  
qu'on expliquera à ceux qui voudront avoir une  
connoissance plus parfaite de la divinité. Qu'on  
invente des allégories , & des interpretations pro-  
digieuses , & que le discours sans ordre , & sans  
suite , se précipite dans l'abyme de la contem-  
plation.

Dans quel rang mettez-vous Homere , ce Poète  
incomparable qui a parlé des dieux d'une manie-  
re si comique , ou si tragique , & qui a rempli ses  
Poèmes d'aventures ridicules , & affligeantes , qui

excitent la risée, & la compassion? C'est un spectacle curieux de voir les mouvemens que se donne Junon parée comme une courtisane pour réconcilier l'Océan avec Thétys, comme si le salut du genre humain eut dépendu de cette réconciliation, & du comerce que ces deux divinités devoient avoir ensemble; peut-être entendra-t-on sous cette allégorie l'assemblage temperé du sec, & de l'humide, ou quelque'autre chose plus absurde. Que doit-on penser des embrassemens de cette vénérable Junon, qui rassemble les nuages, & qui persuade à son époux de faire avec elle les actions les plus infames en plein jour? c'est en vain que les Poëtes leur applaudissent dans leurs vers flatteurs & qu'ils parent la terre d'hyacinte, & des fleurs les plus brillantes; de quelle utilité sont toutes ces fables?

A qui pourra-t-on persuader les aventures de votre Junon, sœur & épouse du grand Jupiter, Déesse que la blancheur de ses bras & la beauté de ses mains a renduë si fameuse, & qui malgré sa beauté s'est veuë exposée à de si grands perils, suspenduë dans l'air, attachée avec des chaînes dorées? peu s'en falut que les Dieux qui voulurent interceder pour elle auprès de Jupiter, ne fussent punis d'un empressement si charitable. Une autrefois cette même Déesse, parée de la maniere du monde la plus impudique, a recours à toutes sortes d'artifices pour inspirer de l'amour à Jupiter, qui est enfin forcé d'avoüer que l'amour qu'il a pour Junon l'emporte sur toutes les passions que les autres femmes ont allumées dans son cœur. Tous les Dieux se sont broüillez pour l'enlevement d'une femme débauchée de Lacédémone; on a eu peur que le Ciel ne

150 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
tomhât à cause de cette querelle, que la terre ne  
fût détruite, que l'Enfer ne s'ouvrit, & qu'il ne  
mît au jour ce qui avoit toujourns été enseveli dans  
des tenebres éternelles; cette crainte n'est-elle pas  
ridicule? que doit-on penser du mouvement terrible  
des noirs sourcils du maître des Dieux qui font  
trembler tout l'Olympe? qui ne riroit en enten-  
dant parler des blessures de Mars, & de ce  
trébuchet où il se trouva pris? cet amant peu rusé  
de la blonde Venus, cet adulateur étourdi se laissa  
sottement surprendre par le boiteux Vulcain, qui  
l'exposa à la risée de tous les Dieux, & qui l'o-  
bligea de payer une espede de rançon pour se dé-  
livrer du piège où il avoit donné avec tant d'im-  
prudence.

Y a-t-il parmi vous un esprit assez grand & assez  
sublime, quand même il égaleroit la sagesse & la  
prudence de Jupiter, qui pût donner un air de vray-  
semblance à ces fables que vous débitez avec tant  
d'élégance & d'agrémens, ou qui pût les rendre  
supportables, & en effacer l'infamie? si ces histoires  
sont véritables vous n'en devez point rougir, au  
contraire vous devez vous en faire honneur, &  
prouver qu'elles sont exemptes de turpitude. Car  
pourquoy recourir à des fables, comme si ce voile  
étoit assez épais pour cacher la honte de vos Dieux.  
Cette ressource marque que vous craignez, & que  
vous vous défiez de la bonté de vôtre cause. Si ce  
ne sont que des contes faits à plaisir, produisez-  
nous vos Théologiens, afin que nous puissions faire  
avec eux une dispute réglée, & qu'ils avoient que  
c'est à tort qu'ils s'appuient sur des faits fabuleux,  
dont ils rougissent les premiers, & qu'ils auroient  
pû dérober à la connoissance & à la curiosité du

peuple ; car tout le monde ne s'applique pas à l'étude : n'est ce pas une folie d'exposer aux yeux de la multitude des choses si mal inventées , & d'employer tant de figures & tant de tours pour les faire mieux comprendre ? ce qui est de plus fâcheux, c'est qu'il en coûte beaucoup pour construire des Temples & des Autels , pour ériger des Statués à ces Dieux imaginaires , pour leur faire des presens & de somptueux sacrifices ; c'est une impiété que de vouloir être pieux à si grands frais , puisqu'on le peut être sans s'incommoder & sans faire de dépense.

Vous dites que toutes ces choses ne sont que des fictions & des rêveries de vos Poètes , qui ont inventé la fable & la mesure , pour rendre la Poésie plus agréable & plus harmonieuse ; mais cependant que ces fables contiennent des mysteres dont les seuls habiles gens sont capables , voyez avec quelle netteté , & quelle équité je vas répondre à cette objection. Pourquoy donnez-vous des loüanges si outrées à des personnes si injustes ? vous mettez presque au rang des dieux des hommes qui devoient être fort satisfaits , de ce qu'on ne les punissoit pas de leurs profanations , & de leurs impietez. Vos Loix condamnent à la mort tous ceux qui font quelque leger outrage à quelqu'un de vos dieux , quand même cette offense ne seroit pas publique ; à quels supplices ne faut-il donc point condamner vos Poètes , qui ont dit publiquement des choses si outrageantes contre la gloire de vos dieux , & qui les ont exposez dans leurs vers à la risée des siècles à venir ? voila surquoy vous devez faire de serieuses reflexions.

Nous avons aussi parmi nous , je le confesse , des sens cachez sous des paroles mysterieuses ; mais a-



152 SERMON III. DE S. GREGOIRE,  
vec quelle methode , & avec quelle énergie ne  
font-ils point exprimez? les paroles dont on se sert  
n'ont rien de deshonnête, le sens qu'elles renfer-  
ment est admirable , & charme ceux qui peuvent  
le penetrer : c'est comme un beau corps revêtu d'un  
bel habit. L'enveloppe des choses divines ne doit  
point être mesléante , ny indigne du Mystere qu'elle  
cache , ou telle que les hommes auroient honte  
de s'en servir pour eux-mêmes ; il faut qu'elle soit  
parfaitement belle , ou du moins qu'on ne dise rien  
qui approche de l'extrême infamie , afin qu'on  
puisse plaire aux personnes raisonnables , sans bles-  
ser l'esprit du peuple. Vous en usez tout autrement,  
vos principes ne meritent point qu'on y ajoute foy ;  
les termes dont vous vous servez sont dangereux,  
& capables de séduire les personnes foibles. Y-a-  
t-il de la prudence à frayer au travers de la fange  
& de la bouë un chemin pour aller à la Ville , ou  
de chercher le rivage au travers des cailloux &  
des rochers? quelle utilité retirera-t-on de cette me-  
tode? vous enveloppez vos fictions sous un sens  
allégorique , mais personne ne vous croira , ny  
n'aura compassion des maux dont vous vous plai-  
gnez , parce que ce que l'on voit persuade mieux.  
De sorte que vos auditeurs ne profiteront point de  
vos discours ; vous pervertirez les spectateurs, qui  
ajouteront foy à ce qu'ils voyent de leurs yeux.  
Vos principes sont tellement éloignés des conclu-  
sions , qu'il est presque impossible de voir le rap-  
port qu'ils ont ensemble ; on a de la peine à se  
persuader que ce soit le même homme qui ait in-  
venté la fable , & composé le discours qui l'en-  
veloppe.

De quelle maniere traitent-t-ils la science des  
mœurs , par où débutent-ils , quelles raisons em-

ployent-ils? de quels preceptes, de quels conseils se servent-ils pour inspirer aux hommes l'amour de la vertu, & pour les faire gens de bien? par exemple, il n'est rien de plus utile aux Villes, que la concorde, & la conformité de sentimens; c'est ce qui lie les peuples, & les familles particulieres, c'est ce qui entretient l'union parmi les hommes, qui suivent les Loix que la nature a établies, laquelle a si bien disposé toutes choses, & rangé dans un si bel ordre les parties diverses qui composent l'Univers. De quels exemples vos Poëtes se serviront-ils, pour persuader aux hommes de vivre en bonne intelligence? leur raconteront-ils les guerres, les dissensions, les revoltes des Dieux, les maux qu'ils se font reciproquement en public, ou en particulier; leurs histoires, & leurs poëmes ne sont remplis que de ces aventures. De pareils exemples pourroient bien plutôt inspirer l'esprit de revolte aux hommes les plus pacifiques, & renverser la sagesse des plus sages, que leur donner de la moderation, & de la prudence. Puisqu'il est si difficile de porter à la vertu les hommes qu'on ne tâche point de séduire par l'attrait des plaisirs; le moyen de leur persuader d'être pacifiques, & débonnaires, quand ils verront que leurs dieux sont les modèles, & les protecteurs des vices contraires. Bien loin de regarder comme une infamie, ils se feront honneur de s'abandonner au crime, parce qu'ils se regleront sur le mauvais exemple des dieux, qui ont les mêmes passions, & qui sont comme autorisez par les sacrifices qu'on leur fait. Quelle indignité d'honorer dans les dieux les mêmes choses que les loix ordonnent de punir! voila comme vos Poëtes autorisent les plus grands desordres, & les plus grandes injustices.

Qu'on leur parle ensuite de l'honneur & du respect que les enfans doivent à leurs peres ; c'est l'obligation la plus étroite, après celle d'honorer Dieu. Qu'ils cherchent dans leur Théologie, & dans leurs livres des raisons pour persuader cette maxime : de quel poids ne sera point l'exemple de Saturne, qui chatra le Ciel pour l'empêcher d'engendrer des dieux, tandis que les flots ont la puissance de former une déesse de l'écume de la mer. Jupiter se revolta contre Saturne, suivant en cela le mauvais exemple qu'il luy avoit donné ; voila ce qu'on trouvera dans ces livres, pour porter les enfans à avoir du respect pour leur peres. Comment enseigneront-ils à mépriser les richesses ; & à ne faire que des gains légitimes, pour ne point s'exposer à toutes sortes de malheurs, par des aquisitions faites contre le droit & l'équité ? Comment excuseront-ils ce Dieu qui préside au gain, ce sac & l'habileté de Mercure à faire des larcins, cette maxime qui dit qu'Appollon ne prophétise pas pour rien, & qu'il n'y a rien de plus précieux que l'argent ? voila les sentences graves que vos Poëtes prononcent.

S'ils prêchent la pudeur & la continence, ils ne manqueront pas de beaux exemples pour appuyer ce qu'ils diront. Ils citeront Jupiter qui se met sous toutes sortes de formes, pour assouvir son impudicité ; il prend la figure d'une aigle amoureuse, pour enlever un jeune Phrygien, & afin que les dieux eussent plus de plaisir à boire, il leur faisoit verser l'ambrosie par les jeunes hommes qui servoient à ses débauches. Hercule deshonna dans une seule nuit les cinquante filles de Thestius ; j'ignore pourquoy vos Poëtes ne mettent pas ce bel exploit au nombre de ses glorieux travaux.

Il faut citer l'exemple de Mars pour moderer les saillies de la colere, & celui de Baccus, pour faire aimer la sobriété : que Diane enseigne à aimer les Pelerins ; qu'on deteste les fourberies à l'exemple de Mercure ; qu'on apprenne la retenüe à l'école de ce dieux boeteux, qui s'appuye sur deux jambes fort délicées, pour faire rire les autres dieux quand ils sont accablez de chagrin. Que Jupiter condamne la gourmandise, luy qui court jusqu'en Ethiopie avec la troupe des bienheureux, pour assister à un magnifique festin. Celui qui enleva de force à un laboureur un bœuf qui traînoit la charüe, & le dévora, d'où on luy a donné le surnom de Buthene ne sera-t-il pas encore un excellent maître de la sobriété ? tous les dieux qui accourent avec empressement à l'odeur de la fumée des viandes qu'on immole devant leurs autels, & à l'odeur du vin qu'on répand dans les sacrifices peuvent-ils servir de modeles de l'abstinence ?

Ces maximes approchent-elles des nôtres ? est-ce là ce que nôtre Religion nous inspire, lorsqu'elle nous prescrit de régler l'amour que nous devons avoir pour les autres sur celui que nous avons pour nous-mêmes, & de les traiter, comme nous nous traitons ? non seulement elle condamne les crimes effectifs, elle punit les mauvais desirs, aussi-bien que les mauvaises actions. La chasteté nous est si recommandable, que nous n'avons pas la liberté de regarder des objets qui pourroient la blesser le moins du monde ; on nous défend de nous mettre en colere, bien-loin de nous permettre d'user de violence, & de nous vanger ; les parjures sont à nôtre égard des crimes abominables, il n'y a que nous à qui il est défendu de jurer. La plupart renoncent aux richesses, & se condamnent à une pau-

156 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
vreté volontaire, qu'ils estiment plus que tous les biens du monde. La gourmandise qui est une maîtresse insupportable, & la source de toute sorte de maux est le vice de la plus abjecte populace; on trouve parmi nous des gens qui vivent comme s'ils n'avoient point de corps, tant ils se font de violence pour résister à la foiblesse naturelle. Ils se font une Loy indispensable de ne se permettre aucun crime, non pas même les plus legers à quoy les autres ne font pas seulement reflexion. Les Loix ne punissent que les effets des crimes, mais nous en punissons les principes, pour arrêter le mal dans sa source. Où trouverez-vous des gens qui donnent des benedictions à ceux qui leur disent des injures, & qui prient pour ceux qui leur font les plus cruels outrages? les crimes qu'on nous reproche ne nous blessent point, il n'y a que la verité qui nous blesse. Ceux qui souffrent la persécution sont obligez de céder; ceux à qui on enleve les habits se dépouillent volontairement eux-mêmes, & font des prieres pour leurs persécuteurs, afin de vaincre par la douceur leur audace, & leur insolence, & pour tâcher de convertir par leur patience ceux qui sont si maltraitez. Quand il seroit vray que les faux préceptes de vos Philosophes eussent la force de réprimer les vices peuvent-ils être comparez à nos maximes, qui nous font un crime de ne point s'avancer dans la vertu, & de demeurer toujours au même état, sans passer à un degré plus éminent, à peu près comme font ces machines qui courent sur le même point sans s'avancer & sans changer de place? On exige de nous que nous possédions la plupart des vertus, que nous nous y appliquions sérieusement, & que nous ayions un véritable desir d'acquiescer celles qui nous manquent,

jusqu'à ce que nous arrivions à la possession & à la fin, pour laquelle nous avons été créez, & où nous nous hâtons d'arriver, en élevant nos espérances aux grandes promesses que Dieu nous a faites par sa bonté.

---

## S E R M O N I V.

*Déclamation contre Julien l'Apostat.*

J'AY mis la dernière main à mon premier discours. J'ay suffisamment fait connoître la méchanceté de cet homme, par les persécutions qu'il nous a faites, & par celles dont il nous menaçoit, tout disposé à ajouter toujours des outrages plus cruels à ceux dont nous étions déjà accablez. Je me propose un autre but, je ne crois pas que jamais personne ait eu une pareille pensée; mais j'espère que mon dessein sera plus glorieux à Dieu, plus utile à ceux qui viendront après nous, & que vous l'approuverez. J'ay résolu d'ajouter à tout ce que j'ay déjà dit les justes punitions de Dieu, & les peines dont il châtie les impietez, quelquefois sur le champ, & quelquefois en différant sa vengeance, selon que sa sagesse qui nous gouverne, le juge à propos; s'il adoucit souvent nos maux, par sa miséricorde, il ne manque pas aussi de punir l'insolence & la témérité, par des ignominies & des peines proportionnées aux crimes qu'il châtie. Qui pourroit raconter les fleaux, les maladies, les playes, les afflictions corporelles dont il s'est servi pour se vanger des desordres des impies, mesurant ses châtimens sur leurs vices, les morts subites, & extraordinaires, les apparitions

158 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
tions qu'ils ont eues en songe, où étant éveillez,  
avoüant mais trop tard leurs desordres au mi-  
lieu des tourmens, & terminant par une penitence  
inutile une vie abominable. Ces punitions sont des  
marques sensibles de la colere de Dieu qui fait  
porter à des hommes criminels la peine qu'ils ont  
méritée par leurs sacrileges, les profanations qu'ils  
ont exercées dans les Temples, en abusant des va-  
ses sacrez dans leurs festins & dans leurs débau-  
ches, & par tous les autres crimes à quoy ils se sont  
abandonnez avec une impudence qui passe toutes  
sortes de bornes.

Je ne parleray point de toutes ces choses ;  
ce n'est pas que je pretende diminuer la certitude  
de tant de faits qui sont exposez à la veüe, & à  
la connoissance de tout le monde, ou attribuer au  
hazard des événemens si extraordinaires, comme  
font ceux qui en raisonnent si mal, & qui ont sur  
cela des pensées si déraisonnables ; mais je ne veux  
point m'arrêter sur des faits peu importans, pour  
passer legerement sur des choses d'une plus grande  
conséquence. Je décriray ce miracle dont tous les  
hommes conviennent, même ceux qui croient qu'il  
n'y a point de Dieu. La fureur dont Julien étoit  
transporté l'aigrissoit de jour en jour contre nous ;  
c'étoient comme des flots qui s'élevoient les uns  
sur les autres. Les premiers traits de sa folie étoient  
retombés sur luy-même ; il s'attaqua ensuite au  
Saint Esprit, & porta son insolence jusqu'à profa-  
ner les choses saintes. Je le comparerois volontiers  
à Jeroboam, ou à Achab, les deux plus impies  
Princes qui ayent été en Israël, ou à Pharaon Roy  
d'Egypte, ou à Nabuchodonosor qui à gouverné  
l'Assyrie, & pour abbreger, je luy donneroie tous  
ces noms, puisqu'effectivement il avoit les vices

de tous les autres , apostat comme Jeroboam , cruel comme Achab , endurci comme Pharaon , sacrilege comme Nabuchodonosor , plus impie que tous ces Princes. Après qu'il se fut abandonné à tous les vices , & qu'il eut surpassé en cruauté les tyrans les plus cruels ; après qu'il nous eût fait sentir par toutes sortes de supplices les effets de la tyrannie ( car il n'y eût jamais d'esprit plus fecond en méchancetez ) enfin après qu'il eut épuisé tous les artifices que sa fureur pût inventer , il déchaîna contre nous toute la nation des Juifs , qu'il jugea propres pour le seconder dans ses desseins , par une legereté qui leur étoit naturelle , ou par la haine envenimée qu'ils nous portent depuis long-tems. Il leur permit de retourner dans leur país , de rebâtir le Temple de Jerusalem , de renouveler leur ancienne discipline & leurs ceremonies , cachant ses veritables intentions sous les apparences d'une bienveillance affectée.

Ce dessein étant formé les Juifs remplis de belles esperances , car on est aisément trompé par ce qui plaît , s'appliquent avec beaucoup de joye à rebâtir leur Temple , n'épargnant ny soins , ny dépenses , pour conduire cet ouvrage à sa perfection. Ceux qui ont écrit cette histoire & qui admirent tout ce qui regarde les Juifs , racontent que les femmes non seulement se dépouillèrent de toutes leurs parures pour contribuer aux frais du bâtiment , mais mêmes qu'elles portoient la terre , sans se soucier de leurs beaux habits , surpassant par leur courage la delicatesse de leur complexion , & croyant mettre le comble à leur pieté , par les efforts qu'elles faisoient. Quel fut l'étonnement des Juifs , lorsqu'ils se virent contraints de fuir pour se garantir d'un effroyable tremblement de



460 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
terre qui menaçoit de les engloutir ? ils se réfugièrent dans le Temple voisin, ou pour prier, ou pour se mettre à couvert d'un orage si subit, ne voyant point d'autre retraite pour éviter le danger. On dit que le Temple refusa de leur donner asyle, quoy-qu'ils fissent toutes sortes d'efforts pour y entrer, se poussans & se pressans les uns les autres; les portes du Temple qui étoient ouvertes se fermerent d'elles-mêmes, ou par le secours d'une puissance invisible, qui vouloit épouvanter ces impies par ce prodige. Tous avoient de concert, qu'un tourbillon de flâmes qui sortit du Temple s'opposa aux efforts qu'ils faisoient pour s'y ouvrir une entrée. Les uns furent dévorés par le feu, comme ces infortunés habitans de Sodome, ou comme Nadab, & Abiud, qui n'avoient pas observé les ceremonies ordinaires, en brûlant l'encens: les autres furent estropiez dans tous leurs membres, pour servir d'exemple à la posterité, de la vengeance terrible que Dieu avoit exercée contre ces impies. C'est ainsi que cette aventure se passa; & il faut y ajoûter foy, ou douter de tous les miracles.

Mais voici encore un prodige plus surprenant, & plus autentique: une Croix lumineuse apparut au Ciel, tandis que les impies outrageoient la Croix sur la terre. Ce spectacle fut vû de tout le monde, afin que personne n'en pût douter; c'étoit comme la marque de la victoire & du triomphe que Dieu remportoit sur l'incrédulité de ces Athées. Que répondront à des preuves si convaincantes les Sages du monde, qui parlent de leurs mysteres en des termes si magnifiques, qui portent de larges barbes, & des manteaux si propres? dites-moy ce que vous pouvez m'objecter, vous qui faites des harangues

gues si pompeuses, & qui composez des histoires si peu croyables; qui vous attachez si scrupuleusement au mouvement des cieux, qui racontez tant de faussetez des influences celestes, & qui croyez que tous les événemens de la vie des hommes dépendent du cours des Planètes? Faites vôtre système, nommez les astres en qui vous avez plus de confiance, la couronne d'Ariadne, la chevelure de Berenice, le cigne luxurieux, le taureau indocile, le serpent, le capricorne, le lion & les autres qui ne sont connus que par les maux qu'ils font, & que vous mettez au rang des dieux, ou des étoiles selon vôtre caprice. Où trouverez-vous ce cercle dans vôtre mathématique, & cette étoile miraculeuse qui fit son cours d'Orient en Bethléem pour servir de guide au Mages? j'ay aussi quelque chose à vous objecter sur les Phénomènes célestes: cette étoile fut le signal de la nativité de JESUS-CHRIST, & de sa victoire; c'est ainsi que les signes célestes s'accordent avec ce qui se passe sur la terre, & qu'ils contribuent à entretenir l'harmonie qui regne dans l'univers.

J'emprunteray du Psalmiste ce que je vas dire; vous avez détruit des Villes en punition de leurs impietez, & des crimes qu'ils ont commis pareils à ceux dont ils se sont servis contre nous. Ces villes infortunées ont été ensevelies sous les eaux, ou englouties par des tremblemens de terre, & l'on peut ajouter que leur memoire a péri avec éclat; elles ont été tellement ruinées avec les lieux circonvoisins où l'impieté regnoit davantage, qu'il faudroit bien du tems pour les rétablir à ceux qui voudroient l'entreprendre. Tels ont été les prodiges que la terre & le ciel ont fait paroître. L'air n'a-t-il rien montré de miraculeux, & n'a-t-il pas

été sanctifié par les signes de la Passion de JESUS-CHRIST? que ceux qui ont été témoins & spectateurs de ce miracle montrent leurs habits, où l'on voit la figure de la Croix imprimée. Au moment que quelqu'un des nôtres, ou de nos ennemis racontoit cette aventure, il voyoit une Croix peinte sur luy, ou sur son voisin si distinctement & d'une maniere si éclatante, que les plus habiles Peintres n'eussent pu en tracer une avec des couleurs plus vives; ce prodige surprit tellement les assistans, qu'ils se mirent à invoquer tous d'une voix le Dieu des Chrétiens, ils luy adressèrent leurs prieres & le comblèrent de loüanges. Les autres sans differer davantage coururent avec empressement se jeter aux pieds de nos Prêtres, les conjurant de leur ouvrir l'entrée de l'Eglise par le Bapême, & de les admettre à nos plus sublimes Mysteres: voila le fruit qu'ils ont retiré de ces prodiges.

Julien ne pouvant plus moderer les saillies de la fureur dont il étoit agité, se précipita enfin dans le dernier malheur. Se flattant d'avoir réduit les affaires des Chrétiens au point qu'il souhaitoit, ses premiers succez luy firent acroire qu'il étoit en état de tout entreprendre, & que rien n'étoit capable de luy résister; & prenant occasion de quelques avantages qu'il avoit remportez sur les Barbares d'Occident, il forma un projet également sage & humain. Il fit marcher deux armées l'une de soldats, l'autre de démons qui luy servoient de guides, & sur qui il avoit mis toute l'esperance du succez de l'expédition qu'il meditoit contre les Perses, s'appuyant plutôt sur une aveugle témérité, que sur la force de ses troupes; cet homme si prudent ne faisoit pas reflexion qu'il

Y a une extrême différence entre la confiance , & l'audace , quoy-que ces deux qualitez ayent du rapport entr'elles. C'est magnanimité d'avoir un courage affermé dans les entreprises hardies ; au contraire c'est un signe de lâcheté de se laisser abattre à l'approche du danger. Ce n'est pas une temerité de s'exposer avec courage sans reculer où le peril est plus pressant , c'en seroit une d'y courir aveuglément , & de ne pas s'arrêter où il le faut ; car la prudence apprend à ceder quelque-fois.

Ce n'est pas la même chose de conserver ce que l'on possède , ou de faire de nouvelles conquêtes. Les personnes sages appliquent leurs premiers soins à la conservation de ce qui leur appartient , & s'ils trouvent une occasion favorable de s'agrandir, sans peril , ils ne la négligent pas ; mais ils ne s'y embarquent point, s'il y a trop à risquer. Celuy qui hazarde tout, pour venir à bout de ce qu'il a projeté , fait connoître sa folie ; semblable à un gladiateur peu expert , qui veut faire parade de son art , avant que de s'y être suffisamment exercé ; ou à un Pilote qui attaque un vaisseau ennemi avec un vaisseau mal équipé.

Julien sans prendre aucune mesure se mit en devoir d'exécuter ses projets : la persécution avoit réduit les affaires de l'Empire à un état déplorable ; cela n'empêcha pas ce Prince inconsidéré de songer à de nouvelles conquêtes , comme un nouveau Salmonée , il vouloit imiter le bruit du tonnerre avec une trompette , & marcher sur les traces des Trajans , & des Hadriens , ces illustres Empereurs , qui ne se faisoient pas moins admirer par leur sagesse , que par la grandeur de leur courage. Il ne se souvenoit plus des malheurs de Carus , & de

164 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
Valerian, qui porterent les peines de leur imprudence, dans une entreprise qu'ils avoient si mal concertée, & qui perirent au milieu de leurs prospéritez sur les confins de la Perse; car comme dit le Poëte tragique, ce n'est pas à la fortune qu'il s'en faut prendre.

L'Empereur plein de grandes esperances n'étoit occupé que de ses projets; tous les oracles qu'il avoit consultez par tant de sacrifices abominables luy promettoient que la Perse seroit bien-tôt détruite. Quelle victime, grand Dieu avoit-il promis pour le fruit de cette victoire? il s'étoit engagé d'abolir la Religion Chrétienne, & d'immoler tous les Chrétiens, s'il reussissoit dans cette entreprise. Les commencemens furent tres-heureux; voici ce que ses flatteurs en racontent avec des termes magnifiques. Après qu'il eut pris & ravagé toute cette partie de l'Assyrie, que l'Euphrate en cotoyant la Perse arrose, & où il se joint au fleuve Tigris; après qu'il se fût emparé de quelques Châteaux sans défense, soit qu'il eût surpris les Perses, par sa promptitude, ou qu'ils fissent semblant de céder, pour l'engager davantage dans leur païs, comme le bruit en courut: Il s'avança avec son armée, cotoyée de ses vaisseaux qui portoient sur ce Fleuve les provisions de bouche, & de guerre, & campa à Crésiphon. Il avoit un desir si ardent de se voir auprès de cette Ville, qu'il croyoit en y approchant avoir remporté à demi la victoire. Les choses tournerent tout autrement, & commencerent à changer de face. Crésiphon est une forte Citadelle, qu'on ne peut prendre que difficilement; ses murailles sont de brique cuite, avec un fossé profond, entouré de marais, & du Fleuve qui coule aux environs. Cette Citadelle est

épaulée d'une seconde place, qu'ils appellent Coché, que l'art & la nature ont également fortifiée, & qui est tellement jointe à l'autre forteresse qu'elles ne font ensemble qu'une même ville, n'étant séparées que par la riviere.

Julien ne pouvant ny les prendre d'assaut, ny les assieger, ny avancer davantage dans le país avec ses troupes, sur tout avec l'armée navale; car il y avoit danger qu'on ne l'accablât de traits des éminences de la Citadelle, & qu'on ne luy empêchât le passage; voila pourquoy il resolut de laisser cette Place derriere luy, & de passer outre. L'Euphrate est le plus grand Fleuve du monde; il en avoit détourné une partie tres-considerable, à la faveur d'un ancien canal dont on voyoit encore quelques vestiges, & assez profond pour porter les vaisseaux de l'Empereur, de sorte qu'il les fit passer en toute seureté sur le fleuve Tigris, qu'il avoit joint à l'Euphrate par le moyen de ce canal. C'est ainsi qu'il se mit à couvert de ces Citadelles.

Les Perfes dont les troupes grossissoient tous les jours commencerent à paroître, resolus de se défendre sans l'attaquer de front, & de ne s'exposer au hazard d'une bataille, qu'à la derniere necessité, pouvant vaincre sans peril, en se battant en retraite, & faisant pleuvoir sur les ennemis une grêle de fleches des hauteurs où ils se retiroient, ou les engageant dans des défilez impraticables, après s'être saisi de tous les passages avantageux, ce qui mettoit l'armée Romaine dans l'impuissance de passer outre. Julien se trouvoit alors dans une grande perplexité, ne scachant quelles mesures prendre; ses deliberations eurent une issue tres-malheureuse. Un certain homme assez recomman-

166 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
dable parmi les Perſes , imitant la trahiſon que Zopyre fit autrefois à Cyrus , lorsqu'il aſſiégeoit Babylone , & feignant de vouloir beaucoup de mal au Roy de Perſe , dont il avoit reçu de grands outrages à ce qu'il diſoit , & d'avoir une envie ſincere de rendre ſervice aux Romains , vint leur faire de grandes offres pour les éblouir par cet artiſice , & attirer leur confiance.

A quoy ſongez-vous , dit ce fourbe , en ſ'adreſſant à l'Empereur ? pourquoy ſi peu de reſolution dans une entrepriſe de cette importance , dequoy ſervent toutes ces provisions , & tant de préparatifs inutiles , qui ne ſont bons qu'à entretenir la lâcheté des ſoldats ? il n'eſt rien de plus difficile , que de dompter la gourmandiſe , mais il n'eſt rien de plus glorieux , que de mettre dans ſa propre valeur l'expérience qu'on a de vaincre. Si vous voulez croire mes conſeils , vous vous déſerez de vôtres armées navales , qui ne font que ralentir le courage de vos ſoldats , & vous prendrez une autre route , où je m'offre à vous ſervir de guide , car je connois la Perſe mieux qu'homme du monde , pour vous jeter ſur le païs de vos ennemis , d'où vous sortirez comme il vous plaira , après avoir heureuſement terminé une ſi glorieuſe entrepriſe. Je ne vous demande de recompence , que lorsque vous aurez retiré tout le fruit que vous pourrez de ma bienveillance , & de mes avis.

Ce diſcours artiſcieux perſuada Julien , car les eſprits legers ſont naturellement crédules , & Dieu prend plaisir à ſe jouer des impies. L'armée commençoit à ſouffrir de grandes incommoditez ; on avoit mis le feu aux vaiſſeaux , les provisions de bouche étoient conſumées , on ſe moquoit déjà de

la simplicité de l'Empereur, ces railleries étoient pour luy autant de coups de poignard, on n'avoit plus d'esperance, le guide s'étoit évadé, les ennemis entouroient l'armée, on ne voyoit de tous côtez que d'affreuses images de la guerre; on ne pouvoit avancer que difficilement, les soldats n'en pouvoient plus, leur courage étoit presque éteint, la colere & le dépit transportoit l'Empereur, il n'y avoit pour luy d'autre ressource, que de renoncer à l'Empire, & au commandement de l'armée. Tous les Historiens sont d'accord sur ce que je viens de raconter; les avis sont differens pour la suite de cette histoire; ceux qui se trouverent à la bataille, aussi-bien que les absens varient sur les circonstances.

Les uns disent que Julien qui couroit de toutes pars fut blessé d'un javelot par les Perles, & qu'il luy arriva la même chose qu'à Cyrus fils de Parysatis, qui ayant attaqué avec dix mille hommes son frere Artaxerce, perdit la victoire par son imprudence, & sa temerité, quoy-qu'il combatit avec beaucoup de courage. Les autres assurent que l'Empereur ayant monté sur une éminence, pour mieux voir les mouvemens de son armée ébloui du grand nombre de ses troupes qui étoient fort superieures à celles de ses ennemis, dit que ce seroit une chose indigne de ramener tant de gens sur les terres des Romains; comme s'il eût été fâché qu'ils se pussent sauver. Un soldat irrité par ces paroles, sans se soucier du peril où il s'exposoit, luy passa son épée au travers du corps. D'autres racontent qu'un certain fou, ou un plaisant qui suivoit l'armée, pour faire rire, & pour divertir les grands pendant leurs repas, fit le coup. D'autres en attribuent la gloire à un Sarrazin.



Quoy-qu'il en soit l'Empereur reçut une blessure mortelle, & cette seule playe sauva l'Empire, & la vie d'une infinité de personnes. Ce que j'admire le plus dans cette aventure, c'est que cet homme si vain qui se vançoit de tout sçavoir, ne prévint pas qu'on devoit luy enfoncer le poignard dans ses propres entrailles.

Outre toutes les autres marques qu'il donna de sa folie, en voicy une des plus éclatantes; il étoit couché sur le rivage, fort affoibli de sa blessure; il sçavoit que plusieurs de ceux qui s'étoient fait passer pour des dieux avoient joué d'adresse, pour dérober finement leur mort à la connoissance des hommes; Julien entêté du desir d'un pareil honneur, & souhaitant de cacher l'infamie de sa mort, & de sa témérité, quelle résolution prend-il, que fait-il? car la méchanceté ne s'éteint pas avec la vie: il se met en devoir de se jeter dans le Fleuve, secondé de quelques-uns de ses intimes amis à qui il fit part de ce secret; si quelques Eunuques de la Cour qui s'apperceurent de son dessein ne s'y étoient opposez, detestant une action si noire & si impie, les hommes aveuglez adoroient maintenant cette nouvelle Divinité.

Ainsi mourut Julien, après avoir gouverné l'Empire, & fait la guerre de la maniere que nous venons de le raconter. On luy nomma pour Successeur, celui que les conjonctures pressantes, & le peril évident où se trouvoit l'armée appelloient nécessairement à l'Empire; mille belles qualitez avec sa pieté singuliere, sans parler de sa bonne mine le rendoient digne de commander aux autres. Ne pouvant combattre les Perses, ny aller plus avant dans leur país, quoy-qu'il ne manquât ny de grandeur de courage ny d'activité, il applica

tous ses soins à retirer ses troupes , qui étoient fort fatiguées , & qui n'avoient plus d'esperance ; de sorte qu'il fut plutôt l'heritier du malheur de Julien , que de l'Empire.

Si les Perses n'eussent usé de la victoire avec beaucoup de moderation , comme ils ont coutûme de faire dans leur prosperité ; soit qu'ils craignissent quelque revers , comme le bruit en courut , & s'ils n'eussent fait les premieres demarches pour la conclusion de la paix , nôtre armée ne pouvoit éviter une entiere défaite. Elle étoit à leur discretion , ils avoient tous les avantages du lieu , faisant la guerre dans leur païs ; les bons succez qu'ils avoient eus les rendoient fiers , & leur donnoient de bonnes esperances pour l'avenir. Jovinien ne songeoit qu'à sauver l'armée , comme je l'ay dit , pour conserver les forces de l'Empire Romain , qui étoient fort affoiblies , plutôt par la témérité du chef , que par la lâcheté des soldats. La paix que firent les Perses fut honteuse , ils imposèrent aux Romains des conditions indignes de la gloire , & de la grandeur de l'Empire. Ce seroit à mon sens une grande injustice de s'en prendre à Jovinien , au lieu de rejeter sur Julien la cause de tous les malheurs qui arriverent. Le bled n'appartient pas aux moissonneurs , il appartient à celui qui l'a semé. Celuy qui n'a pû éteindre le feu n'est pas un incendiaire , c'est celuy qui l'a allumé ; ou pour me servir d'une expression d'Herodote , qui disoit en parlant de la tyrannie des Samniens , Histieus à fait cet habit , mais Aristagoras s'en est revêtu en prenant la place de son Prédecesseur.

Que restoit-il à faire , sinon de rendre aux Romains le cadavre d'un impie , qui venoit d'expirer d'une maniere si tragique ? nous avons aussi le

170 SERMON IV. DE S. GREGOIRE;  
corps de son prédecesseur : faisons le paralelle de ces deux Empereurs, pour en connoistre la difference; peut-être les morts sont-ils touchez de ces comparaisons, & qu'elles ajoutent quelque chose à leur bonheur, ou à leur malheur. Le corps de Constantius fut conduit comme en triomphe, tout le monde le combloit de louanges, & de benedictions; nous luy rendîmes les devoirs dont nous avons accoûtumé d'honorer les morts, par des chants nocturnes, avec des cierges allumez, pour adoucir en quelque maniere la douleur que cause un spectacle si triste. Ce que je vas dire paroîtra peut être incroyable, quoy-que le bruit s'en repandit alors universellement; tandis que ce convoi passoit sur le mont Taurus, pour se rendre à Constantinople, on entendit des voix sur les éminences, comme de gens qui chantoient & qui accompagnoient le corps; c'étoient apparemment des Anges, qui rendoient ce devoir funebre à l'Empereur en récompense de sa pieté. Car quoy-qu'il eut fait quelque brèche à la Foy, il en faut rejeter la faute sur la méchanceté, & l'importunité des courtisans, qui abusoient de la simplicité, & du peu de résolution d'un Prince, qui n'étoit pas assez ferme sur la Foy, & qui ne prevoit pas tous les dangers où il s'exposoit, par un zèle inconsidéré, sous prétexte de défendre la bonne doctrine.

Mais nous pleins de reconnoissance envers son pere, qui avoit été le premier Empereur Chrétien, qui avoit affermi les fondemens du Christianisme, & laissé son fils heritier de sa Foy, aussi bien que de son Empire, nous avons rendu tous les honneurs que nous avons pu à la mémoire d'un Prince, qui avoit gouverné l'Empire Romain avec tant

d'équité, & qui étoit mort si saintement. Qu'est-il besoin de raconter, avec quel empressement les peuples vinrent audevant du convoi, lorsque l'on commença à approcher de la Ville Imperiale? toute l'armée rangée en bataille accompagnoit le corps de l'Empereur, comme s'il eût été en vie: on n'a jamais veü, & l'on ne verra jamais une Pompe funebre plus magnifique. Son Successeur devenu fier, & insolent à cause de la pourpre dont il se voyoit revêtu, voulut avoir part comme les autres à cette lugubre cérémonie, soit qu'il le fit de son plein gré, ou par une espeece de contrainte, comme on le disoit. Quoy que les soldats eussent reconnu le nouvel Empereur, & qu'ils se fussent soumis à ses ordres, ils rendoient cependant de plus grands honneurs au défunt, parce qu'un malheur récent nous frappe, & nous touche davantage; l'amour qu'ils luy portoit les accabloit de tristesse, & leur faisoit sentir vivement la perte qu'ils venoient de faire: ils trouvoient mauvais que l'apostat, ne traitât pas l'Empereur avec le respect qu'il devoit, & ils l'obligerent de venir en habit décent au devant de son corps; c'est-à-dire de mettre bas le diadème, & d'accompagner les yeux baissés le convoi jusqu'au lieu de la sépulture, qu'on avoit marquée dans le célèbre Temple des Apôtres; telle fut la pompe funebre de nôtre Empereur.

Comme l'expédition de Julien avoit été tres-honteuse, son retour fut encore plus ignominieux les peuples, les Villes entieres en faisoient de sanglantes ralleries dont on se souvient encore. Le convoi étoit suivi d'une troupe de comediens & de boufons qui luy reprochoient son apostasie sa défaite & sa mort d'une maniere comique, &

172 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
ridicule, n'oubliant rien de tout ce que leur art & leur  
impudence pouvoient leur inspirer de plus insultant.  
Ils accompagnerent le corps jusqu'à Tarfe qui le re-  
ceut ; je ne sçay par quelle fatalité on a condamné  
cette Ville à souffrir un si grand outrage. On l'a  
inhumé dans un Temple infame , & dans un tom-  
beau abominable , que les tenebres derobent aux  
yeux des gens de bien. Je raconte ces circonstan-  
ces , comme ce qu'il y a de plus criminel dans la  
vie de l'Empereur ; je sçay que deux ou trois de  
ses flatteurs , aussi impies que luy , sans parler des  
autres , ont receû une si grande recompense de  
leur impieté , qu'ils étoient en état de ravager  
toutes les terres de l'Empire Romain , si les choses  
n'eussent promptement changé de face ; ils auroient  
surpassé par leurs brigandages l'avarice de ces mon-  
stres à cent mains dont les fables font mention.  
Les gouvernemens des peuples ne se donnoient pas  
aux personnes les plus sages , & les plus mode-  
tées , on les abandonnoit à des hommes inhu-  
mains ; l'apostasie étoit un titre pour prétendre  
aux plus hautes charges , & aux premieres digni-  
tez : on ne pouvoit aspirer aux faveurs de l'Empe-  
reur qu'en se perdant soy-même , & en perdant les  
autres.

Est-il nécessaire que je raconte les alterations qui  
arrivoient dans les jugemens ? une affaire chan-  
geoit absolument de face durant l'intervale d'une  
nuit ; comme la mer change de situation par le flux  
& le reflux. Cet homme vain qui avoit assez d'or-  
gueil pour se croire capable de tout , & pour s'at-  
tirer toutes les affaires , vouloit luy-même rendre  
à justice. On me reprochera peut-être que je m'ar-  
ête à des choses trop legeres , & que je les censure  
trop severement. Il faut du moins l'avouër que

ces actions ne sont gueres dignes des champs Elysiens, ny de la gloire dont jouit Radamante dans ces lieux fortunez, quelque effort que fassent les flatteurs de Julien pour le faire entrer en concurrence avec ce Juge des enfers. Je n'admire qu'un seul trait de sa conduite. Il faisoit venir de toutes parts les personnes qu'il connoissoit, & qu'il avoit pratiquées dans les académies de l'Asie; il leur donnoit de belles esperances, comme s'il eût été dans la resolution de les combler de biens, les faisant souvenir des promesses qu'il leur avoit faites autrefois; mais tout cela s'évanouissoit à leur arrivée, comme des songes, & comme des illusions: il amusoit les uns, il faisoit asséoir les autres à sa table, avec beaucoup de familiarité, jusqu'à les appeller ses compagnons, & après les avoir séduits par ces feintes caresses; il les congédoit sans avoir rien fait en leur faveur; ils ne sçavoient lequel admirer davantage ou leur legereté, ou la mauvaise foy de l'Empereur.

Mais ne faut-il pas admirer la moderation de ce Philosophe, qui étoit tellement le maître de ses passions, & des saillies de la colere, semblable à ces Princes dont on a tant vanté la tranquillité & la constance, qui ne changeoient pas seulement de visage dans les plus grands revers, & qui ne donnoient pas le moindre signe d'émotion: celui dont je parle faisant le devoir de juge remplissoit tout le bareau de ses cris, & du bruit qu'il faisoit par le mouvement de ses membres; on auroit cru en le voyant, que c'étoit luy qu'on opprimoit, & qui souffroit l'injustice & non pas qu'il protegoit les affligés; ces circonstances sont trop legeres, pour s'y arrêter davantage. Personne n'ignore les mau-

194 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
vais traitemens qu'il faisoit à ceux qui venoient  
luy demander des graces, qu'on a coûtume de de-  
mander aux Empereurs; il les frapoit publique-  
ment à coups de pieds, & de poings, sans épargner  
même les paisans, & les personnes de la lie du  
peuple, qui se trouvoient trop heureux d'échaper  
à ce prix, & de ne souffrir pas de plus grands ou-  
trages.

22. Que dirons-nous des contorsions que cet hom-  
me incomparable qui nous raille sur nos maximes  
se donnoit pour souffler le feu des autels, en la  
presence de quelques vieilles femmes? c'étoit un  
beau spectacle de voir l'Empereur des Romains la  
bouche ensée d'une maniere ridicule, exciter la  
risée de tout le monde, non seulement des étran-  
gers, mais aussi de ceux à qui il pretendoit plaire  
par ces bassesses. Il ne se souvenoit plus que sa  
déesse Minerve avoit les flutes en horreur, depuis  
que s'étant veüe dans les eaux d'une fontaine qui  
luy servoient de miroir, elle s'appercût que les  
traits de son visage s'alteroient en soufflant dans  
cet instrument. Qui ne seroit surpris des débauches  
qu'il faisoit publiquement avec des femmes effron-  
tées, couvrant son insolence sous les apparences de  
quelque mystere?

23. Les autres ne l'ont connu que par experience,  
depuis qu'il se vit élevé à l'Empire, & qu'il ne  
garda plus de mesures; mais pour moy je connus  
dequoy il étoit capable, dès le moment que je l'eus  
pratiqué à Athenes. Il obtint de l'Empereur la per-  
mission d'y aller, peu de temps après l'infortune  
de son frere. Ce voyage avoit un double motif;  
l'un honnête & specieux, le desir de voir la Grèce,  
& ses Academies; l'autre mysterieux, & seulement  
connu de ses confidens, l'envie de consulter sur

La destinée les sacrificateurs, & les magiciens de ce pais-là; parce que l'impiété n'osoit encore alors se monter à découvert. Les conjectures que je fis de ce Prince ne furent point fausses, quoy-que je ne me flatte nullement d'être fort habile en physiologie. L'inégalité que je remarquay dans ses mœurs, & dans son extérieur; l'inquietude, & l'agitation de son esprit, me firent Profète; car c'est l'être en quelque maniere, que de deviner juste comme je fis. Je n'auguray rien de bon en voyant sa tête branlante, ses épaules qu'il agitoit & qu'il élevoit, des yeux errans & égarés, un regard affreux, & qui avoit je ne sçay quoy de funeste, des pieds vacillans & mal-assurez, un nez moqueur & insultant, des traits ridicules, & un visage fait pour la raillerie, des ris immoderés, & insolens, des cliqs d'yeux sans regle, ny mesure, des paroles entre-coupées, des demandes brusques, & impertinentes, des réponses qui n'étoient gueres plus raisonnables, qui se détruisoient les unes les autres, & qui ne marquoient ny gravité ny érudition.

Qu'est-il besoin que je fasse une description plus exacte de sa personne? je le connus alors qu'il n'avoit encore rien fait, tel qu'il s'est montré depuis par ses actions; si ceux à qui je découvris mes sentimens étoient icy; ils rendroient sans peine témoignage à la vérité. Quel monstre leur dis-je nourrit l'Empire Romain? je souhaitay d'être un faux Profète; c'eût été un moindre invonvenient, que de voir tout l'Univers accablé de tant de maux, & désolé par la peste la plus fatale qui ait jamais été; quoy-qu'on ait veü des déluges, des embrasemens, de vastes pais englouris par des tremblemens de terre, des hommes ferores, des bêtes pro-



176 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
digiéuses de toutes sortes d'especes, monstres que  
la nature produit contre les regles ordinaires. Sa  
folie a été punie, comme elle le meritoit; Dieu  
n'a point voulu user envers luy de sa patience or-  
dinaire, qui eût été funeste à trop de gens; elle  
auroit inspiré de l'insolence aux pecheurs, & ac-  
cablé de douleur les personnes vertueuses. On au-  
roit cru que Dieu nous neglige, & qu'il ne se sou-  
cie gueres de nos affaires, ny de recompenser,  
ou de punir selon les œuvres, & que tout se gou-  
verne au hazard. Il est dangereux d'avoir sur  
des points de cette importance des sentimens si  
dépravez.

Voila ce que nous racontons, nous qui ne som-  
mes que de vils & de méprisables Galiléens, nous  
qui adorons un homme crucifié, qui sommes les  
disciples de quelques pêcheurs, comme les Payens  
nous le reprochent; nous qui nous asséions, & qui  
psalmodions avec de vieilles femmes; qui som-  
mes usés, & à demy-éteints par l'abstinence; qui  
nous consumons par des veilles inutiles, & des  
stations nocturnes, qui ne sont que de pures ba-  
dineries.

Que sont devenus vos célèbres Grammai-  
riens, & tant d'habiles Jurisconsultes? où sont vos  
sacrifices, & vos mysteres, ces victimes publiques  
& secretes, ces prédictions si vantées & si vai-  
nes, les prestiges de vos charlatans? qu'est deve-  
nu cette fameuse Babylone, & cet empire univer-  
sel, qu'on s'étoit flaté d'obtenir, par la vertu de  
quelques gouttes d'un sang abominable? où sont  
ces Perfes, & ces Médes, dont on se promettoit  
une victoire si aisée? où sont ces Dieux que l'on  
conduisoit en triomphe, qui servoient de guide à  
l'armée & qui combattoient pour la défendre?  
que

que sont devenus ces oracles qui nous menaçoient que le Christianisme seroit détruit dans un certain tems, & qu'on en aboliroit jusqu'au nom? tout cela s'est évanoui, toutes ces prédictions se sont trouvées fausses; les triomphes imaginaires des impies se sont dissipés comme des songes.

Ezéchias Roy de Juda se voyoit accablé d'une armée formidable de barbares commandez par leur Roy, qui avoit mis le siege devant Jerusalem, & qui proféroit des blasphêmes execrables contre Dieu, & contre Ezéchias ce Prince pieux desespérant de pouvoir sauver la Ville, & resister à l'effort des barbares, dans l'extremité du peril où il étoit se transporta au Temple, il déchira ses habits, il répandit des torrens de larmes, & levant les mains au ciel prit Dieu à témoin de l'insolence & des blasphêmes de Sennacherib, & le pria de confondre son orgueil, & de rendre vaines ses menaces. Vous avez veü Seigneur les outrages que cet étranger a faits au Dieu d'Israël; ne souffrez point de si grands affronts. Les prieres du Roy ne furent pas inutiles; l'ennemi de Dieu porta la peine de son impieté; il se vit contraint de s'en retourner sans rien faire, effrayé par une puissance invisible qui le gourmandoit; après avoir veü perir la meilleure partie de son armée, il leva honteusement le siege, desespérant d'y réussir, étonné par une fâcheuse nouvelle qui acheva de l'accabler, & de luy enlever toutes ses esperances. Voila ce que fit Ezéchias, qui se voyoit secouru par de bonnes troupes, maître de la fameuse ville de Jerusalem, & qui étoit peut-être en état de repousser ses ennemis, & de resister à toutes leur attaques.

Nous qui n'avions ny armes, ny forteresses, ny ressource, à qui il ne restoit que l'esperance que

178 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
nous avons en Dieu, privez de tout secours hu-  
main, à qui pouvions-nous adresser nos prieres,  
& pouvions-nous chercher un autre patron que  
Dieu, pour nous mettre à couvert de l'orgueil,  
& des menaces de nos ennemis? promesses trom-  
peuses & chimeriques! vaines, & inutiles esperan-  
ces! on s'étoit engagé de nous immoler tous aux  
démons, comme de pauvres victimes; l'heritage  
du Dieu vivant, cette nation sainte, le sacerdoce  
royal, c'étoit le prix qu'on avoit destiné pour la  
conquête des Perles. Voila la récompense que  
vous reserviez aux Chrétiens pour vous avoir sau-  
vé, & la reconnoissance que vous avez témoignée  
à Dieu.

Le Seigneur ne laissoit pas encore agir sa colere  
dans toute son étendue; il tenoit son bras levé sur  
les impies, & tout prêt de les accabler, il diffé-  
roit encore à les punir; il attendoit que leur mali-  
gnité comme un abcez qui crevé, fut parvenue aux  
derniers excés; car c'est la coutume de la justice di-  
vine de sauver les pécheurs par la penitence, ou  
de les punir avec plus de rigueur, s'ils s'opiniârent  
dans leur revolte. Nous regardions avec douleur  
tout ce qui se passoit, & nôtre courage commençoit  
déjà à se rallentir par l'apprehension de l'avenir,  
& par le chagrin de voir, que Dieu abandonnoit  
en quelque maniere ses plus fideles serviteurs.  
Nous luy adressions nos prieres en ces termes,  
pour implorer son secours, pour nous plaindre à  
luy comme à un pere aimable & facile, ou pour  
luy reprocher l'abandon où il nous laissoit, com-  
me font ceux qui se trouvent dans un accablement  
de douleur. Comment Seigneur nous avez-vous re-  
jettez pour toujours; vôtre fureur s'est-elle em-  
braisée contre les brebis de vôtre troupeau? Souve-

hez-vous de ce peuple qui est à vous, & dont vous vous êtes mis en possession dès le commencement; que vous vous êtes acquis par la mort de vôtre propre fils; que vous vous êtes adopté par une alliance éternelle, & à qui vous avez ouvert le chemin du Ciel, par la grace de vôtre divin Esprit. Armez-vous pour châtier ces orgueilleux; ils ont prophané vôtre Sanctuaire & vos solemnitez, punissez les selon la grandeur de leurs offenses. Nous demandions encore à Dieu qu'il se servit des mêmes châtimens, dont il avoit autrefois puni l'Egypte, qu'il se fit justice à luy-même dans la propre cause, & qu'il se vangeât des prophanations des impies. Jusqu'à quand affligeront ils vôtre peuple? persecuteront-ils toujours vôtre heritage; ne cesseront-ils jamais de tenir des discours impies, & de faire des actions si criminelles? nous ajoûtions encore ces plaintes qui convénoient mieux à nos douleurs. Vous nous avez mis en bute à nos voisins; vous nous avez exposé aux railleries & aux insultes de tout le monde; vous avez transplanté vôtre vigne de l'Egypte; c'est à dire, vous avez dissipé les tenebres de l'erreur par la lumiere de la foy. Vous avez rompu la haye dont nous étions environnez; car il semble que vous ne veilliez plus à nôtre conservation. Cette vigne est exposée au pillage des passans, les méchans Princes la ravagent, le sanglier sauvage & cruel, qui est la figure de ce Prince qui surpasse tous les autres en impieté, acheve de la détruire.

Telles étoient mes pensées & les prieres que je faisois à Dieu: j'ay bien changé de langage; je déplore maintenant l'infortune des impies; je n'ay que de la douceur & de l'humanité pour ceux qui nous haïssent, & c'est ainsi que je les apostrophe.

M ij

En quel déplorable état sont-ils réduits , ils sont tombez dans un moment, leur impieté a été la cause de leur perte ; ils se sont dissipés comme un amas de poussière , ou comme des cheveux qu'un tourbillon de vent emporte , comme la rosée qui paroît le matin, comme le bruit d'une flèche qui vole , comme un éclat de tonnerre, comme le brillant d'un éclair.

S'ils rentrent enfin dans eux-mêmes , s'ils prennent des sentimens plus raisonnables , s'ils renoncent à leurs erreurs , dont ils sont comme enyvrez ; s'ils embrassent la vérité , peut-être retireront-ils quelque avantage de leurs calamitez , parce que les châtimens sont souvent utiles à ceux que l'on punit. Mais s'ils s'opiniâtrent dans leurs erreurs , s'ils continuent toujours à adorer les Idoles , ils ne profiteront point de leurs malheurs , qui devroient rendre sages les plus stupides. Le Prophete Jeremie déplore encore maintenant les desastres de Jerusalem , il invite les murailles & les choses les plus insensibles à pleurer. Peut-on répandre assez de larmes pour de pareilles disgraces , pour les peines dont on a châtié les impietez des Payens , pour les supplices qui les attendent en punition de leurs erreurs & de leurs folies , parce qu'ils ont rendu à la créature des honneurs qui n'étoient dûs qu'au créateur ; bien davantage , ils se sont déchaînez contre ceux qui adorent Dieu , ils ont porté sur eux leurs mains sacrileges ; voila ce qui leur a attiré tant de malheurs.

Il faut que la volonté de Dieu s'accomplisse ; mais qui sçait si le Seigneur qui brise quand il luy plaît les chaînes des captifs , qui relève ceux qui sont abbatuz & qui les retire des portes de la mort , qui ne souhaite que le retour du pecheur , & qui

ne veut point sa perte ; qui nous a éclairés , nous qui étions dans les tenebres de la mort ; qui sçait s'il ne recevra point les Payens , & s'il ne les traitera point plus doucement , après les avoir traités d'une maniere si dure ? Je ne puis m'empêcher de recommencer mes chans de victoire ; Bel est tombé , l'Idole de Dagon a été réduite en poudre , Saron a été changé dans un marécage , le Liban a perdu sa gloire ; ils ne se soumettront plus à l'empire de l'insensé , c'est à dire de cette foule d'idoles qui n'ont ni mouvement , ni sentiment ; ils ne regarderont plus une mouche , ni des animaux encore plus ridicules , comme des divinitez. Ils n'iront plus adorer sur les hauts lieux dans les forêts , ni sur les montagnes couvertes d'arbres ; ils n'immoleront plus aux demons leurs enfans , crime que les Prophetes reprochoient autrefois au peuple d'Israël.

Qu'est-il besoin de remonter si haut ? je ne veux pas perdre de veüe l'histoire de nôtre tems. Nos ennemis ne prophaneront plus nos Temples par leurs regards , ils ne souilleront plus avec un sang impur nos Autels , qui sont destinez à un sacrifice si saint ; ils ne deshonoreront plus des lieux sacrez , en y érigeant des Autels aux demons. Leurs sacrileges mains ne pilleront plus nos offrandes , mettant par leur avarice le comble à leur impiété ; ils n'outrageront plus la vieillesse de nos Prêtres , la sainteté de nos Diacres , la pudeur de nos Vierges. Ils ne jetteront plus aux chiens pour les nourrir les entrailles de nos Saints , après les avoir égorgez ; ils ne mettront plus le feu aux sépulchres des Martyrs , pour épouvanter les autres par ces horreurs ; ils ne brûleront plus les Reliques des Saints pêle-mêle avec de vils ossemens , pour en jeter au vent les cendres , afin de dérober par cet ou-

182 SERMON IV. DE S. GREGOIRE;  
trage l'honneur à ceux qui le méritent ; on ne les  
verra plus monter dans la Chaire de pettilence ,  
pour déclamer contre les Evêques, les Prêtres, les  
Prophetes, les Apôtres, & JESUS-CHRIST mê-  
me, ils ne feront plus d'assemblées contre nous ,  
après nous avoir exclus par une loy expresse de la  
participation de cette doctrine impure ; prétendant  
nous fermer la bouche par cet artifice. Faites pa-  
rade de vos discours de sophiste, de vos syllogismes  
& de vos enthymêmes invincibles ; voyons aussi de  
quelle maniere des pêcheurs grossiers s'expriment  
parmi nous. Interrompez vos chants, & faites  
taire vos instrumens de Musique. Laissez chanter  
David ce divin Prophete, qui a terrassé Goliath,  
qui a remporté de grandes victoires par sa bonté &  
par sa douceur, qui a délivré par les charmes de  
son harmonie Saül du démon qui l'obsédoit. Que  
celuy qui porte le feu devant vous éteigne son  
flambeau : que les vierges prudentes allument  
leurs lampes, pour aller au devant de l'Epoux ;  
que les faux Prêtres se dépoüillent de leurs vête-  
mens, & que les Prêtres légitimes en renonçant  
à leur tiedeur se revêtent de la robe de JESUS-  
CHRIST qui fait toute nôtre gloire. Que vos  
harangeurs gardent le silence, & qu'ils ne tiennent  
plus les discours infames qu'ils ont accoûtumé  
de tenir ; que nos divins Prédicateurs parlent  
en toute liberté : Supprimez vos livres dangereux  
qui ne contiennent que des prestiges & de faux  
oracles ; qu'on ne lise que les livres des Prophetes &  
des Apôtres. Renoncez à ces mysteres infames  
que vous ensevelissiez sous les tenebres ; mais nous  
consacrerons les nuits entieres par nos veilles. Fer-  
mez ces antres & ces chemins qui conduisent à l'En-  
fer ; nous en ouvrirons qui conduisent au Ciel. Come

bien eût-il falu employer de machines, d'inventions, de milliers d'hommes, pour faire ce que nous faisons par le moyen de la priere ?

Tout se regle par la volonté de Dieu ; avec une seule parole, il a dissipé les tenebres, il a produit la lumiere, il a affermi les fondemens de la terre ; il a fait les globes celestes, il a fait couler les fleuves, il a donné la vie & l'ame aux animaux, il a créé l'homme à son image, il l'a rempli de mille rares qualitez. C'est aussi avec une seule parole qu'il a tiré l'Univers de la confusion du cahos, & qu'il a rangé toutes choses dans un si bel ordre. Les démons gourmans & imposteurs ne sont plus les maîtres du monde. On ne deshonoré plus la créature, sous prétexte de luy rendre des honneurs qui ne luy sont pas dûs, en l'adorant comme une divinité. Bannissez vos triptolemes, vos oiseaux & vos dragons mysterieux. Rougissez des livres d'Orphée que vous regardez comme vôtre Theologien ; permettez au tems de couvrir vôtre infamie, & d'en effacer le souvenir. Si vous traitez tout ceci de fables & de fictions, je révéleray ces horribles mysteres que la nuit a dérobez à la connoissance des hommes.

Ce n'est plus un chêne qui parle, ni un tripié qui prophétise ; ce ne sont point ici les réveries, ni les impostures de la Prêtresse d'Apollon. Les eaux de la fontaine de Castalie sont devenues muettes ; au lieu de rendre des oracles, elles n'excitent que des risées. La statue d'Apollon a perdu la parole ; Daphné n'est qu'un arbre, & cet arbre n'est celebre que dans les fables des Poëtes. Bacchus est maintenant décrié avec cette foule d'yvrognes, qu'il traîne par tout après luy ; on a horreur des mysteres de ce Dieu infame, épris d'un amour



abominable. Semélé est encore une fois frappée de la foudre. Vulcain ce Dieu boiteux, si habile à surprendre des adulteres, cet artisan si ingenieux tout noir de fumée, ce Therfite celeste, enchaîna vôtre Mars, qui est toujours accompagné de la terreur & des tumultes. Venus la prostituée, qui a eu une naissance si honteuse, préside à des mariages infames. Minerve toute vierge qu'elle est engendre un dragon; Hercule est toujours possédé de la fureur, qui ne luy donne gueres de relâche. Jupiter pour contenter ses infames passions se met sous toutes sortes de figures; ce chef & ce maître des Dieux qui a la force d'enlever tout l'Univers avec tous les autres Dieux qui ne scauroient balancer son pouvoir. On montre encore en Crete le tombeau de Jupiter; toutes les fois que j'entens parler de ce Dieu bizarre qui préside au gain & au raisonnement, la confusion me couvre le visage. Qui ne seroit surpris de voir les honneurs que les Egyptiens rendent au Nil, à Isis, à Apis, à tant de bêtes monstrueuses, que vous décrivez? je me mocque du Dieu Pan, de Priape, de l'Hermaphrodite, de tous ces autres Dieux qui se sont privez de quelque membre dans leur fureur. J'abandonne toutes ces choses au théâtre & aux Poëtes, qui auront soin de les embellir, un avis que j'ay à vous donner terminera ce discours.

Hommes, femmes, jeunes-gens, vieillards, vous qui occupez les premieres places, aussi-bien que ceux qui sont dans les rangs les plus bas; vous que le Seigneur a retirez des tenebres de l'erreur & de l'impieté, & qui vous met à couvert maintenant des insultes & des outrages des Gentils, qui vous garantit des maux dont vous étiez menacez, & qui étoient prêts à vous accabler, donnez vôtre

attention au discours d'un homme, qui a quelque expérience des choses humaines, & qui s'est instruit en lisant les Livres & les Histoires des Anciens, & par les réflexions qu'il a faites sur les divers événemens qui arrivent dans le monde. C'est beaucoup que de n'avoir jamais été mis à quelque fâcheuse épreuve, ou plutôt il ne faut point se réjouir de n'avoir jamais rien souffert, si cette maxime est véritable, Dieu châtie celui qu'il aime, il frappe tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans. Mais ce qui est le plus souhaitable, c'est de n'avoir jamais péché, ou du moins de n'avoir jamais commis de crimes considérables, parce que l'impeccabilité est au dessus des forces humaines. Mais à quoy nous devons viser, c'est qu'après avoir été châtiés pour les crimes que nous avons commis, nous devons faire tous nos efforts, pour mener une vie plus régulière, de peur de nous exposer à de nouveaux châtimens par de nouveaux péchez.

Faisons de sérieuses réflexions sur les peines que Dieu nous a envoyées, rendons-nous dignes des faveurs qu'il nous a faites, & ne donnons point à penser que nous nous sommes attirés nos malheurs par nôtre conduite. Il faut que cette persécution serve à nous purifier; qu'on nous regarde, non pas comme des criminels & des scélérats que Dieu a livrés aux Gentils, mais comme des enfans qu'il a eus la bonté de châtier. Il ne faut point oublier la tempête pendant le calme, ni les maladies, tandis qu'on se porte bien, ni la servitude, quand on est retourné à Jérusalem, ni l'Egypte, après qu'on en est sorti. Ne soyons pas plus gens de bien pendant le tems de l'affliction que durant la prospérité. Ce seroit un étrange renversement, si d'humbles & de patients que nous étions pendant la persécution,

186 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
mettant toute nôtre confiance dans la protection  
divine, nous devenions maintenant fiers & inso-  
lens, & si nous nous abandonnions aux mêmes des-  
ordres, pour lesquels Dieu a été obligé de nous  
châtier. A Dieu ne plaise mes enfans que nous en-  
usions de la sorte, c'est ainsi que le grand Prêtre  
Héli apostrophoit ses enfans qui commettoient de  
grands pechez. Persuadons-nous qu'il est plus aisé  
de rappeler la felicité qu'on a perdue, que de fi-  
xer la bonne fortune dont on jouit, & qu'on la perd  
par sa mauvaise conduite, au lieu qu'on peut la  
ramener par sa prudence & par sa modération. La  
diète & les medecines peuvent guerir un corps usé  
de maladies; les excez & la vie déréglée alterent  
la santé, & font retomber dans les mêmes indis-  
positions. Remplissons-nous de ces grandes veritez  
pour bien regler nôtre vie, & pour faire un bon  
usage de nôtre tems.

N'épargnons rien, mes freres, pour bien célé-  
brer cette fête; je ne vous exhorte pas pour cela  
de vous revêtir d'habits magnifiques, de vous aban-  
donner à la débauche & à l'yvrognerie, qui porte  
infailliblement à l'impudicité, n'ornez point les rues  
de fleurs & de festons, que les parfums ne coulent  
point dans vos maisons & sur vos tables; ne rem-  
plissez point vos chambres de flambeaux allumés,  
qu'on n'y entende point le bruit des Instrumens;  
c'est ainsi que les Gentils célébrent la fête de la  
nouvelle Lune. Donnons-nous bien de garde d'hon-  
orer Dieu de la sorte; & ne nous licentions point  
à faire des actions qui ne conviennent nullement  
au tems où nous sommes. Ne nous soucions que  
de la pureté de nôtre cœur, que de la joye spiri-  
tuelle, que de nous appliquer à la contemplation  
des choses divines, pour nous mettre en état de

répandre la lumière par tout l'Univers. Cette lumière effacera toutes celles que les hommes allument dans leurs solemnitez publiques & particulieres. J'ay encore un parfum exquis répandu pour nous, composé par un Parfumeur habile ; les Prêtres seuls & les Rois en peuvent être oints. Je voudrois qu'il me fût permis de presenter à Dieu l'odeur d'un parfum si délicat. Je puis m'asseoir à cette divine Table que le Seigneur m'a préparée pour me fortifier contre ceux qui me persécutent : elle me soulage & me comble de joye ; les plaisirs qu'elle me cause ne m'inspirent point d'insolence, au contraire ils servent à moderer les saillies de mes passions.

Le Printems ne produit point de fleurs si agréables, ni d'une odeur si douce qu'en produit ce champ que le Seigneur a beni, je veux dire les Prêtres, les Pasteurs, les Docteurs, & les personnes plus considerables d'entre le peuple. Ce sont les fleurs dont je veux être paré & couronné, après que j'auray bien combatu, achevé ma course, & gardé la foy comme l'Apostre. Chantons des hymnes au lieu des chansons prophanes des Payens ; frappons des mains en actions de graces, & laissons au théâtre ces applaudissemens tumultueux ; préferons la tristesse aux ris, la moderation à l'ivrognerie, la modestie à l'impudence. Si vous avez envie de danser pour mieux marquer la joye que cette solemnité vous inspire, ne dansez pas du moins comme cette insolente fille d'Hérodias, qui fut cause de la mort de Jean Baptiste ; imitez David qui dansa pour honorer l'Arche ; ce sont les premiers avis que j'avois à vous donner.

Je ne doute point que plusieurs ne trouvent mauvais ce qui me reste à vous dire ; car naturellement celuy qui est en état de se vanger, & qui

188 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
croit avoir un sujet légitime de se mettre en colere à cause des injures qu'il a receüs, ne prend pas plaisir à entendre des discours qui l'exhortent à moderer les transports de sa colere, & il ne s'y soumet qu'avec peine. Cependant je ne vous diray que des choses qui méritent d'être écoutées & bien receüs, pour nous empêcher de faire un mauvais usage de nôtre tems, de nous abandonner aux plaisirs, de traiter avec aigreur ceux qui nous ont offenzés, & de faire les mêmes choses que nous condamnions autrefois. Ne nous permettons aucune violence; c'est un des avantages que nous devons retirer du changement qui vient d'arriver dans les affaires, & detestons tout ce qui peut avoir l'air de vengeance. La crainte des châtimens, & les remords qui tourmentent maintenant nos ennemis sont un assez grand supplice; des personnes sages & moderées ne doivent point exiger d'autres peines pour les outrages qu'ils en ont receüs. Quand on ne souffriroit point ce qu'on apprehende, on est plus puni par soy-même, que par ceux qui veulent se vanger. Ne mesurons donc point nôtre vengeance aux affronts qu'on nous a faits, de peur que la peine ne soit pas proportionnée à l'atrocité du crime, & pardonnons de bon cœur, puisque nous ne sçaurions nous vanger suffisamment. C'est ainsi que nous nous élèverons au dessus de ceux qui nous ont offenzés; faisons-leur connoître la difference des maximes que JESUS-CHRIST nous enseigne, d'avec celles que les demons leur inspirent; quoy-que sa mort luy ait mérité la gloire dont il jouït; cependant il s'est rendu infiniment recommandable par sa douceur, qui l'a empêché de se vanger comme il le pouvoit.

Faisons ce Sacrifice à Dieu en reconnoissance de ses bien-faits, que nôtre indulgence augmente la célébrité de cette fête, servons-nous pour cela de là commodité que nous donne un tems si favorable. Surpassons par nôtre douceur ceux qui nous ont traité avec tant de barbarie; pardonnons pour obeïr au Commandement de Dieu, qui sçaura bien nous récompenser de nôtre humanité. On nous mesurera sur la même mesure que nous aurons mesuré les autres. Laissons à Dieu le soin de nous vanger, & attendons de son tribunal la justice des outrages qu'on nous a faits, ne diminuons point les châtimens que nos ennemis ne sçauraient éviter; ne songeons point à leur enlever leurs biens, ne les traïsons point devant les tribunaux des Jugés, ne les bannissons point de leur païs, ne demandons point qu'on les condamne au fouët; enfin ne les traitons point comme ils nous ont traitez, & ne leur faisons pas les maux qu'ils nous ont faits; rendons-les doux & commodes par les bons exemples que nous leur donnerons. Si nos peres, nos enfans, nos femmes, nos amis, nos parens, ou des personnes qui nous sont cheres ont été maltraitez; faisons en sorte que leurs peines leur soient profitables, en leur persuadant de les souffrir avec patience. Nous ne sçaurions les obliger davantage.

Voulez-vous que je vous fasse connoître le plus grand bonheur qui nous est arrivé? ceux qui nous ont persecuté sont exposez aux huées & aux insultes du peuple & des villes entieres; on les montre au doigt dans le barreau, dans les assemblées & au théâtre. Les anciennes coûtumes sont applaudies, les nouveautéz sont condamnées à une infamie éternelle, par ceux-mêmes qui ont ont été les

296 SERMON IV. DE S. GREGOIRE,  
ministres de la persécution ; ils renversent avec  
empressement les idoles de leurs Dieux qui les ont  
abusé si long-tems , & ils commencent enfin à con-  
noître leurs impostures : celui qui se prosternoit  
hier pour les adorer , les accable aujourd'uy d'in-  
jures. Que pouvons-nous souhaiter de plus grand ?  
le tems viendra que je verray ceux qui m'ont tant  
fait d'outrages , & celui qui leur a servi de gui-  
de , détester leur malice ; ce sera lors qu'on exami-  
nera avec tant d'exactitude tous les forfaits des  
hommes.

Je ne parle point des châtimens terribles dont  
notre religion menace les impies dans l'autre mon-  
de ; je ne parle que des supplices dont les Poètes &  
les Philosophes Payens font mention ; de ces flam-  
mées vangeresses , de l'Acheron , du Cocyte où les  
impies expient leurs crimes, les Tantales, les Tities,  
les Ixions. Votre Empereur Julien est du même  
nombre, s'il n'est encore plus malheureux. Il ne  
souffrira pas une soif violente , plongé dans un  
fleuve jusqu'au menton ; il ne verra pas comme  
les Poètes tragiques le disent , une masse énorme  
de pierre qu'il sera toujours contraint de pousser  
au haut d'une montagne , dont elle retombera in-  
continent ; il ne sera pas attaché à une rouë qui  
tournera avec une vitesse incroyable ; un vautour  
ne luy devorera pas le foye , qui renaist toujours ,  
afin que son supplice ne finisse jamais ; soit que ces  
peines soient effectives , ou imaginaires , que ce  
soient des veritez , ou des fables qui cachent la ve-  
rité sous des figures. Nous verrons alors à quels  
tourmens cet infortuné Empereur sera condamné ;  
ils seront bien plus cruels que tous ceux que je  
viens de décrire , parce que le châtiment doit  
être proportionné à la grandeur des crimes qu'on  
a commis.

Voilà des marques de nôtre reconnoissance, homme incomparable, & d'une prudence singuliere, pour me servir de vos termes, malgré cette Loy, qui nous défendoit l'usage de la langue Grecque; vous voyez maintenant que nous ne devons pas être condamnés à un silence éternel; vos décrets n'ont pû nous rendre muets; nous avons la liberté de parler, & de declamer contre vos extravagances. Comme il est impossible d'arrêter le cours du Nil, qui descend de l'Ethiopie; ou d'obscurcir les rayons du soleil quelque nuage qu'on luy oppose; de même on ne peut enchaîner la langue des Chrétiens, ny les empêcher de décrier vos égaremens. Voilà ce que vous rendent Basile & Grégoire, que vous regardiez comme des obstacles éternels à toutes vos entreprises; vos menaces rehaussôient leur gloire, & leur inspiroient un amour plus vif pour la pieté; vous les aviez continu en Grèce, vous sçavez que leurs mœurs, leurs discours, l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre les faisoient regarder comme deux hommes extraordinaires; vous les honoriez en Cylope, vous les reserviez comme les dernières victimes de vôtre fureur, & comme le present le plus agreable que vous pussiez faire aux démons, s'ils vous eussent ramené triomphant de l'expédition de Perse; peut-être même esperiez-vous, tant vous étiez abusé, les entraîner dans vos erreurs.

Nous n'avons pas moins de courage que ces deux enfans qu'on a arrosés d'une pluie de feu, qui ont dompté par leur foy la fureur des bêtes, qui se sont exposés sans balancer avec leur mère, & un genereux Prêtre à toutes sortes de perils; ils ont prouvé par leur conduite & par leur intrépidité que la foy est invincible. L'un d'eux, après



191 SERMON IV. DE ST. GREGOIRE,  
avoir insulté la mere de vos Dieux, & renversé les  
Autels, fut emmené devant vous comme criminel;  
mais il entra dans vôtre Palais comme en triom-  
phe. Vôtre pourpre & vos discours qui luy pa-  
rurent ridicules le firent rire; il sortit avec la même  
liberté que les autres sortent d'un repas magnifi-  
que. L'autre fut si cruellement déchiré de coups  
de foiets qu'on luy voyoit les entrailles; à peine  
avoit-il la force de respirer; cépendant bien loin  
de succomber sous la rigueur des tourmens, ou de  
se plaindre de la cruauté avec laquelle on le trai-  
toit; ayant remarqué un endroit de son corps que  
les boureaux avoient épargné, il leur reprochoit  
leur injustice & l'affront qu'ils faisoient à ce mem-  
bre, à quoy ils n'avoient point touché; il leur montra  
en même tems sa jambe que les ongles de fer n'a-  
voient point sillonnée, & les exhorta d'y faire  
les mêmes blessures qu'ils avoient faites à tout son  
corps.

Le discours que Porphyre a intitulé le *Disso-  
pogone*, ou *l'Antiochique*; dont les Payens sont  
si touchés, quoy qu'il ne soit rempli que d'impof-  
tures & d'impertinences, ce discours paroît tres-  
méprisable & tres-ridicule aux Chrétiens. Vôtre  
pourpre luy donnoit alors quelque lustre; aussi-  
bien que vos flateurs, qui exageroient vos mou-  
dres actions; mais ce n'est maintenant qu'une bar-  
be qu'on arrache, qu'on rase & qu'on traduit en  
ridicule avec ceux qui l'ont composé. Vous vanitez  
comme une chose extraordinaire vôtre frugalité &  
la sobriété de vos repas, qui ne vous ont jamais  
causé de cruditez par leurs excez; mais vous passez  
sous silence vos horribles persécutions, qui ont  
presque détruit une nation si sainte & si étendue.  
Quel mal souffre la République, si un homme sent  
quelque

quelque incommodité , après avoir mangé avec excez. Mais quel remede peut-on maintenant apporter pour rétablir les affaires de l'Empire Romain , après les troubles & les desordres que la persécution a excitez ? Voila la colonne que nous vous dresseons , plus glorieuse & plus élevée que les colonnes d'Hercule , qui sont fixées dans une place particuliere , & qui ne peuvent être apperçûës , que de ceux qui se transportent jusque-là pour les voir : mais celle-ci se fera remarquer par tout l'Univers ; elle servira à instruire de vos vices les siècles à venir ; ce sera une instruction & un avertissement à tous les hommes , pour les empêcher de se révolter contre Dieu , de peur de s'exposer aux mêmes châtimens , en commettant les mêmes crimes.

S E R M O N V.

*Apologie de sa fuite après son retour ; à son pere ,  
& à Basile.*

**I**L n'y a rien de plus fort que la vieillesse , ni de plus vénérable que l'amitié ; ce sont ces deux chaînes qui m'attirent vers vous : je suis comme captif en JESUS-CHRIST , lié non pas avec des liens de fer , mais avec les liens du S. Esprit , qui sont indissolubles. Je me flatois autrefois d'avoir un courage & une force à toute épreuve ; quelle étoit mon imprudence ? à peine voulois-je avoir commerce avec mes plus intimes amis. J'avois tout abandonné , & je m'étois soustrait à toutes sortes d'affaires , pour vacquer tranquillement à l'étude de la Philosophie , & pour ne me parler qu'à moy-même.

*Tome I.*

N

Je songeois au Mont-Carmel, où le Prophete Hélie se retira, & au desert de Jean-Baptiste; je méditois un genre de vie encore plus parfait que tous ceux qu'on a embrassez jusqu'à present. Je comparois les choses du monde & la vie à une tempête; je cherchois un rocher pour me retirer, ou une muraille pour me mettre à couvert; que les autres s'exposent aux dangers pour acquérir de la gloire, qu'ils combattent pour être couronnez; c'est assez pour moy de mener une vie paisible; j'useray comme je le pourray mes jours à faire des réflexions sur moy-même, content d'une petite barque pour passer la mer; je tâcheray de m'asseûter une demeure en l'autre monde, en menant ici une vie obscure & malheureuse.

Si ce dessein n'est pas le plus genereux, il est du moins le plus seûr; il ne faut point trop s'élever de peur de se mettre au hazard de tomber. C'est ainsi que je raisonnois en m'abandonnant à mon imagination. Dans quelle situation suis-je à present? l'amitié l'a emporté sur mes resolutions, le respect que je dois à la vieillesse de mon pere, m'a contraint de prendre un autre parti; cette vieillesse qui est la mere de la prudence; l'extrémité de la vie, & le port asseûré: l'amitié de celuy qui est riche devant Dieu, & qui peut enrichir les autres; voila ce qui m'a fait changer d'avis. Je renonce à ma colere; que les personnes pacifiques m'écoutent, & qu'elles se réjoûissent; je regarde d'un œil tranquille cette main qui m'a fait violence; les agitations de mon cœur ont cessé, la raison m'est revenue, mon amitié qui ressembloit à une flame éteinte s'est rallumée. Mon ame accablée d'ennuis, n'étoit touchée d'aucune consolation; j'avois dit que je ne me fierois plus aux amis, ni à l'amitié. Pour-

quoy mettre mes espérances dans les hommes , puisque ce sont des imposteurs , & que les freres mêmes se servent de mille détours , pour tromper leurs propres freres ? nous sommes tous paîtris de la même masse , & de la même terre ; nous avons tous les mêmes principes des vices , quoy que peut-être les apparences ne soient pas toujours les mêmes.

Quel avantage ay je retiré de cette belle amitié , me demandois-je ? des motifs humains l'ont fait naître , mais l'esprit l'a perfectionnée : de quoy m'a servi d'avoir eu le même toit , la même table , les mêmes précepteurs , de m'être appliqué aux mêmes arts , aux mêmes sciences ? Quelle utilité m'a apporté cette union plus étroite que celle qui lie les freres , cette complaisance sincere & cette conformité de sentimens , s'il ne m'est pas permis de choisir une retraite & de renoncer aux dignitez , pour mener une vie obscure ? La plupart suivent des routes différentes , & réüssissent dans leurs desseins ; ils s'élevent aux dignitez , & participent au bonheur de leurs amis. Qu'est-il besoin de raconter ce que mon chagrin me suggeroit ; cette tristesse étoit comme une nuée sur mon esprit ; il ne me venoit que des pensées extravagantes , semblables à celles dont je viens de vous parler , & encore plus ridicules ; car je ne puis m'empêcher de condamner moy-même mon impertinence , ou ma folie.

Je reprends le fil de mon discours , pour dire des choses plus veritables & plus dignes de moy. Afin que vous soïez bien persuadé , que ma conversion est sincere ; vous ne m'avez pas seulement obligé de rompre le silence , dont vous me faisiez un si grand crime ; mes discours même serviront à jus-

stifier vôtre procédé, ce qui est une marque certaine de l'amitié que j'ay pour vous, & de l'esprit qui habite en moy. Si je fais quelque faute, redressez-moy comme vous avez coûtume de faire; vous n'avez point préféré l'amitié à vôtre devoir, quoyque vous me préféreriez peut-être à tout le monde. Vous n'avez pû souffrir que le talent demeurât caché & comme enseveli sous la terre, ou que le flambeau fût toujours inutile sous le boisseau: c'est ainsi que vous parlez de mon ministere; vous avez voulu que je me joignisse à vous, comme Barnabé à un autre Paul, que Tite servît de troisiéme à Sylvain & à Timothée, afin que ceux qui ont un veritable zele vous aidassent à publier par tout la foy, & à répandre la lumiere de l'Evangile depuis Jerusalem jusque dans l'Illirie.

Voilà pourquoy vous souhaitez que je paroisse; vous m'arrêtez lors que je suis prêt de m'enfuir, vous m'attachez à vous, vous voulez que je prenne part à vos travaux & à vos triomphes; vous me donnez l'onction Pontificale, vous me revêtez de l'habit sacerdotal, vous me mettez la mître sur la tête, vous m'approchez de l'Autel des holocaustes, vous sacrifiez le veau de propiciation, vous m'introduisez dans le Sanctuaire, pour me faire le Ministre du veritable Tabernacle que Dieu a dressé, & non pas un homme. Le Pere de nôtre-Seigneur **JESUS-CHRIST** sçait si je suis capable du ministere que vous m'imposez, & si j'ay les qualitez requises pour recevoir légitimement cette onction sacrée; lors qu'il a comme revêtu l'humanité de la Divinité, pour faire un homme-Dieu, par cet assemblage, *il l'a oint d'une huile de joye préféramment à tous ceux qui participent à sa gloire.* C'est par son moyen que nôtre paix a été faite;

Habr. 12. 2.

c'est le S. Esprit qui nous a élevez à ce ministere; *Pf. 44. 9.*  
 c'est luy qui nous soutient & qui nous donne l'es-  
 perance d'entrer dans la gloire de nôtre-Seigneur  
 JESUS-CHRIST qui regne dans les siècles éter-  
 nels.

## SERMON VI.

*A Grégoire Evêque de Nyffe, frere de Basile le  
 Grand.*

**I**L n'est rien de comparable à un ami fidelle ;  
 son mérite surpasse le poids de l'or & de l'ar-  
 gent : c'est une forte protection ; elle vaut une  
 Citadelle munie de toutes choses ; c'est un thrésor  
 inépuisable, plus riche que les pierres précieuses ;  
 c'est un jardin fermé, une fontainé scellée, qu'on  
 ouvre à propos pour y puiser selon ses besoins. On  
 trouve en tout tems de quoy se consoler avec un  
 ami fidelle ; s'il est prudent & judicieux, quelle  
 estime n'en faut-il point faire ? s'il est habile dans  
 les sciences modernes & dans ce qui regarde l'an-  
 tiquité ; si c'est un enfant de lumiere, un homme de  
 Dieu plein de bons desirs, & des rares qualitez que  
 l'Ecriture demande dans les hommes extraordinai-  
 res ; il faut regarder un homme de ce caractere  
 comme un don spécial du Ciel, dont nous ne som-  
 mes nullement dignes. Si l'amitié qu'il a pour  
 nous égale sa vertu, il sera impossible d'exprimer  
 le plaisir que peut causer un pareil commerce. Ay-je  
 bien tracé le portrait d'un parfait ami : ne faut-il  
 pas que j'imité les Peintres habiles & exacts, qui  
 appliquent souvent les mêmes couleurs ; & qui re-

198 SERMON VI. DE S. GREGOIRE;  
touchent leurs tableaux afin qu'ils soient plus finis ?  
j'emploiray des traits plus marquez & plus forts  
pour bien dépeindre l'homme dont je veux vous  
donner l'idée.

Moyse a été sans contredit le plus fameux des législateurs ; Aaron a été le plus saint des Prêtres ; ils étoient freres par la piété , aussi bien que par le sang ; ce Gouverneur des Israélites étoit comme le Dieu de Pharaon ; il entra dans la nuée , pour être le spectateur & l'interprete des divins mysteres , il a construit le Tabernacle dont Dieu , & non pas un homme luy donna le modele. Moyse & Aaron étoient également revêtus de la dignité Sacerdotale ; le premier avoit un rang élevé au dessus des Princes & des Prêtres ; il se servit d'Aaron comme d'un truchement , & le secondoit réciproquement dans toutes les choses qui appartenoient au service de Dieu. Aaron tenoit le second rang ; mais il surpassoit tous les autres par sa dignité & par le commerce qu'il avoit avec Dieu. L'un & l'autre affligea l'Egypte , ils diviserent la Mer rouge pour ouvrir un passage aux Juifs ; ils ensevelirent leurs ennemis sous les flots ; ils firent pleuvoir la manne , ils trouverent de l'eau dans le desert contre toute esperance , où ils la rendirent douce ; ils dompterent les Amalécites en étendant les mains d'une maniere mystérieuse. Ils servirent de guides aux Israélites , pour entrer dans la Terre de promesse , peut-on rien imaginer de plus expressif que ce portrait ; n'est-ce pas celuy de la personne que je veux vous dépeindre ? il m'a donné l'onction , & m'a retiré de la solitude , où je m'étois caché ; je ne sçay par quel motif il l'a fait ; mais il me semble qu'il n'a point suivi en cela le mouvement de l'esprit qui le gouverne. Je diray librement ce que

je pense ; quoy-que ce discours ait peut-être quelque chose de rebutant , l'amitié adoucira ce qu'il a d'amer.

Il vint ici pour me consoler , & pour m'accoutumer à suivre les mouvemens de l'esprit ; si je fais beaucoup de cas de sa visite il n'y a gueres lieu de s'en étonner , puisque je le préfère à tout ce que j'ay de plus cher au monde ; cependant j'ay quelque chagrin de ce qu'il ait attendu si tard. De quoy sert le secours quand les ennemis ont tout ravagé ? de quelle utilité est un Pilote quand on a fait naufrage , & la medecine , quand le mal est désespéré ? l'amitié que vous me portez vous a peut-être fait rougir de la violence que vous m'avez faite ; ou le souverain pouvoir que vous croyez avoir sur moy , vous a fait regarder comme un crime ma désobéissance. Lequel des deux freres accusez-vous , ou lequel trouvez-vous innocent ? & pour me servir des termes de Job , en parlant à mon ami , accablé de chagrins comme je le suis , quoy-que mes malheurs n'égalent pas les siens , auquel des deux vous attachez-vous , lequel voulez-vous secourir ? est-ce celui dont les forces , la sagesse , la science sont admirables ?

Je remarque que les Juges de ce tems ont coutume d'excuser les fautes considerables dans les grands hommes , & qu'ils ne pardonnent rien aux personnes d'un moindre mérite. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer ce que je dis. Je ne veux rien prononcer que de noble de vous que je regarde comme un modele achevé de toutes sortes de vertus ; outre que l'Ecriture nous deffend les jugemens téméraires. Je suis prêt de justifier ma conduite devant vous à cause de nôtre amitié , & devant tout le monde ; ce que vous appelez deso-



200 SERMON VI. DE S. GREGOIRE,  
beiffance est un trait de prudence & d'une sage  
précaution; vous n'avez pas fait le choix d'un ami  
indiscret ou mal avisé; il a des vûes plus éclairées  
que le commun des hommes, & plus de résolu-  
tion que les autres dans les rencontres, où il faut  
du courage & de la fermeté; il est timide quand  
il faut craindre, & où il y auroit de la témérité à  
ne craindre pas.

Quel parti voulez-vous donc prendre, & que  
trouvez-vous plus à propos? souhaitez-vous que  
je vous rende raison de mon procédé, ou ne croyez-  
vous pas qu'il faille remettre la chose à un autre  
tems? une dispute ne convient gueres à la fête que  
nous célébrons. Cette matiere demande un plus  
long discours que le tems ne nous permet de le  
faire. Que dirons-nous qui soit digne d'une si belle  
assemblée & d'une fête si célèbre? Purifions nos  
cœurs, mes freres, pour honorer les Martyrs qui  
se sont lavés dans leur sang, & qui ont sacrifié  
leur vie pour confesser la foy de JESUS-CHRIST;  
effaçons toutes les taches de la chair & de l'esprit.  
Lavons-nous pour devenir purs; offrons à Dieu  
nos corps comme une Hostie vivante, sainte &  
agreable à ses yeux, pour luy rendre un culte rai-  
sonnable & spirituel. Dieu qui est un être si pur n'es-  
time rien tant que la pureté. Combatons à la gloire  
des Athletes, vainquons pour honorer leur victoire;  
rendons à leur exemple témoignage à la verité;  
les combats qu'ils ont livrés doivent nous encou-  
rager à bien combattre, pour avoir part à leurs  
triumphes & à la gloire qu'on leur rend sur la  
terre & dans le Ciel, qui n'est que foiblement re-  
présentée par tout ce que nous voyons de nos  
yeux. Nous avons à combattre contre les Prin-  
cipautez, contre les Puissances, contre les Princes

Rom. 12. 1.

du monde , contre ces tyrans & ces persécuteurs invisibles , contre les esprits de malice répandus dans l'air. *Eph. 6. 12.*

Nous avons encore à soutenir une guerre intestine que nos passions nous livrent : nous sommes obligés de nous roidir contre les événemens divers qui arrivent chaque jour. Il faut moderer la colere qui ressemble à une bête féroce , & la langue qui est plus dangereuse , qu'une épée à deux tranchans. Amortissons le feu de la concupiscence ; bouchons nos oreilles , & ne les ouvrons que bien à propos ; mortifions la curiosité de nos regards ; temperons la vivacité du goût & du toucher. Ne donnons point d'entrée à la mort , les sens luy servent de portes ; ne nous permettons point des ris déréglez. Que l'avarice , ou l'indigence ne nous fasse point fléchir les genoux devant Baal ; n'adorons point la statue d'or , par une crainte frivole. Nous ne devons rien tant appréhender que de craindre quelque chose plus que Dieu , & de deshonorer son image , par le dérèglement de nôtre vie. Couvrons-nous du bouclier de la foy , pour repousser tous les traits du diable : cette guerre est terrible & dangereuse ; c'est un triomphe glorieux si nous remportons la victoire.

Si ce sont là les motifs qui nous rassemblent , cette fête sera tres-agréable à JESUS-CHRIST ; c'est le moyen de glorifier les Martyrs , & d'avoir part à l'honneur de leur victoire. Mais si nous ne nous assemblons que pour faire bonne-chere , & pour nous abandonner à des plaisirs qui ne durent qu'un moment ; si nous deshonorons ces lieux par nos débauches , au lieu de leshonorer par nôtre temperance ; si nous donnons au négoce & à nos affaires particulieres , un tems qui devroit être

202 SERMON VI. DE S. GREGOIRE,  
employé à nous élever jusqu'à la Divinité ( peut-  
être que cette expression est trop hardie ) à quoy  
les Martyrs nous peuvent être d'un grand secours ;  
je ne vois pas quelle utilité nous retirerons d'une  
occasion si précieuse. Peut-on comparer la paille  
avec le bon grain, les plaisirs de la chair avec les  
combats des Martyrs ? ce qui est proposé au Théâtre  
à des gens voluptueux & sensuels, ne convient  
nullement à nos assemblées, aux personnes qui ai-  
ment la temperance, & qui ne sont point atta-  
chées à la chair.

J'aurois envie de dire quelque chose de plus fort  
& de plus hardi, mais le respect de la fête me  
retient : j'ay peur de m'oublier & de passer les  
bornes ; au reste ce n'est pas ce que les Martyrs  
exigent de nous. Prenez garde, mes freres, de ce-  
lébrer des Mysteres si saints, si purs, si sublimes,  
si relevez, tout spirituels, de les célébrer d'une  
maniere indigne, basse & toute terrestre. Les Juifs  
ont leurs fêtes : mais ce ne sont que des cérémo-  
nies purement exterieures. Les Gentils font aussi  
des fêtes en l'honneur des démons, mais comme  
tout doit être spirituel dans nôtre Religion, il faut  
que nos actions, nos mouvemens, nos volontez, nos  
paroles, nos demarches, nos clins-d'yeux, tout  
soit conduit par la raison, à qui il appartient de  
regler l'homme, pour le rendre agreable à Dieu ;  
ainsi nos fêtes & nos réjouissances doivent être pu-  
rement spirituelles. Je ne défends point absolument  
toutes sortes de divertissemens ; je ne blâme que  
l'excez & l'insolence. Si nous célébrons nos fêtes  
avec l'esprit que nous devons, nous en ferons ré-  
compensez dans la gloire avec les Martyrs ; ceux  
qui se sont purifiez dans le sang de JESUS-CHRIST,  
& qui se sont sacrifiez comme luy seront comblez

de biens que l'œil n'a point veus , dont l'oreille n'a point entendu parler , que l'esprit humain ne sçauroit comprendre , quelque effort qu'il fasse , pour se former une idée de la plus parfaite félicité. Nous verrons la gloire , dont jouissent les Martyrs , & ce n'est pas un petit avantage ; nous entrerons dans la joye du Seigneur ; nous serons pénétrés de la lumière , que répandra sur nous la tres-Sainte Trinité , dans laquelle nous croyons , que nous adorons , & que nous confessons devant Dieu & devant les hommes , sans aucun respect humain pour nos ennemis domestiques ou étrangers , les faux Chrétiens , & les ennemis déclarez du saint Esprit.

Plût à Dieu que nous défendions toujours jusqu'au dernier soupir avec le même courage , ce saint dépôt que les Peres voisins des premiers siècles nous ont laissé ; cette Foy que nous avons succée avec le lait , dont nous avons fait profession , & dans laquelle nous voulons mourir ; afin d'emporter au moins la piété , si nous sommes dépouillés en mourant de tous les autres biens. Le péché nous avoit rendus les ennemis de Dieu ; le mystere de la Croix nous a reconciliés ; JESUS CHRIST a fait goûter la douceur de la paix , à ceux qui étoient assujetés à la Loy , & aux autres qui ne l'observoient pas : ce Pere de la charité , ou plutôt luy qui est la charité essentielle , car ce sont les noms qui luy plaisent , & il nous montre par là l'amour ardent qu'il a pour nous : nous a fait un commandement nouveau , de nous aimer les uns les autres , comme il nous a aimez , de servir & de commander honnêtement , de craindre & d'espérer. Il a soin des grands troupeaux , il ne néglige pas les petits , il les multiplie par sa gra-

204 SERMON VI. DE S. GREGOIRE,  
ce ; je le prie de me consoler par son extrême bon-  
té, & de m'aider, afin que je puisse veiller à la  
garde, & à la conservation de son troupeau : qu'il  
vous rende capables de toutes sortes de biens, &  
qu'il vous dispose à célébrer la fête des Martyrs  
d'une manière toute spirituelle ; qu'il vous com-  
ble des délices célestes dont les bienheureux jouis-  
sent, & qu'il vous fasse participer à sa gloire,  
pour vous récompenser de votre sainteté, & de  
vos vertus, par le mérite de JESUS-CHRIST  
qui est glorifié, & adoré dans les siècles éternels.

---

## SERMON VII.

*Apologie à son pere Grégoire, en présence de  
saint Basile.*

**O**N m'a donné une nouvelle onction, & je  
me vois par là condamné à de nouveaux  
chagrins : ma douleur ne doit point vous surpren-  
dre ; puisque le Prophete Isaïe avant que d'avoir  
veû la gloire de Dieu, ce trône élevé où il est as-  
sis, & les Seraphins qui l'entourent, ne fait pa-  
roître aucun signe d'inquietude ; ou de crainte ; il  
se contente de déclamer contre les Israélites, il se  
ménage luy-même, & ne se regarde point en cou-  
pable : mais depuis qu'il eut veû ces prodiges, &  
qu'il eut entendu cette divine voix, alors comme  
si le Prophete, eût mieux connu ses défauts, In-  
fortuné que je suis s'écria-t-il, à quels ennuis ne  
me vois-je point livré ? J'ay encore devant les yeux  
l'exemple de Manué cet ancien Juge d'Israël, &  
de saint Pierre, qui est comme la base, & le sou-  
tien de l'Eglise ; le premier ayant eû une vision

extraordinaire, c'en est fait s'écria-t-il, je suis perdu, j'ay veü le Seigneur. L'autre ne pouvant supporter la presence de JESUS-CHRIST, & se jugeant indigne de le voir, & de luy parler, tant il étoit saisi d'admiration, le prioit de s'éloigner de sa barque. L'Evangile me fournit encore l'exemple du Centurion, lequel ayant prié JESUS-CHRIST de guerir son serviteur, le conjuroit de ne point entrer dans sa maison, comme si elle eût été trop petite, pour recevoir une personne d'un si grand merite.

Je ne me reproche point ma timidité, ny ma tristesse; car de même que le Soleil fait connoître la foiblesse des yeux, ainsi la venuë du saint Esprit dans une ame, en découvre les miseres: il éclaire les uns, il brûle les autres, selon les dispositions qu'il trouve. Que devons-nous penser de Saül? il fut oint, & il receût le saint Esprit; il en suivoit les mouvemens, il prophétisa; cette nouveauté; surprit tout le monde, & il a même fondé le proverbe, *est-ce que Saül est parmi les Prophetes!* mais parce qu'il ne s'abandonna point entierement à la conduite du saint Esprit, que sa conversion ne fut pas sincere, qu'il demeura toujours attaché à ses premiers vices, & à ses anciennes habitudes, que la chair, & l'esprit combattoient en luy, il tomba dans des malheurs, qu'il n'est pas necessaire que je décrive. Vous avez entendu parler de l'Esprit qui le tourmentoit, & du Psalmiste qui le charmoit par la douceur de son harmonie.

Ces exemples prouvent assez que la grace n'agit point sur ceux qui s'en rendent indignes, ou qui n'ont pas les qualitez requises; car la sagesse n'entrera point dans une ame mal disposée: cependant on a encore plus de peine à conserver sa vertu, &

206 SERMON VII. DE S. GREGOIRE,  
à ne se point démentir, qu'à l'aquerir, & à se  
bien régler d'abord, tant les hommes sont foibles  
& inconstans. Ce qui est de plus déplorable, & de  
plus funeste pour nous, c'est que la grace même  
nous inspire quelquefois de l'orgueil, & une va-  
nité ridicule; elle ne nous approche de Dieu, &  
elle ne nous élève, que pour nous précipiter de  
plus haut; de sorte que le crime en devient bien  
plus grier, & ce qui devoit servir de remede, se  
change dans un poison mortel.

Ces reflexions me remplissent de crainte, & de  
chagrin; je me regarde comme un enfant que les  
éclairs éblouissent, & qui luy causent un plaisir  
mêlé de frayeur. L'Esprit divin m'inspire de l'a-  
mour, & de la crainte; j'ay eu besoin d'y penser  
quelque tems, pour revenir de mon trouble, &  
pour prendre le bon party; mon chagrin s'est dis-  
sipé, les mauvaises pensées qui me tirannisoient  
ont fait place à de meilleures resolutions; l'esprit  
a remporté une pleine victoire, je me range à son  
service, je prends sur moy le soin d'instruire ce pe-  
ple, soit par la parole, ou par l'exemple d'une vie  
réguliere, & par les armes de la justice: je n'ou-  
bliray rien, pour bien conduire le troupeau, pour  
le retirer du monde & l'approcher de Dieu, en  
domptant la chair, afin que l'esprit prenne de nou-  
velles forces; en dissipant les tenébres, pour faire  
place à la lumiere; en chassant les bêtes furieuses,  
pour mettre les brebis à couvert; en fuyant les  
précipices & les deserts, pour les mener sur les  
montagnes, & sur les lieux les plus élevez. C'est  
ce que le Prophete Michée semble signifier par ces  
paroles, Approchez-vous des montagnes éternelles;  
levez-vous & marchez, n'esperez point de repos,  
tandis que vous ramperez sur la terre, & que vous

vous attacherez à des choses , qui sont dans un mouvement perpetuel ; quoy-que la plûpart en jugent tout autrement.

Vous qui êtes mes amis , & mes collègues , apprenez-moy l'art de conduire le troupeau du Seigneur : donnez-moy les principes de cette science, vous mon pere , qui avez pendant le cours de plusieurs années , instruit & formé tant de Pasteurs, vous qui êtes l'examineur , & le Juge de ma suffisance Recevez en bonne part ce que je vas dire; seray-je capable, malgré la tempête, & le bruit des flots qui m'étourdissent de m'aquitter de l'employ que l'on me confie ? j'étois plus indulgent , & plus commode menant une vie obscure parmy les brebis, que maintenant que je me vois élevé à la dignité de Pasteur. Vos vœux sont accomplis, vous me tenez en vôtre puissance ; vous avez vaincu celui qui paroïssoit invincible ; sans parler du reste , vous entendez le discours que vous souhaitiez d'entendre , les frequentes exhortations que vous m'avez faites , pour exciter ma paresse, ont eû leur effet.

J'ay quelque reproche à faire à mon amy ; qui voudra juger nôtre differend , & me faire justice, n'ayant égard qu'à la verité , sans rien donner à la faveur ? si je vous expose ce crime , ne seray-je point en butte à vos reprimandes ? vôtre procedé à mon égard est inouï & incroyable ; on ne m'a point persuadé par la douceur , on m'a fait violence ; quel prodigieux changement ! est-ce le trône , ou l'éclat de la dignité qui nous a desunis ? au moins marchez le premier , regnez & servez de guide aux Pasteurs mêmes. Je marcheray sur vos traces , je m'abandonneray entierement à vôtre conduite , je n'agiray que par vos ordres , je suivray



208 SERMON VII. DE S. GREGOIRE,  
les mouvemens de cette ame si belle, & si noble.  
Peut-être que l'amitié me fait dire des choses trop  
hardies. Faites-moy part de vôtre charité, de vô-  
tre habileté, de vôtre adresse, de vôtre vigilance.  
Apprenez-moy à veiller, comme vous; à dom-  
pter ma chair, pour l'assujettir à l'esprit; à me  
sacrifier pour les interets du troupeau, à tempe-  
rer la severité par la douceur, à conserver la tran-  
quilité au milieu du tumulte des affaires, ce qui  
est assez rare, & ne convient qu'à peu de gens; à  
combattre, & à vaincre à vôtre exemple, pour la  
gloire de JESUS-CHRIST.

Montrez-moy les pâturages qu'il faut choisir,  
les fontaines les plus pures; quand il est à pro-  
pos de se servir de la houlette, ou de la flute; en  
quel tems on peut conduire les brebis dans les plain-  
es, ou quand il faut les en retirer; comment on  
doit les défendre des loups, les ménagemens qu'il  
faut avoir avec les autres Pasteurs, sur tout en ce  
tems, que leur conduite est si déraisonnable, &  
qu'ils ont si peu de soin de leur troupeau. Pour me  
servir des termes d'un saint Prophete, comment  
fortifierai-je ce qui est foible, comment releverai-  
je ceux qui sont tombez, comment remettrai-je  
dans le bon chemin ceux qui s'égarerent, comment  
chercherai je ce qui est perdu, & de quelles pre-  
cautions me servirai-je, pour conserver ce qui est  
en bon état. Comment pourrai-je m'instruire sur  
toutes ces choses, pour bien soutenir le caractere  
d'un Pasteur, & ne pas faire, comme les Pasteurs  
mercenaires qui boivent le lait de leurs troupeaux,  
qui se couvrent de leur laine, qui vendent & qui  
égorgent leurs plus grasses brebis, & qui aban-  
donnent les autres aux loups, ou les laissent vivre  
dans les deserts; reproche qu'on faisoit aux chefs  
des

dès Israélites, qui ne songeoient qu'à leurs intérêts, & ne se mettoient gueres en peine du reste. Apprenez-moy ces Mysteres, fortifiez-moy par vos discours; éclairez par ces belles maximes le Pasteur, & ceux qu'on a commis à ses soins. Aidez-moy, par vos prieres, & par vos instructions; elles seront pour moy d'un grand secours, & contribueront à vôtre gloire, au grand jour du jugement de Dieu, & de JESUS-CHRIST, qui est nôtre véritable Pasteur, à qui appartient la gloire, & au saint Esprit, dans les siècles éternels.

## S E R M O N V I I I.

*A son Pere lorsqu'il luy donna le soin de l'Eglise de Nazianze.*

J'ay ouvert la bouche, pour vous prier, & Psal. 118.  
 j'ay été remply de vôtre Esprit; je consacre à 132.  
 Dieu tout ce qui m'appartient, ma personne, mes actions, mes paroles, le silence & le repos; je suis content, pourveu qu'il me possède, & qu'il conduise ma main, mon esprit, ma langue, afin que je ne m'applique qu'à des choses qui luy soient agréables, & que je me retire de tout ce qui pourroit l'offenser. Je me regarde entre les mains de Dieu comme un orgue que la raison anime, & dont le saint Esprit, qui est un maître si habile regle les accords. Je gardois hier le silence, je me sens aujourd'huy en disposition de parler; je ne m'ingere point à le faire, lorsque l'esprit veut que je garde le silence, car je ne suis pas naturellement un grand parleur; mais aussi je n'ay pas l'esprit assez stupide, ny assez taciturne, pour m'obstiner à garder

*Tome I.*

○

le silence, quand il est à propos que je parle. J'éprouve l'impression que me donne l'Esprit de Dieu, pour parler, ou pour me taire. Puisqu'on me le commande, j'adresseray donc la parole, à ce bon Pasteur, & à vous qui êtes ses ouailles; je vous diray les choses que je croiray plus propres à vous édifier, & plus convenables à la fête que nous célébrons.

Que vous est-il arrivé de nouveau, pour avoir besoin d'un Coadjuteur? car je commenceray par vous qui m'êtes si cher, pour qui j'ay des respects si profonds, que je regarde comme un autre Aaron, dont la barbe, & les habits dégouttoient de ce parfum mystique & sacerdotal. Puisque vous avez encore assez de forces, pour soutenir les autres, & pour leur servir de guide, pourquoy demandez-vous un Collegue, pour vous aider dans votre ministère? est-ce par ce que vous n'ignorez pas qu'Eleazar & Ithamar enfans d'Aaron furent oints de l'onction Sacerdotale, pour soulager leur pere dans ses fonctions; je passeray Nadab, & Abiud, de peur qu'un exemple si funeste ne soit de mauvais augure: Moÿse choisit luy-même Josué pour luy succéder: il le fit Législateur, & General des Juifs, qui avoient un desir si ardent d'entrer dans la terre de promesse. L'exemple d'Aaron, & de Hur, qui soutenoient sur la montagne les bras de Moÿse en forme de croix, tandis qu'on combattoit contre Amalec ne fait rien à nôtre sujet; car ils ne prêterent point leur secours à Moÿse dans la disposition de ses Loix; ils prioient seulement avec luy, & soulevoient ses bras fatiguez.

Mais vous, avez-vous quelque foiblesse, ou quelque mal? si les forces de votre corps vous abandonnent, je m'offre à vous soulager; je l'ay déjà

fait ; vous m'avez aussi fortifié par vôtre benediction paternelle , comme un autre Jacob. Est-ce vôtre esprit qui s'affoiblit ? qui l'a jamais eu plus vif , & plus fort que vous l'avez ? à vôtre âge les passions deviennent languissantes , ce qui faisoit obstacle à la lumiere se dissipe & s'évanouit. Le corps & l'esprit se font une guerre perpetuelle ; tandis que l'ame est languissante le corps prend le dessus : mais lorsque les passions s'usent avec le corps , l'ame s'éleve. Je ne puis m'empêcher d'admirer vôtre droiture , & vôtre generosité , vertus rares dans le tems où nous sommes : vous n'avez point cherché de détours ny de pretextes , pour déniguer vos intentions. Nous nous pouffons souvent aux dignitez par des motifs fort bas , quoy-que nous nous flatons d'avoir des motifs fort épurez. Plusieurs n'envisagent l'Episcopat , que par la gloire , l'éclat , les plaisirs qui l'entourent : cependant la peine surpasse toujours le plaisir , quelque petit que soit le troupeau qu'on ait à conduire. Je n'en diray pas davantage de vôtre tendresse paternelle , & de la bonté de vôtre ame , qui vous empêche de faire le mal , & de croire que les autres en soient capables : les gens de bien ne soupçonnent pas aisément que les autres puissent être méchans.

Il me reste à apostropher en peu de mots vôtre peuple & le mien : on m'a fait violence , mes freres & mes amis : si je n'ay pas alors imploré vôtre secours , je l'implore maintenant. La vieillesse de mon pere , la souplesse de mon amy a été pour moy une espece de tyrannie. Secourez-moy de tout vôtre pouvoir : tendez la main à un homme qu'on opprime , & qui est comme partagé par ses desirs , & par les mouvemens de Saint Esprit ; si je m'en croyois

O ij

212 SERMON VIII. DE S. GREGOIRE,

je fuïrois dans les deserts, & sur les montagnes; je chercherois la solitude la plus écartée, pour y goûter un parfait repos, & mener une vie toute spirituelle en renonçant aux objets sensibles: libre de soins, je ne songerois qu'à m'entretenir avec Dieu, qui me rempliroit des lumieres de son Esprit, sans que les nuages qui s'élevent de la terre les pussent troubler, jusqu'à ce que j'arrive à cette vive source de lumiere, après que le rideau qui nous cache la verité sera levé, & que la vaste étendue de mes desirs soit parfaitement remplie. L'esprit au contraire veut que je me produise, que je me sacrifie à l'utilité du public, & que je m'aide moy-même, en aidant les autres, que je fasse part au peuple de la divine Lumiere, pour conduire à Dieu cette nation sainte, ce Sacerdoce royal, cette Image si pure. Comme tout le jardin est preferable à une seule plante, le Ciel avec tous ses ornemens à une étoile unique, le corps entier à un membre seul; ainsi l'Eglise en general doit l'emporter sur un homme particulier.

Il ne faut pas tellement songer à ses interests, qu'on néglige ceux des autres. Le Fils de Dieu qui pouvoit demeurer éternellement dans le sein de la gloire, s'est aneanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave, il s'est condamné au supplice de la croix, sans en apprehender l'ignominie, pour expier nos pechez, & pour détruire l'empire de la mort, en mourant luy-même. Les mouvemens de l'esprit sont bien differens des illusions de la cupidité: je balance entre les deux, & je ne sçay encore quel party prendre: je vous diray celuy qui me paroît le meilleur, & le plus seur, afin que nous en déliberions ensemble, & que vous m'aidiez à prendre ma derniere résolution. Il me sem-

ble que le plus seur, c'est de prendre le milieu entre la crainte & l'esperance, & de tâcher de suiivre les mouvemens de l'esprit, en contentant mon inclination; cet accord ne sera pas impossible: si je ne refuse pas absolument l'employ qu'on me veut donner, de peur de resister à la grace; ce qui seroit fort dangereux: & si je ne prends pas une charge trop pesante pour mes forces, ce qui seroit fort desagreable; l'un & l'autre ne seroit gueres prudent. Un homme de bien, & qui a soin de son repos doit mesurer son employ à ses forces, comme il doit proportionner à son estomac la quantité des viandes qu'il mange; c'est le moyen d'entretenir le repos de l'esprit, & de conserver la santé du corps, en se tenant dans la médiocrité.

Je ne refuse point d'être le Coadjuteur de mon illustre Pere; je seray comme un aiglon qui suit de près un aigle, qui s'éleve dans l'air, & je ne luy seray pas inutile; je m'abandonneray à l'esprit, & je dirigeray mon vol selon les impressions qu'il me donne sans que je puisse m'égarer, en suivant un guide si fidelle. Il est bien plus doux pour moy, d'avoir part aux travaux de mon pere, & de conduire un troupeau que je connois qu'un troupeau étranger & inconnu; je crois même que c'est une chose plus agreable à Dieu si l'amitié ne m'abuse; & si l'habitude que j'ay de vous voir ne me séduit; mais le plus grand de tous les avantages, c'est de conduire de son plein gré des gens qui se soumettent de bon cœur à vôtre conduite. Nôtre Loy nous défend de violenter qui que ce soit; un Empire qui n'est fondé que sur la violence ne dure pas long-tems; parce que tout ce qui est contraint se remet en liberté à la premiere occasion: rien ne conserve mieux

214 SERMON VIII. DE S. GREGOIRE,  
nôtre autorité , & nôtre pouvoir, qu'une sou-  
mission libre , & volontaire ; la pieté ne peut  
souffrir la contrainte , elle demande une entiere  
liberté.

Voila mes freres ce que j'avois à vous dire , je  
vous ay fait part de mon secret ; je me suis dé-  
couvert à vous sans déguisement , pour vous té-  
moigner mieux l'amitié que je vous porte. Je sou-  
haite que les choses réussissent , comme il est plus  
avantageux pour vous , & pour moy , selon les  
intentions du saint Esprit qui nous gouverne ; le  
discours remonte encore vers celuy à qui nous  
nous sommes entierelement dévoüez , depuis que  
nous avons reçu l'Onction sainte au nom du Pe-  
re Tout - puissant , de son Fils unique , & du saint  
Esprit qui est Dieu comme le Pere , & le Fils.  
Jusqu'à quand tiendrons - nous la Lumiere cachée  
sous le boisseau , sans faire part à tout le mon-  
de des Mysteres de la Tres - sainte Trinité ? il faut  
mettre le Flambeau sur le chandelier , afin qu'il  
éclaire toutes les Eglises , & tout l'Univers ; la  
connoissance de ce Mystere est ce qu'il y a de  
plus parfait dans la Theologie , pour ceux à qui  
on l'a prêché , & qui ont receü cette grace , par  
la misericorde de Nôtre - Seigneur JESUS - CHRIST  
à qui la gloire , l'honneur , l'empire appartiennent  
dans tous les siecles.



## SERMON IX.

*A Julien Collecteur des Tailles.*

Quelle est la tyrannie de la charité qui nous presse à tous momens ? A quelle épreuve la nécessite de parler nous met-elle toutes les Fêtes ? De quelque côté que je me regarde , je ne trouve en moy aucun talent. Au moins je me persuade qu'on n'a pas de grands reproches à me faire ; quelques-uns appelleront peut-être bêtise un aveu si ingenu ; j'avois toujours souhaitté de renoncer au monde , pour mener une vie obscure à l'exemple de JESUS-CHRIST , donnant tout ce que je possédois , comme un marchand habile , afin d'acheter cette pierre precieuse , & d'échanger des richesses fragiles & perissables , pour des biens solides & éternels : ceux qui jugent sainement des choses , connoîtront assez qu'on ne peut faire un négoce plus utile. Si je ne pouvois réüssir dans ce dessein , j'avois au moins résolu d'abandonner les dignitez à ceux qui en sont éblouïs , & qui ont de l'ambition , & de me dévouër entierement à l'étude des belles Lettres. Voila le premier motif qui me faisoit souhaitter la retraite ; le second est encore bien plus considerable.

Ne pouvant reprimer cette envie immodérée que tant de gens ont de parler , & de se produire , ni cette hardiessè avec laquelle ils s'ingerent à expliquer nos plus sublimes mysteres , sans l'aveu & la mission du S. Esprit ; j'ay pris une autre voye qui me semble plus seure , & moins pénible. Je me suis imposé le silence , afin de les engager à se taire

O iiij



216 SERMON IX. DE S. GREGOIRE,  
à mon exemple ; s'ils ont quelque estime pour ma  
personne , ils le feront paroître par leur defference,  
& par les respects qu'ils me rendront ; s'ils n'ont  
pas grande opinion de ma capacité , & s'ils me  
traitent comme je le merite , ils seront peut-être  
bien aisés d'imiter la moderation d'une personne  
qui leur ressemble ; voila la veritable raison pour-  
quoy je me suis condamné à garder le silence.  
Mais je ne sçay maintenant à quoy me résoudre :  
on m'inquiete : on me tourmente : on veut malgré  
moy m'obliger à parler ; on veut absolument que  
je fasse des discours ; c'est une espece de tribut  
qu'on exige de moy : leurs lumières sont infiniment  
au dessus des miennes ; ils connoissent mieux  
que moy , le tems où il faut parler , ou se taire.  
Comme on frappe d'un fer la pierre à fusil , afin  
d'en faire sortir du feu , ils m'accablent de repro-  
ches , & protestent qu'ils ne me donneront point  
de repos , jusqu'à ce qu'ils m'aient obligé à faire  
tous les discours qu'ils souhaitent : d'autres pour  
m'ébloüir me promettent de grandes récompenses ,  
se flattant que Dieu donnera sa bénédiction  
à mes discours , & qu'il les fera fructifier ; outre  
que je serois tres-injuste , si je n'aïdois pas de tout  
mon pouvoir mon troupeau , si je suis en droit  
d'appeller de la sorte les oüailles de mon Pere ; le  
motif qu'ils apportent est si pressant , qu'il n'y a  
rien que je ne doive entreprendre pour faire ce  
qu'ils proposent. O l'agréable combat ! Voyez  
l'effet de mon silence ; il vous a inspiré un desir  
plus ardent de m'entendre ; voila le fruit que je  
retire de mon obscurité , & du mépris que j'ay  
témoigné pour la gloire. Plût à Dieu que mes  
discours vous fussent aussi avantageux que mon  
silence l'a été.

Puisque vous avez vaincu un homme qui se croyoit invincible ; que vous avez fait évanouir toutes mes résolutions , il faut que je tâche de vous être plus utile en parlant , qu'en gardant le silence. Je ne vous diray rien de mou ou de languissant ; je n'affecteray point un stile periodique & harmonieux , pour flatter l'oreille ; cette affectation répondroit mal aux soins & aux empressements de mes amis ; je me serviray d'un stile fort & véhément , pour vous rendre plus gens de bien , pour élever vos esprits , en les retirant de la masse de la chair.

*Jusqu'à quand ; enfans des hommes , aurez-vous le cœur endurci ?* je commence par ces paroles de *Psal. 4. 3.* David , dont le stile est si sublime : *pourquoy aimez-vous la vanité , & pourquoy oherchez-vous le mensonge ?* Vous croyez que la vie , les plaisirs , la gloire , l'autorité , la prosperité sont des choses fort considerables & fort importantes ; cependant leur nature est telle qu'elles n'appartiennent gueres davantage à ceux qui les possèdent , qu'à ceux qui ne les ont qu'en esperance , ou même qui ne les ont jamais esperéz. Ces biens semblables à la poussiere qu'un tourbillon dissipe , passent de main en main ; ils s'évanouissent comme la fumée , & séduisent les hommes comme font les songes : ils s'échappent comme des ombres qu'on croit embrasser , & qu'on ne scauroit retenir : quand on ne les a point , on ne desespere pas de l'acquérir : quand on les possède , on craint de les perdre.

Ne nous réveillerons-nous point de cet assoupissement ? ne regarderons-nous jamais le Ciel ? ne leverons-nous point cette taye qui nous aveugle ? ne connoissons-nous jamais les veritables biens ,

la véritable gloire, les grandeurs qui ne sont point sujettes à la vicissitude, la félicité qui ne finira jamais, qu'on ne peut nous dérober, & que nous ne saurions perdre par aucun accident? A quelles fatigues, & à quelles peines ne devons-nous point nous exposer pour la mériter? Quand il faudroit sacrifier tous les plaisirs de la vie, l'espérance des biens éternels ne suffit-elle pas pour nous soutenir? L'exemple des Martyrs & des autres Saints, sur tout de ceux dont nous célébrons la Fête, ne nous encouragera-t-il pas? Pourquoi se sont-ils exposés avec un courage si intrépide aux toutmens, aux prisons, à l'ardeur du feu, au tranchant des épées, à la fureur des bêtes, aux ténèbres, à la faim? Ils ont vû sans s'allarmer le renversement de leur fortune, leurs corps déchirez, les horreurs de la mort; comme si tous ces malheurs ne les eussent point menacez personnellement: Quelles étoient leurs prétentions? Tout le monde le sçait assez, sans qu'il soit besoin de le dire.

Puisque nous avons les mêmes espérances, n'aurons-nous pas le courage de combattre sous le même Général, contre le même tyran, cet ennemy invisible; ce furieux persécuteur de nos ames? Le monde sera comme le théâtre de ces combats; & puisque les mêmes couronnes nous attendent, préparons-nous à bien soutenir les assauts continuels que nôtre ennemi nous livre à toutes les démarches que nous faisons. Ce discours regarde également les hommes & les femmes, les vieillards, les jeunes gens, ceux qui habitent les villes & les campagnes, les Princes, les personnes privées, les riches & les pauvres; j'appelle tout le monde à ce combat; qu'ils se préparent à attaquer vivement leur adversaire; qu'ils ne

fassent paroître ni lenteur, ni lâcheté; qu'ils ne laissent point échapper une occasion qu'on ne retrouvera plus dans la suite: voici le tems propre au travail, les récompenses sont pour l'avenir. Vous sçavez que le Sauveur disoit à ses Disciples: *Levez-vous, sortons d'ici*, pour leur marquer qu'il vouloit les retirer de la Judée; ces paroles s'adressoient à tous ceux qui devoient dans la suite du tems embrasser sa doctrine, afin qu'ils apprissent à retirer leurs affections des choses sensibles, pour les élever jusqu'à lui. Voilà pourquoy suivons les traces d'un si bon Maître: renonçons à nos cupiditez; détestons le Prince du monde, & le monde qui nous séduit; attachons-nous à nôtre Créateur: faisons honneur à l'Image de Dieu: remplissons nôtre vocation: travaillons à réformer nos mœurs. Pourquoi nous abaissons-nous de la sorte, puisque nous sommes créés pour des choses si sublimes? pourquoi se fixer aux objets des sens? Faisons à Dieu tous les sacrifices que nous pourons, selon la mesure de la grace, dans quelque état que nous soyions, quelque genre de vie que nous ayions embrassé, afin que passant par tous les degrez de vertu, nous puissions remplir toutes les places du Royaume céleste, & recueillir ce que nous aurons semé.

Que les uns donnent à Dieu leur argent; les autres se contenteront de lui offrir leur pauvreté, l'envie sincere qu'ils ont de soulager leur prochain, les applaudissemens qu'ils donnent à ceux qui le font en effet; les uns offriront leurs bonnes actions; les autres leurs contemplations, leurs bons discours, leur silence, quand ils le gardent à propos, leurs sentimens orthodoxes, & une vie conforme à leurs sentimens; leur docilité, leur

220 SERMON IX. DE S. GREGOIRE ,  
chasteté ( vertu si rare dans le monde ) leurs ma-  
riages innocens , qui ne détournent point de Dieu ,  
des jeûnes qui ne sentent point l'ostentation , des  
repas que l'intemperance & l'excez n'ont point dé-  
reglez , l'assiduité & l'attention à la priere ,  
l'empressement à soulager les pauvres. Que tous  
offrent à Dieu leurs larmes , un cœur pur , dégagé  
des affections de la terre , & élevé audessus de  
tout ce qui est humain. La simplicité & la rete-  
nuë sont encore des présens dignes de Dieu ; il est  
bon de moderer le ris , les faillies de la cole-  
re , la curiosité des yeux , les égaremens de  
l'esprit. Dieu ne rebute rien , quelque petites  
que soient les choses qu'on lui offre , quoyque sa  
misericorde soit dispensée avec tant de justice &  
d'équité.

Il a agréé les travaux de Paul & d'Appollon ,  
les deux oboles de la Veuve , l'humilité du Publi-  
cain , la confession de Manasses. Moïse fit con-  
struire en terre l'Arche d'Alliance , sur le modele  
de celle qu'on lui avoit montrée ; tous les Juifs  
contribuerent selon leurs pouvoirs , & selon l'or-  
dre qui leur fut prescrit pour l'embellissement de  
cet ouvrage , ils donnerent de l'or , de l'argent ,  
des pierres précieuses. Les femmes apportoient  
du bysse retors , de l'écarlate , de la pourpre , des  
laines teintes en rouge , des poils de chevres qui  
étoient des choses fort peu considerables ; enfin ils  
donnoient ce qu'ils avoient ; tous faisoient quel-  
que offrande , personne n'en étoit exempt depuis  
le plus grand jusqu'au plus petit.

Observons cette méthode , pour la construction  
du Tabernacle de Dieu ; je veux dire l'Eglise ; qui  
n'est pas l'ouvrage des hommes , & qui ne s'em-  
bellit que par les vertus : contribuons tous pour

cet édifice , les uns plus , les autres moins , afin qu'il devienne un saint Temple , consacré au Seigneur , par le ministère du Saint Esprit. Quelques efforts que nous fassions , nous ne rendrons jamais autant que nous avons reçu ; puisque c'est par la grâce de Dieu que nous vivons , que nous le connoissons , & que nous avons des présens à luy faire. Ce qui est de plus merveilleux , & ce qui marque combien sa bonté est grande , c'est qu'il ne mesure pas nos présens par leur prix ; il n'est touché que de l'affection avec laquelle on les offre. N'attendez point à un autre tems à faire vos liberalitez ; commencez dés-aujourd'huy , quoy-que vos présens ne soient pas dignes de Dieu : ne vous découragez pas pour cela : préparez-vous toujours à en offrir de nouveaux , & demandez pardon de vos foiblesses. *Vous ne vous présenterez point devant moy les mains vuides.* Offrons à Dieu ce que nous avons , & ce qui peut davantage luy plaire : Que celuy qui péche fasse voir des fruits d'une sincere conversion : Que les personnes vertueuses redoublent leur zèle , & leur ferveur : Que les jeunes gens luy offrent leur continence : les vieillards leur prudence : les riches une partie de leurs richesses : les pauvres leur soumission : les Grands leur modestie & leur douceur.

Revêtons-nous de la justice , nous qui sommes honnorez du Sacerdoce ; ne dissipons point les brebis du troupeau ; ne les égorgeons point , puisque le bon Pasteur a donné sa vie pour elles : il les connoist : elles le connoissent : il les fait entrer & sortir : il les retire de l'impiété , pour les amener à la foy : il les conduit au repos éternel après la fin de cette vie. Prenons garde que le jugement de Dieu ne commence par nous , comme

l'Ecriture nous en menace, & ne nous chargeons pas d'un double péché, n'entrant pas nous-mêmes dans la bergerie, & empêchant les autres d'y entrer. Que les Laïques ne s'ingèrent point à vouloir conduire les Pasteurs, & qu'ils ne s'élèvent point audessus des bornes de leur état; c'est assez pour eux de se laisser conduire. Que les Juges ne fassent point la loy aux législateurs: le Maître que nous servons n'est point un Dieu de confusion & de troubles; c'est un Dieu d'ordre & de paix. Celuy qui à peine pourroit être le pied, ou le bras, ou quelque membre moins considérable, auroit tort de vouloir faire les fonctions de la tête; que chacun se contente du degré où il a esté appelé, quoy-qu'il se flatte d'être digne d'un degré plus éminent; sa soumission & sa modestie luy feront plus d'honneur que l'empressement qu'il témoigneroit pour se mettre dans une place plus éminente. Pourquoi se mettre au hazard de s'égarer, en voulant servir de guide, lorsqu'on peut suivre en toute seureté? Qu'on ne viole point les loix de l'obeïssance, puisque cette vertu conserve les choses terrestres & les célestes, & prenons garde que la multitude des maîtres n'introduise la licence & le libertinage.

Vous qui vous appliquez aux sciences & aux belles Lettres, ne vous laissez point éblouir par votre doctrine, & par votre éloquence: ne soïez point sages avec excez; il ne faut pas vouloir l'emporter toujourns: souffrez de bonne grace d'être vaincus quelquefois, que la science vous aide à cultiver la justice, & qu'elle ne devienne pas entre vos mains un instrument de mort. Soldats contentez-vous de la paye ordinaire, & n'exigez rien audessus de ce qu'on vous a promis; c'est ce que

Jean, ce grand Prédicateur de la vérité m'ordonne de vous dire ; sous le nom de paye, on entend les munitions que le Prince fournit, & les récompenses qu'on donne à ceux qui sont dans les premières charges. Je n'oserois vous dire à qui le superflu appartient, de peur que mon discours ne soit un funeste présage ; vous le sçavez assez, quoyque je ne vous en avertisse pas.

Que les Magistrats rendent à César ce qui appartient à César, & à Dieu ce qui appartient à Dieu : qu'ils payent le tribut au Prince, qu'ils aient la crainte de Dieu, & qu'ils se deffendent de l'avarice. Dequoy nous servira cette régularité ? demanderez-vous ? Vous en retirerez des avantages infinis ; elle vous élèvera aux premières places ; je ne dis pas de cette petite ville que nous habitons, mais du Royaume des Cieux. Ce ne seroit pas un titre fort considerable, que d'être Empereur de cette ville, pour parler modestement d'un lieu à qui je dois la naissance ; les premières places du Ciel, voila l'objet de nôtre ambition ; c'est-là que nous devons souhaiter de briller : si nous avons compassion des miseres des pauvres ; nous nous reposerons dans le sein d'Abraham : Que nos jugemens soient équitables ; assistons ceux qui sont dans le besoin : laissons-nous attendrir par les miseres des Orphelins & des Veuves : rachettons ceux qu'on a condamné au supplice, ou du moins ne contribuons point à les faire souffrir : ne méprisons point ceux qui imploront nôtre secours, jusqu'à nous demander les miettes de pain qui tombent de nos tables ; ne négligeons pas les malades qui sont étendus à nos portés ; ne nous abandonnons point au luxe, tandis que les autres sont dans la dernière misere ; ne témoignons jamais de l'aver-



224 SERMON IX. DE S. GREGOIRE;  
sion pour nos égaux ; ne marchons point sur les traces du mauvais riche , de peur que nous ne soyions condamnez comme lui aux flammes éternelles , séparez de la compagnie des justes par un grand cahos , sans pouvoir obtenir de Lazare qu'il trempe son doigt dans l'eau , pour rafraîchir nôtre langue brûlante. Soyons doux , humains, officieux , bien-faisans : imitons la bonté de nôtre Maître , qui fait luire le Soleil pour les bons & pour les méchans , & qui dispense également la pluie à tout le monde. Ne nous prévalons point du malheur des autres pour nous enrichir ; ce seroit trop nous écarter de l'équité de Dieu ; ne mêlons point à nos richesses les larmes d'autrui , elles les useroient comme fait la rouille ou la tigne.

Si nous sommes avides & avares avec excez , il y a une espece d'avarice qui n'est pas condamnable : donnons de petites choses , tandis que nous sommes sur la terre , pour devenir riches dans le Ciel. Ces préceptes ne regardent pas seulement ceux qui sont dans les charges publiques , ils sont faits pour tout le monde ; comme les maux sont communs , il faut aussi que les remedes le soient. Comme c'est à vous qu'il appartient d'imposer les tributs , faites-le avec justice : ne vous appliquez pas tant à mes discours , qui ne sont pas d'une grande utilité , & qui ne font que flatter l'oreille en passant ; que vous négligiez mon peuple , & que vous le traitiez avec moins de douceur & d'humanité. Si vous ne le faites pas par un autre motif que ce soit au moins par respect pour le tems où nous sommes ; puisque le Sauveur vient au monde dans le tems que l'on comptoit tous les hommes de l'Univers. *On publia un Edit de César Auguste , pour faire un dénombrement des Habitans*

*Habitans de toute la terre.* On s'étoit déjà mis en devoir d'exécuter cet Edit. Joseph partit de la Ville de Nazareth avec son Epouse , & vint en Judée à la Ville de David , appelée Bethléem , parce qu'il étoit de la Maison , & de la Famille de David. Ce fut alors que le Sauveur vint au monde. Quel prodige ! Le Créateur & le Maître de l'Univers est caché dans une cabane. Redoutons ce Mystere : respectons cette Chair à laquelle la Divinité s'est unie , & faisons nos efforts pour honorer un tems si saint.

Les Anges se réjouissent, les Pasteurs sont ébloüis de cette lumiere qui paroît dans leurs campagnes ; une étoille nouvelle vient de l'Orient pour se ranger auprès de ce Soleil nouveau : les Mages l'adorent , & luy offrent des présens : ils reconnoissent qu'il est Roy ; & que son origine est toute céleste , puisque sa naissance a été annoncée par un nouvel astre. La fureur s'empare d'Herode : il fait massacrer des enfans , & par la haine qu'il porte à l'Auteur de nôtre liberté , il attache la vie à ceux qui devoient avoir part aux bienfaits de nôtre Libérateur. Rangeons-nous du côté de ceux qui viennent l'adorer , & faisons nos présens à celui qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous , jusqu'à se revêtir d'un corps. Si nous n'avons ni encens , ni or , ni myrrhe à lui donner comme à un Dieu , à un Roy , à un Homme qui s'est livré à la mort pour nous racheter : faisons-lui des présens mystiques , & plus relevez que ceux qui tombent sous les sens : n'ayons point de plus grands égards pour les riches que pour les pauvres : ne nous servons point du ministère des uns pour tourmenter les autres. C'est avec JESUS-CHRIST , que vous faites le dénombrement , que vous im-

226 SERMON IX. DE S. GREGOIRE ;  
posez les tributs , & que vous supputez vos effets ;  
C'est pour vous que JESUS-CHRIST vient de  
naître : il est Dieu ; il se fait homme , & habite  
parmi les hommes. Ceux qui sont dans les emplois  
considerables doivent se souvenir que Dieu préside  
à toutes les grandes affaires. Pour confondre ceux  
qui faisoient ce dénombrement , il s'est revêtu de  
nôtre chair , & a conversé avec nous : mais pour  
adoucir les chagrins de nôtre captivité , & pour  
montrer combien il estoit un exact observateur de  
la justice : car c'est un point qu'il ne faut pas  
passer legerement : il ordonna de payer le tribut  
en son nom , & au nom de Pierre , l'un de ses  
plus chers Disciples : il ne faut pas en être surpris ,  
puisqu'il s'est fait homme pour nous , qu'il s'est  
revêtu de la forme d'un esclave , & qu'il est mort  
pour nos pechez.

Voila ce que le Sauveur a fait , quoy-qu'il eût  
pû , étant Dieu , nous sauver par sa seule volonté ,  
comme il a tiré du neant par sa toute puissance  
tout l'Univers. Mais ce qui doit nous remplir de  
confusion , c'est qu'il s'est chargé de toutes nos  
miseres , en se rendant semblable à nous : Que  
devons-nous faire nous qui sommes les Disciples  
d'un Maître si debonnaire qui s'est abaissé à nous  
servir ? Ne voulons-nous pas imiter la pieté de  
nôtre Maître ? Ne serons-nous pas doux & com-  
modes envers nos confreres , afin que le Seigneur  
nous traite comme nous les aurons traité ; car on  
se servira à nôtre égard de la même mesure dont  
nous nous serons servi à l'égard des autres ? Ne  
voulons-nous pas rachetter nôtre ame par nôtre  
douceur ?

C'est une peine assez dure pour des personnes li-  
bres de se voir condamnez à servir , tandis que

Marc. 4.

4.

les autres commandent , & qu'il y ait une si grande difference entre des gens d'une condition égale ; que les uns imposent des tributs , & que les autres soient obligez de les payer ; que les uns puissent faire le mal impunément , & que les autres pour s'en garantir soient contraints de prier & de se mettre sous toutes sortes de figures ; quoy-qu'on porte la même image, qu'on prétende au même héritage , & qu'on ait les mêmes droits sur le Sang de JESUS-CHRIST. Ces extrémités sont tres fâcheuses à des gens libres, sans qu'il soit besoin de rendre ce joug encore plus incommode & plus pesant , ou d'ajouter de nouveaux châtimens à ceux dont le premier peché a été puni.

Plût-à-Dieu que la racine du vice soit entierement arrachée ; plût-à-Dieu que cette semence fatale périsse avec cet ennemi envieux , qui a semé la zizanie parmi le bon grain , tandis que nous dormions ; c'est ainsi que la négligence & le peu d'empressement pour le bien a été le premier principe du mal , comme l'absence de la lumiere est le commencement des tenebres. Voila les maux qu'un arbre & un morceau de pomme , un serpent envieux , & le mépris de la Loy de Dieu nous ont faits ; c'est ce qui nous a condamnez à gagner nôtre vie à la sueur de nôtre visage ; c'est ce qui m'a fait connoître ma nudité & ma difformité ; voila pourquoy je me suis revêtu de peaux , j'ay été chassé du Paradis terrestre ; je suis retourné dans la terre dont j'avois été tiré , n'ayant pour tous plaisirs que la connoissance de mes malheurs , condamné à d'éternels ennuis , pour une satisfaction d'un moment , & à livrer de perpetuels combats à celui qui faisant semblant d'être de mes amis m'a trompé avec tant de malignité pour me persuader de manger

228 SERMON IX. DE S. GREGOIRE,  
du fruit deffendu : c'est la récompense de mon crime ; c'est de-là que je ne nais que pour la peine , que j'y vis , que je meurs : c'est la source de nôtre pauvreté & de nos miseres , de cette cupidité insatiable , des impôts , des guerres , qui sont les plus grands châtimens à quoy la Justice divine nous ait condamnez.

Puisque nous sommes sujets à la même peine , ne l'augmentons point , & ne traitons pas les autres avec trop de dureté : Dieu exige de nous que nous ayions de la condescendance les uns pour les autres , quoy-qu'il nous punisse pour nos pechez. Il viendra un tems que les hommes seront comptez d'une maniere bien differente ; car apparemment vous avez entendu parler du livre des vivans & des morts ; tous nos noms y seront marquez , ou pour parler plus juste , ils le sont déjà avec toutes les actions de nôtre vie. Les richesses & la pauvreté seront alors également traitées ; la faveur , le crédit , la haine , tous les motifs dont on se sert pour corrompre les jugemens ne seront d'aucun usage.

C'est le doigt de Dieu qui nous a marquez dans ce Livre qu'on ouvrira au jour du jugement : les grands y sont confondus avec les petits , les maîtres avec les esclaves , les Rois avec leurs sujets , ceux qui imposent les tributs avec ceux qui les payent ; nous y serons marquez avec les mêmes caracteres que nous aurons marqué les autres ; si vous voulez qu'on ait alors de l'indulgence pour vous , soyez facile & humain à nôtre égard. Que répondez-vous ? qu'écrivez-vous , vous qui êtes le meilleur de nos amis , avec qui nous nous sommes appliquez aux mêmes sciences sous les mêmes maîtres ; quoy-que Dieu nous ait mis dans un degré supe-

rieur , pour vous instruire , vous qui êtes dans les Magistratures ; peut être nôtre etat est-il encore plus périlleux que le vôtre. Que m'allez-vous dire , vous qui tirez vôtre origine d'une patrie & d'une famille si sainte , vous qui êtes sorti de Parens si vertueux , & qui êtes le pere d'enfans encore plus vertueux que vous n'êtes ? comment recevez-vous mon discours , aura-t-il la force de vous fléchir ? faut-il vous enchanter par une harangue plus longue ? Ce n'est point une simple conjecture , je suis tres-persuadé que ce que je vous ay dit est plus que suffisant pour vous toucher : l'estime que vous avez toujours fait de l'éloquence me rassure ; c'est elle qui vous a inspiré tant de belles inclinations , & qui vous a fait pratiquer tant d'actes de vertu , soit que vous serviez de modele aux autres , ou que vous suiviez les bons exemples qu'on vous donne : c'est en quoy les sages excellent pardessus le reste des hommes.

J'ajoutéray encore quelques circonstances à mon discours ; vous m'avez suffisamment récompensé de la peine que j'ay prise. Permettez-moy de vous présenter les pauvres , les Prêtres , tant de personnes vertueuses , que rien n'attache à la terre , qui ne possèdent que leurs corps , & qui n'en disposent pas même entierement : qui n'ont rien de tout ce qui appartient à César , dont toutes les richesses appartiennent à Dieu , les Hymnes , les prieres , les veilles , les larmes , biens qu'on ne peut leur ravir par la violence. Ils sont morts au monde , ils ne vivent qu'en JESUS-CHRIST ; ils ont crucifié leur chair , à peine leur ame tient-elle encore à leur corps. Si vous voulez m'obliger , & faire une action méritoire , épargnez les personnes dont je vous parle , laissez-les servir Dieu libre-

230 SERMON IX. DE S. GREGOIRE,  
ment; ces illustres disciples de JESUS-CHRIST;  
ces contemplateurs des choses celestes, ces prémices  
de nôtre Religion, ces genereux deffenseurs de la  
foy, ces pierres précieuses qui ornent le Temple  
dont JESUS-CHRIST est le fondement & la pierre  
angulaire; ce sont les richesses que je vous sou-  
haite, plutôt que d'immenses trésors d'or & d'ar-  
gent, qui ont si peu de consistance. Mon discours  
me tiendra lieu de présent auprès de vous, il est  
proportionné à mes forces, quoy-qu'il ne répon-  
de peut-être pas à vôtre esperance: pour récom-  
pense, je ne vous demande à vous que de la dou-  
ceur: soyez facile & traitable, afin que dans la  
suite vous ayez moins besoin de mes exhortations,  
en vous animant les uns les autres à la pratique des  
bonnes-œuvres, par des motifs de charité; c'est le  
moyen de mériter une place parmi le rang des élus,  
qui jouissent d'une joye éternelle dans la compa-  
gnie de leur Roy; c'est-là qu'occupez uniquement  
à louer Dieu, nous aurons le bonheur de contem-  
pler la gloire du Pere, du Fils, & du S. Esprit, qui  
méritent d'être honorez & adorez dans tous sic-  
cles. *Amen.*



## SERMON X.

*Oraison funebre à la louange de Césaire, frere de  
S. Grégoire de Nazianze.*

**V**ous croyez peut-être mes amis, mes freres, & mes peres, dont la personne & le nom me sont si chers, que j'entreprends sans répugnance cette oraison funebre, pour donner des larmes à la mémoire de celui que la mort vient de nous ravir, & vous attendez de moy un discours long & fleuri, dont tant de gens font leurs délices. Vous vous êtes mis en devoir de partager mes pleurs & ma douleur, déplorant vos infortunes domestiques dans le malheur qui m'est arrivé; mais vous tâchez de soulager & d'adoucir vos maux personnels, en entendant le récit des disgraces de vos amis. Je devrois par ostentation paroître insensible dans cette aventure; c'est ainsi que j'en usois autrefois dans un tems où plein de vanité, je ne m'attachois qu'aux choses sensibles, & ne songeois qu'à me faire une grande réputation par l'éloquence; avant que j'eusse connu la Divinité, & que j'eusse tout sacrifié pour posséder Dieu, qui est la source de toutes sortes de biens. Si vous voulez juger sainement de moy, n'en jugez point sur ma conduite passée. Comme je condamne dans les autres une douleur excessive, je donneray des bornes raisonnables à mes larmes: je ne loueray le mort qu'autant que la bien-seance le peut permettre, quoy-qu'une harangue soit le present le plus agréable qu'on puisse faire, & le devoir le plus juste qu'on puisse rendre à un homme éloquent, qui

P iiij



232 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
avoit un goût tout particulier pour mes discours. Nous avons donné des larmes & des louanges à sa mémoire, pour ne pas négliger une coutume établie par un long usage, & qui n'est nullement contraire à nos maximes, selon cette parole du Sage, qu'il faut se souvenir des gens de bien, en les louant; répandez des pleurs sur un mort, & comme s'il vous étoit arrivé quelque grand malheur commencez à pleurer; c'est à dire, qu'il ne faut point affecter de paroître indolent, ni trop s'abandonner à sa douleur. Je vous décriray la foiblesse de la nature humaine, je vous feray souvenir de la noblesse de l'ame, je tâcheray de consoler ceux qui sont dans l'affliction, & d'effacer par des motifs spirituels & éternels le chagrin que leur causent des choses sensibles & périssables.

Césaire pour commencer par où il est plus à propos eut le pere & la mere que vous sçavez, dont vous connoissez les vertus & que vous comblez de louanges, vantant en détail leurs bonnes qualitez, pour donner une haute idée de leur merite à ceux qui ne les connoissent pas; un seul homme quelque effort qu'il fasse ne sçauroit les louer suffisamment, ni faire l'abregé de leurs vertus. Quoy-qu'ils soient recommandables par tant d'endroits, rien ne leur fait plus d'honneur que leur piété; peut-être m'accusera-t-on de folie, de parler en ces termes de personnes qui me touchent de si près, qui ne sont pas moins venerables par leurs vertus, que par leur vieillesse, dont le tems a usé & affoibli les corps, mais dont l'esprit a conservé toute sa force & toute sa vigueur. Mon pere comme un Olivier couvert de fruits, est transplanté dans un champ fertile & gras; ce grand homme se voit chargé de la conduite des autres; semblable à

Aaron & à Moÿse, par le rang qu'il occupe, il est l'interprete de Dieu, il fait entendre cette voix divine aux autres, qui n'ont pas avec Dieu un commerce si particulier; cet homme doux & tranquile, avec un visage toujours égal, inaccessible aux mouvemens de la colere, plein de zele & de ferveur possède mille belles qualitez exterieures; mais il est encore bien plus riche par les interieures qu'on ne voit point. Qu'est-il besoin de dépeindre de la sorte un homme que tout le monde connoît assez? quelque loüange que je puisse luy donner dans un long discours, je ne scaurois louer dignement ses vertus, ni répondre à l'idée que vous en avez. Je feray bien mieux de vous laisser vos propres pensées, que de diminuer par mes paroles des qualitez si éclatantes & si extraordinaires.

Ma mere consacrée à Dieu depuis long-tems par la sainteté de ses Ayeux, herita de leur pieté, & l'inspira à ses enfans. La vertu de cette pieuse femme crut à un tel point, que plusieurs la regardoient comme le principe de la perfection de son époux; cette proposition paroît peut-être téméraire; ils disoient que sa pieté avoit été récompensée par une pieté encore plus grande. L'un & l'autre aimoient JESUS-CHRIST, & leurs enfans; mais ce qui est admirable, ils préféroient JESUS-CHRIST à leurs enfans; ils n'avoient d'autre pensée, sinon, que JESUS-CHRIST les reconnoît & qu'il les adoptât, persuadez qu'il n'y a point de véritable bonheur que celuy qui est fondé sur la vertu. Ils étoient tous deux humains, & compatissoient aisément aux miseres des autres; ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient aux tignes, aux voleurs, au Prince du monde, afin de se faire un trésor pour l'éternité. Telle est la vie qu'ils me-

234 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
nerent jusqu'à une extrême vieillesse , leur vertu  
comme leurs années mettoit entr'eux une égalité  
parfaite ; l'un & l'autre auroit eu le premier rang  
dans le monde , s'ils ne se l'étoient disputé récipro-  
quement. A la réserve de ce dernier malheur , ils  
ont été constamment heureux de quelque côté  
qu'on les envisage ; mais soit que cet accident soit  
arrivé pour les éprouver , ou par une disposition  
particulière de la providence , je me persuade que  
la mort de leur fils qui a été arraché du monde dans  
un âge si dangereux a devancé la leur , afin qu'ils  
mourussent dans une parfaite tranquillité , & qu'ils  
allassent au Ciel avec toute leur famille.

Ce n'est pas précisément pour les louer que je  
vous ay fait ce détail , ou que je crusse pouvoir  
les louer dignement , quand j'y employerois tout  
ce discours ; c'est seulement pour vous montrer que  
la piété a été comme héréditaire à Césaire , & vous  
ne devez point être surpris qu'étant né de parens  
si vertueux , ils se soient rendu si recommandable ; il y  
auroit bien plus lieu de s'étonner , si négligeant ces  
grands exemples domestiques il s'étoit proposé d'au-  
tres modèles. Les premières démarches de sa vie  
furent dignes d'un homme bien élevé , & qui de-  
voit dans la suite vivre si régulièrement. Je ne  
parleray point de sa beauté , de sa bonne mine , du  
bon air qui accompagnoit toutes ses actions ; ce  
n'est point-là ce qui nous touche , quoy-que mille  
gens fassent beaucoup d'état de ces sortes de cho-  
ses ; je ne feray mention que de certains faits , que  
je ne puis omettre quand je le voudrois.

On ne pourroit expliquer combien il effaça tous  
ses condisciples par sa vivacité & la grandeur de son  
génie ; comment pouray-je sans pleurer rappeler  
à ma mémoire un souvenir si douloureux ; comment

pourray-je retenir mes larmes, & empêcher que ma douleur ne fasse paroître ma foiblesse ? lorsque le tems de voyager fut arrivé nous nous séparâmes. L'amour que j'avois pour l'éloquence m'arrêta dans la Palestine, où cette science étoit alors en grand-vogue ; il alla à Aléxandrie, ville où les belles Lettres florissoient alors. Par où commenceray-je à le louer, pourray-je passer quelques-unes de ses rares qualitez, sans faire tort à sa gloire ? a-t-on jamais vû un disciple plus soumis à ses maîtres, plus agréable à ses égaux, qui eût plus d'aversión de la société des libertins ? plus ami des gens de bien, ou qui recherchât avec plus d'empressement ceux que leur merite mettoit en quelque réputation, persuadé qu'on étoit vicieux, ou vertueux, selon le caractere des gens que l'on pratiquoit ? a-t-on jamais veû un homme pour qui les Magistrats & toute la ville eussent plus d'affection & plus d'estime, à cause de ses bonnes-mœurs & de la vivacité de son esprit, quoy-que la plupart de ceux qui y étudioient y fussent inconnus & ignorez ? y a-t-il quelque genre d'érudition qui luy soit échappé, & qu'il ne sçeut plus parfaitement que les autres ne sçavent quelque point particulier ? En a-t-on veû qui l'égalassent, ni même qui en pussent approcher ? je ne dis pas seulement de ceux de son âge, je parle de ceux qui étoient dans un âge bien plus avancé, & qui avoient vieilli dans l'étude. Il ne négligea rien pour se rendre parfait en toutes sortes d'arts & de sciences, comme s'il ne se fût appliqué qu'à quelque science en particulier. Il se mettoit par son travail & par sa diligence au dessus des plus beaux génies ; ceux qui étoient aussi laborieux qu'ingenieux, il les surpassoit encore par son assiduité & par la vivacité de son esprit.

Il prit tout ce qu'il y a de meilleur dans la Géométrie & dans l'Astronomie ( science si fatale à tant de gens ) sans en prendre le poison ; le bel ordre qui regne dans l'arrangement de l'Univers luy inspiroit de l'admiration pour le Créateur de tant de merveilles ; il n'avoit garde de rapporter au mouvement & aux concours des Astres la cause des événemens qui arrivent dans le monde , comme font ceux qui soulévent la créature contre le Créateur ; il croyoit que ces globes célestes sont soumis comme les autres créatures aux ordres de la Providence ; il n'y avoit point d'homme si stupide , ou si opiniâtre , qui ne le regardât comme le plus habile de son tems dans la science des nombres, & dans cette partie de la medecine , qui s'applique à connoître les temperammens & les causes des maladies pour en trouver les remedes , comme on fait mourir les branches en coupant la racine : ce ne sont point des exagerations, ni des propositions que j'avance au hazard sans les prouver ; l'Orient , l'Occident , tout les païs par où il a passé , sont des témoins irréprochables de sa doctrine.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter en peu de paroles une aventure qui luy arriva , lorsqu'il retournoit en son païs rempli de tant de belles connoissances dont il vouloit faire part à tout le monde ; comme un navire chargé de précieuses marchandises ; ce souvenir me fait beaucoup de plaisir , & pourra vous en faire à vous-mêmes. Nôtre mere qui nous avoit mis au monde au même jour ; souhaitoit aussi par un effet de l'amour tendre qu'elle nous portoit de nous voir de retour en même-tems. Nous étions sans doute alors un couple digne des vœux & de la tendresse d'une mere , quoy-que les personnes indifferentes en jugent peut-être autre-

ment ; nôtre malheur nous a séparé. Par un ordre secret de la providence de Dieu , qui se laisse flechir aux prieres des justes , & qui approuve l'amour légitime que des parens ont pour des enfans vertueux , sans l'avoir concerté entre nous ; dans le même moment nous arrivons tous deux dans la même ville , luy retournant par terre d'Alexandrie , & moy de la Grece par la voye de la mer ; nous arrivons, dis-je , à Bisance , capitale de l'Europe ; Césaire acquit en peu de tems tant de gloire dans cette ville fameuse , qu'on luy offrit avec un grand parti les premiers emplois de la République , & une place dans le Senat ; on députa même vers l'Empereur pour le supplier de donner à Césaire le titre de medecin & de citoyen dans la ville Impériale , quoy-qu'elle fût remplie de grands Philosophes & de gens habiles en toutes sortes de sciences. Plusieurs se persuaderont peut-être que nôtre arrivée à Bisance ne fut qu'un effet du hazard ; les personnes pieuses raisonneront sans doute bien autrement , ils attribuèrent cet événement à la Providence & aux prieres de nos parens , dont les vœux furent exaucez , & qui eurent la consolation de voir arriver en même jour par mer & par terre deux de leurs enfans.

Je ne veux pas omettre une autre circonstance de la vie de Césaire ; quoy-que peut-être plusieurs se persuaderont qu'elle ne mérite pas qu'on s'y arrête ; elle me paroît tres-considerable , s'il est vray que l'amitié que les freres se portent mérite des louanges , & je m'en souviendray toutes les fois que je parleray de luy. Comme les Citoyens de Bysance le retenoient par les honneurs dont ils l'avoient comblé , & qu'ils ne vouloient à quelque prix que ce fût luy donner la permission de sortir

38 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
de leur Ville ; je m'opposay fortement à leur résolution , & le respect que Césaire avoit toujours eu pour moy , fit que nos parens virent l'effet de nos prieres : on rendit à nôtre patrie ce qui luy appartenoit , & mes desirs furent accomplis. Il me suivit ; & negligea pour m'obeir , rang , dignitez , honneurs , appointemens , esperances , jusque-là même que l'Empereur , ni ses Edits n'eurent pas le pouvoir de l'arrêter.

Ce fut alors que je m'appliquay entierement à l'étude de la sagesse , & à la contemplation des choses célestes , après m'être deffait de mon ambition , comme d'un fardeau incommode & insupportable ; il y avoit long-tems que je souhaitois d'embrasser ce genre de vie. Césaire ayant montré à sa patrie les premiers essais de sa science , & s'étant fait une réputation digne de son mérite , animé par un desir de gloire comme il me l'avoüoit , alla à la Cour pour être plus en état de rendre d'importans services à sa patrie. Je n'approuvay nullement son dessein , car je veux me justifier auprès de vous , puisqu'il est plus avantageux & plus glorieux d'être au rang des plus petits serviteurs de Dieu , que d'avoir les premiers emplois à la Cour de l'Empereur du monde ; cependant jecrois qu'on ne scauroit blâmer son procédé , ni son intention. Comme il n'y a rien de plus grand que de se consacrer entierement à la vertu ; aussi n'y a-t-il rien de plus difficile , peu de gens en sont capables , il faut pour cela être animé de l'Esprit de Dieu , qui soutient ceux en qui il trouve de bonnes dispositions. C'est une chose tres-louable d'embrasser la vie réguliere , & de préférer Dieu & son salut à la gloire du monde qu'on regarde comme une fable & un jeu de théâtre ; au lieu qu'en s'appliquant à la ver-

tu, on travaille à cultiver l'image qu'on a receuë de Dieu, pour la luy rendre dans le même état qu'il l'a donnée; on comprend aisément que c'étoit l'intention de Césaire.

Il fut d'abord installé au rang des plus célèbres medecins, sans qu'il eût besoin de se donner beaucoup de peine, dès la premiere preuve qu'il donna de sa capacité; l'Empereur même le mit au rang de ses amis, & le combla d'honneurs. Il n'exigea jamais aucune récompense pour tous les services qu'il rendit aux grands par le secours de son art, persuadé que rien n'éleve plus un homme que la vertu & la réputation qu'on acquiert par des voyes honnêtes & légitimes; il surpassoit par la grandeur de son ame & par sa generosité ceux qui étoient au dessus de luy par leur rang & par leur fortune. Sa modération & sa sagesse le faisoit respecter de tout le monde; on luy confioit ce qu'on avoit de plus précieux; son desintéressement surpassoit celui de Crates; de sorte qu'on luy rendoit pour ses vertus beaucoup plus d'honneurs qu'il n'eût pû exiger par son rang.

Quoy-qu'on l'élevât tous les jours à quelque nouvelle dignité, on croyoit qu'il en méritoit encore de plus considerables, & que l'Empereur & les Grands ne manqueroient pas de rendre justice à son mérite. Ce qui est de plus admirable, c'est que les honneurs & les délices ne corrompirent point sa vertu; parmi tant de rares qualitez qui le rendoient si recommandable, il ne se faisoit honneur que d'être Chrétien & d'en porter le nom; il regardoit tout le reste comme un pur amusement. Les hommes paroissent dans le monde comme sur une scene qui change en un moment; la prospérité & l'adversité les tiennent dans une perpé-



tuelle vicissitude ; mais la piété est un bien solide & permanent. Célaire en étoit tellement persuadé ; qu'il ne changea jamais de sentiment pendant sa vie , ni à la mort , plus vertueux encore qu'il ne paroïssoit à l'extérieur , content que Dieu seul fût le témoin de ce qui se passoit au dedans de luy-même , & des secrets mouvemens de son cœur. Sans parler de ses autres vertus , c'est à dire de l'empressement qu'il avoit pour soulager ses amis qui étoient tombez dans quelque disgrâce , du mépris de la gloire , de sa complaisance envers ses égaux , de la liberté avec laquelle il en usoit avec les grands , des combats qu'il a soutenus pour la deffense de la verité , de tant de beaux discours qu'il a faits , pleins de zele & de piété ; je me contenteray de rapporter un fait connu de tout le monde.

Un Empereur impie étoit déchaîné contre nous , après avoir donné des marques de sa folie , en renonçant à la foy Chrétienne ; insupportable à tout le monde ; il ne persécutoit pas ouvertement les Chrétiens , comme avoient fait les autres tyrans , il déguisoit ses persécutions sous de faux semblans d'humanité , semblable en cela à ce serpent rusé qui l'obsédoit ; il avoit recours à toutes sortes d'artifices pour faire tomber finement dans ses pièges les malheureux qu'il avoit envie de séduire. Pour empêcher les Chrétiens de prétendre à la gloire du Martyre , car cet homme incomparable leur envioit cet honneur ; voici le premier stratagème dont il se servit : il fit accroire que ceux qui souffroient pour l'amour de JESUS-CHRIST étoient condamnez au supplice comme des scélérats à cause des crimes qu'ils avoient commis. Il voulut encore persuader qu'il ne tyrannisoit personne , mais qu'il tâchoit

tâchoit seulement de les persuader, cet artifice rendoit encore plus infâmes ceux qui apostasioient, parce qu'ils le faisoient de leur plein gré. Après en avoir séduit plusieurs à force d'argent, par l'éclat des premières charges, par de belles promesses, par tous les honneurs dont il les combloit devant tout le monde d'une manière servile, les engageant par des paroles flâteuses & caressantes à suivre son exemple, il entreprit enfin de séduire Césaire. Quelle entreprise, quelle illusion, quelle folie, s'il se flata d'entraîner en son parti mon frere à qui des parens si vertueux avoient donné la naissance ? ce récit me réjouit, & me fait le même plaisir que le souvenir d'un spectacle à ceux qui y ont assisté. Ce Héros Chrétien pour toutes armes muni du signe de la Croix, qui luy servoit comme d'un bouclier, se présentoit d'une manière intrépide devant un Prince armé & tres-éloquent ; la présence, ni les caresses du tyran ne l'ébranlerent point, & ne diminuerent nullement sa fermeté. Comme un Athlete ardent & genereux, il étoit prest à combattre par la parole & par les effets un homme disert & agissant.

C'étoit dans une telle carrière que le deffenseur de la piété devoit donner des marques de son courage ; d'un côté JESUS-CHRIST présentoit à ce combat, & fortifioit son Athlete par le souvenir de sa passion ; de l'autre côté un tyran fier tâchoit de l'adoucir par des caresses, ou de l'intimider, par sa puissance & par ses menaces : il y avoit des deux côtez des spectateurs, dont les uns étoient demeurés toujours fidelles à la foy, les autres s'étoient laissez entraîner ; attentifs pour voir l'issuë de ce combat, ils paroissoient plus inquiets & plus allarmez, que ceux mêmes qui se préparoient à com-

242 SERMON X. DE S. GREGOIRE;  
battre. N'avez-vous point eu peur que Césaire ne  
fit quelque démarche indigne de la grandeur de son  
courage? rassurez vous; la victoire est du côté de  
JESUS-CHRIST, qui a vaincu le monde. Je vou-  
drois qu'il me fût permis de rapporter en détail  
tout ce qui se dit de part & d'autre; car on pro-  
posa dans cette dispute plusieurs sophismes, des  
questions captieuses, des subtilitez de Logique, qu'  
on entendroit avec plaisir; mais ce n'est pas ici le tems  
ni le lieu de le raconter. Après que Césaire eût réfuté,  
comme en se joüant, toutes les vaines subtilitez de  
l'Empereur, & résisté à toutes ses attaques publiques  
& secrettes; il dit tout haut qu'il étoit Chrétien  
& qu'il le seroit jusqu'au dernier soupir; on ne le  
renvoya point pour cela, tant Julien étoit charmé  
de la doctrine de Césaire, se faisant honneur d'a-  
voir en tête un ennemi si redoutable. Ce fut alors  
qu'il s'écria devant tout le monde : *Heureux pere  
d'enfans malheureux !* Comme il avoit connu à  
Athenes nôtre érudition & nôtre piété, il nous  
confondit tous deux dans son imprécation.

L'expédition de Perse qui occupoit l'Empereur  
l'obligea de réserver Césaire pour une autre entre-  
veuë; ce bien-heureux exilé, ce vainqueur qui  
avoit triomphé sans répandre de sang nous revint  
trouver, plus glorieux par les affronts qu'on luy  
avoit faits, que par toute la gloire qu'il s'étoit ac-  
quis. Je préfere cette victoire à la pourpre & aux  
diadèmes les plus riches. Ce souvenir me fait plus  
de plaisir, que si Césaire avoit partagé l'Empire avec  
Julien. Il céda à la malignité du tems, pour pra-  
tiquer une maxime de nôtre Religion, qui nous  
ordonne de nous exposer au péril pour la deffense  
de la verité, & pour ne point trahir lâchement le  
parti de la foy; mais il ne faut pas chercher les

dangers de gayeté de cœur, de peur de mettre son ame en péril par cette présomption, ou d'être l'occasion de la perte de ceux qui nous persécutent.

Après que ces nuages eurent été dissipés, que l'épée vangeresse eut exterminé l'impie, & que les Chrétiens se virent les maîtres des affaires, Césaire retourna à la Cour; qu'est-il besoin de raconter avec quels honneurs & quelles acclamations il y fut reçu, quels glorieux témoignages on rendit à sa vertu? on eût dit en voyant la gloire de cette seconde entrée, qu'il accordoit une grace aux courtisans, plutôt qu'il ne la recevoit d'eux. Le tems changea les Empereurs; mais l'autorité & le crédit que Césaire avoit auprès d'eux ne changea jamais. Il y avoit comme une espece d'émulation entre les Empereurs, à qui seroit plus ami de Césaire, & qui luy donnoit plus de marques d'amitié: telle étoit la piété de Césaire, & les récompenses qu'on donnoit à sa vertu. Que les jeunes gens & les vieillards écoutent ces maximes, pour parvenir aux honneurs, en suivant les mêmes traces; les travaux à quoy l'on s'expose pour la vertu produisent des fruits bien glorieux, si c'est la gloire qui les touche, & s'ils la regardent comme le bonheur où ils aspirent.

Mais voici une aventure surprenante qui fit paroître sa piété & celle de ses parens dans tout son éclat. Il exerçoit dans la Bythinie un employ considerable que l'Empereur luy avoit confié, en luy donnant sous le titre de Questeur l'Intendance de ses finances; c'étoit pour le disposer aux plus hautes dignitez à quoy il avoit résolu de l'élever. Le plus violent tremblement de terre qu'on eût jamais veu à Nicée, engloutit presque tous les habitans, & renversa tous les beaux édifices de la Ville; Cé-

Qij

244 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
saire fut préservé dans un si grand danger d'une  
maniere toute extraordinaire, avec quelques per-  
sonnes considerables ; il en fut quitte pour quelques  
cicatrices qui luy demurerent, comme des marques  
du peril qu'il venoit d'échapper , & qui luy ser-  
voient d'avertissement pour le faire songer à son  
salut, & pour l'attacher en changeant de cœur à  
des choses qui ne sont point sujettes à la vicissitude.  
Tels étoient ses desseins & ses desirs, comme il m'en  
assêura par ses Lettres ; je pris de-là occasion de luy  
donner sans relâche des avis salutaires , indigné de  
voir une si grande ame s'amuser à des bagatelles  
& un esprit si sublime , comme un Soleil couvert  
de nuages , enseveli dans les affaires publiques.

S'il échappa du tremblement de terre , il ne pût  
résister à la violence de la maladie , car il étoit hom-  
me ; le premier fut un effet de son bonheur par-  
ticulier , l'autre est une suite de la condition hu-  
maine ; si sa piété fut alors récompensée , il a falu  
payer le tribut qu'il devoit à la nature ; nous  
avons de quoy nous consoler de la douleur que sa  
mort nous cause ; si ce dernier malheur nous abbat ,  
la maniere miraculeuse dont il fut alors préservé doit  
nous inspirer de la confiance. Nous avons encore les  
restes du grand Césaire , cette cendre précieuse , cet  
illustre mort honoré par tant de loüanges & tant  
d'Hymnes composez à sa gloire ; on l'a conduit avec  
une pompe magnifique jusqu'aux tombeaux des  
Martyrs ; ses parens luy ont rendu les derniers de-  
voirs avec une piété exemplaire ; on a veü sa mere  
porter un cierge à ses funérailles , moderant sa dou-  
leur par sa vertu , donnant de justes bornes à ses lar-  
mes par un courage heroïque , & faisant taire ses  
souples par la psalmodie : enfin l'Ame de Césaire que  
le S. Esprit avoit purifiée depuis peu par le Baptême

à reçu les honneurs qu'elle méritoit.

Voilà , Cefaire , les devoirs funebres que je vous rends ; je vous confacre les premices de mes discours ; vous vous êtes plaint souvent que je tenois mon talent caché , je le découvre en vôtre confidération : je n'ay point d'autre maufolée à vous dresser ; je fuis feur que cette pompe vous plaira davantage que les plus magnifiques tentures de foye , & que les toiles les plus riches dont vous faifiez fi peu de cas pendant vôtre vie , content d'être paré de vos feules vertus. Vous ne recherchez point les étoffes finement travaillées , ny les plus exquis parfums , ou les plus délicats , vous croyiez que ces amusemens ne convenoient qu'à des femmes voluptueufes : enfin tout ce que les efprits médiocres eftiment tant , & ce qui feroit aujourd'huy la dépouille de la mort , ne vous touchoit point.

Laiſſons aux Gentils leurs combats , & leurs ré-présentations : ce font de foibles prix pour récompenser les actions heroïques de leurs morts : ils ornent de fleurs nouvelles , de liqueurs , & decouronnes les tombeaux de ceux que la mort leur a ravis , fuisant en cela plûtôt la coûtume du païs , & les mouvemens d'une douleur aveugle , que les règles de la droite raifon. Le discours que je fais me tiendra lieu de prefent funebre ; peut-être paſſera-t-il juſqu'aux ſiècles avenir pour conſerver la memoire du mort que nous pleurons : ce fera un monument plus durable , & plus expreffif , que les peintures , & les ſtatuës les plus animées , & les plus parlantes. Si le prefent que je vous fais , eſt au deſſous de vôtre merite , j'eſpere du moins qu'il fera agréable à Dieu , parce qu'il eſt proportionné à mes forces. Cela n'empêchera pas que

246 SERMON X. DE S. GREGOIRE ;  
chaque année nous ne vous rendions des hon-  
neurs anniversaires : ceux qui nous survivront  
ne manqueront pas de s'acquitter de ce devoir.

Plût à Dieu que vôtre bien-heureuse ame ait  
déjà pénétré le Ciel , pour se reposer dans le sein  
d'Abraham , de quelque nature qu'il soit , pour  
voir les chœurs des Anges & la gloire des Saints ,  
pour vous réjouir avec eux , méprisant de ce se-  
jour bien-heureux toutes les choses humaines , les  
richesses , les foibles dignitez , les faux honneurs ,  
les impostures des sens , les agitations de cette vie ,  
qui ressemblent à des combats nocturnes , & qui  
en représentent la confusion , & le desordre. Vous  
tenant debout devant le grand Roy du Ciel , vous  
serez rempli d'une lumiere éclatante , dont nous  
n'avons que de foibles rayons , pour ne voir les  
choses qu'en figure , & comme dans un miroir :  
plût à Dieu que nous arrivions quelque jour à  
la source de cette lumiere , pour contempler à  
découvert la verité , & pour recevoir la récom-  
pense de nos travaux , dans la participation du  
souverain bien ; nos livres , ni nos Theologiens  
ne reconnoissent point d'autre fin de nos bonnes  
œuvres.

Il me reste maintenant à consoler par mes dis-  
cours ceux qui sont dans l'affliction ; c'est un puis-  
sant remede , quand ceux qui le presentent sont  
également affligés , & accablés du même malheur :  
ce qu'ils disent a plus de force , pour adoucir les  
chagrins de ceux qui pleurent. Je parle à des gens  
dont la présence me feroit rougir de confusion ,  
si leur patience n'égaloit leurs autres vertus : car  
quoy-que l'amour qu'ils portent à leurs enfans  
soit aussi violent qu'il puisse être , cependant leur  
moderation , est encore plus forte , & l'amour qu'ils

ont pour JESUS-CHRIST l'emporte sur l'amour paternel. Il y a long-tems qu'ils ont médité sur la nécessité de mourir, & qu'ils en ont instruit leurs enfans: ou pour parler plus juste toute leur vie est si bien réglée, que ce n'est qu'une continuelle méditation de la mort. Si la douleur répand des ténèbres sur vôtre raison; si c'est comme une espee de taye qui offusque vos yeux, & qui vous empêche de connoître toute l'étenduë de vos devoirs, écoutez les avis qu'un jeune homme vous donne pour vous consoler, vous que l'âge a meuris; soyez dociles aux remontrances de vôtre fils, vous qui donnez aux autres des conseils si sages, & qui avez une si grande experience des choses humaines.

Ne vous étonnez point qu'un jeune homme prenne la liberté d'instruire des vieillards; si ma prudence égale celle des anciens, c'est à vous que j'en suis redevable. Combien avons-nous encore de tems à vivre, illustres vieillards, qui êtes sur le point d'aller à Dieu? combien dureront encore nos peines & nos chagrins? la vie de l'homme est bien courte, quand on la compare à l'éternité de Dieu. De combien de tems Césaire nous a-t-il devancé? combien de tems avons-nous encore à nous affliger de sa mort? n'allons-nous pas à grands pas au même terme? ne serons-nous pas bientôt enfermez sous le même tombeau, & reduits en poussiere? quelle utilité retirerons-nous du peu de jours que nous avons encore à vivre si ce n'est que nous sommes condamnez à souffrir beaucoup de maux, à être les témoins des maux que les autres souffriront, & à leur en faire: après quoy nous serons contraints de payer à la nature un tribut nécessaire; nous suivrons ceux qui nous ont



248 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
devancé, nous montrerons le chemin aux autres  
qui viendront après nous, on nous pleurera, &  
l'on nous rendra les mêmes devoirs que nous ren-  
dons maintenant aux autres.

Telle est, mes freres, la fragilité de la vie que  
nous menons sur la terre : c'est une espece de jeu  
& de comedie ; nous naissons, après avoir de-  
meuré si long-tems dans le neant ; nous mourons  
après avoir fait dans le monde un séjour de peu  
de durée. Nôtre vie est un songe, qui n'a point  
de consistance ; c'est un phantôme qui fuit, &  
qu'on ne peut retenir ; elle ressemble à un oiseau  
qui vole dans l'air, à un navire qui ne laisse au-  
cun vestige sur les ondes, à un amas de poussiere,  
à une vapeur, à la rosée du matin, à une fleur  
qui paroît, & qui disparoit dans un moment ; les  
jours de l'homme passent comme le foin, ou comme  
la fleur des champs ; c'est le portrait qu'a fait le  
Roy Prophete de la fragilité de nôtre vie ; ou lors  
qu'il a dit, faites-moy connoître le petit nombre  
des jours que j'ay à vivre, il les compare à la  
longueur d'une coudée. Jéremie touché des crimes  
des hommes, se fâchoit de ce que sa mere l'avoit  
mis au monde.

J'ay tout veü, disoit le sage, j'ay contemplé tou-  
tes les choses humaines, les richesses, les plaisirs,  
la grandeur, la gloire qui dure si peu, la sagesse  
qui a si peu de stabilité & de consistance, les plai-  
sirs de la bonne chere, les jardins, le secours qu'on  
tire d'une foule de valets, d'un vaste heritage, d'une  
grande quantité de domestiques, & de musiciens  
des deux sexes, des gardes & des soldats, qui ram-  
pent devant vous, d'immenses tresors qui font l'a-  
puy, & la gloire d'un Etat ; j'ay eu en abondance  
toutes les choses nécessaires à la vie ; j'ay surpassé

par ma magnificence tous les Rois qui m'ont précédé : qu'ajoute-t-il, après ce prélude ? vanité des vanitez, tout n'est que vanité, & illusion d'esprit ; c'est à dire que l'homme, en punition peut-être de sa premiere desobeissance est dans un perpetuel égarement, & dans une distraction continuelle. Craignez Dieu dit-il, c'est le moyen de finir vos peines, & vos inquietudes ; c'est l'unique avantage que vous puissiez retirer de la vie, en vous servant des choses fragiles qui tombent sous les sens, qui sont toujours dans le mouvement & dans la confusion, pour vous élever aux biens stables & éternels.

Cessons de pleurer Césaire, puisque nous connoissons les maux dont il a été délivré par la mort ; ne pleurons que pour nous, qui sommes condamnés à tant de malheurs, & nous les augmenterons encore, si nous ne cherchons Dieu de bonne foy ; si nous ne méprisons les choses perissables du monde, pour ne nous soucier que de la vie éternelle ; si nous n'abandonnons la terre, tandis que nous y sommes encore, pour élever nôtre esprit jusqu'au Ciel. Ces efforts qui paroissent grands aux lâches, paroissent aisez aux personnes courageuses. Faisons encore reflexion, que si Césaire est privé de ses charges, & de ses gouvernemens, il ne fera plus aussi sous la domination des autres ; il ne fera trembler personne, mais il ne craindra plus les caprices d'un maître incommode, & fort souvent tres-indigne de la place qu'il occupe : il n'amassera plus de richesses, mais il ne redoutera plus l'envie ; il ne blessera point la delicatesse de sa conscience par de mauvaises acquisitions, ny par des desirs insatiables d'amasser, qui redoublent à mesure que les richesses croissent ; c'est une espece de

250 SERMON X, DE S. GREGOIRE,  
maladie qui en est inséparable. Les riches ne sçau-  
roient mettre de bornes à leurs desirs, on ne peut  
éteindre cette soif qu'en beuvant toujours. Cesai-  
re ne fera plus de beaux discours; mais on com-  
posera des discours à sa gloire. Il ne mettra plus  
en pratique les aphorismes d'Hippocrate, de Gal-  
lien, & de ceux qui leur sont contraires; mais aussi  
il ne craindra plus les maladies, les maux d'autrui  
ne luy causeront plus d'inquietude. Il n'expliquera  
plus les démonstrations d'Euclide, de Ptolomée,  
de Heron: mais l'ignorance des sots qui leur ins-  
pire un air de fierté ne le chagrinerà plus. Il ne se  
fera plus honneur des Sentences de Platon, d'A-  
ristote, de Pyrrhon, d'un certain Democrite, d'He-  
raclite, d'Anaxagore, de Cléante, d'Epicure, de  
je ne sçay quels Stoïciens, ou Academiciens, mais  
aussi il ne se trouvera plus dans l'embaras de resou-  
dre leurs Sophismes.

Qu'est-il besoin d'entrer dans le détail de tous  
les autres états de la vie? il n'aura pas le bonheur  
d'épouser une femme, pour en avoir des enfans,  
qui est un des plus grands avantages de la condi-  
tion humaine; mais il ne pleurera point leur mort,  
& ils ne pleureront point la sienne: ils ne seront  
point la triste cause de ses chagrins, ny luy ne four-  
nira point de matiere à leurs larmes. Il n'aura  
point de riches successions; mais il choisira pour  
ses heritiers les pauvres qui n'empêcheront nulle-  
ment qu'il ne sorte du monde tres-riche, & qu'il  
n'emporte tout avec soy. Quelle gloire, & quel  
nouveau sujet de consolation! que ce dessein est ge-  
neroux! ce souvenir & cet éloge tarit les pleurs,  
& adoucit les douleurs de sa mere: elle n'est dé-  
positaire de toutes les richesses de son fils, que  
pour en faire une offrande à son tombeau, sans

rien laisser à ceux qui regardoient peut-être la succession avec des yeux trop avides. Si ces motifs ne suffisoient pas pour vous consoler, j'en apporteray encore de plus forts.

Je crois sur la parole des Sages, que les ames vertueuses, & remplies de la grace de Dieu, au moment que les liens qui les attachoient à leurs corps sont brisez, contemplent sans aucun obstacle le souverain bien, parce que le voile qui leur déroboit cette connoissance est déchiré: elles sont pénétrées d'une joye infinie, en quittant la vie qu'elles envisagent alors comme une prison incommode: elles se voyent affranchies de ces chaînes, qui les empêchoient de s'élever: elles volent avec une allégresse infinie vers leur Seigneur, pour jouir pleinement de la souveraine félicité. Quand ces ames seront unies aux corps qu'elles animoient pendant la vie, celui qui a fait cet assemblage & qui le rompt sçait, de quelle maniere cette réunion se fera; ces mêmes corps participeront au bonheur des ames, comme ils avoient participé à leurs ennuis, & à leurs peines, tandis qu'ils étoient unis. L'ame qui ne fera qu'un tout avec le corps luy communiquera ses joyes, d'autant que ce qui étoit mortel, & perissable sera détruit. Le Prophete Ezéchiél en parlant de la structure du corps, dit que l'ame lors qu'elle s'en separe est présentée à Dieu. L'Apôtre ajoûte, que cette maison de terre, est fragile, & qu'elle sera détruite: mais qu'il y a dans le Ciel une demeure, qui n'est point l'ouvrage des mains des hommes: il regardoit comme un exil, la vie qu'on traîne sur la terre, il souhaitoit de se voir affranchi de ses liens.

Pourquoy ay-je si peu d'ardeur pour les biens

252 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
que j'espère? pourquoy suis-je sujet à la vicissitude des temps? j'attendray la voix de l'Archange, le son de la trompette, le renversement du ciel & de la terre, la dissolution des élémens, le renouvellement de l'univers. Je verray alors César, non pas tel que je le vois aujourd'huy, qu'on le porte au tombeau, comme le triste objet de nôtre compassion, & de nos larmes: je le verray triomphant & glorieux, tel que vous m'êtes souvent apparu en songe, mon tres cher frere, soit que ce soit une pure imagination, ou une réalité. Sans m'amuser à pleurer maintenant, je tourneray toutes mes reflexions sur moy-même, pour connoître, si je n'ay point dans ma personne sans le sçavoir, quelque chose qui merite que je répande des pleurs.

Enfans des hommes, c'est à vous maintenant que je m'adresse; jusqu'à quand serez-vous dans l'endurcissement? pourquoy aimez-vous la vanité, & pourquoy cherchez-vous le mensonge? vous faites trop d'état de la vie, & de ce petit nombre de jours que vous coulez sur la terre: cette séparation que vous devriez regarder avec plaisir, vous l'envisagez avec horreur. Ne nous connoîtrons-nous jamais nous-mêmes? ne mépriserons-nous jamais ces choses qui flatent nos sens, & qui les amusent? ne tournerons point nos yeux vers ces objets, qui meritent d'occuper toutes nos pensées? S'il faut nous affliger, pourquoy ne nous affligerons-nous pas de ce que nôtre vie est si longue, imitant David, qui regardoit le monde, comme une maison de tenebres, un pais de peines, & d'afflictions & l'ombre de la mort. Nous ressemblons à des Dieux par nôtre nature, cependant le peché nous fait mourir, & nous habitons trop long-tems, dans

les sépulchres que nous portons. La gloire de l'autre vie, & le tribunal devant lequel nous serons obligés de paroître me remplissent d'effroy ; à peine puis-je respirer, flotant entre l'esperance & la crainte. Je n'apprehende nullement que ce corps mortel & perissable devienne la proye de la mort, ou qu'il se détruise : mais je crains que ce bel ouvrage si noble tandis qu'il s'aquitte de son devoir, & qu'il devient si méprisable, quand il y manque ; je crains que cette partie de moy-même qui est le séjour de la raison, de l'équité, de l'esperance, ne soit traitée avec la même ignominie, que les animaux irraisonnables, & que sa destinée ne soit pas meilleure que la leur après la mort. Les impies condamnez au feu éternel seroient trop heureux d'en être quittes à ce prix.

Plût à Dieu que je pusse dompter mes membres par la mortification, afin que je marche par cette voye étroite, qui n'est fréquentée que d'un petit nombre d'Elus, & que je ne marche point dans la voye large. Les choses de l'autre vie sont de la dernière conséquence, & bien au dessus de tout ce que nous pouvons penser, ou mériter. Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous en souveniez ; je suis petit & grand tout ensemble, rampant & élevé, sujet à la mort & immortel, terrestre & celeste ; je participe aux miseres du monde, & aux attributs de Dieu ; le commerce de la chair me donne ces mauvaises qualitez ; ce que j'ay de bon me vient du saint Esprit. Il faut que je sois enseveli avec JESUS-CHRIST ; que je ressuscite avec luy, que je sois son heritier, que je devienne l'enfant de Dieu, & semblable à Dieu même. Voyez jusqu'où ce discours nous a conduits ; peu s'en faut que je ne me réjouisse du malheur

274 SERMON X. DE S. GREGOIRE,  
qui nous est arrivé, puisque c'est ce qui m'a donné occasion de vous parler de la sorte, & inspiré un si grand desir de mourir. Voila ce que nous devons à ce Dieu qui s'est fait homme & pauvre, pour guerir les foiblesses de nôtre chair, pour reformer son image, & pour rétablir l'homme dans son premier état, afin que nous soyions tous unis en JESUS-CHRIST, comme il est parfaitement semblable à tous en toutes choses. *Il n'y a plus maintenant, ny de Juif, ny de Gentil, ny d'esclave, ny de libre, ny d'homme, ny de femme, ces marques, & ces differences viennent de la chair, nous ne devons plus porter que le caractère de Dieu, par lequel il nous distingue, afin de nous connoître mieux. Plût à Dieu que nos esperances soient remplies, & que nous supportions pour l'amour de Dieu tous nos malheurs; sa bonté & sa magnificence sont infinies, il se contente de peu, & il nous prepare de grandes récompenses, pour le present & pour l'éternité, pourveu que nous l'aimions sincerement. Remercions-le dans l'adversité, comme dans la prosperité, puisque l'une & l'autre, peuvent également contribuer à nous sauver; recommandons-luy nos ames, & celles de ceux qui ont pris le devant.*

Après nous être acquité de ce devoir, finissons ce discours, & vous, tarissez vos larmes, vous qui êtes sur le bord de vôtre tombeau. Ce triste devoir que vous allez rendre à Césaire est le seul qu'il attend de vous. La mort des personnes que la vieillesse à usez n'étonne point; celle des jeunes gens est plus surprenante, mais elle est réglée par celuy qui nous gouverne. Seigneur qui êtes le Créateur de toutes choses, le Pere, & le Conducteur des hommes, arbitre de la vie & de la mort,

vous qui conservez nos ames, & qui les comblez de bienfaits, qui faites tout avec tant de justesse, & qui vous conduisez toujours par les regles de vôtre éternelle sagesse, recevez l'ame de Césaire qui est comme les premices que nous vous envoyons. Si vous avez voulu que le plus jeune parût le premier, nous nous soumettons à vos ordres ; vous nous recevrez aussi, après que nous aurons été sur la terre autant de tems que vous le jugerez à propos. Que la crainte de paroître devant vous ne nous trouble point alors ; que nous soyons prêts de partir, quand vous l'ordonnerez. Que nous ne tournions point le dos en ce jour fatal, que nous ne quittions point le monde à regret, comme font ceux qui sont retenus par les liens de la chair, & du sang ; que nous allions promptement, & avec joye à la participation de cette vie bien-heureuse que l'on a en JESUS-CHRIST à qui la gloire appartient dans les siècles éternels. Amen.

## S E R M O N X I.

*Oraison funebre à la loüange de sa sœur Gorgonie.*

J'Admireray des vertus domestiques en loüant ma sœur ; dans les loüanges que je luy donneray je ne flateray point, je rendray justice à la verité, tout ce que je diray est veritable, & connu à tout le monde. Il me seroit impossible de déguiser la verité, quand je le voudrois par complaisance : l'Auditeur comme un Juge éclairé, désapprouve les loüanges outrées ; mais s'il est juste &



256 SERMON XI. DE S. GREGOIRE,  
équitable, il se rend à celles qui sont raisonnables. Je ne crains nullement de passer les bornes de la vérité; j'apprehende bien plutôt de n'en pas dire assez, de ne pas répondre à la dignité de mon sujet, & de diminuer par des loüanges trop foibles la gloire de celle que je veux loüer. Car il est bien difficile de dire des choses qui égalent la noblesse de ses actions, & de ses discours. Il ne faut point loüer les étrangers, qui ne meritent point de loüanges; ny négliger de loüer ses proches, s'ils ont fait des choses loüables, afin que l'éloignement ne soit pas avantageux aux uns, ny la proximité prejudiciable aux autres; on blesseroit également les loix de l'équité en loüant des inconnus, & en ensevelissant sous un silence injuste les actions mémorables de ses parens; la vérité nous servira de regle; nous loüerons ce qui merite d'être loüé, nous passerons sous silence ce qui doit être publié.

Puisque c'est un crime qui blesse la pieté de faire quelque tort à ses proches, de les charger d'injures, de les accuser, de ne leur pas rendre ce qu'on leur doit; ne seroit-ce pas une chose ridicule, de les frustrer des éloges qui sont dûs aux honnêtes gens, & qui contribuent à rendre leur mémoire immortelle? aurons-nous plus d'égard pour le caprice des méchans, qui nous reprochent que nos loüanges sont trop flateuses, que pour les gens de bien, qui exigent de nous ce devoir? puisque nous ne refusons pas nos éloges à des étrangers, quoy que leur merite ne nous soit pas parfaitement connu: l'amitié, & la peur de nous exposer à l'envie nous empêcheront-elles, de loüer des gens dont nous connoissons la vertu, de les loüer sur tout après leur mort, qu'on a rien à en esperer, & qu'en

qu'en perdant tout avec la vie, ils n'ont plus ny flateurs ny critiques.

En voila assez pour mon Apologie, & pour montrer que je ne pouvois me dispenser du discours que je vas faire ; il est tems maintenant que je commence cet éloge funebre ; je ne l'embelliray point avec des termes élégans & recherchez, puisque la personne que je veux louer se soucioit fort peu des agrémens extérieurs, ny d'une vaine politesse ; le mépris qu'elle faisoit des ajustemens luy tenoit lieu de beauté : pour animer le zele de tout le monde à imiter ses vertus, je m'aquitte-  
ray envers elle de ce devoir de pieté, que je regarde comme un devoir indispensable ; puisque nous sommes obligez de porter à la perfection autant que nous le pouvons par nos actions, & par nos paroles, les fidelles qui sont sous nôtre conduite.

Que les autres s'attachent à louer le pais, & la naissance de la défunte, selon les regles des Oraisons funebres ; on ne manquera pas de matiere, ny de belles expressions, si l'on veut luy faire un merite de ses qualitez exterieures, comme on pare un visage avec de l'or, & des pierreries, & avec les autres ornemens, que l'art peut suggerer ; mais si le visage est laid, ces ajustemens donnent un nouveau relief à sa laideur ; s'il est beau, ils sont inutiles, puisque sa beauté naturelle efface ces beautez empruntées. C'est une Loy à quoy je me suis exactement assujetti jusqu'à maintenant, de dire quelque chose en l'honneur du pere & de la mere, & je croirois faire un crime que d'y manquer ; je n'en parleray qu'en passant, pour ne pas tromper l'attente de ceux qui souhaitent que j'entre promptement en matiere.

*Tome I.*

R

Y a-t-il quelqu'un qui ne connoisse le nouvel Abraham, & la Sara de nôtre siècle ? je veux parler de Grégoire & de None son Epouse : leurs noms mêmes suffisoient pour inspirer l'amour de la vertu ; la Foy avoit justifié Grégoire, None fut unie par les nœuds du mariage à un époux fidelle ; s'il fut le pere d'un grand peuple, elle l'aida dans son ministère ; elle le retira de la servitude, & de l'esclavage du Paganisme, mais elle étoit née de parens libres, & ses enfans jouïrent comme elle de la liberté de l'Evangile ; elle fit sortir son époux de la maison de son pere, pour chercher la terre de promesse, & elle luy servit de guide ; s'il est permis de le dire, je crois qu'elle a effacé par cette action la gloire de l'ancienne Sara. Elle fut la compagne inséparable de son Epoux dans ses voyages ; il s'attacha au Seigneur avec une fidélité inviolable ; elle regardoit son époux comme son Seigneur, c'est ainsi qu'elle l'appelloit, & c'est ce qui la justifia en partie. Ils voïerent, & immolerent Isaac, autant qu'il fut en leur pouvoir. Il fut le bon Pasteur de son épouse, après avoir appris d'elle, comment il falloit conduire le troupeau ; il mettoit les démons en fuite, depuis qu'il eut renoncé sincèrement aux idoles ; elle ne mangea jamais avec les idolâtres ; ce couple illustre étoit autant uni par la vertu, que par les liens du mariage ; leur prudence & leur gloire répondoit à leur grand âge ; ils surpassoient tous les autres, & ils disputoient entr'eux à qui se surpasseroit ; si les liens de la chair les attachoient au monde, ils s'élevoient en esprit au dessus du monde, avant leur séparation ; ils méprisoient les biens de la terre, & ils prodiguoient les richesses temporelles, pour en acheter les éternelles.

J'ajouteray encore une circonstance à ce que je viens de dire ; ils ont été tous deux également l'ornement de leur sexe , & un modele achevé de toutes sortes de vertus. C'est d'eux que Gorgonie a tiré sa naissance , & sa gloire , & les premiers principes de la pieté ; ils sont cause qu'elle a mené une vie si vertueuse , & qu'elle est morte si tranquillement , & avec de si bonnes esperances ; ces choses sont grandes & glorieuses ; ceux qui se vantent de leur noblesse , & à qui l'antiquité de leur race inspire de l'orgueil & de la fierté , pourroient s'en faire honneur. Mais il faut parler de Gorgonie d'une maniere plus sage & plus noble. La céleste Jerusalem fut sa patrie , cette Ville que les yeux ne voyent point , & que l'on ne connoît que par la pensée & par l'esprit : nous en sommes les citoyens ; & nous y allons tous à grand hâte. JESUS-CHRIST en est le Chef ; les Elus , dont les noms sont écrits au Ciel , en sont les membres ; ils se réjouiissent dans la contemplation du Créateur. La vraie noblesse consiste dans la ressemblance qu'on a avec luy , & dans l'imitation de ses perfections : c'est à quoy l'on parvient par la raison , par la vertu , par un desir sincere de connoître Dieu , & la fin pour laquelle nous sommes au monde ; c'est-là mon sentiment. Voila pourquoy je suis persuadé que l'ame de Gorgonie est plus précieuse que toutes les richesses de l'Orient ; parce que je ne regle pas son prix , comme l'on fait d'ordinaire sur la noblesse de ses ayeux , je le regle sur sa vertu & sur ses mœurs : la famille ne contribuë rien à la veritable gloire , ny au deshonneur des particuliers.

Comme je parle devant des gens qui ont une parfaite connoissance du merite , & des grandes

260 SERMON XI. DE S. GREGOÏRE;  
qualitez de Gorgonie, il faut que chacun contri-  
buë à son Panégyrique; un seul homme quelque  
habile & quelque instruit qu'il soit, ne scauroit  
en rapporter toutes les circonstances. Elle a porté  
à un si haut point la delicateffe de la pudeur,  
qu'elle a effacé par là toutes les femmes de son  
siècle, & celles des siècles passez, que leur cha-  
steté a rendu si recommandables. La vie se parta-  
ge entre le mariage, & le célibat; le dernier état  
est plus sublime & plus noble que le premier,  
mais il est aussi plus pénible, & plus dangereux  
que l'autre qui est un état plus bas & plus seur:  
évitant les inconveniens de ces deux états, elle a  
choisi ce qu'il y avoit de plus avantageux dans l'un  
& dans l'autre, & elle en a fait un merveilleux  
assemblage; elle a joint la sublimité de l'un à la  
seûreté de l'autre; elle a été chaste sans orgueil,  
conservant dans le mariage la gloire du célibat, &  
prouvant par son exemple qu'aucun de ces états ne  
nous unit à Dieu par luy-même, & qu'il ne nous  
en sèpare point aussi; qu'il ne faut point tellement  
approuver l'un, que l'on condamne l'autre abso-  
lument; que c'est l'esprit qui donne le lustre au  
mariage & à la virginité, & que la raison diri-  
ge ces deux états, pour les rendre vertueux; com-  
me un artisan dispose la matiere dont il se sert  
pour ses ouvrages. La chair n'étouffoit point en  
elle les mouvemens de l'esprit; la dépendance où  
elle étoit sous la domination de son époux, ne luy  
fit point oublier le Maître de l'Univers: après a-  
voir rendu à l'un tous les devoirs qu'elle étoit obli-  
gée de luy rendre par son engagement, & par les  
ordres de Dieu, elle se devoüa toute entiere à la  
volonté du Seigneur.

Ce qui est de plus grand, & de plus glorieux

pour elle, c'est qu'elle inspira ses sentimens à son époux; ce n'étoit point un maître incommode, il la regardoit comme sa compagne fidelle. Elle n'oublia rien pour bien élever ses enfans, & ses petits fils; elle sanctifia sa maison, & toute sa famille; la vie sainte qu'elle mena dans son mariage, & la belle posterité qu'elle laissa après elle, luy méritèrent de grands éloges: tandis qu'elle vécut, sa vertu servit de modèle à ses enfans; son esprit après sa mort animoit encore sa maison. Salomon louë dans les proverbes, une femme attachée à son ménage & à son époux; il l'oppose à une femme insolente, vagabonde & effrontée, qui tâche de séduire les amés par des expressions, & des manieres libertines; une honnête femme garde la maison, elle remplit tous ses devoirs avec un courage mâle; ses mains sans se laisser manier la quenouille & le fuseau, pour faire un double habit à son époux; elle fournit abondamment à ses domestiques tous leurs besoins; elle recoit à sa table ses amis de bonne grace, & les traite bien; enfin elle ne manque à rien de tout ce qui convient à une femme vertueuse & entendue.

Si je bornerois à ces sortes de choses les loüanges que je dois donner à ma sœur, sans parler de ses plus rares, & de ses plus sublimes perfections, c'est comme si je loüois une statuë par son ombre, ou un lion par ses ongles. Y a-t-il jamais eu une personne plus digne d'être veüe, & qui s'est plus soigneusement dérobée aux regards trop envieus des hommes? qui a jamais mieux gardé un juste temperamment entre la gayeté & le serieux? sa retenue n'étoit point trop sauvage, ses joyes n'avoient rien de trop évaporé: sa conduite également douce & prudente; cet heureux mélange de generosi-

262 SERMON XI. DE S. GREGOIRE,  
té, & d'humanité étoit le modele d'une modestie parfaite. Ecoutez ces leçons femmes qui aimez l'oisiveté & le faste, & qui secouiez le joug de la pudeur : a-on jamais veû une femme qui sçeut mieux modérer la curiosité de ses regards, & temperer le ris ? les moindres souris luy paroissoient trop évaporer : ses oreilles étoient fermées aux bruits du monde, pour n'être ouvertes qu'aux discours édifiants ; son esprit guidoit sa langue, pour parler des merveilles de Dieu.

Voulez-vous que j'ajoute à son éloge un point, qu'elle ne jugeoit pas à la verité fort important, & dont les honnêtes femmes, qui ont de véritables principes de pudeur, ne prétendent pas se faire un grand mérite : quoy-que ce soit maintenant un titre d'honneur, par la mauvaise conduite de celles, qui sont trop entêtées d'ajustemens, & de beauté, elle ne s'étudia point à relever par de précieuses parures, ny par les ouvrages de l'art sa beauté : qui étoit extrême : elle ne fit point briller ses cheveux blonds, elle ne prit point le soin de les friser, ou de les mettre en boucles, imposture qui deshonne les têtes les plus précieuses. On ne la vit jamais revêtue d'habits flotans, & magnifiques ; ny parée de diamans dont le feu & les brillans rejaillissent par tout aux environs, & se répandissent sur son visage, pour en rehausser l'éclat : elle ne se servit point de ces étoffes qui imposent aux yeux par la finesse de leur teinture, ny des ouvrages de ces Peintres terrestres, qui desfigurent l'image de Dieu, par des couleurs artificielles, & empruntées, en la couvrant d'infamie, au lieu de l'honorer, & exposant à des yeux impudiques une beauté toute Divine, comme une idole d'effronterie : cette métamorphose détruit par des agrémens

Sophistiquez la vive image de Dieu, réservée pour l'éternité.

Gorgonie qui connoissoit tous les ornemens extérieurs dont les femmes font si curieuses, les méprisoit en comparaison des ornemens intérieurs, qui donnent tant de lustre à l'ame. Elle n'aimoit que le rouge que la pudeur fait naître, ni d'autre blanc que celui qui vient de l'abstinence : elle abandonnoit aux Comédiens & aux femmes débauchées qui ont renoncé à la pudeur, & qui ne rougissent de rien, le fard, les peintures & toutes les inventions dont elles se servent pour paroître belles. Il est impossible d'exprimer combien sa prudence & sa piété étoient rares ; on ne pourroit gueres citer d'exemples semblables ; si l'on en excepte ses patens, quoy que sa vertu ne fût point inférieure à la leur ; elle leur cédoit cependant en toutes choses, avoiant de bonne foy que tout ce qu'elle avoit de bon, & tout son lustre lui venoit d'eux.

A-t-on jamais vû un genie plus vif & plus délicat ? Non seulement ses amis & ses patens, mais encore ses voisins se conduisoient par ses avis ; ses remontrances & ses conseils étoient pour eux des loix inviolables. Il n'y avoit rien de plus juste que ses discours, ni de mieux concerté que son silence ; cette retenue sied bien aux femmes ; & convient fort au temps où nous sommes. Qui a mieux connu les choses divines ; ou par inspiration, ou par la force de la pénétration ? Jamais femme a-t-elle eu plus de circonspection en parlant, pour se tenir dans les bornes de la piété ? Ou un zèle plus vaste, pour enrichir les Temples par des présens magnifiques, faisant même de sa personne un temple vivant à la Majesté Divine. Qui a jamais eu plus de respect, & plus de veneration pour les



Prêtres , principalement pour celui qui lui a servi de maître dans l'école de la pieté , & qui a consacré au service de Dieu deux de ses enfans ? A-t-on veu d'empressement pareil au sien pour recevoir les gens de bien dans sa maison ? Avec le bon accuëil qu'elle leur faisoit , ils y trouvoient toutes sortes de commoditez ; elle les recevoit d'une maniere modeste , selon les régles que Dieu prescrit.

Job. 31.

Les malheurs n'alteroient point sa tranquillité : elle compatissoit aux infortunes de ceux qui souffroient , & assistoit liberalement ceux qui étoient dans l'indigence ; je ne ferai nulle difficulté de lui appliquer ce qu'on disoit de Job , que sa maison étoit ouverte à tous les pèlerins , & qu'il ne les laissoit point coucher dans les rues ; qu'il étoit l'œil des aveugles , le pied des boiteux , le pere des orphelins. Le zèle & la charité qu'elle avoit pour les veuves lui ont mérité la grace de ne devenir point veuve elle-même. Sa maison étoit l'asyle commun de tous les pauvres : ils dispoient de ses richesses , comme les particuliers disposent de leurs biens. Elle a fait de grandes aumônes ; elle s'est amassé des trésors dans le Ciel , selon la promesse de JESUS-CHRIST , qui lui tiendra compte des bien-faits qu'elle a répandus à tout le monde.

Elle fuïoit l'ostentation & les louanges excessives qui blessent la verité : elle faisoit ses bonnes œuvres en secret , contente d'être veüe de celui qui lie dans le fond des cœurs : elle mit en feureté ses actions méritoires ; le Prince des ténèbres n'y eut aucune part ; elle ne laissa à la terre que son corps , & elle donna tout en échange pour l'autre vie : ses enfans n'heriterent d'elle que sa vertu , & pour toutes richesses , elle leur laissa ses grands exemples à imiter.

Si la grandeur d'ame fut si extraordinaire , & si incroyable , elle n'eut pas moins de force pour dompter son corps : elle ne se livra point aux délices , à la sensualité , ni aux plaisirs qui ressemblent à des chiens devorans , se reposant sur ses liberalitez & sur ses aumônes , comme font plusieurs , qui croient effacer les plus grands crimes , & remédier au desordre de leur luxe , & de leurs débauches , par la compassion qu'ils ont des pauvres ; ils ne guerissent pas le mal par le bien qu'ils font : ils seront même punis de leurs bonnes œuvres : elle jeûnoit sans ostentation ; & comme si elle n'eût point eu de corps , elle passoit les nuits entières sans dormir , prosternée à terre , tandis que les autres se tiennent de bout , pour empêcher que le sommeil ne les surprenne ; il faut avoir bien de la force , pour résister à de pareilles attaques : elle a surpassé en ce genre de mortification , non seulement les femmes , mais aussi les hommes les plus robustes & les plus généreux : elle faisoit succéder à la psalmodie la lecture de l'Ecriture Sainte qu'elle récitoit des genoux collez en terre , qui s'étoient endurcis par la fatigue ; ses larmes qui couloient en abondance , & qui étoient des marques de sa contrition & de son humilité servoient à laver les taches de son ame : ses prieres qu'aucune distraction n'étoit capable d'interrompre , lui élevoient l'esprit , & le détachotent des sens.

On peut dire à la gloire de Gorgonie , sans blesser la verité : qu'elle a imité les vertus des uns , & qu'elle a servi de modele aux autres : si nous avoions que quelques-uns lui ont disputé la gloire de quelque vertu particuliere , elle a du moins l'avantage sur eux d'avoir excellé en toutes sortes de vertus , & d'avoir rempli tous ses devoirs avec

la dernière perfection, quoy-que les autres ayent assez de peine à s'acquiescer d'une action particulière avec une honnête médiocrité : son habit & son corps usez brilloient de l'éclat de sa vertu : son ame animoit son corps, sans le soutenir par les alimens, ou pour mieux dire son corps étoit comme mort, avant même qu'il fût séparé de l'ame, afin qu'elle jouît d'une parfaite liberté, & que les sens ne la troublassent point dans ses fonctions. Combien a-t-elle passé de nuits sans dormir ; pour vaquer à la psalmodie, faisant des pauses qui duroient d'un jour à l'autre : elle tourmentoit son corps d'une manière excessive, sans ménager la délicatesse de sa complexion ; combien a-t-elle répandu de larmes dans son affliction pour en recueillir le fruit dans la joye ; ses gémissemens nocturnes pénétoient jusqu'aux nuës pour monter au trône de Dieu. Avec quelle ferveur faisoit-elle ses prieres, sans se soucier du bruit, du froid, de la pluie, du tonnerre, de la grêle, des ténèbres de la nuit : dans les combats qu'elle a livré pour son salut, elle s'est élevée au-dessus de la foiblesse de son sexe, & elle a égalé le courage des hommes les plus généreux ; elle a prouvé par son exemple que le corps seul fait la différence de l'homme & de la femme, mais que l'ame est d'une même nature dans les deux. Avec quelle chasteté a-t-elle vécu depuis son baptême, conservant son ame dans une pureté parfaite, pour être une épouse digne de JESUS-CHRIST : elle a triomphé par sa continence de la gourmandise d'Eve, qui est la mere commune des hommes, & qui a introduit le péché dans le monde ; elle a triomphé de même des artifices du serpent & de la mort. Quels honneurs a-elle rendu aux humiliations de JESUS-CHRIST, qui s'est revêtu de la figure d'un esclave, à ses

mortifications, à la mort? Comment pourai-je raconter toutes ses vertus, & quel tort ne ferai-je point à ceux qui les ignorent, si j'en passe sous silence la plus grande partie,

Il est tems que je vous instruisse comment la piété a été récompensée : vous qui sçavez de quelle maniere elle a vécu, vous souhaitez que je vous parle non seulement des récompenses infinies dont elle a été comblée dans le Ciel, mais aussi de celles qu'elle a reçues de Dieu pendant sa vie. Cette justice que ce sage dispensateur rend quelquefois aux ames pieuses, sert à rassurer ceux qui n'ont qu'une foy flotante, & qui sont plus touchez de quelques petits objets qui frappent les sens, que des choses plus importantes qui sont invisibles. Je vous raconterai des faits, dont les uns sont connus de tout le monde; les autres de la plupart du monde, parce que Gorgonie avoit grand soin de cacher les graces que Dieu lui faisoit; bien loint de s'en vanter, & de s'en faire honneur. Vous avez oüi parler de ces mules furieuses qui emporterent son char d'une course si précipitée, & qui lui firent faire une chute si malheureuse, qui la traînerent d'une maniere si horrible, & qui lui fracasserent tout le corps; événement dont les Gentils furent étrangement scandalisez; voyant que les gens de bien étoient traitez de la sorte; mais le scandale cessa dans un moment: quoy-que tous ses os, & tous ses membres fussent disloquez, elle ne voulut point faire appeller de medecin, se confiant sur la bonté de Dieu. Comme elle n'étoit point accoûtumée à souffrir les yeux, ni la main d'un homme, sa pudeur & sa modestie ne l'abandonna point dans le fort de ses douleurs; elle ne voulut être guerie que par le ministère de celui qui avoit permis cet ac-

268 SERMON XI. DE S. GREGOIRE,  
cident. Le miracle de sa prompte guérison causa  
autant d'étonnement que sa chute ; il sembla que  
cette aventure n'avoit été concertée que pour lui  
faire honneur , & pour rehausser sa réputation &  
sa gloire : elle souffrit de grandes douleurs , parce  
qu'elle participoit aux misères de la condition hu-  
maine ; mais elle fut guérie d'une manière qui n'a-  
voit rien d'humain. Ce prodige apprend aux siècles  
à venir , avec quelle foy , & quelle constance elle  
se soumettoit aux malheurs qui lui arrivoient , &  
avec quelle bonté Dieu prend soin de soulager ceux  
qui sont tombez dans quelque infortune.

*Psal. 36. 25.* Le Prophete avoit dit de l'homme juste : *il ne  
se blessera point en tombant ;* on a ajouté quelque  
chose à cet oracle dans l'aventure de Gorgonie ;  
quoy-qu'elle ait été blessée , elle a été prompte-  
ment guérie , & sa blessure a relevé sa gloire. Si  
ses douleurs ont esté excessives , sa guérison extra-  
ordinaire a interrompu dans un moment le cours  
de sa maladie ; la cure a beaucoup fait plus de  
bruit que la maladie même. O heureux accident ,  
blessure préférable à la santé ; ô que ces paroles  
du Prophete Osée sont veritables : il frappera : il  
guérira , & il le ressuscitera le troisième jour.  
*Osée 6.* Quoy-que ces paroles ayent un sens plus mystique ,  
& plus relevé , cependant elles conviennent assez  
à l'accident dont nous parlons , & dont le bruit  
s'est répandu jusqu'aux pais les plus éloignez ; tout  
le monde raconte cette histoire avec les autres mer-  
veilles de la puissance de Dieu ; mais je veux vous  
rapporter un fait dont personne n'a nulle connois-  
sance , parce que sa pieté n'avoit rien de fastueux ,  
qu'il qui sentît l'ostentation : approuvez-vous le re-  
cit que je vas faire , saint Pasteur , qui avez con-  
duit une brebis si sainte : nous sommes les seule

dépositaire de ce mystère , & il n'y a que nous qui puissions rendre témoignage de ce miracle ; garderons-nous p'us long-tems le secret de la descente ? Comme je croyois alors qu'il falloit ensevelir ce mystère sous le silence , je crois qu'il faut maintenant le révéler pour la gloire de Dieu , & la consolation des affligés.

Gorgonie étoit malade , & souffroit des douleurs très-aiguës : le genre de sa maladie avoit je ne sçay quoy d'extraordinaire , & qui tenoit du prodige. Une ébullition de sang , qui marquoit une grande inflammation , parut dans tout son corps : ce même sang se figea tout d'un coup ; ce qui lui causa une pâleur incroyable : ses membres demeurèrent paralytiques ; son esprit n'eut plus son activité ordinaire : ses accez duroient peu : ils étoient fréquens , & presque continuels : on ne voyoit rien d'humain dans cette espèce de mal ; les médecins ne trouvoient rien dans leur art capable d'arrêter le cours d'une maladie de cette nature , soit qu'on les consultât ensemble , ou séparément ; les larmes de ses parens qui avoient été si souvent efficaces , les prières publiques qu'on faisoit pour le recouvrement de sa santé avec autant d'empressement , que si chacun eût prié pour soy , furent inutiles. On étoit dans une telle disposition à son égard , qu'on regardoit sa santé & sa maladie , comme le bien , ou le mal public.

Quel parti prend cette grande ame dans un accident de cette nature ? Quel remède cherche-t-elle à son mal ? Voici le mystère : elle se jette entre les bras de Dieu , voyant que tous les autres secours étoient inutiles ; la violence de son mal s'étant un peu rallentie pendant la nuit , elle se prosterne pleine de foy & de confiance devant un Au-

tel ; elle invoque à grands cris le nom de celui qu'on y adoroit : elle le conjure d'une manière pressante , racontant tous les prodiges qu'il avoit autrefois operez , comme pour l'en faire souvenir ( car elle sçavoit les Histoires anciennes & les modernes. ) Elle imita la louïable & la pieuse prudence de cette femme , qui toucha le bas de la robe du Fils de Dieu pour être guerie d'un flux de sang ; semblable à cette autre femme qui arrosa de ses pleurs les pieds de JESUS-CHRIST : elle approcha sa tête de l'Autel , poussant des grands gémissemens , & répandant des torrens de larmes , & protesta qu'elle ne sortiroit qu'après avoir obtenu la santé ; sa priere mêlée de larmes , fut comme un onguent dont elle s'oignit tout le corps ; quel prodige surprenant ! elle se sentit tout d'un coup parfaitement guerie : elle sortit saine d'esprit & de corps ; son esperance fut récompensée par l'accomplissement de ses desirs ; la force de son ame rétablit les forces de son corps. Ces choses sont grandes , mais elles sont veritables : Que les malades aussi-bien que ceux qui sont sains y ajoûtent foy , afin qu'ils recouvrent leur santé , ou qu'ils la conservent. Elle a eu grand soin pendant sa vie de cacher la verité de cette histoire que je vous découvre maintenant ; je l'aurois enseveli sous un éternel silence , mais je me suis fait un scrupule de dérober la connoissance d'un si grand prodige aux fideles & aux infideles qui vivent maintenant , ou qui viendront après nous.

C'est ainsi que Gorgonie a vécu ; j'ay passé plusieurs faits , pour ne point fatiguer vôtre patience , & pour ne point paroître trop pressé à lui prodiguer des louanges ; mais je croirois lui faire tort si je lui refusois les louanges qu'elle a méritées par

une mort si sainte & si extraordinaire qu'elle souhaitoit depuis long-tems avec tant de passion. Je vous en ferai le recit le plus succinctement que je pouray. Pleine de confiance dans la bonté de celui qui l'appeloit à une meilleure destinée, elle souhaitoit de mourir, & d'être avec JESUS-CHRIST, préférant la mort à tout ce qu'il y a de plus avantageux dans le monde. Les personnes les plus attachées à la vie n'ont pas plus d'amour pour leurs corps, & ils n'ont pas plus de regret de s'en séparer, qu'elle avoit d'empressement de rompre ses liens, & de se voir dégagée de cette ordure, où nous rampons, pour aller jouir de celui qu'elle aimoit, & dont elle étoit aimée.

Une esperance si sainte & si noble ne fut point trompée; elle connut pendant un sommeil agréable le tems auquel elle devoit quitter le monde; Dieu disposant ainsi les choses, afin qu'elle s'y préparât, & afin qu'elle ne parût point troublée à ce moment. Elle avoit reçu le Baptême depuis peu de tems: c'est la plus grande grace que Dieu nous puisse faire; puisque c'est le principe de la vie éternelle. Toute sa vie avoit été une perpétuelle penitence pour se purifier, & pour arriver à la perfection; elle avoit été régénérée par le S. Esprit; mais la vie régulière qu'elle avoit menée la mettoit en seureté: je le diray hardiment, le Baptême étoit plutôt le sceau de sa prédestination qu'une grace. Le Baptême de son époux manquoit encore à l'accomplissement de ses vœux & de son bonheur; voulez-vous que je vous fasse en un mot son éloge: Il étoit l'époux de Gorgonie; que puis-je dire de plus glorieux pour lui? elle souhaitoit avec beaucoup d'empressement qu'il se fît baptiser avant qu'elle expirât, afin que rien ne manquât



272 SERMON XI. DE S. GREGOIRE;  
à sa consécration ; Dieu qui a de la complaisance  
pour ceux qui le craignent, & qui ne laisse point  
leurs desirs imparfaits , accorda cette grace aux  
prieres de Gorgonie.

Tout ayant réüissi selon ses souhaits , & voyant  
qu'elle n'avoit plus rien à desirer dans le monde ,  
elle commença à se disposer à la mort , dont le  
terme n'étoit pas fort éloigné ; elle se mit au lit  
selon la coutume. Après avoir parlé à son époux ,  
à ses enfans , à ses amis d'une maniere qui mar-  
quoit l'amour sincere qu'elle leur portoit , & la  
haute idée qu'elle avoit de l'autre vie , regardant  
le jour de sa mort comme un jour de fête & de  
triomphe , elle rendit l'esprit. Si sa vie fut d'une  
durée assez courte en apparence , car elle ne sou-  
haita jamais de vivre long-tems , connoissant les  
miseres humaines , & les impostures du monde ,  
au moins par rapport à ses vertus , elle vécut plus  
long-tems que ceux qui vivent jusqu'à une extrê-  
me vieillesse : telle fut la mort de Gorgonie , ou  
pour mieux dire, c'est ainsi qu'elle s'envola du monde,  
& que son ame passa à une meilleure vie , quelque  
tems avant son corps.

Peu s'en est fallu que je n'aye oublié une des  
principales circonstances de son élogé ; vous ne l'eus-  
siez pas souffert , vous qui êtes son Père spirituel ,  
qui avez exactement observé ce miracle , & qui  
avez pris le soin de nous l'apprendre. Cette cir-  
constance qui est fort glorieuse pour elle , nous ani-  
mera à la vertu , & nous inspirera un desir ardent  
de mourir comme Gorgonie. Le souvenir de ce mi-  
racle me cause une secrète horreur , & me fait  
verser des larmes : elle étoit sur le point de rendre  
le dernier soupir ; une foule de ses domestiques &  
d'étrangers entouroit son lit ; ils s'empressoient à luy  
rendre

rendre leurs devoirs ; sa mere fort âgée donnoit des marques de la vive douleur que luy caufoit la mort de sa fille ; tout le monde paroiffoit fort alarmé , parce qu'on l'aimoit beaucoup ; ils fouhaitoient d'entendre de sa bouche quelque parole mémorable , pour leur rappeler dans la fuite le souvenir de sa personne & de sa vertu ; ils avoient auffi envie de luy parler , mais ils n'osoient le faire , ils s'abandonnoient a leurs larmes & à leur douleur ; ils se faisoient cependant un scrupule de pleurer celle qui mouroit d'une maniere si sainte & si héroïque ; on gardoit un morne silence ; cette mort ressembloit à quelque cérémonie sacrée ; à en juger par l'extérieur de la malade , elle n'avoit ni respiration , ni mouvement , ni voix , cette inaction faisoit croire qu'elle avoit expiré. Le S. Pasteur qui l'assistoit & qui eximinoit avec beaucoup de soin toutes ses paroles & toutes ses actions , apperceut un petit mouvement sur les levres de Gorgonie , il s'en approcha , sa piété luy inspira cette hardiesse ; que ne prenez-vous vous-même la parole pour nous expliquer ce mystere ? il n'y a personne qui n'ajoute foy au récit que vous en ferez : ce qu'elle exprimoit d'une voix languissante étoit une espece de psalmodie , conforme à celle que l'on chante pour les mourans ; marque infallible de la sécurité avec laquelle elle abandonnoit la vie ; heureux celuy qui peut prononcer de telles paroles en expirant , *je dormiray en paix & je me reposeray.* Voilà ce que vous chantiez Héroïne incomparable ; cette psalmodie convenoit à la situation où vous étiez ; c'étoit comme vôtre Epitaphe ; vôtre esprit tranquile ne sentoit aucun mouvement déréglé ; vôtre mort ressembloit au sommeil dont reposent les amis de Dieu ; c'est la faveur que vous avez

274 SERMON XI. DE S. GREGOIRE,  
méritée par votre piété exemplaire. La beatitude  
dont vous jouïssiez maintenant est bien au dessus de  
tout ce que nos sens peuvent appercevoir : vous êtes  
témoin des joyes célestes, vous voyez les chœurs des  
Anges ; l'ordre admirable qui regne dans les cieux ;  
vous en contemplez la gloire , vous avez une con-  
noissance bien plus parfaite de la Trinité , qui se  
cōmmunique à vous toute entiere , non pas comme  
autrefois , lors que vôtre ame engagée dans les sens  
ne pouvoit s'élever à cette connoissance ; voila les  
biens dont vous jouïssiez pleinement , & dont vous  
aviez quelques avant-gouts , tandis que vous étiez  
sur la terre. Si vous êtes touchée des honneurs que  
nous vous rendons , & si Dieu fait sentir cette pe-  
tite consolation aux ames bien-heureuses , comme  
une partie de leur récompense , recevez aussi ce  
discours que je vous offre , au lieu des devoirs  
funebres que je suis obligé de vous rendre , &  
que j'ay déjà rendus à nôtre frere Césaire ; car  
il semble que je suis réservé pour faire l'Epita-  
phe de toute nôtre famille. Je ne sçay si quel-  
qu'un me fera à moy le même honneur. Mais je  
ne demande point d'autres honneurs que ceux qu'il  
plaira à Dieu de me faire pendant ma vie &  
après ma mort , par la grace de nôtre - Seigneur  
JESUS - CHRIST , à qui appartient la gloire , &  
au Pere & au Saint Esprit dans les siècles éter-  
nels.



## SERMON XII.

*Sur la paix après la réconciliation des Moines.*

**L**A joye délie ma langue ; la Loy de l'Esprit fait que je me mets au dessus des regles ordinaires ; je consacre au bien de la paix un discours que je n'avois encore voulu accorder à personne. La division qui regnoit parmi nous déchiroit le précieux Corps de JESUS-CHRIST ; peu s'en faloit que cette division ne nous conduisit jusques aux portes de l'enfer, & qu'elle ne fit entr'ouvrir la terre ; le malin esprit s'étoit déjà emparé de *cette robe sans couture & de cette tunique d'un seul tissu depuis le haut jusqu'en bas* : 10am. 19. 23. Faisant par nôtre ministère ce qu'il ne pût faire autrefois par le ministère de ceux qui crucifierent JESUS-CHRIST. *J'ay mis comme un frein à ma bouche*, quoy-que Psal. 38. 2. je n'eusse pas déjà une grande facilité à parler, persuadé que l'ordre des choses spirituelles demandoit que je m'exerçasse d'abord par cette espece de Philosophie, qui consiste dans l'action, pour me mettre en état de ne dire que de bonnes choses & dignes de la sagesse de Dieu, devant les personnes consommées en vertu. Selon la maxime de Salomon, il y a un tems propre pour les petites choses comme pour les grandes ; de même il y a un tems pour parler & pour garder le silence ; je le sçavois mieux que personne. Voila pourquoy je me suis tû & je me suis humilié ; une espece de nuée qui s'étoit répandue sur mon cœur étouffoit la lumiere de mon esprit, & me mettoit hors d'état de parler ; ma douleur redoubloit chaque jour.

S ij

Tout ce que je remarquois dans les autres m'animoit & me faisoit souvenir des querelles , & des dissensions de nos freres ; les veilles des Saints Religieux , leurs jeûnes , leurs prieres , leurs larmes , leurs genoux endurcis , les meurtrissures de leurs poitrines , les soupirs qu'ils pouffoient du fond de leurs cœurs , leurs stations nocturnes , l'élevation de leur esprit vers Dieu , les larmes qu'ils répandoient pendant leurs prieres , qui excitoient la componction de ceux qui les regardoient ; leur psalmodie , leurs hymnes à la gloire de Dieu , les meditations qu'ils faisoient nuit & jour sur sa loy ; voici encore des signes d'une vie agreable à Dieu , des cheveux herissez & en desordre , des pieds-nuds , à l'imitation des Apôtres , une tonsure comode & modeste , un habit qui ne sent point le faste , une ceinture propre , quelque negligée qu'elle paroisse , qui réferre la robe sans qu'on s'en aperçoive ; une démarche assurée , des yeux arrêtez , un sourcil gracieux qui corrige l'insolence des ris immoderez , des discours guidez par la raison , un silence préférable aux plus excellens discours , des loüanges fines & pleines de sel , sans être flatueuses , capables d'animer à la vertu , des reproches plus souhaitables que les loüanges , un mélange de tristesse & de divertissemens , la douceur tempérée par la force , l'austerité adoucie par la pudeur , en sorte que l'une ne blesse point l'autre , & qu'elles se soutiennent mutuellement ; la modération à se produire & à se retirer , pour instruire les uns , & pour se disposer soy même à recevoir les inspirations du S. Esprit ; l'un & l'autre pour goûter la douceur de la solitude vivant en communauté , & pour conserver la charité fraternelle au milieu même de la solitude ; ou ce qui est

Encore plus sublime, pour trouver des richesses dans la pauvreté, la gloire dans le mépris, la puissance dans l'infirmité, la fécondité dans le célibat; car les enfans selon Dieu & selon l'esprit sont préférables à ceux que la chair & le sang ont formez: ces saints personnages trouvent leurs délices dans la fuite des plaisirs, ils s'humilient pour acquérir le Royaume du Ciel, ils ne possèdent rien dans le monde, mais ils sont au dessus du monde; ils vivent comme s'ils ne tenoient plus à leur corps; ils bornent toutes leurs prétentions à la possession de Dieu, ils se condamnent à être pauvres pour gagner un Royaume, & leur pauvreté les fait regner.

Leur présence me combloit de gloire, j'y trouvois ma joye & mon bonheur; leur absence caufoit mes ennuis; c'est ce qui me jettoit dans l'abattement & dans le trouble; voila la source de mes pleurs & de ma tristesse: c'est ce qui m'interdit la parole & la joye, parce que mes amis se sont révoltez contre moy, ils m'ont tourné le dos, au lieu de venir au devant de moy, le troupeau a secoué le joug du Pasteur; cette vigne si belle & cultivée par de si bonnes mains, qui produisoit des fruits en si grande abondance, ne me donne que des fruits amers; mes plus proches & ceux que j'aimois le mieux se sont mis en devoir de me perdre, ils se sont déclarez contre moy; ceux qui m'étoient unis par les liens plus étroits se sont éloignez de moy. *Psalm. 37. 11.*

Nous avons divisé JESUS-CHRIST, nous qui avions tant d'amour pour luy; nous avons débité une infinité de mensonges, par un faux zele pour la verité; nous nous haïssons par charité, nous nous laissons briser contre le rocher, après nous être séparés à cause de la pierre angulaire. L'amour de la paix nous a fait pousser trop loin nos combats, nous

278 SERMON XII. DE S. GREGOIRE ;  
nous sommes laissez abbatre à cause de celuy qui  
a été élevé sur l'arbre de la Croix ; nôtre chute est  
déplorable , & nous nous sommes exposez à la mort  
pour celuy qui a été enseveli , & qui est ressus-  
cité.

Pourquoy rappeler des choses si fâcheuses , dans  
un tems où tout nous invite à la joye ? pourquoy  
s'arrêter sur des sujets si douloureux , dont l'expé-  
rience est si funeste , & dont il faut étouffer jus-  
qu'au souvenir ? il vaut mieux se taire que parler  
sur cette matiere , pour tâcher d'ensevelir nos mal-  
heurs passés sous un profond oubli ; si ce n'est qu'on  
veuille rappeler la mémoire d'évenemens si tristes  
pour servir à nôtre instruction , & pour chercher la  
cause de nos malheurs , comme l'on recherche la  
cause des maladies , puisque nos douleurs se sont  
un peu rallenties , puisque nous avons cessé de gé-  
mir & de nous plaindre , puisque nous nous som-  
mes réunis par la conformité de nos sentimens ,  
puisque nous n'avons plus d'aigreur les uns contre  
les autres , & que nous sommes tous animez par le  
même esprit de zele , que nous parlons conformé-  
ment aux maximes de la verité , que nous sommes  
conduits par la sagesse , que nous marchons dans  
la bonne voye , guidez par la lumiere qui nous é-  
claire ; puisque nous sommes dans la bergerie de ce  
Pasteur si doux & si débonaire , qui n'expose point  
son troupeau à la furie des loups , & qui ne le laisse  
point errer par des deserts & par des précipices ;  
puisque celuy qui fait tout , & qui donne quand  
il luy plaît une meilleure face aux choses , a fait  
succéder la joye à nôtre tristesse , j'ay résolu de  
rompre le silence à quoy je m'étois condamné , &  
je consacre à Dieu ce discours , comme un témoi-  
gnage de ma reconnoissance , & comme un Sacrifice

plus précieux que l'or & les diamans , plus saint que celui de l'ancienne loy , plus agreable à Dieu que les prémices qu'on luy offroit , que le veau qui n'avoit encore ni ongles ni cornes , que l'encens , que les holocaustes qu'une infinité de beliers , victimes qu'une loy imparfaite exigeoit du peuple Juif dans son enfance , representant par ces sacrifices sanglants le Sacrifice non sanglant de la loy nouvelle.

Voila ce que je presente au Seigneur , c'est la seule chose qui me reste à luy offrir ; ce sont les seules richesses que je possède ; j'ay abandonné tout ce que j'avois pour obéir aux Commandemens de Dieu , & pour suivre l'attrait de l'esprit ; j'ay tout donné pour acheter la pierre précieuse. Je suis devenu , ou pour mieux dire , je souhaite de devenir ce marchand habile , qui donne des bagatelles qui ne durent qu'un moment en échange pour de précieuses marchandises qui doivent durer toujours. Je ne veux m'attacher qu'à la doctrine pour y trouver toute ma consolation , puisque 'je méprise tous les plaisirs du monde , & qu'après Dieu , je préfere la doctrine à toutes choses ; parce qu'elle conduit à Dieu , qu'elle nous le fait connoître , & qu'elle fortifie la connoissance que nous en avons.

J'ay dit avec le Sage , que la sagesse étoit ma sœur ; je l'ay chérie autant que je l'ay pû ; je ne veux point d'autre couronne ; je borne toutes mes prétentions à jouir des dons de la sagesse , & à suivre les lumieres de la raison que Dieu nous a donnée , & qui éclaire la partie supérieure de nôtre ame , pour conduire nos pas dans la voye de Dieu. C'est par son ministere que je dompte l'impetuosité de la colere , que je me gueris de l'envie qui me dévore , que j'étourdis la tristesse qui me

*Prov. 7.*



ferre le cœur, que j'arrête les faillies de la volupté; que je donne des bornes raisonnables à ma haine; sans contraindre mon amitié, qui ne doit point être mesurée. C'est elle qui me rend modeste dans l'abondance, & qui fait que je souffre la pauvreté avec courage; c'est par le secours de la sagesse que je m'accommode à ceux qui sont dans la prospérité, que j'assiste ceux qui sont dans l'adversité; que je compatiss aux infirmités des foibles, & que je me réjouis avec ceux qui sont en santé; que les pais étrangers me sont aussi chers que ma patrie, & que je me trouve bien par tout. Les heureux succès ne m'ébloüissent nullement, & ne m'inspirent point d'orgueil; l'adversité n'a pas la force de m'abattre, l'esperance que la sagesse me donne m'aide à supporter le mal present, par la veüe des biens à venir. C'est elle qui m'enseigne à garder toutes les bien-séances avec mes amis & mes freres, à les nourrir d'une viande celeste & spirituelle, qui vaut infiniment mieux que les mets qui flatent les sens.

Je me suis tû, garderay-je toujours le silence? j'ay patienté comme une femme qui enfante, mes maux dureront-ils toujours? si tôt que Jean vit la lumiere, Zacharie reprit l'usage de la parole; car il n'étoit pas raisonnable que le pere de la voix qui venoit crier dans le desert demeurât muet; comme son incrédulité avoit lié sa langue, il étoit juste que sa foy la déliât à la naissance du Précurseur du Verbe, qui portoit le flambeau devant luy. Cette grace que Dieu vient de nous faire, ce spectacle qui me charme, a brisé les liens de ma langue, & m'a donné un son de voix plus fort que celui des trompettes; les enfans de Dieu que la discorde avoit dispersez se sont rassemblez sous le même toit;

l'uniformité de leurs sentimens les a tous amenez dans la maison de Dieu ; ils suivent de concert les mouvemens du S. Esprit & de la vertu. Nous ne nous inquietons plus les uns les autres , séduits & violentez par le demon , qui répandoit d'épaisses tenebres dans nos esprits ; ces malignes impressions étoient comme autant de flèches qui nous piquoient ; je ne sçay de quels termes me servir , pour exprimer ce que je pense : nous prenions plaisir à contempler nos maux réciproques , ne faisant pas réflexion , que nous faisons périr le corps entier , par la destruction des membres particuliers.

Judas & Israël vivent maintenant sous la même domination ; Jérusalem & Samarie ne font qu'un peuple ; on ne parle plus de Paul , d'Apollon , de Céphas qui causbient le schisme ; nous appartenons tous également à JESUS-CHRIST. Je parleray pour vous obéir , puisque vous disposez de ma personne & de mes discours , & que vous m'avez fait une douce violence par un mouvement de charité ; je vous diray des choses qui marqueront ma reconnaissance , & qui pourront servir à vous instruire. *Qui peut parler dignement de la puissance du Seigneur ?* *Psal. 105. 2.* Qui peut le louer comme il le mérite ? puisque tout est réuni , & que la muraille de séparation est rompuë ; nous ne sommes plus la fable des nations , ni le rebut des peuples qui nous avoient insultez. Vous nous avez affligez , Seigneur , afin que nos dissentions nous fissent mieux goûter le bien de la paix ; après nous avoir fait tant de peines , vous nous avez remis dans notre premier état ; remede admirable , merveilleuse méthode de guerir ! vous nous avez fait aimer la paix , & vous nous avez instruits par nos haines , nous procurant un bien par ce qui devoit naturellement le dé-

282 SERMON XII, DE S. GREGOIRE,  
truire ; vous nous avez défunis , pour nous récon-  
cilier avec plus d'ardeur ; à-peu-près comme deux  
plantes qu'on tire avec violence contre leur situa-  
tion naturelle ; si l'on vient à les lâcher , elles se  
remettent dans leur premier état ; ce mouvement  
fait connoître qu'on leur faisoit violence , & qu'el-  
les se redressent naturellement.

La main ne méprise plus l'œil , ni l'œil ne mé-  
prise plus la main ; la tête n'insulte point aux pieds ;  
les pieds ne veulent point se séparer de la tête ;  
cette division & cette révolte qui troubleroit toute  
l'économie du corps ruinerait chaque membre en  
particulier ; ils souffriroient autant de mal qu'ils en  
feroient ; les loix admirables de la nature , qui unit  
& qui lie tous les membres , veulent qu'ils tra-  
vaillent de concert à leur mutuelle conservation.  
Nous ne sommes qu'un corps , nous sommes animez  
du même Esprit , nous avons tous la même espe-  
rance. Le pauvre devenu riche chantera vos loüan-  
ges ; vous avez fait éclater sur nous la grandeur  
de vos miséricordes ; l'état où nous sommes main-  
tenant est préférable à nôtre premier état ; *où il y*  
*a eü une abondance de peché , Dieu a répandu une su-*  
*rabondance de grace.* J'avois perdu un grain , j'ay  
recouvert des épis entiers : je pleurois des brebis  
perdus , j'ay retrouvé des Pasteurs ; car je ne doute  
nullement qu'on ne me donne le plus excellent de  
tous les Pasteurs du monde , quoy-qu'il fasse diffi-  
culté par des motifs spirituels de se soumettre à cet  
employ ; quoy-qu'il soit chargé du troupeau & du  
soin de faire profiter les talens ; quoy-qu'il soit oint  
de l'onction Sacerdotale , cependant il diffère en-  
core de prendre la conduite des brebis qu'on luy  
a confiées ; il tient le flambeau sous le boisseau ,  
mais dans peu de tems il le mettra sur le chande-

Rom. 5. 20.

lier, pour éclairer toute l'Eglise; il portera la lumière devant nous. Il s'occupe encore à considérer les bois, les montagnes, les ruisseaux; il prépare des filets pour prendre les loups qui dévorent les âmes; il prendra la houlette quand il en sera tems, pour conduire ce troupeau dans les meilleurs pâturages, sous les auspices de celui qui en est le véritable Pasteur; c'est à dire, qu'il le nourrira par de bons discours, & qu'il l'abreuvera dans les sources du S. Esprit; voilà le comble de nos desirs & de nos esperances.

Il est tems que je joigne quelque remontrance à mes remerciemens; je le feray le plus succinctement qu'il me sera possible; ceux que l'experience a instruits n'ont pas besoin de longs discours. Nous devons songer d'abord, mes freres, à couper la racine des divisions, pour nous conserver nôtre premier lustre, & cet éclat qui faisoit aller nôtre Eglise de pair avec les plus célèbres, quoy-qu'elle soit si peu nombreuse; je la préférerois même à plusieurs à cause des vertus qui y florissoient. Les autres se font distinguer par des qualitez plus ou moins excellentes; mais l'union qui regnoit parmi nous, & l'horreur que nous avions pour le schisme faisoit nôtre mérite particulier. On nous a comparez souvent à l'Arche de Noé, parce que nous nous étions sauvez du déluge universel, & que nous avions toujours conservé les sentimens de la véritable pieté. Nous avons fait connoître que nous sommes hommes, comme les autres: nous n'avons pû échapper à l'envie du malin esprit, ni nous garantir de la contagion qui desoloit tout: nous sommes tombez dans le même malheur que les autres: nous avons mal gardé nôtre héritage, c'est à dire que nous n'avons pû jouir jusqu'au bout

284. SERMON XII. DE S. GREGOIRE,  
du bien de la paix: cependant nous avons encore  
quelque avantage par dessus les autres, nous som-  
mes tombez les derniers, & nous avons été des  
premiers à nous relever, s'il est permis de nous glo-  
rifier de nos propres malheurs, par la confiance  
que nous avons en JESUS-CHRIST.

Si nous sommes devenus malades, c'est une suite  
de la foiblesse humaine, dont les tempéramens les  
plus robustes ne sont pas exempts; mais de ce que  
nous ayions recouvert la santé, c'est un effet de  
notre raison & de la grace de Dieu, qui a disposé  
nos affaires, bien mieux que nous ne l'eussions ja-  
mais osé prétendre, & contre l'esperance de tout  
le monde. Nous avons receû avec joye ceux qui  
s'étoient séparés, comme s'ils avoient combattu pour  
la piété & pour la deffense de la saine doctrine:  
nous ne les avons point fuis comme nos ennemis:  
nous les avons embrassez comme des freres qui def-  
fendent l'héritage paternel avec une chaleur mo-  
dérée. Si nous n'avons point loüé la haine qu'ils  
nous portoient, au moins avons-nous approuvé  
leur zele. Un peu de mesintelligence en faveur de  
la pieté, vaut mieux qu'un complot dont les motifs  
ne seroient pas si légitimes. Nôtre éloignement  
n'a servi qu'à nous rapprocher mieux: nous avons  
dissimulé par charité les mauvais tours qu'on avoit  
envie de nous jouër: nous avons renversé l'ordre;  
si la bien-veillance n'a point suivi nôtre suffrage,  
au moins elle l'a précédé: nos préventions ont été  
cause que nous nous sommes servi dans cette élec-  
tion du ministère des autres.

De vôtre côté vous vous êtes défaits des soup-  
çons que cet écrit vous avoit donnez: vous vous  
êtes attachez à l'esprit des paroles: si le sens qu'el-  
les sembloient avoir naturellement vous a empêché

d'approuver nôtre simplicité, au moins vous ne nous avez jamais soupçonné d'impiété, persuadez que nôtre doctrine touchant la Trinité étoit orthodoxe, & que nous ne doutions nullement que d'en retrancher quelque chose c'étoit détruire entièrement le mystere, & se déclarer ouvertement contre la Divinité. Voila ce que nous disons les uns des autres au plus fort même de nos divisions: ce qui est une grande preuve de la verité, puisque des tems si fâcheux n'ont pû l'effacer, & que nos haines mutuelles n'ont pas eu la force d'étouffer la charité qui étoit en nous. Nos dissensions n'empêchoient pas que nous n'eussions toujourns les mêmes sentimens sur la foy; nous nous rendions réciproquement cette justice de croire que nous n'étions point dans l'erreur, & que nôtre charité, ni nôtre foy n'étoient nullement altérées. Rien n'unit davantage ceux qui servent Dieu de bonne foy, que la conformité de sentimens touchant la Divinité; au contraire rien n'est plus capable d'aliéner les esprits, que d'avoir des opinions différentes sur cette matiere. Les personnes les plus douces & les plus commodes deviennent les plus ardentes; les plus pacifiques s'opiniâtrent davantage, quand elles s'aperçoivent du tort que leur facilité, ou plutôt leur desertion fait à Dieu, qui nous comble de biens, & qui nous regarde comme son heritage.

C'est pour cela que nous nous sommes comportez avec tant de retenuë dans la chaleur de la dispute: le Schisme a fait paroître avec éclat nôtre bonne intelligence; les avantages que nous retirons de nôtre dispute, font oublier les petits desordres qui s'y étoient glissez. Mais parce que la promptitude avec laquelle nous avons fait la paix ne suffit pas pour l'affermir sans le secours de la

286 SERMON XII. DE S. GREGOIRE,  
prière, tâchons de la cimenter par nos raisonnemens, afin que nous soyions fortifiez par l'assistance de Dieu, qui est le principe de toutes sortes de biens, & qui conduit toutes choses à leur perfection. Nous devons être fortement persuadez, que Dieu est infiniment au dessus de tout ce qu'il y a de plus beau & de plus relevé: son essence est la source, & comme le centre de tout ce qui est au monde: les vertus célestes qui l'approchent, & qui l'environnent, tirent leur lumiere du Verbe: ce sont comme des écoulemens & des rayons de cette justice originelle: ces esprits sont incapables de dissensions, & ils n'excitent ni troubles, ni querelles: on ne remarque dans la Divinité, ni contradiction, ni émotion; elle est toujourns d'accord avec elle-même, & avec les créatures: Dieu préfere à tous les autres titres le titre de pacifique: il veut être appelé le Dieu de paix & de charité, pour nous avertir de nous affectionner à ces vertus, & de travailler à les acquérir avec le même empressement que nous souhaitons la possession de Dieu.

Celuy d'entre les Anges qui excita la sédition, qui voulut s'élever au dessus de son rang, & se révolter contre Dieu, ou selon le témoignage de l'Écriture, qui eut la presumption de vouloir placer son Trône au dessus des nuës, fut puni comme il le méritoit; son châtement fut proportionné à son insolence: on le condamna à d'éternelles ténèbres, & il perdit tout l'éclat qu'il avoit. Les autres Anges conserverent leur rang & leur dignité, parce qu'ils sont pacifiques. & qu'ils n'aiment point le trouble: cette union qui regne parmi eux, & cet amour de la paix est une grace speciale de Dieu qui les a faits si brillants. La Tres-sainte Trinité

est un seul Dieu en trois Personnes , tant à cause de la concorde qui unit ces trois Personnes adorables , qu'à cause de leur essence qui est unique. Ceux qui aiment la paix , & qui ont de l'aversion pour tout ce qui est capable de la troubler , approchent Dieu de plus près , & luy ressemblent davantage. Au contraire ceux qui ont le naturel porté à la dissention , & qui veulent se signaler par des nouveutez , en se faisant honneur de leur propre infamie , sont du parti opposé ; car le démon par la multiplicité & la malignité de ses passions n'est jamais bien d'accord avec luy-même , il est homicide dès le commencement , il a une haine naturelle pour le bien , il tâche d'inspirer ses sentimens à tout le monde , se cachant sous les tenebres de la sédition , afin de blesser sourdement le corps de l'Eglise : il use de mille détours & de mille artifices , pour nous attaquer chacun en particulier ; il se glisse finement , pour tâcher de s'ouvrir une entrée dans nôtre cœur , à-peu-près comme les soldats qui font tous leurs efforts pour entrer dans une ville par la brèche.

Ces considérations doivent nous affectionner à la paix , c'est le moyen de nous rendre semblables à Dieu : nôtre ame faite à sa ressemblance , doit sur toutes choses tâcher d'imiter les perfections divines , autant qu'il est en son pouvoir , si elle veut conserver toute sa noblesse. Elévons nos yeux au Ciel , pour obéir aux ordres de Dieu ; considérons ce qui se passe sur la terre , & cet ordre admirable qui entretient les choses naturelles. Tandis que le Ciel , la terre , la mer sont en bonne intelligence , ces chef-d'œuvres de la toute-puissance de Dieu , qui annoncent tacitement ses merveilles : tandis que chaque élément se contient dans les bornes qu'on



288 SERMON XII. DE S. GREGOIRE,  
luy a prescrites, que l'un ne fait point la guerre à l'autre, & qu'il ne trouble point l'harmonie qui doit être dans toutes les parties de l'Univers; alors la beauté du monde est parfaite, & l'on ne peut imaginer un ouvrage plus noble & plus admirable. Mais toute cette beauté se détruit, au moment que le desordre se met dans les parties du monde, & que la paix qui les unit commence à s'altérer.

Ne diroit-on pas que c'est par une espece de bien-veillance que le Ciel communique sa lumiere à l'air, & qu'il arrose la terre de pluie avec tant de régularité? que l'air & la terre qui font respirer & qui nourrissent tous les animaux, imitent l'amour des peres envers leurs enfans? lorsque les saisons différentes de l'année se succèdent les unes aux autres, & font un mélange si agréable, ne contribuënt-elles pas infiniment au plaisir & à la commodité des hommes, en tempérant par la médiocrité ce que chaque saison a de trop rude? que diray-je du jour & de la nuit, qui se suivent avec tant de justesse pour nous exciter au travail, & pour nous faire goûter le repos quand nous sommes fatiguez? le Soleil, la Lune, les Astres luisent tour à tour, & se relevent pour ainsi dire, avec une beauté qu'on ne peut exprimer; cette douce union qui joint la terre à la mer, & qui entretient entr'elles une mutuelle correspondance, c'est ce qui nourrit l'homme, en luy faisant part des richesses qu'elles renferment. Que diray-je des fleuves qui tombent des montagnes, & qui coulent dans les campagnes, sans se répandre trop; pour ne pas inonder la terre? peut-on assez admirer le mélange & l'économie des élémens, la proportion & la beauté des membres; la naissance, la demeure, les alimens des animaux, dont les uns commandent, les autres

Autres obeïssent, les uns sont libres, les autres nous sont soumis ?

Puisque toutes les choses naturelles ne subsistent que par l'union, & par la concorde, ne faut-il pas conclure, qu'elles nous exhortent incessamment à chérir la paix à leur exemple ? lorsque les Elements sont révoltez, & qu'on ne peut appaiser cette sédition qui menace l'Univers de quelque grand desordre, par la permission de Dieu qui veut intimider les hommes, ou punir les pécheurs, tout le monde est dans l'effroy ; soit que la mer passe ses limites, ou que la terre ouvre ses abymes, ou que le Ciel la menace d'un nouveau déluge par des pluyes excessives, soit que les nuages luy dérobent le Soleil, soit que quelque saison se déränge notablement, ou que les feux se débordent : ce tumulte, & ce fracas fait connoître par opposition les avantages de la paix.

Sans faire mention des peuples, des Empires, des Villes, des assemblées, des armées, des familles, des vaisseaux remplis de passagers, des mariages, des communautéz, qui se conservent par la paix, & qui se perdent par la discorde ; je veux vous parler des Israélites, & après vous avoir exposé leurs calamitez, & ce honteux bannissement, qui leur fait traîner une vie miserable & vagabonde, selon la verité des oracles, je vous interrogeray sur les causes de leurs malheurs, que vous connoissez parfaitement, afin que le souvenir de leurs infortunes nous engage à entretenir la concorde. Tandis que les Juifs conserverent la paix entre eux, & avec Dieu, opprimez sous la tyrannie des Egyptiens, & sous le poids de leurs malheurs communs qui servoient à les unir, car l'affliction est un souverain remede ; on appelloit cette

290 **SERMON XII. DE S. GREGOIRE,**  
nation le peuple saint, l'héritage du Seigneur, le Sacerdoce royal : on ne peut dire que ces titres & ces expressions étoient trop magnifiques, & peu conformes à la vérité. Car Dieu même conduisoit leurs chefs : une colonne de feu, ou une nuée leur servoit de guide la nuit & le jour : la mer ouvroit ses flots devant eux : le Ciel leur fournissoit des alimens, quand ils avoient faim, les rochers distilloient des eaux, pour les désalterer, les bras étendus de Moÿse leur tenoient lieu de troupes pendant le combat, ses prieres leur érigeoient des trophées & leur applanissoient tous les chemins, les fleuves cedoient à l'imitation de la mer, ou leur servoient de remparts : les murailles des villes tomboient au bruit des trompettes.

Qu'est-il besoin que je raconte les playes que les insectes firent aux Egyptiens ? comment Dieu fit entendre sa voix sur la montagne, comment il donna ses deux Loix, l'une litterale, l'autre spirituelle ? les honneurs qu'il fit aux Israélites, sans qu'ils les méritassent ? mais depuis qu'ils commencerent à s'oublier, à se diviser, à se déchaîner les uns contre les autres, & qu'ils eurent attiré sur leurs têtes les châtimens dont on les menaçoit, & qu'ils avoient mérité par le crime horrible qu'ils commirent contre Dieu, & contre JESUS-CHRIST en l'attachant à la Croix, & ne voulant point reconnoître sa Divinité ; qu'arriva-t-il, & à quelles peines cette nation infortunée ne fut-elle point condamnée ? le Prophete Jérémie déplore les premiers malheurs des Juifs, & leur captivité en Babylonne ; il est vray qu'on ne scauroit trop verser de larmes pour les pleurer : leurs murailles, leurs villes, leur temple, tout fut renversé ; on enleva toutes les richesses, & les offrandes du sanctuaire ; les

prophanes souillèrent les lieux les plus saints, où il n'étoit pas permis d'entrer, & exposèrent à la risée des choses que c'étoit un crime de toucher. Les Oracles des Prophètes cessèrent, les Prêtres furent emmenez en exil, les vieillards cruellement persécutez, les vierges insultées avec toute sorte d'infamie, les jeunes gens maltraitez. On vit dans le Temple le feu des ennemis, & des ruisseaux de sang qui couloient, au lieu du feu & du sang des sacrifices : les Nazaréens furent traînez avec violence : on n'entendoit que des gemissemens au lieu de Cantiques, ou pour me servir des termes de Jérémie, on voyoit les illustres enfans de Sion, plus précieux que l'or, ces enfans si délicats & si peu accoutumez à souffrir, marcher dans un pais étranger. Les rues de Jerusalem pleuroient, parce qu'on n'y solemnisoit plus les fêtes.

On avoit veü peu auparavant des femmes pendant les calamitez d'un siege, égorger leurs propres enfans, pour se nourrir elles-mêmes, & dévorer leurs propres entrailles, pour appaiser la fureur de la faim dont elles étoient tourmentées. Ces crimes ne paroissent-ils pas horribles, non seulement à ceux qui les ont commis, mais encore aux autres qui en entendent l'histoire? pour moy je vous l'avouë, que toutes les fois, que je lis les lamentations de Jérémie, & je ne manque gueres à le faire quand je veux moderer l'insolence qu'inspire la bonne fortune, je vous avouë que cette lecture me fait perdre l'usage de la voix, & que je repands un déluge de larmes; il me semble que je pleure avec le Prophète, & que je vois de mes propres yeux les calamitez des Juifs. Mais qui pourroit assez déplorer leurs derniers malheurs, ce bannissement, & cette effroyable servitude à quoy ils

292 SERMON XII. DE S. GREGOIRE,  
furent condamnez ; depuis que les Romains les eurent subjugez : cette infortune est le fruit , & l'ouvrage de leurs divisions. Tout l'Universe est témoin de leurs calamitez , ils se sont répandus , & dispersez par tout le monde ; ils n'ont ny cérémonies ny sacrifices ; à peine trouve-t-on encore quelques vestiges de l'ancienne Jérusalem ; pour toute consolation , ils ont la permission d'y aller , & il ne leur reste de leur gloire passée , que la liberté de pleurer publiquement leur solitude.

Puisque les dissensions ouvrent la porte à tant de malheurs , comme on le peut prouver par ce que je viens de dire , & par une infinité d'autres exemples ; ce seroit encore bien pis , si après avoir renoncé à ses inimitiez pour goûter la douceur de la paix , on retomboit dans ses premiers desordres , & qu'on ne se corrigeât point par l'expérience , qui rend sages les plus stupides. Les personnes folles , & legeres ne sont pas celles qui s'opiniâtrent dans leurs mauvaises habitudes ; ce sont celles qui tournent à tous vents , comme les flots de la mer , & qui changent d'avis à tous momens. L'esperance de la paix est une grande consolation , pour ceux qui sont agitez par leurs divisions ; cette esperance adoucit l'aigreur de leurs maux ; quelque affligé qu'on soit on se soulage , quand on espere changer d'état : mais ceux qui après avoir renoué la paix plusieurs fois , s'abandonnent à leurs dissensions ordinaires , avec leurs autres avantages , ils perdent encore l'esperance de se remettre dans une meilleure situation ; d'autant qu'ils font paroître par leur conduite qu'ils appréhendent autant la paix , que la discorde ; leur inconstance , & leur legereté les empêche de s'attacher à l'une des deux.

Je ne dis pas qu'on doive souscrire indifferemment à toute sorte de paix, comme il y a des divisions utiles, on pourroit trouver des especes de paix tres-pernicieuses : mais je parle de celle qui est louïable, qui est fondée sur de bons motifs, & qui porte à Dieu ; il ne faut donc être ny trop empressé, ny trop indolent, en sorte qu'on ne s'attache point à tous les partis, par legereté, ou qu'on ne les rebuse point tous, par témérité ; car l'indolence, & la legereté sont également ennemis du commerce. Si-tôt que l'impiété commence à se produire, & à se faire connoître, il faut s'opposer aux Grands, & aux puissances, & souffrir les plus cruelles persécutions, plutôt que d'avoir aucune liaison avec des gens infectez, & de participer à leurs crimes. Nous ne devons rien tant appréhender, que de craindre quelque chose, plus que Dieu, & de trahir la bonne doctrine, nous qui faisons profession de défendre la vérité. Mais lorsque nous sommes prévenus par de faux soupçons, & que nos craintes sont mal fondées, il vaut mieux avoir de la patience, que de se mettre en colere, & user d'une indulgence commode, que de vouloir l'emporter avec hauteur. Il est plus expédient, que ne faisant qu'un même corps, nous ayions soin les uns des autres, comme de nos propres membres, que nous nous corrigions réciproquement comme freres, au lieu de le faire en tyrans, par des Edits, après nous être divisez, & après avoir perdu nôtre autorité, par cette séparation.

Puisque nous sommes persuadez de ces maximes, embrassons-nous mutuellement, mes freres ; donnons-nous le baiser de paix, unissons-nous de bonne foy, imitons celuy qui a tout pacifié, & qui a

*Ephes. 2. 14.* rompu par son sang la muraille de séparation ; disons à nôtre Pere commun, à ce vieillard vénérable, à ce Pasteur doux & commode, vous voyez les fruits de vôtre probité, & de vôtre indulgence, regardez de tous côtez, pour voir vos enfans rassemblez ; & selon vos souhaits, c'est ce que vous demandiez nuit & jour avec tant d'instance, comme la chose du monde qui vous touchoit le plus, c'est par là que vous vouliez terminer heureusement le cours de vôtre vie. Tous vos enfans ont accourus vers vous, ils se reposent à l'ombre de vos aîles, ils entourent l'autel ; ils étoient sortis en pleurant, ils retournent avec plaisir.

Abandonnez-vous aux transports de vôtre joye, vous qui êtes le plus indulgent, & le meilleur de tous les peres ; ce concours & cette affluence vous pare, comme une jeune épouse est parée de ses atours. Dites-vous, me voicy, & voicy les enfans que le Seigneur m'a donnez ; ajoutez, j'ay conservé tous ceux que vous aviez confiez à mes soins, je n'en ay laissé perir aucun, & plutôt à Dieu, que personne ne périssè ; mais que nous soyions tous animez du même esprit, & que nous travaillions tous de concert, à soutenir la Foy & l'Évangile, toujours unis, ayant toujours les mêmes sentimens, armez du bouclier de la Foy, pour ne faire la guerre qu'à nôtre ennemi commun, & à ceux qui sont conduits par son esprit, & qui combattent sous ses auspices ; sans craindre ceux qui ont à la verité le pouvoir de tuer le corps, mais qui ne peuvent nuire à l'ame ; ne craignons que celui dont l'empire s'étend également sur nos ames, & sur nos corps, Conservons fidèlement le dépôt que nos peres nous ont laissé, adorons le Pere, le Fils, & le Saint Esprit ; reconnoissons le Pere dans le Fils,

& le Fils dans le Saint Esprit, au nom desquels nous avons été baptisez, ausquels nous croyons, & sous les auspices desquels nous sommes enrollez. Nous les divisons avant que de les unir, & nous les unissons avant que de les diviser; nous ne confondons point les trois Personnes dans une, car la nature de ces noms est telle, qu'ils peuvent subsister par eux mêmes, & qu'on ne les attribue point à une seule personne, comme si ce Mystere ne consistoit que dans des noms, & non pas dans des choses réelles: nous ne croyons point aussi que les trois Personnes n'en fassent qu'une; l'unité ne regarde que la Divinité, elle ne regarde nullement les Personnes; nous adorons l'unité dans la Trinité, & nous reduisons la Trinité à l'unité; elle merite les mêmes hommages, & les mêmes soumissions, elle a le même trône, & la même gloire, elle est increée, invisible, & ne tombe point sous les sens; elle est avant le monde, & avant le tems: elle seule se comprend, elle est digne de nos adorations, & de nos respects; elle seule entre dans le sanctuaire, & n'y admet point les créatures; les unes en sont séparées par le premier voile, les autres par le second; le premier distingue les Anges des personnes Divines, le second nous distingue des Anges. Nous ne devons rien négliger, mes freres, pour dissiper les erreurs de ceux, qui s'égarerent dans la voye de la verité, mais nous devons fuir comme la peste, ceux dont le mal ne se peut guérir; de peur que nous ne soyions attaquez de la même contagion, en voulant y apporter du remede; le Dieu de la paix, mais de cette paix incompréhensible, nous assistera en JESUS-CHRIST à qui la gloire appartient dans tous les siècles.

*Amen.*

T iiij



## SERMON XIII.

*Sur la Paix.*

**L**E zèle est fervent, l'esprit est doux, la charité est commode, l'esperance est patiente: le zèle enflamme, l'esprit addoucit, l'esperance attend, la charité lie les choses, elle empêche que ce que nous avons de bon ne se dissipe, quoy-que nous soyions si fragiles. Lorsque nous avons l'une de ces trois qualitez elle la fixe en nous, si nous la perdons, elle nous la rend; les plantes qu'on tire par force, se remettent dans leur situation naturelle au moment qu'on cesse de les contraindre; on leur fait violence en les courbant, elles se remettent d'elles-mêmes dans leur premier état. Quoy-que le vice soit sur un panchant fort glissant, & que nôtre pente naturelle nous porte au mal, semblable à un Fleuve dont le courant tend en bas avec précipitation, ou à une paille legere que le vent emporte, qui prend feu aisément, & qui s'évanouit dans un clin d'œil: c'est ainsi que le vice dévore les hommes vicieux, & qu'ils disparaissent ensemble, comme la flamme disparoit avec la matiere qu'elle a embrasée.

Un homme qui a une forte habitude au bien, & qui en est vivement pénétré, a plus de peine à tomber dans le vice, qu'il n'en a eu d'abord à acquérir la vertu: d'autant que les bonnes habitudes établies, & confirmées par un long usage & par la raison, passent en nature. La charité qui est en nous avec laquelle nous aimons, & nous honorons la véritable charité, est la regle de nôtre vie. A quoy

pensent ceux qui examinent avec tant de curiosité nos actions bonnes ou mauvaises, pour les condamner & pour nous insulter : ils décrivent nos bonnes qualitez, ils exagerent nos foiblesses d'une manière tragique, prétendant excuser leurs vices personnels, par le dérèglement des autres. On seroit content, s'ils pesoient dans une balance égale le bien & le mal que nous faisons ; alors leur chagrin, & leurs haines nous seroient bons à quelque chose, la peur de nos ennemis feroit que nous nous tiendrions mieux sur nos gardes. Ils sont transportez de haine contre nous, & agitez par leurs passions criminelles qui répandent d'épaisses ténèbres dans leurs esprits, & qui ôtent tout le poids que pouroient avoir leurs reproches, ou leurs remontrances, & ils veulent nous juger. Où sont ceux qui nous haïssent, & qui haïssent la Divinité ? ce qui donne du relief, & du lustre à nos peines, c'est que la gloire de Dieu court les mêmes perils que nous ; où sont ces critiques, qui jugent les autres avec tant de sévérité, & qui ont pour eux-mêmes une indulgence si commode, afin de déguiser la verité ? où sont ceux qui couverts de playes, nous font un crime de nos blessures ? qui font tant de bruit de nos chutes, quoy - qu'ils tombent à tous momens dans des desordres plus honteux, qui nous reprochent de legeres taches, tandis qu'ils sont ensevelis dans la bouë & dans l'ordure ? ils regardent avec étonnement de petites pailles qui ne nous blessent point, & qu'on peut aisément arracher de nos yeux, & ils ne sont point touchez de la poutre qui les aveugle.

Soyez les confidens de nos secrets, quoy que vous nous haïssiez, nous vous appellons à nôtre Concile, nous voulons bien prendre nos ennemis

298 SERMON XIII. DE S. GREGOIRE,  
pour arbitres. Telle est nôtre assurance, & la confiance que nous avons dans la bonté de nôtre cause; nous espérons que vous vous retirerez avec honte, & que vous avouërez vôtre défaite. Peut-on rien imaginer de plus extraordinaire? vous verrez que ce qui causoit nôtre mal est le principe de nôtre santé. Nos dissentions ne regardoient nullement la Divinité, nous ne disputions que de l'ordre & de la discipline. Nous n'étions point en peine sur le choix que nous devons faire de l'une ou de l'autre impieté c'est à dire, si nous devons retrancher de la Divinité, le Fils avec le Saint Esprit, ou le S. Esprit seulement. Cette impieté est la maladie qui regne maintenant. Ce n'est plus pour confesser la Divinité, c'est pour la nier, que de certaines gens employent tous leurs efforts; leurs paroles sont des blasphêmes, ce ne sont pas des expressions à la louange de Dieu. Ils n'épargnent rien, pour se surpasser en impieté, il semble qu'ils appréhendent de ne s'enfoncer pas assez profondément dans les ténèbres de l'erreur, ils ont peur de paroître plus modérez, & moins emportez que les autres.

Nous tenons une conduite toute différente; nous sommes d'accord entre nous, comme la Divinité l'est avec elle-même, si l'on peut s'exprimer de la sorte: nous tenons tous le même langage; nous ne ressemblons pas cependant à ceux qui bâtirent autrefois la tour de Babel, qui n'avoient que de pernicieux desseins; les motifs qui nous unissent sont louables, c'est afin que nous glorifions tous de concert le Pere, le Fils, & le Saint Esprit, & que l'on dise avec verité, que Dieu est avec nous; qu'il nous unit, parce que nous ne le divisons point, & qu'il nous comble de gloire, parce que nous l'honorons sincérement; nous ne nous con-

tenons pas qu'on le die, nous voulons qu'on le croye effectivement, Nos disputes avoient des motifs, & des sujets bien differens; ce n'est pas que je veuille les justifier, ny déguiser la verité: car nous ne devons point donner d'entrée au démon, ni de prise aux langues licentieufes; cependant nous n'avons pas si grand tort, que veulent le faire croire, ceux qui répandent tant de calomnies contre nous, L'amour excessif que nous avons pour nôtre Pasteur, est la faute la plus considerable qu'on nous puisse reprocher; nous n'avons pû connoître lequel des deux nous devons préférer à l'autre; nous les avons également admirez. Voila nôtre crime; c'est le prétexte qu'on peut prendre, pour nous condamner, ou pour nous absoudre; voyla le retranchement des herétiques; quelques efforts que vous fassiez pour trouver d'autres crimes à nous imputer, vous n'en trouverez point.

Les mouches, dit le Sage, qui meurent, & qui *Ecol. 10.* se corrompent dans le lait, en ôtent toute la douceur; l'envie tâche de noircir les bonnes actions, sans en pouvoir venir à bout. Il n'est rien de plus fort que la verité; je le dis avec Esdras, Nous avons enfin apaisé nos querelles, & nous les assoupirons encore à l'avenir. Il est impossible que des peres ne rendent pas justice à leurs enfans, sous les auspices de la Trinité, pour laquelle on nous attaque, & pour laquelle nous ne nous ferons plus la guerre; je me fais garant de la paix, quoy-que je sois une foible caution d'une chose de cette importance; mais Dieu donne sa grace aux humbles, & il atterre les superbes,

Quelle utilité retirez-vous de nos disputes, vous qui êtes malgré-vous les instrumens de la paix dont nous jouissons? nos crimes grands ou

300 SERMON XIII. DE S. GREGOIRE,  
petits sont de mauvaises excuses de vos impiétés ; nous sommes blâmables à cause de nos desordres , mais vous n'en n'êtes pas moins criminels , puisque nos chutes aggravent encore vôtre crime. Afin que vous soyiez pleinement convaincus , que nous sommes parfaitement d'accord , & que nôtre réconciliation est sincere , voyez la bonne intelligence qui regne entre le Pere , & le Fils , ils sont assis sur le même siege , ils se donnent du lustre l'un à l'autre ; si ce spectacle vous porte à la bien veillance , & s'il réveille en vous l'amour de la paix , j'espere que le discours qu'on va vous faire achevera de vous persuader. Vous l'avez déjà entendu , le bruit des applaudissemens qu'on luy a donnez me frappe encore les oreilles ; je ne doute nullement que l'effet n'en soit beaucoup plus sensible sur vos cœurs ; vous m'entendrez aussi si vous le souhaitez de la sorte , & si ce qu'on a dit jusqu'à maintenant ne suffit pas pour persuader tout le monde ; les persécutions , & les insultes qu'on nous a faites ne nous allarment point , au contraire nous serions fâchez de ne les souffrir pas. Nous avons été bien récompensez des travaux que nous avons endurez pour l'amour de JESUS - CHRIST , l'accroissement de ce peuple est le fruit de nos peines.

Que choisirez-vous ? croyez-vous que je ne dois point m'exposer à de nouveaux embarras , ny faire un second discours sur la Divinité ? épargnez-vous ma foiblesse ? Elle est telle que je ne scaurois assez vous l'expliquer. Faut-il , comme si je parlois à des gens qui n'entendent qu'avec peine , rebatte toujours la même matiere , afin qu'à force de crier , je puisse me faire entendre ? il me semble que vôtre silence m'invite à parler , je l'inter-

prete comme un consentement tacite: je parlerai donc pour luy, & pour moy, puisque c'est le même esprit qui nous anime. Je voudrois être élevé sur une haute montagne, comme sur un theatre, & avoir la voix assez forte, pour me faire entendre de tous ceux, qui ont des sentimens étronez sur la Religion. *Enfans des hommes jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? pourquoi aimez-vous la vanité, & le mensonge?* vous n'admettez point une nature simple dans la Divinité, vous introduisez des natures différentes, & séparées les unes des autres, ou qui se contrarient par leurs défauts, ou par leurs excez; ou vous admettez une nature simple, mais foible, dont le pouvoir est borné, & qui n'est pas le principe des grandes choses, soit qu'elle ne l'ait pû, ou qu'elle ne l'ait pas voulu par deux motifs, par envie, ou par crainte, né voulant point avoir d'égal, ou de rival & d'ennemi. Mais d'autant plus que Dieu est élevé au dessus de toutes les creatures, plus luy est-il glorieux d'être le principe de la Divinité, que des choses créées, & de se servir pour les produire, de la seconde personne de la Trinité. Ce seroit mal raisonner de dire, que la Divinité a été faite pour les creatures, comme le pensent ces esprits sublimes, qui se perdent dans leurs raffinemens.

Si confessant la divinité du Fils, & du Saint Esprit, nous disons qu'ils n'ont point de principe, ou qu'ils en ont un autre, il y auroit lieu de craindre que la Divinité ne tombât dans le mépris, en introduisant quelque Etre, qui luy fût contraire: quelque excellence que vous admettiez dans le Fils, & le Saint Esprit, ne les mettez point au dessus du Pere, & ne les séparez point de leur

362 SERMON XIII. DE S. GRÉGOIRE;  
principe; il y faut réduire cette génération & cette procession admirable. Je vous demande à vous qui aimez tant cette anarchie, & qui ne voulez point reconnoître de principe, lequel a de plus bas sentimens de Dieu, ou celuy qui le fait principe à vôtre maniere, ou celuy qui professe selon nôtre doctrine, que les personnes sont égales par leur nature & par leur gloire. Ne tiendriez-vous pas à grand honneur que vôtre fils vous ressemblât parfaitement? n'aimeriez-vous pas mieux être le pere d'un tel fils, que de commander à une infinité de valets? n'est-ce pas un surcroit de gloire à Dieu, plutôt qu'une diminution d'honneur, d'être Pere, & d'avoir un Fils, & d'être le principe du Saint Esprit? lorsque vous dites que le Fils, & le Saint Esprit ne sont que des créatures, vous n'honorez gueres leur principe, & vous deshonnez ce qu'il produit, puisque vous le mettez dans un rang si bas, & si peu conforme à l'excellence de la Divinité. Vous l'abbaissez même au dessous des créatures les plus méprisables, puisque vous dites que le Fils, & le Saint Esprit n'ont été faits que pour elles dans le tems, de la même maniere que les instrumens sont faits par l'ouvrier, & que même ils n'auroient jamais été, si Dieu n'avoit voulu se servir de leur ministere dans la production des créatures, comme si sa seule volonté n'eût pas été suffisante. Ce qui n'est fait que par rapport à quelque chose est moins noble, que la chose pour laquelle il a été fait.

Pour moy qui reconnois que le principe de la Divinité est éternel, inséparable & infini, je rends le même honneur au principe, & à ce qui en vient d'une maniere si noble & si sublime; ils meritent le même culte, & la même vénération, puis qu'ils

ne sont distinguez, ny par le tems, ny par leur nature; c'est la même Divinité divisée en trois Personnes, d'une maniere ineffable sans perdre l'unité; elles ne meritent pas moins de loüanges, à cause des relations qu'elles ont entr'elles, que si on les prenoit séparément. C'est une Trinité parfaite de trois Personnes parfaites; la multiplicité détruit l'unité; le nombre de deux ne peut subsister, parce que la Divinité est plus noble, que la forme & la matiere dont les corps sont composez: mais la perfection se trouve dans la Trinité. car c'est le nombre qui suit immédiatement le premier & le second. De sorte que la Divinité n'est ny trop resserrée, ny trop étendue, ny stérile, & bornée, ny confuse. Le premier sent le Judaïsme, le second donne dans le Paganisme, & la pluralité des dieux.

Lorsque j'y pense, il me semble que vous ne hazardez rien, en disant que le Fils est engendré. Il ne fait point craindre, que celui qui n'est pas engendré tombe en engendrant dans les mêmes embarras que le corps, & la matiere, puis qu'il n'a point de corps, comme il est aisé de le comprendre, par les notions qui conviennent à Dieu. Pourquoi nous allarmer pour des chimeres, pourquoy sommes-nous impies sans raison? si j'admets quelque chose de créé dans la Divinité, je la détruis; car ce qui est créé n'est point Dieu; l'esclave ne peut être maître, quelque presséance qu'il ait au dessus de ses compagnons, & des autres créatures, ou quoy-qu'on luy fasse moins d'outrage. Celui qui le frustré de l'honneur qui luy est deu, luy fait autant d'affront, en le privant de ce qui luy appartient, qu'il l'honore par les qualitez qu'il luy attribue, quelque honorables, qu'el-



304 SERMON XIII. DE S. GREGOIRE,  
les paroissent. Si vous vous figurez des inconveniens dans la génération, j'en trouve dans la création; rien ne peut être créé, sans quelque accident. Si le Fils n'est pas engendré, comme vous le soutenez, s'il n'est pas créé, comme la vérité, nous l'apprend; que vous reste-t-il pour défendre l'audace que vous avez d'asseurer, qu'il n'est qu'une simple créature?

Vous tentez tout, pour appuier les mauvais sentimens, que vous avez sur la Divinité; car vous n'avez point d'autres moyens pour vous signaler, semblables aux tyrans, avides du bien d'autrui, qui accablent les foibles, vous voulez arracher à Dieu sa puissance. Je n'ay qu'un mot à vous dire, la Trinité, mes freres, est une Trinité parfaite, ce n'est point un nombre de choses inégales; car pourquoy ne l'appellerions-nous pas Décade, Centurie, Million? si elle est composée de tant de choses, on peut encore inventer de plus grands nombres; mais tout ce qui entre dans la Trinité est d'un merite égal; on se sert du même nom pour joindre des choses, qui sont unies par leur nature; tels sont nos sentimens, & nous sommes tres-persuadez, qu'il n'y a que la Trinité seule, & ceux à qui elle a bien voulu le révéler dans cette vie ou dans l'autre qui connoissent les relations que les Personnes divines ont entr'elles. Nous croyons qu'il n'y a qu'une nature dans la Divinité, qu'elle n'a point de principe, & qu'on la connoît par la génération, & la procession; à peu près comme l'on connoît nôtre ame, par l'esprit & par la raison, autant que des choses purement spirituelles peuvent tomber sous les sens; car il n'y a aucune comparaison, ny aucune image, qui puisse nous donner une idée de la vérité en cette matiere: cette  
Trinité

Trinité est toujours d'accord avec elle-même, toujours parfaite, increée, incapable de changement, indépendante du tems, sans qu'aucune perfection puisse luy manquer jamais, vraye, & l'esprit de verité, sainte, & la sainteté même; chaque personne considérée séparément est Dieu; si on les considère toutes ensemble, elles ne sont qu'un Dieu, parce que c'est la même nature: il n'y a ny supériorité, ny infériorité, dans cette nature, il n'y en aura jamais, ny rien qu'on luy puisse comparer. Les créatures sont trop bornées, pour entrer en quelque comparaison avec cet Etre infini; la distance qui les sépare est d'une étendue incompréhensible; quelques-unes en approchent de plus près, par le mérite de la grace, plutôt que par la noblesse de leur nature, parce que les hommages & les services qu'on rend à la Trinité élèvent l'homme au dessus de son état d'esclave. C'est être libre & regner, que de se soumettre à l'empire de la Divinité, & de ne point confondre par foiblesse d'esprit des choses, qui sont très-distinctes. Mais s'il est si glorieux de servir Dieu, quelle doit être sa domination? puisque le souverain bonheur consiste à le connoître, combien doit être parfait ce qu'on connoît?

Voilà ce que ce Mystère nous apprend; ce sont les avantages que nous retirons en croyant au Pere, au Fils, & au Saint Esprit; c'est un nom commun que la Foy, & la régénération, le renoncement à l'athéisme, & la confession de la Divinité. C'est détruire cette confession, que de mépriser quelqu'une des trois Personnes, ou de les retrancher de la Divinité, c'est renoncer à la génération, à la déification, à l'esperance. Voyez ce que le Saint Esprit nous prépare, quand nous reconnoissons la

306 SERMON XIII. DE S. GREGOIRE,  
Divinité, & de quels avantages ils nous prive,  
quand nous la luy dénions. Je ne vous parle point  
de ces terreurs, ny de cette colere, dont sont me-  
nacez ceux qui le deshonnorent. Je vous ay dit  
toutes ces choses en peu de mots, pour vous in-  
struire, sans avoir intention de disputer. J'ay plu-  
tôt suivi la méthode des pêcheurs, que celle d'A-  
ristote; je n'ay point usé de détours; je vous ay  
parlé naïvement & simplement, sans employer les  
termes empoullez du Bateau; je n'ay songé qu'à  
vôtre utilité sans me soucier de ma réputation,  
afin que vous soyiez bien persuadez que nous a-  
vons tous les mêmes sentimens, que nous sommes  
animez du même esprit, tandis que vous faites  
des harangues si pompeuses, & que vous vous  
donnez tant d'encens dans vos assemblées publi-  
ques; ne faites point de recueil, de nos fautes les  
plus legeres, & de nos imperfections, pour les  
publier, semblables à ceux que la faim presse, qui  
ramassent tout ce qui leur tombe sous la main. C'est  
une extrême misere de ne s'appuyer que sur la  
foiblesse des autres, au lieu de s'appuyer sur ses  
propres forces. Vous voyez les marques que nous  
donnons d'une réconciliation parfaite; c'est le pro-  
dige que la Trinité opere en recompense du culte  
sincere que nous luy rendons: peut-être que ce  
spectacle vous inspirera des sentimens plus doux,  
& plus orthodoxes, plût à Dieu que nos prieres  
soient exaucées, & que ce jour soit un jour saint,  
& célèbre, plutôt qu'un jour de contradiction; un  
jour de triomphe, & de fête, non pas un jour  
de tentation. Que nôtre réconciliation, & que  
cette paix qui commence à être universelle, soit  
le principe de vôtre salut, & de votre établis-  
sement.

Sainte, adorable, & patiente Trinité, qui souffrez avec tant d'indulgence ceux qui vous déchirent ! Trinité qui m'avez choisi pour être vôtre Ministre, fidelle, & pour annoncer vos Mysteres Trinité que tout le monde connoitra quelque jour, ou par vos révélations, ou par vos châtimens ! faites que ceux qui vous outragent soient du nombre de vos adorateurs, que nous n'en perdions aucun, non pas même des moins considerables, quand je devrois pour cela être privé d'une partie de vôtre grace, car je n'oserois pousser mon zèle aussi loin que l'Apôtre. Eh quoy ! ce que je vous dis est-il capable de vous bleſſer, & de m'attirer vos contradictions ; nous verrons quelque jour vos élégantes productions, car vous avez plus de loisir que je n'en ay ; ou plutôt nous ferons connoître les monstres que vous enfantez, après avoir écrasé dans une dispute folide les œufs des aspics, & mis au jour le poison que vous cachez dans vos écrits impies : ce basilic tout mort qu'il est, informe, & sans mouvement n'en est pas moins détestable ; quoy-qu'on l'ait étouffé dans sa naissance ; car je me sers de vos propres termes, pour vous faire plaisir. C'est un bienfait que nous tenons de la main de celuy, qui nous a donné le pouvoir de marcher sur l'aspic, & sur le Basilic, & de fouler aux pieds les lions & les dragons ; nous écraserons bientôt ce satan, tombé du Ciel comme un foudre ( c'est la comparaison qu'on en fait à cause de sa lumiere ) ou qui glisse comme un serpent, car le changement funeste qui luy est arrivé, le fait ramper à terre maintenant ; nous nous sentons soulagez de nos maux, nos douleurs s'appaiseront, nous verrons tarir la source de nos gémissemens, & de nos ennuis, par la grace de nôtre

308 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE,  
Seigneur JESUS-CHRIST, à qui appartient la  
gloire, dans les siècles éternels.

---

## SERMON XIV.

*Sur la Paix.*

**Q**UE le nom de la paix est doux, & que ses effets sont agréables, je l'ay procurée au peuple, & il me l'a procurée à son tour. Je ne sçais si tout le monde a parlé sincèrement, ou si l'on a violé aux yeux de Dieu les conventions dont on étoit demeuré d'accord, afin que nôtre crime fût plus impardonnable. Aimable paix, objet de mes soins, qui faites ma gloire, vous êtes l'ouvrage de Dieu, vous participez, pour ainsi dire à l'essence de Dieu, selon ces paroles de l'Apôtre, la paix de Dieu, le Dieu de la paix, il est luy-même nôtre paix, ne sont-ce pas-là des motifs capables de nous engager à l'aimer. Aimable paix, que tout le monde louë, & que si peu de gens sçavent conserver, comment nous avez-vous abandonnez pendant si long-tems? quand vous reverrons-nous: personne n'a pour vous autant d'ardeur, & d'empressement que j'en ay; je vous chéris maintenant que nous jouïssons de vous; je gémis, & je pleure, lorsque vous êtes absente. Le Patriarche Jacob ne versa point tant de larmes; pour les malheurs de Joseph, qu'il croyoit avoir été dévoré par une bête féroce, & que ses freres avoient vendu. David pleura moins son amy Jonathas, qui perdit la vie dans une bataille, ou son fils Absalon. Le Patriarche pressé par l'amour paternel s'écrioit: une bête cruelle a dévoré mon

filz Joseph ; il baisoit la robe trempée dans le sang de son filz ; comme si c'eût été son filz même , adoucissant , & aigrissant sa douleur par ce spectacle. Le Prophete faisoit mille imprecations contre les montagnes , qui avoient été abreuvées du sang de Jonathas , montagnes de Gelboé , que la rosée , ny la pluye ne tombe jamais sur vous : en en quel état sont réduits l'arc , & la force de Jonathas ? le même Prophete excuse Absalon tout parricide qu'il étoit , il se réconcilie avec luy après sa mort , plaignant son filz , d'avoir porté des mains sanguinaires sur la personne de son propre pere : tel est le pouvoir de la tendresse paternelle. Celui qu'il avoit repoussé comme ennemi , il le pleure comme son ami , après qu'il eût perdu la vie ; d'autant que la violence de la nature surmontoit les mouvemens de la haine.

L'Arche tombée aux mains des ennemis ; Jérusalem prise , & ravagée par les nations étrangères ; les illustres enfans de Sion , plus précieux que l'or traidez en exil , & dispersez par toute la terre. C'étoient des spectacles bien tristes : mais les malheurs dont nous avons été les témoins sont encore bien plus déplorables ; tant de Villes renversées , des armées si belles , & si nombreuses , qui ont été détruites , tant de flots de sang qui ont coulé sur la terre , des nations barbares , qui ont fait des courses , & qui ont porté le ravage par tout ; il ne faut point en accuser la lâcheté des défenseurs , puisque ce sont les mêmes , qui ont subjugué presque tout l'Univers , il faut s'en prendre à nos crimes , & à l'impieté de ceux , qui se sont revoltez contre la Trinité.

Ces malheurs sont sans doute déplorables , qui peut le nier ? soit qu'on les connoisse par experien-

310 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE,  
ce, ou par la compassion qu'on a eue des infortunes d'autrui : mais rien ne me semble plus funeste, que la paix violée & bannie ; c'est ce qui a privé l'Eglise de son ancienne splendeur, sa dignité est presque entierement éteinte, le bon ordre qui y regnoit est renversé ; nous qui étions autrefois le peuple choisi, nous sommes en danger maintenant de devenir des étrangers, & de retomber dans nôtre premiere ignominie, & dans la bassesse où nous étions, lorsque nous ne faisons pas un corps, & que nous n'étions pas tous honorez du même nom. Il est plus aisé de soutenir la mauvaise fortune, que de fixer la bonne. Tandis que nous étions accablez de malheurs, nous avions plus de force, & plus de courage, nous nous réunissions, mais cette bonne intelligence n'a gueres duré. Les personnes raisonnables ne peuvent voir sans pleurer l'état malheureux, où nous sommes réduits ; peut-on trouver des termes assez énergiques, pour faire sentir le poids de nos calamitez ?

Les voleurs : que leurs crimes unissent ont grand soin de vivre en paix les uns avec les autres : ceux qui ont usurpé de concert la tyrannie, les complices du même vol, ou d'un adultere, les auteurs d'une sédition, toutes les sociétés, les armées entieres, ceux qui font voyage sur un même vaisseau, tous ces gens-là n'épargnent rien pour s'établir dans une espèce de repos & de tranquillité ; je ne parle point des héritiers qui partagent également une succession, de l'ordre qui regne dans l'administration de la République, & dans la distribution successive des charges & des dignitez, où l'on observe les Loix établies par le Magistrat ; je ne parle point non plus de la politique

tant vantée des Sophistes, des Grammairiens, des Sectes, des Philosophes, où l'ambition des jeunes gens se montre avec de si grands éclats, sans que leurs querelles, ou leurs disputes les empêchent de vivre en paix. Cependant nous ne sommes retenus ny unis, par aucun lien, nous ne pouvons plus nous remettre en bonne intelligence, & il est impossible de trouver de remède à un mal si dangereux. Nous avons soin d'entretenir le feu de la discorde, comme si nous étions des maîtres, ou des disciples de l'impiété, au lieu de faire profession de vertu; nous ne nous soucions nullement de rétablir la paix.

Les disputes, & les dissensions des personnes dont je viens de parler ne sont pas d'une fort dangereuse conséquence; il est même expedient quelquefois qu'ils ne soient pas en trop bonne intelligence; car qui pourroit approuver des complots, & des conspirations, qui n'ont que de mauvais motifs? si l'on nous demande quelle est la vertu dont nous faisons plus d'état, & ce que nous adorons, nous répondons sans hésiter, que c'est la charité: puisque l'oracle du Saint Esprit a déclaré, que nôtre Dieu est amour, & qu'il préfere ce nom à tous les autres. Si l'on nous demande encore, quel est le point principal de la Loy, & de la doctrine des Prophètes, l'Evangeliste nous ordonne de répondre que c'est la charité: puisque cette vertu est comme l'ame de nôtre Religion, comment pouvons-nous nourrir comme nous faisons des haines réciproques, & entretenir des guerres éternelles, au lieu de conserver la paix? nous sommes des enfans de lumière, & nous vivons dans les ténèbres; nous sommes la pierre fondamentale de l'édifice mystique, & nous nous laissons briser;

1. Jean. 4: 16.



312 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE;  
nous sommes les nourissons du Verbe, & nous gardons un silence obstiné : nous sommes si déraisonnables & si stupides ( je ne trouve point de nom assez odieux à nous donner ) que quoy-que l'on se dégoûte de tout , de la musique , de la bonne chere , des plaisirs , que les choses même les plus agréables deviennent fades par l'usage ; cependant nous ne nous rebutons point de nous tourmenter les uns les autres , ny de faire la guerre non seulement à ceux qui n'ont pas les mêmes sentimens que nous , touchant la Religion , on nous excuseroit sur nôtre zèle , qui est toujours louïable , pourveû qu'on le modere , nous ne sçaurions laisser en repos nos freres qui professent la même doctrine , c'est pour eux , & contr'eux que nous nous agitons de la sorte. Est-il rien de plus déplorable , & de plus criminel ?

N'est-ce point par ambition , par avarice , par envie , par haine , par orgueil , ou par d'autres motifs , dont à peine les Athées seroient capables , que nous excitons tant de troubles ? quand on nous examine , on croit que tous nos sentimens sont pieux , & orthodoxes ; nous nous parons faussement de la verité , comme si nous combattions pour la Foy : nous couvrons nôtre infamie & nôtre honte , sous de fausses apparences , sous le specieux nom de la piété. Insensé , dira quelqu'un , partisan du démon , élève du maître de l'iniquité , comment est-il possible , que le même homme que vous trouviez hier homme de bien , vous paroisse impie aujourd'huy , puis qu'il n'a changé ny de sentimens , ny de discours , qu'il est toujours dans la même créance , qu'il respire le même air , qu'il regarde avec les mêmes yeux le même Soleil , qu'il parle toujours sur le même ton , & avec la même

justesse? Celuy que vous compariez hier à Joseph, vous le regardez aujourd'huy comme un impudique, & comme un adulateur : voila jusqu'où va l'aveuglement de la discorde, semblable à une flamme qui dévore la paille, & qui enflamme les lieux circonvoisins. Vous donnez aujourd'huy les noms de Judas, & de Caïphe à celuy que vous nommiez hier Elie, ou Jean Baptiste, ou que vous compariez à quelqu'autre des plus zélés Disciples de JESUS-CHRIST, dont la sainteté est marquée par la pâleur qui paroît sur leur visage, & par les autres marques de leur pénitence. Nous disions hier que cette valeur vénérable étoit comme une fleur qui brilloit sur le visage de ces grands hommes; que cette modestie qui règle toutes leurs paroles, ce maintien mêlé de douceur & de gravité étoient des signes de vertu; nous croyons maintenant que ce sont des signes d'orgueil & de vaine gloire; nous attribuons tantôt à JESUS-CHRIST, tantôt à Beelzébut le pouvoir de guérir les maladies, & de chasser les démons; nous prenons des sentimens si bizarres, selon la passion qui nous transporte; c'est une règle tres-fausse, & tres-injuste.

Ceux qui ont le jugement sain n'ont pas de peine à connoître que la terre est fixe & stable; mais ceux qui ont le vertige, se persuadent faussement que tout tourne, parce que leur veüe les trompe. L'intervalle qui sépare des colonnes paroît plus grand à ceux qui les regardent de près, & plus petit à ceux qui les voyent de loin, comme si l'air d'entre deux se déroboit à leurs yeux, ou qu'il semblât que ces objets se touchent à cause de leur épaisseur. C'est ainsi que nos inimitiez nous séduisent, & nous empêchent de porter les mêmes ju-

314 SERMON XIV. DE S. GRÉGOIRE,  
gemens sur les mêmes objets, quand nous haïssons  
que quand nous aimons; le tems nous représente  
des Saints, ou des impies, selon nos diverses affe-  
ctions; non seulement parce que nous avons de-  
vant les yeux de mauvais modèles, mais aussi par-  
ce que nous avons trop de complaisance, pour ce  
qu'on nous dit, & pour tout le monde pourvu  
qu'ils entrent à leur tour dans nos sentimens. Nous  
nous serions fait autrefois un grand scrupule de  
proferer une parole oïseuse; nous déchirons mainte-  
nant par d'horribles calomnies les plus gens de bien,  
Il n'étoit pas permis de divulguer nos Loix, & nos  
maximes, & de communiquer nos statuts à des  
étrangers; nous révélons maintenant aux profanes  
ce que nous avons de plus secret & de plus mysté-  
rieux; nous donnons les choses saintes aux chiens,  
*Matth. 7. 6.* & nous jettons les perles devant les pourceaux;  
nous les entretenons des injures que nous répar-  
dons les uns contre les autres; ne faisant pas re-  
flexion que c'est donner des armes à nos ennemis  
contre nous, & que c'est agir contre le bon sens  
de décrier les Chrétiens dans l'esprit de ceux qui  
les haïssent: on nous fera demain les mêmes re-  
proches, que nous avons faits aujourd'huy. Si nos  
ennemis font semblant d'applaudir à ce que nous  
disons, ce n'est pas qu'ils l'approuvent, c'est qu'ils  
prétendent s'en servir quelque jour, contre ceux  
mêmes qui leur ont confié ce secret.

A quoy pensons-nous mes freres, quand nous  
réveillerons-nous de cette yvresse, quand ôterons-  
nous de nos yeux cette taye qui nous aveugle?  
quelle tempête, quelles ténèbres, quel combat  
nocturne, où l'on ne discerne point les amis d'a-  
*Psal. 78. 4.* vec les ennemis. Nous sommes devenus l'oppo-  
site de nos voisins, nous servons de jouet aux peu-

ples qui nous environnent. Que l'acharnement que nous avons pour le mal est grand ! pourquoy usons-nous nos forces par un travail si opiniâtre ? mais que dis-je nos agitations nous fortifient comme des furieux ? nous nous réjouissons, tandis que nous tombons en défaillance ; ny les remontrances ny les amis, ny les Medecins, ne peuvent guérir, ce mal ; ou le soulager ; les Anges, ny Dieu même ne nous assistent plus, d'autant que nous avons tari la source de ses bontez, par nôtre obstination. Pourquoy Seigneur, vous êtes-vous retiré si loin de nous ? nous abandonnez-vous jusqu'à la fin ? quand viendrez-vous à nôtre secours ? quand verrons-nous la fin de nos malheurs ? il y a lieu d'appréhender, que ces grands desordres, ne soient comme la fumée du feu, qui doit dévorer l'univers, que l'Antechrist ne vienne bientôt à paroître, & que nos révoltes ne servent de fondement à son usurpation ; car je ne crois pas qu'il attaque des gens qui seront en état de luy résister, & à qui la charité servira comme de sauvegarde. Il faut que le Royaume soit divisé par des guerres intestines, & que la raison qui nous gouverne soit comme enchainée ; alors tout sera abandonné au pillage, & nous souffrirons ce que nos ennemis souffrent maintenant.

C'est pour cela que je pleure, disoit le Prophete Jérémie dans ses lamentations, je voudrois que mes yeux se changeassent en deux sources de larmes, pour déplorer suffisamment nos calamitez ; j'appelle des femmes sages à mon secours, pour m'exciter à pleurer, ou pour seconder mes pleurs ; je souffre des douleurs inconcevables, je n'y vois point de remede, & je ne sçais comment les expliquer. On ne parle plus sur les théâtres des avan-

316 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE,  
tures, & des calamitez du tems passé ; nos ma-  
heurs servent de comédie à nos ennemis ; nous a-  
vons embelli la scène des dépoüilles de l'Eglise ,  
sans faire reflexion que cette Ville se fait une af-  
faire sérieuse de tourner en raillerie les choses les  
plus saintes ; elle cherche du ridicule dans ce qu'il  
y a de plus grand , & de plus louable , & ne rit  
point de ce qui est effectivement ridicule & mé-  
prisable ; je serois fort surpris , si elle ne m'insul-  
toit point pour les maximes de pieté que je tâ-  
che de vous inspirer , & si elle ne se moquoit point  
de moy , parce que je vous parle serieusement de  
cette affaire , au lieu de la tourner en plaissan-  
terie. Bien davantage, je m'étonneray si l'on ne  
me punit pas de la bonne volonté que je vous  
témoigne , & du desir sincere que j'ay de vous  
obliger.

Voila l'état déplorable où nous sommes réduits ;  
ce ne sont point les Eglises usurpées sur nous qui  
m'affligent , ny les richesses dont les autres abon-  
dent , ny le déchainement des langues médifantes,  
qui disent du mal de tout le monde , & qui n'en  
sçauroient dite du bien. Il ne faut point craindre  
que l'immensité de Dieu se rétrécisse , ny qu'il de-  
vienne venal , enforte qu'il n'y ait que les riches  
qui y pussent prétendre. Les louanges ny les re-  
proches ne me feront point changer ; quelque ca-  
lommies qu'on débite contre moy , je ne m'en al-  
larmeray point ; les flatteurs & les médifans sont  
à peu près comme ceux qui mélangent de l'ordure  
avec les parfums , ou les parfums avec l'ordure ,  
ils en altèrent les qualitez par ce mélange. Si les  
flatteurs pouvoient me rendre meilleur par leurs  
flateries , je les acheterois au poids de l'or ; mais  
il en va tout autrement. Je suis toujours le mê-

me, soit qu'on me louë, ou qu'on m'accable de reproches. Job dit que les paroles font tourner l'homme de tous côtez ; elles ne font pas plus d'effet sur mon esprit, que l'écume qui se va briser contre un rocher, ou que le zéphire sur un grand arbre. Voici d'abord commé je raisonne ; si ce que l'on m'objecte est faux, les reproches que me fait celui qui m'accuse ne me regardent pas plus que l'accusateur même, quoy - qu'ils s'adressent personnellement à moy ; s'ils sont véritables, je dois me condamner le premier, sans attendre qu'on m'accuse ; les discours qu'on tient ne font pas la cause de mon dérèglement ; c'est moy qui ay donné occasion à de semblables discours ; quand ils se feront évanouïs je seray toujours ce que j'étois ; mais je vivray à l'avenir avec plus de retenüe, c'est le fruit que je retireray de la malignité de ceux qui m'accusent.

Ce qui doit encore nous consoler dans les médisances que l'on fait à nôtre desavantage, c'est qu'on nous calomnie avec Dieu : ces mêmes hommes nient sa Divinité, & se déchainent contre celui qui la défend ; ainsi il ne faut point s'épouvanter de leurs calomnies, quoy - que plusieurs en jugent autrement. On ne trouve plus de gens sinceres, qui ayent une véritable doctrine, & qui n'usent point de déguisemens & de détours, quelque force d'esprit qu'ils paroissent avoir, & quoy - que leur pieté soit véritable. Les uns font une profession publique du vice, les autres couvrent leurs desordres sous les apparences d'une feinte douceur, pour tromper les gens par ces faux semblans de vertu. Parce qu'il y a quelques hommes noirs, on ne juge pas que tous le sont ; ny mal élevés, ny laids, ny lâches, ny débauchés, ny

118 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE,  
voluptueux, quoy-qu'on en trouve plusieurs de ce  
caractere; il faut examiner les gens en particulier,  
pour les connoître; & pour ne pas attribuer in-  
differemment à toutes sortes de personnes; ce  
qui est loüable, ou blamable dans chaque par-  
ticulier. La contagion du vice se répand aisé-  
ment sur tout le monde; un ordre entier est  
deshonoré par les déréglemens de quelques par-  
ticuliers.

Ce que se trouve en cela de plus déplora-  
ble, c'est que ces calomnies ne se bornent pas  
à nos personnes, elles attaquent le plus augu-  
ste de nos mysteres. Parmi ceux qui se mêlent  
d'examiner nôtre conduite, (ce qui est com-  
mun à tous ceux qui prennent le droit de ju-  
ger les autres) il y en a qui ont beaucoup de dou-  
ceur, & d'humanité, les autres au contraire ont  
beaucoup de malignité & d'aigreur. Les premiers  
blâment nos desordres, mais ils respectent nôtre  
Foy & nôtre doctrine; les seconds condamnent nôtre  
Loy, comme si elle autorisoit le crime, parce qu'ils  
ont trouvé plusieurs mauvais Prélats, & très-in-  
dignes de leur ministère. Jusqu'à quand raisonne-  
ra-on si mal? ne nous réveillerons-nous jamais de  
cet assoupissement? n'aurons-nous point honte de  
nous-mêmes? n'arrêterons-nous point l'insolence  
de ces langues médissantes, qui nous imposent si  
faussemment tant de crimes? ne mettrons-nous ja-  
mais fin à nos querelles, & à nos disputes? ne dis-  
tinguerons-nous point les questions que nous som-  
mes capables de démêler d'avec celles qui sont in-  
finiment au dessus de nos connoissances? celles qui  
conviennent à l'état où nous sommes, & à cette  
ignorance qui répand dans nôtre esprit des téné-  
bres si épaisses, d'avec celles que nous ne résou-

dirons que dans le Ciel, lorsque nous jouirons d'une parfaite liberté. N'embrassons que ce qui est proportionné à nos forces, disposons-nous à recevoir dans un autre tems des connoissances plus parfaites.

Ne ferons-nous point la différence de ce que nous devons examiner à fond, d'avec ce qu'il ne faut examiner qu'en passant, abandonnant le reste à ceux qui aiment la dispute, & qu'on peut ignorer, sans faire tort à nôtre doctrine? il y a de certains points qu'il faut croire simplement; il y en a d'autres sur lesquels on peut raisonner, & qu'on doit défendre vigoureusement, non pas par la force des armes, mais par la force de la raison. Les procédés violents ne conviennent nullement à nôtre état, ny à nôtre caractère; nous les laissons à nos ennemis.

Nous ne bornons pas toute nôtre vertu à adorer le Pere, le Fils, & le Saint Esprit, & à reconnoître une Divinité en trois Personnes, sans y rien ajouter, ou sans en retrancher quelque chose, car je veux me régler sur ceux qui sont les plus habiles en cette matiere. Il est impossible de trouver quelque chose au dessus de Dieu; ce seroit une impiété de luy ôter quelques uns de ses attributs, & d'inventer des termes nouveaux, pour diminuer sa grandeur; rien n'est plus grand, ou plus petit que soy-même. Ce principe étant supposé, nous n'aurons nulle peine à nous accorder sur les autres articles, puisqué nous adorons tous la même Trinité, que nous croyons les mêmes dogmes, & à nous délivrer de cet embarras de tant de questions inutiles, qui se répandent comme une espèce de contagion.

N'étoit-ce pas assez que Montanus eût débité



320 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE,  
son pernicieux dogme contre le S. Esprit; je ne parleray point des Hérésies plus anciennes; n'étoit-ce pas un assez grand mal que la témérité de Novatus qui séduisoit le peuple par la douceur & par la fausse honnêteté des termes dont il se servoit pour cacher des ordures monstrueuses? La fureur des Phrygiens est encore dans toute sa force, aussi-bien que la folie des Galates, qui se sont appropriez tous les termes impies dont les autres Hérétiques abusent; Sabellius confondoit les personnes de la Trinité, Arius la divisoit; c'est de-là qu'une nouvelle secte de Sophistes est sortie, qui surpassent autant les autres qu'une langue diserte & éloquente surpasse une langue pesante & tardive. Nous nous déchaînons les uns contre les autres, quoy-que nous soyions d'accord sur l'essentiel; nous faisons la guerre à ceux mêmes que nous défendons. Je parle de cette dispute qui s'est élevée depuis peu parmi nos freres: elle deshonne la nature divine & la nature humaine; comme si Dieu n'étoit pas né pour nous, qu'il n'eût pas été attaché à la Croix, & qu'il ne se fût pas ressuscité; c'est ce que soutiennent quelques Chrétiens, qui n'ont pas pour JESUS-CHRIST un amour bien réglé; l'honneur qu'ils font à la nature humaine tourne à sa confusion, & la rend plus méprisable; parce qu'ils divisent le Fils de Dieu, & qu'ils en font comme deux JESUS-CHRIST: l'un n'est uni qu'imparfaitement à la nature humaine, puisque ce qu'il ya de plus noble & de plus essentiel dans l'homme luy manque, c'est à dire, l'esprit & l'ame, qui est la vive image de la Divinité. Faloit-il après avoir avoué que la Divinité étoit unie, diviser l'humanité, & que des hommes d'ailleurs si spirituels tombassent dans une erreur si grossiere, en disant que la Divinité

rité tenoit lieu de l'entendement humain? puisque ma chute est entiere, & que j'ay été condamné pour la désobeïssance du premier homme, & par les artifices du démon, pourquoy ma rédemption ne sera-t-elle pas entiere? pourquoy diminuer le bien-fait de Dieu, & l'assurance de nôtre salut? c'est Dieu qui nous a sauvez, & nous faisons la guerre pour les hommes; le feu de la discorde est tellement allumé en nous, que nous nous sacrifions à l'ambition des autres; nous nourrissons des haines irréconciliables, pour soutenir leur autorité par un double crime, c'est à dire en excitant toujours de plus en plus leur ambition, & donnant une force nouvelle à l'inclination vicieuse qui nous gourmande: A peu près comme font ceux qui sont emportez par un torrent, ils s'attachent aux pierres & aux Arbres qu'ils rencontrent. Nous devons plutôt, en demeurant tranquilles tâcher de les affoiblir: nous leur aurions été plus utiles en gardant la paix qu'en combattant pour eux.

Les uns sont attaquez maintenant, & ils se défendent d'une maniere pitoyable; le monde qui commençoit à respirer un peu, après tant de sang répandu est divisé en deux partis; les amateurs de la paix qui se tiennent comme neutres deviennent la proye des deux factions, ils en sont méprisez, ou maltraitez. Je ne m'étonne point que ces deux partis se liguent contre moy pour m'accabler, puisque je les attaque & que je m'expose à un employ si périlleux; après que je me seray donné bien de la peine, ils se déferont de moy, comme d'un obstacle qui les empêche de se choquer avec plus d'impétuosité. Dieu seul qui a des liens secrets pour enchaîner les cœurs est capable d'arrêter ces desor-

221 SERMON XIV. DE S. GREGOIRE;  
dres. Mais il faut que des hommes vertueux & pacifiques le secondent par un zele veritable pour la paix, qui tire sa source du fonds de l'Essence divine, de la Trinite qui est toujours d'accord avec elle-même. Les Anges & les Vertus celestes connoissent assez tous les avantages, qui sont des suites necessaires de la concorde: ces Esprits bien-heureux sont toujours en paix avec eux-mêmes & avec Dieu. Toutes les choses créées ne se conservent que par la bonne intelligence: l'assemblage de routes fortes de vertus fait la beauté de nôtre ame: celle du corps consiste dans la juste proportion des membres: le bon accord des élémens fait la santé.

Salomon a dit qu'il y a un tems destiné à la guerre, & un tems propre pour la paix; j'ajoute, qu'il faut bien observer ces diverses circonstances; puisque la guerre est quelquefois permise & louable; mais autant qu'il est possible nous devons avoir plus de panchant pour la paix, parce que c'est quelque chose de plus noble & de plus divin. Il seroit ridicule de penser que la paix fût plus utile pour les particuliers, que pour la République. Le bon ordre est dans une maison, ou dans une ville, quand elles ne sont point agitées par des dissensions intestines, ou quand on prend soin de les étouffer au moment qu'elles commencent à paroître: de même la discipline Ecclesiastique ne s'entretient que par la concorde, & rien ne contribué davantage au bon ordre de l'Eglise. Il faut commencer par les particuliers, & faire en sorte qu'ils vivent en paix, tout le monde aime naturellement le repos, & il n'est rien de plus souhaitable, que d'avoir un empire absolu sur ses passions; mais on ne veut point laisser les autres en paix, & l'on se fait un

Point d'honneur de les opprimer.

Dieu nous commande de pardonner toujours à ceux qui nous ont offensez ; parce que cette indulgence les engage à nous pardonner réciproquement : d'où vient donc que nous avons un plus grand penchant à insulter ceux qui ne nous ont fait aucun outrage , qu'à recevoir des bien-faits des autres ? cependant nous sommes persuadez que les personnes pacifiques seront élevées à un haut degré de gloire dans la beatitude ; ce sont les seuls à qui l'écriture donne le nom d'enfans de Dieu. Nous savons aussi tandis que nous fomentons des inimitiez éternelles, que JESUS-CHRIST avec le son sang peut nous reconcilier avec son Pere, & nous croyons luy plaire , en nous abandonnant ainsi à la haine : à Dieu ne plaise , mes freres , que nous soyions dans un sentiment si déraisonnable, faisons plus d'état des presens de ce Dieu pacifique , c'est à dire de la paix qu'il nous a procurée , & qu'il nous a laissée dans son Testament ; lorsqu'il quitta le monde. Ne croyons point de guerre légitime , que telle que nous livrons aux puissances des tenebres. Donnons à ceux qui nous haïssent le nom de freres, s'ils veulent bien le permettre : Accordons-leur quelques petites choses pour en retirer de plus grands avantages , je veux dire la paix ; cédon pour vaincre : vous avez veü souvent des Athletes couchez à terre arracher la victoire à ceux qui tenoient le dessus ; imitons-les ; n'imitons pas la gourmandise de ceux qui crévent à force de manger , ni l'avarice de ces marchands insatiables , qui chargent trop leur vaisseau , & qui le font périr par cette charge excessive ; l'amour d'un gain médiocre leur fait faire des pertes tres-considérables.

#### 324. SERMON XIV. DE S. GREGOIRE.

Voilà des avis que je vous donneray éternellement ; je crieray toujours , je feray ce que dit l'Écriture : *Je ne me tairay point à cause de Sion , je ne laisseray point Jérusalem en repos* : ceux qu'on égorge me jettent dans une effroyable consternation ; ils ne périssent point par la faim , ou par le glaive ; c'est l'amour de la gloire & de la domination qui les tue ; leur mort excite moins de compassion , que d'indignation. Si vous vous rendez à mes conseils les deux partis s'en trouveront mieux. Si votre passion l'emporte sur la raison , & si vous méprisez ce que je vous dis , je me feray du moins acquité de mon devoir devant Dieu & devant les hommes : on ne peut rien exiger de moy davantage , quelque empressement qu'on ait pour la paix , & quelque amour qu'on ait pour Dieu. Vous verrez ce qui arrivera dans la suite : je ne vous diray rien de plus dur , parce que l'amour paternel veut qu'on épargne ses enfans. Plût à Dieu que ce grand & redoutable Juge nous soit favorable maintenant , & au jour de la rétribution , par la grace de nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST , à qui la gloire appartient dans les siècles éternels.

---

#### SERMON XV.

*Sur une grêle qui avoit fait de grands ravages.*

**P**ourquoy troublez-vous un ordre si sagement établi pour obliger à parler un homme qui doit se taire ? vous préférez les pieds à la tête ; vous abandonnez Aaron pour produire en public Eléazar. Je ne permettray point qu'on bouche la source de la fontaine , pour laisser courir un torrent ; qu'on

mettre un voile sur le Soleil, pour voir briller une étoile ; qu'un vieillard si vénérable laisse un jeune homme faire la loy aux autres, qu'un sage garde le silence, tandis qu'un écolier parle avec toute sorte de liberté. Une pluie douce & modérée est préférable à une pluie trop violente, qui entraîne la terre & qui prive le laboureur du fruit de ses travaux : la pluie qui tombe doucement pénètre insensiblement la terre, elle engraisse le champ & le rend fertile, elle fait meûrir l'épic, & procure mille biens au laboureur. Un harangueur qui parle beaucoup ne fait pas plus de fruit qu'un orateur sage & avisé qui ne dit que ce qu'il faut dire. Le premier après avoir fait un discours, qui a flatté pendant quelque tems les auditeurs, se retire sans remporter aucun fruit ; les charmes de sa harangue ont enchanté des auditeurs avides. Mais les discours d'un orateur sage pénètrent l'esprit, & quelque concis qu'ils soient il ne laisse pas de faire une grande moisson.

Je ne parle point encore de cette véritable sagesse ; dans laquelle cet illustre Pasteur excelle ; c'est à dire cette vie sainte, régulière, agréable à Dieu, qui est si pure, & qui n'exige point de nous d'autre sacrifice que le sacrifice d'un cœur pur & contrit, que l'Écriture appelle une nouvelle créature, ou un homme nouveau, en JÉSUS-CHRIST ; c'est un effet de la véritable sagesse que de mépriser ces vains ornemens du discours qui ne consistent que dans des figures & des disputes inutiles. Plût à Dieu que je pusse dire quelques paroles accompagnées de prudence : je serois plus content que si je criois long-tems avec une voix de tonnerre, pour exciter mes auditeurs. La sagesse que j'estime, c'est celle qui a honoré des personnes obscures, & mis au dessus de tout le monde des gens inconnus, de

316 SERMON XV. DE S. GREGOIRE.  
pauvres pêcheurs, qui ont enveloppé tout l'Univer-  
s dans les liens de l'Evangile, comme dans un  
filet, & dissipé par quelques paroles la sagesse pé-  
rissable du monde.

Je ne mets point au rang des sages ceux qui ex-  
cellent dans l'art de parler, & qui avec une lan-  
gue disertè ont un esprit indocile; je compare ces  
gens-là à des sépulchres blanchis, dont la montre  
est fort belle, mais ils ne renferment que des ca-  
davres puants. Celuy qui parle modestement de la  
vertu, & qui conforme sa vie à ses paroles, donne  
un grand poids à ce qu'il dit, & mérite verita-  
blement le nom de sage. La beauté qui frappe  
les yeux touche plus que celle qu'on dépeint avec  
des paroles. Les richesses effectives sont préféra-  
bles à celles qu'on ne possède qu'en songe: la sa-  
gesse soutenüe par de bonnes œuvres l'emporte sur  
celle qui ne consiste que dans des paroles. Ceux  
qui font ce qu'ordonne la loy ont la lumiere de  
la veritable intelligence; les discours ne suffisent  
pas, il faut de l'action. Le tems fait connoître la  
veritable sagesse: une vieillesse sans reproche est  
un titre d'une gloire légitime. Quoy que je sois de  
l'avis de Salomon, qui deffend de louer un hom-  
me avant sa mort, parce qu'on ne connoît pas l'a-  
venir, & que nôtre vie est exposée à plusieurs vic-  
issitudes, qui nous mettent dans toutes sortes de si-  
tuations; qui peut m'empêcher de donner des  
louïanges à un homme qui a fourni avec tant de  
gloire la plus grande partie de sa carrière, qui se  
voit presque dans le port, après avoir essuïé tant  
d'orages; n'est-il pas plus en seûreté & plus heu-  
reux que ceux qui ont encore une longue & péri-  
leuse navigation à faire?

Ne fermez donc point une bouche qui nous a dit

tant de fois des choses si utiles , & dont nous voyons des effets si admirables ; que d'enfans vous avez engendrez , quels thrésors n'avez vous point amasséz ? jetez les yeux sur ce peuple qui vous environne , vous l'avez enfanté à JESUS-CHRIST par l'Evangile. Ne nous refusez pas quelques paroles qui nous seront si agréables , & ne nous donnez pas encore les premieres atteintes du malheur qui nous menace. Parlez je vous en conjure , quand vous ne diriez que trois paroles , je seray content. Disposez ce peuple à recevoir mes instructions ; je suis vôtre élève , on m'a instalé dans la dignité de Pasteur & de Prélat ; apprenez-moy à gouverner le peuple , apprenez au peuple à obeir.

Dites-nous quelque chose sur le malheur qui vient de nous arriver , pour nous faire craindre les justes jugemens de Dieu , soit que nous les comprenions , soit que ce soit un abîme impénétrable. Apprenez-nous avec quelle équité la miséricorde nous dispense ses bien-faits ; car la bonté de Dieu n'est point aveugle , elle n'agit point au hazard & sans choix , quoy-que de certains gens ayent pensé le contraire ; parce qu'ils n'ont pû comprendre cette inégale distribution des graces dont Dieu récompense le mérite. Apprenez-nous comment la colere de Dieu est proportionnée à nos crimes ; c'est ce Calice qui est dans la main du Seigneur , & qu'il faut boire en punition de nos desordres , quoy-qu'il retranche toujours une partie des peines qui sont dûés à nos crimes ; il tempere ce breuvage amer , il en adoucit l'aigreur par un effet de sa bonté infinie. Il change sa sévérité en douceur , pour ceux que la crainte rend sages , que les malheurs font rentrer dans eux-mêmes , qu'une légère calamité oblige de renoncer à leurs desordres , & de penser



328 SERMON XV. DE S. GREGOIRE,  
serieusement à leur salut. Il réserve la lie, c'est à dire ce qu'il y a de plus amer dans sa colere pour le répandre sur ceux que sa clémence n'a pû guérir, qui s'endurcissent tous les jours comme Pharaon, Prince dur & impitoyable, qui étoit réservé à servir d'un exemple terrible de la sévérité avec laquelle Dieu punit les impies.

Instruisez-nous d'où viennent ces fléaux de Dieu, & quel usage on en peut faire; si ce sont de purs effets du hazard & des marques d'un gouvernement mal réglé, comme si aucune intelligence ne se méloit du gouvernement des choses humaines, selon la pensée des faux sages du monde, qui sont conduits par l'esprit de tenebres. S'il faut avoüer que le monde qui a été créé avec tant d'ordre & tant de sagesse, dont l'arrangement, la symmétrie, les mouvemens sont si merveilleux, qu'il n'y a que le Créateur seul qui en connoisse toute la beauté; s'il faut avoüer aussi que tout se gouverne par les ressorts d'une providence éclairée; d'où viennent les stérilité & les desordres que les vents causent quelquefois, les grêles; & cette plaie effroyable dont nous venons d'être frappez pour nôtre instruction; d'où viennent la corruption de l'air, les maladies contagieuses, les tremblemens de terre, les inondations de la mer, les tonnerres qui épouvantent l'Univers; comment est-il possible que tant de créatures faites pour la commodité & le plaisir des hommes, deviennent aux impies les instrumens de leurs supplices; nous n'avons point remercié Dieu des faveurs qu'il nous a faites; il est juste que les châtimens nous fassent rentrer en nous-mêmes, pour reconnoître sa toute-puissance.

Apprenez-nous pourquoy Dieu châtie doublement les pechez de quelques-uns, comme il a

puni ceux des Israélites, pour les rendre sages, & pour les ramener à leur devoir? pourquoy les autres sont châtiez bien plus sévèrement? comment la mesure des Amorrhéens n'est pas encore comblée? pourquoy l'on punit de certains pécheurs, & que les autres sont exemts de peines? n'est-ce point qu'on les réserve aux châtimens de l'autre vie, & qu'on veut corriger ceux que l'on châtie dans celle-ci? comment les justes sont exposez à tant de tentations & à tant de chagrins, & pourquoy la vertu des autres se conserve-t-elle dans la prospérité? quel est cet accident qui vient de nous arriver, qui nous a affligez de la sorte? n'est ce point pour éprouver nôtre vertu, ou pour punir nos iniquitez? regardons ce malheur comme un châtiment pour nous humilier sous la puissante main de Dieu, au lieu de nous glorifier, comme si ce n'étoit qu'une épreuve de nôtre vertu.

Donnez sur tous ces points des avis salutaires, afin que nous ne nous laissions point accabler sous le poids de nos ennuis, ou que nous abandonnant à nos desordres, nous ne méprisions l'avertissement que Dieu nous donne. Faisons un bon usage de ces peines, de peur d'en attirer de plus grandes, si nous nous endurcissions. La stérilité est sans doute une chose bien triste: il est dur de voir périr des bleds qu'on étoit prêt de ramasser dans les greniers: on ne peut entendre sans en avoir compassion les gémissemens des laboueurs, qui déplorent la perte de leurs moissons, qu'une pluie douce avoit arrosées, & qu'un orage furieux a arrachées; ils sont assis auprès de leurs épics, avec les mêmes sentimens qu'on a auprès d'un mort; les moissonneurs ne remplissent point leurs mains; les passans ne leur donnent point les béné-

330 SERMON XV. DE S. GREGOIRE;  
diction qu'on a coûtume de donner à ceux dont  
les moissons sont abondantes,

Quel triste spectacle! la terre dépouillée de tous  
ses ornemens est pour ainsi dire déshonorée. Le  
Prophete Joël déplorant d'une maniere tragique les  
malheurs que caufoit la famine, apostrophoit ainsi  
la terre que la colere du Seigneur avoit desolée;  
elle ressembloit d'abord à un Jardin agréable, elle  
ressemble maintenant à un champ ruiné. Il est vray  
que ces objets sont fort douloureux, & que ces  
peines nous paroissent insupportable, d'autant que les  
maux presens affligent toujours davantage, & que  
nous ne sentons point encore le mal que nous cau-  
seroit une playe plus douloureuse. Il en est à peu  
prés comme des maladies; on croit que celle dont  
on est affligé est la plus insupportable de toutes.  
Le thrésor de la colere de Dieu renferme des maux  
encore bien plus accablans que ceux que nous  
sentons; à Dieu ne plaise que vous l'expérimentiez  
jamais; vous ne tomberez point dans ce malheur,  
pourveu que vous ayiez recours à sa miséricorde,  
& que vous détourniez ses fleaux par vos larmes  
& par la réformation de vos mœurs.

Le malheur qui vient de nous arriver n'est qu'un  
leger châtement, ce n'est qu'un essay pour faire  
rentrer dans son devoir une jeunesse indocile, c'est  
une marque de la douceur & de la clémence de  
Dieu; ce n'est que comme la fumée du feu de sa  
colere, & le prélude des supplices qui nous at-  
tendent; ce ne sont point encore là ces charbons  
allumés, ni ce feu dévorant, ni ces tourmens ex-  
trêmes dont il nous menace, qu'il nous a fait sen-  
tir en partie, & dont il a arrêté le cours, pour  
nous rendre sages par des menaces, par des peines  
effectives, & par un mélange de douceur & de

colere, Il commence par des punitions assez legeres, pour n'avoir pas besoin d'en employer de plus violentes; il aura recours à des remedes plus forts, s'il ne peut autrement nous corriger. Je sçay qu'il a dans les mains une épée brillante à qui rien ne résiste, avec laquelle il peut faire mourir les hommes, les annéantir, enlever leurs enfans, & faire tous les maux imaginables. Je sçay que ce Dieu pacifique emprunte quelquefois le naturel d'un ours & d'un léopard, pour dévorer les Assyriens, non seulement ceux qui vivoient en ce tems-là, mais encore ceux qui leur ressemblent maintenant par le déréglement de leur vie. Il est impossible de se dérober à la promptitude & à la violence de sa colere, quand il se met en devoir de punir nos iniquitez & de se vanger de ceux qui l'outragent. Je connois les remords, les tremblemens, les abbâtemens, les défaillances de cœur, dont il châtie les crimes des impies.

Je ne parle point des tribunaux de la vie future, où sont renvoyez ceux qu'il a négligé de punir en celle-ci. Il est bien plus souhaitable de souffrir dans ce monde que d'être réservé à ces châtimens terribles, qui ne seront bons qu'à nous tourmenter, sans servir à nous sanctifier. David a eu raison de dire, que celui qui a maintenant Dieu devant les yeux ne craint point la mort; & que ceux qui tombent dans les enfers, ne pourront plus confesser son nom, ni se corriger. Il nous a donné la vie presente pour agir; la censure de nos actions est réservée après la mort.

Que ferons-nous en ce jour d'examen, où il faudra rendre compte à Dieu, qui nous reprendra vivement, & qui nous mettra devant les yeux tous les crimes de nôtre vie, qui s'éleveront contre nous

332 SERMON XV. DE S. GREGOIRE.  
comme autant d'accusateurs irréprochables? il comparera les bienfaits dont il nous a comblez; avec nos ingrattitudes; nos pensées se condamneront elles-mêmes, nos actions se souleveront contre nos actions: la veüe de son image que nous avons des-honorée, nous rappellera le souvenir de la dignité que nous avons perduë. Nous serons tellement consterneez, que nous n'aurons pas le mot à dire, pour nous défendre, & nous serons forcez d'avoüer, que c'est avec justice qu'il nous punit. Les criminels adoucissent quelquefois la rigueur de leurs supplices, par les raisons qu'ils apportent pour se défendre. Mais de quelle excuse pourrons-nous alors nous servir? quels Avocats entreprendront nôtre défense, à quels faux-fuyans aurons-nous recours, quels détours, quels artifices employerons-nous, pour surprendre ce tribunal, & pour éluder un jugement si équitable, où tout sera pesé dans une juste balance, nos actions, nos paroles, nos pensées, où nos vertus seront confrontées avec nos vices: le plus fort emportera la balance; c'est sur les meilleures raisons que la sentence sera appuïée. Après un tel Arrest il n'y aura plus de resourçe, ny d'appel, on ne pourra avoir recours à un tribunal supérieur, ny trouver des voyes pour s'exempter du châtiment. Il ne sera plus tems de demander de l'huile aux vierges sages, pour en remplir nos lampes qui s'éteignent; on n'écouterà plus les prieres du mauvais riche précipité dans ces flammes dévorantes, qui demande qu'on envoie dans l'autre monde quelqu'un pour avertir ses freres: enfin il ne sera plus tems de songer à se corriger, ny à reformer ses mœurs. Il ne reste plus que ce tribunal terrible, & qui est d'autant plus redoutable, qu'on y rend justice à tout le monde.

Au moment que le throné sera préparé, & que l'éternel y aura pris sa place, les livres seront ouverts, on verra couler un fleuve de feu; on verra une lumière éclatante, & d'épaisses ténèbres; ceux qui auront fait de bonnes actions ressusciteront pour vivre éternellement, après la vie cachée qu'ils ont menée en JÉSUS-CHRIST, & qui sera alors glorieuse. Les pécheurs ne ressusciteront que pour leur condamnation: ceux qui ne croient pas sont déjà condamnés. Une lumière qui ne se peut décrire environnera les Elus; la tres-sainte Trinité répandra sur eux cette lumière avec des éclats extraordinaires, pour les élever à la connoissance de ses attributs, en quoy consiste principalement la beatitude. Rien ne tourmentera davantage les réprouvés, que de se voir rebutez de Dieu, & de voir dans leur conscience les marques de l'éternelle infamie à quoy ils sont condamnés; nous en parlerons dans la suite.

Quelle résolution devons-nous prendre maintenant, mes freres, si ce n'est de nous repentir, & de nous humilier pour devenir plus sages par ce malheur dont Dieu vient de nous affliger? comment supporterons-nous ses reproches? que répondrons-nous, lors qu'après tant de bienfaits dont il nous a comblez, qui n'ont pû exciter nôtre reconnaissance, il nous reprochera encore que ses châtimens, & tant de remedes qu'il a employez, pour nous guérir ont été inutiles? il nous regardera comme des enfans rebelles & indociles, qui se sont écartez de leur chemin par opiniâtreté; il nous apostrophera de la sorte; n'ay-je pas tenté toutes sortes de moyens pour vous instruire, & pour vous ramener à vôtre devoir? faloit-il user de remedes doux? je m'en suis servi: je n'ay point fait couler des fleuves & des fontaines de sang,

comme je fis autrefois pour punir les Egyptiens ; je n'ay point fait pleuvoir sur vos campagnes des grenouilles, & une infinité d'autres insectes incommodes. A la vérité j'ay fait mourir vos chevaux, vos moutons & vos bœufs ; ménageant les hommes, j'ay fait tomber toute ma colere sur les bêtes. Cette disgrâce ne vous a point épouvanté & vous avez montré par votre conduite, que vous êtes plus bêtes, que les bêtes mêmes. J'ay empêché la pluie de tomber ; les campagnes qui n'ont point été arrosées de l'eau du Ciel, sont demeurées sèches, & brûlantes ; j'ay fait tomber la grêle, me servant d'un fleau contraire à la sécheresse pour vous punir ; j'ay ruiné vos vignes & vos moissons, sans pouvoir dompter votre malignité.

Peut-être le Seigneur me parlera-il en ces termes à moy que tant de malheurs n'ont pas rendu plus homme de bien ; je sçais que vous êtes dur, & que votre cœur est comme un nerf de fer ; celui qui n'avoit que du mépris pour moy, me méprise encore, le pécheur ne cesse point de pécher ; les avertissemens du Ciel, les châtimens n'ont servi de rien ; le soufflet, & le métal ont manqué ; le Prophète Jeremie vous a déjà fait ces reproches ; c'est en vain que l'orfèvre met l'argent dans le creuset ; votre dureté n'a pu être amoïie. Préendez-vous soutenir tout le poids de ma colere, dit le Seigneur ? croyez-vous que tous mes fleaux sont épuisés ? j'en ay encore des réservoirs pleins, semblables à ceux où Moïse, & les autres Ministres de mes vengeances ont puisé autrefois, pour inonder l'Egypte d'un déluge de maux ; les sauterelles, les ténèbres palpables, cette playe terrible, qui fit mourir les premiers nez de chaque maison.

Pour nous garantir de ces malheurs, & pour

nous mettre à couvert de la colere de l'Ange exterminateur, arrosions de sang les poteaux de nos maisons, c'est-à-dire que nos pensées, & nos actions doivent être marquées au sceau du Sauveur; laissons-nous attacher à la Croix, pour y mourir avec luy, afin que nous ressuscitions aussi avec lui à son dernier avènement, que nous participions à sa gloire, & que nous ne soyions point condamnés à d'éternelles larmes, surpris par le malin esprit, qui fera évanouir durant les ténèbres de cette affreuse nuit tout le fruit, & tout le mérite de nos bonnes œuvres. A Dieu ne plaise qu'avec tous les autres malheurs dont je suis déjà accablé, on me fasse encore ce reproche, & que le Seigneur me dise, en insultant à mes dérèglemens, je vous ay affligé par toutes sortes de maladies, & je n'y ay rien gagné. Les morts violentes vous ont privés de vos enfans, & cependant vous ne vous êtes point convertis. A Dieu me plaise que je ressemble à la vigne du bien aimé, laquelle après qu'on l'eut plantée, & entourée d'une bonne muraille, fortifiée d'une tour, & munie des autres choses nécessaires à sa conservation, fut détruite & défolée, en sorte qu'elle ne produisoit que des épinés; on l'abandonna tellement, qu'on ne prenoit plus le soin de la tailler, ny de la cultiver. On renversa la tour, & la muraille, elle demeura exposée au mépris, & au pillage de tout le monde.

Voilà ce que j'appréhende, ce sont les sentimens que m'inspirent les fleaux dont Dieu nous châtie; j'ajoutteray encore cette priere à tout ce que j'ay déjà dit; nous avons péché, nous sommes abandonnez à toutes sortes de crimes, parce que nous avons oublié vos commandemens, nous



336 SERMON XV. DE S. GREGOIRE;  
avons suivi le mouvement de nos passions déréglées; nous n'avons point conformé nôtre vie aux inspirations de JESUS-CHRIST, à l'Evangile, à ses souffrances, à la Passion. Nous l'avons deshonoré; les Prêtres, aussi bien que le peuple, se sont écartez de vos voyes, nous sommes tous devenus inutiles; personne ne se met en peine d'observer les Loix de l'équité, & de la justice. Nôtre malignité a tari la source de vôtre miséricorde, & de vôtre clemence: vous êtes bon, & nous sommes méchans; vôtre douceur est extrême, mais nous méritons toutes sortes de châtimens; quelque stupides que nous soyions, nous connoissons vos bontez; nos crimes devoient être expiez par des supplices bien plus rudes. Vous êtes terrible, qui pourra vous résister? vous faites trembler les montagnes qui pourra soutenir la pesanteur de vôtre bras? qui pourra ouvrir le Ciel, si vous le fermez? si vous en ouvrez les cataractes, qui les arrêtera? il dépend de vous de nous rendre pauvres, ou riches, de nous faire mourir, & de nous rendre la vie, de nous blesser & de nous guérir, vôtre volonté est toujours efficace.

Vous êtes en colere, & nous avons péché, disoit un ancien, qui avoüoit ses crimes: je renverse la proposition, & je dis nous avons péché, & vous êtes en colere; voila ce qui fait que nous sommes devenus l'opprobre de nos voisins; vous avez détourné vôtre visage, & nous avons été couverts d'ignominie; Seigneur appelez vôtre colere: pardonnez-nous nos offenses, soyez-nous propice; ne nous abandonnez pas pour toujours, quelque pécheurs que nous soyions; ne nous choisissez pas pour servir d'exemple aux autres, par nos infortunes, puisque nous pouvons nous corriger, par les malheurs d'autrui; je veux dire des Gentils qui ne  
vous

vous connoissent pas , & par le renversement des Empires qui ne vous sont point soumis. Seigneur nous sommes vôtre peuple , & vôtre héritage ; châtiez-nous avec douceur , & que vôtre colere n'entre point dans nôtre punition ; ne permettez pas que nous devenions le peuple le moins nombreux , & le plus méprisable de toute la terre ; c'est ainsi que je tâche de fléchir la miséricorde de Dieu ; si je pouvois appaiser son couroux par des sacrifices , & des holocaustes , je ne les aurois pas épargnez.

Marchez sur les traces de vôtre timide Prélat ; faites ce que je fais , vous qui avez part comme moy aux menaces , & aux caresses de Dieu ; effacez vos crimes par vos larmes ; n'épargnez rien , pour adoucir la colere de Dieu , en changeant de vie , & réformant vos mœurs ; santifiez vos jeûnes , le Prophete Joel vous y exhorte avec moy assemblez les anciens , aussi-bien que les enfans qui succent encore la mamelle , cet âge si digne de pitié attirera peut-être la compassion du Seigneur. Je connois quelles sont mes obligations à moy qui suis le Ministre de Dieu , & à vous qui participez à la même dignité ; il faut que nous entrions dans le temple couverts de cilices , que nous frapions nos poitrines , afin d'exciter la compassion ; que nous poussions des cris lamentables , pour nous & pour le peuple , n'épargnant rien , ny peines , ny prieres , pour tâcher d'appaiser l'indignation de Dieu. Disons-luy avec le Prophete , Pardonnez Seigneur à vôtre peuple , & ne permettez pas que vôtre héritage tombe dans une éternel le infamie ; nôtre douleur doit être plus grande à mesure , que nous sommes plus élevez en dignité , afin d'exciter le peuple à la componction par nô-

338 SERMON XV. DE S. GREGOIRE,  
tre exemple, pour l'obliger de renoncer à ses des-  
ordres, pour le rendre digne des bontez de Dieu,  
& pour détourner les fleaux.

Allons mes freres, adorons Dieu, prosternons-  
nous, pleurons devant le Seigneur, qui nous a  
créez; pouillons tous de concert des gemissemens,  
pour effacer le crime de nos murmures: presen-  
tons-nous à luy pour l'appaiser, afin que nous  
le voyions reprendre sa douceur, après avoir veu  
de si terribles effets de sa colere. Que scavons-  
nous s'il ne prendra point d'autres sentimens à  
nôtre égard, & s'il ne nous donnera pas sa béné-  
diction? j'en suis tres-persuadé, & je me fais la  
caution de la miséricorde Divine. Après avoir ap-  
paisé sa colere, qui est si peu conforme à sa dou-  
ceur, il n'agira plus que par les mouvemens de  
sa bonté, qui luy est plus naturelle. Nous le for-  
çons malgré luy de nous traiter avec rigueur; son  
panchant le rameine à des sentimens de miséri-  
corde. S'il nous frappe, parce qu'il y est contraint  
qui peut l'empêcher de nous traiter avec indulgen-  
tes, quand il ne suit que ce que luy inspire sa  
bonté? ayons seulement compassion de nous-mê-  
mes, pour nous disposer à mériter la tendresse  
d'un Pere qui nous aime. Imitons les Ninivites,  
& ne suivons pas l'exemple des peuples de Sodo-  
me: arrêtons le cours de nos desordres, de peur  
qu'ils ne soient l'occasion de nôtre perte: suivons  
les avis de Jonas, de peur que nous ne soyions  
abîmez sous un déluge de feu & de souffre. Si  
nous sortons de Sodome, fuyons sur la montagne;  
retirons-nous dans la Ville de Ségor, entrons-y au  
lever du Soleil; ne nous arrêtons point dans les  
lieux circonvoisins, ne regardons pas derriere-nous,  
de crainte que nous ne soyions changez en statues

de sel, pour être des marques éternelles de nos rechutes.

Nous devons être persuadés que les hommes ne sont pas impeccables ; cette haute perfection est au dessus de leur foiblesse ; il n'y a que Dieu qui ne pèche point : je ne dis rien des Anges, pour ne point donner matière de disputer à des gens qui empoisonnent tout ; mais il n'y a que les démons, & ceux à qui ils ont inspiré leur malignité, qui s'opiniâtrent & qui s'endurcissent dans leur crime. C'est le propre des hommes de faire pénitence après avoir péché ; ce retour est une marque de leur vertu & de leur prédestination. Quoy que nous nous sentions toujours de la foiblesse qui nous est naturelle, & qui empêche nôtre ame de s'élever ; il faut du moins faire tous nos efforts, pour effacer ces taches, & pour soutenir par la raison la foiblesse de la chair. Nôtre condition seroit beaucoup meilleure, si nous n'avions pas besoin de nous purifier de la sorte, & si nous eussions conservé cette première beauté saine & entière, que nous recouvrerons par la régularité de nôtre vie ; & si l'amertume du crime ne nous eût pas empêché de sentir la douceur du fruit de l'arbre de vie : mais il est bien plus expédient pour nous, que nous soyions punis après nos révoltes, que de nous apprivoiser au vice, par l'impunité. Le Seigneur châtie celui qu'il aime ; cette punition est une marque infaillible de sa bienveillance ; au contraire les pécheurs qu'on abandonne, sans les châtier, ou les corriger, s'endurcissent dans leurs iniquitez.

Le plus grand des malheurs n'est pas de sentir les fleaux de Dieu, c'est de n'en profiter pas ; c'est ainsi que le Prophète Isaïe parloit des Israélites,

340 SERMON XV. DE S. GREGOIRE,  
que les punitions endurcissoient : Seigneur vous les avez frappez , & ils n'ont pas fait semblant de s'en appercevoir ; vous avez voulu les corriger , & ils se sont révoltez contre les corrections ; c'est en vain ; qu'on a traité durement ce peuple , il n'a point voulu se convertir. Pourquoy ce peuple se détourne-t-il de moy , avec une obstination si criminelle , qui sera la cause de sa ruine ? il n'est rien de plus funeste , mes freres , que de tomber entre les mains du Dieu vivant. Il regardé les pécheurs avec un visage terrible , & menaçant. Il entend la voix de nos crimes , comme il entendit la voix du sang d'Abel ; il est impossible que le crime se dérobe par la fuite à sa vitesse ; son immensité remplit tout l'Univers , de sorte qu'on ne peut trouver de retraite , pour se mettre à couvert de sa vengeance ; quand nous nous transporterions jusque dans le Ciel , quand nous fuirions au bout du monde , quand nous nous ensevelirions dans les gouffres les plus profonds de la mer. Le Prophète Nahum redoutoit la colere de ce Dieu jaloux , qui se vange dans sa fureur de ses ennemis , & qui les punit avec tant de sévérité dès la premiere fois , qu'il ne laisse plus de place à une seconde vengeance.

Tout le corps me frissonne , & je ne puis retenir mes larmes , lorsque j'entends le Prophète Isaïe menacer le peuple & les principaux de Sodome & de Gomorrhe. Quels nouveaux supplices pourtra-t-on inventer , si vous commettez de nouveaux crimes ? il n'y a plus rien à ajouter à vos peines , quoy que vous ajoutiez à vos forfaits ; vôtre iniquité est montée à un tel point , & vôtre desolation est si générale , que vous avez épuisé tous les fleaux de la colere de Dieu ; ce n'est point une

blessure qui afflige quelque membre en particulier, c'est une playe universelle & incurable, qui se répand sur toutes les parties de vôtre corps ; il est inutile de bander cette playe , d'y appliquer de l'huile ou de l'onguent. Je passe les autres menaces du Prophète , pour ne vous pas causer plus d'ennuis , que vos malheurs mêmes ne vous en causent.

Tâchons de découvrir la source de nôtre infortune. Qui est-ce qui a brûlé nos moissons , & empêché que nos greniers ne se remplissent ? nos troupeaux ont manqué de pâturages ; la terre désolée n'a plus sa beauté ordinaire ; nos campagnes arides inspirent la tristesse ; on ne voit point de bled dans les valées , tout est ruiné. On ne goûte plus sur les montagnes la douceur qu'on y goûtoit autrefois ; elles sont dépouillées de leurs ornemens ordinaires ; la malediction est tombée sur elles , aussi-bien que sur les montagnes de Gelboé , quoy que ce soit d'une maniere différente. La terre est maintenant comme elle étoit autrefois une masse informe , avant que Dieu l'eût enrichie de tant de beautez. Vous avez visité la terre , & vous l'avez abbrevée d'une maniere bien desolante. Quel triste spectacle ! en quel état nos moissons sont-elles réduites ? on ne connoit que par quelques restes d'épics , que la terre a été ensemencée ; à peine avons-nous eû dequoy offrir à Dieu des prémices ; les mois plutôt que les gerbes , font connoître , que nous sommes dans le tems de la moisson.

Telles sont les richesses des impies , & les moissons de ceux qui sèment mal ; ils sèment & ne recueillent point , comme il est porté dans l'ancienne malediction ; ils plantent la vigne , & ne ramassent point de raisins : dans dix arpens de terre ,

342 SERMON XV. DE S. GREGOIRE,  
ne pas trouver de quoy remplir une bouteille ! les  
campagnes de nos voisins regorgent de fruits , tan-  
dis que nous sommes réduits à la dernière misère.  
D'où vient cela , & quelle est la cause de nôtre  
malheur ? faisons-nous justice à nous-mêmes , sans  
attendre les reproches des autres. Avoüer ses pé-  
chez , les détester , fuir l'occasion de retomber ,  
c'est un bon remède contre le vice. Comme j'ay  
averti mon peuple du malheur qui le menaçoit ,  
& que j'avois préveü , car je n'ay point dissimulé  
que la vengeance de Dieu étoit prête à éclater ;  
pour tâcher de sauver ceux qui m'écoutent , en me  
sauvant moy-même , je ne craindrai point de fai-  
re un détail de vôtre desobéissance , & de me char-  
ger de vos propres péchez : peut-être adouciraï-  
je par là mes ennuis , & obtiendrai-je misé-  
ricorde.

Les uns ont opprimé les pauvres , & ont enlevé  
une partie de leur bien , par artifice ou par vio-  
lence ; ils ont empiété sur leurs héritages ; ils ont  
uni à leurs maisons celles de leurs voisins , pour  
être seuls dans leur quartier , comme s'ils préten-  
doient être les seuls habitans de la terre. Les au-  
tres ont tout desolé par des usures excessives , ra-  
massant ce qu'ils n'avoient point semé , & s'enri-  
chissant du sang des pauvres , au lieu de s'enrichir  
de leurs travaux. D'autres ont négligé d'offrir à  
Dieu les prémices de leurs raisins & de leurs bleds ,  
quoy - qu'ils les eût comblez de biens ; ils ont  
fait connoître leur ingratitude , & leur folie , en  
ne le remerciant pas de ses bienfaits , & s'ils ne  
se sont point attiré d'autres malheurs , ils ont du  
moins tari la source de ses bontez. Les autres n'ont  
point été touchez des miseres des veuves , & des  
orphelins ; ils n'ont point donné à manger aux

pauvres, ou plutôt à JESUS-CHRIST, qui nourrit ceux qui ont soin de nourrir les pauvres. Ils ont une si grande quantité de bleds, que leurs greniers ne sont pas assez vastes pour les contenir; ils les emplissent, ou ils les détruisent pour en bâtir de plus grands, sans sçavoir si la mort les enlevera du monde, avec toutes leurs esperances, pour rendre compte des biens qu'ils ont possédez réellement ou en idée, & dont ils ont fait un si mauvais usage. Les autres ont évité la rencontre des petits, & ont tourmenté injustement les gens de bien. Les autres ont témoigné de l'aversion à ceux qui les reprochoient, les bons discours leur ont paru insupportables. Les autres se sont applaudi de leurs gains illégitimes, & des captures qu'ils faisoient sur les pauvres, bannissant de leur mémoire le souvenir de Dieu, ou s'en souvenant d'une manière indigne, & disant, le Seigneur soit béni, parce que nous sommes devenus riches; ils se sont faussement persuadé, que leurs richesses étoient des effets de la bonté de Dieu, & elles seront la matière de leurs supplices; car c'est pour cela que la colere de Dieu s'est répandue sur les enfans de desobéissance; c'est ce qui ferme l'entrée du Ciel, & nous en serons encore plus indignes, si nos malheurs ne nous rendent sages, & si nous ne retournons à Dieu, qui veut bien venir à nous.

Que répondront à cela ceux qui achètent le bled pour le vendre, qui sont attentifs à épier les tems difficiles, pour s'enrichir; qui font leurs délices des calamitez d'autrui, bien éloignez d'imiter la bonne conduite de Joseph, qui faisoit un si bon usage des richesses des Egyptiens: il achetait le bled dans la saison pour le distribuer à propos, il



344 SERMON XV. DE S. GREGOIRE ;  
 prévient la famine, & prit ses mesures, pour en empêcher les suites ; mais ils ne songent qu'à s'approprier par des moyens illégitimes les richesses de leurs voisins. Quand viendra la saison de vendre, disent-ils ? quand les jours du Sabbath seront expirés, nous ouvrirons nos trésors : ils se servent de faux poids, pour distribuer leurs marchandises ; cette injustice comble la mesure de leurs iniquitez. Le desir qu'ils ont d'amasser est insatiable ; ils adorent l'or & l'argent, comme les Juifs adoroient autrefois les idoles les plus abominables. Ils aiment l'éclat des pierreries, les habits pompeux & magnifiques qui ressentent la molesse, & qui sont la proie des tignes, des voleurs & des tyrans. La foule de leurs esclaves & leurs nombreux troupeaux les rendent fiers & insolens ; ils augmentent autant qu'ils le peuvent l'étendue de leurs héritages, insatiables comme les sangsues dont parle Salomon, qu'on ne peut remplir non plus que l'enfer, la terre, le feu, l'eau. A peine le monde entier pourroit-il suffire à leur avidité ; peu s'en faut qu'ils ne se fâchent contre Dieu d'avoir mis des bornes si étroites à l'Univers.

Que diront ceux qui sont assis sur des trônes éclatans, qui jouient un si grand rôle dans le monde, dont l'extérieur marque tant d'orgueil & tant de fierté ; ils ne font aucune attention sur la conduite douce & commode avec laquelle Dieu gouverne le monde, afin de commander à leurs égaux avec la même indulgence. Jetez les yeux sur le portrait que le Prophete Amos fait de ces voluptueux, qui sont couchés avec tant de molesse sur des lits d'ivoire, qui se parfument des onguens les plus délicieux & les plus exquis, qui se laissent charmer par la douceur de l'harmonie, qui s'at ta

chent aux choses perissables, comme si elles devoient durer toujours, & qui ne sont point touchés des ennuis & des calamitez de Joseph. Ils devoient traiter doucement ceux qui étoient tombez les premiers dans le malheur, afin de mériter par cette indulgence qu'on les traitât de la même sorte. La chute du cédre devoit faire pleurer le saïon; c'est à dire que les infortunes de leurs voisins devoient les rendre sages; il faloit profiter de l'expérience qu'ils avoient des calamitez de leurs prédécesseurs, qui n'avoient pas eu le même bonheur de pouvoir s'instruire par des exemples semblables.

Aidez-nous à réfléchir sur ces grandes veritez, homme saint & pieux, qu'une longue expérience a rendu si sage; faites part de vos lumieres à vôtre peuple; apprenez-leur à soulager les miseres des pauvres, à donner du pain à ceux qui en manquent, à loger ceux qui n'ont point de maison, à revêtir ceux qui n'ont point d'habit, à ne point mépriser leurs freres, afin de tirer tout l'avantage que nous pourons de la misere où nous sommes réduits, persuadez que ce ne sont point les dons précieux, ni les offrandes magnifiques qui plaisent davantage à Dieu. Tenez-nous lieu aujourd'huy de Moysé & de Phinéas; calmez par vôtre intercession le courroux de Dieu, & délivrez-nous des fleaux qui nous menacent encore. Dieu se laisse attendrir par les larmes d'un pere qui prie pour ses enfans; demandez-luy miséricorde pour nos pechez passez, promettez que nous vivrons plus régulièrement à l'avenir, présentez-luy ce peuple, que la crainte, & ses infortunes ont sanctifié. Demandez aussi à Dieu des alimens pour le faire subsister, quand il en devroit faire tomber du Ciel par un miracle. Si vous vous chargez de cette commission, vous

346 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE,  
nous réconcilierez avec Dieu, vous adoucirez  
le Ciel, qui nous communiquera ses eaux le soir  
& le matin. Le Seigneur donnera sa benediction,  
la terre nous donnera ses fruits, & nôtre pain quo-  
tidien, tandis que nous ferons des fruits dignes de  
la vie éternelle, & vous les presenterez à JESUS-  
CHRIST, à qui la gloire appartient dans tous les  
siècles.

---

SERMON XVI.

*De l'amour des pauvres.*

**M**Es freres, & les compagnons de ma pauvre-  
té, puisqu'il est vray que nous sommes tous  
pauvres, & que nous avons tous besoin de la grace  
divine, quelque prééminence que nous croyions  
avoir les uns sur les autres, & quoy-que nous  
soyions distinguez par quelques petits avantages,  
écoutez le discours que je vas vous faire sur l'a-  
mour des pauvres, écoutez-le avec joye, sans té-  
moigner de l'indifférence, ou du dégoût, si vous  
voulez acquérir des richesses immortelles. Secon-  
dez-moy par vos prieres, afin que je puisse don-  
ner à ce discours toute son étendue, pour en nou-  
rir comme d'un pain spirituel vos ames affamées;  
soit que je fasse tomber du Ciel cette nourriture  
Angélique, comme Moysé fit pleuvoir autrefois  
la manne en abondance; soit que je distribuë quel-  
ques petits pains, comme fit JESUS-CHRIST dans  
le désert, qui nourrit plusieurs milliers de person-  
nes, luy qui est le pain céleste, & l'auteur de la  
veritable vie.

Il est assez difficile de décider entre les vertus à  
qui donner la préférence; de même qu'on a bien

de la peine à trouver dans un pré rempli de fleurs agréables & odoriférantes, celle qui surpassé toutes les autres par sa beauté, & par la bonne odeur qu'elle exhale, parce que la veüe & l'odorat sont distraits par tant d'objets différens qui ont tous quelque agrément particulier. Voici à ce que je crois l'ordre qu'il faut garder, pour faire la distinction des vertus. Les principales sont la foy, l'espérance & la charité; Abraham fut justifié par la foy; Enos est le modelé de l'espérance, c'est le premier qui a espéré en Dieu, & qui a commencé à l'invoquer; les gens de bien que l'espérance soutient dans leurs peines rendent aussi témoignage à cette vertu. Le divin Apôtre est le modele de la charité, puisqu'il a bien voulu se dévouer pour ses freres; l'Ecriture dit que Dieu est charité.

L'hospitalité est une vertu excellente: Lot a possédé cette vertu dans un degré éminent, quoy-qu'il habitât à Sodome; mais il n'avoit point contracté les vices du pais: la courtisane Raab a mérité des loüanges par son Hospitalité; cette vertu a peut-être été le principe de son salut. JESUS-CHRIST a porté à un haut point l'amour fraternel; non seulement il a bien voulu être appelé nôtre frere, il s'est même exposé au dernier supplice pour nous sauver: il a assez justifié combien il aimoit les hommes, puisqu'il s'est fait homme luy-même, & qu'il leur a donné la raison, pour leur servir de guide dans le chemin de la vertu. Sa patience n'a pas été moins héroïque; il a refusé le secours d'une infinité de légions d'Ange, qui s'offroient à le défendre contre ceux qui l'outrageoient: il reprit aigrement S. Pierre pour avoir tiré l'épée, & guérit celuy à qui il avoit coupé l'oreille. S. Estienne disciple de JESUS-CHRIST fit à-peu-près la

348 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE,  
même chose, lorsqu'il pria pour ceux qui le lapi-  
doient. La douceur est une belle chose, Moÿse &  
David en sont témoins; l'écriture leur attribue cette  
gloire préférablement à tous les autres. Leur maî-  
tre ne disputoit point, on ne l'entendit jamais crier  
dans les places publiques, il suivoit ceux qui le con-  
duisoient. Le zele est louable; on le connoît par l'e-  
xemple de Phinées, qui poignarda une Madianite  
avec un Israélite, pour effacer la honte des en-  
fans d'Israël; il a tiré son surnom de sa vertu :  
ceux qui ont imité son zele se sont rendus recom-  
mandables comme luy: j'ay été transporté de zele  
pour les intérêts du Tour-puissant; je brûle pour  
vous d'un zele divin; le zele de la maison de Dieu  
me dévore; ils ne se contentoient pas de le dire,  
ils avoient effectivement ces sentimens.

Saint Paul vous apprendra combien il faut es-  
timer la mortification à son exemple: quelles  
menaces ne fait-il point à ceux qui se flètent,  
& qui ont trop d'indulgence pour leur corps? **JESUS-CHRIST** a jeûné pour résister à la ten-  
tation, & pour dompter le tentateur: il a veillé &  
prié avant sa Passion, pour vous apprendre à veil-  
ler & à prier. La chasteté est d'un grand mérite,  
croyez-en S. Paul qui a fait sur cela de belles loix,  
& qui démêle si-bien les prérogatives de la vir-  
ginité d'avec celles du mariage; croyez en **JESUS-CHRIST**,  
qui a voulu naître d'une vierge, pour  
honnorer la génération, en donnant cependant la  
préférence à la virginité. L'autorité seule de Da-  
vid suffit pour vous convaincre du mérite de la so-  
briété; il refusa de boire l'eau qu'on luy offrit de  
la cisterne de Bethléem; il répandit cette eau pour  
en faire un sacrifice; il aima mieux souffrir la  
soif que de se desaltérer en exposant la vie de ses

soldats. Je connois par la retraite d'Elie qui vivoit sur le Carmel , & de Jean Baptiste qui se refugia dans le desert , de quel usage est la solitude & la tranquillité. JESUS-CHRIST se retira sur une montagne pour être plus en repos. Elie qui se cacha chez une veuve , Jean Baptiste & Pierre qui ne mangeoient que des légumes m'apprennent à vivre sobrement. Je n'aurois pas de peine à vous citer plusieurs exemples d'humilité ; le plus touchant est celui de JESUS-CHRIST , qui a pris la forme d'un esclave , qui a souffert toutes sortes d'outrages , qui a été traité comme un scélérat , qui s'est abaissé jusqu'à laver les pieds de ses Apôtres , & qui s'est chargé de tous les pechez du monde. Le mépris des richesses est recommandé par le témoignage de Zachée , qui offrit tout son bien au Fils de Dieu , lorsqu'il entra dans sa maison , mais JESUS-CHRIST ; luy apprit que la vie parfaite consistoit dans la pauvreté.

Enfin la contemplation , & l'action sont d'un grand mérite ; l'une nous élève de la terre , & porte nôtre esprit au Ciel , qui est le lieu de son origine ; l'action nous aide à recevoir JESUS-CHRIST , & à luy témoigner nôtre amour par nos bonnes-œuvres. Toutes ces vertus nous ouvrent le chemin de la beatitude ; comme il y a plusieurs états de vie , il y a aussi des demeures différentes dans la maison de Dieu qui récompense ses serviteurs selon leur mérite. Il faut que l'un acquiere une vertu , l'autre une autre , ou plusieurs , ou toutes s'il est possible. Qu'il s'étudie à avancer toujours , sans s'écarter des voyes de celui qui nous montre la route , & qui nous conduit au Ciel par le chemin étroit. S'il faut avoier après que JESUS-CHRIST & S. Paul nous en ont assuré , que la charité est

350 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE;  
la premiere de toutes les vertus, je crois qu'un de  
ses principaux effets est la tendresse & l'amour qu'on  
a pour les pauvres, & la compassion qu'on té-  
moigne envers ceux qui souffrent, & que l'on re-  
garde comme ses freres. Il n'y a aucune sorte de culte  
qui soit plus agreable à Dieu, car rien ne luy  
convient mieux que la misericorde, puisque la mise-  
ricorde & la verité l'accompagnent toujours, &  
qu'elles précédent ses jugemens : il rend amour pour  
amour, il a de l'indulgence pour ceux qui en ont ;  
il mesure & il pese sa misericorde, & il récompense  
avec une égalité parfaite.

Le précepte qui nous ordonne de nous réjouir  
avec ceux qui sont dans la joye, de pleurer avec  
ceux qui pleurent, nous ordonne en même tems de  
secourir les pauvres, & de soulager les malheureux,  
de quelque nature que soient leurs maux & leurs  
ennuis, d'autant que nous sommes hommes com-  
me eux ; soit qu'ils ayent besoin de nôtre secours,  
pour adoucir les ennuis du veuvage, ou de la mort  
de leurs parens, de l'exil, de la cruauté de leurs  
maîtres, de la dureté des Magistrats, des Finan-  
ciers qui président aux impôts ; soit qu'ils soient  
exposez à l'inhumanité & à l'insatiable avidité des  
voleurs ; soit que leurs biens ayent été pros-  
crits, ou qu'ils ayent fait naufrage ; tous ces états les  
rendent malheureux, & ils ont recours à nous,  
comme nous avons recours à Dieu, quand nous  
manquons de quelque chose ; ceux qui tombent  
inopinément dans le malheur sont encore plus à  
plaindre, que les autres qui sont comme endurcis  
au mal, par l'habitude qu'ils ont de souffrir. Nous  
devons avoir particulièrement compassion des lé-  
preux, qu'une maladie honteuse ronge jusqu'aux  
os & aux moëllles selon la menace de l'Ecriture.

Je ne comprends pas le mystere de l'union de l'ame & du corps , ni comment je roule dans la fange étant l'image de Dieu ; si le corps se porte bien il me fait la guerre, s'il est malade je languis : je l'aime comme mon compagnon , je le hais comme mon ennemi ; je le fais comme une prison , je le respecte comme mon cohéritier. Si je l'affoiblis avec excez , je me rends incapable de rien entreprendre de grand , quoy-que je sçache parfaitement pour quelle fin j'ay été créé , c'est à dire , pour m'élever à Dieu par mes actions. Si je flatte mon corps , & si je le traite trop doucement il se révoltera , & je ne pouray plus le réduire ; je seray attaché à la terre par des liens , qu'il me sera impossible de rompre , & qui m'éloigneront de Dieu. C'est un ennemi agréable & un ami traître & perfide. Quelle union , quelle division ! on la craint & on l'aime ; on se réconcilie avant que la guerre soit commencée , on rompt la trêve avant que la paix soit faite.

Par quelle sagesse , par quel secret motif , l'homme a-t-il été composé de la sorte ? Dieu n'a-t-il point voulu abaisser nôtre orgueil , & nous empêcher de mépriser nôtre Créateur , par la complaisance que nous pourrions avoir pour la noblesse de nôtre ame , qui est comme un écoulement de la Divinité ? mais les combats que nôtre corps nous livre , nous tiennent dans une éternelle dépendance ; la foiblesse qui nous est naturelle , nous humilie , & réprime les mouvemens de nôtre vanité , en nous faisant comprendre que nôtre bassesse balance nôtre noblesse ; que nôtre origine est terrestre & celeste tout ensemble , que nous sommes sujets à la mort & immortels , condamnés aux tenebres , ou les héritiers de la lumière , selon le penchant que nous aurons eu pour le corps , ou pour l'ame. Autant que je le puis compren-



352 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE ;  
dre nous sommes composez d'esprit & de corps ;  
afin que si la noblesse de nôtre ame nous inspire de  
la vanité , la cendre dont nôtre corps a été  
tiré nous inspire d'autres sentimens. Ceux qui  
voudront approfondir davantage cette matiere le  
peuvent faire ; peut-être en parlerons-nous plus  
amplement dans un tems plus commode.

Ce que j'ay commencé à vous dire , mes freres ,  
c'est que nous devons remédier à nos maux & à  
nôtre foiblesse personnelle , par la compassion que  
nous aurons pour les malheurs de nos freres , &  
par l'empressement que nous apporterons à les  
soulager ; car quoy-que je me sois laissé emporter  
jusqu'à dire que nôtre corps étoit nôtre plus dan-  
gereux ennemi , cependant je le chéris en considé-  
ration de celuy qui l'a uni à nôtre ame. Nous de-  
vons avoir le même soin du corps de nos freres ,  
que du nôtre , soit qu'il soit malade ou en bonne  
santé. Nous ne sommes tous qu'un dans le Sei-  
gneur ; le riche , le pauvre , le libre , l'esclave , le  
sain , le malade ; nous avons tous pour chef JE-  
SUS-CHRIST , qui est le principe de toutes choses :  
nous devons nous aider les uns les autres comme  
les membres d'un même corps. Il faut bien prendre  
garde de négliger & d'abandonner ceux qui sont  
tombez les premiers dans une infirmité qui est  
commune à tous les autres ; nous devons avoir au-  
tant de chagrin des infirmités & des afflictions de  
nos freres , que nous avons de joye de nôtre bonne  
santé , persuadez que nôtre salut dépend de la ten-  
dresse & de la charité que nous leur témoignerons.

Les uns sont malheureux seulement à cause de  
leur pauvreté , le tems , l'industrie , les amis , les  
parens , la vicissitude des choses y peuvent remé-  
dier : cependant c'est un état bien douloureux &  
bien

bien triste, parce qu'ils sont dans l'impossibilité de se soulager eux-mêmes, & de pourvoir à leurs besoins corporels; leur crainte l'emporte toujours sur leur espérance, qui ne les console que médiocrement; c'est cependant ce qu'il y a de plus capable de consoler les affligés. La maladie est un second fleau qui redouble les chagrins de la pauvreté: c'est un surcroît de malheurs bien affligeants, & ce qui se présente d'abord à l'esprit dans les imprécations qu'on fait à ses ennemis. Il faut ajouter que la délicatesse de certaines gens est si grande, qu'ils ne peuvent approcher, ni même regarder de pauvres malades; ils les fuient, ils en ont horreur: cette aversion qu'on témoigne avoir d'eux leur paroît plus insupportable que leurs maux mêmes. Le seul souvenir de leurs malheurs me trouble & me fait verser des larmes: plutôt à Dieu que vous entriez dans mes sentimens, afin que vous ne soyiez point condamnez à des larmes éternelles, après avoir pleuré pendant la vie. Tous ceux qui m'écoutent & qui ont de l'amour pour JESUS-CHRIST & pour les pauvres sont touchez de ce que je dis.

Vous êtes vous-mêmes les témoins de la calamité des pauvres; vous avez devant les yeux un spectacle bien pitoyable, il faut le voir pour le croire, des hommes plus morts que vifs, privez d'une grande partie de leurs membres, & tellement défigurez qu'à peine sont-ils connoissables: ce ne sont que de misérables restes d'hommes avec la figure humaine, qui citent leurs peres, leurs meres, leurs freres, leur patrie, afin qu'on les puisse reconnoître. Je suis fils d'un tel pere & d'une telle mere, c'est ainsi que l'on me nomme; vous étiez autrefois de mes amis; il faut qu'ils ayent recours

354 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE;  
à cette explication, parce qu'on ne les reconnoît plus aux traits de leur visage. Ils n'ont ni argent, ni parens, ni amis; ils n'ont que la moitié de leur corps: ils s'aiment & se haïssent, sans sçavoir bien précisément lesquels de leurs membres ils doivent regretter, ou ceux qui sont déjà morts & qu'on a retranchés, ou ceux dont ils ont encore l'usage, & que la maladie a épargnés: si les uns ont été cruellement arrachés, les autres sont encore plus pitoyablement conservés: les uns sont morts avant que tout le corps périsse; mais il n'y a personne qui ait assez de courage pour enterrer ce qui reste. Les plus gens de bien, & ceux qui ont naturellement de la compassion, n'ont que de la dureté pour les lépreux; ils nous font oublier que nous avons un corps sujet à toutes sortes d'accidens: nous croyons ne pouvoir éviter le mal qu'en les fuïant & nous éloignant d'eux, sans nous soucier même de ceux à qui le sang & la nature nous lient. Ceux qui ne craignent pas d'approcher d'un cadavre tout pourri & tout puant, & qui souffrent la mauvaise odeur qu'exhalent les corps des bêtes, tout couverts d'ordures, fuient les approches d'un lépreux & sont comme indignes de respirer le même air: quelle inhumanité!

Rien n'est plus vif que l'amour & la compassion que les peres ont pour leurs enfans; cependant on n'a point pour les lépreux les sentimens que la nature inspire. Un pere qui cherissoit son enfant avec une extrême tendresse, qui le regardoit comme la plus douce consolation de sa vie, qui n'épargnoit rien pour son éducation, pour qui il a tant fait de prières à Dieu, le bannit de sa présence dès le moment qu'il est infecté de lépre, & s'il le pleure il s'en éloigne cependant sans répugnance. Une mere

se fouvient des douleurs de l'enfantement, elle est comme déchirée, & pousse des cris lamentables, en voyant son fils dans un état si malheureux, elle le pleure, comme s'il étoit mort: enfant infortuné, s'écrie-t-elle, ne t'ay-je mis au monde, qu'afin que tu traîne une vie languissante & malheureuse sur des montagnes & dans deserts parmi des bêtes sauvages? une caverne te servira de toit; il n'y aura que les personnes les plus vertueuses, qui ayent la force de te regarder. Elle dira avec Job, pourquoy t'ay-je porté dans mon sein, pourquoy es-tu sorti de mes entrailles, & pourquoy n'es-tu pas mort avant que de naître? pourquoy du moins n'es-tu pas sorti du monde avant que d'être exposé à tant de malheurs? pourquoy as-tu succé le lait de mes mammelles pour te conserver une vie plus insupportable que la mort? ces pensées luy font verser des torrens de larmes. Elle souhaite d'embrasser & de baiser son fils, mais elle a une secrette horreur de l'approcher.

Ce n'est point contre les méchans & contre les scélérats, c'est contre les malheureux que le peuple s'anime, ce sont eux qu'il poursuit & qu'il persécute. On trouve des gens qui donnent retraite à des meurtriers, qui reçoivent des adulteres dans leur maison & à leur table, qui ne fuient point la compagnie d'un sacrilege, qui lient un commerce d'amitié avec ceux qui leur ont rendu de mauvais offices; mais on fait un crime aux lépreux de leur maladie, quoy-qu'on n'en ait reçu aucun outrage. La condition des scélérats est meilleure que celle des malades; on croit que la compassion est honteuse, & l'on se fait un mérite de sa dureté.

Ces malheureux sont bannis des villes, des maisons, du barreau, des assemblées, des chemins pu-

356 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE,  
blics, des festins, quelle destinée! à peine leur  
permet-on l'usage des élémens; ils n'oseroient puiser  
de l'eau dans les fontaines publiques, on craint  
qu'ils ne les empoisonnent: ce qui est étrange l'a-  
version que nous leur témoignons, & le peu de  
soin qu'on a de les soulager est cause qu'on les a  
à tous momens sur les bras: on ne se soucie point  
de les loger, de leur donner de quoy vivre, de  
les vêtir, de les guérir: voila pourquoy ils errent  
jour & nuit, sans sçavoir où se retirer, ils man-  
quent de tout, ils sont dans une nudité effroyable  
qui laisse voir leur mal à découvert. Ils implorent  
à grands cris le secours de leur Créateur; ils se  
soulagent comme ils peuvent les uns les autres,  
& se prêtent pour ainsi dire réciproquement les  
membres pour remplacer ceux dont la maladie leur  
a interdit l'usage: ils inventent des chants capables  
d'exciter la compassion; ils demandent d'une ma-  
niere pitoyable un morceau de pain pour se nour-  
rir, ou un peu de drap pour se couvrir & pour  
cacher leurs ulceres. On passe pour indulgent &  
pour commode, en ne leur donnant rien, pourveu  
qu'on ne leur fasse pas de mauvais traitemens, &  
qu'on ne les gourmande point.

On voit de ces infortunéz que la honte n'em-  
pêche pas de se produire dans des assemblées pu-  
bliques; la necessité les y contraint; ils se mêlent  
dans les assemblées que nous tenons pour la célé-  
bration de nos mysteres, ou pour honorer les  
fêtes des Martyrs, afin que nous imitions leur piété  
au même tems que nous honorons leurs combats,  
Quoy-qu'ils ayent une secrète confusion de se  
montrer deyant le monde, dans le honteux état  
où leur mal les a réduits, & qu'ils n'aiment que  
les forêts & les lieux les plus sauvages pour se ca-

cher : ils s'exposent cependant en public , comme un spectacle pitoyable pour exciter la compassion. C'est aussi un avertissement pour nous faire souvenir de la misere humaine , & pour empêcher que nous ne nous attachions aux choses sensibles , comme si elles devoient durer toujours. Ils se mêlent dans la foule pour voir , ou pour entendre des hommes , ou pour recevoir quelque petit secours de ceux qui nagent dans les délices & dans le luxe , ou pour adoucir l'amertume de leurs maux , en les exposant aux yeux de tout le monde.

Peut-on n'être pas attendri en entendant leurs chants lugubres entre-coupez de soupirs ? peut-on entendre des choses si tristes , & voir un spectacle si pitoyable sans être pénétré de compassion ? ces malheureux que leurs infortunes rassemblent sont étendus les uns auprès des autres ; & pour faire plus de pitié , ils exposent aux yeux des passants les differens ulceres dont ils sont couverts ; cette venè redouble l'aigreur du mal que chacun sent personnellement ; l'espece de leur mal les rend déjà assez malheureux ; mais cette société & la compassion qu'ils ont les uns des autres fait qu'ils sont encore plus malheureux. Ils sont entourés d'une foule de gens qui les plaignent pendant un peu de tems : ils se prosternent à leurs pieds : ils souffrent les incommoditez du chaud , du froid , de la poussiere , de la pluie , du vent ; on leur marcheroit même sur le corps si on n'avoit horreur de les approcher.

Les gémissemens de ceux qui demandent l'aumône se mêlent aux chants de l'Eglise ; ces voix lamentables s'élevent contre les cantiques. Qu'est-il besoin que je parcoure tous leurs maux en détail , durant une fête si solemnelle ? si je les décriois d'une

358 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE ;  
maniere tragique , je vous ferois verser trop de  
larmes , & vôtre douleur l'emporteroit sur les sen-  
timens que la fête vous inspire. Je n'ay pû encore  
vous persuader que le chagrin est quelquefois pré-  
férable au plaisir , que la tristesse souvent vaut  
mieux que la joye , & qu'il est plus à propos de  
pleurer que de rire d'une maniere dissoluë.

Ajoûtons à toutes ces raisons si capables de nous  
toucher , que ceux qui nous parlent de la sorte  
sont nos freres selon Dieu , & d'une même nature  
que nous , étant tirez du même limon , composez  
de nerfs , d'os de peaux , de chairs comme nous :  
c'est ce que disoit le S. homme Job en philoso-  
phant sur ses malheurs , en exaltant & méprisant  
tout ensemble cette partie de nous-mêmes qui tom-  
be sous les sens : ils sont comme nous des images  
de Dieu , peut-être même qu'ils ont conservé cette  
image avec plus de soin que nous n'avons fait ,  
quoy-que leurs corps soient réduits dans un état si  
pitoyable : ils participent aussi-bien que nous à la  
grace de JESUS-CHRIST ; ils ont la même foy  
& la même loy , les mêmes oracles , les mêmes  
testamens , les mêmes assemblées , les mêmes mys-  
teres , la même espérance : JESUS-CHRIST qui  
efface les pechez du monde est mort pour eux ,  
comme pour nous ; ils sont comme nous les héri-  
tiers de la vie éternelle , quoy-qu'ils s'en soient fort  
écartez ; ils ont été ensevelis avec JESUS-CHRIST ,  
& ils ressusciteront avec luy ; ils sont les compa-  
gnons de ses souffrances , ils le seront de sa gloire.

Que devons-nous faire , nous à qui JESUS-CHRIST  
a donné le nom que nous portons , nous qui sommes  
la nation sainte , le Sacerdoce Royal , le peuple  
choisi & prédestiné , amateur des bonnes-œuvres &  
nous qui sommes les disciples de JESUS-CHRIST ;

ce maître doux & miséricordieux, qui s'est chargé de nos iniquitez, qui s'est abaissé jusqu'à se rendre semblable à nous, & à se revêtir de nôtre chair, qui s'est condamné aux fatigues d'une vie douloureuse, pour nous faire part des richesses de la Divinité; que penterons-nous des pauvres, que devons-nous faire pour les soulager après un si grand exemple de miséricorde, & d'une tendresse si touchante? les mépriserons-nous, passerons-nous sans les secourir? les abandonnerons-nous comme s'ils étoient déjà morts, en aurons-nous la même horreur que nous avons pour des serpens venimeux & pour des bêtes féroces? à Dieu ne plaise, mes freres, que nous ayions de pareils sentimens, ils ne nous conviennent gueres, à nous qui sommes le troupeau de JESUS-CHRIST, ce bon Pasteur qui court avec tant d'empressement après la brebi égarée, & qui porte sur ses épaules celle qui ne sçauoit marcher. Ces sentimens sont encore bien éloignez de ceux que la nature nous inspire, & qui nous a fait une espece de loy d'avoir compassion les uns des autres, puisque nous sommes tous exposez aux mêmes miseres, qui sont comme une leçon personnelle d'humanité.

Laisserons-nous les pauvres souffrir toutes les incommoditez de l'air, tandis que nous habiterons des maisons commodes & magnifiques, enrichies de pierres de toutes sortes de couleurs, où l'or & l'argent brillent de tous côtez, où les parquets & les peintures diverses amusent les yeux & les surprennent par l'artifice dont elles sont ménagées? sans nous contenter des maisons qui nous servent, nous en battissons de nouvelles: pour qui? peut-être que nos héritiers ne les posséderont point, elles tomberont entre les mains des étrangers, qui



360 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE ;  
ne sont pas même de nos amis , qui sont nos ennemis , qui ont de la jalousie contre nous ; est-il rien de plus affligeant ? les pauvres mourront de froid dans leurs habits déchirez ; à peine ont-ils de quoy se couvrir ; & nous sommes vêtus de robes vastes & florantes , qui inspirent la mollesse ; nous ferons les fiers & les orgueilleux avec nos habits de lin & de la plus éclatante & la plus fine soye ; nous serons parez d'une maniere insolente , au lieu de nous contenter d'un vêtement propre & modeste ; ce qui est superflu & trop recherché ne nous convient point ; nos coffres regorgeront d'habits , qui deviendront avec le tems la proie des tignes , sans qu'on puisse l'empêcher par tous les soins inutiles qu'on se donne pour les conserver ?

Les pauvres manqueront des alimens nécessaires ; quelle honte pour moy que je nage dans les délices , quelle douleur pour eux ? ils seront étendus à nos portes , languissans & mourans de faim , pouvant à peine demander les choses dont ils ont besoin , ayant la voix à demi-éteinte & trop faible , pour exposer leurs miseres ; ils ne peuvent ni tendre les mains , ni marcher pour se jeter aux pieds des riches , ni pousser des cris pour les émouvoir : voila l'état déplorable où les pauvres sont réduits. Nous sommes couchés dans des lits élevés & pompeux , dont personne n'approche , couverts de riches courte-pointes ; si la voix de ceux qui demandent venoit jusqu'à nous , elle nous importuneroit , & nous en serions indignes : il faut encore que nos chambres soient parfumées & tapissées de fleurs rares , après que la saison en est passée : que les parfums les plus exquis & les plus délicats coulent sur nos tables , pour achever de nous amollir le courage ; qu'elles soient entourées

de jeunes garçons efféminez , proprement vêtus , les cheveux épars & tombans sur le visage d'une maniere étudiée pour flater davantage par cet arrangement si recherché les yeux impudiques qui les regardent ; les autres tiennent des verres du bout des doigts , d'un air aisé , sans se mettre cependant au hazard de les laisser tomber ; les autres avec des éventails agitent l'air pour le rafraichir : la table est couverte des mets differens , que tous les élémens fournissent avec abondance , l'air , la terre , l'eau , l'adresse des cuisiniers & de leurs aides s'épuise à inventer des ragouts nouveaux ; ils travaillent à l'envi pour flater l'avidité d'un ventre peu reconnoissant , qui est l'auteur de tant de maux , qui ressemble à une bête insatiable & perfide , & qui sera bien-tôt détruit , avec les viandes périssables qui luy servent de nourriture. Les pauvres s'estimeroient heureux d'avoir de l'eau pour se desaltérer ; & nous buvons du vin jusqu'à l'excès , & même après qu'on s'est enyvré : les plus intempérans le pratiquent de la sorte : on goûte des vins de plusieurs especes , on rebute les uns , on donne son approbation à ceux qui flotent le goût davantage , on raisonne sur la qualité de ces liqueurs ; & l'on ne seroit pas content si l'on ne faisoit venir des vins étrangers comme pour insulter aux vins du país. Nous voulons paroître dégoûtez & délicats , nous faisons des profusions qui vont bien au-delà du necessaire , comme si nous craignons de n'être pas encore assez esclaves de nôtre ventre & de nos appétits.

Que vous diray-je , mes freres & mes amis , des maux qui blessent nos ames ? ils sont encore bien plus dangereux , que ceux qui attaquent le corps , qui ne dépendent point de la volonté , au lieu que les autres sont les effets d'une volonté dépra-

362 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE;  
vée : les maladies du corps finissent quand il meurt ;  
les maux de l'ame nous suivent , quand nous quit-  
tons le monde ; les maladies du corps excitent la  
compassion , celles de l'ame n'inspirent que de l'in-  
dignation à ceux qui jugent sainement des choses.  
Pourquoy ne donnons-nous pas tous les secours  
à nos semblables , tandis que nous en avons le  
tems ? pourquoy ne couvrons-nous pas la misere  
& la honte de nôtre chair , puisque nous sommes  
nous-mêmes de chair ? comment pouvons-nous nous  
abandonner aux délices , tandis que nos freres sont  
si malheureux ? à Dieu ne plaise que je sois riche ,  
& qu'ils manquent de tout : que j'aye une santé  
forte & robuste , si je n'ay de l'empressement pour  
guérir les maux de ceux qui se portent mal ; de  
quoy me sert d'avoir abondamment de quoy me  
vêtir & de quoy me nourrir , d'avoir de belles mai-  
sons où me loger , si je ne fais part de mes biens  
aux pauvres , si je ne les habille , si je ne les loge ?

Il faut nous résoudre à l'un des deux , ou renon-  
cer à tout pour l'amour de JESUS-CHRIST ,  
nous charger de sa Croix & le suivre , sans être  
distracts , ou appesantis par les choses du monde ,  
qui nous empêchent d'aller à Dieu ; de sauver nô-  
tre ame en perdant tout , de nous abaisser pour nous  
élever , de devenir pauvres pour nous enrichir : ou  
du moins il faut nous résoudre à partager nos ri-  
chesses avec JESUS-CHRIST & les pauvres , afin  
que les possédant honnêtement & légitimement ,  
elles servent à nous sanctifier. Si je ne songe qu'à  
moy , & si je ne sème que pour moy , je souhaite  
que les autres mangent mes fruits , ou pour me-  
servir des paroles de Job , je souhaite que mes  
champs ne produisent que des orties au lieu de  
bleds , je souhaite qu'un vent brûlant , ou que les  
tourbillons enlèvent mes travaux , & que toutes

mes peines soient inutiles. Que si je bâtis des greniers, & si je songe à amasser des thrésors; je consens qu'on me fasse mourir cette nuit, pour rendre compte des amas illégitimes que j'ay faits.

Ne serons-nous jamais sages; ne nous réveillerons-nous jamais de cette indolence qui nous rend comme stupides? ne connoîtrons-nous jamais l'inutilité des choses humaines? les malheurs d'autrui ne nous apprendront-ils point à nous tenir sur nos gardes? rien n'est stable dans le monde, ni permanent, ni de longue durée; tout est dans une perpétuelle vicissitude; on voit d'étranges renversemens & de grandes révolutions dans le même jour & dans la même heure; de sorte qu'on ne peut gueres davantage se fier sur la prospérité des hommes, que sur l'inconstance des vents, sur le chemin que trace un vaisseau en traversant la mer; sur les figures que les enfans élevent avec du sable pour se divertir, sur les illusions des songes qui nous amusent, & qui nous flatent pendant la nuit. C'est être sage que de ne point faire de fonds sur les choses présentes, pour ne songer qu'aux éternelles, & de préférer les avantages réels & permanens de la charité, aux avantages d'une prospérité mondaine qui sont si incertains & si inconstans.

La charité produit inmancablement l'un de ces trois avantages; elle empêche qu'on ne tombe dans quelque infortune, car Dieu récompense souvent par des prospéritez temporelles la vertu des personnes charitables, pour les animer de plus en plus à soulager les malheureux; ou si l'on tombe dans quelque disgrâce, on a du moins une secrette confiance, que ce n'est point en punition des crimes qu'on a commis, mais par une particuliere permission de la providence; ou ils sont en droit d'exi-

364 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE,  
ger des personnes opulentes les mêmes secours & les mêmes bons offices qu'ils ont rendus aux pauvres, tandis qu'ils étoient dans une fortune plus heureuse. Que le sage, disoit Salomon, ne se glorifie point dans sa sagesse, ni le riche dans ses biens, ni le fort dans sa force, quand ils seroient même parvenus au plus haut degré de sagesse, ou de force, & quand leurs richesses seroient immenses. J'ajoute aux paroles de Salomon, que ceux qui sont montez au plus haut point de la gloire, qui ont la santé la plus robuste & la beauté la plus parfaite, qui sont dans l'âge le plus florissant, enfin qui ramassent dans leur personne tout ce qui est de plus capable d'inspirer de la complaisance, ne doivent point s'en faire accroire. Ceux qui veulent se glorifier, qu'ils se glorifient de connoître Dieu & de le chercher, d'avoir de la compassion pour les malheureux, & d'amasser des thrésors de bonnes-œuvres pour la vie éternelle.

Tout le reste est fragile & périssable; les biens du monde passent de main en main; on ne peut si bien fixer la fortune qu'elle ne tourne du côté des autres, à-peu-prés comme il arrive au jeu des dez: les utilitez que la charité apporte sont fixes & permanentes; on ne les voit point évanouïr, elles n'abusent jamais ceux qui y ont mis leur espérance. Une des raisons pourquoy Dieu a établi que les choses humaines seroient dans une perpétuelle vicissitude, c'est afin que connoissant leur inconstance, & le peu de fonds qu'on doit faire sur des biens qui s'enfuient au moment qu'on croit les posséder, on ne s'attache qu'à ce qui est solide, & qu'on regarde la vie future comme le terme de tous nos desirs. Qu'eussions-nous fait, si la prospérité du monde, eût été fixe & perpétuelle, puisque toute fragile

& toute inconstante qu'elle est, nous en sommes si enchantez? nous nous y attachons avec des liens si forts, nous en sommes tellement esclaves par le plaisir imaginaire que nous croyons y trouver, qu'il nous est impossible d'imaginer rien de plus excellent que les biens de la vie présente; quoy-que nous soyions faits à l'image de Dieu, quoy-que nous en soyions convaincus, & que cette persuasion soit capable de nous inspirer des pensées bien plus relevées.

Qui est le sage qui comprendra ces veritez? qui méprisera les choses qui passent? qui s'attachera aux permanentes & aux éternelles? qui regardera les biens présens, comme des biens incertains & passagers, & ceux que nous espérons dans l'autre vie comme des biens stables & éternels? qui discernera ceux qui sont véritables & réels, d'avec ceux qui n'ont que l'apparence, pour s'attacher aux uns, & n'avoir que de l'indifférence pour les autres? qui pourra distinguer le fantôme de la vérité, le monde d'avec le Ciel, le lieu de bannissement de la demeure éternelle, les tenebres de la lumière, la boïe de la terre sainte, la chair d'avec l'esprit, Dieu d'avec le Prince du monde, l'ombre de la mort d'avec la vie éternelle? Qui donnera en échange les choses présentes pour les éternelles, des biens inconstans & sensibles pour des biens qui dureront toujours, & qui sont infiniment élevez au dessus des sens? Heureux celui qui distinguant la vertu du vice s'éleve au dessus de tout ce qui est créé; qui échappe avec toute la vitesse possible cette vallée de larmes, qui ne cherche que ce qui est au Ciel, qui est crucifié au monde avec JESUS-CHRIST, qui ressuscite & qui monte au Ciel avec luy, qui ne s'attache point à cette vie caduque & trom-

366 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE;  
peuse ; qui ne craint plus les serpens cachez dans  
les chemins , pour luy piquer les talons , & qu'on  
épie pour leur écraser la tête.

David crie de toute sa force , nous reprochant  
l'endurcissement de nôtre cœur , & l'amour que  
nous avons pour le mensonge ; il nous avertit de ne  
nous point attacher à ce qui est sensible , & de ne  
pas mesurer nôtre félicité par l'abondance de nos  
moissons. C'est à-peu-près dans le même sens que  
le Prophete Amos insultant aux biens trompeurs &  
imaginaires de la terre : *Approchez , disoit-il , des  
montagnes éternelles , levez-vous , marchez , ce n'est  
pas icy le lieu de vôtre repos.* Ce sont presque les  
mêmes paroles dont le Sauveur du monde se sert  
pour nous exhorter à le suivre : *levez-vous , sor-  
tons d'icy ;* ces paroles ne s'adressoient pas seu-  
lement aux disciples qui l'accompagnoient alors  
pour les obliger à changer de place , comme on pou-  
roit se l'imaginer : elles regardent tous ceux qui  
devoient embrasser sa doctrine dans les siècles fu-  
turs , pour leur apprendre à mépriser la terre , &  
à n'avoir de l'amour que pour le Ciel.

Pratiquons ce que JESUS-CHRIST nous en-  
seigne , cherchons ce repos durable , méprisons les  
biens & les richesses du monde : retirons-en tout  
l'avantage qu'il est possible d'en retirer , c'est à dire ,  
méritons le Ciel par les aumônes , faisons part aux  
pauvres de ce que nous possédons , afin que nous  
soyions riches dans le Ciel ; ayons soin de nos ames  
comme de nos corps ; donnons une partie à Dieu ,  
ne réservons pas tout pour le monde , retranchons  
au ventre quelque chose , pour le donner à l'es-  
prit ; ne permettons pas que le feu dévore tout ,  
mettons-en une partie à couvert de la flamme ,  
ôtons au tyran pour le donner au légitime Seigneur ,

faisons le partage pour la vie presente & pour la vie future ; faisons de petits presens à celuy qui nous a comblez de biens. Vous ne surpasserez jamais la magnificence de Dieu , quand vous donneriez tout ce que vous possédez , & quand vous vous donneriez vous-même, puisque se donner à Dieu c'est recevoir ; quelque largesses que vous fassiez vous en aurez tou'jours de reste , & puisque tout vient de Dieu , vous ne sçauriez rien donner du vôtre. De même que personne ne peut aller au-delà de son ombre , parce qu'elle se retire à mesure qu'on avance ; on ne peut non plus s'élever au dessus de sa tête , d'autant qu'elle est plus élevée que les autres parties du corps : ainsi quelque présens qu'on fasse à Dieu , on ne peut le vaincre en liberalitez , puisqu'on ne peut rien luy donner qui ne soit à luy.

Reconnoissez le principe qui vous a donné la vie , qui vous fait respirer , qui vous a fait raisonnables , qui vous a élevéz à la connoissance de Dieu , qui vous fait espérer le Ciel , & un état pareil à celuy des Anges , la possession de la gloire , que vous ne voyez maintenant qu'en énigme & comme dans un miroir , mais que vous contemplez à l'avenir pleinement & à découvert : c'est par sa bonté que vous êtes l'enfant de Dieu , le cohéritier de JESUS-CHRIST , & que vous participez à la nature divine. D'où vous viennent ces grands privileges , qui en est l'auteur ? ou pour ne parler que de ce qui tombe sous vos sens ; à la faveur de qui voyez-vous la beauté du Ciel , le mouvement du Soleil , le globe de la Lune , les Etoiles qui sont rangées avec autant d'ordre que les cordes d'un luth , la vicissitude des saisons , ce partage égal du jour & de la nuit , les admirables productions de la



terre, la fluidité de l'air, l'immense étendue de la mer, qui est stable & liquide tout ensemble, la profondeur des fleuves, les agitations des vents? qui vous a donné la pluie, les campagnes, les alimens, les arts, des maisons, des loix, une République, une vie si douce, si commode & si polie; qui a lié cette amitié & cette familiarité qui vous attache à vos amis & à vos parens?

D'où avez-vous tant d'animaux privez, & soumis à vos ordres, dont une partie sert à vous nourrir? qui vous a établi le Roy & le maître de tout ce qui se voit sur la terre? enfin de quelle source vous viennent tous les privileges, qui vous relevent au dessus du reste des animaux? tous ces biens ne sont-ce pas des effets de la bonté de Dieu, qui pour toute reconnoissance n'exige de vous qu'un cœur bien-faisant? quelle honte pour nous, si après tous les bien-faits dont il nous a comblez, & les grandes espérances que nous avons encore, nous ne voulons rien faire pour nos freres, puisque c'est le seul tribut que Dieu demande de nous: parce qu'il nous a distinguez des bêtes, & qu'il nous a doüez de raison par un principe spécial, nous souleverons-nous contre nous-mêmes; deviendrons-nous curieux, nous laisserons-nous tellement corrompre & aveugler par les plaisirs que nous oublions nôtre origine & la bassesse de nôtre naissance? voulons-nous ressembler aux géans dont parlent les Poëtes, & nous élever au dessus des hommes ordinaires, comme ce Nembroth, ou la famille d'Enach, qui opprimoit autrefois les Israélites ou ces scélérats qui obligèrent Dieu à cause de leurs crimes de purifier la terre par un déluge universel?

Puisque Dieu qui est nôtre maître, veut bien que nous l'appellions nôtre Pere, rougions-nous de  
traiter

traiter nos égaux comme nous le devons ? prenons garde, mes freres & mes amis, de nous acquitter mal d'un employ que le Seigneur nous a confié, & d'être de mauvais administrateurs de ses biens, de peur que nous n'aïons la confusion d'entendre ce reproche de S. Pierre : rougissez, vous qui retenez le bien d'autrui ; gardez entre vous l'égalité & il n'y aura point de pauvres. Ne vous appliquez point à amasser de l'argent, tandis que les autres ont des besoins extrêmes pour ne vous pas exposer aux menaces d'Amos, qui s'exprime de la sorte : *Prenez garde, vous qui dites, quand le mois sera-t-il écoulé, afin que nous puissions vendre, quand les fêtes seront-elles passées pour ouvrir nos trésors ?* Il menace encore de la colere de Dieu ceux qui vendent à faux poids & à fausses mesures : le Prophete Michée declame contre le même desordre, & le luxe, comme si l'abondance conduisoit nécessairement à l'insolence : il reproche aux Juifs qu'ils étoient étendus d'une maniere voluptueuse dans des lits d'ivoire, qu'ils nageoient dans les parfums les plus exquis, qu'ils ne se nourrissoient que des veaux les plus gras & les plus tendres, qu'ils passoient le jour à danser & à entendre des concerts de voix & d'instrumens, & qu'ils regardoient ces plaisirs comme des choses stables & de durée. Ce que le Prophete blâmoit davantage dans la conduite des Juifs, c'est peut-être qu'ils s'abandonnoient au luxe & à la débauche, tandis que Joseph étoit dans d'extrêmes angoisses, sans se soucier de ses malheurs ; c'est ce qu'il ajoute aux reproches qu'il leur a faits sur leur bonne-cher.

Ne nous exposons point à de pareilles menaces, & ne nous oublions pas tellement dans les plaisirs que nous méprisons la bonté de Dieu, que nos

desordres irritent , quoy-qu'il ne fasse pas sentir aux criminels sur le champ le poids de sa colere. Suivons l'exemple que Dieu nous donne , il laisse tomber la pluie sur les justes & sur les pécheurs , le Soleil luit pour eux également : ils jouissent des biens de la terre , des fontaines , des fleuves , des forêts , de tous les animaux , des oiseaux , des poissons , de toutes les choses necessaires à la vie , tout est commun , personne n'a un droit particulier de se les réserver pour luy seul , tout est en abondance , & l'on ne doit nullement appréhender la disette : ce partage égal est une marque de la bonté & de la misericorde de Dieu , qui traite également tous les hommes , puisqu'ils sont tous de même condition.

Si les hommes ont amassé une grande quantité d'or & d'argent , d'habits précieux & superflus ; des diamans & mille autres choses semblables , qui sont les sources des querelles & de la tyrannie , ils prennent un air de fierté & de présomption , ils deviennent durs & insensibles , les miseres des malheureux ne les touchent plus , ils ne veulent pas même leur donner ce qu'ils ont de superflu , quoy-que les autres manquent de tout : quel aveuglement , quelle folie ! ils ne font pas réflexion que le peché est la source de la pauvreté & des richesses , de la servitude & de la liberté , & des autres maladies qui desolent le genre-humain. Les choses n'étoient point dans cet état au commencement. Celuy qui créa l'homme le fit libre & maître de ses volontez , il jouissoit de toutes les délices du Paradis , sans aucune contrainte à la réserve de la déffense qui luy fut faite. Toute la postérité devoit participer à son bonheur ; la liberté & les richesses étoient attachées à la pratique d'un seul

commandement ; au contraire on s'exposoit en le violant à la pauvreté & à la servitude.

Depuis que la jalousie & les disputes se sont introduites dans le monde avec la trompeuse tyrannie du serpent , qui se sert des appas du plaisir pour nous séduire , & qui a soulevé les plus forts contre les plus foibles ; depuis ce tems-là les familles ont été distinguées par des noms différens ; l'avarice a effacé la noblesse qui étoit attachée à la nature , & pour se soutenir, elle s'est appuyée de la puissance & de l'autorité. Regardez cette première égalité , qui rendoit tous les hommes semblables ; ne vous arrêtez point à cette seconde division ; proposez-vous la loy du Créateur pour la règle de votre vie : n'imitiez pas la tyrannje de celui qui abuse de ses forces. Faites tous vos efforts pour secourir vos semblables , honorez l'ancienne liberté ; respectez-vous vous-mêmes , cachez l'infamie de vos semblables , secourez-les dans leurs maladies , consolez-les dans leur pauvreté ; vous qui avez une santé robuste , qui vivez dans l'abondance , qui n'avez rien qui vous chagrine ; ayez compassion des malades , des pauvres , & de ceux qui sont accablés de malheurs : vous menez une vie heureuse & agréable , consolez les affligés ; la fortune vous rit , & vous avez tout à souhait ; secourez ceux qui sont dans l'adversité.

Soyez reconnoissant envers Dieu de tous les biens que vous en avez reçu ; donnez-luy des marques de votre reconnoissance faites voir par les effets que vous êtes en état de rendre de bons offices aux autres , & de vous passer de qui que ce soit ; que tout le monde dépend de vous , & que vous n'avez besoin du secours de personne. Soyez riche en vertu , & en piété , comme vous l'êtes en or

372 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE,  
& en argent : faites voir que vous valez mieux  
que les autres, parce que vous êtes plus doux &  
plus humain ; soyez comme le dieu des malheu-  
reux en imitant la miséricorde de Dieu : il n’y a  
rien de plus divin dans l’homme, que l’empresse-  
ment de faire du bien à tout le monde ; si les bien-  
faits de Dieu sont plus considérables, c’est que  
son pouvoir est plus grand & plus étendu. Il a créé  
l’homme, il l’a rappelé après ses égaremens ; ne  
le méprisez pas, quoy-que vous le voyiez tombé.  
La compassion de Dieu envers l’homme est infinie ;  
outre la Loy naturelle, & les Prophètes qu’il luy  
a donnez pour luy servir de guides, il prend luy-  
même le soin de le conduire, de l’avertir ; de le re-  
prendre, de le châtier ; il s’est livré pour racheter  
le genre humain : il a suscité les Apôtres, les Evan-  
gélistes, les Docteurs, les Pasteurs ; il leur a don-  
né la puissance de faire des miracles, de guérir  
les maladies, de ressusciter les morts, de triom-  
pher de la mort même, & de celuy qui avoit  
usurpé l’Empire du monde : il a ratifié depuis la  
vérité de l’Evangile, l’alliance qu’il avoit contrac-  
tée avec le genre humain durant les ombres de la  
Loy ; il nous a fait part des dons du Saint Es-  
prit, il nous a révélé le nouveau Mystere de nôtre  
salut.

2

Si vous êtes en état de secourir les ames, puis-  
que Dieu vous a comblé de ses dons spirituels,  
ne refusez point de pareils secours à ceux qui en  
ont besoin ; n’attendez pas même qu’on vous en  
prie ; consolez-les par vos discours, redoublez vos  
soins, pour la plus grande utilité de celuy que  
vous voulez instruire, & qui profite à mesure que  
les semences de la piété croissent en luy. Si vous  
ne pouvez donner à vôtre prochain ces grandes

marques de charité, aydez-le du moins selon vós pouvoirs dans des choses de moindre conséquence; donnez-luy à manger, & un méchant habit pour le couvrir, secourez-le, quand il est malade, tâchez de le guérir de ses blessures, fortifiez-le dans ses malheurs, apprenez-luy à les supporter avec patience. Approchez-vous de luy avec courage, ce zèle ne vous fera aucun tort, & ne diminuera point vôtre mérite; vous ne contracterez point ses maladies, c'est l'erreur des personnes trop délicates, qui se laissent ébloüir par de fausses raisons; elles se retranchent sur leur timidité, & sur une vaine crainte, pour excuser leur délicatesse, & leur impiété: la raison, les Medecins, tous ceux qui les approchent pour leur rendre service doivent vous en convaincre; ils n'ont couru aucun danger, quoy-qu'ils les ayent veüs de fort près.

Quand même il y auroit effectivement quelque chose à appréhender, faut-il qu'un leger soupçon abbate le courage d'un charitable serviteur de Dieu & de JESUS-CHRIST? appuyez-vous sur la Foy, que la charité triomphe de vôtre timidité, & que la crainte de Dieu dissipe vôtre délicatesse, que la piété fasse évanouir ces raisons qui flattent la sensualité. Ne méprisez pas vôtre frere, ne l'abandonnez pas, ne le regardez pas comme un objet d'aversion & d'horreur. C'est un de vos membres, tout malade qu'il est. Dieu vous a abandonné les pauvres, & vous tenez sa place pour les secourir, quoy-que vous les négligez avec tant de dureté; peut-être que cette pensée vous fera rougir de confusion. Quoy-que vous ne soyiez point en état d'avoir besoin des autres, ne laissez pas d'exercer vôtre humanité sur les sujets qui se pré-

sentent. Tout homme qui navige s'expose au danger de faire naufrage, il y est même plus exposé, plus il rémoigne de hardiesse : tandis qu'on a un corps on est sujet à toutes les infirmités corporelles ; si vous avez le vent en poupe, & si vôtre navigation est heureuse, tendez la main à ceux qui font naufrage ; si vous êtes sain & riche, venez au secours des affligés : n'attendez point jusqu'à ce que vous connoissiez par expérience combien l'inhumanité est haïssable, & combien c'est une chose loüable d'assister ceux qui sont dans le besoin. Ne vous exposez point aux châtimens de Dieu, qui humilie les superbes, & qui se vange de ceux qui n'ont que de la dureté pour les pauvres.

Que les malheurs d'autrui vous attendrissent ; ne leur refusez pas de petits secours dans leurs nécessitez ; le moindre soulagement fait plaisir à un homme qui manque de tout ; Dieu vous en tiendra compte, il se contente, pourveu qu'on fasse ce qu'on peut ; que vôtre empressement, & vôtre promptitude supplée à la petitesse de vôtre présent ; si vous n'avez rien à donner, plaignez du moins les malheureux : la compassion sincere qu'on leur rémoigne addoucit l'amertume de leurs maux. Ne faites pas moins d'état d'un homme que d'une bête : la Loy vous ordonne de remettre dans le chemin un cheval qui s'égare, ou de le retirer d'une fosse, s'il y tombe. Je n'examine point si ce prétexte renferme quelque sens mystérieux, & profond, car les paroles de l'Écriture ont souvent une double face ; cette connoissance n'appartient qu'au Saint Esprit qui pénètre tout : autant que je le puis comprendre, Dieu a voulu nous dispenser par ces petites choses à exercer la charité dans des sujets d'une plus grande conséquence. Puis-

que nous sommes obligez de secourir des animaux, que ne devons-nous point faire à l'égard des hommes? car nous sommes tous de même rang, voila ce que la raison, & la Loy nous enseignent.

C'est une maxime reçeüe, qu'il est plus honnête de donner, que de recevoir; il faut avoir plus d'empressement pour faire plaisir, que pour gagner: que direz-vous de nos Sages, car je ne parle point des Payens, qui font les dieux protecteurs de leurs vices, & qui donnent la préférence à celui qui préside au gain: ce qui est de plus abominable, on voit des peuples qui immolent des hommes aux démons, & qui se font un point de vertu de leur cruauté, persuadez que ces horribles sacrifices honorent leurs dieux, & qu'ils y prennent plaisir. Il y a des gens, parmi nous, & l'on ne peut assez déplorer ce desordre, qui insultent les pauvres, & qui les accablent d'injures, au lieu de les plaindre & de les soulager. Ils ne font point touchés des discours, & des raisonnemens que leur font ces malheureux, parce que leurs oreilles ne sont point dociles, ny accoustumées à ces maximes célestes: ils vont jusqu'à ce point d'insolence que de dire, nôtre prospérité, & leurs malheurs viennent de Dieu: qui suis-je pour m'opposer à ses ordres, aurai-je plus de bonté que Dieu même? que les maladies, les afflictions, les malheurs, les accablent, puisque Dieu le veut de la sorte: ils ne témoignent le zèle qu'ils ont pour Dieu, que lors qu'il est question de garder leur argent, & d'insulter aux malheureux: leurs discours font assez voir qu'ils ne sont gueres convaincus que leur prospérité vient de Dieu; car s'ils le croyoient, pourroient-ils avoir de pareils

A a iij



376 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE,  
sentimens sur les miseres des autres ? s'ils tien-  
nent de la bonté de Dieu, les biens qu'ils pos-  
sedent, il faut qu'ils les dispensent selon les ordres.

Tandis que nous sommes sur la terre, on ne peut  
connoître si les malheurs des hommes sont des  
punitions de Dieu : car qui peut asséurer que cet  
homme soit puni pour ses crimes, & que cet au-  
tre soit élevé au comble de la gloire en recom-  
pense de sa vertu ? ou si l'impieté de celuy-là  
n'est pas la source de sa prosperité, tandis que les  
malheurs de celuy-cy sont des épreuves de sa ver-  
tu ; l'un est élevé plus haut, afin que sa chute soit  
plus éclatante ; on a attendu que son impieté fut  
montée jusqu'aux derniers excez, pour justifier la  
rigueur des tourmens qui luy étoient préparez :  
celuy-cy au contraire est maltraité sans le meriter ;  
on l'examine, comme on purifie l'or dans le creu-  
set ; afin que les petites taches qui luy restent soient  
pleinement effacées, car personne n'en est entie-  
rement exempt, comme l'Ecriture nous l'enseigne,  
& que sa vertu paroisse dans tout son lustre, après  
ces épreuves redoublées.

Je serois trop long, si je voulois rapporter tous  
les passages de l'Ecriture qui dévelopent ce My-  
stere, & qui prouvent cette verité. Qui peut com-  
pter les sables des rivages, les gouttes d'eau qui  
tombent pendant la pluye, mesurer la profondeur  
de la mer, connoître l'étenduë de la sagesse Di-  
vine, qui éclatte dans toutes les créatures qu'il a  
tirées du néant, & qu'il conduit selon sa volonté,  
comme il le juge à propos ? il faut nous conten-  
ter à l'exemple de l'Apôtre de l'admirer sans vou-  
loir l'approfondir, & pénétrer dans cet abîme. *O*  
*profondeur des thrésors de la sagesse, & de la scien-*  
*ce de Dieu, que ses jugemens sont impénétrables*

*& ses voyes incompréhensibles ! qui a conçu les desseins de Dieu ? ou pour parler avec Job, qui a pénétré jusqu'aux extrémités de la sagesse de Dieu où est le Sage qui comprend ce Mystère ? se servira-t-il de ce qu'il ne comprend point, pour mesurer ce qui est au dessus de toute mesure ?*

Que les autres soient courageux ou téméraires, ou plutôt que personne ne le soit ; pour moy je n'ose attribuer au crime les malheurs de cette vie, ny la prospérité à la vertu ; ce n'est pas que cela ne puisse arriver pour l'utilité des particuliers, afin que les calamitez des méchans servent à arrêter le cours des vices, & que la prospérité des gens de bien applanisse le chemin de la vertu. Mais ce principe n'est pas seur, puisqu'on voit tous les jours le contraire, d'autant que la vertu ne sera récompensée, & que les vices ne seront punis, qu'après la mort. Les uns ressusciteront pour reprendre une vie nouvelle, les autres pour être jugés. La disposition des choses du monde est bien différente ; quoy qu'elles tendent toujours à la même fin, & que ce qui nous paroît si étrange soit réglé par les ordres de Dieu. Ce qui fait la beauté du corps, c'est l'assemblage des parties basses & élevées, l'inégalité des membres dont les uns sont plus petits, les autres plus grands, de même que les montagnes, & les vallées font la beauté de la terre. Une matiere qui est encore brute entre les mains de l'ouvrier, après qu'il l'a polie, & façonnée, devient un bel ouvrage. Dieu connoit parfaitement ce qu'il doit faire ; rien de tout ce que nous voyons ne se fait au hazard, quoy que nous n'en voyions pas les ressorts, & que nous n'en comprenions pas les raisons.

Pour exprimer nos passions par quelque image

178 SERMON XVI. DE S. GRÉGOIRE,  
sensible, nous ressemblons à peu près à ceux qui  
sont atteints de vertiges, & de maux de cœur,  
ils croient que tout tourne avec eux : voilà ce  
qui arrive aux gens dont je parle ; ils ne veulent  
pas que Dieu soit plus sage qu'eux ; le premier  
événement qui les surprend leur fait tourner la  
tête : ils devroient s'appliquer à en chercher les  
raisons ; peut-être trouveroient-ils la vérité avec  
un peu de soin, & de diligence, ou ils devroient  
consulter les plus habiles, & les plus spirituels,  
quoy-que cette science ne convienne pas à tout  
le monde, & que ce soit un don spécial du Saint  
Esprit ; il faudroit encore puiser ces lumières dans  
la source même de la sagesse, & s'en rendre digne  
par la sainteté de sa vie. Quelle est leur paresse,  
& leur folie ? ils assurent que le monde se gou-  
verne au hazard, & sans raison, eux qui ne con-  
noissent pas la raison ; leur ignorance leur tient lieu  
de sagesse ; ou plutôt cette fausse sagesse qu'ils croient  
avoir les rend fous.

Voilà ce qui fait que quelques-uns ont recours  
au hazard, & à la fortune sans sçavoir ce qu'ils  
font ; les autres reconnoissent le pouvoir inévita-  
ble & absolu des astres, qui rég'ent tout, sans  
qu'on puisse s'opposer à leurs influences ; ils pré-  
tendent que les aspects, les mouvemens, les sui-  
tes, les approches de quelques étoiles errantes ou  
fixes donnent le branle à tout ce qui se passe dans  
le monde. Les autres supposent comme des prin-  
cipes incontestables tout ce qui leur vient dans l'i-  
magination, & comme ils ne peuvent compren-  
dre les ressorts admirables de la divine Providen-  
ce, ils se sont divisez dans une infinité de sectes,  
qui ont toutes des opinions différentes, sur les  
malheurs qui arrivent aux hommes. Il y en a qui

s'en prennent à la Providence même, & qui luy reprochent sa foiblesse ; ils avoient qu'elle gouverne ce qui est au dessus de nous, mais que ces soins ne descendent nullement jusqu'à nous, quoyque nous ayions un si grand besoin de son secours, ils semble qu'ils ayent peur que nôtre bienfaicteur ne s'épuise s'il partageoit les bienfaits à trop de gens, ou qu'il ne se lassât de faire du bien.

Abandonnons ces sortes de gens à leurs erreurs, l'Escriture s'en est déjà assez vangée, par ces paroles qu'elle leur adresse, leur esprit s'est égaré, ils disoient qu'ils étoient sages, & ce sont de véritables fous. Ils ont alteré & changé par leurs fictions la gloire du Dieu incorruptible, & deshonoré par des fables cette Providence qui s'étend à toutes choses. N'inventons point des opinions si monstrueuses, si nous voulons consulter la raison, nous qui faisons profession d'être raisonnables, & n'applaudissons point à ceux qui ont de semblables opinions, quoy-qu'ils les soutiennent avec tant d'habileté, tout extravagantes qu'elles soient, & quelque surprenantes qu'elles paroissent par leur nouveauté. Croyons que Dieu est le Créateur de toutes choses, car comment le monde auroit-il pu être fait, sans un principe qui en a arrangé toutes les parties ? croyons une Providence dont les soins s'étendent sur toutes les choses du monde, & qui les unit avec des liens indissolubles, puisqu'il faut que le même principe, qui a tout créé, gouverne tout ; car si ce que nous voyons dans le monde n'étoit qu'un effet du hazard, nous verrions bientôt tout retomber dans son premier cahos, comme un navire qui est emporté par un tourbillon de vent. Ce même prin-

380 SERMON XVI. DE S. GRÉGOIRE,  
cipe régle toutes nos affaires, quelque contrariété qui paroisse dans nôtre vie, dont nous ne connoissons point les raisons; mais puisque nous ne les pouvons comprendre, admirons cette suprême sagesse, qui est au dessus de la raison. On méprise ce que l'on comprend trop aisément; nous admirons ce qui nous passe, & ce qui est au dessus de nous; il nous paroît d'autant plus admirable, que nous avons plus de peine à le comprendre, comme l'on desire avec plus de passion ce qu'on a plus de peine à obtenir.

Ne soyons point si entêtez de la santé, n'ayons point tant d'aversion de la maladie, ne courons point avec tant d'avidité après les richesses périssables, comme si elles étoient une partie de nous-mêmes: ne croyons point que la pauvreté soit une chose abominable, & une marque de la haine de Dieu. Nous devons craindre & mépriser la santé, qui porte au peché; & respecter la maladie, & ceux qui s'en sont servi pour triompher de leurs ennemis, & pour se sanctifier. Job accablé de maladies est préférable à ceux qui ont la meilleure santé; quoy - que le pus dégouté de toutes les parties de son corps; qu'il soit étendu sur un fumier; quoy - que ses maux, sa femme, ses amis conspirent pour le tourmenter. Ayons de l'horreur pour les richesses acquises injustement, & pour ce riche malheureux qui brûlé dans un feu dévorant demandoit une goutte d'eau pour se rafraîchir la langue. Louïons les pauvres qui supportent leur pauvreté avec docilité, & avec un esprit de sagesse, comme a fait Lazare, qui s'est sauvé par cette voye, & qui est maintenant comblé de biens dans le sein d'Abraham.

C'est sur ce principe que je conclus, qu'il faut

avoir de la charité pour les pauvres, afin de fermer la bouche à ceux qui ont des maximes contraires ; ne nous laissons point ébloüir par leurs vaines subtilitez, de peur que nous ne soyions traités avec la même rigueur que nous aurons traité les autres. Cédons aux commandemens & à l'exemple de Dieu : Voyez combien ce commandement est positif : les Saints que l'esprit divin a inspirés ne se sont pas contentés de parler des pauvres une fois ou deux : ce ne sont pas seulement quelques personnes particulieres qui en ont parlé ; ils ne l'ont pas fait d'une maniere froide & négligée, comme d'une affaire peu importante : tous ont traité de concert cette matiere avec beaucoup d'exactitude ; ils n'ont rien négligé pour nous persuader leurs maximes ; ils nous exhortent, ils nous menacent, ils nous font des reproches, ils loüent ceux qui se sont signalés par cette vertu, afin de nous engager par la force de leurs remontrances à pratiquer ce précepte.

Je me leveray maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misere & des gémissemens des pauvres ; qui pourra soutenir sans trembler ce mouvement de Dieu ? On lit dans un autre endroit de l'écriture : levez-vous, Seigneur, levez vôtre bras, & n'oubliez pas les pauvres. Prions Dieu de détourner sa colere, afin que nous ne voyions point son bras levé contre des révoltez, & contre des gens opiniâtres & endurcis. Il n'a point négligé les cris des pauvres, il ne les oubliera jamais ; ses yeux sont toujours attachés sur eux. Ces passages, direz-vous peut-être, ne regardent que les pauvres qu'on opprime ; quand cela seroit vray, car je ne veux point chicanner mal-à-propos, en faut-il davantage pour vous engager à être charitables ? si l'on

382 SERMON XVI. DE S. GREGOIRE;

récompense si bien ceux qui empêchent qu'on ne les outrage, on aura encore de plus grands égards pour ceux qui les soulageront effectivement par des libéralitez réelles. Si celuy qui méprise les pauvres anime contre luy le couroux du Créateur, il ne faut nullement douter qu'il ne l'honore, en honorant son ouvrage: Lors que vous lisez dans l'Ecriture que le pauvre & le riche se sont rencontrez, & que Dieu a créé l'un & l'autre, ne vous persuadez pas qu'il a laissé l'un dans la pauvreté; afin que vous luy insultiez, car ce n'est pas une chose seûre que cette distinction de richesses & de pauvreté vienne de Dieu, le pauvre & le riche sont également l'ouvrage du Seigneur, quoy qu'à l'extérieur leur condition paroisse si différente.

Ces réflexions doivent vous inspirer de la compassion pour ces malheureux; si vos richesses vous donnent de la vanité, les misères des autres devroient modérer vôtre fierté: Celuy qui a compassion des pauvres prête à usure; qui peut refuser un débiteur de cette nature qui payera ses dettes au centuple quand il sera tems: la foy & les aumônes purifient les pechez: servons-nous donc de ce remede, pour effacer les taches de nôtre ame, & pour la rendre aussi blanche que la laine, ou la neige, selon la mesure de nôtre charité.

Pour dire quelque chose encore de plus fort, si vous n'êtes point estropié, si vous n'avez receû ni playe, ni blessures, si la lépre n'a point infecté vôtre ame, si vous n'avez aucun signe de ces autres maux, que la loy guériffoit superficiellement, & qui ont besoin pour être parfaitement guéris de la main de JESUS-CHRIST, vous luy en devez rendre graces; puisqu'il s'est exposé à tant de maux, & qu'il a été couvert de blessures pour nôtre

salut. Le moyen seür de luy témoigner vötre reconnoissance & vos respects, c'est d'avoir de l'humanité pour ses freres. Si le tyran de nos ames vous a surpris sans deffense, lorsque vous descendiez de Jérusalem à Jérico, & s'il vous a mis dans un état si déplorable, que vous puissiez dire avec le Prophete, la pourriture & la corruption s'est mise dans mes blessures, qui sont les effets de mon égarement : si vous êtes en cet état, & que vous ne vous mettiez pas en peine de chetcher des remedes à vos maux, parce que vous ne connoissez pas tout le danger où vous êtes, que vötre situation est déplorable, & que vos calamitez sont grandes ! si vötre santé n'est pas encore entièrement desespérée, & si l'on peut apporter quelque remede à vos maux, approchez-vous du medecin, priez-le d'avoir pitié de vous, guérissez vos propres maux, en soulageant ceux des autres, appliquez des remedes faciles pour fermer des playes envenimées. Ce medecin charitable vous dira d'une maniere engageante, je suis vötre salut ; vötre foy vous a sauvé, vous êtes guéri ; soyez humain envers ceux qui souffrent.

Bien-heureux sont les misericordieux, parce qu'on leur fera misericorde ; cette beatitude n'est pas des dernieres. Heureux celuy qui fait réflexion sur le pauvre & sur l'indigent ; le juste donne & prête tout le jour : faisons en sorte que nous recevions eette bénédiction, qu'on nous appelle sages, soyons charitables. Que la nuit même ne suspende pas les effets de nötre charité ; ne dites point aux pauvres, revenez une autrefois, je vous donneray demain, qu'il n'y ait point d'intervalle entre vos bonnes résolutions & l'effet ; la charité ne sçait ce que c'est que de différer. Faites part de vötre pain



384 SERMON XVI. DE S. GRÉGOIRE;  
au pauvre, conduisez à votre maison ceux qui  
n'ont point de retraite, mais faites-le de bon cœur  
& avec joye; la promptitude augmente le bien-  
fait. Ce qu'on donne à contre-cœur & avec cha-  
grin dégoûte, & n'est nullement méritoire. Il faut  
avoir de la gayeté au lieu de pleurer, lorsque nous  
donnons quelque chose, & que nous faisons du  
bien aux autres.

Si vous ne donnez qu'en murmurant, & après  
avoir long-tems délibéré, que méritez-vous par  
de tels présens, quelle sera la récompense de ces  
dons? votre lumiere brillera dès le matin, & vous  
obtiendrez incontinent la santé: est-il quelqu'un  
qui n'aime la santé & la lumiere? L'exemple de  
JESUS-CHRIST m'invite à faire l'aumône; Pierre  
& Paul se partagerent pour la publication de l'E-  
vangile, mais ils avoient soin en commun des  
pauvres: on dit à ce jeune homme, que s'il vou-  
loit être parfait il faloit qu'il distribuat son bien aux  
pauvres.

Croitez-vous que la charité n'est que de conseil,  
& qu'elle ne nous est point commandée par une  
loy expresse? je le voudrois, mais les menaces de  
l'Evangile m'épouvantent; ces boucs qui seront à  
la gauche, les reproches insultans qu'on leur fera:  
ce n'est pas parce qu'ils ont dérobé le bien d'au-  
truy, qu'ils ont prophané les Temples, qu'ils ont  
commis des adulteres, ou qu'ils ont fait des actions  
défendues, c'est parce qu'ils ont négligé JESUS-  
CHRIST en négligeant les pauvres. Si vous vou-  
lez croire mes conseils, vous qui êtes les serviteurs,  
les freres, les cohéritiers de JESUS-CHRIST;  
autant que nous le pouvons, visitons-le, nourris-  
sons-le, donnons luy de quoy se vêtir & de quoy  
se loger, rendons-luy tous les honneurs que nous  
pouvons

pouvons, non seulement en le faisant asseoir à nos tables, comme quelques-uns ont fait; en répandant sur luy des parfums à l'exemple de Magdeleine, en le mettant dans un sépulchre, comme fit Joseph d'Arimathie, ou luy fournissant les choses nécessaires pour ses funérailles comme Nicodeme, ou luy présentant de l'or, de l'encens, de la myrrhe à l'exemple des Mages: mais puisqu'il veut que nous soyions charitables, qu'il ne nous demande point de sacrifices, & qu'il préfere les aumônes à une infinité de moutons qu'on égorgeroit devant ses Autels; présentons-luy aujourd'huy nos offrandes par les mains de ces malheureux que vous voyez prosterner à terre, afin que quand nous quitterons le monde, ils nous reçoivent dans les tabernacles éternels, par la grace de JESUS-CHRIST, à qui appartient la gloire dans tous les siècles.  
*Amen.*

---

## S E R M O N XVII.

*Aux Citoyens de Nazianze, épouvantés à cause de la colere de leur Gouverneur.*

JE sens des maux de cœur & des douleurs intestines, s'écrioit autrefois Jérémie, le plus tendre de tous les Prophètes, déplorant les révoltes & les égaremens du peuple d'Israël. J'ay souvent remarqué que l'Ecriture se sert du mot de ventre pour signifier l'ame; soit parce qu'elle est cachée & invisible, car l'ame & le ventre ont cela de commun; soit à cause que la parole luy sert de nourriture, & qu'elle la digere, pour parler de la sorte, comme le ventre reçoit les alimens. Peut-être le

386 SERMON XVII. DE S. GREGOIRE ;  
 Prophete par les sentimens du cœur entend - il les  
 mouvemens de l'ame , & les pensées qui dépendent  
 des sens. C'est ce qui animoit le zele du Prophete ,  
 en sorte qu'il n'étoit plus le maître de sa ferveur  
 qui avoit l'air d'une veritable colere. Si l'on veut  
 entendre ces paroles des sensations extérieures , on  
 le peut , sans blesser la vray-semblance ; puisque  
 les yeux sont blessez par de tristes spectacles ; que  
 les oreilles souffrent en entendant des récits lugubres ,  
 & par compassion l'on souhaite de voir & d'entendre  
 des choses plus réjouissantes. Quelque sens que  
 l'on donne à ce passage , il est évident que le  
 Prophete étoit saisi d'une douleur violente , & que  
 les maux des Israélites l'affligoient infiniment , soit  
 qu'on l'interprete des peines du corps , ou de celles  
 de l'esprit. Le même Prophete souhaitoit que ses  
 yeux se changeassent en deux fontaines de larmes ;  
 il souhaitoit d'être dans un desert pour adoucir  
 ses ennuis par la retraite , & pour avoir tout le  
 loisir de déplorer les malheurs du peuple d'Israël.

*Isaï. 54. 6.* C'est ainsi que David touché de ses propres  
 miseres s'écrioit : *Qui me donnera des ailes de colombe ,  
 je voleray , & je chercheray un lieu de repos ?* Il  
 souhaite d'avoir des ailes de colombe pour se mettre  
 à couvert des maux dont il étoit accablé , parce que  
 ces oiseaux volent avec beaucoup de vitesse , ou parce  
 que c'est le symbole du S. Esprit , qui nous aide à  
 nous retirer des dangers. L'esperance est un bon  
 remede pour adoucir l'aigreur de nos ennuis : *J'attendois  
 celuy qui doit me rasseûrer au milieu de mon trouble  
 & de mes inquiétudes , & me mettre à l'abri de l'orage.*  
 C'est ce que le Prophete nous témoigne dans un autre  
 endroit , où il applique un prompt remede à son mal , & où il

nous apprend par ses paroles & par ses exemples comment nous devons nous comporter dans les périls où nous nous trouvons ; *mon ame a refusé toutes sortes de consolations humaines* : ces paroles marquent de la douleur & une espee de desespoir : n'appréhendez-vous point que les maux de David soient incurables ? & quoy, grand Prophete, n'avez-vous plus aucune esperance de pouvoir être consolé ; les remontrances, vos amis, vos parens, ceux qui partagent vos maux n'auront-ils aucun pouvoir sur votre esprit ? sera-ce en vain que les autres vous exposeront leurs infortunes, pour comparer ce que vous souffrez avec ce qu'ils ont souffert, & pour vous faire comprendre que les hommes ont échappé de plus grands périls ; tout est-il tellement desespéré, qu'il n'y ait plus aucune ressource, & que nous n'ayions point d'autre parti à prendre que de nous abandonner à nos malheurs ? Si David est réduit à ces extrémitez, luy qui se réjouissoit au milieu de ses tribulations, & qui ne craignoit rien, tout environné qu'il étoit des ombres de la mort, se reposant sur le secours de Dieu, que feray-je, moy qui suis si triste & si terrestre, qui ne suis pas soutenu comme il étoit par l'Esprit divin ? David est dans d'extrêmes inquiétudes, il ne sçait de quel côté se tourner ; qui pourra donc se sauver ? qui pourra me soulager, ou me secourir dans les embarras où je me trouve ? à qui auray-je recours ? écoutons ce que nous dit David ce grand medecin des ames, & qui chassoit les malins esprits par la force de l'Esprit qui habitoit en luy ? Ne sçavez-vous pas, nous demande le Prophete, à qui vous devez vous adresser, & voulez-vous que je vous l'apprenne ? qui est celuy qui peut fortifier des mains languissantes, & rassurer

388 SERMON XVII. DE S. GREGOIRE;  
des genoux tremblans ? qui conduit ses serviteurs  
au travers du feu & de l'eau pour les sauver ? vous  
n'avez pas besoin d'armée, ni de soldats, ni d'amis,  
ni d'aucun secours étranger ; vous trouverez dans  
vous-mêmes toutes les choses dont vous avez be-  
soin, vous n'avez qu'à le vouloir, en faisant quel-  
que effort ; vous avez dans vôtre cœur & dans vô-  
tre bouche de quoy vous consoler : *Je n'ay point*  
*perdu Dieu de veüe, dit David, l'espérance m'a*  
*donné de la joye.*

*Psal. 76. 3.*

Rien n'agit plus promptement que nôtre mé-  
moire ; souvenez-vous donc de Dieu ; ce souvenir  
vous consolera ; que ce remede est facile & prompt,  
que ce bien-fait est grand ! non seulement le sou-  
venir de Dieu nous fortifie, & nous ôte nôtre  
tristesse, il nous donne même de la joye. Voulez-  
vous que je vous produise encore d'autres témoi-  
gnages de la bonté de Dieu envers les hommes ?  
si vous implorez en gémissant le secours du Sei-  
gneur, dit David, vous serez sauvé : vous voyez  
que le salut est comme attaché aux cris qu'on pousse :  
à peine aurez-vous cessé de parler qu'il vous dira,  
me voici, c'est moy qui viens à vôtre secours. Il  
n'est pas besoin que vous fassiez des presens pour  
voir l'effet de vos demandes ; l'or, l'argent, les  
pierres précieuses, toutes les autres choses dont on  
se sert, pour gagner l'amitié & la faveur des hom-  
mes, sont inutiles pour adoucir le couroux de  
Dieu.

Les crimes des Israélites avoient aigri sa colere ;  
Il avoit dit par la bouche du Prophete Sophonie :  
je rendray leurs chemins deserts, & personne n'y pas-  
sera ; leurs Viles seront abandonnées & dépeuplées ;  
ces terribles menaces consternerent le peuple d'Israël  
& le pénétrèrent d'une vive douleur ; mais un mo-

ment après le Seigneur les consola, & leur fit luire un rayon d'espérance : craignez-moy, corrigez-vous, & vous ne serez point détruits devant ses yeux; il employe des paroles encore plus douces & plus consolantes : le Seigneur dira en ce tems-là, consolez-vous Sion, que vos mains ne deviennent point languissantes; le Seigneur vôte Dieu est avec vous, il vous sauvera, il vous comblera de joye, il vous remettra dans vôte premier état par son amour; il ramassera ceux qui n'en peuvent plus, il sauvera les affligés, il rappellera ceux qu'on a bannis : voila ce que les Saints & la raison vous suggerent, c'est ce que je demande de vous.

Ecoutez ce que la prudence vous dicte, selon l'avis que Salomon vous en donne; ne vous oubliez pas dans le profond abîme de malheurs, où vous êtes tombez; que vôte ignorance ne vous soit pas plus funeste que vôte calamité même. Mes freres l'instabilité des choses humaines est incompréhensible; Dieu se sert de moyens tout opposés pour nous instruire: il a tout créé avec une extrême sagesse; elle n'éclatte pas moins dans le gouvernement du monde & de nos affaires, quoique nous ne pénétrions point dans ses jugemens, & qu'ils soient infiniment élevés au dessus de toutes les veuës de la prudence humaine. La sagesse divine est comme un centre immobile autour duquel roule tout l'Univers d'une manière constante & régulière; mais nous ne sommes pas assez pénétrants pour démêler des mouvemens si justes, & les ressorts de tant d'événemens divers qui nous frappent les yeux tous les jours; les épaisses tenebres qui nous offusquent nous empêchent de pénétrer dans cet abîme des décrets de Dieu; ce sont des

énigmes pour nous, & nous ne pouvons connoître que par conjectures, les raisons pourquoy il nous gouverne de la sorte; soit qu'il veuille humilier nôtre orgueil, & nous faire comprendre combien nous sommes foibles & ignorans, en comparaison de cette sagesse éternelle, soit qu'il veuille nous faire connoître qu'il est nôtre fin & l'unique source où nous pouvons puiser des lumieres pour nous éclairer; ou nous attacher aux biens solides & éternels, après que nous aurons connu l'inconstance & la vanité des biens sensibles.

Tout est sujet au changement, rien n'est stable dans le monde, rien ne demeure long-tems dans une égale situation; ni la joye, ni la tristesse, ni les richesses, ni la pauvreté, ni l'infirmité, ni les forces, ni la bassesse, ni la puissance, ni le present, ni le futur, ni nos affaires, ni celles des autres, ni ce qui est grand, ou ce qui est petit, ni enfin tout ce qu'il est possible d'inventer; ce qui est de constant dans cette inconstance, c'est que toutes les choses du monde sont également sujettes à cette éternelle vicissitude; elles changent de place & de situation à tout moment, elles tournent de tous côtez, & sont dans un mouvement perpétuel; de sorte qu'il y a plus de fonds à faire sur les vents, ou sur des lettres écrites dans l'eau, que sur la félicité humaine. L'envie est attachée à la haute fortune, la compassion suit la calamité. Il y a en cela quelque justice, afin qu'on puisse trouver du soulagement dans ses malheurs, & qu'on ne s'oublie pas dans la prospérité.

C'est agir prudemment que de profiter de ses disgraces, c'est une école où l'on s'instruit en peu de tems; elles nous purifient comme le feu purifie l'or. David s'écrioit au milieu de ses calamitez, *vous m'avez humilié pour mon bien*, parce que ces

état malheureux l'avoit aidé à mieux connoître la Loy de Dieu : il faut imiter S. Pierre , qui se voyant en danger de se noyer , imploroit le secours du Sauveur ; les personnes affligées s'attachent à Dieu , elles se servent de leurs maux , comme d'un moyen pour se faire amis de celuy qui est l'auteur de tous les biens. Une ame affligée n'est pas fort éloignée de Dieu ; nos besoins nous obligent de rechercher celuy qui est en état de donner ; on le méprise , quand on ne manque de rien , & qu'il nous a comblez de bienfaits.

Voilà pourquoy , mes freres , levons les yeux au Ciel en tout tems , & à tous les événemens qui nous arrivent ; ayons toujours bonne espérance , ne craignons rien dans la prospérité , ne nous desespérons pas dans l'adversité ; tandis que la mer est calme , souvenons-nous de la tempête ; au fort de l'orage implorons le secours du Pilote : ne nous laissons point abattre par les afflictions , ne nous réglons point sur la conduite des méchans serviteurs qui servent leur maître lorsqu'il leur fait du bien , & qui se révoltent quand il les corrige. Il arrive souvent que la maladie est préférable à la santé , la sévérité à l'indulgence , & que les châtimens sont plus utiles qu'une grace mal dispensée : réglons-nous en telle sorte , que nous ne nous laissions point accabler par nos malheurs , & que l'abondance ne nous rende pas trop insolens.

Soumettons-nous à Dieu , & aux Puissances établies pour gouverner le monde : soumettons nous les uns les autres à Dieu , parce qu'il est le maître de tout ; aux Puissances à cause de la subordination ; à nos égaux , par charité. Plus les Princes sont doux & commodes , plus devons-nous leur être soumis : ils ne doivent point épuiser leur clémence



à force de pardonner, de peur qu'on ne nous demande compte de leur sévérité dont nous aurons été la cause en excitant la tempête, en faisant souffler les vents, en répandant par tout les tenebres, en mêlant de l'absynthe au miel. C'est une des plus belles & des principales loix que le S. Esprit nous a dictées, lorsqu'il a obligé les valets d'obeir à leurs maîtres, les femmes à leurs maris, l'Eglise à JESUS-CHRIST; ainsi nous sommes obligez d'obeir aux puissances supérieures, non seulement parce qu'on redoute leur colere, mais aussi à cause de la conscience, puisque nous leur devons le tribut; que nos crimes ne nous fassent pas haïr la loy, & craindre la justice vangeresse. Que la crainte nous aide à nous retenir dans nôtre devoir pour mériter les loüanges & les bonnesgraces des Princes. La règle ne ménage que ce qui est droit, & retranche tout le superflu: le même Soleil qui réjoût les yeux sains, blesse les yeux malades. Voulez-vous que je vous cite quelqu'une de nos maximes? il n'y a qu'un seul JESUS-CHRIST, cependant *il est né pour la ruine & pour la résurrection de plusieurs*; pour la ruine des incrédules, pour la résurrection de ceux qui croiront en luy: c'est une pierre de scandale pour les uns, c'est à dire pour ceux qui ne le connoissent point, & qui marchent dans les ténèbres, tels que sont les idolâtres, ou ceux qui s'attachent à la lettre, sans pénétrer le sens; il est pour les autres la pierre angulaire, c'est à dire pour ceux qui s'attachent à la parole divine: ou si vous voulez, il est cette pierre précieuse pour laquelle le marchand avisé donne tout son bien.

Mes freres, si négligeant nôtre devoir, nous trouvons mauvais que les Magistrats nous corrigent, nous faisons la même chose que celuy qu'

LUC. 2. 34.

s'en prendroit au juge du combat , après avoir peché contre les regles de la lice : ou qui reprocheroit à un medecin son ignorance & sa témérité , parce qu'il employe le fer & le feu , pour guerir des maladies dangereuses , & qui ont besoin de remedes violens. Voila ce que j'avois à dire aux sujets pour les consoler , ou pour les instruire ; c'est ce que le devoir de Pasteur exige de moy ; je suis obligé par mon caractere d'avoir l'œil sur mon troupeau , de m'affliger avec ceux qui sont dans l'affliction , de me réjoûir avec ceux qui sont dans la joye.

Que diray-je aux Princes & aux Gouverneurs ? c'est à vous maintenant à qui mon discours s'adresse , car je serois injuste si je me contentois de donner de bons avis à vôtre peuple , & si je cédois lâchement à vôtre puissance & à vôtre autorité , renonçant par honte , ou par crainte à la liberté que donne le christianisme ; ou si je ne songeois qu'à leur utilité sans me soucier de vos intérêts , qui me doivent être chers , préférablement à tous les autres , puisque l'utilité publique dépend du succez de cette affaire ; & je serois bien malheureux d'avoir d'autres sentimens , ou de tenir un autre langage.

Que dites-vous , & que nous dirons-nous les uns aux autres ? me donnerez-vous la liberté de parler ? la loy de JESUS-CHRIST , vous assujettit à mon autorité : j'ay une espece d'empire plus noble & plus excellent que le vôtre : seroit-il juste que l'esprit succombât sous la chair , & que le Ciel cédât à la terre : je ne doute nullement que vous ne preniez en bonne part tout ce que je vas vous dire , puisque vous êtes une des principales brebis de mon troupeau , que le veritable Pasteur a nourrie ,

que le S. Esprit a conduite, que la sainte Trinité a remplie comme nous de ses lumieres. Je ne vous diray que peu de choses : vous partagez avec JESUS-CHRIST l'Empire & l'employ que vous avez ; c'est de luy que vous tenez l'épée, que vous portez, & vous devez plutôt vous en servir pour épouvanter que pour fraper ; n'abusez point du présent qu'on vous a fait : vous êtes l'image de Dieu ; vous ne serez sur la terre que pendant un certain tems, & quand ce terme sera expiré vous entrerez dans une autre vie, après que vous aurez rempli vôtre carrière, ou fini vôtre exil.

Honorez vos semblables, respectez vôtre modele, unissez-vous à Dieu, & n'entrez point dans le parti du Prince du monde ; suivez un maître commode plutôt qu'un tyran insupportable, qui est homicide dès le commencement. Il a fait des blessures mortelles au premier homme, en luy persuadant de violer la loy ; il l'a rendu malheureux, il l'a assujetti à cause du peché aux punitions actives & passives. Vous qui tenez la place de Dieu, souvenez-vous de celuy qui vous a formé, à quoy il vous a appelé, de ce que vous possédez, de quoy vous luy êtes redevable : souvenez-vous que c'est luy qui vous a donné la raison, la loy, les Prophetes, qu'il vous a fait connoître Dieu, & qu'il vous a donné l'espérance de participer aux biens éternels : imitez la bonté & la misericorde de Dieu.

Il n'y a rien de plus divin dans l'homme, que de faire du bien ; il ne tient qu'à vous de vous élever sans peine à la participation des attributs de Dieu, ne négligez pas une si belle occasion. Les uns sacrifient leurs richesses, les autres mortifient

leur chair pour l'assujettir à l'esprit, ils renoncent au monde, & s'exposent à mourir pour JESUS-CHRIST, ils dévoient au Seigneur leurs enfans les plus chers. Vous avez entendu parler du sacrifice d'Abraham, qui offrit à Dieu sans balancer un moment son fils unique, l'objet de toutes ses espérances, & le gage des promesses qu'on luy avoit faites. Nous ne vous demandons point de pareils sacrifices; ayez seulement de la bonté & de l'indulgence, rien n'est plus capable de plaire à Dieu & de le toucher, c'est le plus agreable present que vous luy puissiez faire, & le plus propre à vous mériter ses bienfaits. Mêlez la douceur à vos menaces, laissez entrevoir un rayon d'espérance. On voit souvent des effets admirables de l'indulgence, parce qu'on est engagé par pudeur à être reconnoissant: lorsque ceux qui ont l'occasion & le pouvoir de se vanger pardonnent; ceux à qui l'on pardonne de la sorte sont confus d'un procédé si honnête & si obligeant.

Ne faites rien qui vous rende indigne de l'autorité que vous avez entre les mains; ne fermez point l'entrée à la miséricorde dans votre cœur; que rien ne vous empêche d'être facile & commode, ni le tems, ni le Prince, ni la crainte, ni l'espérance d'une plus grande dignité, ni la témérité, ni l'importunité à qui tout cede. Rendez-vous digne des bontez de Dieu pour le tems à venir, soyez misericordieux afin qu'il vous fasse miséricorde. Personne ne s'est jamais repenti d'avoir fait les premiers presens à Dieu; il rend libéralement ce qu'on luy prête; il ne se contente pas de combler de biens célestes ceux qui luy donnent, il leur prodigue quelquefois les biens temporels; ce sont comme autant de gages des promesses qu'il leur a

396 SERMON XVII. DE S. GREGOIRE ;  
faites pour l'avenir. Attendez encore un peu , le monde passera , la comédie finira bien-tôt ; faisons un bon usage du tems , achettons des biens éternels avec des biens périssables.

Nous sommes tous exposez aux châtimens , cette masse de terre que nous portons est chargée de dettes ; oublions les péchez des autres , afin qu'on ait de l'indulgence pour les nôtres ; pardonnons si nous voulons qu'on nous pardonne. Vous voyez dans l'Evangile l'Histoire de celuy qui devoit beaucoup de talens , à qui on remet cette grande dette , parce qu'il avoit affaire à un maître facile & commode ; il n'eut pas pour son compagnon la même bonté qu'on avoit eue pour luy , car il avoit l'esprit servile ; il ne luy fit pas le même traitement pour une dette modique , qu'on luy avoit fait à luy pour une dette tres-considerable ; si rien n'étoit capable de le toucher , il devoit du moins suivre l'exemple de libéralité qu'on luy avoit montré. Son procédé dur aigrit la colere du maître : je ne vous parleray point des autres circonstances de cette Histoire ; je me contenteray de vous dire , que si nous voulons être doucement traitez dans l'autre monde , quand il faudra rendre compte de nôtre vie , il faut que nous soyions doux & faciles en celuy cy.

Que répondez-vous à ces raisons ? sont-elles capables de vous persuader ? vous avez souvent témoigné beaucoup d'empressement pour mes discours , vous qui êtes le plus illustre de tous les Gouverneurs , plût-à-Dieu qu'il me fût permis d'ajouter , que vous êtes aussi le plus commode & le plus clément : vous présenteray-je mes cheveux blancs , au lieu de requête , & ce sacerdoce que j'ay rempli sans reproche pendant un si grand nombre d'années ? ministere que les Anges , ces esprits purs , & qui servent

Dieu avec tant de pureté honnoient. Ces raisons ne vous touchent-elles point ? diray-je encore quelque chose de plus fort ? ma douleur m'inspire de la hardiesse, je vous présente JESUS-CHRIST, ses aneantissemens, ses souffrances, sa croix, ses clous, par lesquels il nous a délivrés de nos péchez, son Sang, son Tombeau, sa Résurrection, son Ascension ; cette Table où nous approchons pour communier, le sacrifice, & cet adorable mystere qui nous élève au Ciel.

Si chaqu'une de ces choses en particulier ne vous persuade pas suffisamment, elles doivent le faire toutes ensemble. Accordez-nous la grace que nous vous demandons, accordez-la aux prieres de l'Eglise & de cette grande assemblée de fides, qui vous prient de concert avec moy, & qui m'ont député pour vous adresser la parole, croyant que vous y auriez plus d'égard, à cause de la déférence que vous avez pour moy. Efforcez-vous de nous surpasser en bonté, je vous presente devant Dieu & devant les Anges du Ciel mes supplians ; honorez ma fidelité en cette occasion, afin qu'on vous honnore dans des affaires plus importantes. Vous avez dans le Ciel un maître, il vous jugera comme vous jugerez ceux qui sont soumis à votre juridiction : plût-à-Dieu que nous soyions traités avec douceur dans cette vie-cy & dans l'autre, par la grace de nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, à qui la gloire, l'empire, l'honneur, le royaume appartiennent, & au Pere & au S. Esprit dans les siècles éternels, Amen.



## SERMON XVIII.

*Panegyrique de S. Cyprien Martyr.*

**N**ous avons pensé oublier Cyprien , quelle perte pour nous ! à peine y faîtes-vous réflexion , vous qui avez tant de vénération pour ce grand homme , & qui honnorez tous les ans sa mémoire par des fêtes & des assemblées. Quand nous mettrions tout le monde en oubli , pourrions-nous oublier Cyprien ? il faut se souvenir toujours des gens de mérite & de vertu , sur tout quand ce souvenir est utile , & qu'il est comme une marque de piété. Aquitons-nous de ce devoir avec usure , si toutefois nous avons de quoy le remplir parfaitement , & que nôtre indigence n'empêche pas l'effet de nôtre bonne volonté. Quelque pauvres que nous soyions , je ne doute nullement que ce grand homme dont la sagesse égaloit la générosité , n'excuse nôtre indigence & nos retardemens , pourveu que nous remercions Dieu de ce que nous n'avons pas entierement oublié cette fête : préparons-nous donc à la célébrer. Que Dieu qui pese tout avec des balances si justes a bien ménagé nôtre retour ; après avoir gardé le silence si long-tems , c'est bien à propos que je le romps aujourd'huy en l'honneur des Martyrs , & que je quitte le repos & la retraite pour avoir part au banquet spirituel.

J'avois , mes enfans , un desir extrême de vous voir , je ne doute nullement que vous n'eussiez pour moy un empressement pareil , admirez ma sincérité , je vous dis naïvement ce que je pense , & je me fais comme la caution de l'amitié que vous me portez :

nous avons été séparés jusqu'à maintenant , & nous nous sommes rassemblés pour mieux connaître le desir que nous avons réciproquement de nous voir , à-peu-près comme les peintres compasent les distances des tableaux. Un commerce de peu de jours suffit pour réveiller la mémoire , sur tout quand on a le cœur disposé à l'amour , ou à imiter la bien-veillance de Dieu envers les hommes. Pourquoi ne serions-nous pas de véritables disciples de JESUS-CHRIST , qui a pris la forme d'un esclave pour nous sauver , & pour nous rendre les droits que nous avons sur le Ciel ? pourquoy n'aurions-nous pas les uns pour les autres une amitié sincère , unis en esprit par les liens d'une véritable paix , en quoy consiste le mystère principal de la Loy & des Prophetes. Nous jouissons maintenant de ce rare bienfait , puisque nous nous donnons des marques d'une si parfaite réconciliation : l'amour ne sçauroit souffrir de retardement ; l'espace d'un jour paroît un siècle à ceux qui ont de violens desirs.

C'est encore une circonstance notable , de ce que nous n'aïons point attendu après la fête pour nous réconcilier , ce retardement nous auroit empêché de nous assembler pour la solemnité des Martyrs ; & de jouir du plaisir que nous goûtons. J'avoüe de bonne foy que je n'ay gueres d'empressement pour toutes les choses du monde ; j'ay renoncé à tous les autres desirs , depuis que je me suis rangé sous l'étendart de JESUS-CHRIST ; ce qui flatte les autres ne me touche point ; les richesses temporelles qui sont sujettes à tant de révolutions , les plaisirs des sens , la bonne-chère , qui est comme la mere de l'insolence , les habits pompeux & commodes , l'éclat des diamans , la douceur des con-



400 SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE ;  
certs qui sont une espece d'enchantement , les  
odeurs exquisés qui affoiblissent la force de l'ame ,  
les applaudissemens du théâtre & de la populace ,  
qui inspirent la fureur , tout cela je l'abandonne  
sans regret à ceux qui en sont entêtez , aussi-bien  
que toutes les choses qui ont amusé mes premieres  
desirs & mes premiers affections , & qui m'ont été  
si funestes. J'ay beaucoup de compassion de la fo-  
lié de ceux qui s'attachent à des objets si frivoles ,  
qui s'en laissent gourmander , qui deshonnorent  
la noblessé de leur ame , par des desirs si bas  
& si indignes , & qui s'abandonnent à des choses  
fragiles & périssables avec autant d'emportement  
que si elles étoient constantes & durables.

Je n'ay plus d'empressement que pour une chose ;  
ce desir est fort vif , & je ne fais nul effort pour  
l'éteindre : les honneurs qu'on rend aux Martyrs  
me touchent ; je me réjouis du sang qu'ils ont ré-  
pandu , leurs combats & leurs victoires me servent  
de couronne ; je m'attribuë en quelque façon leur  
gloire , en m'appropriant leurs actions héroïques.  
Il est juste d'honorer la mémoire de tous les Mar-  
tyrs , & de nous disposer à publier & à écouter  
leurs loüanges , persuadez que tous les autres com-  
bats doivent céder aux leurs. Quoy-que plusieurs  
motifs nous engagent à mener une vie plus régu-  
liere , & nous portent à la vertu , la raison , la  
loy , les Prophetes , les Apôtres , les souffrances de  
JESUS-CHRIST qui est le premier & le modele  
des Martyrs , qui s'est laissé attacher à la croix , pour  
faire mourir le peché , pour vaincre le serpent , pour  
sanctifier l'arbre , pour triompher du plaisir pour  
sauver Adam , & pour rendre à l'image de Dieu  
qu'il portoit , sa premiere beauté , que le peché avoit  
entierement desfigurée ; quoy-que ces motifs soient  
fort

fort pressants, cependant l'exemple des Martyrs a encore plus de force, pour nous affectionner à la vertu: ces holocaustes doüez de raison, ces victimes parfaites, ces offrandes si dignes de Dieu, & qui luy sont si agréables, ces témoins de la verité, ces ennemis du mensonge, ces hommes incomparables qui ont perfectionné la loy, banni l'erreur, aboli les vices, détruit le peché, éclairé le monde.

Cyprien dont le nom & la vie me sont si vénérables, je vous choisis entre tous les autres pour vous honorer; il ne faut nullement craindre que les Martyrs ayent de la jalousie les uns des autres: le souvenir de vos vertus me touche, & me fait verser des larmes de joye; il me semble que je participe à vôtre martyre, & que je suis le compagnon de vos combats. Soit que vôtre érudition, ou vôtre éloquence m'attache à vous, cette éloquence qui vous élevoit autant au dessus des autres hommes, que la raison nous relève au dessus des bêtes; car il arrive je ne scay comment, que les mêmes études & la même profession lient les hommes & les affectionnent les uns aux autres, à-peu près comme fait la proximité du sang soit que vôtre changement si subit qu'on ne peut assez louer, & qui n'a point d'exemple, m'inspire pour vous ce sentiment.

On revoit avec plus de plaisir le Soleil sortant d'un nuage qui le déroboit à nos yeux; on goûte mieux la douceur du Printems après la tristesse de l'Hyver; quand l'orage & les vents sont apaisez, le calme plaît infiniment, on a du plaisir à voir la mer tranquile qui se joüe contre les rivages.

Vous qui sçavez déjà les aventures de Cyprien; vous serez bien-aises que je vous en rafraîchisse la mémoire; ceux qui les ignorent me sçauront bon

462 SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE,  
gré que je les instruis d'un fait si mémorable,  
& qui fait tant d'honneur au Christianisme. Cyprien qui étoit autrefois l'honneur de Carthage,  
& dont le nom honnore maintenant tout l'Univers,  
cet homme si illustre par ses richesses, par ses dignitez, par sa naissance, puisque le rang de Sénateur qu'il occupoit est une marque certaine de sa noblesse, commençoit alors à entrer dans le plus bel âge de la vie; c'étoit un ouvrage parfait de la nature, également habile dans toutes les autres sciences & dans la Philosophie; on ne sçavoit ce qu'on devoit le plus admirer en luy, ou cette étendue de connoissances, ou la perfection avec laquelle il possédoit chaque science en particulier; & pour m'expliquer plus nettement, il surpassoit les uns par la multitude des connoissances qu'il avoit; il surpassoit les autres par la sublimité de sa science; mais de quelque côté qu'on l'envisageât il étoit supérieur à tout le monde.

Les livres qu'il a composez sont des marques de sa profonde érudition; la plupart de ses ouvrages regardent nôtre doctrine, il s'est appliqué à la défendre, depuis que Dieu qui fait tout pour le mieux l'eût converti, & qu'il eût assujetti sa folie à la raison. Je ne sçay plus quelle route je dois suivre en parlant: je crains d'être trop long, & de dire des choses hors de propos, si j'entre dans le détail de toutes les actions de Cyprien; si j'en oublie une partie, je crains de faire tort à ceux qui m'écoutent. Pour garder quelque mesure, en accommodant la briéveté du tems à l'avidité des auditeurs; voici le parti que je prens; je passeray ce que tout le monde sçait, pour instruire ceux qui ne sçavent pas toutes les circonstances de cette Histoire, si toutefois on en peut rencontrer qui les

## EVE'QUE DE NAZIANZE.

ignorent : ceux qui les sçavent les apprendront aux autres , afin qu'ils profitent également , les uns en enseignant , les autres en se laissant instruire , car je suis persuadé qu'il ne faut que se souvenir de ce grand homme , pour se sentir enflammé du desir de la vertu. Je choisiray une ou deux de ses actions héroïques pour vous en faire le récit , elles sont de telle nature , qu'on ne peut les passer sous silence quand on le voudroit.

Je vous diray quelle a été d'abord sa conduite , comment Dieu l'a appelé , quelle route il a suivie pour se sauver , & comment il a embrassé un genre de vie plus saint & plus parfait. C'est mal raisonner , & avoir des pensées trop basses de croire qu'on diminue la gloire des Martyrs , en racontant des choses qui ne sont point à leur louange : sur ce principe , S. Paul ne seroit gueres recommandable , il faudroit mettre S. Matthieu & S. Cyprien au rang des scélérats ; puisque l'Apôtre fait mention du zèle qu'il avoit pour la loy , & des persécutions qu'il faisoit aux Chrétiens , pour faire mieux comprendre par cette opposition la bonté de Dieu à son égard ; S. Matthieu avoue de bonne foy qu'il a été banquier avant que d'être disciple de JESUS-CHRIST ; S. Cyprien fait un long détail des desordres de sa vie : cet aveu sincère de ses crimes luy tient lieu d'offrande envers Dieu ; c'est un motif d'espérance pour ceux qui ont la pensée de renoncer à leurs vices , & de changer leur vie déréglée.

Quels étoient les dérèglemens de Cyprien ? écoutez ; il adoroit les démons ; il renonça à ce culte pour se faire disciple de JESUS-CHRIST. Ce cruel persécuteur des Chrétiens devint le plus infatigable défenseur de la foy. Il rompoit toutes nos mesures par ses paroles & par ses actions , également

404 SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE ;  
redoutable de quelque côté qu'on l'envisageât. Il  
se sacrifia entièrement dans la suite , pour soutenir  
notre parti. Quel ascendant & quelle réputation  
ne luy donnoit point l'art magique où il étoit tres-  
habile ? son intempérance & sa débauche fortifioit  
le penchant qu'il avoit au vice ; on connoît assez  
la force de cette passion , qui abrutit les plus sages ,  
& qui les rend comme furieux. Voici le point prin-  
cipal de la vie de Cyprien , faites-y réflexion , de  
peur que ses premiers égaremens ne vous entraînent  
dans le plaisir ; j'espère que la suite de son histoire  
vous inspirera l'amour de la pudeur.

Il y avoit à Carthage une jeune fille de famille  
Patricienne , & doiïée de toutes les vertus : écoutez  
jeunes personnes , réjouiïsses-vous du récit que je vas  
vous faire ; & vous qui joignez la pudeur à la li-  
berté du mariage , ce discours vous regarde égale-  
ment ; la beauté de celle dont je parle charmoit  
tous ceux qui la regardoient , sa principale gloire  
venoit de ses vertus intérieures : cette chaste épouse  
de JESUS-CHRIST , cette beauté cachée , cette  
statuë vivante , cette victime qui ne redoutoit point  
les mains sacrileges , ce temple inaccessible , ce  
jardin fermé , cette fontaine scellée n'étoit réservée  
que pour Dieu seul. Cyprien se trouva tout d'un  
coup embrasé d'un amour violent pour cette jeune  
fille ; je ne sçay par quelle aventure , car elle vi-  
voit dans une grande réserve , & sa retenue étoit  
extrême. Les yeux curieux & insolens ne respectent  
rien , la veuë est le sens le plus vif & le plus avide ;  
non seulement Cyprien fut épris de l'amour de  
Justine , il mit encore tout en usage pour tenter sa  
pudeur : quelle extravagance , quelle folie ! il se  
flata de la séduire ; quelle étoit son impudence de  
s'embarquer dans une si honteuse entreprîse ! le

ſéducteur qui luy inspira un deſſein ſi criminel , c'eſt le même qui ſe gliffa dans le Paradis terreſtre pour tenter le premier homme , qui inventa tant de maux pour tourmenter Job , qui tenta JESU-CHRIST, quoy-qu'il ne fût ſuſceptible d'aucune tentation ; mais il le prenoit comme un homme du caractère d'Adam , & il eſpéroit d'en triompher , ne ſçachant pas que l'humanité étoit ſou-tenüe de la Divinité.

Faut-il donc ſ'étonner qu'il ſe ſervit du miniſtere de Cyprien pour tenter une fille ſi pure & ſi chaſte ? le démon la ſollicitoit & faiſoit l'office de ces femmes prostituées , qui prennent le honteux employ de ſéduire de jeunes perſonnes en leur ménageant d'infâmes plaiſirs. Ces eſprits révokez & envieux , font tous leurs efforts pour inspirer aux hommes un amour ſenſuel , parce qu'ils ſont bien-aiſes d'avoir des compagnons de leur malheur. Cyprien pour récompenser les démons de leurs ſoins leur immoloit pluſieurs victimes & leur faiſoit ſouvent des ſacrifices , c'étoit la récompense des bons-offices qu'ils luy rendoient. Cette jeune fille apperçeut bien-tôt le deſſein qu'on avoit ſur-elle , & les pieges qu'on luy tendoit : les ames pures & céleſtes ſ'apperçoivent aiſément des embûches des démons , quelque rufez qu'ils ſoient , & quelque addreſſe qu'ils ayent pour faire réüſſir leurs deſſeins. Quel parti & quelle réſolution prend-elle pour rendre vains les efforts du tentateur ? deſeſpérant du ſucces des autres remedes , elle ſe jette entre les bras de Dieu , & implore le ſecours de ſon époux pour la défendre contre un amour ſi déteſtable : cet époux avoit délivré autrefois Suzanne du danger d'une mort certaine , & de la tyrannie de deux vieillards effrontez, il avoit protégé Têcle contre les pourſuites

406 SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE,  
d'un amant, & d'un pere qui la tyrannisoit. Quel  
est cet époux? c'est JESUS-CHRIST, qui com-  
mande aux esprits; qui soutient ceux que les flots  
sont prêts d'engloutir, qui marche sur les eaux,  
qui précipite dans la mer une légion de démons,  
qui retire d'une fosse profonde un homme de  
bien qu'on avoit exposé aux lions, pour en être  
dévoreré; qui conserve dans le ventre d'un mon-  
stre marin un Prophete fugitif, qui empêche des  
enfants d'être brûlez dans la fournaise de Baby-  
lonne.

Justine fortifiée par le souvenir de tant de pro-  
diges, s'adresse encore à Marie, & la prie de la  
protéger dans le peril où elle étoit; elle jeû-  
na, elle couchoit à terre pour diminuer les at-  
traits de sa beauté, qui étoit un piège dange-  
reux, & pour éteindre le feu de la concupis-  
cence, ou pour se rendre Dieu propice par sa  
mortification, car rien n'est plus capable de le  
fléchir; il se laisse attendrir par les larmes que  
verse la pénitence. Je ne doute nullement que  
vous n'ayiez beaucoup de curiosité d'apprendre  
la suite de cette Histoire: vous vous interessez  
dans l'aventure de cette jeune fille & de son a-  
mant; vous craignez que cet amour n'ait eu une  
fin tragique, & qu'il n'ait été funeste pour tous les  
deux. Consolez-vous, cet amour servit de disposi-  
tion à la Foy, Cyprien fut adopté par JESUS-  
CHRIST, tandis qu'il faisoit tous les efforts pour  
engager Justine à l'épouser; la lumiere de la verité  
éteignit le feu de l'amour sensuel. Vous voulez sca-  
voir le dénouement de ce Mystere, voicy l'endroit  
le plus agréable de ce recit. La Vierge remporte  
la victoire, le démon est mis en fuite, il avoué  
sa défaite à l'amant qui le méprise à cause de son

impuissance, mais il se vangea sur le champ de celui qui le méprisoit. Il entra dans le corps de Cyprien qui l'adoroit, afin que ce mal, fit cesser un mal plus dangereux, & que cette fureur calmât les saillies d'une autre fureur plus criminelle. Les paroles, & les prieres de la Vierge le chasserent, il s'en prend à celui qui l'avoit mis en œuvre, & l'attaque vivement: quel prodige! il s'élança dessus, comme un trait qui rejailloit sur celui qui l'a poussé, il tâcha de l'étrangler, il le tourmente comme un autre Saül.

Que fait cet amant insensé, & ce sage possédé; il cherche un prompt remède à son mal, & il le trouve; on est ingénieux pour se tirer d'un mauvais pas; il implore le secours du Dieu que la Vierge adoroit, il a recours à cette protection comme Saül à la harpe de David, qui appaisoit le démon par son harmonie; la Foy de Cyprien chassa le malin esprit; sa blessure le guérit de son profane amour, qui se changea dans un amour plus légitime. Ce prodige parut si nouveau à l'Evêque, qu'il ne pouvoit se résoudre à le croire, il rejettoit comme une fable mal-inventée, ce qu'on luy disoit de Cyprien, qu'il avoit embrassé le Christianisme; quoy—que cette Religion comptât parmi ses enfans des personnes de toute sorte de caractères.

Cependant Cyprien se convertit de bonne foy; & pour montrer que sa conversion étoit sincère, il brûla en public ses livres de magie, & se défit de ce trésor d'impiété, il avoua sa folie, & l'impotence de ses enchantemens, qui n'avoient pû éteindre les flâmes de l'amour dont il étoit tourmenté, il s'attacha à Dieu, & renonça pour toujours aux démons. Quel merveilleux effet de la



408 SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE ;  
grace ! un amour criminel , & le malin esprit conduisirent Cyprien à Dieu , qui le mit au nombre des brebis du troupeau sacré ; on m'a raconté qu'il demanda avec de grandes instances qu'on luy donnât le soin de balayer l'Eglise , afin de dompter son orgueil par ces exercices d'humilité. On le fit Pasteur dans la suite , & il remplit son ministère avec tout le zele , & tout l'éclat qu'on en pouvoit attendre. On ne luy confia pas seulement l'Eglise de Cartage & celle d'Afrique , il eut l'inspection sur toutes les Eglises d'Occident ; peu s'en faut qu'il n'eût encore la conduite de toutes les Eglises d'Orient , du Midy , & du Septentrion ; sa réputation fut universelle , tout le monde l'admiroit également , & l'on peut dire avec justice , que Cyprien nous appartient en quelque maniere.

Voilà les miracles , & les prodiges que Dieu opere , ce Dieu qui conduisit Joseph en Egypte , & qui se servit pour ses desseins du crime de ses freres , qui le vendirent ; il éprouva sa vertu par les pieges que luy tendit une femme pour le séduire ; la sagesse avec laquelle il distribua les bleds de Pharaon le rendit fameux ; il l'instruisit par le moyen des songes , afin de le mettre en crédit dans un pais si éloigné , pour luy attirer l'estime du Prince , & pour le faire le Chef d'un grand peuple : c'est en faveur de ce peuple que l'Egypte fut affligée de tant de maux , que la mer ouvrit ses flots , que le pain tomba du Ciel , comme la pluie , que le cours du Soleil fut retardé , que la terre de promesse fut partagée au sort :

La sagesse divine prend de loin ses mesures , & conduit les choses à leur fin par des moyens qui paroissent tout opposez , afin que ces événemens surprennent davantage les hommes. Ce que je

viens de vous exposer à la gloire de Cyprien suffit pour un parfait éloge ; j'ay encore tant de choses à vous dire sur ses autres vertus, qu'il n'en faudroit pas davantage, pour composer son panegyrique, & pour effacer la gloire de tout le monde : je passeray sous silence le mépris qu'il faisoit des richesses & du faste, la mortification, la pureté si opposée à ses anciennes cupiditez, la modestie de ses habits, la gravité de son extérieur accompagnée de tant d'humanité, également éloignée de la bassesse, & de la fierté, tant de nuits qu'il a passées sans dormir, couché sur la dure ; quoy-qu'il se soit appliqué fort tard à ce genre de vie, il surpassa bientôt ceux qui l'avoient devancé. Je ne parleray point de son érudition, ny de son éloquence, dont il se servit pour instruire tout le monde, & pour abolir l'ignorance où l'on vivoit de la saine doctrine : pour établir le Mystère de la tres-sainte Trinité, que quelques-uns divisoient, & que d'autres diminuoient ; il rétablit la vérité de ce dogme, joignant l'unité avec la Trinité. Pour ne point vous fatiguer par un trop long détail, je finiray ce discours, après vous avoir dit de quelle maniere Cyprien termina sa vie.

L'Empereur Dece étoit transporté de fureur contre les Chrétiens, il imaginoit de nouveaux genres de supplices pour les tourmenter, il leur faisoit encore des menaces plus cruelles ; il s'étoit mis en tête de les exterminer, & de surpasser en cruauté tous les tyrans qui l'avoient précédé ; il avoit un desir extrême de triompher de Cyprien, s'il ne pouvoit vaincre tous les Chrétiens, se flattant que cette victoire luy seroit d'autant plus glorieuse, qu'il étoit infiniment élevé au dessus des autres ;

410 SERMON. XVIII. DE S. GREGOIRE,  
par sa pieté & par sa reputation. Ce Prince cruel  
ne se contentoit pas de triompher des Chrétiens;  
il vouloit encore abolir la Philosophie, & toutes  
les sciences, persuadé qu'un des meilleurs moyens  
pour reussir en ses projets étoit de condamner au  
silence tous les sçavans, & de les exiler, après les  
avoir mis hors d'état de parler, & de se défen-  
dre. Ce dessein impie étoit l'effet d'une fine-  
politique, qui pouvoit avoir tout le succez que  
le tyran prétendoit, comme on le vit par l'évé-  
nement.

Cyprien résista avec un courage invincible à  
tous les assauts qu'on luy livra, comme un rocher  
résiste aux flots qui le battent, il fut enfin con-  
damné à l'exil: ce grand homme ne s'applaudis-  
soit nullement de voir qu'on le ménageoit de la  
sorte, il ne comptoit point pour une faveur de ce  
qu'on luy avoit sauvé la vie; il croyoit que l'af-  
front qu'on luy faisoit mettoit son ame en danger,  
au lieu de mettre son corps en seûreté, s'il s'a-  
bandonnoit au repos, & à l'oïseté, & s'il né-  
gligeoit le salut de ses freres qui étoient dans des  
périls extrêmes, parce qu'ils n'avoient personne  
qui pût les instruire à bien combattre, ou les en-  
courager. Rien ne relève plus le courage de ceux  
qui entrent dans la carrière de la vertu, qu'un  
discours soutenu & animé. Quelque éloigné que  
fût Cyprien, il étoit comme présent par son es-  
prit, il combattoit avec ceux qui combattoient;  
ceux qu'il ne pouvoit exhorter de vive-voix, il les  
encourageoit par ses lettres. L'éloignement ny l'exil  
n'empêchoient pas qu'il ne composât des discours  
fort touchans, qui étoient des marques naturel-  
les de sa vertu & de sa pieté; il encouragea par  
ses lettres plus de Chrétiens à souffrir le martyre,

que ne purent faire ceux qui les exhortoient en personne.

Il leur représentoit qu'il ne falloit pas préférer sa patrie, sa famille, les richesses, les dignitez, tout ce que l'on peut espérer dans le monde, & qui dure si peu, à la vérité, & aux récompenses que Dieu réserve dans le Ciel à ceux qui combattent pour la vertu. Il leur disoit que le meilleur négoce qu'on pouvoit faire, étoit de donner un peu de sang, pour acheter le Ciel, & de changer des biens perissables avec la gloire éternelle; que la Jerusalem céleste étoit la patrie de tous les grands hommes; que la véritable noblesse consistoit à conserver l'image de Dieu, dans sa pureté & dans son intégrité; que nous devions tâcher d'imiter nôtre modèle, autant que la foiblesse humaine le peut permettre; que le plus haut point de puissance où nous pouvions atteindre, étoit de triompher de ce tyran injuste qui nous opprime, & de ne point laisser abbatre nôtre courage dans les combats que l'on nous livre pour la Foy, où le vice est aux prises avec la vertu, où le monde fragile, & inconstant dispute contre le Ciel, & Bélial contre JESUS-CHRIST; qu'il falloit dans cette espece de combat mépriser le feu, les épées, les bêtes les plus féroces, la faim, les larmes, & les gemissemens de ses amis, & les regarder comme un piège dont le démon se sert pour nous séduire & franchir tous les obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu.

C'étoient les résolutions, & les conseils qu'il inspiroit aux Fideles, mais il les animoit encore plus par son exemple, que par ses paroles: il regardoit toutes les choses du monde comme des ordures, pourveu qu'il pût gagner JESUS-CHRIST.

**LE SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE;**  
Tels étoient les sentimens de Cyprien, & les discours qu'il employoit pour encourager ses freres, à défendre la gloire de JESUS-CHRIST au peril de leur vie. Quelle a été la récompense de son zèle? après avoir envoyé au Ciel tant de Martyrs avant luy, & après avoir souffert luy-même une infinité de tourmens, il donna sa tête, pour obtenir la palme du Martyre: c'est ainsi que Cyprien se présenta à JESUS-CHRIST, cet homme qui s'étoit rendu si fameux par la pieté; mais qui fut encore plus illustre par son impiété, ce Heros qui de persécuteur devint conquérant, n'est pas moins admirable par sa conversion, que par sa vertu. Il n'est pas moins glorieux de changer de vie, pour embrasser la pieté, que d'avoir toujours été homme de bien; le premier marque de la prudence & de la fermeté, l'autre n'est quelquefois qu'un effet de l'habitude, dont on voit souvent des exemples; mais il est rare de quitter le vice quand on y est engagé, pour se ranger du parti de la vertu.

Voilà l'histoire de la vie, & des combats de Cyprien; je m'arrêteray encore quelque tems sur cette matiere, pour nous rendre dignes de la protection du saint Martyr après sa mort, si l'on peut user de ce terme, & si c'est mourir que d'aller jouir de Dieu, d'être délivré de sa prison, de voir l'accomplissement de tous ses desirs, après qu'il eut terminé sa carrière, on vit un prodige qui répondoit assez à la sainteté de la vie qu'il avoit menée. Le nom de Cyprien s'étoit rendu célèbre, non seulement parmi les Chrétiens, mais aussi parmi les idolâtres, car la vertu est également recommandable à tout le monde: on ne sçavoit ce que son corps étoit devenu; ce tresor fut long-

tems caché dans la maison d'une Dame tres-vertueuse & tres-fervente, soit que Dieu voulût honorer sa vertu par ce dépost, soit qu'il voulût nous éprouver, & voir l'inquietude que nous témoignions d'être privez de ces précieuses Reliques. Enfin ne voulant pas nous affliger davantage, ny donner à une seule personne un bien qui appartenoit au public, il manifesta le lieu où le corps du Martyr étoit caché; cette révelation fut faite à une sainte femme. Dieu se servit autrefois du ministère d'une femme, pour donner la vie à JESUS-CHRIST; ce furent des femmes qui apprirent aux disciples la premiere nouvelle de sa Résurrection; ainsi des femmes découvrirent le lieu où étoit le corps de Cyprien, & livrerent au public ce thrésor qui luy appartenoit; c'est le dernier des prodiges, que Cyprien opera, & c'est ainsi que ce corps qui ne devoit point demeurer toujours dans les ténèbres parut en public.

Je vous ay dit ce que j'ay cru devoir vous dire à la gloire de Cyprien; je ne sçais si je devois vous faire un plus long Panégyrique de ses vertus; quelque vaste, & quelque étendu que fût mon discours, il ne pouvoit répondre à l'idée & à l'estime qu'on a de son mérite: j'ay fait cette harangue dans le dessein de luy rendre une partie des honneurs que nous luy devons. C'est à vous maintenant à faire le reste, & à suppléer ce qui manque à mon discours, en offrant vos présens au saint Martyr. Si vous avez de la Foy, vous devez être persuadez que les cendres de Cyprien opereront en vôtre faveur de grands prodiges, elles vous aideront à chasser les démons, elles gueriront vos maladies, elles vous apprendront l'avenir. Ceux qui en ont déjà fait l'expérience, & qui nous ont découvert

114 SERMON XVIII. DE S. GRÉGOIRE,  
ce miracle pour en instruire la posterité, le sçavent assez.

Je vous conseille de faire à Cyprien des offrandes encore plus considerables, si vous avez un véritable zèle pour sa gloire; appliquez-vous à mortifier vôtre corps, à élever vôtre esprit, évitez le vice, profitez dans la vertu, que les Vierges luy présentent leur maturation, que les femmes mariées fassent paroître qu'elles ont plus d'empressement pour la pieté que pour leurs parures, & pour leur beauté; que les jeunes gens se servent de tout leur courage pour dompter leurs passions, que la sagesse, & la prudence éclatte dans les vieillards, que les Magistrats fassent paroître leur équité dans l'établissement des Loix: les soldats de la douceur dans la licence des armes; que les discours de ceux qui s'appliquent aux sciences soient réguliers, & conformes à la raison, que les Prêtres témoignent leur zèle, pour la discipline, que le peuple soit obéissant & soumis, que ceux qui sont dans l'affliction se consolent; ceux à qui la fortune rit, qu'ils soient modestes, que les riches soient liberaux, que les pauvres soient reconnoissans, enfin que tous pour honorer le triomphe de Cyprien fassent une guerre déclarée au tyran du monde, ce cruel persécuteur, pour le mettre hors d'état de nous attaquer à découvert, ou de nous tendre des pieges; qu'il ne nous fasse point de blessures dans les ténèbres, qu'il ne nous séduise point, comme un Ange de lumiere, pour nous précipiter dans le malheur éternel.

C'est une chose bien funeste, que d'être pris par les yeux, d'être blessé par la langue, d'être séduit par les oreilles, de sentir les transports de la colere, d'être flatté par le goust, de se laisser

amollir par le toucher, & de mourir par les mêmes armes qui étoient faites pour nous sauver; armons-nous du bouclier de la Foy, pour résister au démon, & pour rendre vaines toutes les ruses; afin qu'après avoir combattu avec les Martyrs, & remporté la victoire avec JÉSUS-CHRIST, nous entendions cette voix consolante, *Venez vous qui avez été bénis par mon Pere, possédez comme vôtre heritage, le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. C'est-là que les Bien-heureux se réjouiront éternellement, dans la contemplation parfaite de la Divinité, que nous ne voyons maintenant qu'en énigme, & en figure.*

C'est ainsi qu'il faut honorer Cyprien, ce culte luy sera plus agréable que tous les honneurs que vous luy puissiez rendre. Ce sont les vertus qu'il a pratiquées tandis qu'il conversoit parmi les hommes; c'est ce qu'il vous recommande par ma voix; ne méprisez pas, je vous conjure les avis que je vous donne, si vous avez quelques égards, pour la constance qu'il a fait paroître au milieu des tourmens, & des combats qu'il a livrez pour la vertu, ou si vous avez quelque considération pour moy, qui tiens la place de son Ambassadeur auprès de vous.

Homme divin & incomparable, je vous ay sacrifié les prémices de mon éloquence, c'est le prix que vôtre doctrine & vos combats ont mérité; bien différent de cette branche d'olivier qu'on donnoit aux Jeux Olympiques, ou des pomes, & de ces bagatelles de Delphes, ou du pin de l'Isthme, ou de l'ache de Némée, dont on ornoit autrefois les jeunes gens, qui remportoient la victoire; rien ne convient mieux qu'un discours aux véritables



16. SERMON XVIII. DE S. GREGOIRE;  
adorateurs du Verbe ; si l'éloge que je viens de  
faire de votre érudition , & de vos combats ré-  
pond à votre gloire , j'en suis redevable au Verbe.  
Jetez sur nous du haut du Ciel un regard propi-  
ce , aidez-nous à régler nôtre vie & nos paroles ;  
inspirez le Pasteur de ce troupeau , détournez les  
loups dangereux , ces empoisonneurs & ces mau-  
vais interprètes des syllabes & des paroles ; dis-  
posez-nous à avoir une connoissance plus claire ,  
& plus parfaite de la sainte Trinité , que vous con-  
templez maintenant , que nous adorons , & à qui  
nous rendons nos devoirs ; Dieu nous fasse la grâce  
que nous en jouissions pleinement à la fin de nô-  
tre vie , en JESUS-CHRIST Nôtre Seigneur , à qui la  
gloire , l'honneur , l'empire appartiennent dans les  
siècles éternels.

---

## SERMON XIX.

*Oraison funebre de son pere en presence de  
Saint Basile.*

**H**OMME de Dieu , serviteur fidelle , juste dis-  
pensateur des Mysteres du Seigneur , objet  
des desirs du saint Esprit , c'est ainsi que l'Écriture  
appelle ces hommes heroïques que la vertu relève  
infiniment au dessus de tout ce qui tombe sous les  
sens ; je vous regarde comme le Dieu de Pharaon ;  
de toute la terre d'Égypte , & des puissances en-  
nemies ; vous êtes l'appuy , & le soutien de l'E-  
glise , selon la volonté du Seigneur vous êtes une  
lumiere qui éclaire le monde ; vos paroles sont des  
paroles de vie , vous êtes la colonne de la Foy ,  
& la demeure du Saint Esprit. Qu'est-il besoin que  
je

je fasse un détail de tous les titres que vôtre vertu a mérités ? Dites-moy, je vous prie, quel est le motif qui vous amène en ce lieu, qu'y venez-vous faire, quelle grace devons-nous attendre de vous ? je sçais que dans tout ce que vous faites, vous vous réglez sur la volonté de Dieu, pour le bien, & l'utilité de ceux qui vous pratiquent. Venez-vous icy pour nous visiter seulement, pour chercher un Pasteur, pour examiner le troupeau ? je ne sçais si j'ay survécu à ce grand homme, il me semble que la moitié de ma vie est éteinte avec la sienne, je ne regarde qu'avec chagrin le lieu où ce malheur est arrivé ; nous avons perdu ce Directeur si sage, qui éclairoit nos pas en portant le flambeau devant nous, & nous montrant la lumière du salut pour nous conduire ; ce Pasteur orné de toutes les vertus, consommé par une expérience de tant d'années, si sage, si prudent, a terminé sa vie dans une glorieuse vieillesse. Vous voyez le troupeau consterné par cet accident, & qui ne sçait quel parti prendre, ny à quoy se résoudre, tant il est abbatu par la douleur : il ne cherche plus le repos dans les pâturages ; on ne prend plus le soin de le conduire auprès des fontaines, il erre dans des lieux sauvages, sur des précipices, & sur des gouffres ; où il est à tous momens en danger de perir. Il désespere de trouver jamais un Pasteur, qui remplace par sa prudence & son habileté celui qu'il vient de perdre, trop heureux d'en pouvoir recouvrer un, non pas qui égalât le premier, mais qui ne luy fût pas trop inférieur.

Puisque ces trois motifs vous ont engagé à venir icy, & que vous y êtes également venu pour moy, pour le troupeau & pour le Pasteur, appli-

418 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
quez au mal présent les remédes que vôtre prudence vous inspire, dites-nous des choses, qui nous obligent d'admirer de plus en plus vôtre sagesse. Comment vous y prendrez-vous ? premierement si vous voulez donner à la vertu les éloges qu'elle merite, ne vous contentez pas de luy rendre ce devoir funebre, d'une maniere sterile, mais faites en sorte que les exemples de sa vie servent aux autres d'instruction, proposez-les comme des modes de pieté. En second lieu si vous voulez dire quelque chose de la vie & de la mort, de l'union, ou de la séparation de l'ame & du corps, des deux mondes, c'est à dire, de ce monde fragile, & perissable, & du monde durable, que l'on ne connoit que par la raison, persuadez-nous de mépriser, l'imposture, & l'inconstance de ce premier monde qui est toujours en mouvement comme les flots, & dans une perpetuelle vicissitude, & de nous attacher entierement à cet autre monde stable & divin qui ne change jamais, & où il n'y a ny trouble, ny confusion.

Ces reflexions calmeront les ennuis que nous cause la mort de ceux qui ont cessé de vivre avant nous, elles nous donneront même de la joye, en élevant nôtre esprit au dessus des choses humaines, & addoucissant nos maux présens par l'esperance de l'avenir, & par la persuasion que nous allons trouver un bon maître, qui nous prépare une demeure plus commode, pour nous récompenser des peines de nôtre pelerinage. Ce que le port est à ceux qui navigent, le repos de l'autre vie, l'est à ceux qui sortent en mourant des embarras, & de l'agitation du monde : de même que ceux qui ont fait un long voyage sont dans une meilleure situation que les autres qui souffrent

actuellement la fatigue, & les incommoditez du chemin ; ainsi l'état de ceux qui sont déjà entrez dans l'autre vie est préférable à la condition des vivans, qui sont encore embarraslez dans les pénibles détours du monde. C'est ainsi que vous vous y prendrez, pour nous consoler.

Mais que direz-vous au troupeau ? si vous voulez tout d'un coup tarir la source de ses douleurs, promettez-luy vôtre secours, c'est à dire les soins de l'homme du monde, qui est le plus capable de conduire les autres ; nous souhaitons avec plus d'ardeur d'entendre sa voix, que ceux qui sont brûlez de la soif ne souhaitent une fontaine, pour se defalterer. Tâchez encore de nous persuader, que ce bon Pasteur qui s'est sacrifié pour son troupeau, ne nous a pas entierement abandonnez, qu'il est icy, qu'il nous conduit toujours, qu'il connoît ses brebis, & que ses brebis le connoissent ; que s'il ne se laisse pas voir d'une maniere sensible, qu'il est du moins avec nous d'une maniere spirituelle, qu'il combat pour son troupeau contre les loups, qu'il n'entre pas furtivement dans la bergerie comme font les voleurs, pour en enlever les brebis. Je ne doute nullement que ses prieres ne soient maintenant aussi efficaces, que sa doctrine l'étoit autrefois, pour empêcher que les ames ne s'écartassent du chemin de la verité, parce qu'il est plus proche de Dieu, étant dégagé des liens qui l'attachoient à la terre ; & de cette masse qui empêchoit les fonctions de l'esprit, en le remplissant de ténèbres ; élevé jusqu'à la dignité des Anges, si l'on peut le dire sans témérité, il contemple à découvert cet esprit pur.

Comme vous êtes fort disert & fort éloquent, vous disposerez mieux vôtre discours par vôtre

D d ij

420 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
habileté, que si je vous en traçois le plan, & la  
methode que vous devez suivre. Mais de peur que  
vous ne remplissiez pas assez dignement vôtre su-  
jet, ne connoissant pas toutes les vertus de celuy  
que vous devez louer, je vous fourniray quelques  
idées des vertus principales, que j'ay remarquées  
dans ce grand homme, & comme vous êtes un  
Peintre habile, je vous laisseray le soin d'achever  
& de polir ce tableau, afin que la posterité con-  
serve la memoire de celuy que la mort vient de  
nous enlever.

Je ne parleray point de sa patrie, de sa naissan-  
ce, de ses talens extérieurs, de cette grandeur &  
de cet éclat, de toutes ces qualitez naturelles qui  
inspirent aux hommes tant d'orgueil & de fierté;  
je ne suivray point la méthode des Panegyriques  
ordinaires, & je commenceray par ce qui est de  
plus particulier, & de plus personnel à l'homme.  
Grégoire n'eut point une naissance avantageuse,  
& la pieté n'étoit pas heréditaire dans sa famille.  
Les commencemens de sa vie ne me font point de  
honte, parce que la suite me rassûre; il ne prit  
point naissance dans la maison de Dieu, & ce qui  
est de plus prodigieux, il participa aux erreurs du  
Paganisme & du Judaïsme, faisant un mélange  
bizarre de deux choses, qui paroissent si opposées.  
Cette secte qui rejette les idoles & les sacrifices,  
rend un culte particulier au feu & aux flambeaux,  
elle observe le sabbat, & se défend l'usage de cer-  
taines viandes, elle méprise la Circoncision.

Des hommes vils & méprisables prennent le  
nom pompeux d'Hypocrites, faisant profession de  
n'adorer que le grand Dieu. Comment a-t-il pu  
sortir de cette double voye qui le conduisoit à l'im-  
piété? je ne sçais ce que je dois le plus louer, ou

la grace, qui l'a appelé, ou sa docilité à suivre les mouvemens de la grace. Quoyqu'il en soit il se dégagea tellement des ténèbres dont il avoit l'esprit comme envelopé, & il embrassa la verité, avec tant de promptitude, qu'il ne se soucia point de perdre sa mere & sa fortune pour devenir l'heritier adoptif du Pere céleste; il souffrit avec plus de fermeté la honte d'être deshérité, que les autres n'ont d'empressement pour les honneurs les plus considerables. Cette gloire luy est commune avec plusieurs autres Chrétiens, je l'avoué; il faut que tout le monde soit renfermé dans ce grand filet des pêcheurs, mais les uns suivent plutôt, les autres plus tard la lumiere de l'Evangile.

On pouvoit le compter parmi les nôtres, avant même qu'il fût de nôtre bergerie, ses mœurs l'en rendoient digne: comme plusieurs de ceux que nous comptons parmi nous, ne sont point des nôtres, parce que leur vie les retranche de nôtre corps; ainsi plusieurs d'entre les étrangers nous appartiennent; leur bonne conduite prévient la Foy, il ne leur manque que le nom de Chrétiens. C'est de ce nombre qu'étoit mon pere, il nous ressembloit par ses mœurs & par sa régularité, tout étranger qu'il étoit. Quoy-qu'il fut infiniment aimable, sa chasteté étoit singuliere, ces deux choses se trouvent rarement ensemble. Peut-on donner une preuve plus authentique de son équité & de son desintéressement, de ce qu'ayant passé par les premieres charges de la République, il n'a pas augmenté son bien d'une obole, quoy-qu'il vit les autres prendre les deniers publics à toutes mains, pour s'enrichir dans un moment, par des voyes illégitimes? ce que je vous ay déjà dit témoigne assez sa prudence, je vous en donneray encore

422 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
d'autres marques dans la suite de ce discours, je crois que la Foy a été comme la récompense de sa vertu. Je vous raconteray comment la chose s'est passée, car je ne crois pas qu'on doive oublier un point de cette importance.

J'ay lu dans l'Écriture; qui pourra trouver une femme forte? un mariage heureux, & bien assorti est un don de Dieu; les profanes mêmes font de ce sentiment, ils disent qu'une femme vertueuse est la meilleure chose du monde, & qu'il n'y a rien de plus méchant qu'une méchante femme; je ne crois pas que jamais personne ait été plus heureux en femme que mon pere; quand on auroit cherché jusqu'aux extrémités de la terre, il étoit impossible de mieux assortir un mariage; tout ce qu'il y avoit de rare, & de plus exquis dans les hommes, & dans les femmes se trouvoit rassemblé dans ces deux personnes, qui étoient autant unies par leur vertu, que par leur corps. Quoy qu'ils fussent supérieurs à tous les autres, ils ne s'étoient point réciproquement, tant il y avoit entr'eux d'égalité.

Eve qui fut donnée à Adam comme un secours, car il n'étoit pas juste que l'homme demeurât seul, devint sa plus dangereuse ennemie, au lieu d'être sa compagne: elle se servit de l'appas du plaisir, pour faire tomber Adam dans le piège, & sous prétexte de luy faire manger le fruit de l'arbre de science, elle luy fit perdre tous ses avantages. L'épouse que Dieu donna à Grégoire, ne luy servit pas seulement d'aide, ce seroit peu de chose, & il n'y auroit point là dequoy se récrier; elle luy servit de conductrice, & de guide; les exemples de sa vie, & ses bons discours, le porterent aux plus sublimes vertus. Obeissant à son époux en toutes choses,

Comme les Loix du mariage l'ordonnent, elle ne rougissoit point de faire la maîtresse, pour l'amener à la Foy & à la pieté. Si c'est un titre qui nous la rend admirable, il faut encore bien plus admirer la docilité de son époux.

Les autres femmes se glorifient de leur beauté naturelle, ou empruntée, c'est ce qui les rend si fieres & si imperieuses; mais elle ne reconnoissoit point d'autre beauté que celle de l'ame, elle appliquoit tous ses soins à conserver l'Image de Dieu, que nous portons, laissant aux femmes de théâtre les ajustemens étrangers qu'elles empruntent de l'artifice. Elle étoit tres-persuadée qu'il n'y a point de véritable noblesse, que celle qui est fondée sur la pieté, & que nous ne devons nous mettre en peine, que de sçavoir d'où nous sommes venus, & où nous retournerons; que pour mettre ses biens en seureté, il falloit les donner à Dieu & aux pauvres, sur tout à ses patens nécessiteux, qui étoient tombez dans la misere, par quelque aventure; elle disoit que de ne leur donner précisément que le nécessaire, ce n'étoit pas tant les retirer du malheur où ils étoient, que de les en faire souvenir, mais que pour leur faire honneur, & les consoler pleinement, il falloit leur accorder des secours tres-considerables. On voit des femmes qui ont beaucoup d'habileté pour augmenter leurs revenus, & d'autres qui font leur capital de la pieté; None les effaça toutes par ces deux qualitez, qu'elle réunir en sa personne, quoy que cet assemblage soit fort rare. Elle multiplia tellement ses richesses, selon les régles que le Sage prescrit à la femme forte, qu'on eut dit en la voyant agir, qu'elle n'avoit nul soin de la pieté: cependant elle servoit Dieu, & s'appliquoit aux



bonnes œuvres avec autant de ferveur, que si elle eût entièrement négligé ses affaires domestiques. Ces deux qualitez ne furent point un obstacle l'une à l'autre; au contraire elle se servit de toutes les deux, pour mieux remplir ses devoirs.

Tous les temps, tous les lieux luy étoient propres pour ses prieres; c'étoient ses premiers soins; & à quoy elle donnoit pendant la journée ses premières pensées: a-t-on jamais eu une esperance plus vive, d'obtenir ce qu'elle demandoit? qui a jamais eû plus de respect, & plus de vénération pour les Prélats, plus d'ardeur pour toutes sortes de vertus? qui a plus dompté sa chair, par les veilles & par l'abstinence? immobile comme une statue, elle passoit la nuit à chanter des Hymnes, & à psalmodier; qui a jamais été plus touché de la virginité, quoy-qu'elle fût engagée dans le mariage? qui a donné des secours plus essentiels aux veuves, & aux orphelins, & soulagé plus à propos les calamitez des malheureux? ces choses qui paroîtront peut-être à quelques-uns legeres & méprisables, parce qu'elles sont rarement pratiquées, car il arrive quelquefois qu'on regarde comme incroyable ce qu'on desespere de pouvoir atteindre, me paroissent à moy d'un tres-grand prix, parce que c'étoient des marques, & des effets de sa Foy, & de sa ferveur.

C'est encore par le même principe qu'elle n'ouvroit jamais la bouche dans les lieux sacrez; ny dans les saintes Assemblées, excepté le tems de la Psalmodie, & des Hymnes. Si l'on estimoit autrefois les autels, qui avoient été construits sans scie, sans coignée & sans rabor, parce qu'on ne vouloit rien qui ne fût simple & naturel, ou qui sentît l'artifice dans tout ce que l'on consacroit à Dieu,

pourquoy ne louërons pas cette vertueuse femme d'avoir honoré les choses saintes par un silence respectueux, de n'avoir jamais tourné le dos à la Table sacrée, de n'avoir jamais craché dans l'Eglise, de n'avoir jamais pris la main à une payenne, non pas même aux plus honnêtes, quoy-qu'elles fussent de ses parentes; elle n'en a jamais baisé aucune au visage, elle n'a jamais eu de commerce avec ceux qui retournoient de leurs abominables sacrifices; elle n'osoit regarder les Temples, ni passer auprès, ni prêter aux fables Payennes & aux chansons de théâtres une langue qui ne devoit proférer que de bons discours, & des oreilles destinées à entendre des choses divines; jugeant que c'étoit une chose indigne de mêler le sacré avec le profane.

Ce qui me paroît le plus admirable, c'est qu'elle ne s'est jamais tellement abandonnée à ses douleurs, quoy-que les malheurs d'autrui la touchassent vivement, qu'il luy échapât plutôt de se plaindre, que de remercier Dieu; quelque chagrins qu'elle eût on ne la voyoit point pleurer, ni porter des habits de deuil les jours de fêtes, persuadée que les ames vertueuses doivent être entierement soumises aux ordres de la providence, dans les accidens divers qui leur arrivent. Je passe sous silence des vertus plus secrettes dont Dieu est le témoin, & qui n'étoient connues que des femmes qui la servoient. Ce qui me regarde mérite à peine d'être raconté, puisque j'ay si mal rempli son espérance; elle me voïa à Dieu avant même que je fusse né, & dès le moment que je vis le jour, elle me consacra à son service. Ses vœux, ni la victime ne furent pas entierement rebutez par une grace toute particuliere du Seigneur. Ses vertus commen-

426 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
çoient déjà à paroître, & à croître insensiblement pour briller avec plus d'éclat. Comme le Soleil à son lever répand une douce lumière qui flatte agréablement les yeux, & qu'il est plus lumineux & plus chaud à son midy; ainsi cette sainte femme après avoir laissé d'abord échapper quelques traits de sa vertu, en donna dans la suite des marques plus éclatantes.

Son époux étoit un motif domestique pour l'animer à la vertu; née de parens chrétiens, elle avoit hérité de leur piété comme de leur foy; son époux n'avoit pas le même avantage; elle souffroit impatiemment d'être unie par les liens du mariage à un homme d'une autre créance, tant étoit grande la vivacité de sa foy; quoy-qu'elle fût la plus patiente & la plus généreuse femme du monde, ce joug luy paroissoit insupportable à cause de cette diversité de religion: elle croyoit n'être unie à Dieu qu'à moitié, parce que son époux en étoit séparé, & que l'union de l'esprit ne répondoit pas à celle du corps. Elle se prosternoit jour & nuit devant Dieu, & joignant les larmes & les jeûnes à ses prières, elle le conjuroit de sauver son époux; elle n'épargnoit rien pour le convertir, reproches, remontrances, prières, bons offices, froideur affectée, vertu, zèle, empressement à le servir; elle mettoit tout en œuvre pour le persuader, n'oubliant rien de tout ce qui est capable de fléchir & d'amollir un homme raisonnable, & de luy inspiéter l'amour de la vertu.

Il étoit impossible que tant de gouttes d'eau tombant successivement sur la pierre n'y fissent brèche, & qu'elle n'obtînt avec le tems ce qu'elle souhaitoit comme vous l'apprendrez par la suite de cette Histoire. Elle avoit une ferme espérance de voir

quelque jour l'accomplissement de ses vœux. Plus ardente par sa foy que par sa jeunesse, elle étoit plus sûre d'obtenir ce qu'elle espéroit que les autres ne le sont de posséder ce qu'ils ont effectivement, d'autant qu'elle avoit souvent éprouvé la liberalité de Dieu à son égard. La raison, & quelques visions que Grégoire eut en songe l'aiderent à le convertir : cette partie de son Histoire est fort agréable pour moy ; il s'imaginoit chanter ces paroles de David : *Je me suis réjoui de ce qu'on m'a dit, nous irons dans la maison du Seigneur.* Il n'avoit Psal. 122. 1. nulle habitude de la psalmodie, quoy-que son épouse fût souvent en prieres ; ce chant luy étoit nouveau, cette nouveauté luy fit naître des desirs qu'il n'avoit point encore senti ; son épouse en étant avertie ne laissa pas échapper une si belle occasion, persuadée que ses souhaits seroient remplis en peu de tems. Elle luy découvre ce qu'il y avoit de mystérieux dans cette vision ; la joye qu'elle fit éclater étoit un signe de la grandeur de ce bien-fait, elle le presse de songer à son salut, de ne point résister à la vocation de Dieu, & de ne pas différer davantage l'accomplissement d'une si bonne œuvre.

Cette aventure arriva au tems que plusieurs Evêques se rendoient à Nicée pour s'opposer à la fureur d'Arius, qui commençoit à déchirer la Divinité par son Hérésie : Grégoire se mit entre les mains de Dieu & des Ministres de la verité pour être instruit ; il leur découvre son dessein, il les prie de luy montrer les voyes du salut : Léonce qui gouvernoit alors nôtre Metropole étoit l'un de ces illustres Evêques ; ce seroit faire tort à la grace que de passer sous silence le miracle qui arriva alors, dont on peut citer plusieurs témoins. Les maîtres de la discipline firent une faute, mais il semble que

428 SERMON XIX. DE S. GRÉGOIRE;  
la grace qui est au dessus des regles ait voulu  
marquer ce qui devoit arriver; ils confondirent la  
forme du Sacerdoce avec l'instruction, lorsqu'il  
étoit prosterné pour apprendre des Evêques les pre-  
miers élémens de la doctrine. Non seulement les  
plus pénétrants & les plus habiles, mais encore les  
moins éclairés comprirent clairement ce qui devoit  
arriver.

Peu de tems après ce premier prodige fut suivi  
d'un second miracle, j'en feray part aux oreilles  
pieuses; les Prophanes n'ajoutent point foy à ce  
qu'on leur dit d'extraordinaire. Grégoire se pre-  
senta pour être régénéré par les eaux du Baptême;  
nous confessons que ce mystere forme & perfection-  
ne l'homme selon JESUS-CHRIST, & qu'il  
change l'homme terrestre dans un homme spirituel.  
Il s'approcha du baptistere avec une vive foy &  
un désir ardent après s'être purifié le mieux qu'il  
luy fut possible, selon le corps & selon l'esprit,  
d'une maniere bien plus efficace que ne firent au-  
trefois les Juifs, pour se disposer à recevoir les  
tables de la Loy, puisque cette purification ne re-  
gardoit que l'extérieur & les habits; ils en étoient  
quittes en s'abstenant de quelques viandes & du  
commerce des femmes pendant quelques jours.  
Toute la vie de Grégoire avoit été une prépara-  
tion pour recevoir la lumiere d'en-haut, il s'étoit  
purifié long-tems avant que de se présenter au  
Baptême pour fortifier la grace, afin qu'elle ne  
courût point de risque & qu'elle ne fût point com-  
battue par des habitudes contraires.

Il se vit tout à-coup environné d'une lumiere  
extraordinaire en sortant de l'eau, c'étoit un signe  
de la disposition qu'il avoit apportée au Baptême.  
Quelques-uns des assistans apperçurent cette lu-

miere , mais ils n'osèrent divulguer ce miracle , chacun se persuadant d'avoir été le seul qui s'en étoit apperçû : cependant peu de jours apres ils se le communiquèrent les uns aux autres ; cette lumiere frapa si vivement celuy qui faisoit la cérémonie du Baptême , qu'il ne put céler ce miracle , il dit devant tout le monde que celuy qu'il baptisoit seroit son successeur à l'Episcopat. Ceux qui ont vû l'accomplissement de cette Prophétie ne peuvent plus en douter : Moyse étant encore enfant , & n'ayant pas grand crédit sur l'esprit des Juifs , fut appelé au ministère par celuy qui luy parloit dans le Buisson ardent ; ce premier miracle fut le signal de la vocation de ce même Moyse , qui divisa la mer , qui fit pleuvoir la manne , qui tira de l'eau d'une pierre , qui montra le chemin aux Israélites avec une nuée & une colonne de feu ; étendant les mains en figure de croix , il remportoit des victoires , & mettoit en fuite des armées nombreuses.

Le Prophete Isaïe qui fut spectateur de la gloire des Séraphins , avant que de recevoir le don de Prophétie , eut l'avantage d'entendre la voix de Dieu qui luy purifia les lèvres avec un charbon ardent. Jérémie dont le pouvoir s'étendit sur les nations & sur les Rois , fut sanctifié avant que de naître. Paul ce grand Prédicateur de la verité , qui a tant amené de Gentils à la foy , étant encore persécuteur des Chrétiens fut pénétré d'une vive lumiere , à la faveur de laquelle il reconnut celuy qu'il persécutoit ; ce fut-là comme le prélude de sa vocation & de l'employ qu'on luy donnoit d'aller prêcher l'Evangile à tout l'Univers.

Qu'est-il besoin de compter tous ceux que Dieu a appelés par des voyes extraordinaires , & par

430 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
des miracles semblables à celui qui a confirmé  
Grégoire dans la piété; il n'a point des-honoré  
par la suite de sa vie des commencemens si heu-  
reux & si éclatans: il n'a point fait comme ceux  
qui se dégoûtent incontinent de la vertu, & qui  
sans se soucier de faire de nouveaux progrès re-  
tombent dans le vice & dans leurs anciennes ha-  
bitudes. Personne n'oseroit avancer une pareille  
fausseté; il se soutint toujours, & marcha constam-  
ment sur la même route, il ne démentit point du-  
rant son Sacerdoce ce qui l'avoit précédé, la fin  
correspondit au commencement & aux grandes es-  
pérances qu'on avoit conçûes. Il est glorieux de  
commencer comme il finit, & de finir comme il  
avoit commencé.

Il ne s'ingéra point dans le Sacerdoce avec cet  
empressement & cette précipitation qu'on voit au-  
jourd'huy, il garda des interstices raisonnables, pour  
se purifier soy-même, & pour se mettre en état d'in-  
struire les autres, comme les loix & la discipline  
le demandent. Depuis qu'il fut dans le ministère  
il travailla de toutes ses forces à glorifier Dieu;  
on voyoit tous les jours des effets de la grace qui  
étoit en luy; il n'agissoit, ni par impétuosité, ni  
par caprice, ni par respect humain. Son Eglise  
ressembloit à une forest sauvage; ses prédécesseurs  
ne s'étoient gueres mis en peine de la cultiver; un  
seul s'y étoit employé avec plus de soin que les  
autres; c'étoit un homme admirable, & qui vivoit  
d'une maniere Angélique, mais dont les mœurs  
étoient plus simples que celles des Evêques d'aprê-  
sent: le Ciel ne fit que le montrer à la terre, de  
sorte que son Eglise fut long-tems négligée &  
abandonnée parce qu'on ne trouvoit point d'E-  
vêque.

Grégoire s'appliqua d'abord à adoucir l'esprit féroce de ses Diocésains, il y eut de la peine; il leur parloit en véritable Pasteur, & il vivoit en sorte que les exemples de sa vie pouvoient leur servir de modèle. Quoy-qu'il fût un peutard pour commencer à étudier les saintes Lettres, il s'y prit avec tant de ferveur, son application fut si vive & si continuelle qu'il devint en peu de tems aussi habile que les maîtres qui avoient étudié toute leur vie; & par un privilege spécial de la grace de Dieu, il fut toujours le pere & le deffenseur de la doctrine orthodoxe, bien different des sages du siècle, qui se réglent selon les tems; il ne deffendoit point la loy d'une manière équivoque & artificieuse, comme ceux qui n'ont qu'une foy flotante, ou qui alterent la verité, semblables à ceux qui mélangent le vin & qui le falsifient; sa piété le mettoit au dessus des plus habiles, son érudition le mettoit au dessus des plus vertueux, ou pour parler plus simplement, s'il n'avoit que la seconde place par sa doctrine, sa vertu l'élevoit au premier rang.

Il adoroit un Dieu en trois personnes qui ne sont qu'une même Divinité; l'unité qu'il reconnoissoit ne favorisoit nullement l'Hérésie de Sabellius, ni la Trinité de la manière qu'il l'expliquoit ne tomboit point dans le sens d'Arius; il ne confondoit ni ne diminueoit la Divinité comme Sabellius; il ne la divisoit point par une nature inégale comme Arius. Le moyen de comprendre ce qui est infiniment au dessus de la portée de nôtre esprit? peut-on mesurer ce qui est immense & infini, avec une mesure bornée, qui ne convient qu'à des choses finies, & nullement à la Divinité? cet homme de Dieu pénétré des maximes de la véritable Théologie, éclairé & animé par le S. Esprit, méritoit



432 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
ces principes en luy-même, & fit si-bien par ses  
soins, que l'Eglise de Nazianze ressembloit à une nou-  
velle Jérusalem: c'étoit comme une seconde Arche  
qui sortoit du déluge; d'autant que l'Hérésie qui  
désoloit tout, representoit une espee de déluge où  
les ames étoient englouties; quoy-que les Héré-  
tiques fussent beaucoup supérieurs par le nombre,  
tous leurs efforts étoient inutiles, sa réputation les  
effaçoit; il luy arriva à-peu-près la même chose  
qu'à Bethléem, qui toute petite qu'elle fût, devint  
la Métropole du monde, depuis qu'elle eût donné  
la naissance à JESUS-CHRIST, qui a créé &  
vaincu le monde.

Le Schisme qui arriva dans la plus fervente par-  
tie de l'Eglise, excita contre moy une violente sédi-  
tion: je m'étois laissé surprendre par des écrits am-  
bigus & des paroles artificieuses, qui m'avoient  
attaché à des personnes suspectes; luy seul se ga-  
rantit de ce piège, sa signature ne noircit, ni son  
esprit, ni son ame, quoy-que sa simplicité & sa  
droiture l'empêchassent de se défier des autres, &  
de les soupçonner d'artifice, ou de malignité. Il  
fut le premier qui ramena ceux que le zele qu'ils  
avoient pour la piété avoit écartez de nous; le res-  
pect qu'ils avoient pour luy & pour la pureté de  
sa doctrine, les obligea de se réconcilier avec nous.  
C'est ainsi que cette tempête si-funeste à l'Eglise  
fut éteinte; ses prieres & ses avis rétablirent le  
calme, & s'il m'est permis de me vanter comme  
un jeune homme, je puis dire que j'eus quelque  
part à ses soins & à ses travaux, d'autant que je  
l'accompagnais par tout, & que je luy servois de  
Coadjuteur dans toutes les bonnes œuvres, mais la  
plus grande partie du faix de cette affaire tomba  
sur moy; c'est assez parler de cet événement que  
j'ay

J'ay mis hors de sa place.

Qui pourroit raconter toutes ses autres vertus, ou faire le choix de celles qu'on voudroit passer sous silence? ce qui se présente de nouveau à l'esprit paroît toujours plus grand que ce qu'on avoit déjà choisi; je suis plus en peine de sçavoir ce que je dois taire, que les autres Panégyristes ne le sont à choisir ce qu'ils doivent dire. L'abondance m'est nuisible en quelque maniere; mon esprit ne peut se résoudre sur le choix des louanges, ni trouver le plus excellent parmi tant de sujets d'éloge qui se ressemblent: une pierre qui tombe sur une eau tranquile marque un centre autour duquel plusieurs cercles sont tracez, les cercles qui agitent & qui troublent toute la surface de l'eau se détruisent les uns les autres; voila à-peu-près ce qui m'arrive; la premiere pensée qui me vient est chassée par celle qui luy succede, & le choix m'embarasse.

A-t-on jamais veû un homme plus soigneux dans le maniement des affaires publiques, plus sage dans les affaires domestiques? Dieu qui gouverne si bien toutes choses luy avoit donné de médiocres richesses: qui a jamais eu plus de compassion pour les pavyres? qui a secouru plus efficacement cette partie si méprisée du genre-humain, quoy-qu'elle mérite les mêmes honneurs & qu'elle soit de même nature que l'autre? Il se regardoit comme l'écoponne d'un bien étranger; & persuadé que les biens étoient le patrimoine des pavyres, il les secouroit dans leurs besoins de tout son pouvoir; il ne se contentoit pas de donner le superflu, il donnoit même le nécessaire, marque évidente de son zele & de sa charité; il ne donnoit pas seulement à sept, comme le prescrit Salomon; le huitième qui survenoit étoit partagé comme les autres; il n'a

454 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE ;  
voit point les défauts d'une ame avare & fardide ; plus content de donner que les autres n'ont de joie d'amasser. Pour n'être pas retenu dans ses libéralitez , il ne regardoit pas sur qui elles tomboient ; il ne faisoit pas de longs raisonnemens pour examiner s'ils étoient dignes de recevoir l'aumône , il ne la faisoit point de mauvaise grace & en murmurant.

Plusieurs font part de leurs biens aux pauvres ; mais ils ne le font pas de bon cœur & avec promptitude , ce qui est plus noble & plus parfait que de donner : il vaut bien mieux faire l'aumône à ceux qui ne la méritent point à cause des autres qui en sont dignes , que de frustrer ceux-ci , dans l'appréhension de donner à des gens qui ne méritent pas qu'on les soulage. C'est ce que signifie ce passage de l'Écriture , *qu'il faut mettre le pain dans l'eau* ; Dieu qui juge si sagement du mérite de nos actions nous en tiendra compte , le tems viendra qu'il nous en récompensera au centuple , quoy que plusieurs en jugent peut-être autrement.

Ce qui est de plus grand & de plus héroïque dans la conduite de Grégoire , c'est qu'il avoit beaucoup de mépris pour la gloire ; quoy que ses sentimens fussent fort nobles & fort généreux ; il aimoit autant à donner que son épouse : ils avoient tous deux une émulation égale pour toutes les actions vertueuses ; cependant il luy laissoit le soin de faire l'aumône comme à une economie fidelle. Quelle étoit la générosité de cette femme incomparable ? tous les trésors du monde ne luy suffisoient pas , elle auroit épuisé la mer par ses libéralitez , tant elle avoit de zèle & d'ardeur pour faire du bien à tout le monde ; elle imitoit dans un sens contraire la sang-sue de Salomon ; ses desirs

pour faire du bien étoient insatiables, & surpassoient le panchant qu'on a naturellement au mal ; elle avoit tant de disposition à rendre de bons offices à tout le monde, qu'elle ne pouvoit se contenter : son patrimoine, les acquisitions luy paroïssent peu de chose ; je l'ay souvent entendu dire qu'elle se seroit vendue elle-même de bon cœur, & qu'elle auroit vendu ses enfans pour soulager les pauvres : son époux luy donna un pouvoir absolu de faire toutes les aumônes qu'elle voudroit ; elle se servit de cette permission dans toute son étendue avec une générosité qui n'a jamais eü d'exemple.

On voit des gens qui temoignent beaucoup de grandeur d'ame dans la distribution de leur argent, soit qu'ils le prodiguent par ambition pour se faire un chemin à la gloire, soit qu'ils le donnent à Dieu par la main des pauvres, qui est le moyen le plus sûr de le conserver ; mais il est rare de trouver des personnes assez généreuses pour céder aux autres la gloire que leurs libéralitez méritent ; puisque la plupart ne cherchent qu'à se signaler par les dépenses qu'ils font ; quand ils n'ont point de témoins, leurs libéralitez languissent, & ils les font avec bien moins d'empressement :

Qui a jamais eu plus de zele pour les Autels, pour vanger les outrages qu'on faisoit à Dieu, pour retrancher les profanes de la Table sacrée ? qui a terminé les disputes & les procès avec plus d'équité & plus de courage ? qui a eu plus de haine pour le vice, plus de respect pour la vertu, plus d'égards pour les personnes de mérite ? qui a pardonné avec plus de bonté à ceux qui faisoient des fautes, qui a eu plus de ferveur pour concourir avec ceux qui s'acquitoient de leur devoir ? quoy qu'il connût parfaitement quand il falloit charies

& punir, il employoit rarement la sévérité. Ses soins s'étendoient sur tous les fidelles, mais principalement sur les Solitaires qui gardoient le célibat pour plaire à Dieu, méprisant le monde & les choses temporelles. Qui a jamais mieux sceu repousser les mouvemens de la vanité, ou plus-estimé l'humilité, non pas extérieurement & d'une manière hypocrite, comme font la plupart de ceux qui veulent passer pour Philosophes, & qui aiment l'ajustement & la propreté, semblables à ces femmes insensées qui dépourvûes de beauté ont recours au fard & aux couleurs empruntées, & se parent comme si elles vouloient monter sur le théâtre, désagréables par leur beauté artificielle, & encore plus dégoûtantes à cause de leur laideur naturelle. L'humilité ne consiste pas dans l'habit, elle est attachée aux sentimens; ce n'est pas assez de marcher la tête baissée, de modérer sa voix, d'avoir les yeux collez à terre, de porter une longue barbe, de se raser la tête jusqu'à la peau, d'avoir une démarche modeste; ces grimaces à quoy l'on peut se contraindre pendant quelque tems ne durent gueres, tout ce qui est forcé & emprunté ne subsiste pas long-tems: la vie de Grégoire étoit sublime & héroïque, mais ses sentimens étoient humbles; si personne ne pouvoit égaler sa vertu, au moins tout le monde pouvoit l'aborder avec beaucoup de facilité.

Ses habits étoient simples & propres, ils ne sentoient ni le faste, ni la mal-propreté; mais si son habit n'avoit rien que de commun, son mérite personnel le mettoit au dessus de tout le monde. Personne n'a jamais été plus tempérant, & il étoit sobre sans affecter de le paroître, ne cherchant point à se faire honneur de cette vertu. Il disoit que les

politiques qui font dans les grandes charges, peuvent avoir envie de se signaler, & rendre leurs noms célèbres par leurs actions & par leurs paroles, puisqu'ils ne voyent rien de plus grand dans la vie; mais que les Chrétiens ne doivent songer qu'à leur salut, & n'estimer les choses qu'autant qu'elles y ont de rapport; tout ce qui ne peut contribuer à les sauver leur doit paroître méprisable; il faut compter pour rien les biens sensibles, & employer tous ses efforts pour se perfectionner dans la vertu, afin de servir de modele aux autres.

Tout le monde connoissoit sa simplicité, sa droiture, & le penchant qu'il avoit à oublier les affronts; c'étoit comme sa vertu favorite: les anciens & les modernes se sont distinguez par quelque vertu particuliere, selon l'attrait de la grace qu'ils avoient reçu de Dieu: Job eut une patience à l'épreuve des plus grands revers; la douceur de Moïse & de David étoit extrême; Samuel fut surnommé le Voyant, à cause du don qu'il avoit d'expliquer les choses obscures; Phinée emprunta son nom de son zele; Pierre & Paul se sont signalez par la prédication de l'Évangile; les enfans de Zébédée par leur voix de tonnerre; qu'est-il besoin de vous raconter des choses que vous sçavez? Estienne & mon pere se sont rendus illustres par la bonté de leur naturel: le premier ne put haïr ceux qui luy arrachotent la vie, il pria pour ceux qui le lapidoient, comme devoit faire un parfait disciple de JESUS-CHRIST, & qui répandoit son sang pour la gloire de son maître, relevant par sa grande patience le mérite de sa mort. Grégoire ne mettoit pas un instant entre l'outrage & le pardon, de sorte que la promptitude qu'il avoit à pardonner, empêchoit qu'il ne sentit du chagrin de l'affront qu'on

438 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
luy faisoit. Nous sçavons que Dieu nourrit sa colere contre ceux qui l'ont irrité, parce qu'il est le Dieu des vangeances; quoy-que sa douceur soit infinie, & que sa clémence l'emporte sur sa sévérité, cependant il ne pardonne pas entierement aux pécheurs, de crainte qu'ils ne deviennent plus méchans par cette indulgence. Mon pere ne conservoit nulle aigreur contre ceux qui l'avoient offensé, quoy-qu'il ne fût pas entierement exempt des atteintes de la colere sur tout dans des matieres spirituelles où son zele l'emportoit, à moins qu'il ne se tint sur ses gardes, & qu'il ne se precautionnât de loin contre ce qui étoit capable de le chagriner. Car alors rien ne pouvoit l'émouvoir, ou luy faire perdre cette tranquillité qui luy étoit si naturelle. Ses saillies & son emportement avoient même je ne sçay quoy de doux; sa colere ne ressembloit point à celle du serpent qui luy brûle le cœur, & qui l'anime à la vangeance; elle ressembloit plutôt à l'éguillon d'une abeille, dont la piqueure n'est jamais mortelle; enfin sa douceur étoit si rare qu'on auroit peine à se persuader qu'un homme pût porter cette vertu à un si haut point.

Il menaçoit quelquefois des plus honteux supplices ceux qui avoient fait des fautes; il en laissoit même voir l'appareil pour les intimider davantage, mais ces grandes menaces aboutissoient à quelques légers punitions: il faisoit donner quelques soufflets au coupable, on luy ôtoit ses souliers & ses habits, on l'obligeoit de se prosterner dans un état si humiliant: alors sa colere ne tomboit pas sur celuy qui l'avoit offensé, mais sur celuy qui s'étoit offert pour être le ministre de sa vangeance. Peut-on trouver un homme plus indulgent & plus doux, ou plus digne d'offrir des présens à JESU-CHRIST?

à peine la colere l'avoit-elle surpris, qu'il commençoit à excuser celuy qui l'avoit fâché; il rougissoit de cette faute, comme si elle luy eût été personnelle: la rosée auroit p'ûtôt résisté aux premiers rayons du Soleil que sa colere à sa clémence. Son chagrin s'évaporoit au moment qu'il ouvroit la bouche, il n'attendoit pas la fin du jour pour donner des marques de sa réconciliation, & pour éteindre le feu de la colere, qui est souvent funeste aux personnes même les plus sages, car on connoît le dérèglement de cette passion par des signes extérieurs; mais la tranquillité de Grégoire paroissoit même dans son emportement. Ce qui est de merveilleux, ceux à qui il faisoit des réprimandes ne pouvoient s'empêcher de l'aimer & de l'admirer, malgré l'indignation qu'il leur témoignoit, parce qu'il laissoit échapper des traits de bonté, qui adoucissoient l'amertume de sa colere; il vaut mieux être repris par un homme de bien que flaté par un scélérat; la rigueur de l'homme de bien paroît douce, parce qu'elle est utile; la malignité d'un méchant homme rend sa douceur suspecte.

Quoy-qu'il fût tel que je viens de le dépeindre, quoy-qu'il fût doux & commode au suprême degré, cependant la réputation de sa piété le rendoit redoutable aux plus hardis & aux plus insolens; cette simplicité méprisée étoit le plus terrible fleau à quoy ils pussent s'exposer. Tous ceux à qui il souhaitoit du bien voyoient sur le champ d'heureux effets de ses souhaits: ceux au contraire à qui il faisoit quelque imprécation étoient inmanquablement exposez à des chagrins: le premier venoit du fond du cœur, l'autre du bout des lèvres, & avoit l'air d'une remontrance paternelle. Plusieurs de ceux qui l'avoient offensé ont senti sur le champ



440 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE;  
les effets de cette justice vangeresse, ces châtimens si subits les ont fait rentrer dans eux-mêmes, ils sont venus le trouver, ils se sont prosternez à ses genoux, ils ont obtenu le pardon qu'ils demandoient; vaincus par sa générosité, ils sont devenus plus sages à cause de ses petits reproches & de son indulgence. Il n'est rien de plus efficace que la douceur pour faire rentrer un homme dans son devoir, parce qu'elle le remplit de confusion, & qu'elle change sa crainte en amitié.

Quelques uns de ceux qui l'avoient offensé ont été fouléz aux pieds de leurs bœufs d'une maniere inouïe; d'autres ont été renversez par leurs chevaux, quoy qu'ils fussent tres-obeissans & tres-doux; d'autres ont été saisis tout-à-coup d'une fièvre violente, épouvantez par l'idée de leur crime: ces punitions extraordinaires les ont ramenez à leur devoir, en leur apprenant à obéir. S'il étoit indulgent & commode, il n'étoit pas moins industrieux, & il avoit mille adresses pour donner un bon tour à une affaire. Il semble que la douceur & la souplesse soient assez contraires, parce qu'elles sont jointes naturellement à la simplicité & à la sévérité; l'une est une vertu commode, peu agissante; l'autre qui est moins humaine est plus propre au maniment des affaires; Grégoire scut réunir parfaitement dans sa personne ces deux qualités; il agissoit avec une douce sévérité, il se soumettoit adroitement comme s'il eût été peu entendu dans les affaires; il disoit librement son avis, il donnoit tous les secours qu'on pouvoit attendre de luy, ne manquant à aucun des devoirs d'un bon Gouverneur. Il avoit joint la prudence du serpent à la simplicité de la colombe, en telle sorte que sa prudence ne dégéneroit point dans une

malignité trop rusée & trop artificieuse; mais aussi sa simplicité ne sentoit nullement la bêtise; ces deux vertus conspiroient en quelque maniere pour ne faire qu'une vertu parfaite.

Après avoir mené une vie si réguliere, & rempli avec tant de gloire tous les devoirs du Sacerdoce, faut-il s'étonner que Dieu ait honoré sa vertu par des signes extraordinaires? voici l'un des miracles dont je parle. Il étoit malade: les Saints sont sujets aux maladies comme les autres hommes, soit que Dieu veuille achever de les purifier, ou que ce soit une épreuve de leur vertu, ou une instruction pour les foibles, qui apprennent à l'exemple de ces grands hommes, à supporter patiemment les adversitez, & à ne pas se laisser accabler sous le poids de leurs malheurs. Sa maladie étoit dans sa force au saint jour de Pâques, qui est le plus célèbre jour de l'année: cette nuit éclatante qui dissipe les tenebres du péché: cette fête qui nous éclaire de sa lumiere pour marcher dans les voyes de nôtre salut, & où nous ressuscitons avec cette lumiere éteinte pour l'amour de nous, & qui reprend sa premiere splendeur. Le mal pressoit, c'étoit une fièvre ardente qui le brûloit au dedans; ses forces étoient abbatuës, il ne prenoit plus d'alimens, il ne pouvoit plus dormir, il étoit dans de grandes extrémitez, la respiration luy manquoit par intervalles: sa bouche, ses lèvres, son palais étoient tellement remplis d'ulceres, qu'à peine pouvoit-il avaler quelques gouttes d'eau: l'habileté des medecins, les remedes qu'ils appliquoient, les vœux de ses parens & de ses amis, tout étoit inutile. Il étoit desespéré, & prêt à rendre le dernier soupir, sans songer aux personnes qui l'environnoient; il n'envisoit que le moment de sa mort, après quoy il soupiroit depuis long-tems. Nous étions dans

l'Eglise priant & sacrifiant; comme nous desespérons du succez des autres remedes, nous eûmes recours au grand médecin & à l'efficacité de cette nuit si sainte, comme à nôtre dernière ressource. Etoit-ce pour célébrer la fête, ou pour pleurer que nous étions à l'Eglise; pour nous abandonner à la joye d'un jour si solemnel, ou pour rendre les devoirs funebres à un homme que nous ne comptions plus parmi les vivans? quels pleurs le peuple ne répandit-il point! quels cris, quels gémissemens furent mêlez avec la psalmodie! ils demandoient au Temple leur Prêtre, aux Mysteres leur Ministre, à Dieu leur Prélat: Marie que sa douleur rendoit moins timide, poussoit de grands cris en implorant le secours de Dieu; elle s'adressoit au peuple, afin qu'il compatît à sa douleur & qu'il pleurât avec elle, & à Dieu, afin qu'il se laissât fléchir par leurs prieres, faisant un long récit des prodiges qu'il avoit autrefois opérez, car l'affliction est ingénieuse.

Quel fut l'effet de ces prieres? le récit de cette aventure me faisoit d'une secrète horreur; je voudrois pouvoir vous inspirer les mêmes sentimens, afin que vous écoutiez avec plus de docilité ce que je vas vous dire; car il ne seroit pas juste que vous ne m'en crussiez pas sur ma parole. On étoit sur le point de commencer la célébration des mysteres; un silence sacré rendoit tous les Ministres attentifs, lorsque celui qui rend la vie aux morts rappella Grégoire à la vie: il donna d'abord quelque signe de mouvement, il se remua ensuite avec un peu plus de force; il appelle d'une voix tremblante & confuse un des valets qui le servoient; il luy commande de luy apporter ses habits sur le champ, & de luy donner la main pour le soutenir: ce valet approche tout interdit, il fait ce qu'on luy

ordonne, il presente la main à son maître, au lieu d'un bâton pour l'appuier; ce grand homme imitant Moyse qui prioit sur la montagne, & croissant ses foibles mains pour se disposer à la priere, il joignit son intention à celle du peuple pour avoir part au mérite du Sacrifice: si sa foiblesse l'empêcha de faire de longues prieres, du moins son esprit s'occupa pendant tout le mystere. Quel prodige! il étoit comme à l'Autel, quoy qu'il n'en eût point; il sacrifioit sans victime, tout éloigné qu'il étoit du mystere, il faisoit l'office de l'être: le S. Esprit luy tenoit lieu de toutes choses, il le savoit, quoy que ceux qui l'assistoient n'en vissent rien; après avoir proféré les paroles de la consecration selon la coutume, & après avoir béni le peuple il se remit au lit. Les alimens qu'il prit, & le sommeil luy rendirent la santé; ses forces s'étant accrues peu à-peu, il se rendit à l'Eglise le lendemain de Pâques, je regarde cette fête comme une seconde résurrection; il offrit à Dieu le Sacrifice en reconnoissance du bien-fait qu'il en avoit reçu: tous les fideles conspirant à l'envi pour témoigner la joye qu'ils avoient d'une santé si chere. Ce miracle ne cede point à celuy que Dieu opéra en faveur d'Ezéchias; touché des prieres de ce Prince, il luy prolongea la vie, & pour preuve qu'il luy accordoit cette grace l'ombre du Cadran remonta de dix lignes; cette augmentation d'un jour étoit la marque que la vie du Prince étoit prolongée, & Dieu l'asseuroit de sa santé par ce miracle.

Le même prodige arriva peu de tems après à ma mere; il est à propos de raconter cette histoire, pour luy rendre l'honneur qu'elle a mérité par sa vertu, & pour nous attirer par ce récit la bienveillance de son époux. Elle se trouva tout à-

444 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE;  
coup attaquée d'une maladie dangereuse, quoy-  
que pendant toute sa vie elle eût eue une santé  
forte & robuste; le plus grand de ses maux étoit  
l'abbatement où le défaut de nourriture l'avoit ré-  
duite depuis plusieurs jours; on ne trouvoit plus  
de remede à ce mal, qui la mettoit dans un ex-  
trême perit. Comment est-ce que Dieu la soutint?  
il ne fit point pleuvoir la manne, comme autre-  
fois, pour nourrir les Israélites; il ne tira point  
de l'eau d'un rocher; il ne se servit point du mi-  
nistere des corbeaux pour luy apporter à manger,  
comme à Hélie, ou d'un Prophete qu'il enleva  
au travers des airs, & qu'il conduisit sur le bord  
de la caverne, où Daniel mouroit de faim. Elle  
m'aimoit fort, & il n'y avoit personne dans nôtre  
famille qu'elle me préférât; elle crut en songe me  
voir auprès d'elle avec un panier rempli de pains  
tres-blancs, que j'avois benis selon ma coûtume,  
en faisant le signe de la Croix; elle crut que je  
luy donnois ces pains à manger, & que cette nour-  
riture miraculeuse en la guerissant luy avoit rendu  
les forces: cette vision fit sur son corps le même  
effet, qu'auroit fait la verité: dès ce moment elle  
commença à revenir, & conçeut de bonnes espe-  
rances; en voici une preuve certaine. Etant entré  
le lendemain dans sa chambre, je la trouvai bien  
plus gaye qu'à l'ordinaire, & luy ayant demandé,  
comment elle avoit passé la nuit, & si elle avoit  
besoin de quelque chose, mon fils me dit-elle sur  
le champ d'un air tranquille, vous m'avez donné  
à manger, qu'est-il besoin que vous me deman-  
diez, comment je me porte? les femmes me  
faisoient des signes de têtes pour m'avertir de  
ne pas contredire, & d'aquiescer à ce qu'elle  
me disoit, de peur de la contrister, en l'obli-

geant de m'expliquer un fait, qu'elle vouloit tenir caché.

J'ajouteray une troisiéme histoire aux deux premières ; j'allois d'Alexandrie en Grèce par la mer, la saison étoit fort incommode : je me jettai dans un navire marchand ; parce que les Matelots m'étoient connus, & que je n'étois plus le maître de mon empressement. A peine étions-nous hors du port, que nous fûmes surpris d'une furieuse tempête ; ceux qui faisoient voyage avec nous asseuroient qu'ils n'avoient jamais veu la mer si agitée. Tous craignoient la mort ; pour moy je ne redoutois que la perte de mon ame, car je n'étois pas baptisé ; je desirois une eau spirituelle au milieu de ces ondes funestes, qui étoient prêtes à m'engloutir. Je jettois les hauts cris, je priois Dieu de toute ma force de m'accorder encore quelques momens ; les gens du vaisseau qui se croyoient aux derniers abois, crioient comme moy, le peril où ils se voyoient leur inspiroit de la compassion pour le malheur d'autrui.

Mes parens eurent révelation du danger où j'étois, cette image leur causa une vive douleur, ils n'épargnerent rien pour nous secourir par leurs prières, & pour enchanter les flots, comme nous le reconnumes ayant supputé le tems, depuis que nous fûmes de retour ; j'en fus même éclairci dans un sommeil qui me surprit un peu après que la tempête fut apaisée. Il me sembloit que je tenois une furie, qui avec un visage effroyable menaçoit de nous faire perir ; je vis clairement cette représentation durant la nuit. Un jeune homme de l'équipage qui étoit fort attaché à moy, & à qui la situation où je me trouvois causoit d'extrêmes inquietudes, s'imagina voir ma mere, qui marchant

446 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
sur les flots entra dans le navire, & le conduisit  
à bord sans peine. On ajouta foy à cette vision,  
d'autant que la mer s'appaisoit; nous arrivâmes à  
Rhodes en peu de tems, sans avoir beaucoup souffert;  
je fus comme la victime qu'on devoit pour  
conjurcr la tempête; car comme je promis de me  
consacrer entierement au service de Dieu, si j'é-  
chappois ce danger, j'accomplis mon vœu, si-tôt  
que je fus hors de peril. Ce miracle fut le fruit des  
prieres de Grégoire, & de son épouse.

Peut-être que ceux qui sont les mieux instruits  
de l'histoire de ce grand homme, s'étonneront que  
je me sois arrêté si long tems sur ces faits, & que  
j'aye attendu si long tems pour parler du courage  
qu'il fit paroître durant la persécution; comme si  
j'ignorois ces circonstances, ou que je n'en fisse  
pas grand état: ajoutons-les à ce que nous avons  
déjà dit. Nôtre siècle nous a fait voir le plus grand  
de tous les malheurs, un Empereur apostat, après  
avoir renoncé au bon sens: c'étoit à ce qu'il pré-  
tendoit une entreprise peu considérable, que de  
subjuguier les Perses, & d'ajouter ces vastes régions  
à l'Empire Romain; mais c'eût été un exploit di-  
gne de son courage, que de dompter les Chrétiens;  
il n'y a point d'impiété à quoy il ne s'abandon-  
nât par le conseil des démons, dont il étoit obsédé:  
il avoit recours aux caresses, aux menaces, aux  
tromperies, aux artifices, à la violence, pour en-  
traîner les Chrétiens dans son parti. Ses desseins  
ne pouvoient être tellement cachez, qu'on n'en-  
trevît ses persécutions, au travers de ses sophismes  
& de ses déguisemens; cependant il n'osoit encore  
se servir de toute son autorité, afin de nous surpren-  
dre en toute maniere, ou à force ouverte, ou par  
subtilité.

A-t-on vu personne qui ait eu plus de mépris pour le tyran, ou qui lui ait résisté avec plus de courage, que Grégoire? quel mépris ne témoignait-il point pour ces satellites armés, & pour leur chef, que l'Empereur avoit envoyé se saisir de nôtre Eglise, avec ordre de s'en emparer par force, si on leur en refusoit l'entrée? ce Capitaine après plusieurs semblables expéditions vint ici avec une extrême audace, ordonnant d'un air absolu qu'on lui livrât l'Eglise; mais toutes ses esperances furent trompées, & l'on se seroit jetté sur lui de furie, s'il ne se fût retiré doucement par le conseil de mon pere, ou par l'avis de quelqu'autre, ou de son propre mouvement, tant étoit grand le zèle que ce saint Prêtre avoit pour son Eglise! qui a causé plus de maux que Grégoire à cet infortuné Empereur par les vœux publics qu'il fit, secondé des prières de tout le peuple contre ce Prince infame & sacrilege, sans craindre de s'attirer sa vengeance, ou par tout ce qu'il fit en particulier, & en secret, pour s'opposer à ses desseins? il se prosternoit à terre usé d'années qu'il étoit, baigné dans ses pleurs, & arrosant le pavé de ses larmes, pendant toute une année, sans vouloir d'autre témoin que celui qui connoit les choses les plus secrètes, & nous déroband à nous-mêmes la connoissance de ses bonnes œuvres, parce que sa piété étoit fort éloignée de l'ostentation. Je n'en aurois jamais rien sçeu, si je n'eusse apperçu, étant entré brusquement dans la chambre les marques de sa mortification, & si je n'eusse interrogé un de ses valets, qui me révéla les mystères de la nuit, en m'apprenant qu'il couchoit à terre.

Voici une autre circonstance, qui est une preuve de son courage; les habitans de Césarée disputoient



448 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE ;  
entr'eux pour la création de leur Archévêque, on demandoit un successeur en la place de celui qui venoit d'expirer, la sédition étoit violente, & l'on ne sçavoit quelle mesure prendre pour appaiser le désordre. Cette Ville est naturellement assez murine; la ferveur que ses citoyens ont pour la Foy, la splendeur du poste échauffoit les esprits, & augmentoit la dissension : les choses étoient en cet état, quelques Evêques s'étoient assemblez pour nommer l'Archévêque, le peuple étoit fort partagé, chaque faction proposoit un sujet, comme il arrive toujours dans ces conjonctures; les uns suivoient leur panchant, & leur inclination particuliere; les autres avoient des motifs plus pieux, & plus épûrez; enfin toutes les voix se réunirent, le peuple entier choisit de concert un homme du premier Ordre, irréprochable dans sa vie, & dans ses mœurs, à la réserve qu'il n'étoit pas encore baptisé; ils le prennent malgré sa résistance, employant le secours des soldats, qui étoient alors dans la Ville, ils le conduisent à l'autel, ils le présentent aux Evêques les priant de le baptiser & de le nommer Evêque; leurs remontrances étoient accompagnées de menaces, qui toutes violentes qu'elles paroissent marquoient leur Foy, & leur zèle.

Jamais le courage & la piété de Grégoire ne parurent dans un plus beau jour; qu'arriva-t-il, & jusqu'où la sédition se vit-elle montée? les Evêques cédant à la violence du peuple baptisèrent celui qu'on leur présentoit, ils le nomment, ils le placent sur le trône Episcopal, sans que leur volonté eût part à cette action, comme ils le déclarerent dans la suite, après qu'ils se furent retirez, se voyant dans une pleine liberté, & maîtres

maîtres de leurs sentimens, ils tiennent conseil entr'eux ; je ne sçais si ce fut par l'inspiration du Saint Esprit, mais enfin ils se mirent à délibérer sur cette affaire, ils déclarerent que tout ce qu'ils avoient fait étoit nul, & que cette promotion n'étoit pas légitime, reprochant au Prélat sa violence, quoy-qu'on l'eût violenté lui-même ; ils s'attachèrent encore à de certaines paroles inconsiderées qui échapperent pendant le tumulte. Grégoire qui jugeoit si sainement des choses ne se laissa point entraîner par ce torrent, & n'approuva nullement la resolution des Evêques, il demeura toujours ferme dans son premier dessein, comme si on ne lui eut fait aucune violence : car comme le Prélat qu'ils venoient de nommer, avoit cédé à la violence, il falloit lui faire le même traitement qu'ils souhaitoient qu'on leur fit à eux-mêmes ; s'ils vouloient qu'on leur pardonnât, il falloit aussi lui pardonner ; s'ils prétendoient le traiter à la rigueur, ils devoient se soumettre à la même peine. Il étoit même de leur devoir de s'exposer alors à tout le peril de cette sédition, & de résister jusqu'à la fin, plutôt que d'avoir recours à des ruses, sur tout dans un tems, où il étoit plus à propos d'étouffer les anciennes querelles, que d'allumer de nouvelles inimitiez, c'est ainsi que cette affaire fut terminée.

L'Empereur fremissoit de colere contre les Chrétiens ; cette élection l'avoit aigri, il faisoit de terribles menaces au Prélat que l'on venoit d'élire ; les habitans de Césarée ne sçavoient si on ruineroit leur Ville, ou si on les traiteroit avec un peu plus de douceur. Le chagrin que le renversement du Temple de la Fortune dans un tems assez heureux avoit causé à l'Empereur, étoit redoublé par

450 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE;  
cette élection, qu'il regardoit, disoit-il, comme la  
tuine des affaires publiques & des finances. Le  
Gouverneur de la Province pour faire sa cour, vou-  
loit obliger le nouveau Prélat à lui rendre com-  
pte dans l'intention de luy nuire, parce qu'il ne  
l'aimoit pas, & que leurs sentimens étoient oppo-  
sez dans le gouvernement de la République. Il  
écrivit à ceux qui avoient fait cette élection, pour  
les engager à l'accuser, ses lettres bien loin d'être  
doucees & obligeantes ne contenoient que des me-  
naces, com̄me si l'Empereur eût exigé d'eux absolu-  
ment cette soumission, & cette marque de leur  
complaisance.

Mon pere receut comme les autres une lettre de  
la part du Gouverneur, il n'en fut point ému, &  
sans balancer un moment ( faisons je vous prie  
reflexion avec quelle liberté il écrivoit, & de quel  
esprit ses lettres étoient animées ) sans balancer  
un moment nous n'avons, répondit-il, illustre  
Gouverneur, point d'autre maître, ni d'autre  
Censeur de nos actions, que le Dieu à qui l'on  
fait maintenant la guerre; c'est à lui à examiner  
l'élection que nous venons de faire légitimement,  
& de la maniere que nous avons cru plus confor-  
me à sa volonté. Il ne dépend que de vous, si  
vous le voulez, de nous violenter sur d'autres ma-  
tieres, mais personne n'aura jamais le pouvoit de  
nous empêcher de soutenir l'élection que nous  
venons de faire avec tant de justice & d'équité;  
ne nous prescrivez rien sur cela, puisqu'il ne vous  
est pas seulement permis de vous mêler de nos  
affaires.

Le Gouverneur qui receut ces lettres admira la  
fermeté de mon pere, malgré le chagrin qu'il en  
eut, comme on l'apprit par le canal de ceux qui

entroient dans la confiance ; cette generosité arre'ta les faillies de l'Empereur , & sauva Césarée , je puis ajouter qu'elle nous mit à couvert de l'infamie qui nous menaçoit ; voila ce que fit l'Evêque d'une petite Ville , & qui ne tenoit que le second rang dans l'Episcopat , mais ne vaut-il pas bien mieux être maître d'effet que de nom , comme le sont ceux qui se contentent de déclamer en vain sur les trônes les plus éclatans , & les plus élevez. Y a-t-il quelqu'un assez éloigné de nous , pour ignorer la derniere action de sa vie , & qui merite d'être comptée parmi les premieres ?

Cette même Ville étoit encore en division pour un sujet tout semblable , par la mort inopinée de l'Evêque qu'on avoit mis sur le siege Episcopal malgré lui , Dieu l'appella après plusieurs combats qu'il avoit soutenus pour sa gloire durant la persécution. Cette sédition étoit plus insensée , & plus ridicule , plus elle étoit allumée ; on connoissoit assez celui qui avoit le plus de merite , comme on connoit le Soleil parmi les Etoiles ; si la plus saine partie du peuple & du Clergé , à qui seuls le droit d'élection devoit appartenir , choissoient les sujets , les Eglises n'en souffriroient pas comme elles font ; ce n'est point aux riches , ni aux grands , ni à une populace téméraire , & insensée à se mêler de ces sortes d'affaires. Peu s'en faut que je ne préfere le gouvernement populaire à nôtre discipline , quoy-que tout le monde avoue de concert que nous sommes assistez de la grace ; je commence à douter si la crainte n'est pas un meilleur guide que la raison.

Car si cela n'étoit pas , qui auroit pu vous oublier , homme incomparable , pour vous en préférer un autre , vous que les mains de Dieu ont

452. SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
perfectionné, qui n'êtes point asservi sous le joug  
de l'Hyménée, qui ne possédez rien, qui ne sen-  
tez point les foiblesses de la chair & du sang,  
vous qui effacez tous les autres par vôtre élo-  
quence, qui êtes plus sage que les Philosophes,  
& qui faites comme un rang à part entre les au-  
tres hommes; vous qui êtes mon amy, & mon  
condisciple fidelle, compagnon de ma vie, & de  
mes études, ou pour le dire plus hardiment vous  
qui êtes comme la moitié de moy-même: je vou-  
drois qu'il me fût permis de dire avec une entie-  
re liberté tout ce que je pense, & de faire en  
vôtre absence vôtre portrait: je suis contraint de  
taire la moitié de vos rares qualitez, de crainte  
d'être regardé comme un flatteur. Pour reprendre  
le fil de mon discours, le Saint Esprit connoissoit  
assez celuy qu'il avoit choisi, mais l'envie s'y op-  
posoit; je n'ose nommer ceux que ce discours re-  
garde; j'aurois mieux l'entendre de la bouche  
de ceux qui nous déchirent, & qui décrivent nô-  
tre conduite. Passons ces choses, comme les fleu-  
ves glissent sur les pierres qu'ils rencontrent en  
leur chemin; ensevelissons sous un silence éternel  
des faits qui méritent d'être oubliez, & disons ce  
qui arriva.

Grégoire qui étoit un homme si spirituel con-  
noissoit ce que le Saint Esprit avoit réglé; il di-  
soit qu'il ne faisoit point s'arrêter au sentiment de  
la populace; que toutes ces assemblées, & tous ces  
scrutins étoient inutiles, qu'il ne faisoit pas avoir  
plus d'égard à la faveur qu'à la volonté de Dieu,  
qu'on ne devoit envisager que l'utilité de l'Eglise,  
& le salut du peuple, il écrivoit des lettres, il  
donnoit des avis, il tâchoit de concilier le peu-  
ple, & les Prêtres, il s'adressoit aux Ministres

des autels, & au reste du Clergé ; tout absent qu'il étoit, il donnoit ses ordres, avec la même autorité, que s'il eût été dans son Eglise ; son grand âge lui inspiroit cette confiance. Enfin comme on vouloit que l'élection fût Canonique, & qu'un des Evêques qui devoit donner sa voix étoit absent, Grégoire usé d'années, & de maladies se leve de son lit, il vient à la Ville avec une ferveur de jeune homme, quoy-que son corps fût languissant, & à demi éteint, persuadé que cette ardeur & ce zèle rendroit sa mort glorieuse, s'il lui arrivoit quelque accident. On ne peut s'empêcher de croire ce prodige qui paroît si surprenant ; la fatigue lui donna des forces, & lui rendit sa première vigueur ; il entreprend cette affaire, il se prépare au combat, il place l'Evêque sur le trône Episcopal, il s'en retourne sur un chariot qu'on regardoit comme son tombeau, & qui lui tint lieu de l'arche divine.

J'ay cessé de parler de sa douceur, mais il en donna des marques bien singulieres dans cette occasion : ses Collègues qui avoient été vaincus & qui ne pouvoient soutenir la honte de leur défaite, l'autorité avec laquelle le saint Vieillard terminoit toutes ses entreprises les chagrinoit ; ils nourrissoient contre lui une secrette haine, ils déchiroient sa réputation, mais il ne leur rendit jamais injure pour injure, il se retrancha dans sa douceur, & après avoir montré que son pouvoir étoit supérieur au leur, il les surpassa encore par sa patience ; il ne voulut pas se laisser vaincre par la médisance, après avoir vaincu d'une maniere plus noble. Sa douceur, sa patience, le tems, les ramenerent enfin à leur devoir, leur indignation se tourna en admiration ; ils firent des excuses de leur

454 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE,  
mauvais procédé, ils se jetterent à ses genoux, ils parurent confus de la faute qu'ils avoient faite, & s'étant réconciliez de bonne foy, ils l'honorèrent dans la suite, comme leur Patriarche, leur Législateur & leur Juge.

Il s'opposa aux hérétiques avec la même ardeur & le même zèle, lorsque les émissaires de l'Empereur se chargerent d'exécuter les Edits qu'il avoit faits contre nous, persuadez qu'ils nous réduiroient en peu de tems sous la même servitude qui opprimoit les autres. Grégoire nous fut d'un grand secours dans cette conjoncture, il se servit aussi de mon ministere, il me lacha contre les tyrans, comme on lache des chiens vigoureux contre des bêtes feroces; il me façonnoit à la pieté par ces exercices. Une chose me chagrinoit vivement (je vous prie de ne pas trouver mauvais la liberté avec laquelle je parle, je vous expliqueray mon chagrin, quoy-que ce discours vous soit peut-être desagréable) j'étois rebuté des misères de cette vie, je soupirois après la solitude, pour vivre en repos, & pour me mettre à l'abri de la tempête; vous m'embarquâtes je ne sçais comment dans le ministere, & vous me chargeates du soin des ames, en m'honorant du spécieux titre du Sacerdoce. A combien de maux cette démarche m'a-t-elle exposé sans parler de ceux qui me menacent, car celui qui a déjà souffert craint encore l'avenir, quoy-que la raison lui fasse naître des esperances plus agréables.

Il faut que je rende à mon pere la gloire qu'il merite encore par cette circonstance; il se comportoit en toutes choses avec un extrême courage, & qui surpassoit de beaucoup ses forces; enfin son corps s'affoiblissant avec l'âge il tomba malade,

sa maladie fut longue & dangereuse ; cet accident luy étoit commun avec tous les hommes , mais ce qu'il y eut de particulier dans cette aventure , & qui approche en quelque maniere du miracle , c'est que le sacrifice seul lui rendoit ses forces , & que son mal se suspendoit en ce tems-là , comme s'il eût obéi à un ordre exprés qui lui commandoit de se retirer. Il a vécu pendant près de cent ans , c'est à dire , bien au delà du terme dans lequel David avoit dit que nôtre vie seroit renfermée il en a passé quarante-cinq dans le Sacerdoce , qui est presque le cours ordinaire de la vie des hommes , enfin il a terminé sa vie dans une honorable vieillesse. De quelle maniere a-t-il achevé de vivre ? en priant , & dans la posture d'un homme qui prie , laissant plusieurs témoignages de ses vertus , sans le mélange d'aucun vice. Voila ce qui fait qu'on a pour sa memoire une vénération si grande , & qu'on lui donne des éloges , qu'on n'a jamais donnez à personne. Toutes les fois qu'on en parle , & qu'on rappelle l'idée de son merite , on ne peut s'empêcher de se mettre le doigt sur la bouche , pour me servir d'une expression de l'Ecriture. C'est ainsi que Grégoire à vécu , & qu'il est mort.

Parce qu'il falloit laisser aux siècles à venir un monument de sa générosité , pouvoit-il mieux choisir , que de bâtir ce Temple à la gloire de Dieu , & pour nôtre usage ; il est vray que les liberalitez du peuple l'ont un peu aidé , mais la principale dépense a été prise de son fonds ; ouvrage digne d'être vanté , qui égale les autres par sa grandeur , & qui les surpasse tous par sa beauté & sa magnificence. Ce sont comme huit édifices qui rentrent les uns dans les autres , en lignes



456 SERMON XIX. DE S. GREGOIRE;  
droites & collaterales , soutenus par des colon-  
nes , & des portiques jusqu'aux lambris , qui sont  
peints avec tant de délicatesse , que l'art ne cède  
point à la nature. Il reçoit le jour par le toit , &  
il est tellement éclairé , que ce Temple est com-  
me le séjour de la lumière ; il est entouré de ba-  
lustres à angles égaux d'une matière tres-precieu-  
se , qui laissent une vaste place au milieu , sans  
parler de la beauté des portes & des vestibules ,  
qui reçoivent de loin ceux qui y veulent entrer.  
Je n'ay encore rien dit des ornemens extérieurs ,  
des pierres quarrées , & ciselées en cheveux , de la  
beauté & de la grandeur des marbres , qui sou-  
tiennent les bases , les chapiteaux , & les entre-  
coins des angles , ou des pierres communes qui ne  
cèdent point aux étrangères. Je n'ay rien dit des  
ceintures diverses qui vont depuis les fondemens  
jusqu'au toit , & qui font quelque tort aux specta-  
teurs , en bornant la vue.

Comment ai-je pu en si peu de paroles vous  
faire l'abregé d'un édifice si superbe , & vous met-  
tre tant de beautés devant les yeux ? est-ce assez  
parler d'un ouvrage qui a rendu nôtre Ville si ce-  
lebre , & qui l'a fait aller de pair avec les plus  
fameuses Villes , ornées d'une infinité de beaux  
édifices , publics & particuliers ? Ce Temple avoit  
besoin d'un Prêtre , Grégoire a eû soin de l'en four-  
nir ; je n'ose décider si celui qu'il luy a donné est  
digne de son ministère. Il falloit ajouter des victi-  
mes , il l'a fait , je veux dire les malheurs de son  
fils , & sa patience dans ses infortunes ; cette  
victime spirituelle tient lieu d'une victime lé-  
gale , cet holocauste raisonnable est plus agreable  
à Dieu.

Cet éloge funebre suffit-il pour vous louer ;

dignement, & pour honorer vos funeraillès ? le recevez-vous comme le fruit des peines que vous avez prises de mon éducation ? m'ordonnez-vous de mettre fin à ce discours, de peur qu'il ne passe les bornes des discours ordinaires ? voulez-vous que j'y ajoute encore quelque chose, pour le terminer d'une manière plus pompeuse ? donnez-nous quelque marque de la gloire & de la lumière, qui vous environne, & de la destinée qui attend votre épouse & vos enfans ; recevez-moy dans les mêmes tabernacles, pour mettre fin aux misères de cette vie, après que vous m'avez honoré de votre nom, & de votre ministère. Excusez la foiblesse d'un discours que j'ay entrepris en votre considération ; dirigez le troupeau, & les Prélats, qui vous honorent comme leur pere ; conduisez-moy, puisque vous vous êtes servi de votre autorité paternelle pour m'engager dans un employ si perilleux, afin que je ne puisse plus me plaindre de la violence que vous m'avez faite.

Et vous qui êtes le Juge de mes essais, & de mon discours, quels sont vos sentimens ? accordez-moy votre suffrage ; si ce que j'ay dit a rempli votre attente & la matiere je seray satisfait. Je recevray votre témoignage, comme s'il venoit de la part de Dieu. Si cet éloge ne répond point à la gloire du défunt, ny à votre attente, il est aisé de remédier à cet inconvenient ; nous attendons il y a long tems, que vous ouvriez la bouche pour le louer, vos paroles couleront comme la pluye. Vous êtes son débiteur sous plusieurs titres tres-considérables ; il vous a fait Prélat, il vous a aimé comme son fils : quelle merveille que celui qui a tonné pour vous dans le monde, soit loué par votre bouche ?

Il me reste maintenant à m'entretenir de ce spectacle funebre avec cette spirituelle Sara, digne épouse d'un autre Abraham : non ma mere, la condition de Dieu, & des hommes n'est pas la même ; ou pour parler autrement, les créatures célestes, & les terrestres sont d'une espece bien differente. Leur nature, & tout ce qui appartient à leur être est durable & immortel ; nôtre nature est corruptible & perissable, & sujette à des changemens éternels. La vie & la mort qui semblent si éloignées l'une de l'autre, se suivent de près, & se chassent réciproquement. Nous commençons par la corruption, nous vivons dans la corruption, nous finissons comme nous avons commencé. Je ne sçais si l'on doit donner le nom de mort à ce qui finit les maux de la vie, pour nous faire passer à une meilleure condition ; ce passage est en effet moins redoutable qu'il ne paroît. Nous ne sommes pas trop raisonnables de tant appréhender une chose qui est moins terrible que nous ne le pensons, & de souhaiter avec tant d'empressement ce que nous devrions craindre. C'est vivre que de songer à la vie éternelle ; il n'y a point de mort redoutable, que celle que cause le peché, qui fait mourir l'ame. Les biens de la vie qui inspirent tant d'orgueil aux hommes ressemblent à des songes qui les ébloüissent, & qui les amusent ; si nous étions, ma mere, bien persuadez de ces principes, la vie ne nous rendroit pas plus fiers, la mort ne nous abbatroit point. Quel malheur nous arrive-t-il en mourant, si nous entrons en possession de la veritable vie, & si nous sommes dans un moment délivrez de tous les maux qui nous accablent ; si nous sommes placez comme de petits flambeaux autour de cette grande lumiere,

& si nous sommes comblez d'une infinité de biens solides & éternels ?

Cette séparation vous afflige ? mais que l'espérance vous soutienne ; la viduité est défagréable ? elle ne l'est point à vôtre époux : y a-t-il de la charité à vouloir pour soy ce qui est de plus commode , & laisser à son prochain ce qui est de plus rude ? mais que devez-vous trouver de fâcheux dans la vie , puis qu'il vous reste maintenant si peu de tems à vivre ? vous touchez à vôtre dernier jour , vos ennuis ne dureront pas long tems ; ne nous laissons point accabler pour si peu de chose. Nous avons fait une grande perte , mais du moins c'est après avoir joiü long tems du bien que nous avons perdu ; tout le monde est exposé à de pareils malheurs , mais il en est peu qui joiüssent du même bonheur si long tems ; consolons-nous , par cette pensée au lieu de nous affliger. Il est juste que ce qui est de plus avantageux l'emporte. Vous avez supporté avec un courage héroïque la mort de vos enfans que vous avez veu expirer dans le plus bel âge de leur vie ; soutenez avec la même patience la mort d'un vieillard qui étoit fatigué de vivre , quoy-que son esprit eût encore toute sa vigueur. Vous n'avez plus personne qui prenne soin de vous ? que fera donc cet Isaac qu'il vous a laissé , & qui doit vous tenir lieu de plusieurs autres enfans ? demandez-lui les petits secours qu'il peut vous rendre , c'est à dire , qu'il vous conduise , qu'il vous serve ; accordez-lui en récompense de plus grands bienfaits , vôtre bénédiction , vos prières. Vous souffrez peut-être impatiemment qu'on vous donne des avis ? je ne vous en blâme point , puisque vous avez donné vous-même pendant un si long tems des conseils si sages à tous ceux qui

460 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
vous ont consultée; de sorte que ce discours ne  
vous regarde nullement, vous qui avez une pru-  
dence consommée; c'est un remede pour consoler  
ceux qui sont dans l'affliction, afin que les hommes  
se souviennent que ceux qui meurent ne font que  
prendre les devants.

---

## SERMON XX.

*Discours funebre à la loüange de S. Basile le Grand  
Archevêque de Césarée en Cappadoce.*

**A**PRE's que le grand Basile m'a tant fourni  
de sujets pour mes discours, car jamais per-  
sonne n'a eu plus d'empressement pour ses propres  
pieces qu'il en témoignoit pour les miennes; il ne  
me restoit plus, sinon, qu'il servit luy-même de  
sujet pour une harangue, & cette matiere est la  
plus relevée & la plus sublime qui puisse occuper  
ceux qui se mêlent d'éloquence. Si quelqu'un vou-  
loit faire l'essay du talent qu'il a eu pour l'art ora-  
toire, & en juger sainement, il ne choisiroit point  
d'autre matiere, suivant en cela la coûtume des Pein-  
tres qui prennent de beaux modeles pour les co-  
pier. L'éloge de ce grand homme est une entre-  
prise tres-difficile, non seulement pour moy qui  
n'ay plus d'ambition depuis long-tems, & qui n'as-  
pire plus à la gloire, mais aussi pour ceux qui  
usent toute leur vie dans l'exercice de l'éloquence,  
& qui employent tout leur tems & tous leurs  
soins pour se signaler par cette voye: voila ce que  
je pense de cet ouvrage, & je crois que j'en juge  
bien. Mais quand parleray-je, si je ne parle en  
cette occasion? que puis-je faire de plus agréable

pour moy, ou pour ceux qui donnent des éloges à la vertu? puis-je honorer davantage l'éloquence que de l'employer à faire le panegyrique d'un homme si célèbre? je m'acquitteray par-là d'une dette; les hommes illustres & éloquens ont droit d'exiger par dessus toutes choses un discours pour honorer leur mémoire. Enfin, je ne doute nullement que cet éloge ne fasse plaisir à ceux qui l'entendront, & que ce ne soit un puissant motif, pour les animer à la vertu, les loüanges qu'on donne aux choses en augmentent le mérite; la matiere donnera du prix au discours, il paroîtra dans tout son lustre s'il répond à la grandeur du sujet; s'il demeure bien au dessous, ce qui arrivera infailliblement à tous ceux qui entreprendront ce panegyrique, ce défaut même marquera l'éminence de la matiere qui est infiniment au dessus des forces de l'éloquence; voila les motifs qui m'ont engagé à entreprendre cet éloge funebre. On ne doit point s'étonner que j'aie attendu si tard, & que je ne parle qu'après tant d'autres qui ont loüé ce grand homme en public & en particulier; la profonde vénération que j'ay toujours eüe pour luy me servira d'excuse.

Tandis qu'il a vècu, il avoit la bonté de me redresser & de m'avertir de mes fautes; c'étoit un droit que l'amitié qui étoit entre nous luy avoit acquis, car je ne crains point de dire, qu'il étoit comme le modele vivant de la vertu; maintenant qu'il est au dessus de nous, il sera encore plus indulgent, & il aura moins de peine à nous pardonner. Je prie encore tous ceux qui sont le plus touchés de son mérite de m'excuser, si toutefois l'on peut trouver du plus ou du moins dans cette matiere, car je crois qu'il n'y a qu'une voix sur cela, &

462 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
que nous avons tous les mêmes sentimens. Ce n'est point par négligence, ou par mépris que nous avons manqué à nôtre devoir, à Dieu ne plaise que nous soyions capables d'avoir de l'indifférence pour la vertu, ou pour l'amitié; ce n'est point aussi pour avoir crû que cette entreprise convînt mieux à d'autres qu'à nous; mais à dire vray, je n'ay osé m'y exposer, qu'après avoir purifié ma voix & mon esprit, comme l'on se purifie avant que d'approcher des Sacramens. Je vous feray aussi ressouvenir quoy que vous ne l'ignoriez pas, que j'ay eu de grandes occupations, pour sauver la saine doctrine, qui couroit risque d'être corrompue; j'ay été contraint de faire plusieurs voyages par l'ordre de Dieu, & conformément à la volonté de ce grand deffenseur de la foy, & de la doctrine orthodoxe qu'il a répandue par tout l'Univers.

Je n'ose parler de mes infirmités, pour m'excuser auprès de cet homme héroïque, qui pendant qu'il a vécu paroïssoit au dessus des foiblesses de la nature, & qui disoit que le commerce du corps ne nuisoit point aux fonctions de l'ame: voila tout ce que j'ay à dire pour mon Apologie; il n'est pas nécessaire que j'en fasse une plus longue devant des gens qui me connoissent si-bien. Il est tems de commencer cet éloge sous les auspices de Dieu, dont nous implorons le secours, de peur que ce que nous avons à dire ne des-honore celui que nous prétendons louer, & que nous n'atteignons point à beaucoup près l'éloquence de ceux qui ont déjà parlé sur cette matiere; quoy que ce grand homme soit autant au dessus de toutes nos louanges, que le Soleil est au dessus de ceux qui le regardent.

Si je croyois qu'il fût touché de la noblesse &

de la splendeur de son nom , ou de ces choses , qui toutes petites qu'elles sont en elles-mêmes inspirent tant d'orgueil aux hommes , entêtez des bagatelles du monde , je ferois un long catalogue des Héros de sa race , & je trouverois mille faits glorieux dans l'Histoire de ses Ancêtres , qui ne céderoient point à tout ce qu'il y a de plus grand dans les autres Histoires ; nous aurions du moins cet avantage , que nous pourrions citer une infinité de témoins de ce que nous avancerions , sans qu'il fût besoin d'avoir recours à des fables pour embellir nôtre narration. Le Pont nous fourniroit un grand nombre d'actions mémorables que ses Ancêtres du côté paternel ont faites , & qui effaceroient tout ce qu'on lit de plus merveilleux & de plus incroyable dans les Poëtes & dans les Historiens ; la Cappadoce à qui je dois la naissance , & qui produit des hommes si illustres , nous fourniroit beaucoup d'exemples de ce que nous chercherions , de sorte qu'il est également recommandable , soit qu'on l'envisage du côté maternel , ou paternel. A-t-on veü quelque famille plus honorée par les charges militaires , par les Gouvernemens , par la faveur & les dignitez de la Cour , par les richesses , par les emplois de la République & par l'éloquence , si nous voulions prendre la peine d'en faire un récit exact , les Pélopides , les Cécropides , les Alcmeons , les Eacides , ni tous les plus fameux Héros de l'antiquité ne seroient rien en comparaison ; car comme on n'a rien de personnel à en dire , il faut emprunter le secours de la fable & des fictions pour honorer ces familles en les faisant descendre de quelque démon , ou de quelque Dieu , de sorte que ce qu'elles ont de plus illustre & de plus précieux devient entierement incroyable , & ce qu'on



en croit les des-honneur & les couvre d'infamie;

Comme je parle d'un homme qui ne faisoit état que de la noblesse personnelle, & qu'on ne juge des couleurs & de la bonté des chevaux que de ce qu'ils font en eux-mêmes, ou qu'on ne peut bien dépeindre un homme par des choses qui luy sont étrangères, après avoir touché en passant deux ou trois chefs qui regardent les Ancêtres de Basile & qui retombent sur sa personne, je rentreray dans mon sujet pour ne plus parler que de luy. Chaque famille, ou même chaque homme en particulier a de certains caractères plus ou moins honorables qui le distinguent; c'est une espèce de succession dont les descendans héritent; la piété a fait tout l'ornement de Basile comme je vas vous le raconter.

La persécution étoit allumée de tous côtez; on n'en a jamais veû de plus cruelle; vous connoissez la fureur de Maximien, qui surpassa en cruauté tous les tyrans qui le devancerent; son audace étoit extrême, & il semble qu'il s'étoit mis dans la tête d'atteindre au plus haut point de l'impiété. Nos Athletes le vainquirent en plusieurs rencontres, & combattirent généreusement jusqu'à la mort; ils eurent même le plaisir de survivre à leur victoire, & de ne pas mourir dans le combat, pour servir de modèles de vertu aux autres; ces Martyrs vivans, ces Colonnes animées, ces Panégyristes muets de la générosité Chrétienne. Les Ancêtres paternels de Basile avec une infinité d'autres que la piété unissoit, remportèrent d'illustres couronnes durant cette tempête, tres-résolus de tout souffrir pour se rendre dignes des récompenses que JESUS-CHRIST a méritées par sa mort à ceux qui le suivent dans ses souffrances. Comme le combat à quoy ils s'exposoient étoit légitime, & qu'une des loix

du

du martyr nous dispense de nous exposer à la mort, ménageant par-là les tyrans & la foiblesse des Athletes, quoy-que cette même loy nous oblige de soutenir vivement le combat quand nous y sommes engagez, parce qu'il y a de la lâcheté à le refuser, comme il y a de la témérité à s'y exposer mal-à-propos : que firent ces illustres combatans pour honorer le Législateur ? ou plutôt où furent-ils conduits par la providence, qui prenoit un soin particulier de leurs personnes ? le Pont est couvert de plusieurs vastes & épaisses forêts, ils s'y réfugièrent avec un petit nombre de personnes qui les accompagnerent dans leur fuite, pour leur rendre les petits services dont ils avoient besoin.

On admirera peut-être la longueur de leur exil, qui dura pendant sept années & davantage, comme on le raconte, & la vie qu'ils traînèrent sur ces montagnes si différente de celle qu'ils avoient accoutumé de mener dans une fortune plus heureuse ; ils étoient exposez à toutes les incommoditez de l'air, au froid, au chaud, à la pluie, privez de la société de leurs amis & du commerce des hommes dans une solitude si sauvage. Quelle triste situation pour des gens qui avoient toujours eu un si grand train, élevez & nourris dans les plus hautes dignitez ! je diray des choses qui me paroissent encore plus grandes & plus admirables, que personne ne fera difficulté de croire, si ce n'est ceux qui ne jugent pas sainement des choses & qui comptent pour rien les persécutions & les périls à quoy l'on s'expose pour l'amour de JESUS-CHRIST : la longueur d'un exil si accablant, & la disette où ils étoient de toutes les choses nécessaires à la vie, leur faisoit souhaiter des alimens plus agréables. Ils ne se servirent pas cependant des termes dont les

466 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
Israélites s'exprimoient dans le desert, qui se plaignoient, & qui murmuroient des peines à quoy ils se virent condamnez depuis qu'on les eût délivrez de la servitude d'Egypte, qu'ils trouvoient plus commode que le desert, parce que l'Egypte leur fournissoit des viandes & des légumes en abondance; ils ne se souvenoient plus, tant ils étoient insensés, des travaux qu'on exigeoit d'eux, ni des tuiles qu'on les obligeoit de fabriquer; mais les discours que tenoient nos Martyrs étoient animez de leur foy & de leur piété. Eh quoy, disoient-ils, est-il donc impossible que Dieu nous fournisse de quoy vivre plus commodément dans cette solitude? ce même Dieu qui a tant opéré de miracles durant la fuite de son peuple, & qui faisoit pleuvoir du Ciel avec tant d'abondance du pain & des oiseaux pour le nourrir dans le desert, ne se contentant pas de luy donner le nécessaire; ce même Dieu qui a fendu les flots, qui a suspendu les eaux, qui a arrêté le cours du Soleil, & qui a fait tant d'autres prodiges en faveur des Juifs, ne fera-t-il rien pour nous qui sommes les déffenseurs de la piété?

Plusieurs bêtes qui ont échappé aux tables des riches & de la nature de celles que nous mangions autrefois se sont réfugiées sur ces montagnes; une infinité d'oiseaux bons à manger, & tels que nous les souhaitons, volent au dessus de nos têtes; nous les prendrions aisément, Seigneur, si vous le permettiez. A peine eurent-ils achevé de parler de la sorte, que la proye vint s'offrir d'elle-même, le festin fut préparé sans peine dans un moment; des cerfs sortis des bois se présentèrent pour être égorgés, sans que personne les y contraignît & sans qu'il fût besoin d'employer le cor, des chiens, des chevaux pour les forcer, ni de mettre de jeunes gens sur

les voyes, comme les regles de la chasse le prescrivent: les prieres furent les seules armes dont on se servit pour les prendre; a-t-on jamais ouï parler d'une chasse de cette nature? ils prirent autant qu'ils voulurent de ces bêtes, le reste rentra dans la forêt, & fut réservé pour d'autres repas; la table fut mise dans un moment, les convives rendirent graces de ce bien-fait, qui fut comme le prélude des plus grandes merveilles qu'ils pouvoient espérer dans la suite, & qui redoubla leur courage pour soutenir le combat à quoy ils se dispoient, Voila le récit que j'avois à faire.

Vous autres prophanes vantez vos Dianes, vos Orions, vos Aétéons, ces chasseurs infortunez dont vous admirez les aventures fabuleuses; parlez-nous de cette biche qui se trouva en la place d'Iphigénie, si vous croyez que cette histoire vous soit avantageuse, & qu'on ne la traitera pas de fable; mais la suite est très-des-honorante: car quelle est l'utilité de cette métamorphose, si cette jeune fille ne fut délivrée du péril où elle étoit, que pour être instruite à massacrer des étrangers, & pour payer par des cruautés inouïes l'humanité dont on avoit usé à son égard.

J'ay choisi parmi une infinité d'autres le miracle dont je viens de parler; je ne prétens pas même par ce récit faire beaucoup d'honneur à Basile, la mer n'a nul besoin des fleuves qui s'y viennent rendre, quelque grands qu'ils puissent être; ainsi il n'est pas nécessaire que nous empruntions des ornemens étrangers, pour rehausser la gloire de celui que nous loions; je n'ay point eu d'autres veûes que de faire connoître quels ont été les principes de l'éducation de ce grand homme, les modèles qu'il a eu à suivre, & qu'il a beaucoup

468 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
surpassé. Si les autres se font honneur d'être descendus d'illustres ayeux, c'est un titre bien plus honorable à Basile d'avoir rehaussé la gloire de ses Ancêtres. La vertu aussi-bien que les liens de l'hymenée unissoit ses parens, comme on peut le montrer par des preuves incontestables; le soin qu'ils avoient de nourrir les pauvres, & de bien recevoir les étrangers, de purifier leurs ames par la continence, de consacrer leurs biens à Dieu, ce qui étoit assez rare en ce tems-là, & ce qui est maintenant plus en usage suivant les exemples de l'antiquité, sans parler de leurs autres bonnes-œuvres, dont le Pont & la Cappadoce retentissent encore; mais ce qui me persuade davantage, c'est le bonheur qu'ils ont eu de mettre au monde des enfans si vertueux.

On ne trouve que dans les fables des peres qui ayent eu une grande quantité d'enfans sages & bien élevez; il n'y a que cette famille où l'on voye la réalité de ce paradoxe: des peres d'un si grand mérite, que si leurs enfans eussent été moins illustres, ils auroient pû par eux-mêmes rendre leur nom immortel: & des enfans doüez de tant de rares qualitez qu'il n'en fa'oit pas davantage pour rendre leurs peres parfaitement heureux, quand même leurs peres auroient eu moins de mérite. Lors qu'un enfant ou deux vivent régulièrement, on peut l'attribuer à la bonté de leur naturel, mais quand ils sont en grand nombre, & que leur vertu est rare & extraordinaire; on doit présumer que la bonne conduite de leurs parens y a beaucoup contribué. Ce grand nombre de Prêtres & de Vierges qui sont sortis de cette famille, sont une bonne preuve de ce que je dis, sans parler des autres enfans qui se sont mariez, & qui ont conservé toute leur vertu

dans le mariage , comme si elle eût été attachée au genre de vie qu'ils embrassoient , plutôt qu'à leur choix particulier.

Y a-t-il quelqu'un à qui Basile , le pere de celuy dont nous parlons , soit inconnu ? tout le monde admire sa vertu & son bonheur , car jamais Pere n'a été plus heureux que luy ; son mérite effaçoit celuy de tous les autres ; son fils seul l'a empêché d'être le premier homme du monde. Emmelie a été aussi distinguée parmi les femmes , que son époux fut distingué parmi les hommes ; il semble que son nom qui signifie bonne grace étoit un présage de ce qu'elle devoit être dans la suite. Il étoit juste que ce grand homme dont nous avons entrepris l'éloge funebre vint au monde comme ces Héros que la providence fait naître pour le bien de la République ; & les parens de Basile étoient si recommandables qu'ils méritoient d'avoir un fils tel que luy. La loy divine ordonne aux enfans d'honorer ceux qui leur ont donné la vie : nous avons satisfait à cette loy , par ce que nous venons de dire ; il est tems maintenant d'entrer en matiere , nous n'aurions besoin que de sa voix pour faire cet éloge , il n'y avoit que luy assez éloquent pour remplir un sujet si vaste.

Je ne le loueray point de sa beauté , de sa force , de sa grandeur , j'abandonne ces avantages à ceux qui en sont touchez ; ce n'est pas que dans la fleur de son âge , & avant qu'il eût usé son corps par la pénitence , il n'eût un extérieur admirable ; mais pour ne pas ressembler aux Athletes peu habiles qui se fatiguent par d'inutiles combats , & qui n'ont plus de force quand il faut entrer dans la lice pour combattre sérieusement : je ne diray que ce qui est à propos de dire , & que ce qui entre naturellement

470 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
dans mon sujet. Tout le monde convient que l'é-  
rudition tient le premier rang parmi les belles qua-  
litez qui distinguent l'homme. Je ne parle pas seu-  
lement de cette science solide qui nous convient,  
& qui néglige les agrémens du discours, pour ne  
s'attacher qu'aux choses qui éclairent la raison; je  
parle encore de cette science prophane, que les  
Chrétiens méprisent comme dangereuse, & comme  
si elle leur étoit contraire, parce qu'ils n'en jugent  
pas sainement. Nous ne devons pas mépriser le  
Ciel, la terre, l'air, ni toutes les créatures qui sont  
contenues dans ces élémens, à cause que plusieurs  
en ont abusé, & qu'ils leur ont rendu des hon-  
neurs qui n'appartenoient qu'à Dieu. Faisant un  
usage raisonnable des choses nécessaires pour la vie,  
ou pour le plaisir, nous évitons l'excez, & nous  
n'abusons point des créatures au préjudice du Créa-  
teur, comme font les insensés: elles nous le font  
connoître, & nous aident à captiver nôtre enten-  
dement sous le joug de JÉSUS-CHRIST, pour  
parler comme l'Apôtre.

Le feu, les viandes, le fer, toutes les autres cho-  
ses ne sont nuisibles, ou utiles, que par rapport  
à l'usage qu'on en fait; on se sert de serpens pour  
composer d'excellens remedes: ainsi les sciences &  
les belles Lettres sont d'un grand secours pour exa-  
miner & pour contempler les beautez de la nature;  
mais nous rejettons celles qui conduisent à l'erreur  
& au culte des démons. Bien davantage elles nous  
aident à rendre à Dieu le culte que nous luy de-  
vons, en démêlant ce qui est bon & légitime, d'a-  
vec ce qui est mauvais & défendu, & nous forti-  
fiant dans nôtre créance par la connoissance que  
nous avons de la foiblesse des démons. Il ne faut  
donc pas mépriser la science à cause que quelques-

uns la trouvent méprisable , au contraire il faut avoir compassion de l'ignorance & de la folie de ceux qui en jugent si mal ; ils voudroient que tout le monde leur ressemblât , afin d'être confondus dans la foule , & que leur peu d'habileté ne parût point.

Ce principe étant supposé, entrons dans le détail de la vie de Basile : dès ses premières années il fut dressé à la vertu sous la conduite de son illustre pere , qui passoit dans tout le Pont pour le maître le plus habile ; c'est dans une si bonne école qu'il prit les premières teintures de la piété & de l'éloquence , ces rares talens croissant à vûe-d'œil avec l'âge. Cet illustre jeune homme ne se vante point que les autres de Thessalie luy ont servi d'école , ni d'avoir étudié , sous un Centaure arrogant , comme les Héros de son siècle ; il n'a point appris l'art de tuer des lièvres avec des flèches , ou de courir après des daims & des cerfs , de dompter des chevaux furieux pour se disposer aux exercices militaires , trouvant dans le même sujet son maître & son cheval. Il ne s'est point nourri de la moëlle des cerfs & des lions , comme ont fait les Héros des fables. Il apprit les belles Lettres & les Arts libéraux , & à rendre à Dieu le culte qu'il mérite ; enfin ses premiers essais luy servirent de prélude pour arriver à la perfection où nous l'avons vû monter.

Ceux qui se contentent de cultiver leurs mœurs sans se soucier de la doctrine , & qui manquent de l'une de ces qualitez , ressemblent aux louches qui paroissent difformes ; soit qu'on les regarde , ou qu'ils regardent les autres. Mais ceux qui excellent dans ces deux genres ressemblent aux Ambidextres , rien ne manque à leur perfection , ils ont dans le monde quelque avant-gout de la félicité



472 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
de l'autre vie. C'est ce qui est arrivé à Basile, qui  
avoit devant les yeux un exemple domestique de  
toutes les vertus, c'étoit assez de le regarder pour  
devenir parfait. Les poulins & les veaux sautent  
autour de leur mere dès le moment qu'ils voyent  
le jour; c'est ainsi qu'il suivoit son pere de près,  
marchant toujours sur ses traces d'un pas ferme &  
assuré; ou si vous le voulez, cette premiere ébau-  
che étoit une marque certaine de sa perfection fu-  
ture: il donnoit avant le tems des signes de ce  
qu'il devoit être un jour.

Après s'être formé de la sorte dans cette premiere  
école, & après s'être rempli de tout ce qu'il y a  
de meilleur dans les sciences, comme une abeille  
succe le suc le plus exquis d'une infinité de fleurs;  
il fit un voyage à Césarée de Palestine pour étu-  
dier dans les Académies de cette ville célèbre par  
la réputation que les sciences luy ont acquise, &  
par son titre de Métropole: c'est-là où je me suis  
appliqué à l'étude des belles Lettres: si on vouloit  
priver cette Ville de la gloire d'être comme la mere  
des sciences, ce seroit la dépouïller de son plus bel  
ornement, & d'un titre qui luy appartient par une  
possession légitime. Les autres Villes se vantent de  
certains ornemens antiques, ou nouveaux, selon  
l'espece des raretez qu'elles renferment, ou selon  
qu'elles ont été illustrées par des aventures mé-  
morables; mais cette ville n'est pas moins fameuse  
par les belles lettres, que par les armes & par les  
actions héroïques.

Les maîtres & les condisciples de Basile, ceux  
qui l'ont cultivé, & ceux qui ont profité de ses  
études, pouroient vous apprendre combien il étoit  
grand aux yeux de ses maîtres & de ses égaux;  
il égaloit les uns & surpassoit les autres d'une distance

infinie. Quelle réputation ne se fit-il pas dans un moment parmi la noblesse & le peuple ? il étoit bien plus sçavant que son âge ne le permettoit ; mais sa bonne conduite l'emportoit encore pardessus sa science. Orateur parmi les Rhéteurs, avant même que les regles de l'éloquence luy eussent été montrées : Philosophe parmi les Philosophes, avant que d'avoir appris les principes de cette science ; & ce qui est de plus illustre, il étoit Prêtre parmi les Chrétiens avant que d'avoir été revêtu du Sacerdoce : tant son mérite extraordinaire le mettoit au dessus de tout le monde en toutes choses.

L'étude de l'éloquence à quoy il s'appliqua, ne luy tenoit lieu que de supplément ; c'étoit un secours pour se rendre plus capable de nôtre morale & de nôtre doctrine ; d'autant que cet art sert infiniment à mettre dans un beau jour ce que l'on pense. L'esprit qui ne peut expliquer, ou faire sentir ses pensées, est en quelque maniere semblable à un homme engourdi qui ne marche qu'avec peine. Basile employoit ses premiers soins à se perfectionner dans la véritable philosophie ; à se précautionner contre le poison du monde pour s'attacher à Dieu, & pour acquérir des biens célestes & éternels, en abandonnant des choses terrestres & périssables.

Dieu le conduisit de Césarée à Bisance, capitale de tout l'Orient, & remplie d'une infinité d'Orateurs & de Philosophes illustres, desquels il apprit avec une incroyable vîtesse tout ce qu'ils sçavoient de plus excellent ; il alla ensuite à Athenes qui étoit comme le centre des belles Lettres, tant étoit grande l'ardeur qu'il avoit de devenir sçavant. J'auray toute ma vie une singuliere vénération pour cette Ville, à cause du bien qu'elle m'a procuré en me fai-

474 SERMON XX. DE S. GREGOIRE ;  
tant connoître plus particulièrement ce grand hom-  
me qui ne m'étoit pas entierement inconnu ; en  
cherchant la doctrine j'ay trouvé la véritable féli-  
cité ; j'ay eu la même aventure que Saül d'une ma-  
niere toute contraire ; il devint Roy en cherchant  
les Anesses de son pere ; la chose à quoy il ne pen-  
soit pas luy fat plus avantageuse que son dessein  
principal.

Le discours que je vous fais a coulé jusques-icy  
avec beaucoup de facilité , j'ay trouvé le moyen  
d'y enchaîner des choses qui me regardoient per-  
sonnellement ; mais je ne sçay maintenant quelle  
route je dois tenir dans l'embaras où je me trouve.  
Le récit de mes aventures me retenoit agréable-  
ment ; j'avois du plaisir à vous expliquer de quelle  
maniere nôtre amitié s'étoit liée , & la sympathie  
qui se trouva entre nos humeurs. Les yeux sentent  
de la répugnance à se détacher d'un spectacle agréa-  
ble ; ils se tournent naturellement de ce côté-là , si  
on les en retire avec violence ; ainsi on a de la peine  
à s'empêcher de parler de ce qui fait plaisir. Pour  
éviter la censure , je vous feray un récit de toutes  
ces choses le plus succinct qu'il me sera possible ; si  
l'amitié & le zele m'emporte au de là des bornes ,  
j'espère que vous aurez quelque indulgence pour  
une inclination si raisonnable ; ceux qui jugent sai-  
nement des choses n'auront pas de peine à com-  
prendre que l'on perd beaucoup à être privé de  
pareilles amitez.

Nous vivions à Athenes ; Dieu & le desir des  
sciences nous y avoient conduits de concert , com-  
me deux fleuves qui se réunissent , après avoir par-  
couru plusieurs pais. Je m'y étois rendu quelque  
tems avant Basile , il m'y suivit de bien près ; on  
l'y attendoit avec beaucoup d'impatience ; sa répu-

station avoit devancé son arrivée : tout le monde avoit un extrême désir de s'en emparer d'abord. Il ne fera pas hors de propos de faire une petite digression , qui servira d'ornement au discours ; ce récit rafraîchira le souvenir à ceux qui savent cette Histoire, & l'apprendra aux autres qui l'ignorent.

Les Athéniens ont un amour aveugle , & insensé pour les Sophistes ; cette manie regne non seulement parmi le peuple , mais aussi parmi les personnes les plus considérables de la Ville ; l'emportement des jeunes gens sur cette matière va jusqu'à la fureur , & l'on n'y voit point de remède. Ils font à peu près comme font dans les courses de chevaux ceux qui sont curieux de ces spectacles ; on les voit courir des yeux de tous côtez, ils crient, ils jettent la poussière en l'air , ils se servent de la main , comme de guides pour faire tourner les chevaux à droit, ou à gauche ; quoyqu'ils soient assis, & qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils pensent faire, ils changent les conducteurs des chars, les chevaux, les limites de la course, les maîtres du combat : & de quel caractère à vôtre avis sont les gens dont je parle ? des misérables qui n'ont pas de quoy vivre pendant un jour. Voilà ce qui arrive aux écoliers d'Athènes à l'égard de leurs maîtres, ou des autres Professeurs qu'ils regardent comme leurs rivaux ; ils n'épargnent rien, pour leur ramasser un grand nombre de disciples, & pour les enrichir par leurs soins. Cet empressement a je ne sçay quoy de ridicule & de de furieux ; on se saisit de toutes les avenues de la Ville, du port, des hauteurs, des campagnes, des solitudes, de l'Attique, des autres parties de la Grèce, & presque de tous ses habitans, qui ont tous leurs factions & leurs cabales. Lorsqu'un jeu-

476 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
ne homme approche d'Athenes, étant tombé entre les mains de ceux qui s'en sont emparé les premiers, car il faut qu'il se rende, ou de bon gré, ou par force, c'est la coutume de mêler des jeux à une chose si serieuse. On le conduit d'abord dans le logis de ceux qui ont fait cette découverte, ou chez quelqu'un de leurs parens, ou de leurs amis, ou de leurs compatriotes, ou chez quelque habile sophiste; ils livrent cette proye à leurs maîtres, qui leur en tiennent un fort grand compte. C'est une espece de rétribution pour les soins qu'ils prennent de les instruire. Tous les autres font mille railleries à ce nouveau venu, ou pour le chagriner, ou pour le rendre plus dépendant & plus soumis. Les uns s'y prennent d'une maniere insolente, les autres avec plus d'adresse & plus de dessein, selon qu'il est plus rustique, ou plus polý. Cette coutume paroît bizarre, & inhumaine à ceux qui n'y sont point faits; les autres la trouvent plaisante & aimable; car toutes ces injures n'ont que l'apparence de menaces, on le conduit en grand-pompe au bain, par la place publique; voici l'ordre de cette marche.

Ceux qui se sont chargez du soin de conduire le jeune homme, disposez en haie, vont les premiers deux à deux vers le bain, marchant éloignez les uns des autres à distances égales; étant sur le point d'arriver, comme s'ils étoient surpris tout-à-coup de quelque fureur subite, ils poussent de concert un grand cri en sautillant. Ce bruit est un signal, pour empêcher d'aller plus loin, & pour arrêter ceux qui suivent comme si le bain ne vouloit pas les recevoir; ils poussent les portes, pour intimider le nouveau venu par cette cérémonie, enfin après qu'on luy a permis l'entrée du bain,

ils le mettent en liberté, & quand il est sorti, ils l'admettent en leur compagnie, & le regardent comme un de leurs condisciples. C'est le bel endroit de la cérémonie, & ce qui fait plus de plaisir à ce pauvre jeune homme de se voir affranchi de ces fâcheux.

Je n'étois pas le seul qui avois beaucoup de vénération pour Basile, parce que je connoissois déjà en partie la gravité de ses mœurs, & la prudence dont toutes ses paroles étoient assaisonnées, de sorte que je persuadai à ceux qui le connoissoient moins d'avoir pour luy les mêmes sentimens. Plusieurs l'estimoient déjà à cause de sa réputation, il fut le seul de tous ceux qui venoient étudier à Athenes qu'on dispensa de cette ennuyeuse réception; l'honneur qu'on luy faisoit en cela étoit au delà de l'esperance d'un nouveau venu. Voila le commencement de nôtre amitié, c'est la premiere étincelle de ce feu qui s'alluma dans nos cœurs, c'est ainsi que nous fumes blesez d'un amour réciproque. Je ne veux pas passer sous silence une autre aventure qui nous arriva. J'ay remarqué que les Armeniens ne sont point francs & sinceres: ce sont des esprits doubles & dissimulez. Basile étoit déjà lié de société avec quelques-uns de cette nation, parmi lesquels il avoit étudié, ou parce que son pere les connoissoit de longue main. Ils viennent le trouver sous prétexte qu'ils étoient de ses amis, mais la jalousie les conduisoit plutôt que l'amitié; ils luy proposoient des questions captieuses, & des sophismes & non pas de bonnes raisons, prétendant dès leurs premiers efforts le vaincre & le défaire: ils connoissoient depuis long tems la bonté de son esprit, & ils étoient au desespoir de voir qu'on le traitoit avec tant de

478 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
distinction. C'étoit une chose qui leur paroissoit  
insupportable, d'être effacez par un nouveau venu:  
Eux qui portoient depuis si long tems le manteau  
philosophique, & qui avoient un si long usage de  
l'éloquence.

Je ne m'apperceus point de leur jalousie secrette,  
qu'ils cachoient sous de belles\* apparences; je me  
fiois à ces dehors trompeurs, tant j'étois aveuglé,  
& entêté de la gloire d'Athenes, que je voyois  
flétrie, par la défaite de ces jeunes-gens qui se  
défendoient si mal, & qui commençoient déjà à  
tourner le dos; je les soutenois de tout mon pou-  
voir, & je les ramenois à la dispute; les plus pe-  
tits secours servent beaucoup dans ces occasions,  
de sorte que je remis les choses en équilibre, &  
la partie devint égale. Mais quand j'eus compris  
le motif secret de la dispute, qu'on ne pouvoit  
tenir caché, & qui se produisoit malgré eux, je  
changeay de parti sur le champ, & ce changement  
rendit la victoire douteuse. Ce retour fit beaucoup  
de plaisir à Basile, & comme il avoit une extrême  
vivacité, il pressoit vivement ses adversaires,  
qui commençoient à être ébranlez de la dispute;  
il ne cessa point de les battre en ruine par une  
foule d'argumens, jusqu'à ce qu'il les eût mis en  
fuite, & qu'il en eût remporté une pleine victoire.

Cette occasion fut un second motif qui enflamma  
notre amitié plus que jamais; les ennemis de  
Basile se retirèrent honteux d'avoir manqué leur  
entreprise, & se reprochant leur témérité; ils cru-  
rent que je les avois trahis, & que j'avois sacrifié  
la gloire d'Athenes; cette fausse persuasion les ai-  
grit tellement contre moy, qu'ils ne garderent plus  
de mesure, & qu'ils me traitèrent comme leur en-  
nemi déclaré; parce qu'ils avoient été terrassez,

& confondus par un seul homme dès la première attaque, & qui n'avoit pas encore eu le tems de se reconnoître. Quand on a conçu de grandes espérances, & qu'on obtient trop aisément ce que l'on souhaitoit, il est naturel de le mépriser, parce que la possession ne remplit pas toutes les espérances qu'on avoit. Voila ce qui chagrinoit Basile, & ce qui luy causoit de grandes inquietudes; il ne s'applaudissoit point du succès qu'il avoit eu, ny de son arrivée dans cette Ville si fameuse; il n'y trouvoit pas ce qu'il avoit espéré d'y trouver, il se plaignoit que le bonheur dont il jouissoit à Athènes n'étoit qu'imaginaire.

Je n'épargnois rien pour adoucir ses ennuis; par les meilleures raisons que je pouvois luy apporter pour le calmer. Je luy disois qu'on ne connoit le génie des hommes qu'avec le tems, après une familiarité & un long usage, & qu'il est impossible de sçavoir au juste en peu de tems jusqu'où va la science d'un particulier à quelque épreuve qu'on le mette. Ces discours remirent le calme dans son esprit, & les témoignages que nous nous donnâmes réciproquement, nous attachèrent inséparablement l'un à l'autre. Nous nous découvrimus avec le tems nos pensées, & le desir que nous avions de nous appliquer à la Philosophie; la maison, la table, les inclinations, les vœux, tout nous étoit commun, & le commerce que nous avions ensemble nous fortifioit chaque jour dans nos premières résolutions.

L'amour dure peu, & passe comme les fleurs du Printems, parce que l'objet de l'amour est fragile, & sujet à l'inconstance; la flâme s'éteint quand la matiere est consumée, ainsi les desirs meurent, quand ce qui les a fait naître ne subsiste plus.



480 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
Mais une amitié légitime, & que Dieu approuve  
est plus durable, parce que son objet ne change  
point; plus cet objet paroît aimable, plus ceux  
qui en sont épris s'attachent-ils fortement les uns  
aux autres; telle est la Loy de l'amour Divin. Je  
me laisse emporter sans garder ny regle ny mesure;  
je ne sçais comment je suis tombé sur ce discours,  
ny comment je pourrois m'empêcher de vous faire  
ce récit, car ce que j'ay oublié me paroît  
toujours meilleur que ce que j'ay dit; si l'on  
m'oblige de m'arrêter, il m'arrivera ce qui arrive  
à cette espece de poisson qu'on appelle poulpe;  
qui s'attache à tout ce qu'il trouve, & qui retient  
toujours quelque chose de la pierre à quoy cet  
animal s'est attaché quand on l'en arrache avec  
violence.

Telles étoient les dispositions de nos esprits, &  
c'est ainsi que nous nous avançâmes secondez de  
la grace de Dieu, qui souûtenoit nôtre ferveur;  
nous mîmes des colonnes dorées à une chambre  
belle & bien bâtie, comme parle Pindare. Com-  
ment pourrai-je sans verser des larmes rappeler le  
souvenir d'un tems si heureux? nous avions la même  
émulation pour les sciences, sans être jaloux  
l'un de l'autre, quoy-que cette émulation inspire  
naturellement de la jalousie. Nous ne disputions pas  
à qui l'emporteroit, mais à qui cédoit, persuadés  
que tous nos avantages étoient communs,  
parce qu'il sembloit que nous n'eussions qu'une ame  
en deux corps. Si l'on ne veut pas croire ceux  
qui disent que tous les hommes se ressemblent; il  
faut nous croire du moins, lorsque nous asseûrons  
que nous étions comme transformez l'un dans  
l'autre.

Nous n'avions qu'une affaire, & qu'un desir, nous  
n'étions

nétiens touchez que de la vertu, & des esperances de l'avenir ; nous ne songions qu'à nous détacher du monde, avant que la mort nous en retirât. Nous réglions sur ce plan nôtre vie & toutes nos actions, nous conformant aux préceptes de la Loy de Dieu, & nous animant l'un & l'autre par une sainte émulation à la pratique de la vertu. Si je ne craignois qu'on me soupçonnât de quelque vanité, je dirois que nous nous servions de règle l'un à l'autre, pour discerner le bien d'avec le mal ; nous n'avions nulle liaison, ny nul commerce qu'avec des gens modestes, pacifiques & bien réglez ; les insolens & les opiniâtres étoient bannis de nôtre société ; nous ne recherchions que les personnes, avec qui il y avoit à profiter, persuadez qu'il est bien plus aisé de se laisser entraîner au vice, que d'inspirer la vertu ; comme il est bien plus aisé de contracter la maladie des autres, que de leur rendre la santé. Nous nous appliquions aux sciences utiles, plutôt qu'aux agréables ; car c'est la source de la vertu, ou du libertinage des jeunes gens. Nous ne connoissions que deux chemins, l'un nous conduisoit à l'Eglise, pour y entendre les Interpretes de la Loy Divine ; l'autre nous conduisoit chez nos maîtres. Nous renonçâmes de bon cœur aux fêtes, aux spectacles, aux assemblées, aux banquets. Car je crois qu'il faut faire peu d'état de tout ce qui ne contribüé point à nous rendre plus gens de bien.

Les autres se font honneur de tirer leurs noms, ou de leurs familles, ou de leurs actions personnelles ; mais pour nous, nous ne trouvions rien de plus grand, que de porter le nom de Chrétiens ; nous nous en faisons plus d'honneur, que Gyges ne se faisoit de cet anneau qui le rendoit invin-

482 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
sible , & dont il se servit pour se faire Roy de Lydie , si ce n'est pas une fable. Midas estimoit moins son or , qui luy fut si funeste depuis qu'il vit l'accomplissement de son vœu indiscret , & que tout ce qu'il touchoit se convertissoit en or ; mais ce conte est de l'invention des Phrygiens. Qu'est-il besoin que je fasse mention de la flèche d'Abaris ce fameux Scithe , ou du cheval Pegase , qui voloit ? nous nous aidions bien mieux l'un & l'autre à nous élever au dessus des choses sensibles. Athene est un séjour tres-pernicieux aux ames ; les gens de bien le croient avec justice , dautant que toutes les richesses de la Grece y viennent fondre ; il est difficile qu'on ne se laisse séduire par le mauvais exemple de tant de gens qui courent après cette idole ; nous nous tenions tellement sur nos gardes , que nous ne donnâmes point dans ce piège. Ce qui paroitra incroyable , c'est que ce qui devoit nous perdre servit à nous confirmer dans la Foy , nous reconnûmes l'imposture de ces biens perissables ; ce qui attiroit tant d'adorateurs aux démons , ne nous donna pour eux que du mépris.

Si l'on croit qu'il y a un fleuve dont les eaux conservent toujours leur douceur naturelle , en coulant au travers de la mer ; s'il y a un animal , qui vit dans le feu , sans s'y consumer ; voila à peu près ce que nous étions au milieu de nos disciples. Nous avions toujours autour de nous une foule des plus illustres , qui suivoient Basile , qui l'écoutoient , qui le regardoient comme leur maître , & qui se regloient en toutes choses sur ses volontez. Non seulement nos maîtres , & nos disciples nous estimoient , nôtre réputation s'étoit répandue par toute l'Attique , les personnes les plus considerables nous regardoient avec admira-

tion ; nôtre nom vola au delà des bornes de la Grece , comme on peut le verifier par une infinité de témoins. Nos maîtres étoient aussi célèbres , qu'Athene étoit fameuse ; nous étions autant connus que nos maîtres ; tous ceux qui parloient d'eux parloient de nous comme de deux hommes merveilleux , & de deux parfaits amis. Les Grecs n'avoient pas plus de vénération pour Oreste & pour Pylade , ou pour les Molionides qu'Homere a tant vanté dans ses vers ; leurs communs malheurs , & leur adresse à gouverner les chevaux a rendu leurs noms illustres.

Je suis tombé imprudemment sur mes loüanges , moy qui n'ay jamais souffert qu'on parlât à mon avantage : il ne faut pas trouver mauvais que je retire cette petite utilité de nôtre amitié ; tandis qu'il a vécu , il a contribué à me rendre plus vertueux , il contribué à ma gloire après sa mort. A-t-on jamais veu un homme plus prudent , & plus sage même avant le tems ? les vieillards & les jeunes gens le respectoient , & le mettoient au dessus de tout ce qu'il y a eu d'hommes plus fameux dans nôtre siècle , & dans les siècles passés. Ses mœurs étoient si réglées , qu'à peine avoit-il besoin du secours des sciences pour les cultiver , cependant qui a jamais joint tant de doctrine à de si bonnes mœurs ? y-a-t-il quelque genre d'érudition où il n'ait excellé , comme s'il ne se fût appliqué à autre chose , possédant avec plus de perfection toutes les sciences en general , que les autres ne savent quelque point particulier. Quoy-qu'il eût l'esprit vif & sublime , il étudioit avec une grande application ; c'est par ce secours qu'on se perfectionne dans les sciences & dans les arts. La vivacité de son esprit pouvoit le dispenser de se

H h ij

donner tant de peine ; sa contention & son assiduité auroient suppléé au défaut de genie. Cependant il avoit tellement uni ces talens, qu'on ne sçavoit lequel des deux le rendoit plus recommandable.

Qui a jamais eu dans un plus haut degré cette éloquence vive, quoy-que ses mœurs fussent bien différentes de celles des rhéteurs ordinaires ? qui a mieux possédé toutes les finesses de la grammaire, cet art qui forme le stile, qui comprend l'histoire, & la Poësie dont elle donne les regles ? qui a plus excellé dans la parfaite Philosophie, cette science sublime & élevée, soit qu'on la regarde du côté de l'action & de la spéculation, ou du côté de la dialectique, c'est à dire du raisonnement & des démonstrations ? ceux qui disputoient contre luy se seroient plutôt tirez d'un labyrinthe, que de l'embaras où il les jettoit par la force de ses raisons, quand il l'avoit entrepris, ou que le sujet le méritoit. Il apprit l'Astronomie, la Géométrie, l'Arithmetique, mais il se contenta d'en sçavoir autant qu'il en falloit pour se garantir des insultes de ceux qui se piquoient de ces sortes de sciences ; il méprisa le reste, comme ne servant de rien à ceux qui faisoient profession de piété. Ce qu'il en apprit étoit préférable à ce qu'il négligea, quoy-qu'il fût tres-considerable ; ses maladies & les remedes qu'il employa luy apprirent la medecine, quoy-qu'on n'apprenne cet art, qu'avec beaucoup de travail & d'industrie ; je parle de ce qu'il enferme de plus noble, & de plus relevé, & qui regarde le raisonnement ; je ne parle point de ce qu'il y a de bas, & de mécanique dans cette science.

Quoy-que toutes ces choses soient grandes, &c

considerables en elles-mêmes, elles ne le sont gueres en comparaison de la connoissance qu'il avoit de la morale : ceux qui le connoissoient n'estimoient gueres Minos, ny Rhadamante, que les Payens ont placé dans de belles prairies remplies d'aphrodille, & dans les champs Elysiens, qui leur tenoient lieu de paradis, dont nos livres & ceux de Moÿse leur avoient apparemment fourni quelque idée, quoy-qu'ils ne s'expriment pas comme nous. Basile ressembloit en quelque maniere à un vaisseau plein de marchandises rares ; il sçavoit tout ce qu'on peut naturellement sçavoir ; il n'est pas permis de naviger au delà des colonnes d'Hercule ; & il étoit tems de retourner en nôtre patrie, afin que nous pussions embrasser un genre de vie plus parfait, selon que nous l'avions projecté, dont nous esperions tirer de grands avantages.

Le jour de nôtre départ étoit arrivé, tout étoit prêt pour cela, nos adieux faits, on s'étoit embrassé, on avoit répandu des pleurs, car il n'est rien de plus triste & de plus douloureux, que de quitter Athènes, & ceux avec qui l'on a vécu dans une Ville si agréable. Nous vîmes un spectacle pitoyable & qui merite de vous être raconté ; une foule de nos condisciples, accompagnez de quelques-uns de nos maîtres, nous vint environner, protestant qu'ils ne nous permettoient point de partir ; ils nous prioient, ils nous exhortoient de la maniere du monde la plus touchante, & qui marquoit une grande douleur. Je ne sçaurois m'empêcher de me faire quelque reproche à moy-même, & à ce grand homme, quoy-qu'il soit entièrement irrépréhensible. Après qu'il leur eut exposé les raisons pressantes qui l'obligeoient de s'en retourner, il l'emporta & vainquit leur résistance ;

ils luy permirent de partir, quelque chagrin qu'ils en eussent. Je demeuray à Athènes attendri par les prieres de nos amis, & trahi par une espee d'infidelité qu'il me fit, car il consentit à se séparer de moy, quoy-que je ne pusse me résoudre à le quitter, ou du moins, il me livra à ceux qui me trahissoient. Qui l'eût jamais pensé, avant que de le voir, & que cette séparation fut cruelle ! il nous sembloit qu'on divisoit nos corps en deux parties, & que nous étions prêts à expirer; deux bœufs qui ont été nourris ensemble, & qui ont toujours tiré la même charuë ne poussent pas des mugissemens plus lugubres, quand on les sépare.

Je ne pus supporter long tems ce malheur; après avoir fait quelque séjour à Athènes, ne pouvant plus résister au desir de revoir mon ami, je fis comme ce cheval dont parle Homere, je brisay les liens qui me retenoient, je pris l'essor & volay vers mon cher Basile. Etant de retour dans nôtre patrie, il falut nous livrer pendant quelque tems à la curiosité de ceux qui avoient envie de nous voir, quoy-que nous n'eussions nulle ambition, ny nulle envie de nous montrer. Enfin nous nous vîmes les maîtres de nos volontez, & quittant l'adolescence, nous commençâmes à jouir des privileges de l'âge viril; nous souhaitions de toute nôtre force de nous appliquer à l'étude de la veritable Philosophie: mais on traversoit nos desirs. Les habitans de Cesarée retenoient Basile, comme s'il eut été le fondateur, ou le conservateur de leur Ville; se voyant éloigné de moy, il entreprit quelques voyages, qui n'étoient pas contraires au dessein qu'il avoit de se donner tout entier à la pratique de la vertu.

L'amour que j'avois pour mon pere & ma mere,

& les soins que j'étois obligé de leur rendre dans leur extrême vieillesse me séparèrent de Basile ; je ne sçais si j'eus raison de le quitter de là sorte , mais enfin je le quittay ; peut-être que c'est-là la source de tous les chagrins , & de tous les embarras où je suis tombé , & des obstacles qui ont traversé le desir que j'avois d'embrasser le parti de la vertu ; mais il faut faire ce que Dieu veut , & supporter tous les malheurs qui nous arrivent par sa permission ; j'espère que l'intercession de Basile me fera d'un grand secours.

Après que Dieu par sa souveraine bonté , & par un effet des soins qu'il prend du genre humain eût fait connoître à tout le monde le mérite de ce grand homme , on l'admit dans l'Ordre des Prêtres ; c'étoit comme un flambeau , qui éclairoit l'Eglise de Césarée , & qui répandoit de là ses rayons sur toutes les Eglises du monde. On ne l'éleva pas tout d'un coup à un degré si éminent ; il ne fut pas fait Evêque au sortir du Baptême , comme il arrive à de certains Prélats , il ne reçut cet honneur qu'après avoir passé par tous les degrés , gardant les regles prescrites & les interstices ; je n'approuve point cet empressement , ny cette précipitation que l'on remarque en quelques Prélats. Je ne suis pas assez téméraire , pour leur faire ce reproche à tous indifferemment ; ce seroit une injustice manifeste , mais je crois qu'il faudroit imiter en cela la politique des gens de marine ; ils ne donnent le gouvernail à conduire qu'à ceux qui ont passé par tous les emplois du vaisseau , & qui ont fait toutes les autres manœuvres. Les gens de guerre en usent de la même maniere ; le soldat monte à la dignité de Capitaine , avant que d'être Général ; cette subordination est tres-louable , & tres-



488 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
commode pour ceux qui obéissent. Que nos affaires se gouverneroient bien, si nous observions cette méthode ; mais nous sommes en danger de voir l'ordre le plus sagement établi tomber dans la dernière confusion ; on obtient le Sacerdoce par des crimes, comme par les vertus ; ce trône est pour les plus puissants, & non pas pour les plus dignes. Samuel qui lisoit dans l'avenir est effectivement au rang des Prophètes ; mais Saül, homme vil, & indigne y est aussi. Roboam fils de Salomon est assis sur le trône de son pere, Hiéroboam esclave & apostat a obtenu le même honneur.

On n'est point Medecin ny Peintre, avant que de connoître la nature des maladies, ny avant que de sçavoir bien mélanger les couleurs, ou dessiner diverses figures ; cependant on devient Prélat tout d'un coup, avant que d'avoir été formé pour un si grand employ ; à peine a-t-on commencé à vivre, & à paroître, qu'on se trouve revêtu de cette dignité ; c'est ainsi que les Poëtes ont feint que les géans venoient au monde. Nous voulons que des gens deviennent saints dans un jour, qu'ils soient sages & habiles, avant que d'avoir rien appris, & qu'ils n'ayent rien contribué de leur côté au Sacerdoce, que leur consentement, ou le desir qu'ils en avoient. Celuy qui merite les premières places est assis aux derniers rangs ; quoy-qu'il ait médité long tems la sainte Ecriture, & qu'il y soit fort versé ; quoy-qu'il n'ait rien négligé pour assujettir la chair à l'esprit ; tandis que l'autre fier de sa dignité preside d'une maniere superbe & arrogante, traitant avec hauteur les plus gens de bien : le trône ne le fait point trembler ; la presence d'un homme modeste qu'il voit

à ses pieds ne l'épouvante point ; il croit que sa dignité luy donne un mérite qui efface celuy de tous les autres, parce qu'il ne juge pas sagement des choses, & que son élévation luy a renversé l'esprit.

Le grand & le célèbre Basile tint une route toute contraire ; sa conduite est un modèle de toutes les vertus, mais sur tout d'une exacte régularité à observer l'Ordre & la discipline. Après avoir lû au peuple les Livres sacrez, ne jugeant pas que ce premier degré du Sacerdoce fût indigne de luy, enfin il a été élevé successivement à la dignité de Prêtre & d'Evêque. Il n'a point derobé cette dignité, il ne l'a point envahie par force, il n'a point brigué cet honneur avec empressement ; c'est l'employ qui l'a cherché ; la faveur des hommes n'a rien contribué à cette élection, elle est l'ouvrage de la grace. Nous parlerons une autre fois de la première place, après avoir dit quelque chose, de la seconde. La foule des circonstances que j'ay voulu rapporter, m'a pensé faire oublier ce point.

Il y avoit quelque différent entre Basile, & son Prédecesseur ; il est plus à propos de dissimuler les motifs de cette froideur & d'ensevelir cette querelle sous le silence: quoy-que cet Evêque eût beaucoup de courage & de piété, comme il le fit assez voir dans une violente persécution qui s'éleva contre luy ; cependant il témoigna quelque passion dans l'affaire de Basile ; les plus grands hommes ne sont pas exempts de foiblesse ; il n'y a que Dieu seul qui soit incapable de pecher, ou de sentir du trouble. La plus saine partie du Clergé, & les plus sages se souleverent contre l'Evêque, si c'est être sage, que de renoncer au

490 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
monde pour se consacrer au service de Dieu. Ils crurent qu'il étoit indigne d'eux de souffrir que celui qu'ils regardoient comme le plus considérable de leur corps, fut chassé avec infamie; pour empêcher ce coup, ils prirent un dessein violent & périlleux. Ils résolurent de faire un schisme & de se séparer du corps de l'Eglise qui a tant d'honneur du trouble & de la sédition; ils entraînent dans leur cabale la plus grande partie du peuple, non seulement de la populace, mais aussi des personnes les plus considérables, qui occupoient les premières places. Ils n'eurent pas de peine à les engager dans leur parti par trois raisons. Premièrement on avoit autant de vénération pour Basile, que pour les plus fameux Philosophes de notre siècle; s'il eût voulu se servir de tous ses avantages, il auroit inspiré beaucoup d'audace à tous ceux qui le suivoient. En second lieu celui qui le chagrinoit étoit suspect aux habitans de Césarée, à cause du tumulte qui arriva pendant son élection; il emporta la Prélatrice plutôt par force, ou par violence, que par les voyes canoniques. Enfin quelques Evêques d'Occident qui étoient alors à Césarée persuadoient à tous les orthodoxes de se joindre à Basile.

Quelle conduite tint ce grand homme & ce disciple fidelle du maître pacifique? il n'étoit pas dans son pouvoir de résister à ceux qui l'avoient outragé, ni aux autres qui défendoient ses intérêts avec trop de chaleur; il n'étoit point fait pour combattre, ni pour troubler l'union de l'Eglise, qui étoit déjà fort agitée par les cabales des Hérétiques & par la persécution des Empereurs: il me consulta dans l'embaras où il se trouvoit, & profita des avis fidelles que je luy donnay, de sorte que nous nous

retirâmes ensemble dans le Pont, où il prit la direction des Monasteres qui y étoient. Il se sauva dans la solitude suivant l'exemple d'Hélie & de Jean Baptiste; ce parti luy sembla plus sûr que de s'exposer à quelque entreprise qui fût indigne de son caractère: il ne voulut pas perdre durant la tempête l'empire qu'il avoit toujours eu sur luy-même durant la paix. Quoy-que sa retraite fût si bien concertée, & qu'elle luy eût acquis une si haute réputation, son retour luy fut encore plus honorable; en voici l'histoire.

Tandis que ces choses se passaient, une horrible tempête s'éleva tout-à-coup, qui accabla toutes les Eglises sur lesquelles l'orage tomba; l'Empereur fort avide d'argent, & ennemi déclaré de JESUS-CHRIST s'en prit aux Eglises pour assouvir son avarice & son impiété. Il devint tyran comme son prédécesseur, & s'il ne l'imita pas dans son apostasie, il n'étoit pas pour cela plus commode aux Chrétiens, ou du moins à la plus saine partie des Chrétiens, qui avoient des sentimens orthodoxes sur la Trinité, puisqu'il n'y a que cette doctrine de sainte & de salutaire. Car ce n'est pas à nous à mesurer la Trinité, ni à la peser comme dans une balance: nous n'admettons point de divisions étrangères dans cette Essence qui est indivisible; nous ne remédions point à un mal par un mal encore plus grand, en nous jettant dans l'erreur opposée à l'impie de Sabellius. Arius qui tire son nom de la fureur dont il étoit possédé défigura la plus grande partie de l'Eglise par ce dogme abominable. Il ne rendoit point au Pere l'honneur qu'il luy devoit; il des-honora le Fils, en admettant de l'inégalité dans la Trinité. Nous confessons que le Fils & le S. Esprit sont parfaitement égaux

492 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
au Pere, & que la Trinité seroit détruite, si l'une  
des personnes étoit inférieure à l'autre : nous re-  
connoissons & nous adorons une Trinité avec une  
multiplicité d'attributs.

L'Empereur tres-mal instruit de ces mysteres &  
incapable d'élever ses pensées à des choses si su-  
blimes, parce qu'il se laissoit opprimer par ceux qui  
le gouvernoient, fit tous ses efforts pour abaisser la  
nature divine. Il fit connoître sa malignité en vou-  
lant réduire la souveraine puissance sous une hon-  
teuse servitude, & mettant au rang des créatures  
une nature incréée & éternelle. C'est dans cette  
résolution impie qu'il se déchaîna contre nous,  
car comment appeller autrement cette entreprise,  
qu'en luy donnant le nom d'une excursion barbare ?  
à la verité il ne renversoit pas les murailles, les  
villes, les maisons, ni d'autres ouvrages de peu de  
conséquence qu'on peut aisément réparer ; cette  
guerre attaquoit les ames, & il en fit périr une in-  
finité. L'armée qui suivoit les mouvemens de l'Em-  
pereur, des Prélats impies, des Gouverneurs cruels,  
qui régloient tout dans cette partie du monde qui  
reconnoissoit l'Empire de Valens, se déchaînerent  
de concert contre les orthodoxes. Ils s'étoient déjà  
emparez de quelques Eglises, ils attaquoient les  
autres, ils espéroient d'emporter le reste par les se-  
cours & les forces de l'Empereur qui les secundoit,  
ou par les menaces qu'on faisoit de sa part ; ils vin-  
rent ici dans le dessein d'envahir nôtre Eglise, se  
flatant que le Schisme & les troubles qui la divi-  
soient, ou le peu d'expérience de celuy qui la  
gouvernoit leur en ouvreroit l'entrée. Ce combat  
étoit périlleux, plusieurs ne manquoient pas de cou-  
rage, mais ils manquoient de chef & d'un deffen-  
seur habile, & capable de les animer & de les

foûtenir par ses paroles & par sa vertu.

Que fit Basile dans cette conjoncture, cet homme incomparable plein de zele pour la gloire de JESUS-CHRIST? il ne falut pas de longs discours pour l'engager à venir nous secourir: dès qu'il apprit que j'étois député, il accourut pour avoir part à mon ministère: ce combat nous regardoit également tous deux, puisqu'on nous avoit nommez pour être les deffenseurs de la foy: sa raison luy fit comprendre qu'il faloit sacrifier tous ses chagrins, & que ce n'étoit pas-là le tems d'entretenir des querelles particulieres; qu'il faloit attendre pour ces éclaircissemens un tems plus heureux & plus tranquile, & prendre le parti de la patience, au milieu des grands périls dont l'Eglise étoit menacée. C'est ainsi que Basile raisonnoit, il abandonne sur le champ le Pont pour me suivre; la verité qui couroit risque d'être opprimée animoit son zele, il voulut être le compagnon de mes combats, & se livra tout entier à la deffense de l'Eglise.

Ne croyez nullement qu'il s'épargna dans cette occasion; s'il combattit généreusement, sa prudence étoit égale à son courage, mais sa prudence ne l'empêchoit pas de s'exposer aux plus grands périls; il ne se peut rien ajouter à la sagesse & à la générosité qu'il fit paroître dans la conduite de cette affaire. Peut-être soupçonnerez-vous qu'il avoit toujours dans le cœur contre son Prélat quelques restes de son ancienne froideur: détrompez-vous, il tourna toutes ses pensées à faire réussir son entreprise; il prend conseil, il se met en état de se défendre, il ôte tous les obstacles qui pouvoient traverser ses desseins, & qui donnoient à nos ennemis l'esperance de triompher. Il choisit les uns, il écarte les

autres. Il étoit comme un mur inébranlable, comme une hache qui coupe la pierre, comme un feu qui brûle les épines, selon le langage de l'Écriture, & qui devoit mettre bien-tôt en cendre, ces misérables qui outrageoient la Trinité. Si Barnabé vint au secours de Paul qui combattoit, il en faut sçavoir bon gré à Paul qui le choisit pour être le témoin & le compagnon de ses combats. Nos adversaires furent contraints de se retirer, honteux d'avoir manqué leur entreprise, convaincus par leur expérience & par ce mauvais succès qu'ils ne devoient pas avoir tant de mépris pour les Cappadociens, dont le caractère principal est d'être inébranlables dans la foy & zelez partisans de la Trinité : c'est ce qui les unit parfaitement & ce qui les rend invincibles ; s'ils n'épargnent rien pour secourir la Divinité, ils en reçoivent aussi des secours encore plus considérables.

Un des principaux soins de Basile fut de rendre à son Evêque, tous les respects & tout l'honneur qu'il luy fut possible ; d'éteindre ses soupçons, de persuader à tout le monde que le chagrin qu'il avoit reçu étoit une tentation du démon qui est l'ennemi juré de la paix & de la concorde, ajoutant, qu'il sçavoit parfaitement ce que les loix de l'obéissance exigeoient de luy. Voilà pourquoy il étoit présent à tout, il enseignoit, il écoutoit, il se soumettoit, il donnoit des avis, il en recevoit, il se régloit sur les conseils des autres dans ses entreprises ; tout luy étoit bon pour l'instruire, pour le soulager, pour le fortifier dans la foy ; enfin il étoit autant bon ami qu'on l'avoit crû un ennemi dangereux. Cette docilité étoit cause que quoy-qu'il n'eût pas la première place, cependant il gouvernoit tout dans l'Eglise ; pour la bien-veillance

qu'il témoignoit, on luy donnoit l'autorité ; la bonne intelligence qui regnoit entre le Prélat & luy étoit merveilleuse : si le Prélat conduisoit le peuple, Basile servoit de guide au Prélat même, semblable à ces conducteurs de Lyons qui les gouvernent en les flatant.

L'Evêque qui avoit été depuis peu revêtu de cette dignité, qui se sentoit encore un peu des imperfections du monde, assez peu versé dans les matieres spirituelles, accablé de tous côtez d'une furieuse tempête, & environné d'ennemis qui attaquoient l'Eglise, avoit besoin d'un homme de mérite pour se conduire & pour se soutenir. Voila pourquoy il recevoit de bon cœur le secours que luy donnoit Basile, persuadé que son autorité en étoit plus grande & mieux affermie. On vit plusieurs marques des services importans qu'il rendoit à l'Eglise ; la liberté avec laquelle il traitoit les Gouverneurs & les principaux de la ville, l'adresse qu'il avoit à appaiser les dissensions d'une maniere qui ne le rendoit point suspect, & qui faisoit recevoir son avis comme une loy : les soins qu'il prit des pauvres dans leurs besoins spirituels & corporels, qui font d'un grand secours pour s'emparer des esprits ; car on se laisse captiver par les bienfaits : son hospitalité envers les pelerins, l'assistance qu'il rendit aux vierges, les réglemens qu'il a faits pour les Religieux, ou de vive voix, ou par écrit, tant de belles prieres qu'il a composées, tant d'ornemens dont il a enrichi l'Eglise, tout cela marque le zele ardent qu'il avoit pour Dieu & pour le peuple.

Voici une aventure tres-mémorable ; on n'avoit jamais entendu parler d'une famine plus cruelle ; toute la ville étoit dans la dernière consternation, personne ne se mettoit en devoir de la secourir



496 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
dans une calamité si puissante. Les villes maritimes  
ont des ressources durant la famine ; la mer leur est  
commode pour transporter les denrées dont elles  
abondent , & pour en acheter les choses dont elles  
ont besoin. Mais nous qui sommes fort éloignés  
des Ports de mer , nous ne retirons pas de grandes  
utilitez des choses que nous ayons en abondance ,  
& nous ne sçavons de quel artifice nous servir pour  
nous procurer ce qui nous manque ; nous n'avons  
aucun secours pour transporter nos denrées , ou  
pour faire venir celles des autres païs. L'avarice  
insatiable de ceux qui ont beaucoup de bled , re-  
double encore les malheurs que cause la famine ,  
attentifs à épier les tems mauvais & les calami-  
tez , il semble qu'ils veüillent faire un commerce de  
la faim qui presse leurs freres ; la misere des autres  
leur tient lieu de moisson & de récolte : ils ne se  
mettent gueres en peine de la maxime qui leur  
apprend , que ceux qui soulagent les pauvres prêtent  
au Seigneur à usure , & que celuy qui cache son  
bled devient l'exécration du peuple ; les promesses  
que l'Ecriture fait aux hommes charitables ne les  
touchent point ; ils ne sont point épouvantez des  
châtimens dont elle menace les hommes durs & in-  
humains. Leur avidité ne se peut assouvir , mais ils  
raisonnent mal , car la dureté qu'ils ont pour les  
autres tarit à leur égard , les sources de la miseri-  
corde , ne faisant pas réflexion qu'ils ont plus de  
besoin du secours de Dieu que les pauvres de leur  
assistance.

Ces usuriers & ces vendeurs de bled ne sont  
point touchez des malheurs de leurs parens , ils  
n'ont nulle reconnoissance pour les bien-faits de  
Dieu , qui leur donne des grains en abondance ;  
tandis que les autres sont dans des besoins extrêmes.

Basile

Basile ne pouvoit pas faire pleuvoir du pain, comme on fit autrefois pour nourrir dans le desert un peuple fugitif; il ne pouvoit changer des vaisseaux vuides dans des sources d'huile, pour récompenser sa nourrice de son hospitalité; il ne pouvoit pas avec cinq pains faire vivre plusieurs milliers de personnes, & fournir encore plusieurs tables de ce qui étoit demeuré de reste; ces miracles ont été opérés autrefois par Moÿse, Hélie, JESUS-CHRIST, qui communiquoit ce pouvoir aux autres; de pareils prodiges convenoient au tems & à la situation des choses; dautant qu'ils se font plutôt en faveur des infidelles que des fidelles; mais ce grand homme fit avec une foy vive des choses qui approchoient des merveilles que je viens de vous raconter. Ses discours & ses exhortations eurent le pouvoir de faire ouvrir les greniers des riches, il distribua des alimens aux pauvres, il les rassasia avec du pain, il appaisa la faim dont ils étoient tourmentez, & fit à ces pauvres affamez tout le bien qu'il put: voici l'invention que son zele luy suggéra, & il n'y a rien de plus glorieux pour luy.

Il assembla dans un même lieu tous les pauvres que la faim pressoit, & d'autres qui ne respiroient qu'à peine, hommes, femmes, enfans, vieillards, dont l'âge est capable d'inspirer tant de compassion; il fit apporter toutes sortes de viandes dont on peut se servir pour appaiser la faim, des légumes & de mets grossiers qui conviennent aux pauvres, & imitant JESUS-CHRIST, qui prit un linge & le mit à l'entour de luy pour essuyer les pieds de ses Disciples, il se mit à servir les pauvres, aidé de ses valets, ou de ses confreres, pour faire honneur aux pauvres, en leur fournissant les alimens dont ils avoient besoin, & pour adoucir l'aigreur

498 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
de leurs maux par ce double ministere. C'est ainsi  
que ce nouveau Joseph s'appliquoit à soulager les  
malheureux : j'ay encore quelque-chose de plus con-  
sidérable à dire ; car le premier profita de la fa-  
mine, il se rendit maître de l'Egypte par ses libé-  
ralitez ; les lumieres que luy fournirent les songes  
du Roy, luy firent prendre des mesures pendant  
le tems de l'abondance pour être en état de ne  
point souffrir de la disette. Basile ne tournoit point  
ses libéralitez à son profit, il ne reçût aucun avan-  
tage temporel de tout le bled qu'il distribua, con-  
tent par ses charitez de fléchir la misericorde de  
Dieu, & d'acquérir des biens éternels par ses au-  
mônes. Il y joignoit des discours édifiants & une  
céleste nourriture, puisque la parole est le pain des  
Anges & des ames qui aiment Dieu. Je n'ay jamais  
connu d'homme plus pauvre que Basile, & plus  
riche par ses talens admirables ; plus avide, non pas  
du pain qui appaise la faim, ni de l'eau qui éteint  
la soif, mais de cette divine parole qui donne la  
vie, qui est si nourrissante, & qui remplit tous les  
desirs de celui qui en sçait profiter.

Qu'est-il besoin que je fasse un détail de toutes  
ses vertus & de ses rares qualitez ? Eusebe à qui sa  
piété avoit mérité un nom si illustre vint à mou-  
rir ; le mérite de Basile l'éleva sur le Thrône Epif-  
copal : cette élection ne se fit pas sans peine &  
sans causer de la jalousie à ceux qui gouvernoient  
la République, & aux plus méchans citoyens qui  
s'étoient dévoüez à leur parti ; mais il étoit impos-  
sible d'empêcher que le S. Esprit ne triomphât ; il  
fuscita pour luy imposer les mains des hommes brû-  
lans de zele, & que leur piété avoit rendu recom-  
mandables. Mon père que je compare à un Pa-  
triarche & à un second Abraham, fut de ce nombre,

Il luy arriva à cette occasion une aventure assez mémorable. Outre son grand âge qui l'avoit beaucoup affoibli, il étoit malade à l'extrémité; cependant il se mit en chemin pour fortifier par son suffrage l'élection de Basile, espérant que Dieu luy donneroit assez de force pour résister à une si grande fatigue. On le mit sur un chariot, comme un mort dans une biere; ce voyage le rajeunit & luy rendit ses forces, il retourna plein de santé, tant il étoit content de la bonne action qu'il venoit de faire. Il y a long-tems qu'on a dit, que le travail est utile à la santé, que la joye resuscite les morts, & que la vieillesse animée de l'esprit devient vigoureuse.

Basile qui fut élevé à l'Episcopat de la maniere que je viens de le raconter, ne trompa point dans la suite l'espérance de ceux qui l'avoient élu; ce choix ne les deshonorapoint, & ne diminua en aucune façon la réputation qu'ils avoient acquise par la régularité de leur vie; il se surpassoit luy-même chaque jour autant qu'il surpassoit les autres, il jugeoit sagement de l'éminence de son état. La vertu des personnes privées consiste à s'abstenir du vice, & à avoir quelque zele pour la piété: mais si les Evêques n'excellent dans toutes les vertus, ils sont indignes de leur caractère; il faut qu'ils fassent chaque jour de nouveaux progres dans la piété, & que leur mérite réponde à la dignité de leur employ. La médiocrité ne suffit pas à un Prélat; il faut qu'il soit luy-même vertueux au suprême degré pour amener à une vertu médiocre ceux qui dépendent de luy. On peut dire à-peu-près de Basile ce que l'Ecriture attribue à JESUS-CHRIST, il croissoit en sagesse & en âge; ce n'est pas effectivement que ce progrès fût réel, puisqu'il ne man-

500 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;  
quoit d'aucune perfection; mais ses rares qualitez se découvrirent peu-à-peu, & paroïssent avec plus d'éclat. C'est ainsi que la vertu de Basile ayant un champ plus vaste frappoit davantage les yeux, parce que son employ luy fournissoit plus de matiere & plus d'étendue.

On remarqua d'abord que la grace de Dieu plutôt que la faveur des hommes, avoit contribué à le mettre dans ce poste; comme on le verra encore plus clairement par un trait qui me regarde: quelles réflexions ne fîmes-nous point alors ensemble? Tout le monde crut que je volerois vers luy pour luy témoigner la joye que j'avois de son élévation, & pour partager avec luy son autorité: peut-être que d'autres l'eussent fait; l'amitié qui étoit entre nous leur faisoit tirer ces conjectures: cependant comme j'ay toujours évité avec beaucoup de soin de passer pour un homme fier & superbe, ne voulant point m'exposer à l'envie dans un tems où les affaires étoient si broüillées, je me retins & je demeuray dans ma maison. Il s'en plaignit, mais il me le pardonna depuis de bonne grace. Etant venu vers luy dans la suite, je refusay la première place qu'on vouloit me donner parmi les Prêtres; il approuva le refus que je faisois de cet honneur, bien loin de le trouver mauvais; il aima mieux être soupçonné de vanité par ceux qui ne connoissoient pas ses intentions, que de faire une démarche qui fût contraire à la raison & à ses des-seins.

Pourvoit-il mieux témoigner l'éloignement qu'il avoit de la basse flaterie, & qu'il ne se régloit que par les loix de l'honneur, qu'en me traitant de la sorte, moy qui étois le meilleur de ses amis? il employa toutes sortes de moyens pour adoucir ceux

qui avoient quelque aigreur contre luy; mais il s'y prit d'une maniere noble, sans ramper & sans avoir recours à des flateries indignes de son caractere, parce qu'il n'envisageoit pas seulement le présent, il vouloit les rendre souples & dociles pour l'avenir. Il remarqua qu'une conduite trop molle languit & ne fait point d'effet, & qu'une conduite trop austere choque & rebute tout le monde. Pour éviter ces deux extrémitez, il tempera avec beaucoup de douceur ce qu'il y avoit peut-être de trop austere dans ses manieres, mais sa complaisance étoit soutenüe d'une grande fermeté. Il se servoit plutôt de ses actions & de son exemple pour gagner les gens, que de ses paroles; il n'avoit point recours aux ruses & aux artifices; il s'emparoit des esprits par sa bien-veillance & par de sincerés témoignages d'amitié; il aimoit mieux user d'indulgence que de se servir de toute son autorité.

Tout le monde étoit persuadé que personne n'avoit autant de vivacité & autant de génie que luy, & que sa vertu étoit si éminente qu'il étoit impossible de l'atteindre: tous croyoient que leur salut dépendoit de la soumission qu'ils auroient pour luy & de leur bonne intelligence; que de l'offenser c'étoit s'exposer à un péril manifeste, & que de se séparer de luy, c'étoit se séparer de Dieu. Voila pourquoi tous se soumirent sans répugnance, comme s'ils avoient été étourdis par le tonnerre; ils se pressoient pour être des premiers à s'excuser: la haine qu'ils avoient pour luy se changea en amitié, & servit à les rendre plus vertueux; c'étoit le moyen le plus sûr de le satisfaire & de gagner sa bien-veillance: il n'y eut que ceux qui s'obstinerent dans leurs vices, & qui se laisserent consumer par leur malignité comme le fer se consume avec la rouille,

502 SERMON XX. DE S. GREGOIRE ;  
qui furent rejettez & qui n'eurent point de part à  
son amitié.

Après avoir terminé si heureusement ses affaires domestiques, contre l'attente de ceux qui ne le connoissoient pas assez, il projetta de nouvelles entreprises, & conçut des desseins bien plus nobles & bien plus relevez. Les autres ne portent pas leurs vûës fort loin, pourveu que leurs affaires soient en seûreté, ils n'en demandent pas davantage, & ne se mettent gueres en peine de penser, ou d'executer quelque chose de grand; mais Basile, quoy-qu'il fût modéré dans tout le reste, ne donnoit point de bornes à ses desirs; son courage embrassoit tout le monde, ou du moins toutes les parties de l'Univers où la doctrine de JESUS-CHRIST avoit pénétré. Il avoit un chagrin extrême de voir l'héritage de Dieu, cette portion que JESUS-CHRIST avoit acquise par ses loix & par ses souffrances, cette race choisie, ce Sacerdoce Royal, cette nation sainte, dans un état si déplorable, & divisée par tant d'erreurs & tant de sectes différentes: cette vigne qu'il avoit plantée de l'Egypte, c'est à dire, qu'il avoit retirée des tenebres d'une ignorance profonde qui étoit devenuë si spacieuse & si belle, qui couvroit toute la terre, qui s'élevoit au dessus des cedres & des montagnes; cette vigne étoit ravagée par le sanglier sauvage & le démon malin & envieux. Basile comprit que ce n'étoit pas assez de déplorer en secret ces malheurs, & de lever les mains au ciel, afin que Dieu fit cesser ces calamitez, & de se tenir en repos; il crut qu'il étoit de son devoir de ne rien épargner pour apporter quelque remede à de si grands maux qui devoient paroître insupportables à un homme rempli des maximes célestes. Le bonheur ou le malheur d'un

particulier ne fait ni bien, ni mal à la République, mais tous les particuliers se sentent de la situation où elle se trouve.

Telles étoient les réflexions que faisoit ce sage administrateur du bien public; il étoit pénétré de douleur; il s'affligeoit, il pouffoit des soupirs, l'indolence est gaie & réjouit, mais la compassion est amère & douloureuse; les pensées sombres qu'elle enfante usent l'ame. Basile ressembloit en quelque maniere à Jonas & à David; son ame étoit accablée; ses yeux, ni ses paupieres ne s'appesantissoient point sous le sommeil, les soins & les inquiétudes l'avoient entièrement décharné, il ne pouvoit se donner de repos jusqu'à ce qu'il eût trouvé des remèdes aux maux qui desoloient l'Eglise; il imploroit le secours de Dieu & des hommes, pour appaiser cet incendie; voici l'invention qu'il trouva & qui eut de très-bons effets.

Après avoir ramassé tous ses esprits, il se mit à méditer les endroits les plus obscurs & les plus sublimes de l'Ecriture; il mit ses réflexions par écrit, il abbatit l'orgueil & l'audace des Hérétiques dans les combats qu'il leur livra; il confondit de vive voix ceux qui osèrent soutenir ses attaques: ceux qui combattoient de loin furent terrassés par ses écrits, qui ne cédoient gueres à ceux qui furent autrefois gravez sur des tables; car il ne se contenta pas de prescrire des loix pour la seule nation des Juifs, & de leur apprendre de quelles viandes ils devoient s'abstenir, l'ordre qu'il falloit garder dans les Sacrifices & les Purifications; ses écrits enseignoient à tout le monde la doctrine de la vérité & le chemin du salut. L'action n'est pas efficace à moins qu'elle ne soit soutenue de la parole; comme la parole ne fait aucun effet, si



324 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
l'action ne la fortifie : voila pourquoy il se servoit également de l'un & de l'autre : il alloit trouver les uns, il députoit vers les autres, ou il les faisoit venir chez luy ; il employoit les avis, les remontrances, les exhortations, les menaces, les reproches ; il combattoit pour les nations entieres, pour les villes, pour les particuliers, se servant de tous les remedes qu'il jugeoit plus convenables aux maux qu'il vouloit guérir. Ce Beselect, cet illustre ouvrier qui construisit l'Arche divine, faisoit entrer toutes sortes de matieres dans la construction de son ouvrage, pour le conduire à sa dernière perfection.

L'Empereur ennemi déclaré de JESUS-CHRIST & de la foy, revint à la charge pour nous attaquer, avec de plus grandes forces, & d'une maniere bien plus vive & bien plus cruelle, parce qu'il avoit à combattre un adverfaire bien plus redoutable que tous les autres. Il fit à-peu-près comme cet esprit immonde, qui ayant été chassé du corps d'un homme, après avoir erré long-tems, revint avec une plus grande troupe de malins esprits pour habiter dans son ancienne demeure. Valens imita la politique du démon pour réparer la honte de sa première défaite, en ajoutant quelque nouveau stratagème à ses premières attaques : il croyoit que c'étoit une chose indigne de luy d'être vaincu par un seul homme & par une ville, ce qui le rendroit la risée du genre-humain, après avoir assujetti tant de nations à son Empire, après avoir acquis tant de réputation & tant de gloire, après avoir subjugué tous les peuples voisins & dompté tout ce qui avoit eu l'audace de s'opposer à sa puissance.

L'histoire nous apprend qu'un Roy de Perse

Suivi d'une nombreuse armée, frémissant de colère & d'indignation, prêt à inonder la Grèce, faisoit de terribles menaces aux Grecs pour les intimider ; en effet la maniere inouïe avec laquelle il traitoit les éléments le rendoit formidable ; il eut recours à des inventions dont on n'avoit jamais entendu parler ; on vit sa flotte sur la terre ferme, son armée de terre passa la mer à pied ; il coupa des Isles, il foëtra la mer, il donna plusieurs autres signes de sa folie capables de faire peur à des lâches, mais qui paroïssent ridicules à des hommes de sens & de courage. Valens n'avoit pas besoin de tant de préparatifs dans la guerre qu'il nous faisoit ; mais cependant ses paroles, & ses actions étoient encore bien plus criminelles & plus pernicieuses. Il fit une profession publique du crime, il osa même attaquer le Ciel, la terre retentit de ses blasphêmes ; il voulut mettre au rang des créatures un être infiniment élevé au dessus de tout ce qui est dans le monde, & que toutes les créatures ne peuvent comprendre, quoy-que par bonté il se soit abaissé jusqu'à nous pour nous élever à luy.

Les premières démarches de l'Empereur firent un grand éclat, mais les combats qu'il nous livra furent encore bien plus fameux. Les bannissements, les exils, les proscriptions, les embuches cachées & manifestes, les caresses bien ménagées, la force ouverte, quand les flateries étoient inutiles, ce furent les premiers, armes qu'il employa. Les plus attachés à la doctrine orthodoxe étoient arrachés de l'Eglise, on mettoit à leur place ceux qui faisoient profession de la détestable doctrine de l'Empereur ; ils exigeoient des signatures impies ; ils écrivoient des choses encore plus abo-

306 SERMON XX. DE S. GREGOIRE.  
minables : ces bruleurs de Prêtres , ces chefs d'une guerre si criminelle au lieu d'aller éprouver leur courage contre les Perses , dompter les Scythes , purger l'Empire des nations barbares , ils s'occupoient à faire la guerre aux Eglises , ils profanoient les autels , ils mêloient le sang des hommes & des victimes au sacrifice non sanglant , ils faisoient aux vierges toutes sortes d'outrages ; & que preten- doient-ils par ces violences ? ils n'avoient point d'autre dessein que de chasser le Patriarche Jacob , pour luy subroger Esaü , qui étoit en exécration a- vant même qu'il vint au monde.

Voilà l'histoire des premiers forfaits de Valens , ce recit & se souvenir fait encore répandre des lar- mes à plusieurs ; après avoir desolé les autres E- glises , il vint fondre sur la nôtre , prétendant étein- dre cette étincelle de la verité que nous avions conservée si cherement. Il s'aperçut bien-tôt qu'il s'étoit embarqué dans une fâcheuse entreprise ; Car il fut repoussé comme une flèche qui tombe sur un corps dur , & solide. A quel Prélat s'at- taqua-t-il ? sur quel écueil vint-il se briser ? vous pouvez l'apprendre de ceux qui en firent l'épreu- ve ; car tout le monde est instruit de cette avan- ture. Ceux qui ont été les témoins des combats qui furent alors livrez sont encore ravis d'admi- ration , quand ils pensent à tout ce que fit le ty- ran , à ses promesses , à ses menaces , à ses insultes ; on députa vers Basile des Juges , pour tâcher de le fléchir , ou de l'émouvoir , des officiers de l'armée , des éunuques qui sont hommes parmi les femmes , & femmes parmi les hommes , qui n'ont rien de viril que l'impiété , qui ne pouvant assou- vir leur brutalité d'une maniere naturelle , le font avec la langue ; enfin ce Nabuzardam ce terrible

EVE'QUE DE NAZIANZE. 507

chef des cuisiniers vint après les autres, menaçant d'employer tous les instrumens, & tous les outils de son office; il a été condamné au feu qu'il meritoit.

Je ne puis omettre un fait qui me paroît un des plus considérables de la vie de ce grand homme: qui ne connoit celuy qui étoit alors nôtre Gouverneur, & que son audace aigrissoit contre nous? car il avoit été baptisé & instruit par les Ariens; il étoit plus complaisant aux volontez de l'Empereur qu'il n'eut fallu, & c'est cette complaisance aveugle qui luy conserva si long tems son gouvernement. Basile fut amené devant cet homme qui frémissoit de courroux contre l'Eglise, & qui rugissoit comme un lion, de sorte que la plupart n'osoient en approcher. Basile entra dans son palais, non pas comme s'il eût été cité en jugement, mais comme s'il fût venu à un festin. Trouverai-je des termes pour bien décrire l'insolence du Gouverneur, la vertu & la sagesse de cet homme incomparable, & la fermeté avec laquelle il luy résista? Quelle raison avez-vous mon ami, dit-il, en regardant Basile, & l'appellant par son nom, car il ne le traitoit pas en Evêque, de vous opposer aux volontez de l'Empereur, comme vous faites avec tant d'opiniâtreté? Que prétendez-vous par ce discours repliqua Basile, en quoy donc ay-je fait paroître tant d'insolence, & tant d'audace? je ne vous comprends pas encore. C'est, reprit le Gouverneur, que vous outragez la religion du Prince, quoy-que tous les autres se soient rendus. Mon Empereur ne le souhaite point, répondit Basile; je n'adoreray jamais une créature, moy qui ay été créé de Dieu, & à qui on ordonne de devenir semblable à Dieu. Que pensez-vous donc de

308 SERMON: XX. DE S. GREGOIRE;  
nous, interrompit le Gouverneur? je n'en pense rien,  
dit Basile, tandis que vous ordonnerez ce que  
vous ordonnez maintenant: n'est-ce pas une chose  
fort honorable pour vous, interrompit le Gouverneur  
de vous ranger de nôtre parti, & de nous  
avoir pour compagnons? vous êtes Gouverneurs,  
repliqua Basile, & des Gouverneurs illustres, j'en  
conviens, mais vous n'êtes pas au dessus de Dieu:  
ce seroit beaucoup d'honneur pour moy de vous  
avoir pour compagnons, puisque vous êtes des  
creatures du Seigneur; mais je voudrois que vous  
fussiez semblables à ceux qui sont sous nôtre discipline.  
Ce n'est pas la dignité des personnes, c'est  
la Foy qui fait honneur au Christianisme.

Ce discours irrita le Gouverneur, & redoubla  
sa colere; il se leva de son siege, & commença à  
traiter Basile d'une maniere plus dure & plus im-  
perieuse. Eh quoy, luy dit-il, ne redoutez-vous  
point mon pouvoir? Pourquoi le craindrois-je,  
répondit Basile? que m'arrivera-t-il, que me ferez-  
vous? J'ay mille moyens de vous nuire, dit le Gouverneur,  
mais je n'en veux employer qu'un contre vous.  
Expliquez-vous, reprit Basile: je vous enlevetay  
vos biens, repliqua le Gouverneur, je vous feray  
souffrir mille maux, je vous arracheray la vie.  
Si vous n'avez point d'autres menaces à me faire,  
interrompit Basile, vous n'avancerez gueres;  
comment? demanda le Gouverneur: celui qui ne  
possede rien, dit Basile, ne craint point qu'on  
proscrive ses biens, à moins que vous n'ayiez  
besoin de cet habit tout déchiré, & de quelques  
Livres, dont je me sers, voila toutes mes richesses.  
Je ne crains point l'exil, puisque tous les lieux  
me sont indifférens, en quelque pais que l'on m'en-  
voye, je croiray toujours être dans ma patrie; je

Je ſçais que toute la terre appartient à Dieu , & que j'y ſuis comme un étranger. Quel mal me pourront faire les ſupplices, puis-que je n'ay plus de corps ; il n'eſt pas en vôtre pouvoir de me faire ſouffrir long tems. Je regarde la mort comme un bienfait , parce qu'elle m'unira plutôt à Dieu, pour lequel ſeul je vis, c'eſt pour luy que je combats, je ſuis déjà à demi-éteint , & je ne deſire rien tant, que d'aller jouir de luy. Ces paroles ſurprirent extrêmement le Gouverneur. On ne m'avoit jamais encore parlé de la forte, dit-il à Baſile en l'appellant par ſon nom, ny avec cette liberté : peut-être interrompit, Baſile, ne vous êtes - vous point encore adreſſé à des Evêques, car ils vous auroient tenu le même langage dans cette diſpute.

Nous ſommes doux, & complaiſans ſur les autres matieres, nous nous abbaifſons, comme nôtre Loy nous le preſcrit ; nous ne traitons avec fierté qui que ce ſoit, je ne dis pas un Empereur ny même le dernier des hommes. Mais quand il s'agit des intereſts de Dieu nous ſacrifions tout, ſans craindre les tourmens les plus affreux : le feu, les épées, les bêtes feroces, les peignes de fer avec quoy l'on déchire nos membres, nous cauſent plus de plaiſir que de terreur. Menacez, faites - nous tous les outrages que vous voudrez ; ſervez - vous de tout vôtre pouvoir ; adreſſez - vous à l'Empereur même, vous n'y gagnerez rien, & vous ne viendrez jamais à bout de nous faire ſouſcrire à une doctrine impie, quand vous nous feriez des menaces encore plus cruelles.

Le Gouverneur comprenant de tout ce dialogue, qu'il étoit impoſſible d'intimider Baſile ; ou de le vaincre, le renvoya ; il ne le menaçoit plus

370 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;

comme il avoit fait d'abord, il le traita avec plus de respect, & une espece de soumission : il alla incontinent trouver l'Empereur, pour luy rendre compte de sa commission. Nous sommes vaincus & Empereur, luy dit-il, par ce Prélat; nos menaces ne l'épouvantent point, les caresses sont inutiles, les discours les plus forts n'ont pas la force de l'ébranler : il faut s'adresser à quelqu'autre qui ait moins de courage, il ne faut pas esperer que celui-cy cede aux menaces, l'on ne peut l'accabler qu'à force ouverte. L'Empereur condamna luy-même son entreprise, & touché du merite de Basile, car on ne peut s'empêcher de respecter la vertu, jusque dans ses propres ennemis, défendit qu'on luy fit aucune violence. Le fer conserve toujours sa nature, quoy - que le feu l'amollisse; voila à peu près ce qui arriva à l'Empereur, il n'eut plus que de l'admiration pour Basile, cependant il ne voulut point avoir de commerce avec luy, par ce qu'il avoit honte de changer de conduite; mais il chercha toutes les occasions de luy faire quelque satisfaction honnête, comme je vas vous le raconter.

Il vint à l'Eglise environné d'une grande foule de gardes, le jour de l'Epiphanie, que l'assemblée des Fideles étoit tres-nombreuse; il se mit au rang des Laïques, & contracta de la sorte avec Basile une espece d'union passagere: si-tôt qu'il fut entré dans l'Eglise, & qu'il eut entendu les premiers versets de la psalmodie, il en fut frappé comme d'un coup de foudre. Ce grand concours de peuple, ce bel ordre qui regnoit parmi le Clergé, & tout ce qui environnoit l'autel, cette pompe qui representoit les chœurs des Anges, Basile de bout à la tête de tous les Fideles, & tel que l'E-

## EVE'QUE DE NAZIANZE. 311

écriture dépeint Samüel, immobile, tranquile, les yeux & tout le corps arrêtez, sans donner aucun signe de ce qui s'étoit passé, uniquement appliqué à Dieu, & à l'autel, tous ceux qui l'environnoient, pleins de crainte & de respect; ce spectacle qui parut nouveau, & extraordinaire à l'Empereur l'éb'ouit tellement, qu'il tomba en foiblesse, & qu'il fut surpris d'une espece de vertige qui luy remplit les yeux de ténèbres; la plupart ne s'aperceurent point d'abord de cet accident; mais comme il étoit tems d'offrir ses presens à l'autel, & que personne ne se presentoit pour les porter, parce qu'on ne sçavoit encore si Basile les accepteroit, alors on reconnut manifestement l'état où étoit l'Empereur, il commença à chanceler, il seroit tombé effectivement d'une maniere déplorable si quelqu'un des Ministres de l'autel, ne l'eût rétenü de la main.

Avec quelle sagesse ne parla-t-il pas à l'Empereur, une autrefois qu'il vint à l'Eglise; je ne sçais par quelle aventure, il se mit sous le voile avec nous, de sorte que Basile eut tout le loisir de le voir, & de luy parler, comme il le souhaitoit; ses paroles ressembloient à des oracles, nous en fûmes témoins, aussi-bien que ceux qui accompagnoient l'Empereur. C'est ce qui l'a obligé à nous traiter dans la suite avec tant de clemence, & tant de bonté. C'est ce qui a calmé les flots, & appaisé la tempête dont nous étions agitez. Voici encore une histoire qui n'est gueres inferieure aux autres.

Les méchans avoient prévalu, on avoit porté contre Basile un Arrest de bannissement, tout étoit prêt pour l'exécution, il étoit nuit, on amenoit le chariot, nos ennemis triomphoient, les gens



**LE SERMON XX. DE S. GRÉGOIRE;**

de bien fondoient en larmes, nous entourions l'exilé qui nageoit dans la joye, rien ne manquoit pour l'accomplissement d'un affront éclatant. Qu'arrive-t-il? Dieu casse l'Edit de banissement; celui qui fit mourir dans une nuit les premiers nez des Egiptiens, qui traitoient si cruellement les Israélites, réduisit à l'extrémité le fils de l'Empereur; le mal se déclara, au moment que l'Arrest de l'exil fut concerté; la main de l'impie Secrétaire fut arrêtée, & le Saint délivré de peril; la fièvre fit rentrer en luy-même un Empereur insensé. Peut-on rien imaginer de plus équitable que ce jugement de Dieu qui secourut si à propos un homme de bien? La maladie du fils affligeoit le pere, & le rendoit malade; on cherchoit de tous côtez des remedes, on faisoit venir les plus célèbres Medecins, l'Empereur prosterné à terre prioit Dieu avec une ferveur extrême, pour la santé de son fils; la calamité humilie les Rois, & les rend souples & dociles comme le reste des hommes.

L'Ecriture nous apprend que David eut les mêmes sentimens dans une maladie qui attaqua son fils. L'Empereur voyant que tous les remedes ne faisoient rien, implora le secours de Basile; & comme il avoit quelque confusion de le prier à cause de l'affront qu'il venoit de luy faire, il donna cette commission à des gens qu'il crut de ses amis, & de sa confidence. Basile accourut sur le champ, il n'insulta point au malheur de l'Empereur; le mal s'appaîsa tout-à-coup, Valens en conceut de bonnes esperances: mais il mêla l'eau sale avec l'eau douce, en appellant des herétiques; peut-être que sans cette fausse démarche son fils eut recouvert la santé; ceux qui furent témoins de cet accident, & qui y eurent part en étoient  
tres-

très-persuadez. La même chose arriva peu après au Gouverneur ; se voyant frappé tout-à-coup d'une maladie, il se mit entre les mains du saint Homme. Les malheurs instruisent les personnes sages, & ils en profitent ; l'affliction est souvent préférable à la prospérité. Le mal du Gouverneur étoit violent, il le souffroit impatiemment, il versoit des larmes, il conjura Basile de le venir voir & de le secourir ; voila, s'écrioit-il, une espece de satisfaction qu'on vous fait, rendez-moy la santé ; il l'obtint, il avoit qu'il en étoit redevable à Basile, il l'apprenoit à ceux qui ignoroient cette circonstance ; il ne se lassoit point d'admirer la vertu & la générosité de son bien-faïcteur, & d'en parler éternellement à tout le monde.

Croyez-vous que ce soient les seules occasions où ce grand homme ait fait paroître sa sagesse & son courage, que les autres endroits de sa vie sont moins éclatans, & qu'ils ne meritent pas qu'on en fasse mention ? détrompez-vous de cette erreur. Le démon qui suscita autrefois l'impie Adad contre les Israélites, suscita le Gouverneur de la Province du Pont contre Basile, sous prétexte de défendre les intérêts d'une certaine femme ; mais le véritable motif de son indignation étoit de protéger l'impie, & d'opprimer la bonne doctrine. Je ne parleray point de tous les autres outrages qu'il fit à ce grand homme ; c'étoit s'en prendre à Dieu, puis qu'on défendoit sa cause, & que c'étoit pour luy qu'on faisoit la guerre. Je vous raconteray de quelle maniere l'agresseur fut humilié, & quelle gloire nôtre héros remporta ; si toutefois c'est quelque chose de fort considerable, d'avoir plus de vertu, & plus de fermeté que le commun des hommes.

*Forme I.*

*R.*

L'époux d'une dame illustre étoit mort depuis peu; l'assesseur du Juge vouloit épouser cette veuve malgré elle; cette dame ne sçachant quelle mesure prendre pour se garantir contre la violence qu'on luy vouloit faire, prend une résolution également sage & hardie, elle se refugia dans l'Eglise, & se mit sous la protection de Dieu, afin qu'il la défendît contre l'injure dont elle étoit menacée. Que devoit faire dans cette conjoncture, non seulement le grand Basile, qui avoit fait des Loix & des Canons sur ces matieres, mais quelque autre Prêtre que ce fût? ne devoit-il pas entreprendre la défense de cette dame, luy donner tous les secours qui dépendoient de luy, maintenir la Loy qui veut qu'on respecte les autels, & plutôt tout souffrir, que de prendre quelque résolution moins humaine, & moins charitable contre cette femme, puisque ce procédé auroit deshonoreré l'autel, & la Loy avec laquelle elle prioit qu'on la protégéât. Il faut que l'on cede à son autorité disoit le Juge, & que les Chrétiens même abandonnent leurs Loix & leurs Privileges; il vouloit qu'on luy livrât la suppliante, Basile s'y opposoit; l'autre se laissè transporter à sa fureur, il envoie des Magistrats, pour visiter tout dans la maison du saint Evêque, plutôt à dessein de l'offenser que par nécessité. Quelle insolence! vous osez entrer dans la maison d'un homme, que les passions respectoient, qui étoit si cher aux Anges, & que les femmes n'avoient pas seulement la hardiesse de regarder.

Ce Juge ne se contenta pas de luy faire cet affront, il le cite, il l'oblige à se défendre, il n'apporte aucun des ménagemens que la douceur, la bienstéance, & l'humanité inspirent; il le traite en

criminel , & comme ceux qu'on est sur le point de condamner aux derniers supplices. Basile se présenta : ce Juge fier de sa dignité , plein d'arrogance & de colere étoit assis sur son tribunal ; le saint Evêque étoit debout , comme JESUS devant Pilate qui le jugeoit ; le tonnerre ne tomboit pas encore du Ciel , on aiguïloit l'épée vangeresse de Dieu , on differoit la vengeance ; l'arc étoit tendu , mais on retenoit la flèche , afin que le pécheur eut le tems de faire pénitence : car Dieu a coûtume d'attendre. Jetez les yeux sur le combat que l'Athlète , & le persécuteur livrerent ; il ordonne qu'on luy arrache , & qu'on lui déchire son manteau ; si vous le voulez , répond Basile , je dépoüilleray aussi ma robe ; le tyran menaçoit de faire battre celui qui n'avoit point de chairs , il se présentoit pour recevoir les coups : il le menaçoit encore de le faire déchirer avec des ongles de fer ; ce sera un bon remede , répondit tranquillement Basile , contre mon mal de foye , dont vous voyez que je suis si tourmenté. Tels étoient les discours qu'ils se tenoient l'un à l'autre.

Si-tôt que la nouvelle du danger que couroit Basile , & toute la Republique dans sa personne fut annoncée par la Ville , le trouble se répandit de rous côtez : comme un essaim d'abeilles que l'on chasse avec de la fumée , tous les habitans de tout sexe , de tout âge se remuent dans un moment , principalement les armuriers , & ceux qui travailloient aux tapisseries de l'Empereur. Les gens de ce caractère ont plus d'ardeur pour les allarmes de cette nature ; la licence & la liberté dont ils jouïssent les rend plus hardis , & plus entreprenans. Tout ce qui se trouva d'abord sous leur main leur servit d'armes , ou tout ce qu'ils purent fabriquer

tumultuairement dans ce desordre. Ils portoiẽt des flambeaux, des pierres, des batons; tout le monde accouroit, crioit, témoignoit le même empressement, la fureur les animoit, & leur servoit de guide. Les femmes mêmes partirent en armes, la conjoncture leur donnoit du courage; les instrumens de leurs ouvrages leurs servoient de piques, & d'épées; elles oublioient leur foiblesse naturelle, tant leur zele leur inspiroit de courage.

Tous croyoient faire une œuvre de pieté, en mettant ce Juge en piéces, & que celui qui l'insulteroit le premier, mériteroit la plus grande gloire. Quel parti prend ce Juge insolent, & audacieux; il prie d'une maniere basse, honteuse, & méprisabile; il falut que Basile se montrât au peuple, pour arrêter sa fureur, & pour sauver la vie à ce malheureux qui l'en prioit; c'est ainsi que ce grand homme triomphe sans recevoir de blessure. Voila ce que fit Dieu, qui dispose tout à l'avantage de ses serviteurs, qui résiste aux superbes, & qui accorde sa protection aux humbles. Comment auroit-il laissé son serviteur dans le peril; luy qui fendit les flots autrefois, qui arrêta le cours des fleuves, qui força les élémens, pour sauver son peuple fugitif; telle fut la fin de cette aventure; l'issue en fut heureuse par la grace de Dieu, & digne de la foy ardente de Basile.

C'est alors que l'on vit commencer la guerre des Evêques, & de ceux qui prirent leur parti: guerre honteuse aux Prélats, & funeste à leurs inférieurs! car le moyen de prêcher aux autres la régularité, tandis que les Evêques s'abandonnent à leurs passions? l'inimitié qu'ils avoient conceue contre Basile étoit fondée sur trois motifs. Premie-

ément ils n'étoient point d'accord avec luy touchant la foy, si ce n'est quand la multitude les y contraignoit malgré eux. En second lieu, ils ne luy avoient point encore pardonné son élection, & ils n'étoient point revenus du chagrin que cette affaire leur avoit causé, Enfin ils étoient au desespoir de voir qu'il les effaçoit & que sa réputation étoit si grande, quoy-qu'ils eussent honte de l'avoüer. Basile eut encore une querelle qui renouvela les premières. La Cappadoce ayant été divisée en deux Provinces sous deux Métropoles; on démembra une grande partie de la première, pour la joindre à la nouvelle Métropole; cette séparation broüilla les Evêques. L'un disoit, qu'il étoit juste que nos Evêchez fussent divisez, puisqu'on divisoit tous les autres, de sorte que chacun réclamoit les Paroisses qui avoient été ajoutées à son Diocèse, comme un bien qui luy appartenoit depuis la séparation. L'autre au contraire soutenoit qu'il falloit s'en tenir à l'ancienne coûtume, & à la division que les Peres avoient faite autrefois.

Cette dispute fut la source d'une infinité de maux; on frustroit des assemblées le nouveau Métropolitain, on le privoit de ses revenus, on alienoit par des flateries l'esprit des Prêtres, ou ils changeoient de leur plein gré; de sorte que les affaires de l'Eglise étoient dans un extrême desordre, parce que ces différentes factions, & ces partis différens ruinoient tout. Les hommes sont naturellement amateurs de nouveautez; il est bien plus aisé de renverser ce qui est établi, que de rétablir ce qu'on a une fois aboli. Ce qui chagrinoit davantage l'Evêque, c'étoit de voir que la révolte des environs du Mont-Taurus appartenoit de-

puis la séparation à l'Eglise de Césarée; il croyoit qu'il étoit important de jouir des revenus du saint Oreste; de sorte que secondé d'une troupe de voleurs, il saisit ses mulets, lorsqu'il faisoit voyage; & il l'empêcha de passer outre. De quels spécieux prétextes se servoit-il, pour couvrir cette violence? la Foy, la saine doctrine, le soin des ames; & de ses enfans spirituels; ce sont les inventions à quoy il avoit recours pour couvrir son avarice insatiable; il n'est pas difficile de trouver de pareilles raisons, pour déguiser ses intentions secrètes: il ajoûtoit qu'il ne falloit pas payer ce tribut aux heretiques, il mettoit dans ce rang tous ceux qui luy causoient quelque chagrin.

L'homme de Dieu ne se laissa point entraîner par la foule de ceux qui étoient dans l'erreur; il ne put ny dissimuler, ny négliger ses desordres; il inventa des remedes efficaces; faisons, je vous prie, reflexion de quelle maniere il s'y prit, & combien sa conduite fut admirable: il tourna cette dispute à l'utilité de l'Eglise, qui profita de ce malheur étant pourveuë d'un plus grand nombre d'Evêques; de sorte que cette querelle produisit trois avantages considerables; car on eut plus de soin des ames, chaque Ville jouit de ses revenus, & toutes les dissensions furent éteintes par ce moyen.

Je ne sçais si je dois m'en prendre à moy-même, & si je n'ouvris pas le premier l'avis d'une résolution qui fut prise alors; il ne me vient point de termes plus spécieux pour m'exprimer. Car quoy-que j'admire infiniment toutes les actions de Basile, je ne puis cependant cacher mon ressentiment, & tout le monde le connoît assez; il changea tout d'un coup à mon égard, & fit en-

Prevoir qu'il se désoit de moy ; le tems n'a pu encore adoucir le chagrin que me causa sa défiance ; c'est de là que sont venus tous mes troubles, & toutes mes agitations, c'est ce qui m'a empêché de m'appliquer tout entier à la Philosophie, & ce qui a diminué la bonne opinion qu'on avoit de moy, quoy-que ce point ne m'inquiete gueres. Je puis dire toutefois pour son apologie que ses sentimens étoient élevez au dessus des pensées humaines, & qu'il ne se conduisoit que par les mouvemens de l'esprit de Dieu ; quoy-qu'il remplît avec une extrême exactitude, tous les devoirs de l'amitié, il les négligeoit quand il s'agissoit des interets de Dieu, & il sacrifioit tout, pour meriter les récompenses éternelles que nous espérons.

J'ay lieu de craindre que pour éviter le reproche de négligence à l'égard de ceux qui veulent qu'on loué toutes les vertus de Basile, je ne paroisse importun par tous ces délais à ceux qui aiment la médiocrité ; vertu qu'il estimoit beaucoup luy-même ; car il louoit la moderation en toutes choses, & il l'observoit exactement dans toutes ses actions. Je ne m'arrêteray point à ces deux sentimens opposez, c'est à dire que je ne veux pas me régler sur ceux qui sont trop amateurs de la briéveté, ny sur ceux que les plus longs discours ne peuvent rassasier. La plûpart des hommes s'attachent principalement à quelque vertu particulière ; d'autres ont quelque teinture de plusieurs vertus ; mais je n'ay encore connu personne, qui ait eu toutes les vertus dans un degré éminent : nous donnons la préférence à celuy qui possède plusieurs vertus, ou qui excelle dans une seule. Basile étoit parvenu au plus haut point de tou-



520 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
des les vertus, comme on peut l'apprendre par ce  
détail.

Les uns loïent la pauvreté, & un dénuëment  
general de toutes les choses inutiles; Basile n'a-  
voit que son corps, & son habit; il mettoit tou-  
te sa richesse à ne posséder rien, il préféroit la  
croix qu'il portoit toujours aux plus grands thré-  
sors du monde. Tous les hommes ne peuvent pas  
faire une grande fortune, quelque envie qu'ils  
en ayent; mais on peut la mépriser, & se mettre  
au dessus de tout. Dans cette disposition d'esprit,  
il n'a point eu besoin de panegyriste, ny de ce  
témoignage public, *Crates donne la liberté à Cra-  
tes de Thèbes*; il ne songeoit qu'à être homme de  
bien, sans se soucier de le paroître. Il ne se met-  
roit point dans un tonneau au milieu de la place  
publique; pour mener une vie plus délicieuse, &  
pour se faire par la pauvreté un chemin à l'abon-  
dance, & aux commoditez. Il étoit pauvre sans  
orgueil, & sans ambition; il renonça de bon cœur  
à toutes les richesses qu'il possédoit, afin d'être  
plus libre, & pour se sauver plus facilement au  
travers des flots de cette vie. La continence, &  
la frugalité sont deux vertus admirables; il est  
beau de ne se point laisser dompter par la volup-  
té, & par la gourmandise, qui sont deux maîtres-  
ses cruelles, & insolentes. A-t-on jamais vû une  
abstinence plus extraordinaire, il vivoit, comme  
s'il n'eut point eu de corps? il renvoyoit les ex-  
cez, & la gourmandise à ceux qui n'ont que des  
sentimens de bêtes, & qui menent une vie ani-  
male & terrestre. Méprisant tous les mets qui ne  
sont faits que pour flatter le goût, il ne man-  
geoit précisément que ce qui étoit nécessaire, pour  
s'empêcher de mourir; son luxe étoit de se pré-

cautionner contre le luxe, & de se passer de tout. Selon le conseil de JESUS-CHRIST, il considéroit les lys, & les oiseaux dont la beauté est naturelle & sans artifice, & qui vivent de ce qu'ils trouvent; nôtre maître s'est fait pauvre, jusqu'à se revêtir de nôtre chair, afin de nous enrichir de sa Divinité. Voila le modele sur quoy se régloit Basile, il n'avoit que sa robe & son manteau, il couchoit à terre, il ne prenoit point le bain; du pain, du sel, l'eau des fontaines étoient ses mets exquis & ses ragouts, & tous les remedes qu'il employoit dans les maladies, dont il se voyoit accablé, aussi-bien que moy; puisque je luy étois si inferieur en toutes choses, il étoit juste que nous nous ressemblassions au moins par nos infirmités.

Est-il rien de plus grand que le célibat, & la virginité, qui met l'homme dans le rang des Anges; je n'ose dire qui l'égale à JESUS-CHRIST, lequel ayant résolu de prendre un corps pour nous sauver, a voulu naître d'une Vierge, comme pour faire une Loy de la virginité, & pour nous faire participer sur la terre aux privileges, & aux avantages du Ciel. Qui a jamais eu une plus haute estime de la virginité que Basile, & plus gourmandé la chair, non seulement en sa personne, mais aussi par les réglemens admirables qu'il a faits; n'est-ce pas luy qui a tant bâti de Monasteres pour les vierges, & inventé de si belles Regles, pour mortifier tous les sens, pour tenir tous les membres dans la dépendance; n'est-ce pas luy qui a tant recommandé la virginité, qui a inspiré tant de mépris pour les beautés sensibles, afin que l'on n'envisageât que les beautés célestes qui se déroberent à nos yeux; qui a tant inventé de moyens,

512 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
pour affoiblir la concupiscence, en ôtant la ma-  
tiere qui entretient ce feu, & pour conserver les  
beautez interieures de l'ame, afin qu'elle soit di-  
gne de l'alliance de Dieu, qui ne choisit que cel-  
les qui veillent, qui ont leurs lampes allumées, &  
bien fournies d'huile, quand il faut qu'elles viennent  
au devant de l'époux.

Les esprits ne sont pas bien d'accord, & ne con-  
viennent nullement sur les avantages de la vie so-  
litaire, & de la vie commune; l'une est plus unie  
& plus tranquile, & conduit plus directement à  
Dieu, mais elle est exposée à la présomption &  
à l'orgueil, parce que dans la solitude la vertu  
n'est point éprouvée par la comparaison. La vie  
des Communautés est plus agissante & plus utile,  
mais aussi elle est plus tumultueuse, & plus plei-  
ne d'embaras : Basile trouva le secret d'accorder  
ces deux Etats si differens, en plaçant les Mona-  
stères, dans des lieux voisins de ceux où les soli-  
taires se retiroient; afin que la contemplation de  
ses Religieux ne fût pas purement oisive, & que  
leur action fût soutenue par la contemplation;  
comme la terre, & la mer se font part récipro-  
quement de leurs richesses, il voulut que la vie  
active, & la contemplative s'aidassent l'une &  
l'autre, pour la plus grande gloire de Dieu.

Que diray-je de la charité, & du zele qu'il a-  
voit pour secourir, & soulager les pauvres dans  
leurs besoins, & leurs infirmités? faites quelques  
pas hors de ces murailles, considérez cette Ville  
nouvelle, & ce beau monument de sa piété, ce  
commun trésor des riches, où ils apportent non  
seulement leur superflu, mais même les choses né-  
cessaires animez par ses exhortations; c'est dans  
ce pieux magasin qu'ils mettent leurs richesses à

couvert des tignes & des insultes des voleurs, c'est-là qu'elles ne craignent ni l'envie, ni le tems qui corrompt, & qui use tout. C'est-là qu'on souffre patiemment les maladies, que les calamitez ont des ressources, que l'on pratique tant d'œuvres de misericorde. Compareray-je à cet édifice Thebes & ses sept portes, les pyramides d'Egypte, les murailles de Babylonne, le tombeau de Mausole, ces vastes Colosses d'airain, ces Temples si superbes & bâtis avec tant d'artifice, mais que le tems a ruinez & démolis : tous ces autres ouvrages que les hommes admirent, dont les Histoires font mention, & qui n'ont procuré qu'une médiocre gloire à leurs inventeurs, ou à leurs fondateurs ?

Rien ne me touche tant que la charité ; l'aumône est la plus courte voye & la plus facile pour arriver au ciel. Nous ne voyons plus de ces spectacles lugubres, des hommes à demi-éteints avant leur mort, qui n'ont plus l'usage de la moitié de leurs membres, que l'on chasse des villes, des maisons, des places publiques, des bains, de la société de leurs amis, que l'on ne reconnoît que par leur nom, & non pas aux traits de leur visage, tant ils sont défigurés. Ce n'est point pour avoir aucun commerce avec eux qu'on les expose dans les assemblées publiques, leur maladie est d'une telle nature, qu'elle inspire plus d'horreur que de compassion : ils inventent des chants lugubres, si toutefois ils ont encore l'usage de la voix, Décriray-je ces calamitez d'une manière tragique, & pourrois-je trouver des expressions assez fortes pour les faire sentir ? Basile nous persuada vivement de ne point mépriser nos semblables, puisque nous sommes hommes comme eux, & de ne point des-honorer

324 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
par nôtre barbarie JESUS-CHRIST qui est nôtre  
chef: il nous apprend à profiter du malheur d'autrui,  
à nous rendre dignes de la miséricorde de Dieu, en  
luy prêtant nos biens à usure. Cet homme si il-  
lustre par la gloire de ses ancêtres & par son mé-  
rite personnel, ne dédaignoit pas de baiser les pau-  
vres & les malades; il les embrassoit comme ses  
freres, non point par vanité, ni pour se faire  
regarder, car il étoit fort éloigné d'avoir des sen-  
simens d'orgueil; mais il vouloit par son exemple  
bannir la fausse délicatesse des hommes qui ont de  
la répugnance à approcher des malades; son silence  
servoit d'avis comme ses paroles.

Ses bons exemples ne se renfermerent pas dans  
la ville de Césarée, ils se répandirent au dehors:  
tous les Evêques voulurent imiter sa charité & sa  
libéralité envers les pauvres. Les autres se servoient  
de cuisiniers, leurs tables étoient propres, déli-  
cates & magnifiques, chargées de mets exquis, &  
capables de flater le goût; ils se faisoient traîner dans  
des chars pompeux, leurs habits vastes & flotans  
fentoient la mollesse. Basile ne songeoit qu'aux ma-  
lades, à guérir leurs playes, à imiter JESUS-  
CHRIST qui chassoit la lepre par ses actions plû-  
tôt que par ses paroles. Que répondront à cela  
ceux qui eurent l'insolence d'accuser Basile d'am-  
bition & de faulse, mauvais connoisseurs & mauvais  
Juges de ces sortes de choses, & qui veulent se mé-  
ler de prescrire des regles aux autres, eux qui ne  
sçavent ce que c'est que regle: est-il possible qu'un  
homme qui s'abbaisse jusqu'à baiser des lépreux,  
fût capable d'insulter ceux qui se portent bien &  
qu'un homme usé, & comme aneanti par la diette  
& par l'abstinence, se laisse emporter par un  
orgueil ridicule: luy qui condamne le Phari-

rien & qui attribué son humiliation à son arrogance ; qui ne parle que des humiliations de JESUS-CHRIST, qui s'est annéanti jusqu'à se revêtir de la forme d'un esclave , manger avec les Publicains , laver les pieds de ses Disciples , qui s'est laissé attacher à la croix pour faire mourir le péché ; ( car qui a-t-il de plus incompréhensible que de voir un Dieu cloué à un gibet , exposé à toutes sortes d'opprobres au milieu de deux voleurs , tout insurmontable & impassible qu'il est ? ) peut-on , dis-je , se persuader qu'un homme qui a les pensées & les sentimens que je viens de dire , se laisse éblouir par son ambition , & qu'il se préfère à tout le monde , comme le luy reprochent ceux qui regardent sa vertu avec un œil d'envie ? mais je crois qu'ils appellent faste ce qui n'est que constance & gravité : ces mêmes gens diront aussi que l'homme courageux est téméraire , que le prudent est timide , que le temperant est sauvage & inhumain , que l'équitable est opiniâtre & sévère.

Ce n'est pas sans raison qu'on a dit que les vices sont voisins des vertus , de sorte que ceux qui ne sont pas fort versez dans cette science , peuvent s'y méprendre & juger de travers. A-t-on jamais veü un plus zélé amateur de la vertu , & un ennemi plus déclaré du vice ? qui a traité avec plus de bonté & plus d'indulgence ceux qui s'acquitoient de leur devoir , ou avec plus de sévérité ceux qui y manquoient ? ses souris tenoient lieu de loüanges , son silence étoit une réprimande qui alloit fouïller dans la conscience des coupables , & les punir des fautes qu'ils avoient faites. S'il ne faisoit point l'agréable & le plaisant , si l'on ne le voyoit point oisif dans les places publiques , s'il ne cherchoit point à s'insinuer dans la bien-veillance des

226 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
hommes, par une complaisance aveugle pour tous leurs caprices ; est-ce un sujet d'un légitime reproche ? les personnes qui jugent sainement du mérite ne devoient-ils pas l'en louer ? peut-on trouver mauvais qu'un lion n'ait pas le visage d'un singe, plutôt que quelque chose de fier, de noble, de terrible ? ses sauts sont forts & généreux, ils excitent l'admiration avec le plaisir des spectateurs. Voulez-vous qu'il admirât les plaisanteries des gens de Théâtre qui amusent le peuple & qui le font rire en se donnant des soufflets & en faisant du bruit ?

Le diray-je, qu'on n'a jamais veü un homme plus agréable que Basile en compagnie ? j'en puis parler seûrement pour l'avoir beaucoup pratiqué ; qui a jamais fait un conte avec plus d'agrément, ou assaisonné de plus de délicatesse la plaisanterie ? reprochoit-on avec plus de douceur ? ses réprimandes n'avoient rien de fier, son indulgence n'étoit point trop molle ; il avoit trouvé le juste tempéramment entré ces deux extrémités, selon les règles que prescrit Salomon qui veut que l'on fasse chaque chose en tems & lieu.

Ces vertus quelque grandes qu'elles paroissent sont peu de chose en comparaison de son éloquence & de son érudition. Nous ne sommes encore qu'au pied de la montagne, bien éloignez du sommet ; nous traversons le détroit & nous avons laissé la pleine mer : s'il y a jamais eu une trompette, ou si les siècles futurs en produiront une, dont le son éclatant pénètre jusqu'à la plus sublime région de l'air, si la voix de Dieu s'est quelquefois fait entendre aux deux extrémités de la terre, ou si l'on a veü quelque tremblement extraordinaire ; ces symboles pourroient donner quelque idée de son élo-

quence & de son esprit, qui étoit autant supérieur à celui des hommes ordinaires, qu'ils le sont aux bêtes par l'excellence de leur nature. Qui a jamais apporté tant de préparations pour se rendre un digne organe des oracles du S. Esprit? qui a eu l'esprit éclairé par une science plus étendue? qui a pénétré plus avant dans la profondeur des divins mystères, ou recherché avec l'aide de Dieu tout ce qui peut avoir du rapport à Dieu? qui s'est exprimé avec plus de facilité, bien différent de la plupart des hommes, qui ne peuvent faire sentir ce qu'ils pensent, ou qui ne pensent point ce qu'ils disent.

L'Écriture en parlant du S. Esprit, dit qu'il pénètre tout, & même ce qu'il y a en Dieu de plus profond & de plus caché, & que cette connoissance claire & distincte qu'il en a le comble de joye; Basile a examiné avec soin tout ce que l'Esprit de Dieu a dicté; c'est dans cette source qu'il a puisé tant de doctes instructions & de sublimes discours pour élever les hommes, afin que méprisant les choses temporelles ils n'eussent de l'ardeur que pour les éternelles. David loue la beauté du Soleil, sa grandeur, sa vertu, sa rapidité: il dit qu'il est brillant comme un époux qui sort de son lit nuptial, que sa grandeur égale celle des Géans; qu'il parcourt tout l'Univers sans se fatiguer dans un espace si immense. La vertu étoit la beauté de Basile, sa grandeur, sa théologie; sa rapidité paroissoit dans les mouvemens qui le portoient sans cesse vers Dieu; sa puissance a paru dans l'épanchement de sa doctrine. Je ne dois pas craindre de dire que sa voix s'est fait entendre aux deux bouts de l'Univers; S. Paul a emprunté cette expression de David pour louer les Apôtres. Ses ouvrages ne



428 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;

font-ils pas maintenant les délices de toutes les Assemblées, du Bateau, des Eglises, des Princes & des personnes privées, des solitaires, & de ceux qui vivent en Communauté, de ceux qui ont renoncé au tumulte des affaires, & de ceux qui sont encore dans l'embaras du monde? les prophanes & les fidelles ne sont-ils pas également touchés de ses écrits? les Ecrivains ne cherchent point ailleurs de la matière pour grossir leurs ouvrages. On ne parle plus des Anciens qui se sont appliquez à l'interprétation de l'Ecriture; on préfère Basile à tous les autres: c'est être sçavant que de le bien posséder, & d'être en état de faire part aux autres d'un trésor si précieux. Il suffit pour devenir habile homme d'étudier ses livres.

Lorsque je lis son Hexamerón, il me semble que je suis auprès du Créateur de l'Univers, & que j'entre dans tous les secrets de la création j'ay de plus hautes idées de Dieu que je n'avois avant cette lecture, & que ne m'avoit inspiré la seule veüe de tant de créatures admirables. Quand je lis les livres qu'il a composez, pour réfuter les Hérétiques, je m'imagine voir le feu qui dévora Sodome, & qui réduit encore en cendres ces langues scélérates & impies; ou voir la Tour de Babel, qui ayant été si mal construite ne dura gueres, & fut renversée en si peu de tems. Lorsque je médite ce qu'il a écrit sur le S. Esprit, je suis persuadé de sa Divinité, & fondé sur les raisonnemens qu'il fait, j'ay l'assurance d'annoncer aux autres cette vérité. Les ouvrages qu'il a composez pour des personnes grossières, dont les connoissances sont plus bornées, renferment un grand sens sous des paroles simples; je ne m'arrête point à la lettre, ni à la surface  
exterieure

extérieure, je pénétre plus avant, j'entre dans la profondeur de la pensée, je vas d'abîme en abîme, une lumière m'en découvre une nouvelle, jusqu'à ce que je sois parvenu à tout ce qu'il y a de plus relevé. Les Panégyriques qu'il a faits à la louange des Martyrs me font mépriser mon corps, ils m'inspirent du courage, & font que je souhaite de me trouver dans de pareils combats. Ses discours de morale qui sont de si belles règles pour la conduite de la vie, me sont d'un grand secours pour me purifier le corps & l'ame, & pour devenir un Temple digne de Dieu, ou un instrument de ses louanges, pour faire connoître sa gloire & sa puissance. La lecture de ces discours me corrige & me perfectionne, il me semble que je ne suis plus moy-même, & que je deviens tout un autre homme.

Puisque j'ay fait mention de sa Théologie & de la sublimité avec laquelle il a traité ces matieres, j'ajouteray encore quelque chose à ce que j'ay déjà dit, pour empêcher les mauvais jugemens des personnes simples & moins habiles; mais je m'adresse principalement à ceux dont la conduite est plus dérégée, & qui prétendent diminuer l'infamie de leurs desordres, par les calomnies dont ils noircissent les autres. Basile pour défendre la doctrine orthodoxe de la Trinité, auroit consenti non seulement de perdre sa dignité Episcopale, pour laquelle il na jamais eu de grands empressements; mais même il se seroit exposé avec joye à l'exil, aux tourmens les plus cruels, à la mort. Ce qu'il a fait & ce qu'il a enduré est une preuve convaincante de ce que je dis; il a été exilé pour la verité, & il partit sans autre précaution, si ce n'est qu'il ordonna à un de ses domestiques qui devoit l'accompagner de prendre ses tablettes.

Il croyoit selon le conseil de David, qu'on étoit obligé de parler avec beaucoup de prudence & de circonspection; de céder au tems, & de souffrir la tyrannie des Hérétiques jusqu'à ce qu'on eût plus de liberté. Ils avoient de la répugnance à dire nettement & simplement que le S. Esprit fût Dieu; quoy-que ce dogme soit tres véritable, cependant les Hérétiques & leur chef le regardoient comme une impiété; prenant de-là occasion de bannir le S. Evêque de sa ville avec la saine Théologie, pour envahir son Eglise, & pour en faire comme leur boulevard, d'où ils viendroient fondre sur tout ce qui restoit aux Catholiques; mais il trouvoit dans l'Ecriture des passages si formels & si positifs, il en tiroit des conséquences si vives & si pressantes, que ses adversaires étoient hors de toutes mesures; & qu'ils ne pouvoient y repliquer: ils s'embarassoient dans leurs propres réponses, tant il avoit d'adresse & de prudence à prendre tous ses avantages. Il n'y a qu'à lire le livre qu'il a composé sur cette matiere, pour en être convaincu, il semble que ce soit le S. Esprit qui le luy ait dicté. Il se relâchoit cependant quelquefois sur ses expressions par condescendance, de peur qu'une affectation outrée à se servir de certains termes ne rebutât les Hérétiques & pour ne leur pas fournir des occasions de tout perdre dans un tems si calamiteux, sous prétexte que les Catholiques ne vouloient plus se défaire de certaines expressions, auxquelles ils s'attachoient avec une opiniâtreté invincible, jusqu'à causer des schismes qui altéroient la saine doctrine. Il persuada aux orthodoxes que ces petits changemens ne faisoient aucun tort à l'essentiel de la Religion, pourvu qu'ils ne changeassent rien dans les dogmes, d'autant que

notre salut est plutôt attaché aux actions qu'aux paroles, & qu'il faudroit recevoir les Juifs au nombre des fidèles, s'il ne falloit que leur passer le mot d'*Oint*, au lieu de *Christ*; le plus grand des malheurs est de voir les Eglises Catholiques tomber entre les mains des Hérétiques.

Rien ne prouve mieux les sentimens de Basile touchant la Divinité du S. Esprit, que les discours publics & particuliers qu'il a faits sur cette matiere; il m'en a bien convaincu dans les conférences que nous avons eues ensemble, car il ne me déguisoit point ses pensées; il ne se contentoit pas de l'affirmer simplement selon sa coûtume, mais quoy qu'il eût une extrême horreur des sermens, il jura qu'il consentoit d'être abandonné du S. Esprit, s'il ne le croyoit égal en toutes choses, & *consubstantiel* au Père & au Fils. Si l'on me veut faire l'honneur de croire qu'il m'a associé pour collègue dans une affaire si importante; je raconteray un fait qui a été inconnu à plusieurs jusques à maintenant. Le malheur des tems nous avoit réduits en de grandes extrémités; Basile partagea tellement les choses, qu'il se réserva l'administration des affaires, & il nous abandonna la liberté de parler, persuadé que l'obscurité où nous étions nous mettoit à couvert, & que personne ne voudroit prendre la peine de nous citer en jugement, ou de nous condamner à l'exil. Son secours donnoit un grand poids à nos prédications. Je n'entre point dans ce détail pour défendre sa gloire; sa réputation est si grande que ses adversaires ne scauroient l'entamer, de quelque côté qu'ils l'attaquent; je le fais pour empêcher que la foy de certaines gens ne souffre, s'ils se persuadoient que les termes dont Basile se servoit alors dans ses livres, fussent les seules regles de

532 SERMON XX. DE S. GREGOIRE;

la doctrine orthodoxe, & que pour défendre leurs mauvais dogmes, ils n'abusent des raisonnemens qu'il faisoit alors selon les tems, par une dispensation particuliere du S. Esprit; il ne faut que pénétrer le sens de ses écrits, & le but qu'il se proposoit lorsqu'il écrivoit de la sorte; c'est le moyen de connoître la verité, & de fermer la bouche à ceux qui l'attaquent.

Plût-à-Dieu que moy & toutes les personnes à qui je m'interesse, nous eussions les sentimens de Basile sur la Divinité; sa doctrine étoit si pure que je souhaiterois de tout mon cœur de luy ressembler parfaitement en cela comme en plusieurs autres choses, & que Dieu & toutes les personnes raisonnables confondissent mes opinions avec les siennes. Nous ne croyons nullement que les Evangelistes se contrarient, parce que les uns se sont plus étendus sur ce qui regarde l'humanité de JESUS-CHRIST, les autres sur sa Divinité; les uns ont commencé leur histoire par des choses naturelles, les autres d'une maniere plus sublime, selon que Dieu les inspiroit pour l'utilité du genre-humain.

L'ancien Testament & le nouveau ont produit plusieurs grands hommes; des Législateurs, des Capitaines, des Prophetes, des Docteurs, qui ont eu le courage de verser leur sang, c'est à ces Héros que je veux comparer Basile. Afin qu'on le connoisse parfaitement. Adam en sortant des mains de Dieu goûta les délices du Paradis Terrestre, & fut honoré de la premiere Loy; cependant pour ne rien dire qui blesse le respect que nous devons à nôtre premier pere, il viola le commandement qu'on luy avoit fait; mais Basile y fut tres-fidelle, & l'arbre de science ne luy fit aucun tort: je ne doute nullement qu'il n'ait pénétré jusqu'au Para-

dis, sans craindre le glaive de feu. Enos fut le premier qui plein d'espérance invoqua le nom de Dieu; Basile ne s'est pas contenté de l'invoquer, mais ce qui est de plus excellent, il l'a annoncé à plusieurs. Enoch fut enlevé du monde, en récompense de sa piété, qui ne pouvoit être que languissante, d'autant que la foy étoit encore enveloppée d'ombres & de tenebres; cette translation le délivra des périls de la vie future: toute la vie de Basile étoit si parfaite, qu'on eût dit en le voyant, qu'il étoit entièrement exempt des foiblesses de l'humanité. Noé eut ordre de construire l'Arche, pour sauver les restes du genre-humain dans cet asyle, malgré la violence des eaux; Basile se sauva du déluge de l'impiété; il fit en sorte que sa Ville Episcopale devint une Arche salutaire contre les flots que l'Hérésie avoit agitez; c'est ainsi qu'il retira tous les hommes du naufrage qui les menaçoit.

Abraham ce grand Patriarche fut sur le point d'immoler une victime d'un si grand prix, sacrifiant un fils unique, l'objet de tant de vœux, à celui qui le luy avoit donné, sans que l'horreur d'un sacrifice si inouï fut capable de refroidir son zele. Est-ce une petite louange à Basile, de s'être immolé luy même à Dieu, sans avoir substitué une autre victime en la place, car où en pouvoit-on trouver qui l'égalât? Isaac fut promis à Dieu, avant que d'être né; Basile se voïa luy-même de son plein gré; sans aller bien loin chercher une épouse comme on alla chercher Rebecca, il épousa l'Eglise; il n'eut pas besoin pour cela de se servir du ministère d'un valet; Dieu présida à ce mariage. Il ne fut point trompé dans le choix, & la préférence de ses enfans; il les partagea comme ils le méritaient.

toient, sans faire aucune injustice à qui que ce soit, parce que l'Esprit de Dieu luy servoit de guide.

Je loüe l'échelle de Jacob, cette colonne qu'il oignit, & ce combat qu'il livra à Dieu, de quelque maniere que la chose se soit passée, qui étoit une espece de comparaison de la sublimité & de la puissance de Dieu avec la foiblesse humaine, qui parut dans les marques qui luy demeurèrent de sa défaite. Je loüe l'adresse qu'il avoit pour rendre les brebis fécondes; je le félicite de ce grand nombre d'enfans & de ces douze Patriarches dont il fut le pere, de la benediction qu'il leur donna en leur prédisant tout ce qui devoit leur arriver dans la fuite. Basile monta par tous les degrez de la vertu; ce fut comme une colonne mystérieuse & invisible qu'il érigea à la gloire de Dieu & à l'éternelle infamie des Hérétiques; ce fut pour Dieu & non pas contre Dieu qu'il combattit; ce fut pour renverser les dogmes impies qui défiguroient l'Eglise. Il fut un Pasteur admirable, il amena une infinité de Brebis illustres à la Bergerie de JESUS-CHRIST; il fut aussi le pere d'une nombreuse famille, qu'il soutint par ses benedictions.

Joseph distribua les bleds d'Egypte, pendant un certain tems, & d'une maniere purement sensible; Basile distribua en tout tems le pain mystique & spirituel; cette distribution est plus excellente & plus auguste que l'autre. Job fils de Hus sortit victorieux de tous les combats que luy livra le démon, sa victoire fut honorée par de grands éloges, parce qu'il ne succomba point sous une foule de malheurs qui devoient l'accabler: il repoussa toujours vivement le tentateur, & confondit la

témérité & la folie de ses amis qui ne pénéroient pas dans le mystere de ses calamitez. Moysè & Aaron doivent être comptez au nombre des Prêtres du Seigneur : Moysè se signala par tous les fleaux dont il affligea l'Egypte , & par les prodiges qu'il opéra pour sauver le peuple d'Israël ; il pénétra au travers d'une nuée , il établit deux loix , l'une extérieure & littérale , l'autre intérieure & spirituelle. Aaron doublement frere de Moysè par le sang & par les sentimens , offrit au Seigneur des prieres & des sacrifices ; il fut le grand Pontife du sacré Tabernacle , qui étoit l'ouvrage de la main de Dieu , & non pas de la main des hommes. Basile marcha sur les traces de Moysè & d'Aaron , il fut le fleau des Hérétiques qui representent la nation Egyptienne , il conduisit le peuple choisi à la terre promise , il grava sur des tables éternelles des loix qui n'avoient rien d'obscur & d'énigmatique ; il n'entroit pas dans le Sanctuaire seulement une fois l'année , il y entroit tous les jours pour nous découvrir les mysteres de la tres-sainte Trinité ; il purifia les taches du peuple , non pas par des aspersions sensibles & passageres , mais d'une maniere durable & éternelle.

Ce qu'il y a de plus illustre dans la vie de Josué est le tems de son Généralat. C'est son entrée dans la Terre sainte , & le juste partage qu'il en fit entre les enfans d'Israël. Ne peut-on pas comparer Basile à un Capitaine , à un Général , au Chef de ceux qui se sauvent par la foy ? n'a-t-il pas été comme le distributeur de l'héritage que Dieu réserve à ceux qui combattent pour luy ? de sorte qu'il peut dire , le fort est heureusement tombé pour moy ; vous êtes mon Dieu , & j'ay toujours mis mon salut entre vos mains , ces richesses



336 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
valent bien mieux que les richesses temporelles  
qui sont sujettes à tant d'accidens. Sans parler de  
tous les autres fameux Juges, Samuel est un des  
plus considérables de ceux qui ont invoqué le nom  
de Dieu; il fut consacré à Dieu avant que d'être  
né, il eut le soin d'oindre les Roys & les Prêtres.  
Basile ne fut-il pas aussi voüé à Dieu dès le ventre  
de sa mere, ne fut-il pas offert à l'Autel avec sa  
double robe, n'avoit-il pas la connoissance des cho-  
ses célestes, n'étoit-il pas l'Oint du Seigneur, n'oi-  
gnit-il pas ceux que le S. Esprit avoit choisi ?

David fut un des plus illustres Roys, qui monta  
sur le Trône d'Israël; l'Histoire fait de grands élo-  
ges de ses victoires & de ses triomphes; mais sa  
douceur est son principal ornement; la vertu de sa  
Harpe qui chassoit le malin esprit est préférable à  
sa dignité Royale. Salomon demanda à Dieu la sa-  
gesse & il l'obtint; il la posséda dans un si haut  
degré qu'il effaça la gloire de tous les hommes de  
son siècle. Si je ne me trompe, Basile n'a point cédé  
en douceur à David, ni en sagesse à Salomon, ou  
du moins il en a fort approché: il adoucissoit les  
faillies des Empereurs, transportez de la fureur du  
démon. Non seulement la Reyne de Saba, ou  
quelques particuliers attirés par le bruit de sa haute  
sagesse, sont venus le trouver des extrémités de la  
terre: il n'y a point de partie si reculée dans l'U-  
nivers où sa réputation ne volât; je passe les autres  
circonstances qui regardent l'Histoire de Salomon;  
mais sans que j'en parle, tout le monde en est in-  
struit. Vous loüez la liberté avec laquelle Elie qui  
fut enlevé au travers du feu parloit aux tyrans;  
vous vantez le manteau d'Elisée qui fut rempli de  
l'Esprit d'Hélie. Donnez aussi des loüanges à la  
vie de Basile, qui fut toujours traversée par une

foule de tentations, qui se sauva au travers du feu qui le brûloit sans luy nuire, par un miracle pareil à celui du Buisson ardent.

Je ne parle point de ces enfans qui furent rafraîchis d'une rosée céleste dans la fournaise de Babylone, ni de ce Prophete fugitif, qui prioit dans le ventre d'un monstre marin, & qui sortit de ce gouffre comme d'une chambre; ni de Daniel qui dompta la fureur des lions, ni des combats des Machabées, qui expirerent par divers genres de supplices avec leur mere & le grand Prêtre. Basile imita leur patience, & c'est par-là qu'il s'est signalé. Je passe maintenant aux Héros du nouveau Testament pour mieux juger de la vertu de Basile en la comparant à celle de ces grands Hommes. Que diray-je du Précurseur de JESUS-CHRIST, de Jean Baptiste, cette voix tonnante, cette lumiere qui efface les autres, ce Saint qui donna des marques de sa joye dès le ventre de sa mere en la présence de JESUS-CHRIST, & que la fureur d'Hérodès envoya aux enfers avant le Messie pour y annoncer sa venue. Si ce discours paroît trop hardi à quelques-uns, je les avertis que je ne prétens pas comparer Basile à celui qui n'a jamais eu de pareil entre les enfans des hommes, bien-loin de prétendre de le mettre au dessus; je me contenteray de vous faire voir qu'il a imité ses vertus, & qu'il s'est formé sur ce modele: ce n'est pas une petite loüange de marcher sur les traces des hommes extraordinaires; n'a-t-il pas donné des marques de son parfait détachement, n'a-t-il pas vécu dans le desert comme Jean Baptiste; il portoit la nuit un rude habit afin que personne ne le sceût; il ne mangeoit que des légumes afin de se purifier par l'abstinence; il s'est rendu digne d'an-

598 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
noncer les mysteres de JESUS-CHRIST, quoy-  
qu'il n'ait pas été son Précurseur; non seulement  
tous les peuples voisins venoient l'entendte, mais  
aussi les étrangers & les peuples les plus reculez.  
Il est comme le milieu entre les deux Testamens ;  
il a aboli la lettre de l'ancien, pour faire place à  
l'esprit du nouveau, & pour établir la loy invisi-  
ble en abrégeant la loy extérieure..

Basile a imité le zele de Pierre & la ferveur de  
Paul, aussi-bien que la foy de ces deux illustres  
Apôtres. Il a parlé avec la même force que les  
ensans de Zébédée; il a imité la frugalité des Dis-  
ciples, & le mépris qu'ils faisoient des choses su-  
perflues; on luy a confié les clefs du Royaume  
des cieus; il n'a pas seulement prêché l'Evangile,  
depuis Jérusalem jusque dans l'Illyrie, son zele a  
eu une plus vaste carrière; il est devenu un enfant  
de tonnerre, quoy-qu'il n'en ait pas porté le nom;  
il a reposé sur le cœur de JESUS-CHRIST, c'est-  
là qu'il a puisé son éloquence, & des pensées si  
sublimes. Il eût bien souhaité d'être lapidé comme  
S. Estienne; mais ceux qui le haïssoient avoient  
trop de respect pour sa personne. Afin d'abrèger ces  
détails qui pouroient devenir ennuyeux, je peux dire  
en peu de paroles que Basile s'est fait à luy même  
le plan de quelques vertus; qu'il a imité quelques-  
uns, qu'il a surpassé les autres, & que de tous les  
hommes de nôtre siècle, il n'y en a pas un seul  
qui puisse s'égalér à luy. A tout ce que j'ay déjà  
dit, j'ajoutéray encore un fait en peu de mots.  
Sa réputation étoit tellement établie que plusieurs  
imitoient ses moindres vertus, & même jusqu'à  
ses défauts pour se faire remarquer & pour acqué-  
rir de la gloire; sa pâleur, sa barbe, sa maniere  
de marcher, sa lenteur en parlant, qui précédoit

de son recueillement & de ses réflexions ( ce que quelques-uns imitant mal , tomberent dans une tristesse odieuse ) ils vouloient être vêtus , couchés , nourris comme luy ; Basile faisoit tout cela naturellement , & n'affectoit rien. En se tenant aux apparences , on auroit veû plusieurs Basiles , mais ce n'étoient que des statues , ou des échos , qui n'articulent bien distinctement que les dernières paroles ; ils luy ressembloient d'autant moins qu'ils s'efforçoient davantage de luy ressembler.

On se faisoit un point d'honneur d'avoir eu quelque commerce avec Basile de luy avoir rendu des respects , de citer quelques-unes de ses actions , ou de ses paroles , soit qu'elles fussent sérieuses , ou enjouées , comme je l'ay souvent pratiqué moy-même , & je m'en faisois un mérite. Ce qu'il faisoit par maniere d'acquit étoit plus parfait que ce que les autres travailloient avec plus de soin. Etant sur le point de finir sa carrière , plein de l'oy , & brûlant d'un désir sincere de quitter le monde , pour aller recevoir la récompense de ses travaux , il fit un miracle qui n'est gueres inférieur à ceux qu'il avoit opérez pendant sa vie. Il étoit déjà à demi-mort , ses forces luy revinrent lorsqu'il étoit prêt de rendre les derniers soupirs ; il se vit en état de tenir des discours édifiants avant que de mourir , d'imposer les mains & de communiquer son esprit à ses disciples fidelles ; il étoit juste qu'ils obtinssent les honneurs qu'ils méritoient , après l'avoir si-bien secondé dans son ministère & dans tous les devoirs du Sacerdoce.

J'acheveray ces discours , quelque répugnance que j'aie à vous raconter ce qui me reste à vous dire , & quoy que cette matiere convienne mieux à tout autre qu'à moy. Quelque effort que j'y fasse , je

ne puis être assez le maître de ma douleur ; je prends trop de part à cette perte publique dont tout l'Univers s'est ressenti. Il étoit sur le point d'expirer ; les Chœurs célestes attendoient cette ame bienheureuse , qui desiroit depuis long-tems de se voir dans leur compagnie ; toute la ville entouroit son logis, consternée de la perte de son Prélat, gémissant de cette cruelle séparation comme d'une tyrannie ; & tâchant par prières & par toutes sortes d'efforts de retenir cette ame sur le point de son départ. Le malheur qui les menaçoit leur ôtoit l'usage de la raison ; il n'y avoit personne qui n'eût donné une partie de sa vie pour racheter celle de Basile. Il falut céder , ce grand homme expira plein de joye en prononçant ces paroles, *je remets mon ame dans vos mains* ; mais il ne mourut qu'après avoir instruit & édifié les assistans par des saints discours.

On vit alors un prodige surprenant : on portoit au tombeau le corps du saint homme ; de saints personnages luy rendoient ce devoir ; tous faisoient des efforts pour approcher le cercueil , pour toucher le corps , ou les habits ; car que pouvoit-on trouver de plus saint , ou de plus pur ; ceux qui ne pouvoient en approcher souhaitoient au moins de le voir , espérant que cette vûë leur seroit utile. Les places publiques , les portiques , tout regorgeoit du monde , on voyoit des échaffaux à double & à triple étage : plusieurs milliers de personnes qu'on n'avoit jamais veû jusqu'alors , se pouffoient & se pressoient en foule. Les cris étouffoient la psalmodie ; la douleur étoit si vive qu'on ne pouvoit la supporter avec patience. Il y avoit une espece de combat entre les Chrétiens , les Payens , les Juifs , les Etrangers à qui pleureroit le plus , & à qui retireroit plus d'avantage de ses larmes. Ce

malheur fut l'occasion de la mort de plusieurs personnes qui furent étouffées dans la foule ; ce fut comme autant de victimes funebres , trop heureuses d'avoir été les compagnes de la mort de Basile.

A peine put-on arracher le saint Corps des mains de ceux qui vouloient le mettre en pieces , pour en conserver quelques reliques ; on l'inhuma dans le tombeau de ses Ancêtres. C'est un grand Pontife , un Prédicateur , un Martyr qui fut mis au nombre des Prêtres , des Martyrs , des Prédicateurs. Il est maintenant dans le Ciel , il offre pour nous des sacrifices ; il prie pour le peuple , car il ne nous a pas entièrement abandonnez , j'étois à demi-mort , & comme séparé de moy-même , absent de ce cher compagnon , je traînois une vie languissante & convenable à la situation où je me trouvois après une séparation si douloureuse : je ne sçay quel fruit je retireray de toutes les instructions qu'il m'a données , si je m'écarte de mon devoir , il m'avertit encore dans des visions nocturnes , & il me châtie.

Je ne veux point mêler de plaintes aux loüanges que je luy donne : je trace l'Histoire de sa vie , pour servir d'ornement & d'instruction à l'Eglise & aux fidelles ; c'est comme une loy vivante qui nous servira de regle pour la conduite de nôtre vie ; vous qu'il a formez par sa doctrine salutaire , que pouvez-vous faire de mieux , que d'avoir toujours les yeux sur lui , & d'agir comme s'il vous regardoit effectivement. Accourez maintenant , & venez autour de moy , Prêtres & Laïques , fidelles & infidelles , aidez-moy à finir cet éloge funebre , parcourant en détail toutes les vertus de ce grand homme. Ceux qui sont assis sur le Thrône trouveront en sa personne un législateur , ceux qui gouver-

542 SERMON XX. DE S. GREGOIRE,  
nent la République le regarderont comme son fon-  
dateur. Il servira de Gouverneur au peuple , de Maî-  
tre aux sçavans , de Paranymphe aux vierges , de  
modele de la pudeur aux personnes mariées : il ani-  
mera le zele des solitaires , il sera le Juge de ceux  
qui vivent en Communauté , le guide des simples ,  
le Docteur des spéculatifs , le frein de ceux que  
la fortune favorise , la consolation des affligez ,  
l'appuy des vieillards , le directeur des jeunes-gens ,  
le bien-faïcteur des pauvres , l'œconome des riches ,  
le defendeur des veuves , le pere des orphelins ,  
l'ami des pauvres , l'hôte des étrangers , le mede-  
cin des malades , le patron de ceux qui se portent  
bien , & des autres pour qui il s'est sacrifié , afin  
de les gagner à JESUS-CHRIST.

Voilà grand Basile , ce qu'avoit à dire de vous  
un homme de vôtre âge & de vôtre caractère , que  
vous honoriez & que vous chérissiez autrefois. Si  
ce discours répond en quelque maniere à vôtre vertu  
c'est à vous que j'en suis redevable , je ne l'ay en-  
trepris que sous vos auspices. Si je n'ay pas rem-  
pli la matiere , ni vôtre espérance , le pouvois-je  
accablé d'années , de maladies & de la douleur de  
vous avoir perdu ? Dieu se contente quand on fait  
ce que l'on peut ; jetez sur nous du haut du Ciel  
des regards favorables ; aidez-nous par vos prieres  
à modérer les faillies de la concupiscence que Dieu  
nous a donnée pour servir à nôtre vertu , afin que  
nous arrivions à la perfection , & que vous nous  
receviez dans les Tabernacles éternels en sortant  
du monde ; c'est là que tous nos desirs seront rem-  
plis dans la veuë claire de la sainte Trinité , que  
nous ne voyons maintenant qu'imparfaitement &  
en figure : nous recevrons la récompense des com-  
bats que nous avons livrez , ou soutenus. Voilà

EVE'QUE DE NAZIANZE. 743

votre éloge funebre ; qui fera le mien après ma mort , puisque je ne mourray qu'après vous ! Toutefois je fais quelque chose qui mérite d'être loüé en JESUS-CHRIST, nôtre Seigneur, à qui la gloire appartient dans les siècles éternels. Amen.

---

S E R M O N XXI.

*Panegyrique du grand Athanase Archevêque  
d'Alexandrie.*

C'EST loüer la vertu même que de loüer Athanase, parce qu'il avoit rassemblé toutes les vertus dans sa personne, ou pour mieux dire, il les possède encore toutes ; d'autant que ceux qui ont vécu selon Dieu, vivent toujours, quoy qu'ils ne soient plus au monde. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob est appelé le Dieu des vivans, & non pas le Dieu des morts. En loüant la vertu, je loüeray Dieu, puisqu'il est la source de toutes les vertus des hommes ; c'est par les lumières qu'il leur communique qu'ils s'élevent jusqu'à luy, ou plutôt qu'ils retournent à luy, comme à leur centre. Il est impossible d'expliquer toutes les grâces que Dieu nous a faites, & toutes celles que nous en attendons ; mais le plus grand de ses bien-faits est la bonté qu'il a de nous attirer & de nous unir à luy. Dieu est à l'égard des choses intellectuelles ce que le Soleil est à l'égard des objets sensibles, il répand sa lumière sur tout l'Univers, Dieu éclaire le monde invisible : le Soleil met les yeux dans une telle disposition qu'ils peuvent voir sa lumière ; Dieu rend nos esprits tout divins. Le Soleil qui dispose les yeux à voir, &



544 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE;  
les objets à être vûs, est la plus belle de toutes les choses sensibles ; ainsi Dieu qui donne aux Puissances intellectuelles le pouvoir de comprendre les choses qui sont au dessus de la portée des sens, est le premier des êtres spirituels, & le centre de tous les desirs. On ne peut concevoir rien au dessus de luy, quelque grande que soit l'étendue, ou la curiosité de l'esprit humain. On ne peut rien trouver de plus aimable, ou qui se fasse souhaiter avec plus d'empressement ; quand on s'est élevé jusqu'à ce point, toutes les spéculations cessent.

On est doublement heureux, lorsqu'étant déliévré du corps & des voiles qui couvrent nôtre raison, on entretient par la contemplation une espede de commerce avec Dieu, & qu'on jouit de cette pure lumiere autant que la foiblesse humaine le peut permettre ; on est, dis-je, doublement heureux, parce qu'on s'éleve au dessus de tout ce qui est créé, & qu'on participe en quelque maniere aux attributs de Dieu. L'union de l'ame avec le corps rend la condition de l'homme plus malheureuse, parce qu'elle l'attache à la terre, & qu'elle le rend presque incapable de connoître la verité, ou ce qui est au dessus des sens, quoy-qu'il tire son origine d'en-haut, & qu'il soit appelé à la contemplation des choses célestes ; cet aveuglement fait que je trouve l'homme malheureux quand il auroit tout à souhait dans le monde, plus est-il à plaindre ; plus ce faux bonheur le séduit, & plus se trompe-t-il dans le choix des veritables biens ; les épaisfes tenebres où il tombe sont la punition de ses erreurs ; le feu luy fait connoître ce luy qu'il n'a point connu comme lumiere.

Peu de gens de nôtre siècle ou des siècles passez se sont appliquez à la recherche de ces veritez :  
quoy-

quoÿ-qu'ils soient les ouvrages de Dieu, ils ne marchent pas dans les voyes de Dieu. On compte parmi les serveurs fideles quelques Législateurs, quelques Capitaines, des Prêtres, des Prophetes, les Evangelistes, les Apôtres, des Pasteurs, des Docteurs, tous les Saints; mais sur tout celuy en faveur de qui j'ay entrepris ce discours. On compte Enoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, les douze Patriarches, Moïse, Aaron, Josué, les Juges, Samüel, David, Salomon durant quelques années de sa vie, Helie, Helisée, les Prophetes qui ont devancé la captivité de Babilone, ou qui sont venus après: l'incomparable Jean Baptiste, cette voix qui a précédé le Verbe, ce flambeau qui a paru devant la lumiere, ce mediateur de l'ancien Testament & du nouveau, qui a annoncé le Messie: on met dans le même rang les Disciples de JESUS-CHRIST, & les autres qui ont gouverné le peuple, qui se sont rendus recommandables par leurs discours, par leur sçavoir, par les miracles qu'ils ont operez, par les tourmens, qu'ils ont soufferts.

Athanase peut aller de pair avec quelques-uns des grands hommes que je viens de nommer, les autres l'ont surpassé; mais si je l'osois, je dirois qu'il en a aussi surpassé quelques-uns. Il a atteint l'éloquence & l'érudition des plus éloquens & des plus habiles; il a imité l'activité des uns, & la douceur des autres, leur zele dans les combats: il a pris des uns une partie de ce qu'ils avoient de bon: il s'est approprié toutes les perfections des autres en les imitant; semblable à un Peintre habile, qui voulant faire un tableau achevé, prend les plus beaux traits de plusieurs visages, il s'est fait un parfait modele de vertus,

546 SERMON XXI. DE S. GRÉGOIRE,  
en imitant toutes les vertus des autres. Il a surpassé  
par son éloquence & par son érudition les plus  
diserts, & les plus versez dans les affaires; com-  
me il possédoit dans un degré éminent le talent de  
parler & d'agir, il surpassoit infiniment ceux qui  
n'étoient que médiocres dans ces deux facultez,  
& par la même raison il surpassoit encore ceux  
qui n'excelloient que dans l'une ou dans l'autre  
de ces deux perfections.

Si c'est une chose glorieuse à ceux qui l'ont  
précédé de luy avoir servi de modèles de vertu;  
il ne luy est pas moins glorieux d'en servir à ceux  
qui viendront après luy. Je serois trop long si je  
voulois entrer dans le détail de sa vie, & louer  
toutes les belles actions qu'il a faites; il faudroit  
plûtôt faire une histoire qu'un panégyrique; je  
voudrois pouvoir écrire sa vie, comme il a luy-  
même écrit celle de S. Antoine; l'exposition qu'il  
fait des préceptes de la vie monastique, est une  
espece de loy écrite. Je ne toucherai que quel-  
ques-unes de ses actions les plus éclatantes, &  
dont ma memoire est plus frappée, je passerai les  
autres dont tout le monde est assez instruit. Ce  
seroit agir contre la pieté & contre la justice que  
d'ensevelir sous un silence éternel les actions mé-  
morables des gens de bien, puisqu'on publie l'his-  
toire des impies, sur tout dans une ville que plu-  
sieurs exemples de vertu pourroient à peine sau-  
ver, & qui met dans le même rang le cirq, les  
théâtres & les choses divines.

Athanasé fut formé dès son enfance aux bon-  
nes mœurs & aux bonnes disciplines, après avoir  
donné quelque tems aux Arts libéraux, pour n'y  
être pas tout-à-fait ignorant, quoy-qu'il n'en fist  
pas grand état. Il ne voulut point amuser un es-

prit noble & sublime à des études si vaines ; à peu-près comme font les athlètes peu expérimentez qui frappent l'air , au lieu de frapper leurs adversaires , & se privent eux-mêmes du fruit de la victoire. Jamais on n'a étudié avec plus d'application les Livres de l'ancien Testament & du nouveau ; il ne se contenta pas d'une simple méditation , il forma ses mœurs sur les maximes qu'il méditoit : sa vie étoit une disposition pour bien méditer , & ses contemplations le dispoisoient à bien vivre. La crainte du Seigneur est le commencement , & comme le berceau de la sagesse. Lorsque nous mettant au dessus de la crainte , nous nous élevons jusqu'à l'amour , nous devenons les amis & les enfans de Dieu d'esclaves que nous étions. Tous les Prélats devroient être instruits & élevez , comme le fut Athanase ; il passa par tous les degrez des Ordres Ecclesiastiques avant que d'être placé sur le Trône Patriarchal d'Alexandrie ; c'est comme si je disois , avant qu'on luy confiât la conduite de toute la terre.

J'ay assez de peine à décider si cette dignité fut la récompense de sa vertu , ou l'apui & la conservation de l'Eglise qui étoit réduite à un état pitoyable , parce qu'on avoit altéré la verité ; il falloit luy donner de prompts secours comme à Ismaël ou à Helie , afin de conserver quelques restes d'Israël , & de peur que nous ne devinssions semblables à Sodome & à Gommorrhe , dont l'impiété est si connue , mais dont la ruine est encore plus éclatante , depuis que leurs habitans ont été ensevelis dans des torrens de feu & de souffre. Ce généreux deffenseur parut fort à propos pour nous secourir dans la consternation où nous étions ; c'étoit comme la pierre angulaire qui nous unissoit les uns

aux autres , & à luy-même ; ou comme un feu qui brûloit tout ce qu'il y avoit d'impur : comme un van rustique qui séparoit la paille du bon grain ; c'est à dire les mauvais dogmes des orthodoxes ; comme une épée qui coupoit la racine des vices.

Le Verbe le prit pour son second dans ce combat ; le S. Esprit l'anima & le remplit de son feu. Il fut élevé sur le trône de S. Marc par les suffrages de tout le monde : on ne suivit point dans cette élection la mauvaise coûtume qui a régné depuis : on n'eut point recours à la force & à la violence ; tout se passa d'une maniere apostolique & spirituelle ; il fut l'heritier de la pieté , comme de la dignité de ce grand Apôtre : on peut dire qu'il a été son successeur immédiat , si on le regarde du côté de la vertu , quoy-qu'ils soient éloignez par un grand espace de tems. Pour être un légitime successeur , il faut deffendre la même doctrine : ceux qui soutiennent les dogmes opposez sont les ennemis de leurs prédecesseurs. Un homme qui s'empare d'une dignité d'une maniere violente , ne doit point être regardé comme successeur , c'est celuy qui souffre la violence , & qu'on élève malgré luy sur le siège ; il faut observer les loix dans une élection : elle n'est pas légitime , quand on les viole : c'est succeder , comme nous disons que la maladie succede à la santé , les ténèbres à la lumiere , la tempête à la tranquillité , la folie à la sagesse.

C'est ainsi qu'Athanasé fut mis sur le Trône Episcopal : il s'y comporta d'une maniere conforme à son élection : il ne fit pas comme ceux , qui se voyant tout d'un coup contre leur esperance enrichis par une grande succession , ou revêtus de la Souveraine Puissance , deviennent insolens à cause de l'opulence où ils se trouvent : c'est le caractère

des Prélats illégitimes & usurpateurs, indignes de leur ministère. Sans s'être préparé au Sacerdoce, sans avoir rien enduré pour la vertu, ils sont élevés au rang des maîtres, avant que d'avoir été disciples; pleins d'imperfections, ils s'ingèrent à corriger les autres: ils étoient hier prophanes & sacrilèges, ils sont aujourd'hui Prêtres & Ministres du Sacrifice; gens vieilliss dans le crime, novices dans la vertu, soutenus par la faveur du monde, plutôt que par la grace du S. Esprit, après qu'ils se sont intrus par violence, ils oppriment enfin la piété: ils ne font point honneur à leur dignité par leur vertu, ils empruntent tout leur lustre de leur dignité. Ils doivent plus de sacrifices pour leurs défauts personnels, que pour les défauts du peuple. Ils tombent de nécessité dans l'un de ces deux inconveniens; comme ils ont besoin qu'on les traite avec beaucoup d'indulgence, ils sont fort indulgens envers les autres, de sorte qu'ils font des leçons du vice, au lieu de le réprimer, ou ils tâchent de cacher leurs crimes sous la rigueur de leur gouvernement.

Athanase ne tomba point dans ces deux excez; il faisoit des actions heroïques avec une grande humilité: sa vertu étoit si sublime, que personne n'y pouvoit atteindre, mais tout le monde l'aborda sans peine, à cause de sa facilité & de sa douceur; il étoit commode, maître de ses passions, ennemi de la violence: il compatissoit aux malheurs d'autrui; il parloit d'une manière insinuante: ses mœurs étoient encore plus agréables que ses paroles: avec un visage majestueux, il avoit un esprit angelique, ses réprimandes étoient assaisonnées de douceur; en louant il avoit l'adresse d'instruire, de sorte que ses loüanges ni ses remontran-

350 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE,  
ces n'étoient gâtées par aucun excez : ses remon-  
trances étoient tempérées par une charité toute  
paternelle : ses louanges accompagnées d'une gra-  
vité qui ne démentoit point son caractère : il n'a-  
voit point une complaisance trop molle , ni une  
severité trop fatouche : il étoit tellement réglé , que  
ses mœurs , sans le secours des paroles , suffisoient  
pour instruire tout le monde : son éloquence étoit  
si persuasive , qu'il n'avoit nullement besoin d'em-  
ployer la violence , sa douceur étoit assez efficace.

Qu'est-il besoin que je décrive en détail un hom-  
me , dont l'Apostre a fait le portrait sous le nom  
de ce Pontife qui est monté au plus haut des Cieux ;  
je ne feray nulle difficulté d'employer cette expres-  
sion , puisque l'Ecriture regarde comme des Christs  
ceux qui vivent selon JESUS-CHRIST ; l'Apôtre en  
donnant des loix à Timothée dans l'Epître qu'il luy  
adresse marque les qualitez que doit avoir un Evê-  
que destiné au gouvernement de l'Eglise. Si vous faites  
l'application de cette regle , vous comprendrez aisé-  
ment combien elle est juste : secondez-moy dans l'élo-  
ge que j'ay entrepris ; je suis en peine sur le choix des  
choses que je dois dire , ou omettre : comme on a de la  
peine à remarquer ce qu'il y a de plus beau dans un  
corps également parfait. Tout ce qui se présente à  
mes yeux me paroît le plus excellent , & entraîne  
mes reflexions & mon discours. Vous qui avez été  
les témoins & les panegyristes de ses vertus , par-  
tagez-les entre vous : que les hommes disputent  
avec les femmes , les garçons les vierges , les vieil-  
lards , les jeunes gens , les Prêtres & le peuple , les  
solitaires & ceux qui vivent en communauté , ceux  
qui menent une vie commune , & ceux qui aspi-  
rent à une plus haute perfection , ceux qui aiment  
l'action , ou la vie contemplative ; que tous fassent des

efforts pour le surpasser dans cette espece de combat.

Que les uns vantent son assiduité à la priere , ses jeûnes , son abstinence , qui étoit aussi rigoureuse que s'il n'avoit point eu de corps : que les autres parlent de sa force à soutenir les veilles & la psalmodie : des soins qu'il avoit des pauvres & des secours qu'il leur rendoit : de l'intrepidité avec laquelle il résistoit aux superbes : de la condescendance qu'il avoit pour les humbles : que les Vierges louent en luy leur paranymphe : les gens mariés , leur directeur : les solitaires celui qui les animoit : ceux qui vivent en communauté , leur législateur : les simples , leur conducteur : les spéculatifs , leur Theologien : ceux qui sont dans la joie , leur modérateur : les malheureux trouveront en luy de quoy se consoler ; Il sera l'appuy des vieillards , le maître des jeunes gens , le bien-facteur des pauvres ; l'économe des riches , le protecteur des veuves , le pere des orphelins , le medecin des malades ; enfin il s'est fait tout à tous pour les gagner tous à JESUS-CHRIST.

Ceux qui ont assez de loisir pour examiner ses moindres vertus peuvent louer ces choses ; quand je dis les moindres vertus , je parle par rapport à luy-même , & en comparaison de ses vertus plus éminentes. Ce qu'il y a en lui de moins éclatant suffiroit pour illustrer les autres. Il n'est pas juste que nous abandonnions le ministere de la parole pour nous abaisser à des choses moins importantes ; voila pourquoy je m'attache à ce que je trouve en luy de plus herorique ; si je dis quelque chose qui réponde à l'éloquence & à la vertu d'Athanase , il en faudra rendre grâces à Dieu.

On a veu un tems que l'Eglise florissoit , lorsqu'on n'employoit point une vaine élégance ni une



552 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE;  
éloquence sophistiquée, pour expliquer les matiè-  
res theologiques; ces curieux Novateurs en parlant  
de Dieu & des choses divines ressemblent à des  
joueurs de gobelets, qui éblouissent les yeux par la  
subtilité & la vitesse de leurs mains, & qui amu-  
sent les spectateurs par des postures meschantes &  
deshonnêtes. Un discours simple & uni qui expli-  
quoit une doctrine orthodoxe, étoit alors une mar-  
que de pieté: mais depuis que la méthode de Sex-  
tus & de Pyrrhon, & l'envie de contre-dire ont  
infecté l'Eglise pour nôtre malheur, comme une  
maladie dangereuse, & qu'une ridicule subtilité, a  
passé pour un titre de doctrine & d'érudition, nous  
n'avons d'autres soins que d'écouter, ou de dire des  
nouveautéz; c'est ce que le Livre des Actes repro-  
che aux Atheniens. Que n'ay-je l'éloquence de  
Jeremie pour déplorer nos malheurs & nôtre aveu-  
glement; il n'y a que ce Prophete qui puisse dé-  
crire assez pathetiquement nos calamitez.

Le furieux Arius a été la source fatale de tant de  
maux; ses blasphêmes ont été punis, comme ils le mé-  
ritoient: il a fait une fin tragique dans un lieu in-  
fâme, il creva comme Judas pour avoir trahi le  
Verbe. Plusieurs qui furent frappez de la même  
contagion se firent un art pour soutenir leur im-  
pieté, n'attribuant la Divinité qu'au Pere seul, ils  
 tâcherent d'en exclure le Fils & le S. Esprit, & ne  
les admirent dans la Trinité que par honneur. A-  
thanase cet homme de Dieu & ce grand deffenseur  
de la verité en usa tout autrement; persuadé que  
c'étoit une erreur impie de réduire la Trinité à l'U-  
nité, comme avoit fait Sabellius, qui fut l'inven-  
teur de ce nouveau dogme; & que de séparer la  
nature dans la Trinité c'étoit introduire une di-  
vision monstrueuse. Voici la méthode que suivit A-

Athanasé. Il conserva l'Unité pour ce qui regarde la Divinité, & la Trinité des Personnes, pour ne pas confondre la Divinité par l'Unité, ou la diviser par la Trinité : c'est ainsi qu'il se tint dans les bornes de la pieté, & qu'il évita toutes les extremités.

Il s'opposa autant qu'il put à l'herésie naissante par les soins qu'il se donna dans le Concile de Nicée, où le S. Esprit rassembla trois cent dix-huit Evêques, tous illustres & d'un rare mérite. Athanasé n'étoit point encore alors honoré de la dignité Episcopale ; mais il étoit un des plus recommandables de ceux qui allerent au Concile avec luy. On rendoit plus d'honneur à la vertu qu'à la dignité. Le feu de l'herésie avoit déjà ravagé la plus grande partie du monde ; car ce fut en ce tems-là que ces cruelles tragedies commencerent, dont le bruit s'est repandu par tout l'Univers : Athanasé soutint divers combats pour la deffense de la foy : on attaque plus vivement dans une bataille celuy qui résiste avec plus de courage : à peine avoit-il échappé un danger qu'il retomboit dans un plus grand ; car l'impieté est ingenieuse à inventer le mal, & hardie pour tout entreprendre ; comment ces heretiques auroient-ils épargné des hommes, puisqu'ils n'épargnoient pas la Divinité même ?

Je ne m'en prends nullement à ma patrie des effroyables desordres qui arriverent alors : je m'en prends à ceux qui voulurent être impies de propos délibéré. Ce pais s'est toujours signalé par sa pieté, quoy-que quelques-uns de ses habitans ayent des-honoré l'Eglise. On voit quelquefois croître des épines dans une vigne : Judas nourri parmi les Disciples devint un traître. Plusieurs osent accuser un homme qui porte mon nom ; & qui étoit alors dans Alexandrie, où l'amour des belles Let-

334 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE,  
tres l'avoit attiré : Athanase le reçut avec la même  
bonté que s'il eût été son fils : il luy communi-  
quoit même les affaires les plus importantes , tant  
il avoit de confiance en sa bonté ; les médisans as-  
surent qu'il prit parti contre son pere & son pro-  
tecteur : cette tragedie fut sans doute jouée par  
d'autres acteurs ; mais peut-être que la main d'Ab-  
salon les soutenoit. Si quelqu'un de vous a con-  
nu cette main , & l'auteur qui a inventé une si  
noire calomnie pour décrier le saint homme , &  
pour le faire exiler si injustement , il comprend assez  
ce je veux dire , mais je l'oublieray tres-volontiers ;  
car dans les choses douteuses & incertaines il vaut  
mieux pancher vers la douceur & l'humanité , pour  
justifier plutôt que condamner ceux qui ont fait des  
fautes. Les méchans condamnent aisément les gens  
de bien mais les gens de bien ont de l'indulgence pour  
les méchans mêmes. Quand on n'est point enclin au  
vice , on ne soupçonne pas facilement que les autres  
soient dans le desordre ; je vas maintenant vous racon-  
ter un fait prouvé par des témoignages authentiques ,  
& qui n'est pas appuyé sur de simples conjectures.

Un monstre sorti de la Cappadoce & de l'extré-  
mité de nôtre patrie , naturellement méchant , &  
plus méchant encore par son choix , à demi libre  
& à demi esclave , & d'un genre amphibie com-  
me un mulet , contraint d'abord de servir pour vi-  
vre , & toujours prest de se sacrifier pour un bon  
repas , fut pour nôtre malheur pourvu d'une com-  
mission qui lui donnoit quelque part au gouver-  
nement de la République : il eut l'Intendance des  
chairs de cochon dont on nourrit les Soldats à l'ar-  
mée : il s'acquita avec beaucoup d'infidelité de cet  
employ , qu'il tournoit entierement à son profit ;  
ayant pris la résolution de s'enfuir , il erra long-

tems de ville en ville & de province en province comme font les fugitifs ; enfin il se jeta dans Alexandrie pour la désolation de l'Eglise, comme une playe d'Egypte. C'est-là que ses courses cessèrent, mais il eut recours à l'artifice & à la méchanceté. C'étoit un homme de nul mérite, qui n'avoit nulle teinture des belles lettres, nul agrément dans la conversation, qui ne prenoit pas même la peine de se masquer sous des dehors de piété, au reste il étoit fort entreprenant, & tres-capable de jeter le trouble & le desordre par tout. Vous savez toutes les insultes qu'il fit au saint homme ; car il arrive souvent que les gens de bien sont exposés aux mauvais traitemens des impies ; cette épreuve fait connoître leur vertu, mais elle ne fait point d'honneur à ceux qui les persecutent, quoy-que la mort des méchans soit tres-funeste, les défenseurs de la piété sont souvent exposés aux railleries pendant leur vie, comme l'Ecriture le témoigne, d'autant que Dieu suspend sa bonté & les récompenses qu'il leur réserve pour le tems, où nos paroles, nos actions, nos pensées seront pesées dans de justes balances, lorsqu'il viendra juger la terre, & qu'il revelera les secrets des cœurs, & tout ce qu'il y a de plus caché.

Les discours & les peines de Job sont bien capables de nous persuader cette maxime : il faisoit profession d'aimer la vérité : on ne pouvoit luy faire aucun reproche légitime : c'étoit un homme juste & pieux ; cependant le démon l'attaqua si vivement, & luy fit des outrages si cruels, que les plus malheureux d'entre les hommes ne se peuvent comparer à luy, quelque disgrâces qu'ils ayent souffert : car ce grand homme ne perdit pas seulement son argent & ses terres, une nombreuse famille, & tout

556 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE;  
ce qui est plus capable de faire le bonheur de la  
vie, tous ces malheurs venoient en foule, de sorte  
qu'il n'avoit pas le tems de les pleurer, & de se  
reconnoître; enfin après tant de pertes il fut frappé  
d'une playe incurable, & pour comble de maux,  
son épouse le tentoit au lieu de le consoler: elle  
n'épargnoit rien pour faire à son ame des blessu-  
res plus funestes que celles que le démon avoit  
faites à son corps. Ses meilleurs amis luy don-  
noient des conseils tres-pernicieux, au lieu de s'ap-  
pliquer à remedier à ses maux: ils voyoient ses dou-  
leurs exterieures, sans en pénétrer le secret: ils  
croyoient que c'étoient plutôt des punitions de ses  
crimes, qu'une épreuve de sa vertu: ils avoient  
même la dureté de luy reprocher ses malheurs, dans  
un tems où ils devoient tout mettre en œuvre pour  
le consoler, & pour adoucir l'aigreur de ses maux,  
quand même ils auroient été des châtimens de ses  
forfaits. C'étoit dans cet état que Job se trouvoit  
réduit: sa vertu combattoit contre la malignité du  
démon, qui faisoit tous ses efforts pour le vaincre,  
mais Job souffroit tout, pour demeurer invincible:  
le démon n'épargnoit rien, pour applanir le che-  
min du vice, en tourmentant un homme juste: Job  
nous apprenoit par sa patience à triompher dans nos  
calamitez. Quelle fut dans cette conjoncture la  
conduite de Dieu, qui rendoit autrefois ses oracles  
au travers des nuages & des tourbillons, qui ne  
punit qu'à l'extrémité, qui vient avec tant de prom-  
ptitude à nôtre secours, qui n'abandonne pas en-  
tierement les gens de bien à la tyrannie des pé-  
cheurs, de peur qu'ils n'ayent part à leurs crimes,  
& qui donne à son athlète la victoire à la fin du  
combat, en luy découvrant les raisons secretes,  
pourquoy il a permis qu'il tombât dans le malheur.

C'est pour faire éclatter vôtre vertu, dit-il à Job, que j'ay permis que vous fussiez si mal-traité, mais vos maux ne sont pas sans remede, vos combats seront couronnez, & vôtre patience sera récompensée; en effet les pertes que Job avoit faites furent réparées au double.

Il ne faut donc point s'étonner si la condition de George a été plus heureuse que celle d'Athanasé; il y auroit bien plus lieu de s'étonner, si ce grand homme n'eut point été exposé aux affrons, & à la calomnie. Il fut condamné à l'exil, mais il en fit un fort bon usage: il se transporta dans les saints Monasteres de l'Egypte, qui sont remplis d'hommes détachés du monde, & qui vivent dans les solitudes, pour ne penser qu'à Dieu. Les uns mènent une vie solitaire, éloignent du commerce des hommes, & n'ont de commerce qu'avec Dieu; ils ne connoissent de la terre que le coin qu'ils habitent & que leur solitude. Les autres pour remplir les devoirs de la charité vivent en commun; ils jouissent des avantages de la solitude & de la communauté; ils renoncent à tous les autres hommes & aux affaires; ils se tiennent les uns aux autres lieu de toutes choses, & les bons exemples qu'ils se donnent mutuellement les animent de plus en plus à la vertu.

C'est dans la compagnie de ces saints personnages que le grand Athanasé parut comme un nouveau Messie pour pacifier toutes choses à l'exemple de celui qui a pacifié le monde au prix de son sang: il sut accorder la vie commune avec la solitaire, & fit voir que la retraite & l'Episcopat n'étoient pas incompatibles; joignant la tranquillité avec l'activité, il persuada à tout le monde que l'essentiel de la profession religieuse consistoit moins dans la re-

38 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE,  
traite que dans la régularité des mœurs. David dans  
sa solitude étoit capable des plus grandes affaires.  
Ceux qui surpassoient les autres par leur vertu,  
n'avoient ni la prudence, ni la pénétration d'A-  
thanasé; ils ne luy étoient pas d'un grand secours  
dans les fonctions de l'Episcopat, & il leur don-  
noit de merveilleuses instructions pour s'acquiter  
des devoirs de la vie monastique; ces solitaires a-  
voient tant de respect pour luy, que toutes ses  
volontez leur servoient de loy, ils regardoient  
comme des choses deffendues tout ce qu'il desaf-  
prouvoit; ses decretz avoient sur leur esprit le mê-  
me poids que les tables de Moïse; on n'a jamais  
eu pour les hommes les plus extraordinaires une  
vénération plus profonde.

Quelques émissaires étant venus pour se saisir  
d'Athanasé, & l'ayant manqué, quelque exacte  
perquisition qu'ils eussent faite, les solitaires ne  
voulurent avoir aucun commerce avec eux ni mê-  
me leur parler: ils s'exposoient à la mort pour le  
sauver, comme s'ils eussent combattu pour JESUS-  
CHRIST, persuadez que tout ce qu'ils souffroient  
pour la querelle de ce grand homme étoit d'un plus  
grand mérite que leurs jeûnes, leurs veilles, leurs  
mortifications & toutes les autres peines qu'ils souf-  
frent avec tant de joie. Tels étoient les soins d'A-  
thanasé pendant sa fuite; il pratiqua cette maxime  
de Salomon, qu'il faut faire chaque chose en son  
tems; il se cacha pendant la persécution, pour pa-  
roître avec plus d'éclat, lorsque la paix seroit ren-  
due à l'Eglise, ce qui arriva peu après.

George à qui rien ne résistoit, désola l'Egypte  
& exerça ses brigandages dans la Syrie, laissant  
par tout des marques de son impieté; il fit dans  
l'Orient tout le mal qu'il put, entraînant dans son

party les plus lâches & les plus foibles , comme un torrent entraîne tout ce qui n'a pas la force de s'opposer à sa rapidité. Il s'empara de l'esprit de l'Empereur , abusant de sa simplicité , je n'ose dire sa legereté ; parce qu'il avoit quelque espece de zele , quoy-que ce zele fût fort indiscret , & mal réglé. Il gagna par ses liberalitez les gens de Cour , qui préféreroient l'argent à JESUS-CHRIST ; il employoit à ces usages prophanes le bien des pauvres ; il s'appuya principalement de la faveur & du secours des Eunuques , ces hommes effeminez , dont le sexe est douteux , mais dont l'impiété est déclarée : leur employ est de garder les femmes , & je ne comprends pas comment les Empereurs Romains veulent s'en servir dans les plus grandes affaires , en leur confiant les premières Charges de l'Empire.

Ce Ministre du démon , ce précurseur de l'Ante-Christ , ce semeur de zizanie fit tout ce qu'il voulut , appuyé de l'éloquence d'un certain Evêque tres-disert , si toutesfois l'on peut appeller disert un homme passionné pour la dispute , qui n'agissoit que par son ressentiment particulier , plutôt que par attachement pour la secte impie qu'il deffendoit , j'affecterai de ne le point nommer : George étoit le bras de sa troupe ; il employoit à la destruction de la verité l'or qu'il avoit amassé pour des usages pieux. Le Concile qui fut d'abord tenu à Séleucie où est ce fameux Temple dédié à la memoire de la Vierge Thécle , & qui fut depuis assemblé dans cette ville , fut un effet de sa cabale ; ces villes fameuses par tant de titres éclatans , il les a deshonorées par les actions honteuses dont elles ont été comme le théâtre. Je ne sçay s'il faut comparer ce Concile à la Tour de Babel , où les langues se confondirent.



plût à Dieu que ces esprits trop unis pour le mal fussent tombez dans le même embarras, ou au conseil qui fut tenu chez Caïphe pour condamner JESUS-CHRIST; enfin je ne trouve point de nom qui convienne à ce conciliabule, qui a détruit & renversé toute la Religion, en abolissant le terme de *consubstantiel*, qui est comme la marque & le caractère de la sainte doctrine touchant la Trinité: l'ambiguïté de leurs expressions a ouvert la porte à l'impiété, sous prétexte de respecter l'Écriture, & de ne se servir que de termes approuvez, qui établissent en effet l'Arianisme, dont on ne trouve nul vestige dans l'Écriture. Car ce mot, *semblable se'on les Écritures*, étoit un appas pour séduire les simples, & comme une statue qui se tourne du côté de tous ceux qui la regardent; c'étoit une invention qu'ils avoient trouvée dans leur dernière assemblée, pour opprimer la vérité, & qu'ils appuyoient par leur crédit & par la licence qu'ils avoient de tout entreprendre; gens habiles à mal-faire, & incapables de faire quelque chose de bon.

Ils eurent l'adresse de censurer en des termes ambigus & équivoques les hérétiques, faisant semblant de les exclure de l'Église, tandis qu'ils les protegoient en effet; car ils ne les traitoient pas comme les deffenseurs d'une impiété manifeste, ils ne leur reprochoient que quelques termes trop forts dont ils se servoient. C'est delà que ces juges corrompus se sont ingerez à juger des choses saintes, qu'ils ont proposé devant le peuple les questions les plus sublimes, qu'ils ont réduit à un examen malicieux tout ce qu'on avoit fait, & qu'ils ont vendu leurs suffrages pour l'argent qu'on leur a donné. C'est delà que de saints Evêques ont été chassés injustement de leurs Églises, & qu'on en a  
mis

mais d'autres en leur place ; pourveu qu'ils souf-  
crivissent aux dogmes impies , on les tenoit quittes  
de tout le reste ; l'encre & les calomniateurs étoient  
toujours préparez.

Cet artifice a séduit plusieurs de nôtre parti ;  
gens d'ailleurs invincibles, quoy-qu'ils n'ayent point  
renoncé effectivement à la saine doctrine ; cepen-  
dant leur soufcription les a écartez du bon chemin  
& les a fait entrer en société avec les impies ; s'ils  
n'ont pas senti les atteintes du feu , ils ont du  
moins été endommagez par la fumée. Ce malheur  
m'a fait répandre beaucoup de larmes , lorsque je  
faisois réflexion sur les progrès de l'impiété , & sur  
la persécution que les deffenseurs de la doctrine  
orthodoxe avoient excitée. Les Pasteurs ont agi  
follement , pour me servir des termes de l'Ecrite-  
ture ; ils ont desolé ma vigne , c'est-à dire l'Eglise  
de Dieu , qui a tant coûté de sang devant & après  
JESUS-CHRIST, ils l'ont des-honorée sans aucun  
égard pour les souffrances d'un Dieu. Tous se sont  
accommodez au tems à la réserve d'un petit nom-  
bre de gens qu'on a méprisez à cause de leur ob-  
scurité, ou qui ont eu assez de courage pour s'op-  
poser au torrent ; ils sont comme une racine pour faire  
revivre Israël. Toute la difference qui se trouve en-  
tr'eux , c'est que les uns ont été trompez les premiers ;  
les autres ont donné plus tard dans le piège ; les uns  
ont été les chefs de l'impiété , & ont servi de gui-  
des aux autres , qui n'ont fait que suivre le chemin  
qu'on leur monroit ; ils se sont laissez fléchir par  
la crainte, ou par l'espérance, les caresses les ont  
ébloüi, ou ils ont péché par ignorance , c'est le  
crime le plus leger & le plus pardonnable ; si tou-  
tefois l'on peut excuser par ce prétexte des gens  
destinez à conduire le peuple.

Car de même que les efforts des lions ne ressemblent pas à ceux des autres animaux ; que les hommes & les jeunes gens ont plus de force que les femmes & les vieillards ; que l'âge & l'espece mettent entr'eux une grande différence , ainsi la conduite des Prélats est bien différente de celle des inférieurs. Il faut excuser des gens du commun qui tombent dans l'erreur par ignorance ; leur simplicité & leur peu de curiosité les sauve ; mais comment pardonnerons-nous cette faute grossiere à des maîtres qui sont faits pour redresser les autres ? Puisque l'ignorance de droit n'excuse pas même les personnes les moins habiles , & qu'il n'y a aucune loy qui protege les crimes commis par ignorance ; ne seroit-ce pas une chose ridicule que les docteurs & les Prélats ignorassent les principes du salut , quelque peu habiles qu'ils soient , & quelque médiocre que soit leur esprit.

Mais quand on excuseroit ceux qui ont souscrit par surprise à ces dogmes impies ; que faut-il conclure des autres qui aspirent à la gloire de génies sublimes , & qui se sont cependant soumis à l'autorité des Hérétiques pour les raisons que j'ay dites ? après avoir joiué si long-tems le personnage de gens de bien , ils ont levé le masque si-tôt qu'on a découvert leur hypocrisie. L'Ecriture nous apprend que le ciel & la terre seront ébranlez encore une fois , comme si cet accident leur étoit déjà arrivé ; ces paroles marquent quelque grand changement dans les affaires. Il faut croire S. Paul qui assure que le dernier tremblement de terre se fera au second avènement de JESUS-CHRIST ; que le monde changera de face , & que la tranquillité & le repos succedera aux troubles & à la tempête. Je crois que l'orage dont nous avons été agitez est un des plus

furieux qu'on ait jamais vû , tous les gens de bien & tous les fidelles serviteurs de Dieu en ont souffert , c'est ce qui les a séparé de nous ; quelque doux & quelque paisibles qu'ils soient , ils ne sont nullement commodes quand il s'agit des intérêts de Dieu , & quand on trahit la verité par un silence affecté & criminel ; c'est alors qu'ils attaquent & se deffendent de toute leur force ; leur zele est vif & ardent ; ils sacrifieroient tout , plutôt que de manquer à leur devoir.

Ce mouvement entraîna la plus grande partie du peuple , qui se laisse conduire à peu-près comme les oiseaux qui volent à la suite de celui qui a commencé à voler. De quel secours nous étoit Athanase , tandis qu'il a vécu parmi nous ? c'étoit le plus ferme appui de l'Eglise ; combien son absence nous a-t elle été funeste , depuis qu'il se vit contraint de céder à l'injuste puissance des méchans ? ceux qui ont résolu de se rendre maîtres d'une forte citadelle , s'ils apperçoivent qu'on n'en peut que difficilement approcher , & qu'on ne peut la prendre à force ouverte , ils ont recours aux ruses & à l'artifice ; ils tâchent de gagner avec de l'argent le Gouverneur , par cette adresse ils s'emparent aisément de la place. Ceux qui dressoient des embûches à Samson luy couperent le poil fatal , dans lequel consistoit sa principale force ; par cet artifice ils se rendirent sans peine les maîtres de ce juge indomptable , & ils luy firent toutes les insultes qu'ils voulurent ; c'est ainsi que nos ennemis après nous avoir enlevé l'appuy le plus ferme de notre parti , & le principal ornement de l'Eglise , divulguerent avec une pleine licence leurs dogmes impies , & ils s'abandonnerent entierement à leur malignité.

Ce fut en ce tems-là que l'Empereur mourut, après avoir établi un Pasteur ennemi de la doctrine orthodoxe ; le regne de Constantius avoit été assez heureux, mais la fin fut tres-mal-heureuse, & sa penitence inutile ; on juge plus sagement de ses actions lorsqu'on est sur le point d'en aller rendre compte au tribunal de Dieu. On dit que l'Empereur se voyant en danger de mourir se repentit de trois choses qui avoient des-honoré son regne : premierement d'avoir fait mourir des Princes de son sang ; en second lieu, d'avoir élevé à l'Empire Julien l'Apostat ; & enfin de s'être attaché à de nouveaux dogmes en matiere de foy : il expira dans ces sentimens, de sorte que la doctrine orthodoxe reprit le dessus ; les gens de bien qu'on opprimoit recouvrerent leur liberté, leur zele animant leur courage. Les habitans d'Alexandrie traitent avec beaucoup d'aigreur ceux dont ils ont receu quelque outrage ; ils souffroient avec impatience l'importune audace de George, ils crurent qu'il faloit punir son impiété par un nouveau genre de mort, & des-honorer sa mémoire par quelque affront éclatant. Vous avez entendu parler du supplice à quoy l'on condamne les malfaiéteurs que l'on charge sur un chameau, & que l'on conduit par la ville d'une maniere tres-ignominieuse ; voila le traitement que l'on fit au scélérat dont je parle ; je n'approuve nullement cette violence, car il faut avoir égard à ce que nous devons faire, & non pas au supplice qu'il méritoit ; cependant on le punit de la sorte, on le livra à une populace animée & furieuse.

Ce fut alors qu'Athanase retourna de son voyage, c'est ainsi que j'appelle l'exil qu'il souffrit pour la défense de la Trinité ; les habitans luy témoignèrent

la joye extrême qu'ils avoient de le revoir ; toute l'Egypte venoit en foule sur son passage , ils montoient sur des éminences pour l'entendre , ou pour avoir le plaisir de contempler son visage ; ils croyoient en marchant sur son ombre , participer en quelque maniere à sa sainteté. Quoy-qu'on soit allé au devant de plusieurs personnes , & qu'on leur ait rendu de grands honneurs , comme on a coûtume de rendre aux Gouverneurs & aux Evêques , ou à des personnes extraordinaires , on n'a jamais entendu parler d'un si grand concours , ni d'une magnificence pareille à celle que l'on vit au retour d'Athanase , lorsqu'il fit son entrée dans Alexandrie. Il est inutile de vous en parler ; cependant je vous raconteray quelque chose de cette pompe pour en orner mon discours. Depuis son retour on conduisoit quelqu'un par la Ville avec beaucoup d'appareil , c'étoit un homme d'un grand mérite , qui doit sa naissance à nôtre Cappadoce , & qui étoit Gouverneur pour la seconde fois ; vous comprenez assez que je veux parler de l'illustre Philagrius : les citoyens avoient pour luy un amour si vif qu'il étoit impossible d'y rien ajoûter ; & les honneurs qu'ils luy rendoient répondoient à leur empressement. L'Empereur luy avoit donné pour la seconde fois le Gouvernement de la ville à la priere du peuple ; un homme de la foule à qui cette multitude d'hommes paroissoit infinie , & comme une mer sans bornes , parla à l'un de ses amis en ces termes. Avez-vous jamais veû , luy dit-il , un si grand concours & tant de gens conspirer pour faire honneur à un seul homme ? Non , luy répondit cet ami , je ne crois pas même qu'on en ait jamais fait autant pour Constantius ; il se servit du nom de l'Empereur comme pour montrer que la magnificence ne pouvoit aller

566 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE;  
plus loin; l'autre se prit à sourire, ajoutant qu'à  
peine le grand Athanase avoit-il été reçu avec  
plus de gloire, & confirma ce qu'il disoit par un  
serment vulgaire, pour montrer comme vous le  
comprenez aisément, qu'on avoit rendu de plus  
grands honneurs à Athanase qu'à l'Empereur même,  
tant on avoit de vénération pour ce grand homme,  
& tant on est encore rempli d'admiration pour la  
magnifique réception qu'on luy fit.

Toute la Ville fut divisée selon les sexes & les  
Arts, car c'est ainsi qu'elle se partage, lorsqu'on  
veut rendre à quelqu'un des honneurs publics; de  
quels termes pourray-je me servir pour vous re-  
présenter la beauté de ce spectacle? ce peuple res-  
sembloit à un fleuve, les Poëtes le compareroient au  
Nil, ce fleuve riche & fertile, qui remonte de la  
Ville jusqu'à Chérée. Permettez-moy de m'étend-  
re un peu dans cette narration; ce souvenir attache  
mon esprit, & j'ay toutes les peines du monde à  
m'en distraire. Il étoit monté sur une ânesse, com-  
me JESUS-CHRIST; ne vous scandalisez pas de  
cette comparaison; il y eut cette différence que les  
rues furent jonchées de fleurs, de feuillages, & ta-  
pissées d'habits à l'entrée de JESUS-CHRIST, &  
qu'on ne fit rien de tout cela à la réception d'A-  
thanasé. A cela près ces deux triomphes se ressem-  
blent assez; car une foule de peuple marchoit de-  
vant entonnant des cantiques, non seulement les  
ensans, mais les hommes & les femmes de tout  
âge & de toute condition faisoient tous leurs ef-  
forts pour se surpasser les uns les autres par leurs  
acclamations. Qu'est-il besoin que je parle des ap-  
plaudissemens publics qu'il reçut, des profusions de  
parfums, des illuminations qui mirent toute la  
ville en feu, des fêtes publiques & particulières,

& de toutes les autres marques de joie qu'on donna, qui passent tout ce qu'on peut imaginer?

C'est avec cette pompe & cette magnificence que ce grand homme entra dans sa ville. Peut-être avouerez-vous qu'il vécut d'une manière conforme à sa dignité, mais que sa doctrine ne répondoit nullement à la régularité de sa vie; ou qu'il n'a pas combattu comme il a enseigné, ou qu'il a couru moins de périls que ceux qui se sont exposés pour défendre la doctrine orthodoxe, ou que les honneurs qu'on luy a faits sont bien au dessous des triomphes qu'il a remportez, ou qu'enfin la pompe de cette réception si honorable tourna à sa honte & à confusion; ce seroit bien mal raisonner que d'avoir de pareilles pensées. Tout ce qui le regarde s'accordoit comme les cordes d'un luth, sa vie & sa doctrine, les combats & les dangers, son retour, & ce qui le suivit. Quand il fut entré dans l'Eglise, il ne se comporta pas comme font ceux que la colere aveugle, & qui se jettent de furie sur tout ce qui se rencontre à leur passage, parce que la fureur dont ils sont transportez leur interdit l'usage de la raison; il crut avoir trouvé une belle occasion de se signaler & d'immortaliser sa mémoire; les malheureux sont d'ordinaire plus doux & plus modérez; ceux qui se voyent en état de se vanger des outrages qu'on leur a faits deviennent insolens; Athanase traita avec tant de douceur & d'humanité ceux qui l'avoient offensé, qu'ils n'eurent aucune raison de se chagriner de son retour.

Il chassa du Temple à l'exemple de Jesus-CHRIST les sacrileges négocians qui le prophanoient en abusant de leur ministere; s'il n'employa point le fouet il se servit de bonnes raisons & d'argumens persua-



368 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE;  
sifs pour les convaincre. Il réconcilia ceux qui se vouloient du mal les uns aux autres, & qui luy en vouloient à luy-même; il en vint à bout, sans le secours d'aucun médiateur. Il délivra de l'oppression ceux qui gémissaient sous la tyrannie, sans faire aucune distinction de ceux qui étoient pour luy, ou qui suivoient le parti contraire; il releva la bonne doctrine qui étoit dans un état déplorable; on prêcha librement le mystere de la Trinité; les ames furent éclairées des véritables lumieres de la Divinité; il fit des regles générales pour tout le monde qui se rangea de son parti; il écrivit aux uns, il conféra avec les autres de vive voix; il instruisit ceux qui le venoient trouver de leur plein gré, à qui il laissoit leur liberté toute entiere, persuadé que c'étoit la meilleure méthode pour les mettre dans le chemin de la vertu. Il imitoit dans sa conduite la nature de deux pierres, résistant comme un diamant à ceux qui agissoient à force ouverte, attirant comme l'aymant ceux qui dispuoient, & qui avoient la dureté du fer.

L'envie ne pouvoit supporter des actions si éclatantes, ni voir l'Eglise reprendre sa premiere splendeur, & la saine doctrine rétablie par la réunion des partis, comme on guérit un corps malade en appliquant de prompts remedes sur le mal. On aigrit l'Empereur contre Athanase; ce fut le premier Empereur Chrétien qui se déclara contre JESUS-CHRIST, & qui donna des marques publiques de l'impiété qu'il cachoit depuis si long-tems, ingrat envers celui qui l'avoit associé à l'Empire, & plus ingrat envers Dieu à qui il devoit la vie. Il imagina une espece de persécution la plus cruelle qu'on eût encore imaginée jusqu'alors; joignant les flateries & les caresses à la tyrannie, & enviant aux

Martyrs les honneurs qu'ils méritent par leurs combats ; il avoit l'adresse de rendre douteuses les loüanges qu'on devoit à leur courage , il se servoit de discours artificieux selon son génie , & de sa soup'esse naturelle , pour commettre de si grands crimes , imitant la malice du démon dont il étoit obsédé. Il comptoit pour rien de réduire tous les Chrétiens , & de les faire plier sous ses volontez ; mais il eût crû remporter un glorieux triomphe s'il eût pû dompter Athanase , & le surpasser en capacité , & dans la connoissance parfaite qu'il avoit de la Religion Chrétienne , persuadé que tous les projets qu'il faisoit contre nous ne réussiroient point tandis qu'il auroit en tête un ennemi si redoutable ; car il substituoit par sa prudence des Gentils en la place des Chrétiens qui apostasioient.

Ce rusé imposteur & ce persécuteur cruel s'en apperceut ; il ne put soutenir plus long-tems le rôle d'hypocrite qu'il jouoit avec tant d'adresse , d'une manière si basse & si honteuse ; il laissa voit toute sa malignité , & chassa publiquement Athanase de la Ville. Il falloit que ce grand homme vainquit en trois combats , pour immortaliser sa mémoire. Peu de tems après la vengeance divine conduisit dans la Perse cet Empereur impie & sacrilege , pour y être puni comme il le méritoit ; ce Prince fier & ambitieux y perdit la vie , sans que personne eut compassion de son malheur : on m'a raconté qu'il fut privé de l'honneur de la sépulture , & que la terre que ses crimes avoient fait trembler rejeta impétueusement son cadavre ; c'étoit apparemment le prélude du supplice qui l'attendoit. On élut un Empereur qui n'avoit rien d'impudent dans le visage , comme celui dont je viens de parler ; qui ne surchargeoit point Israël de travaux immodérés ,

370. SERMON XXI. DE S. GREGOIRE,  
parce qu'il étoit doüé d'une extrême douceur &  
d'une piété singuliere. Pour affermir son Empire &  
les loix, & pour donner à son regne d'heureux  
auspices, il rappella tous les Evêques, & princi-  
palement celuy que sa vertu mettoit au dessus des  
autres, & qui avoit tant combattu pour la Reli-  
gion.

Ce Prince souhaita d'être instruit par nous dans  
la foy que tant de gens troubloient & déchiroient  
depuis si long-tems, & qui étoit altérée par tant  
d'opinions différentes : il fit tous ses efforts afin que  
la même foy fût reçüe dans tout l'Univers, par le  
secours du S. Esprit ; ou du moins il n'oublia rien  
pour faire un bon choix, & pour s'attacher au  
bon parti, pour le fortifier par son suffrage, &  
pour en être fortifié, tant il pensoit noblemens  
d'une chose si sublime. Athanase donna en cette  
occasion des marques éclatantes de la pureté & de  
la fermeté de la foy : les Chrétiens étoient divisez  
en trois Scêtes, les uns varioient sur la Divinité  
du Fils, d'autres en plus grand nombre avoient  
des sentimens erronez sur le S. Esprit ; on avoit la  
réputation de piété quand on n'étoit pas impie au  
dernier excés ; les orthodoxes étoient en petit nom-  
bre ; Athanase se déclara publiquement pour le parti  
de la verité, & confessa par écrit l'unité de l'Essen-  
ce divine avec la trinité des Personnes : il fit par  
inspiration divine pour établir la Divinité du S. Es-  
prit, ce que les Peres avoient fait pour la Divinité  
du Fils. Au lieu de present il offrit à l'Empereur  
une profession de Foy écrite contre le nouveau  
dogme qui n'avoit point encore été publié.

L'autorité de ce symbole a été cause que les Oc-  
cidentaux & les Orientaux qui ont encore quelque  
reste de foy conservent au moins intérieurement la

piété, si on croit leurs paroles ; mais ils n'osent passer outre, c'est comme un fœtus éteint dans le sein de sa mere. Les autres en donnent quelque marque, pour contenter les plus zélés orthodoxes & le peuple. Enfin les derniers font une profession publique de la foy, & défendent la verité avec une liberté courageuse ; Plût à Dieu que je sois de ce nombre, car je n'ose me vanter de quelque chose de plus important ; ce n'est pas que je ménage ma lâcheté, ou l'imbécilité des autres, nous ne l'avons que trop ménagée ; au lieu d'entraîner les autres dans nôtre parti, nous avons laissé séduire les nôtres, comme de mauvais économès. Ce n'est point par la profession de foy qu'Athanase s'est rendu plus recommandable ; car quelle merveille qu'un homme qui s'est exposé à tant de périls pour la défense de la verité, ait le courage de la professer dans ses écrits ; j'ajouteray à ce que j'ay dit un trait qui me paroît admirable, & que je ne puis passer sous silence sans faire tort à la verité, fut tout dans un tems où l'on voit tant de troubles & de divisions ; rien n'est plus capable d'instruire les fidelles que l'exemple de ce grand homme.

Nous ne retranchons pas seulement les points de la doctrine impie, nous retranchons même ce qui est de plus orthodoxe dans les dogmes les plus importants, & nous abusons des termes qui ont le même sens. Nous admettions une essence avec trois hypostases ; l'une explique la nature de la Divinité, l'autre les propriétés des trois Personnes ; les Romains l'entendoient dans le même sens, mais ils n'ont point de terme dans leur langue, pour distinguer l'hypostase de l'essence, de sorte que pour ne pas introduire trois substances, ils se sont servi

372 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE,  
du terme de Personnes ; qu'est-il arrivé ? on est  
tombé dans un inconvenient ridicule , ou plutôt  
déplorable ; cette légère différence de mots a mis  
de la différence dans les dogmes ; les trois Per-  
sonnes ont donné lieu au Sabellianisme , les trois  
hypostases ont fait naître l'Arianisme ; & comme il  
survenoit tous les jours de nouveaux incidens &  
de nouvelles disputes qui aigrissoient les esprits ,  
tout l'Univers s'est vû en danger de périr pour  
quelques syllabes.

Athanase qui voyoit de ses yeux tous ces desor-  
dres crut, qu'il étoit de son devoir d'empêcher qu'on  
ne démembât le Verbe d'une maniere si pitoya-  
ble : il appliqua un prompt remede à ce mal ; voici  
comme il s'y prit ; il assembla les deux partis , il  
leur parla avec beaucoup de douceur & de bonté ,  
on examina soigneusement le sens des mots : quand  
il vit qu'ils en convenoient , & que la dispute ne rou-  
loit plus sur le fonds de la doctrine , il leur aban-  
donna les termes pour les mettre d'accord sur le  
dogme. Cette action est d'un plus grand mérite que  
tous les écrits dont tant de gens se font honneur ;  
la vanité s'y glisse , & c'est peut-être la cause de  
toutes les nouveautez que nous voyons en matiere  
de Religion. Ce que fit Athanase est préférable  
aux veilles & aux mortifications qui ne sont utiles  
précisément qu'à ceux qui les pratiquent ; je le  
préférerois même à son exil & à ses fuites , qui luy  
ont tant fait d'honneur. Après avoir souffert tant  
de peines , il ne se relâcha point des mêmes fonc-  
tions qui avoient été l'occasion de ses disgraces.  
Ses soins s'étendoient sur tous les autres , il les ani-  
moit par des loitanges , ou il leur faisoit de legeres  
réprimandes ; il excitoit leur paresse , il modéroit la  
ferveur de ceux qui avoient trop de zele , il empê-

choit par sa prévoyance les chutes des autres, où il avoit soin de les relever. Ses mœurs étoient simples; ses vûes pour le Gouvernement étoient fort étenduës, il parloit, il agissoit avec beaucoup de sagesse; quand il avoit à traiter avec des personnes médiocres, il s'abbaissoit jusqu'à eux; il s'élevoit pour se proportionner aux personnes d'un génie plus sublime.

Il étoit charitable envers les étrangers, il détournoit adroitement les maux qui menaçoient les autres, enfin il avoit toutes les bonnes qualitez que les Gentils attribuent à leurs Dieux. J'ajoutéray qu'il étoit le Protecteur des gens mariez & des vierges, qu'il mettoit la paix & le bon ordre par tout, qu'il assistoit ceux qui étoient sur le point de passer de cette vie à l'autre. Que de noms éclatans sa vertu me fournit-elle, & combien de glorieux titres pourrois-je luy attribuer? après avoir vëcu de la sorte, réglant les autres, & se réglant si bien luy-même que sa vie pouvoit servir de modele aux Evêques, & que ses sentimens pouvoient passer pour des loix dans la doctrine orthodoxe; quelle fut enfin la récompense de ses travaux, car c'est un point qu'il ne faut pas passer légèrement: il mourut dans une heureuse vieillesse pour aller prendre sa place parmi ses Peres, les Patriarches, les Prophetes, les Apôtres, les Martyrs qui avoient combattu comme luy pour la verité. Pour faire en peu de mots l'Epitaphe de ce grand homme, sa mort fut plus glorieuse que ne l'avoit été son entrée triomphante dans la Ville; son trépas fut honoré d'une infinité de larmes, & l'impression qu'il laissa de sa vertu dans les esprits efface la gloire de toutes les choses sensibles. Homme incomparable, vous qui avez sceu si bien parler & vous

374 SERMON XXI. DE S. GREGOIRE;  
taire si à propos, permettez-moy de finir icy vôtre  
éloge; si mon discours ne répond pas à la gran-  
deur de vos actions, j'ay fait du moins ce que j'ay  
pû. Jetez sur nous des regards favorables, gou-  
vernez ce peuple, afin qu'il adore parfaitement le  
Pere, le Fils & le S. Esprit. Si l'Eglise doit jouïr  
de la paix, conservez-moy la vie, & aidez-moy  
à bien conduire mon troupeau; mais si la guerre  
doit se rallumer, enlevez-moy du monde, & quoy-  
que cette demande soit bien hardie, placez-moy  
parmi vos semblables au nom de JESUS-CHRIST,  
à qui la gloire, l'honneur, l'Empire appartiennent  
dans tous les siècles.

---

## SERMON XXII.

*De S. Grégoire le Théologien, Evêque de Nazianze.  
Panégyrique des Machabées.*

**Q**U'EN ferons-nous pour les Machabées? car c'est  
en leur honneur que nous solemnisons cette  
fête: quoy-que plusieurs ne leur rendent pas leurs  
devoirs, à cause qu'ils n'ont pas combattu depuis  
JESUS-CHRIST, ils méritent cependant un culte  
public, parce qu'ils ont soutenu les loix & les  
coûtumes du país avec un courage invincible. Ceux  
qui ont souffert le martyre avant la Passion de JE-  
SUS-CHRIST, qu'eussent-ils fait, si on les eût  
attaqué depuis sa mort, & s'ils eussent eu devant les  
yeux un exemple si touchant: des gens qui ont porté si  
loin la vertu sans ce motif, n'auroient-ils pas témoi-  
gné encore plus de courage dans les périls, étant  
animez par un si grand exemple? ce discours est  
mystérieux & peu intelligible, mais il me paroît

fort probable, & il le paroîtra à tous ceux qui aiment Dieu ; ils avoueront sans peine que toutes les personnes qui ont eu une vertu éminente , avant la venue de JESUS-CHRIST, ne l'ont obtenuë que par la foy du médiateur. Ils connoissoient le Verbe ; avant qu'ils se manifestât au monde. Il ne faut donc pas mépriser les Machabées , parce qu'ils ont souffert le martyre avant la Passion de JESUS-CHRIST ; ils méritent au contraire d'être louëz pour avoir réglé leur vie sur le modele de la Croix. Ce n'est pas que nous puissions augmenter leur gloire , car de quoy sert un discours à des Héros dont la vie & les actions sont si éclatantes ? toute la gloire retombera sur ceux qui les loueront , les auditeurs seront animez à la vertu & enflâmé du même zele.

De quel caractère ont été les Machabées , de quel país sont-ils forti , quelle éducation les a conduits à une vertu si éminente , & à un si haut point de gloire ; par ou ont-ils mérité qu'on honorât leur mémoire par des fêtes annuelles , & qu'on ait une si haute idée de leur mérite ? les personnes intelligentes & soigneuses en seront instruites par le moyen de ce livre , qui enseigne que la raison est au dessus des passions , & qu'il ne dépend que de nous d'embrasser le parti de la vertu , ou du vice. L'Auteur de ce livre après plusieurs autres témoignages cite les combats des Machabées pour appuier son sentiment.

Eléazar chef des Martyrs qui ont souffert avant le Messie , comme Estienne l'a été depuis la Passion de JESUS-CHRIST, étoit un Prêtre aussi vénérable par sa prudence que par son âge : il offrit des prières & des sacrifices pour le peuple , il s'offrit maintenant lui-même comme un holocauste parfait.



576 **SERMON XXII, DE S. GREGOIRE;**  
& expiatoire; son exemple est un heureux prélude  
du combat, c'est un exhortation muette & par-  
lante. Il offrit encore au Seigneur sept de ses fils,  
comme les fruits de ses instructions & comme une  
hostie vivante, sainte & agréable à Dieu, plus  
pure & plus noble que les Sacrifices de l'ancienne  
Loy. Il est juste d'attribuer aux Peres les vertus de  
leurs enfans. Ces généreux élèves d'une mere in-  
comparable, ces invincibles défenseurs de la veri-  
té, ces fidelles disciples de la loy Mosaique, ces re-  
ligieux observateurs des cérémonies du pays, agis-  
soient tous de concert pour le même dessein; ils é-  
toient sept, c'est un nombre consacré parmi les Hé-  
breux, à cause que Dieu se reposa le septième jour;  
ils ne reconnoissoient qu'un chemin pour aller à la  
vie, c'est-à-dire qu'ils étoient tous résolus à mou-  
rir pour la loy de Dieu, disputant entr'eux à qui  
feroit paroître plus de courage. Quel prodige! ils  
couroient aux tourmens comme à la conquête d'un  
thrésoir; comptant pour rien ce qu'ils avoient déjà  
souffert, ils se préparoient à de nouveaux suppli-  
ces; ils craignoient que les tyrans ne se lassassent de  
les tourmenter, & d'être privez de la couronne du  
Martyre, séparés de leurs freres contre leur gré;  
ils n'avoient point d'autre inquiétude que celle de ne  
point souffrir, & de remporter une funeste victoire  
par les ménagemens qu'on auroit pour leur per-  
sonne.

Cette courageuse mere pénétrée de l'amour qu'elle  
avoit pour Dieu, & de tendresse envers ses enfans,  
souffroit des douleurs bien différentes de celles que  
souffrent les meres ordinaires; elle ne déplorait pas  
la destinée de ses enfans qu'on tourmentoit; elle  
n'avoit d'inquiétude que dans la crainte qu'on ne  
les tourmentât pas; elle ne regrettoit point ceux  
qui

qui avoient déjà perdu la vie, elle souhaitoit que les autres les suivissent ; c'étoit-là le principal de ses soins ; le combat étoit encore douteux pour ceux-ci : la victoire des autres étoit certaine ; elle les avoit déjà donné à Dieu, & le prioit de recevoir ceux qui étoient encore en vie. Quel courage heroïque pour une femme ! quel présent ! quel sacrifice plus noble & plus précieux que le sacrifice d'Abraham ! je crains que cette proposition ne paroisse un peu trop hardie. Abraham se mit en devoir de sacrifier son fils unique, que les divins Oracles luy avoient promis ; mais la mere des Machabées consacra à Dieu tous ses enfans. La multitude des victimes qu'elle sacrifia, & qui s'offrirent de leur plein gré à la mort, la met au dessus de toutes les meres & de tous les Prêtres.

Elle montrait ses mammelles à ses enfans : elle les faisoit souvenir des soins qu'elle avoit eus de leur éducation : elle leur montrait ses cheveux blancs, & les conjuroit de respecter son grand âge, non pas pour ménager leur vie ; elle les encourageoit par-là à souffrir avec courage les plus cruels tourmens ; ce n'étoit pas leur mort qui l'épouvan-  
toit, elle en craignoit davantage le retardement. Rien n'étoit capable de fléchir, d'amolir, ou d'affoiblir son intrepidité : la vue des instrumens dont on se servoit pour d'sloquer leurs membres, les rouës, les dents de fer, les bêtes furieuses, les épées qu'on aignisoit, les liqueurs bouillantes, le feu qu'on allumoit, les menaces du tyran, la furie du peuple & des satellites, la présence de ses enfans, les membres qu'on attachoit, les chairs qu'on déchiroit, les ruisseaux de sang qu'elle voyoit couler, de jeunes gens qui perissoient dans la fleur de leur âge, la foule de maux dont elle étoit ac-

378 SERMON XXII. DE S. GREGOIRE;  
cablée, rien ne l'épouvantoit. L'attente du peril  
qui est si douloureuse dans de si grandes extremitez  
luy paroissoit legere; ce spectacle la combloit de  
joie.

Non seulement la varieté des supplices les faisoit  
durer d'avantage, les discours que tenoit le tyran  
en retardoient encore l'exécution; il avoit recours  
aux menaces, aux caresses, aux reproches: il tenoit  
tout pour venir à bout de ses desseins: il paroissoit  
tant de courage & tant de sagesse dans les  
réponses que les Machabées faisoient au tyran, que  
les plus grandes actions des autres sont effacées;  
quand on les compare avec leur générosité; ce  
ne seroit pas la louer assez, que de la comparer  
aux sages discours qu'ils tenoient. Ils ont souffert  
leurs supplices avec une force incroyable; ils ont  
parlé au tyran avec une sagesse qui ne convenoit  
qu'à eux, pour confondre ses menaces, & pour  
se rassurer contre l'horreur des tourmens; ni la mere,  
ni les enfans ne succomberent. Cette femme  
intrepide s'élevant au dessus de tout, & mêlant  
son courage avec son amour, elle s'offrit à ses enfans  
comme une espece de présent funébre, & marcha sur  
leurs traces: elle alla de son plein gré au supplice;  
quelque beaux que fussent les discours que ses enfans  
avoient tenus au tyran pour le déconcerter, ceux que tint  
la mere pour encourager ses enfans au martyre, & pour  
honnorer leurs funerailles, sont encore plus excellens.

Il seroit à propos de repeter toutes les paroles  
des Machabées, afin que vous pussiez apprendre à  
combattre, & à parler, si jamais vous vous  
trouviez dans une pareille conjoncture. Ils proportionnoient  
leurs réponses aux discours du tyran, au peril où ils se  
trouvoient, au courage qui les

animoit. Voici à peu près la formule de leur harangue. Nous ne reconnoissons qu'un Roy Antiochus , & vous tous qui nous écoutez ; ce Roy est le Dieu qui nous a créés , & auquel nous retournerons : nous n'avons point d'autre législateur que Moïse ; nous ne saurions nous résoudre à le trahir , ou à le deshonnorer : nous en jurons par tous les perils à quoy ce grand homme s'est exposé pour la vertu , & par tous les miracles qu'il a opérés , quand nous serions menacés par un Antiochus encore plus cruel que vous n'êtes. Nous mettons tout nôtre espoir & toute nôtre confiance dans l'observation de la Loy Divine ; nous bornons toute nôtre gloire à empêcher que cette Loy ne soit violée. Nous n'estimons point d'autres richesses que les biens qui nous sont promis dans l'autre vie ; nous n'apprehendons rien tant , que de craindre quelque chose plus que Dieu. C'est avec ces motifs que nous venons au combat ; voilà nos armes , & les ennemis que vous avez à combattre.

C'est une chose bien douce & bien agréable que de jouir du monde , de sa patrie , de la société de ses amis , de ses parens , de ses égaux , de ce temple si célèbre , de participer à nos fêtes , à nos mystères & aux autres avantages qui nous mettent au dessus de tous les mortels ; mais il est encore plus doux de souffrir pour Dieu & pour la vertu. Nous espérons un autre monde plus noble & plus durable que toutes les choses sensibles ; la céleste Jerusalem est nôtre patrie ; elle est hors des atteintes de tous les Antiochus ; ils ne pourront jamais la conquérir , elle est forte & imprenable : nous ne reconnoissons point d'autre parenté que celle qui est fondée sur la vertu. Nos amis sont les prophètes

& les patriarches qui nous ont donné des modelles & des exemples de piété : nos égaux sont ceux qui courent les mêmes perils que nous , & qui souffrent les mêmes maux avec un courage égal au nôtre. Le Ciel est encore plus magnifique que ce Temple ; les chœurs des Anges nous tiendront lieu de nos fêtes & de nos solemnitez ; enfin Dieu est le plus grand & le plus sublime mystere , la source & l'origine des autres , quoy-qu'il soit inconnu à plusieurs. Cessez de nous faire des promesses frivoles , & qui ne nous touchent point ; nous ne voulons point de ces honneurs qui nous deshonoreroient , ni de ces gains funestes & pernicieux ; nous ne ferons point un si mauvais commerce. Cessez de nous menacer , ou nous vous menacerons à nôtre tour de mettre au jour toute vôtre foiblesse , & de vous épouvanter par la crainte de nos tourmens. Nous avons un feu , n'en doutez pas , pour brûler nos persecuteurs : croyez-vous combattre des Nations & des villes impuissantes , des Rois foibles qui peuvent vaincre , & être vaincus ? Il ne faut nullement s'étonner de leur lâcheté , c'est que leurs prétentions ne sont pas fort importantes.

Vous vous efforcez de détruire la Loy de Dieu ; d'abolir des tables qu'il a gravées luy-même , & les usages de nôtre país que la raison & leur antiquité rendent si recommandables ; vous vous déchânez contre sept freres qui sont unis , comme s'ils n'avoient qu'une ame , & qui vous couvriront d'une éternelle infamie par les trophées qu'ils rapporteront sur vous. Vous n'auriez pas beaucoup de gloire à les vaincre ; mais c'est une chose bien honteuse pour vous d'en être vaincu. Nous sommes les descendans & les disciples de ces illustres Israélites qui ont été conduits par une colonne de

feu, & par une nuée, en faveur de qui on a divisé les flots : on a arrêté le cours des rivières, & le Soleil dans sa course ; on a fait pleuvoir la manne du Ciel : des mains élevées remportoient pour eux de grandes victoires, & mettoient en fuite de nombreuses armées : les bêtes farouches s'apprivoisoient devant eux ; le feu les respectoit ; les Rois se retiroient, admirant leur courage.

Mais pour vous dire des choses qui ne vous sont pas inconnues, nous sommes les élèves d'Eleazar ; vous avez connu par expérience la grandeur de son courage. Le pere a combattu le premier, ses enfans suivront ses traces ; le Prêtre a marché devant, les victimes iront après. Vous nous faites de grandes menaces ; nous sommes prêts de nous exposer encore à de plus grands perils. Que gagnerez-vous par vos menaces, homme superbe & insolent ? A quels supplices nous condamnez-vous ? Ceux qui sont disposés à tout souffrir sont invincibles. Qui vous arrête boureaux ? Qui vous empêche d'exécuter un ordre qui nous sera si agréable ? Où sont vos épées & vos chaînes ? nous aimons la promptitude ; qu'on allume un plus grand feu ; qu'on fasse sortir des bêtes encore plus farouches : inventez des tourmens plus cruels ; que tout réponde à la grandeur de votre Prince. Je suis l'aîné, c'est à moy à être immolé le premier ; je suis le cadet, répondoit l'autre, mais il faut renverser l'ordre des tems : mettez au premier rang ceux qui sont entre les aînés & les cadets, afin que nous ayions tous également part à la gloire. Pourquoi nous épargnez-vous ? attendez-vous que nous recommencions nôtre harangue, nous la répéterons plusieurs fois s'il le faut. Nous ne mangerons point de viandes immondes ; nous ne vous obeïrons point ; nous

582 SERMON XXII. DE S. GREGOIRE;  
ne participerons point à vos cérémonies ; vous vous rangerez plutôt de nôtre côté. Enfin inventez de nouveaux supplices ; car soyez tres-persuadé que nous ne redoutons nullement ceux dont vous nous menacez. C'est ainsi que les Machabées parlèrent au tyran.

Que ne dirent-ils point , pour s'encourager les uns les autres ; combien firent-ils d'actions heroïques & plus capables de charmer les gens de bien , que les plus agréables spectacles ? je suis pénétré de joye , lorsque je rappelle à ma mémoire le souvenir de toutes ces choses ; il me semble que je vois & que j'entends ces athlètes ; que ce récit me flatte agréablement ; ils s'embrassoient les uns les autres , & se baisoient avec autant de joye , que si leurs combats eussent été finis. Allons , mes freres , au combat s'écrioient-ils , hâtons-nous , tandis que la colere du tyran dure ; prenons garde qu'elle ne se rallentisse , & que nous ne soyions privez du fruit que nous en attendons. On nous prépare un banquet magnifique , il faut que nous en ayons nôtre part. Il n'est rien de plus doux pour des freres , que de demeurer , de manger ensemble , & de se proteger mutuellement ; mais ils sont comblez de gloire , quand ils s'exposent à toutes sortes de perils pour la deffense de la vertu. Nous aurions sacrifié nos vies , pour soutenir l'honneur de nos loix , s'il eût été nécessaire ; ce genre de mort est illustre ; puisque le tems ne l'a pas permis , mourons du moins pour une cause aussi glorieuse. Nous ne sçaurions éviter la mort quand même nous ne mourrions pas maintenant , il faut rendre tôt ou tard ce tribut à la nature ; soumettons-nous avec joye à une nécessité indispensable ; achetons la vie éternelle en mourant ; ne nous attachons

point à cette vie qui dure si peu : ne faisons paroître ni timidité ni lâcheté ; faisons que le tyran desespere de pouvoir vaincre les autres ; après avoir éprouvé nôtre courage : qu'il garde quelque ordre dans les tourmens qu'il nous fera souffrir : c'est à nous à couronner l'ouvrage par nôtre patience, & ne disputons point entre nous par un excez de ferveur. Le premier montrera le chemin aux autres, le dernier fermera la lice ; soyons tous résolus à vaincre, & à remporter la victoire : empêchons que le tyran ne nous prive de l'honneur que nous attendons, & qu'il n'ait autant de vanité, s'il terrassoit un de nous, que s'il nous eût tous vaincus. Faisons paroître en mourant que nous sommes freres ; exposons-nous tous de concert aux mêmes perils : Eleazar recevez-nous ; que nôtre mere suive nos traces ; que Jérusalem nous prépare de magnifiques funeraillies, si toute-fois on épargne assez nos corps, pour qu'ils ayent encore besoin de sépulture : que la posterité garde le souvenir de nôtre histoire & de la générosité que des freres sortis du même sein ont fait paroître.

Ils s'animoient par ces discours & par ces actions, comme des sangliers aiguissent leurs deffenses, & faisoient paroître de la constance & de la fermeté à proportion de leur courage. Cette générosité remplissoit de joye & d'admiration leurs compatriotes, & jettoit la consternation & l'épouvante dans l'esprit de leurs persécuteurs : ils avoient résolu d'attaquer la nation entiere ; mais l'union de sept freres, qui combattoient pour la pieté les concerta tellement, qu'ils n'eurent pas de grandes esperances de pouvoir vaincre les autres. L'intrepide mere de ces genereux athlètes, cette illustre élève de la loy, étoit pénétrée d'une joye mêlée de



trainte, & se trouvoit balancée par ces deux passions; leur courage & leurs actions heroïques luy donnoient de la joye, mais l'appareil des tourmens & l'incertitude de la victoire la faisoit trembler. Elle les entouroit comme un oiseau effrayé de la veüe d'un serpent, ou de quelque autre bête, vole & cri autour de ses petits: elle les exhortoit & combattoit avec eux; elle tentoit toutes sortes de moyens pour les enhardir, & pour les animer à la victoire: elle ramassoit les gouttes de leur sang & les lambeaux de leurs membres: elle baisoit ces précieuses reliques; elle retiroit l'un du combat après la victoire: elle presentoit l'autre: elle y dispoisoit un troisiéme. Courage, mes enfans, s'écrioit elle, combattez soldats genereux, & qui sentez à peine les foibleesses corporelles: vous êtes l'appuy & le soutien de la loy, de ma vieillesse, & de la patrie à qui vous devez la vie, & qui vous a inspiré une vertu si heroïque; résistez encore un moment, & nous avons vaincu: les boureaux sont déjà las & fatiguez, voila ce que j'appréhende plus que leur fureur: dans un moment je serai la plus heureuse de toutes les meres, & vous serez les plus heureux de tous les enfans. Peut-être êtes-vous touchés du regret de me perdre? je ne vous abandonnerai point, je vous le promets, je ne suis pas si ennemie de mes enfans.

Aprés qu'ils eurent consommé leur martyre, se voyant libre de la crainte qui la travailloit, elle leva les mains & les yeux au Ciel, & dit d'une voix assurée, comme ceux qui ont vaincu aux jeux olympiques: Je vous rends graces Pere Céleste, à vous Loi sacrée qui êtes nôtre régle, & à vous fortuné pere Eleazar, qui avez montré à vos enfans le chemin de la victoire; vous avez reçu le

fruit des douleurs que j'ay souffertes en enfantant : je suis devenue la plus vénérable de toutes les meres. Je n'ay rien réservé pour le monde : j'ay donné à Dieu tout ce que j'avois, mes trésors & les esperances qui soutenoient ma vieillesse : qu'elle est glorieuse & digne d'envie ! quel honneur pour moy ! je suis payée, mes enfans, des soins que vôtre éducation m'a coutez : je vous ay veu tous combattre, & vaincre pour la vertu ; je regarde vos boureaux comme mes bien-faiteurs ; peu s'en faut que je n'aille remercier vôtre tyran de m'avoir réservée la dernière pour le combat : après avoir veu la victoire de mes enfans, & après avoir envoyé devant moy des victimes si parfaites, je les suivrai en toute sûreté : je ne m'arracherai point les cheveux : je ne déchirerai point mes habits : je ne sillonerai point mon visage avec mes ongles : je ne pousserai point de hauts cris : je ne chercherai point de compagnes pour pleurer avec moy : je ne me cacherai point dans l'obscurité, afin que l'air compatisse à mes douleurs : je ne veux point qu'on me console : je ne ferai point de festin funèbre ; ressources qui ne conviennent qu'à des meres lâches & sans courage : elles ne sont meres que selon la chair ; la mort de leurs enfans ne contribué point à leur gloire.

Vous n'êtes pas morts pour moy, mes enfans, vous avez été offerts au Seigneur : vous n'êtes pas perdus : vous êtes allez dans autre país. Les tourmens au lieu de vous démembler, vous ont unis davantage. La bête ne vous a point dévorez. Les flots ne vous ont point engloutis : les voleurs ne vous ont point égorgé : vous n'avez pas cédé à la violence de la maladie, ni à la fureur de la guerre ; vous n'avez senti aucunes des disgraces qui affligent

186 SERMON XXII. DE S. GREGOIRE,  
les hommes ; je serois inconsolable , si ces mal-  
heurs vous étoient arrivez ; je vous aurois donné  
en pleurant des marques de ma tendresse , comme  
je vous en donne maintenant , en arrêtant mes lar-  
mes. Vôtre destinée m'auroit fait gémir , si vos  
persécuteurs eussent triomphé de quelqu'un de vous,  
comme vous avez triomphé d'eux. Ce qui vous  
est arrivé ne doit nous inspirer que de la joie , &  
ne vous attire que des louanges. Je suis prête à  
être immolée après vous ; nous serons mis en peu  
de tems au rang de Phinées : on parlera de nous ,  
comme d'Anne , avec cette différence , que Phinées  
étoit seul , & que vous avez tous brûlé du même  
zele ; vous n'avez pas seulement poignardé des im-  
pudiques , vous avez arrêté le cours de l'impiété.  
Anne consacra à Dieu dans son enfance son fils uni-  
que qu'elle avoit conçu par une grace toute spe-  
ciale ; je vous ay dévoué tous sept , & vous y avez  
librement consenti.

Que Jeremie me fasse un éloge funèbre , mais  
qu'il comble de louanges une mort si heureuse ,  
au lieu de répandre des pleurs. Vous êtes plus blancs  
que la neige , & plus unis que le lait : vous êtes  
d'un plus haut prix que les Saphirs , puisque vous  
n'êtes venus au monde que pour être offerts au  
Seigneur. Que me reste-t-il maintenant à désirer ,  
si ce n'est que le tyran m'unisse à vous ; je le prie  
de m'accorder cette grace , si les ennemis peuvent  
être touchés des prières qu'on leur fait. Plût à  
Dieu qu'on me fasse souffrir tous les tourmens que  
mes enfans ont soufferts ! que l'on mêle mon sang  
avec leur sang : que l'on joigne mon corps que la  
vieillesse a usé avec les leurs. L'amour que j'ay  
pour mes enfans fait que j'aime les instrumens de  
mon supplice ; que si l'on ne veut pas remplir tous

mes desirs, je souhaite au moins que nos cendres soient mises ensemble dans le même monument. N'enviez pas un même genre de mort à des gens que leur vertu a rendu si semblables. Je dis le dernier adieu aux meres qui me survivront & aux enfans, qu'elles les élèvent dans les mêmes sentimens que les miens ont été élevés : nous vous avons donné de beaux exemples, combattez avec un courage égal au nôtre.

Ayant parlé de la sorte, elle se joignit à ses enfans, & courut au bucher sans attendre les boureaux; elle y vint comme au lit nuptial, ne voulant point permettre que des hommes profanes missent la main sur elle. Voilà le fruit qu'Eleazar retira de son Sacerdoce : il avoit appris les divins mysteres pour en instruire les autres : il arrosa Israël de son sang, au lieu d'eau lustrale ; sa mort fut le dernier de ses sacrifices. C'est ainsi que ses enfans profiterent de leur jeunesse : ils ne s'étoient point abandonnez aux plaisirs : ils avoient assujétis leurs passions à la raison, leurs corps n'avoient point été souillés par les ordures de l'impureté ; ils passerent de la sorte à une vie où l'on ne sent plus les troubles & les agitations des vices ; tandis qu'ils vécutent, ils furent la gloire & l'ornement de leur mere ; elle eut encore l'avantage de mourir avec eux, après avoir sacrifié à Dieu tous les enfans qu'elle avoit mis au monde. Les combats que ses enfans livrerent renouvelerent les douleurs qu'elle avoit souffertes en les enfantant, tous combattirent depuis le premier jusqu'au dernier ; ils se succedoient les uns aux autres, comme les flots, & donnoient des marques éclatantes de leur vertu & de leur courage ; les derniers étoient excités par les bons exemples & l'intrepidité des premiers.

Le tyran fut trop heureux de ce qu'ils n'étoient pas en plus grand nombre, la honte en eût été plus grande. Il reconnut qu'il ne pouvoit venir à bout de ses desseins à force ouverte & par la violence, puisqu'il ne put dompter de jeunes gens desarmés qui n'avoient point d'autre défense que leur piété, & qui avoient moins de répugnance à souffrir toutes sortes de supplices qu'on n'en avoit à les tourmenter.

Cette action est mieux concertée, & plus illustre que le Sacrifice de Jephthé; la ferveur d'un vœu inconsidéré, ni le desir extrême d'une victoire désespérée ne les emportoit point : ils se sacrifioient de leur plein gré, bornant aux biens éternels toutes leurs esperances. Ce combat ne cede point à ceux que livra Daniel qui fut exposé aux lions pour en être dévoré : il dompta ces bêtes farouches, en étendant les mains. Le courage qu'ils firent paroître ne cede point à celui des enfans qui étoient captifs dans l'Assyrie; on ne put jamais les obliger à violer la loy de leur pais, & à manger des viandes profanes; ils méritèrent par là qu'un Ange vint leur apporter du rafraîchissement au milieu des flâmes. Enfin ils n'ont pas acquis moins de gloire que tant d'illustres victimes qui ont été immolées pour JESUS-CHRIST, & qui suivoient l'exemple qu'il leur avoit donné en répandant son sang pour nôtre salut; mais les Machabées n'avoient point de pareils exemples à imiter. Toute la Judée admira leur courage & leur constance, & prit part à leur triomphe : un si bel exemple la rasseroit; car toute la ville fut inquiétée du succès de leur combat, où il s'agissoit du renversement, ou de la gloire des Loix du pais; toute la nation des Hébreux étoit accourue à ce spectacle, parce que leur salut dé-

pendoit de l'événement de cette affaire : Antiochus luy-même ne put s'empêcher d'admirer des hommes si intrepides , ses menaces se changerent en admiration. Les ennemis sont touchez de la vertu des hommes extraordinaires , lorsque leur couroux étant appaisé , ils voyent les choses d'un sens rassis.

Ce Prince fut contraint d'abandonner son entreprise : il loüa Seleucus son pere des honneurs qu'il avoit rendus à la Nation Juive , & des magnifiques présens qu'il avoit faits au Temple ; il conceut beaucoup de chagrin contre Simon qui l'avoit engagé dans cette entreprise , & qui étoit la cause de l'infamie où il étoit tombé par ses cruautéz. L'exemple des Machabées est une bonne instruction pour les Prêtres , pour les meres & pour les enfans. Eleazar a montré aux Prêtres par ses paroles & par ses actions , comment ils devoient se conduire. Que les meres apprennent par l'exemple de cette mere genereuse comment elles doivent aimer leurs enfans , & les sacrifier à JESUS-CHRIST , pour sanctifier leur mariage par un sacrifice si saint. Enfin que les enfans se réglent sur de jeunes hommes si vertueux : qu'ils ne déshonorent point leur jeunesse par de honteux plaisirs ; qu'ils s'accoutument à livrer de perpetuels combats aux passions , & à leur ennemi domestique qui est plus formidable qu'Antiochus , & qui leur fait une guerre bien plus cruelle. Voila des Athlètes tels que je les souhaite , soit qu'on leur fasse une guerre ouverte , ou qu'on se serve d'artifice pour les surprendre. Que les anciens exemples se joignent aux modernes ; & que le vieux Testament conspire avec le nouveau pour glorifier Dieu , qui est honoré avec le Fils & le S. Esprit qui connoît ses élus , & qui

390 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE;  
en est connu, en JESUS-CHRIST, à qui la gloire  
appartient dans tous les siècles. Amen.

---

## SERMON XXIII.

*Penégryque du Philosophe Héron, après  
son exil.*

JE loueray un Philosophe, tout malade que je suis, cela est assez heroïque; & il a bien mérité toutes les loüanges que je luy donneray: il est l'élève de la philosophie, je le suis de la sagesse. Voila pourquoy je suis en quelque droit de faire son éloge; j'auray au moins quelque commerce avec la philosophie, en loüant, & admirant un philosophe. Il faut s'appliquer à la philosophie, ou luy rendre les honneurs qui luy sont dûs. De peur que nous ne nous dégradions, & que nous ne ressemblions aux bêtes, tout raisonnables que nous sommes, & quelque affinité que nous ayons avec le Verbe par le privilège de notre raison. Que ce grand homme souffre en philosophe, qu'on le loüe, & qu'il reçoive avec docilité les loüanges que ses vertus méritent. Ce n'est point pour le flatter que nous avons entrepris de le loüer: je sçay assez quelle aversion il avoit des honneurs; & bien loin d'augmenter sa gloire, je crains de la diminuer par la foiblesse de mes expressions; mais j'entreprends ce discours, dans l'esperance qu'il nous sera de quelque utilité. Ce motif est d'un grand poids pour la philosophie, dont le soin principal est de contribuer aux avantages de la vie humaine, par l'estime qu'elle fait des choses honnêtes. Les loüanges enflamment le zele; le zele porte à la vertu, la

vertu conduit à la félicité , qui est le comble des desirs des gens de bien.

Ecoutez-nous , vous êtes le meilleur & le plus parfait des philosophes , & le martyr de la vérité , le fleau de la fausse sagesse qui ne consiste que dans des paroles , & qui enchante par une éloquence sophistiquée : vous qui êtes également capable de la contemplation & de l'action , qui sous un habit étranger faites profession de suivre nos maximes ; je ne sçay même si je dois dire que vôtre habit est étranger , puisqu'on dépeint les Anges avec des habits blancs , sous une figure humaine , pour désigner leur pureté , si je ne me trompe. Ecoutez-nous , vous qui êtes un philosophe si sage ; car jusqu'à quand vantera-t-on l'amour de la sagesse ; s'il n'y a point de véritable sage : je vous compare à un chien , non pas par vôtre impudence , mais à cause de la liberté avec laquelle vous parlez ; ni par vôtre gourmandise , mais parce que vous vivez sans vous mettre en peine du lendemain ; ni par vos aboyemens , mais par la garde que vous faites pour le salut des âmes ; vous flattez les amis de la vertu , vous aboyez après les étrangers. Approchez-vous de cette table mystique & du sacrifice divin , dont vos discours , & la vie que vous menez vous rendent digne , aussi-bien que les tourmens que vous avez soufferts qui ont servi à vous purifier. Je vous mettrai sur la tête nos couronnes ; je célébrerai vos triomphes , non pas sur le petit theatre de la Grèce , comme on faisoit aux jeux olympiques , mais devant Dieu & les Anges , & à la face de toute l'Eglise. Vos combats sont bien plus nobles que ceux de la lutte , du ceste , de la course dont les prix étoient si minces : vous n'avez pas combattu en l'honneur de quelque héros.



392 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE ;  
ou des démons qui tirent toute leur gloire des fa-  
bles & des malheurs qu'ils ont caufez : vous avez  
confondus les impostures des hérétiques , pour ho-  
norer le Dieu vivant ; vous nous avez instruits par  
vos souffrances à souffrir , pour mériter le Ciel  
par nos combats , & pour nous mettre au dessus  
des atteintes de la douleur.

Si vous voulez un éloge succinct , le voici en  
peu de paroles : Héron est le deffenseur de la verité ;  
il a soutenu le dogme de la Trinité aux dépens  
de son sang ; il est devenu par son courage invinci-  
ble le persécuteur de ceux qui le persécutoient ;  
car rien ne dompte tant les tyrans que la patience  
de ceux qui souffrent. Si vous desirez un éloge plus  
ample & plus parfait , je vous dirai que Héron  
étoit le plus illustre & le plus homme de bien  
d'une famille tres-illustre , & recommandable par  
sa vertu. Je ne vous parle point de la noblesse que  
le vulgaire estime ; le Christianisme & la Philoso-  
phie ne sont point touchez de la noblesse qui em-  
prunte son lustre des Fables , des tombeaux & des  
cadavres , du sang & des vieux titres que des Rois  
souvent méprisables accordent ; mais je parle de  
cette véritable noblesse qui est fondée sur la pieté  
& les bonnes mœurs , & qui remonte à cette  
bonté premiere , dont nous tirons nôtre origine.

Voici la preuve la plus authentique qu'il pou-  
voit faire de sa noblesse ; il n'a pas seulement été  
martyr , il étoit aussi enfant de martyr : il avoit  
des exemples domestiques de la vertu la plus su-  
blime. Par rapport à sa sagesse , il étoit Citoyen  
de l'Univers , car la vertu cynique n'est point ren-  
fermée dans des bornes étroites ; mais par rap-  
port à son corps , il étoit originaire d'Alexandrie ,  
dont la gloire entre en parallèle avec vôtre ville ,

o.

ou du moins , elle tient le second rang. Elle est au dessus des autres villes par toutes sortes de prérogatives , mais sur tout , par la ferveur de ses citoyens , & par le zele ardent qu'ils ont pour la Religion de JESUS-CHRIST , zele que leur choix & la nature entretiennent de concert. L'ardeur du naturel jointe à la piété produit le zele , qui est l'appui & le soutien de la foy.

Après qu'on luy eut donné une éducation convenable à un homme de sa sorte , & digne de ses Ancêtres , étant déjà en âge de choisir un genre de vie , c'est un point de la dernière conséquence , puisque tout le bonheur & le malheur de nôtre vie dépend de ce choix ; il commença à raisonner sur une matiere si délicate avec beaucoup plus d'attention que le vulgaire n'a coûtume de faire. Il eut plus de mépris pour le luxe , pour les plaisirs , pour les richesses , pour les honneurs , que n'en ont d'ordinaire pour le reste du genre-humain ceux qui excellent en toutes ces choses. Il se garantit des délices comme de la source de tous les malheurs , des richesses comme de l'extrême pauvreté ; il eut peur de la puissance , comme les autres en ont de la bassesse. Il ne donnoit le nom de bien qu'à ce qui peut rendre meilleurs ceux qui le possèdent , & qu'à ce qui n'est point sujet à la vicissitude. Il se retrancha dans la Philosophie , pour dompter ses passions & pour s'ouvrir un chemin à la vertu ; il se détacha de son corps avant que d'en être séparé par la force de la nature ; il s'éleva au dessus de toutes les choses sensibles , par la grandeur de son courage , pour ne s'attacher qu'à ce qui est durable & permanent. Il ne mit point en délibération laquelle des deux Philosophies il embrasseroit , ou la prophane qui ne consiste que dans

594 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE,  
les grimaces & dans l'extérieur, & qui n'a que  
l'ombre de la vérité; ou la Philosophie Chrétienne,  
qui est basse & méprisable en apparence, mais qui  
est sublime dans le fond, & qui conduit à Dieu. Il  
la choisit d'abord, son esprit ne fut pas un moment  
dans l'égarement & dans l'erreur; il ne s'amusa  
point aux vains agrémens d'une éloquence trop  
fleurie, dont les Gentils se font tant d'honneur.

Il raisonna encore sur le choix des deux états  
dont les Chrétiens font profession pour connoître  
le plus excellent, & celui qui luy seroit plus utile  
à luy même & aux autres, persuadé qu'un homme  
sage devoit songer à l'utilité publique, en ména-  
geant ses propres intérêts: car nous ne sommes pas  
nez pour nous seuls; nous sommes faits pour le bien  
de tous nos semblables. Il comprit que les avanta-  
ges de la vie solitaire, & séparée du commerce  
du monde étoient grands; qu'il y avoit dans ce  
genre de vie quelque chose d'héroïque & de fort  
élevé au dessus de la foiblesse humaine; mais que  
ces avantages ne regardoient que ceux qui avoient  
embrassé cet état, & qui s'en rendoient dignes par  
leur régularité; qu'ils se mettoient hors d'état de ren-  
dre aux autres les devoirs à quoy l'humanité les  
oblige; & qu'il y avoit outre cela cette incommodi-  
té dans ce genre de vie, que la vertu des Soli-  
taires demouroit ensevelie & inconnue, parce qu'ils  
ne se mêloient d'aucunes affaires, & qu'on ne pou-  
voit les comparer avec le reste des hommes: Au  
lieu que ceux qui vivent en société, outre plu-  
sieurs grands avantages qu'ils retirent de ce com-  
merce, peuvent à tous momens éprouver leurs  
vertus, rendre des services considérables au pro-  
chain, imiter la conduite de la providence qui unit  
l'Univers par les liens de l'amitié & de la concor-

de, & qui a rétabli la nature humaine dans sa première splendeur, par la société que JESUS-CHRIST a contractée avec nous, quoy-que le péché nous eût fait déchoir de cet heureux état dans lequel nous avons été créés.

Héron faisant de sérieuses réflexions sur toutes ces choses, & voyant qu'il étoit à propos de réprimer le faste & l'insolence des Payens, qui affectent un air de gravité avec leur longue barbe & leur manteau philosophique; que fait-il, & quelle route tient-il pour s'appliquer à la philosophie? il tient le milieu entre la vanité Payenne & l'austérité de nôtre sagesse; avec l'habit & l'extérieur des Philosophes, il fait profession de suivre la vérité, & de s'élever à la sublimité de nos maximes. Il méprise les écoles des Péripatéticiens, l'Académie, le Portique, les atomes & la volupté d'Épicure. Il déteste l'impiété des Cyniques, & le mépris qu'ils faisoient de la Divinité; mais il en prit la frugalité, semblable à un chien qui aboie contre les véritables chiens; il étoit Philosophe parmi ces insensés, & un zélé Chrétien toujours disposé à faire du bien à tout le monde; il dompta la vanité Payenne par la ressemblance d'habit, & le faux entêtement de quelques-uns des nôtres par cette nouveauté; montrant que la piété ne consistoit pas dans ces petites choses, ni dans la tristesse d'un visage mortifié; mais qu'elle consiste dans la grandeur du courage, dans la pureté du cœur, dans un attachement sincère au bien.

Il importe peu de quelle manière nous soyions vêtus, de quel caractère soient les gens avec qui nous avons commerce, pourvu que nous nous comportions de telle sorte que nous détachions nôtre esprit des choses sensibles lorsque nous sommes

596 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE;  
teuls, & que nous vivions en public comme si nous  
étions dans la solitude, sages, & Philosophes parmi  
des gens qui ne sçavent ce que c'est que sagesse &  
philosophie; comme l'Arche de Noé qui se sauva  
de la fureur des eaux au milieu du déluge, ou com-  
me le Buïsson ardent qui résistoit à la violence du  
feu, sans en être consumé. Si nous sommes dans  
cette disposition, le commerce du monde ne nous  
nuira point, comme le diamant n'est point endom-  
magé par ceux qui le frappent, & pourvû que  
nous fassions tous nos efforts pour rendre les au-  
tres meilleurs par la société qu'ils auront avec  
nous.

Si les avantages de cette Philosophie ne sont pas  
imaginaires, ils ne consistent pas à inventer des ca-  
thégories, des analyses, à joindre des natures dif-  
férentes pour en faire des monstres, à raisonner  
subtilement, à prédire des aventures, à imaginer  
des lignes qui ne furent jamais, à se figurer des  
mouvemens & des influences des Astres, qui bor-  
nent le pouvoir de la providence. Héron ne donna  
pas ses premiers soins à cette espece de Philosophie,  
il ne s'y appliqua qu'en passant, pour n'être pas  
exposé aux attaques & aux insultes de ceux qui  
font leur capital de ces sortes de choses. Son oc-  
cupation principale étoit de défendre le droit &  
l'équité devant les Gouverneurs, de parler libre-  
ment aux Rois, comme faisoit David, qui ne re-  
doutoit nullement la présence des Princes: d'appai-  
ser les mouvemens de la populace, & son impé-  
tuosité qui ressemble aux flots agitez par la tem-  
pête, de réprimer la licence des grands qui abusent  
de leur autorité, de mettre la paix dans les famil-  
les désunies, de corriger la rusticité des ignorans,  
de modérer l'arrogance des sçavans & l'insolence

des riches qui s'en font accroire, & qui abusent de leurs richesses pour faire des insultes à tout le monde : d'arrêter les mauvaises inclinations des pauvres, que leur pauvreté porte au mal, d'empêcher les faillies de la colere qui entraîne la raison, de tempérer les excès de la volupté & du ris, d'adoucir l'amertume de la douleur, de fixer l'inconstance de la jeunesse, d'exciter la paresse des vieillards, de consoler les veuves, & d'empêcher que les orphelins ne s'abandonnassent à leur désespoir.

Pour peu qu'on ait de raison, ne préférera-t-on pas toutes ces choses à des syllogismes, à des lignes, à l'exacte connoissance du mouvement & de l'influence des Astres? si l'on mettoit toute son application à bien comprendre les conclusions des syllogismes, les démonstrations de Géométrie & d'Astronomie, on n'en retireroit pas de grands avantages pour la vie humaine, au contraire ce seroit le moyen de confondre & de gâter tout; au lieu que si l'on cessoit de s'appliquer aux devoirs dont je viens de parler, on verroit par tout des desordres effroyables. Qu'est-il besoin de prouver combien ces maximes sont au dessus de la vanité d'Antisthene, de la gourmandise de Diogene, de la confusion que Cratés avoit introduite dans les mariages, en rendant les femmes communes? mais épargnons par respect la mémoire de ces philosophes, & permettons-leur de retirer quelque fruit de la Philosophie de ce grand homme. Je passeray sous silence sa pudeur, sa continence, sa modestie, sa douceur, son affabilité, son humanité, & toutes ses autres vertus qui le mettent bien au dessus de tous les hommes du monde, pour parler de choses encore plus nobles & plus relevées.

On a vû un tems que l'Eglise jouïssoit d'un parfait repos, libre des troubles que les hérésies ont excitez : on ne parloit plus de Simon, de Marcion, de Valentinien, de Basilide, de Cerdon, de Cérintus, de Carpocras, de leurs dogmes extravagans, de la guerre qu'ils avoient faite pendant tant d'années au Créateur de l'Univers ; tout cela étoit enseveli dans un silence éternel. On ne faisoit aucune mention du mauvais esprit de Montan, des ténèbres de Manés, de la témérité de Novatus, de la Monarchie que Sabellius avoit si mal inventée, confondant les Personnes avec l'Essence divine : rien ne chagrinoit alors l'Eglise. Les persécutions & les supplices l'avoient renduë plus illustre. Peu de tems après elle se vit troublée par une horrible tempête. Arius qui tire son nom de sa fureur se souleva contre l'Eglise, ce ministre de l'iniquité, ce supplément de l'impiété, cet homme qui valoit une légion de malins esprits, cette langue ennemie de JESUS-CHRIST, cet esprit qui a inventé des blasphêmes si effroyables, qui a divisé la Divinité par une entreprise si inouïe, & qui a fait une fin si funeste, semblable à celle du traître Judas, après avoir trahi comme cet Apôtre apostat l'Auteur de nôtre salut.

Cet Hérésarque jetta dans Alexandrie le plan de son hérésie, où il apprit ce dogme pernicieux qui se répandit dans un moment par tout l'Univers, comme une flamme rapide qu'une étincelle allume : mais il fut éteint par les Peres assemblez au Concile de Nicée, qui firent des statuts sur la créance de la Divinité, & qui établirent des maximes incontestables. Un mauvais gouvernement fit renaître le mal ; cette playe envenimée & mal fermée se r'ouvrit ; des loups ravissans se jetterent de fu-

rie sur l'Eglise; les Prêtres prirent les armes contre les Prêtres, la populace se déchaîna avec une aveugle impétuosité. L'Empereur même appuya l'impiété par son crédit, il fit des loix contre la doctrine orthodoxe. De certaines gens qui ne sont ni hommes, ni femmes, & dont la puissance étoit extrême se déclarerent contre la vérité.

Qui pouroit déplorer suffisamment les malheurs d'un tems si funeste? les exils, les proscriptions des gens de bien, les outrages qu'on leur fit, la désolation des villes & des nations entières, qui se virent contraintes de fuir dans les deserts, pour y faire leurs assemblées, souffrant toutes les incommoditez de l'air, de la pluie, du froid; à peine la solitude pouvoit-elle mettre à couvert ces infortunés, qui se voyoient contraints de changer souvent de retraite. Qui pouroit décrire assez pathétiquement les supplices qu'on a fait souffrir aux Evêques, à qui on arrachoit la vie par d'horribles genres de morts, aussi-bien qu'aux religieux, hommes, femmes, enfans, vieillards? que diray-je des grands qui se faisoient les ministres de l'impiété, qui inventoient de nouveaux supplices, ou qui ajoûtoient quelques cruauté nouvelle à celles qui étoient déjà en usage; ils se rendoient fameux en enchérissant sur les ordres de l'Empereur par un excès d'inhumanité.

Il n'y a pas encore long-tems que la plus cruelle de toutes les persécutions a cessé; la Perse nous a vangez par la mort de cet infame Apostat, qui a expié dans son sang la mort de tant d'innocens à qui il avoit arraché la vie. Une nouvelle persécution succéda à celle dont je viens de parler, d'autant plus infâme & plus inhumaine, qu'elle empruntoit le secours des Chrétiens pour opprimer les verita-



600 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE,  
bles fidelles. Dans les autres persécutions on ren-  
doit aux Martyrs les honneurs qu'ils méritoient par  
leurs combats ; mais les choses sont maintenant dans  
un tel état que l'on les prive de la gloire du Mar-  
tyre , du moins dans l'esprit de ceux qui jugent  
mal de leurs tourmens.

Voulez-vous que je vous fasse le récit d'une avan-  
ture qui arriva alors , & qui est assez touchante  
pour faire verser des pleurs à toute l'Assemblée ?  
j'ay plusieurs témoins de cette histoire , dont le bruit  
se répandit par tout , & si je ne me trompe , la pos-  
térité en conservera le souvenir. On mit en mer  
un navire portant un Prêtre unique , qui n'avoit  
point d'autre crime que d'être un zélé défenseur  
de la foy ; on n'avoit pas envie de le sauver , on  
l'exposoit à un naufrage manifeste. Ce grand hom-  
me avoit autant de courage que de piété. On mit  
le feu à son vaisseau ; les persécuteurs s'applaudis-  
soient d'avoir inventé ce nouveau genre de sup-  
plice. Quel spectacle , quelle tragédie ! le vaisseau  
voguait au gré des flots : une multitude infinie de  
peuple étoit accouruë sur le rivage ; les uns pleu-  
roient , les autres se réjouissoient. Comment pou-  
ray-je vous mettre devant les yeux en peu de mots  
une histoire si tragique ? on mit le feu au vaisseau  
qui fut consumé en peu de tems avec celui qu'il  
portoit. Le feu & l'eau , deux élemens contraires  
agirent de concert pour son supplice , & exercèrent  
leur activité sur son corps. La flâme s'élevoit sur  
l'eau contre le cours ordinaire des choses. Ceux  
qui s'en approcherent de plus près virent un spec-  
tacle pitoyable & incroyable tout ensemble , une  
navigation sans pilote , un naufrage sans tempête.  
C'est ainsi qu'un Prêtre fut réduit en cendre , &  
cette cendre se confondit & se perdit dans l'eau.

On ne respecta pas assez la dignité du Sacerdoce , pour faire mourir un Prêtre d'un genre de mort plus honorable ; on luy refusa même la sépulture , qu'on ne refuse pas aux impies & aux sacrileges. Ainsi mourut sur les eaux un homme de bien par la malignité d'un scélérat ; & le feu du Ciel ne descendit pas pour punir celuy qui alluma un feu si criminel ; qu'est-il besoin que je ramasse des exemples étrangers.

Il est tems que je parle des combats à quoy vous vous êtes exposé pour la défense de la piété , qui ont été comme le sceau de vos illustres vertus. L'hérésie desoloit vôtre ville où elle avoit pris naissance : depuis que la mort eut enlevé le grand Athanase , qui étoit comme l'œil du monde , le Prêlat des Prélats , le maître & le deffenseur de la foy orthodoxe : cette voix éclatante , le second flambeau après JESUS-CHRIST , & son précurseur , s'il m'est permis d'user de ce terme ; ce grand homme mourut dans une heureuse vieillesse , plein de jours selon Dieu , qui l'appella à foy après qu'il eut triomphé de la calomnie , & de cette foule d'ennemis qui luy livrerent tant de combats , & qu'il soutint généreusement pour la gloire de la Trinité : Lucius s'introduisit dans l'Eglise , cet homme plus funeste qu'une playe d'Egypte , ce traître qui abandonna si lâchement la verité , ce Pasteur des loups , ce voleur qui entre dans la bergerie , ce second Arius , ce tourbillon qui desole & qui renverse tout , ce fleuve qui découle d'une source si funeste ; je raconte avec horreur les crimes , les attentats , les massacres qui se firent alors , qui desolerent l'Eglise , & qui ne sont que les préludes de la cruauté de cette bête féroce. Je me serviray des paroles de David pour déplorer quelques-uns de ces mal-

604 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE,  
heurs qui vous touchent comme moy, & que vous  
déplorez aussi amèrement que je sçauois faire. O  
Dieu ! les nations sont entrées dans vôtre héritage,  
elles ont prophané vôtre saint Temple, elles ont  
fait de vôtre Jérusalem une affreuse solitude ; elles  
ont donné les cadavres de vos seruiteurs en proye  
aux oiseaux du Ciel & aux bêtes farouches. Com-  
bien vos ennemis ont-ils commis d'abominations  
dans vôtre Sanctuaire ! ceux qui vous haïssent ont  
fait gloire des sacrileges dont ils ont prophané vos  
fêtes les plus solemnelles. Ils ne se sont pas conten-  
tez de s'en glorifier, ils ont désolé vôtre Temple,  
ils y ont commis toutes sortes de prophanations.

Un homme impie à qui la conscience reprochoit  
mille crimes faisoit l'office de Général ; il n'étoit  
pas même Chrétien, c'est tout ce qu'on peut ima-  
giner de plus des-honorant pour luy : en sortant du  
Temple des Idoles, il entroit dans le Temple du  
Seigneur ; après avoir trempé ses mains dans un  
sang impur, il les souilloit encore d'une maniere  
plus horrible & plus abominable, se flattant peut-  
être que les outrages qu'il nous faisoit luy tenoient  
lieu de victimes envers les démons. Des soldats  
transportez de fureur marchoient en bataille ; on  
voyoit une armée d'hommes sauvages & cruels,  
contre des gens sans armes & sans deffense, qui  
n'avoient nulle expérience de l'Art militaire. On  
chassoit un Prêtre légitimement consacré, vénéra-  
ble par son grand âge & par sa prudence, & qui  
avoit succédé à un saint homme. Tabeel regnoit  
après avoir usurpé le Thrône d'un autre ; on op-  
posoit la force des armes aux Saints ; des mains im-  
pures profanoient les choses sacrées, le bruit des  
trompettes interrompoit la psalmodie.

Examinez la suite de cette tragique histoire, re-

présentez-vous des hommes qui tombent dans le Sanctuaire, des femmes qu'on foule aux pieds, d'autres qui accouchoient avant le terme par la violence qu'on leur faisoit, des vierges qu'on traînoit d'une manière pitoyable, & à qui on faisoit mille indignitez; la pudeur m'empêche de vous parler plus ouvertement de ces outrages, dont le souvenir me fait rougir; les unes pour se garantir de ces horreurs se jetoient dans les puits intérieurs du Temple, les autres se précipitoient des lieux les plus élevez, effrayées des affronts qu'elles voyoient faire à leurs compagnes; les autres tomboient en foule sur celles qui étoient déjà par terre; les massacres & les accidens divers se succédoient les uns aux autres; les choses les plus saintes étoient foulées aux pieds; on insultoit aux Autels avec des gestes ridicules & infames, des chansons impudiques, des danses immodestes, des contorsions effrontées, par des blasphèmes que des sacrileges vomissoient des Thrônes saints, où ils avoient l'audace de monter; nos mysteres étoient devenus l'objet de leurs railleries, on n'entendoit que des cris & des gémissemens, au lieu de la psalmodie; on voyoit des ruisseaux de sang couler dans le Temple, & des torrens de larmes; on enlevoit les Prêtres par force, on mettoit les Religieux en pieces; ces desordres & ces ravages ressembloient à ceux que les Assyriens firent autrefois, lorsqu'ils désolerent la sainte Jérusalem; il m'est impossible de vous les exprimer, & vous n'aurez pas la force de les entendre. Il faudroit que Jérémie ressuscitât pour déplorer dignement de si grands malheurs; ce Prophete souhaitoit que ses yeux se changeassent en deux ruisseaux de larmes, que les murailles devinssent sensibles à de si grandes calamitez, que les ruës de Jérusalem fissent pa-

604 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE,  
notre de la douleur, parce qu'on ne voyoit per-  
sonne qui se mît en devoir de solemniser les fêtes.

Tout l'Orient a été spectateur de cette tragique execution ; l'Occident en a témoigné de la douleur ; l'Evêque fugitif a montré par tout les marques de cette cruauté barbare ; au lieu de cadavres il a porté à Rome les habits rougis dans le sang des Martyrs ; ce spectacle attira les larmes & la compassion de tout le monde, & fit résoudre les Occidentaux à venir à notre secours, étonnez de la grandeur de nos calamitez. Ceux qui sont riches & puissants ont plus de penchant à secourir les malheureux, & ils s'affectionnent naturellement à soulager ceux qui sont tombez dans quelque disgrâce. Tous les gens de bien furent touchez de nos malheurs ; vous en avez été d'autant plus pénétré que tous les autres, que l'ardeur de vôtre zele, vôtre éloquence & vôtre sçavoir vous mettoit au dessus du reste du monde. Vous deffendiez avec chaleur les interêts du Verbe, l'impiété vous livroit de rudes combats. Tandis que vous exposez vôtre personne, & que vous instruisez en public & en particulier le peuple & les grands ; que vous leur faites de sages remontrances, que vous les reprenez, que vous les confondez, vous tombez enfin entre les mains de vos ennemis furieux, & qui avoient conjuré vôtre perte. Disgrâce illustre ! playes honorables ! on vous déchire à coups de foïet & vous paroissez aussi insensible, que si vous assistiez au supplice d'un autre ; quoy-que vôtre corps soit comme accablé, vôtre esprit conserve toujours sa fermeté ordinaire ; vous laissez à la postérité des marques d'une générosité invincible ; sans parler, car vôtre langue ne pouvoit plus faire ses fonctions, vous donnez des leçons d'une invincible constance.

La fureur de vos ennemis n'en demeura pas-là, ils vous condamnerent à l'exil, quoy-que tous les pays vous fussent égaux; ils vous mirent en état d'instruire tout l'Univers, & de porter tous les hommes à la piété. Oâsis cette affreuse solitude, mais qui est maintenant un séjour souhaitable, depuis que vous l'avez sanctifiée, fut marquée pour le lieu de vôtre bannissement. Puisque nous jouïssons des avantages de vôtre retour, faites-nous part aussi de ceux que vous avez procurez aux autres pendant vôtre absence. Montrez-vous en public; à combien de gens avez-vous enseigné les maximes de la véritable Philosophie? combien en avez-vous retiré de leurs erreurs & de l'impiété, combien en avez-vous amené au parti de la vertu? il me semble voir cette école & cette multitude infinie de peuple dont vous étiez environné. Trouviez-vous quelque soulagement dans vos douleurs? Etiez-vous toujours un exact observateur de la pauvreté? Aviez-vous des compagnons de vos combats? souffriez-vous avec courage cette privation? n'aviez-vous point quelque regret de vous voir éloigné de ces saintes filles, qui faisoient comme vous profession de chasteté, de courage & de constance? ne souffriez-vous pas généreusement une séparation si douloureuse? l'abandon où se trouvoit vôtre mere déjà usée d'années, ne vous faisoit-il point de peine? ou ne vous consoliez-vous pas dans le souvenir de sa piété, qui pouvoit luy tenir lieu de toutes choses?

Puisque nous avons le bon-heur de vous revoir comme il étoit juste, & que Dieu qui exalte ceux qui le glorifient, qui redouble le zele de ceux qui le servent avec ferveur, qui a de la complaisance pour ceux qui le craignent, qui ressuscite les morts, & qui après quatre ans d'absence vous a rappelé

**608 SERMON XXIII. DE S. GREGOIRE ;**  
contre toute espérance , comme il ressuscita autre-  
fois Lazare mort depuis quatre jours : qui selon la  
vision du Prophete Ezéchiël , unit les os aux os ,  
& les jointures aux jointures , & qui a rempli nos  
desirs & les vôtres en nous rapprochant ; puisque  
nous sommes au comble de nos souhaits , continuez  
à parler toujours avec la même liberté , & persé-  
vérez dans les mêmes occupations ; ne vous laissez  
point abattre par vos malheurs , de crainte qu'on  
ne vous accuse de soutenir le caractère de Philo-  
sophe , & de trahir la Philosophie. Confondez la  
superstition des Gentils , & l'impiété de ceux qui  
adorent plusieurs Divinitez ; bannissez les anciens  
Dieux & les nouveaux , abolissez ces fables impures  
& ces sacrifices abominables , toutes ces fictions  
pompeuses & ces prodiges si honteux. Si ce sont  
les bornes que les Payens donnent à la Divinité ,  
que je les trouve malheureux ! si c'est ainsi qu'ils  
la distinguent , quelle fureur diabolique ! si ce sont  
les marques & le caractère qu'ils en donnent  
quelle folie , quelle bêtise ! qu'ils nous expliquent  
le mystere de ces turpitudes ; les expressions d'une  
chose honnête ne doivent renfermer rien d'infâme  
& d'immodeste. S'ils veulent dire par ces énigmes  
quelque chose de plus mystérieux , que ne le prou-  
vent-ils , que ne nous montrent-ils dans quels livres  
ils ont puisé cette Théologie ?

Opposez-vous aussi à la fureur des Hérésies nais-  
santes , faites-le avec d'autant plus de générosité  
que vous êtes déjà aguerri par les tourmens que  
vous avez soufferts. Un Philosophe devient plus gé-  
néreux par les peines & par la patience , il s'en-  
durcit aux périls comme le fer chaud s'endurcit ,  
lorsqu'on le trempe dans l'eau froide. Donnez-  
nous des regles de la doctrine orthodoxe ; appre-

nez-nous à connoître Dieu le Pere , qui n'est point engendré , son Fils unique qui est engendré , & qui est Dieu comme luy ; le S. Esprit qui procede du Pere & du Fils , & qui est Dieu , quoy-que les impies attaquent sa Divinité. Empêchez qu'on ne donne un principe au Pere , puisqu'il n'y a rien avant ce qui est essentiellement premier , & qu'il ne peut tirer d'ailleurs son origine : ne disons point que le Fils & le S. Esprit sont sans principe , & n'otons point au Pere un avantage qui luy est propre. Le Fils & le S. Esprit ont un principe , & n'en ont point en quelque maniere , ce qui paroît paradoxe ; ils ont un principe par rapport à la cause , puisqu'ils viennent de Dieu , comme la lumiere vient du Soleil , quoy-qu'ils luy soient coéternels ; mais par rapport au tems , ils ne reconnoissent point de principe , parce qu'ils ne dépendent point du tems : ce qui est inconstant ne peut convenir à ce qui est durable , ce qui n'a pas toujours été n'est pas plus ancien que ce qui est éternel.

N'établissons point trois principes , de peur que nous ne tombions dans l'erreur des Gentils , qui reconnoissent plusieurs Dieux ; ne nous contentons pas aussi d'adorer à la maniere des Juifs un Dieu borné , foible & envieux ; ne faisons point rentrer pour ainsi dire la Divinité dans elle-même , comme font ceux qui disent que le Fils est produit du Pere , & qu'il retourne dans le Pere ; ne détruisons pas les Personnes divines , & ne les privons pas de l'honneur de la Divinité , à l'exemple des sages de ce siècle , comme si elle craignoit qu'elles ne se révoltassent contre elle , ou comme si elle n'avoit aucun pouvoir sur les choses créées. Ne disons point que le Fils n'est pas engendré , puisque le Pere seul a ce privilege ; ni que le S. Esprit est



confondu avec le Fils , qui est unique , l'un & l'autre sont distinguez par leurs notions personnelles , la filiation & la procession. Le Pere est plus veritablement Pere , que ne le sont parmi les hommes ceux à qui l'on donne ce nom , parce qu'il l'est d'une maniere qui luy est propre & singuliere , & qui ne convient nullement aux corps ; il l'est par luy-même sans aucun autre secours ; il l'est d'un Fils unique , qui n'est point avant que son Pere fût Pere ; il a communiqué à son Fils tout ce qu'il a , ce qui ne se peut dire des peres ordinaires ; il le luy a communiqué dès le commencement , parce qu'il n'a point commenté dans le tems à être Pere.

Le Fils est véritablement Fils sans être Pere , il est unique , & d'une maniere toute singuliere ; il est de toute éternité , il n'a pas commencé dans le tems à être Fils , sa Divinité ne luy est point venue par succession ; le Pere ne cessera jamais d'être Pere , le Fils ne cessera jamais d'être Fils. Le S. Esprit est veritablement Saint d'une maniere qui ne convient qu'à luy seul ; ce n'est point une sainteté empruntée , ni ajoutée ; il est la sainteté essentielle , incapable d'augmentation , ou de diminution , qui n'a ni commencement , ni fin.

Le Pere , le Fils & le S. Esprit ont de commun entr'eux , qu'ils n'ont point été créés , & qu'ils sont la Divinité même ; le Fils & le S. Esprit viennent du Pere , qui n'est point engendré , & cette propriété luy est personnelle ; le Fils est engendré , le S. Esprit procede. Si vous voulez pénétrer dans la profondeur de ce mystere , quel avantage , laisserez-vous aux personnes divines , qui seules peuvent se connoître parfaitement , comme l'Ecriture le témoigne. Ne vous mettez en peine que de nous instruire , que l'unité se trouve avec la Trinité ,

&c

& qu'il faut adorer la Trinité avec l'Unité, cette division & union sont admirables. Ne craignez point qu'il y ait rien de passible, quoy-que vous admettiez la generation, d'autant que Dieu est incapable de passion, quoy-qu'il engendre, parce que cette generation est toute divine, & n'a rien d'humain. Ne croyez pas qu'elle se fasse dans le tems, & que le Fils ait été créé, car il ne seroit pas Dieu: ne le privez pas de sa Divinité, en faisant un esclave de celuy qui est effectivement Dieu comme le Pere, & qui nous a retirez de l'esclavage pour nous remettre en liberté.

Je ne doute point que vous ne raisonniez tres-sagement sur des matieres si difficiles; vos blessures m'en répondent, & ce ceps qui a tant souffert pour la deffense de la verité; nous nous joindrons à vous, & nous ferons tous nos efforts. Ce peuple vous secondera par ses prieres: ce troupeau vous accompagnera; tout petit qu'il est par le nombre, il me paroît grand, à cause de sa pieté, & je le préférerois sans doute à un plus nombreux. Avec l'assistance du S. Esprit, vous passerez au travers du feu, sans vous incommoder: vous adoucirez la rage des bêtes féroces; vous rendrez les grands humains & commodes. Retournez à nous plein de richesses, orné d'une seconde couronne; venez chanter avec nous un chant de victoire à la gloire de Nôtre-Seigneur **JESUS CHRIST, Amen.**



## SERMON XXIV.

*En l'honneur de ceux qui vinrent d'Egypte.*

**J**E rendrai à ceux qui sont venus d'Egypte tous les honneurs que je dois, puisque leur zele a étouffé tous les sentimens de jalousie, & qu'ils ont fait paroître tant de franchise & tant d'empressement : ils ont abandonné cette Egypte, qu'un fleuve rend si fertile en l'arrofant, & que JESUS-CHRIST enrichit maintenant, après s'y être réfugié autrefois. JESUS-CHRIST est la véritable nourriture de ceux qui ont faim : les histoires ne font point mention d'une viande si sublime ; c'est ce pain qui est descendu du Ciel, qui donne au monde une vie qui ne finira jamais, qui n'est plus sujette à la mort. Il me semble entendre le Pere Eternel qui dit, j'ay appelé mon Fils de l'Egypte. Vous êtes la source de la saine doctrine : c'est vous qui en avez fait part au reste des fideles. Vous fournissez aux peuples & aux villes entieres de quoy subsister, autant que vos largesses se peuvent étendre ; mais tout l'Univers se sent de vos instructions, qui sont comme une nourriture spirituelle. Vous n'appliquez pas seulement vos soins à appaiser la faim & la soif, dont les suites ne sont pas fort dangereuses, & il est aisé de remédier à de telles incommoditez : vous ne négligez rien pour contenter les desirs qu'on a d'entendre la parole divine ; c'est un grand malheur que d'en être privé, & nous sommes dans un tems où l'on a bien de la peine à remédier à ce malheur, parce que l'iniquité a prévalu, & que l'on ne trouve gueres de

gens qui agissent de bonne foy en cette matiere.

Joseph ce fidelle dispensateur prévint la famine qui devoit désoler l'Egypte, & n'oublia rien pour empêcher les malheurs que ce fleau devoit causer. Athanase dont le nom donne l'idée de l'immortalité; ce successeur de la doctrine & du trône de Pierre, a porté des coups mortels à l'herésie qui palpitoit encore, comme la queue d'un serpent qu'on a coupée. L'un est mort dans une heureuse vieillesse, après avoir livré & soutenu de grands combats: il nous regarde maintenant du haut du Ciel: il nous tend une main secourable dans les traverses que nous souffrons pour la défense de la vertu. L'autre est sur le point d'aller recevoir dans le Ciel la recompense de ses travaux; mais Dieu le laisse encore au monde, pour défendre jusqu'à l'extrémité la doctrine orthodoxe, & pour acquérir de plus grands mérites.

Vous êtes les élèves de ces défenseurs de la vérité; le tems, les puissances, l'envie, la crainte, les accusateurs, les calomnieurs, les guerres ouvertes, les embûches, les faux freres, les étrangers, l'or, c'est à dire ce tyran caché, qui confond maintenant toutes choses comme au jeu des dez; les caresses, les menaces, les exils longs & frequens; enfin tous les malheurs imaginables n'ont pu corrompre leur vertu, & alterer les bons sentimens qu'ils avoient touchant la Divinité. Les perils où ils se trouvoient, redoubloient leurs forces, & le zele ardent qu'ils avoient pour la pieté. C'est l'avantage qu'il y a à souffrir pour JESUS-CHRIST: les souffrances mettent le comble à l'amour qu'on luy porte; c'est ce qui anime les grands courages à de nouveaux combats.

Tels sont les prodiges que l'on raconte mainte-

nant de l'Egypte , qui donnoit autrefois tant de loüanges aux Bours de Mandese , à Apis de Memphis , qui n'étoit qu'un veau bien gras : cette même Egypte qui avoit tant de respect pour les cérémonies d'Isis , pour Osiris qui fut déchiré & mis en pièces , pour le vénérable Sérapis , pour des idoles de bois que le tems , les fables & la folie des hommes ont fait adorer , comme une matiere céleste & inconnüe ; & ce qui est encore plus honteux & plus infâme , elle a adoré divers reptiles sous toutes sortes de figures : mais elle s'est enfin défaire de ces superstitions. JESUS-CHRIST a triomphé de ces monstres : ses Apôtres & leurs successeurs qui ont paru en divers tems , les Peres dont je viens de parler , ont rendu l'Egypte plus recommandable , & ont plus contribué à sa gloire , que les histoires anciennes & modernes n'ont pu contribuer à la gloire de ceux dont elles parlent avec de plus grands éloges.

Voila ce qui fait que je vous embrasse , & que je vous honnore , Peuple que je mets au dessus de tous les peuples du monde , par vôtre vertu , par l'amour que vous avez pour JESUS-CHRIST , & pour la pieté : Peuple digne de ceux qui vous gouvernent ; je ne puis rien dire de plus grand , ou qui soit plus à vôtre avantage : je n'ay point de termes capables de bien exprimer mes pensées : mon peuple , car c'est ainsi que j'appelle ceux qui sont dans les mêmes sentimens que moy , qui ont été instruits par les mêmes Peres & les mêmes maîtres , & qui adorent la même Trinité : vous êtes mon peuple , quoy-que les envieux en jugent peut-être tout autrement ; mais pour redoubler leur jalousie , je vous tends la main devant cette foule de témoins visibles & invisibles , en signe

de paix & d'union : cette nouvelle marque d'amitié fera tomber les anciennes calomnies. Vous êtes mon peuple , quoy-que je sois si peu de chose , & que vous soyiez si recommandables. Voila ce qu'opere la grace du S. Esprit ; elle met l'égalité entre ceux qui ont les mêmes sentimens. Vous êtes mon peuple ; quelque éloignez de moy que vous soyiez , les liens de la grace nous unissent ; cette union est bien différente de celle de choses matérielles , qui ne sont unies que localement , mais les ames le sont spirituellement.

Peuple qui mettiez autrefois toute vôtre gloire à souffrir pour JESUS-CHRIST , si vous écoutez mes conseils , vous vous abstenrez de faire du mal à qui que ce soit ; contentez-vous d'être en état de vous vanger ; croyez que la patience, l'indulgence, la douceur est le culte le plus agréable que vous puissiez rendre à JESUS-CHRIST. Peuple , que Dieu est prêt à combler de ses bien-faits , comme il est prêt à punir vos adversaires. Peuple , que Dieu s'est choisi entre toutes les Nations de la terre , qu'il a gravé sur ses mains , & à qui il a dit , vous êtes ma volonté. Peuple ( ne vous étonnez point , si je vous apostrophe si souvent dans ce discours , ces repetitions me font un véritable plaisir , pareil à celuy que causent les spectacles ou les harangues exquises ) quel étoit l'éclat de cette pompeuse fête que vous avez donnée depuis peu sur le rivage : les yeux pouvoient-ils voir quelque chose de plus agréable que la mer couverte d'arbres , qui tenoient lieu d'un nuage fait à la main , que la beauté & la vitesse des Navires si richement ornez , poussez en poupe par un vent frais & doux , qui conduisoit à la ville ces villes flottantes ?

Cependant cette pompe qui nous frappe main-

614 SERMON XXIV. DE S. GREGOIRE ;  
tenant les yeux me paroît encore plus belle & plus  
magnifique. Vous ne vous êtes point mêlez dans  
la foule : vous n'avez point cru que le plus grand  
nombre fit le bon parti : vous avez mieux aimé  
être au rang du peuple que Dieu a choisi , que  
parmi une multitude mal disciplinée. Après avoir  
rendu à César ce qui appartient à César , & à  
Dieu ce qui appartient à Dieu ; c'est à dire après  
avoir payé le tribut au Prince , & honoré Dieu ,  
comme vous le devez ; après avoir fourni au peuple  
des alimens nécessaires , vous êtes venus nous  
trouver pour en recevoir de nous d'une autre es-  
pece , & qui ne cedent point aux vôtres. Venez ,  
mangez mon pain , beuvez le vin que je vous ay  
préparé : je me fers des paroles du Sage , pour vous  
inviter au festin : je loüe votre ingenuité , & je  
répons à votre empressement par ma promptitude ;  
vous êtes entrez ici comme dans l'un de vos ports ,  
parce que nous avons les mêmes sentimens que  
vous : vous avez respecté cette ressemblance de  
foy qui nous unit , persuadez que nous serions  
impardonnables , si nous donnions cours à des di-  
visions , nous qui faisons profession de la même  
doctrine , & qui adorons la même Trinité , tandis  
que les Ennemis de Dieu qui le deshonnorent par  
toutes sortes d'outrages sont si bien unis pour redou-  
bler leurs forces , en agissant ainsi de concert ,  
semblables à de petites cordes qui deviennent  
fortes , à cause des nœuds qui les rassemblent.

Mais afin que vous soyiez bien convaincus que  
c'est le S. Esprit qui vous a conduits ici , & que  
vous n'êtes point tombez parmi des étrangers , je  
vous dirai quelque chose touchant la Divinité ;  
vous y reconnoîtrez vos maximes , comme les  
soldats reconnoissent leurs compagnons par les ar-

mes & les enseignes qu'ils portent. Je trouve deux grandes différences qui distinguent les hommes, la domination & la servitude : je ne parle point de celles que la tyrannie ou la pauvreté ont introduites : je parle de celles qui sont fondées sur la nature, & s'il est permis de s'exprimer de la sorte, car ce qui est premier est au dessus de la nature : l'une est cause supérieure & exempte de mouvement ; l'autre est fragile & dépendante ; ou pour le dire en moins de mots, l'une est au dessus du tems, l'autre en dépend. Cette première cause c'est Dieu qui comprend un principe, un Créateur & un Sanctificateur ; c'est à dire le Pere, le Fils & le S. Esprit, qui ne sont point tellement divisés l'un de l'autre, que cette division regarde la nature ; & qui ne sont point aussi tellement confondus, que ce ne soit qu'une même personne ( ce seroit participer à la fureur d'Arius & à l'impiété de Sabellius, que d'avoir ces sentimens. ) Ils ne sont point capables d'une division parfaite ; ils ne sont pas aussi entièrement indivisibles.

La servitude est l'appannage de la créature, quoique parmi les créatures on en trouve de plus nobles les unes que les autres, selon qu'elles approchent plus ou moins de Dieu. Ceux qui ont des sentimens orthodoxes touchant la Trinité, doivent s'unir avec nous, pour adorer une seule Divinité en trois Personnes, sans diminuer cette gloire inaccessible par quelques termes qui sentent la bassesse ; car comment pourrions-nous avoir de bas sentimens d'une nature infinie, & tellement au dessus de tout ce qu'on en peut imaginer, qu'il n'y a point d'expressions qui en puissent donner une juste idée ? Ceux qui se sont déclarez contre Dieu, & qui divisent son essence en des natures dissemblables, doivent ap-



**216 SERMON XXIV. DE S. GREGOIRE,**  
 prétendre d'avoir le sort des infidèles , & d'être punis en ce monde-ci & dans l'autre , d'avoir divulgué des dogmes si pernicieux. Ils se sont d'abord attaqués au Père : les premiers novateurs l'ont divisé en bon & en créateur. Je vous parlerai en peu de mots du Fils & du S. Esprit. Si l'on peut prouver que l'un des deux est sujet au changement : qu'il dépend du tems , du lieu ; que sa puissance est limitée : qu'il n'est pas essentiellement bon : qu'il n'a point de liberté : que son ministère est de chanter les louanges de Dieu : qu'il craint : qu'il ne jouisse de la liberté que par grâce : qu'il est séparé du Père : qu'on nous apporte de bonnes raisons , & nous y donnerons les mains ; nous consentirons que le Fils & le S. Esprit soient dégradés de leur Divinité , & qu'ils soient abaissés au rang des créatures. Mais si le Fils possède tous les attributs qui conviennent au Père , à la réserve qu'il n'est pas principe comme luy : Si le S. Esprit a les mêmes privilèges que le Fils , à la réserve de cette notion personnelle & de toutes les qualités qui luy conviennent entant qu'Homme , d'autant que pour nous sauver , il s'est revêtu de nos infirmités ; cessez enfin d'abuser de certains termes que vous inventez , & dont la durée est si courte ; pourquoy voulez-vous perir , maison d'Israël ?

Je respecte tous les noms qui conviennent au Verbe , qui sont si grands & si sublimes , & qui font trembler les démons : je respecte l'égalité du S. Esprit , & les menaces qu'il fait à ceux qui osent s'attaquer à luy ; c'est être blasphémateur plutôt que Théologien de le priver de sa Divinité. C'est le Seigneur que ce blasphème regarde , mais c'est le S. Esprit qui se vange comme Seigneur. Je ne scaurois souffrir , après avoir veu la lumière , d'être

replongé dans les tenebres, ni qu'on altere la formule du Baptême; ce ne seroit pas pour me régénérer, ce seroit pour me donner la mort qu'on m'auroit plongé dans les eaux du Baptême. Je diray encore quelque chose de plus fort, mais j'espère qu'on excusera ma témérité dans une affaire où il s'agit du salut: ô Trinité, je suis l'image de de Dieu, & quoy-que je rampe à terre, je participe à vôtre gloire; si je suis égal au Fils, comment pourra-t-il me sauver? si le S. Esprit n'est point Dieu, qu'il le devienne avant que de pouvoir me rendre semblable à Dieu.

Mais quelle est l'imposture de la grace, ou plutôt de ceux qui donnent la grace de nous faire croire en Dieu, & de nous rendre athées, de faire profession d'une vérité, & de nous instruire du contraire; ils usent d'artifice, de termes ambigus, d'interrogations captieuses, pour altérer nôtre confession de foy. Je suis bien malheureux si je deviens plus noir, après avoir été lavé & baptisé, si ceux qui n'ont pas encore été purifiés sont plus brillans que moy, si je suis abusé par la mauvaise doctrine de celuy qui me baptise; si je cherche un S. Esprit plus noble que celuy dont il me parle, sans le pouvoir trouver; donnez-moy un autre baptême, & ayez du premier les sentimens que vous devez avoir: pourquoy m'enviez-vous une régénération parfaite? puisque je suis le temple de Dieu, & du S. Esprit, pourquoy voulez-vous que je ne sois que le domicile d'une créature? pourquoy me comblez-vous tout à la fois d'honneur & de confusion, en jugeant si mal de la Divinité, & me frustrant par-là de la grace du Baptême? il faut l'honorer comme il le mérite, ou le rejeter tout-à-fait. Si vous voulez être impie soyez bien sûr de vos sen-

618 SERMON XXIV. DE S. GREGOIRE,  
timens, & ne refusez pas les mêmes honneurs à une  
nature parfaitement égale.

Chantez la gloire de Dieu avec les Séraphins,  
qui attribuent trois saintetez à une seule essence.  
Laissez-vous éclairer avec David qui parle ainsi de  
la lumiere essentielle : *Nous verrons la lumiere dans  
votre divine lumiere* ; c'est à dire le Fils dans le S.  
Esprit ; est-il rien de plus éclatant & tonnez avec  
Jean qui étoit le fils du tonnerre, & n'avez point  
des sentimens bas & terrestres touchant la Divinité.  
*Au commencement étoit le Verbe, & le Verbe étoit avec  
Dieu, & le Verbe étoit Dieu.* Reconnoissez que c'est un  
veritable Dieu, qui a un Pere véritable, & que ce n'est  
point un bon serviteur à qui l'on donne le titre de fils :  
ne vous figurez pas un S. Esprit différent de celui qui  
est Dieu, & qui parloit en Dieu. Lorsque vous li-  
sez ces paroles : *Mon Pere & moy nous ne sommes  
qu'un*, entendez-les de la même Essence ; celles qui  
suivent, *nous viendrons dans luy, & nous ferons  
avec luy notre demeure*, marquent la distinction  
des Personnes sous le nom de Pere, de Fils, & de  
S. Esprit. En lisant les Actes des Apôtres, prenez  
l'Esprit de S. Luc, pourquoy voulez-vous imiter  
Ananie & Saphire, ces nouveaux receleurs d'ar-  
gent, qui voloient ce qui leur appartenoit ; leur  
crime n'étoit pas précisément de retenir une légère  
somme, de cacher une regle d'or, une cotte d'armes,  
une double dragme, comme fit autrefois cet avare  
soldat ; ils en vouloient à la Divinité, en mentant  
au S. Esprit, pour se servir des termes de l'écriture.

Vous ne redoutez pas même la puissance du S.  
Esprit, qui inspire ceux qu'il veut, quand il le veut,  
& comme il le juge à propos ; il descendit sur Cor-  
neille avant son Baptême ; il n'éclaira les autres,  
qu'après qu'ils eurent reçu le Baptême par le

ministere des Apôtres. Comme il descend en maître, & non pas d'une manière servile, & qu'on ne peut-être parfaitement baptisé sans luy, faut-il d'autres preuves de sa Divinité? parlez des choses divines comme l'Apôtre, qui fut ravi jusqu'au troisième Ciel; il fait quelquefois mention de trois Personnes, sans garder toujours le même ordre en les nommant; pour montrer que ce n'est qu'une même nature, quelquefois il ne fait mention que d'une personne, une autrefois de deux, ou des trois ensemble. Il attribue quelquefois au S. Esprit les opérations de Dieu, sans apporter aucune distinction; une autrefois il parle de JESUS-CHRIST comme du S. Esprit; lorsqu'il veut distinguer les Personnes, voici comme il s'explique: *Il n'y a qu'un Dieu Pere de tous, qui est au dessus de tous; qui étend sa providence sur tous, & qui réside en vous tous: Il n'y a qu'un Seigneur JESUS-CHRIST qui a tout fait, & nous avons été faits par luy; mais quand il parle d'un seul Dieu, il dit, tout est de luy, par luy, & dans luy, comme on le prouve par plusieurs endroits de l'Ecriture; qu'il soit glorifié dans les siècles éternels. Amen.* Ephes. 4.

---

## S E R M O N X X V.

*Aux Ariens: Apologie de La conduite de saint Grégoire.*

**O**U sont ceux qui nous reprochent notre pauvreté, & qui se font honneur de leurs richesses? qui définissent l'Eglise par la multitude, & qui méprisent les petites assemblées? ils veulent mesurer la Divinité, & mettre le peuple dans une balance;

620 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE ;  
ils estiment le sable, & méprisent les Etoiles ; ils ramassent des cailloux, & rebutent les pierres précieuses ; ils ne font pas réflexion, qu'il y a plus de grains de sable que d'Etoiles, & plus de cailloux que de diamans, qui sont infiniment plus brillans & plus précieux. Vôte chagrin recommence, vous reprenez les armes, vous outragez la Divinité tout de nouveau : est-ce que la foy change ? cessez de menacer, & donnez-moy le tems de parler, je ne vous diray point d'injures, je vous apporteray de bonnes raisons, je vous feray des reproches plutôt que des menaces, je ne vous blesseray point, mais je vous donnerai des remedes. Direz-vous que c'est vous outrager ? quelle insolence & quel orgueil ! mépriserez-vous celui qui vous est égal en dignité ? ne trouvez point mauvais la liberté avec laquelle je parleray ; le frere plaide contre son propre frere s'il luy fait quelque injustice. Voulez-vous que je me serve des mêmes termes dont Dieu se servoit en parlant aux Juifs rebelles & endurcis ? Mon peuple que vous ay-je fait, en quoy vous ay-je offensé, quel chagrin vous ay-je causé ? je vous adresseray mon discours à vous qui me chargez d'injures.

La diversité de sentimens qui a rompu la concorde qui regnoit entre nous, fait que nous nous traitons avec plus de cruauté que les barbares que Dieu rassemble, pour nous punir des outrages que nous luy avons faits, & qui nous font maintenant une guerre si sanglante. Nous sommes même en cela plus criminels qu'eux, que nous n'attaquons pas des étrangers & des inconnus, ce motif adouciroit le mal, mais nous nous desolons les uns les autres par nos querelles domestiques ; nous nous déchirons mutuellement, quoy que nous

Soions les membres d'un même corps. Quelque indigne que soit ce procédé, ce qui me paroît de plus fâcheux, est que nous nous applaudissons de nos propres pertes : puisque nous accommodons nôtre foy au tems, comparons donc les tems les uns aux autres ; produisez vôtre Roy, je produiray les miens ; vous Achab, moy Jofias ; vantez-vous de vôtre douceur, & j'avoüeray moy ma cruauté : Ou pour parler plus équitablement tous les livres, tous les hommes font mention de vôtre barbarie ; la postérité en sera instruite, si je ne me trompe, & la mémoire ne s'en effacera jamais, ce sera pour vous une taché éternelle ; je feray de mon côté le détail de la conduite que j'ay tenuë à vôtre égard.

Quel peuple ay-je soulevé contre vous, où sont les soldats que j'ay armez, ay-je choisi un chef, transporté de couroux, & plus cruel que ceux qui commandoient, qui ne fut pas même chrétien, & qui faisoit de son impiété un sacrifice aux démons ? ay-je assiégé des gens qui prioient Dieu, & qui pour toute défense levoient leurs mains au Ciel ? ay-je troublé la Psalmodie par le bruit des trompettes ? ay-je confondu un sang précieux avec un sang prophane ? ay-je fait taire des soupirs spirituels par des douleurs desesperantes ? ay-je converti les larmes de la penitence dans des larmes tragiques ? ay-je fait d'une maison de prieres un sépulchre ? ay-je abandonné les vases sacrez à des mains prophanes, à Nabuzardan chef des cuisiniers, à Balthazar qui beuvoit insolemment dans les saintes coupes, & qui fut puni de sa folie comme il le méritoit. Les Autels autrefois si précieux sont maintenant traitez avec tant d'outrages : a-t-on veü de jeunes gens effrontez que nous ayions animez à vous insulter par des chansons & des postures mesléantes ? ou me suis-je servi quelquefois de ces insolens pour troubler & pour outrager les divins Mysteres ?

622 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE,

Illustre Chaire de tant de grands hommes, & de tant de saints Prélats, qui ont été des interpretes si fidelles des divins oracles; qui est ce Prédicateur Payen qui vous a des-honorée, & cette langue profane qui a fait de si cruelles investives contre la Religion des Chrétiens? Vierges chastes, qui ne pouviez souffrir les regards des hommes non pas même de ceux qui ont le plus de pudeur, qui d'entre nous vous a outragées, qui vous a exposées aux yeux des hommes impudiques, comme un spectacle pitoyable? crime qui mérite d'être expié par les flammes de Sodome: je ne parle point des massacres qui sont plus supportables que ces outrages. Avons-nous jamais fait dévorer les corps des Saints par des bêtes féroces? ceux qui deshonoreroient de la sorte la nature humaine, n'apportoient point d'autre prétexte de leur cruauté, si ce n'est qu'on refusoit de souscrire à leurs dogmes impies, pour ne se pas perdre par le commerce qu'on auroit avec eux, & que l'on fuyoit plus que le venin des serpens, qui ne peut offenser que le corps, au lieu que la société des méchans tue l'ame. A qui avons-nous fait un crime d'ensevelir les corps de ceux que les bêtes mêmes avoient respectez? avons nous traînez à l'Amphitéâtre pour les faire dévorer ceux qui avoient fait des actions si méritoires? avons-nous fait déchirer avec des ongles de fer les corps des Prélats vénérables par leur vieillesse, en présence de leurs disciples qui ne pouvoient les soulager que par leurs pleurs. On les a attachez à la croix avec JESUS-CHRIST, ils ont triomphé par leurs tourmens, ils ont arrosé le peuple de leur sang précieux: on leur a arraché la vie, ils ont été ensevelis pour ressusciter & pour être glorifiez avec JESUS-CHRIST, à qui ces victimes innocentes ont acquis un illustre

triomphe. Avons-nous employé l'eau & le feu , pour martyriser des Prêtres, les abandonnant à la merci des flots dans des vaisseaux , après y avoir mis le feu ? mais pour passer sous silence la plus grande partie des maux qu'on nous a fait souffrir , n'a-t-on pas vû les Préfets & les Gouverneurs , dans le tems même qu'ils exécutoient les ordres des Empereurs , leur reprocher leur cruauté , dont ils avoient horreur , quoy-qu'ils fussent les ministres de leurs passions pour s'accommoder au tems ; mais la raison leur inspiroit d'autres sentimens , & les faisoit parler conformément à l'équité des loix , qui condamnoient l'injustice de l'Empereur. Avons-nous imputé de faux crimes à de saints personnages , après avoir coupé des mains pour les produire en jugement , & pour opprimer leur innocence par des fourberies & des calomnies si atroces ? avons-nous regardé leur exil comme une faveur , ou un triomphe ?

On me reproche l'insolence de mes discours ; ay-je aposté des femmes impudiques pour accuser des hommes qui n'avoient presque ni sang , ni chair ? ay-je livré à des scélérats de pauvres bannis qu'on enfermoit dans des cavernes obscures comme des bêtes sauvages , & ce qui étoit encore de plus cruel , on les laissoit mourir de faim & de soif , sans qu'ils eussent la liberté de voir les compagnons de leurs infortunes qui leur jettoient quelques morceaux de pain , au travers des fentes de leur prison. De quels hommes est-ce que je parle ? le monde n'en étoit pas digne. C'est ainsi que vous honorez la foy , & que vous traitez ceux qui la professent ; Vous ignorez la plus grande partie de ces circonstances , il ne faut nullement s'en étonner , le nombre des faits vous accable , & vous y avez pris trop



214 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE ;  
 de plaisir : mais celuy qui souffre a meilleure mé-  
 moire. Qu'est-il besoin que je rapporte des choses  
 si éloignées? quelques-uns ont poussé la cruauté plus  
 loin que le tems n'exigeoit d'eux, semblables à des  
 sangliers qui se jettent de furie au-delà de l'en-  
 ceinte où ils sont enfermez : je vous redemande  
 cette victime que vous immolâtes hier , ce saint  
 vieillard qui fut écrasé sous une grêle de pierres au  
 milieu de la Ville , lorsqu'il retournoit de son exil ;  
 je ne veux pas me vanter , de peur qu'on ne le  
 trouve mauvais , d'avoir sauvé les meurtriers qui  
 étoient en grand danger de leur vie : font-ce-là des  
 actions méritoires , & qui vous attirent de gran-  
 des loüanges ! voila vos forfaits & vos iniquitez ;  
 voyons maintenant les reproches que vous avez à  
 me faire , afin que je renonce à mes vices , ou que  
 que j'en rougisse. Je souhairois de tout mon cœur  
 d'être entierement exempt de blâme , ou du moins si  
 j'ay fait quelque faute , je souhaite fort de m'encor-  
 riger ; c'est le second degré de la prudence. Quo-  
 que je ne m'accuse pas le premier , comme le Sage  
 conseille de faire , cependant je seray bien-aise  
 qu'on me redresse & qu'on m'aide à me corriger.  
 Vous dites que ma ville est fort peu considéra-  
 ble , à peine mérite-t-elle le nom ville ; c'est un  
 lieu aride , désert & désagréable ; si c'est un mal je  
 le souffre , & je n'en suis pas la cause ; si je souf-  
 fre à regret , je suis blâmable ; mais si je le  
 souffre de bonne grace , on m'en doit louer , &  
 me regarder comme un Philosophe. Où est le cri-  
 me ? si ce n'est qu'on veuille mépriser un dauphin  
 parce qu'il n'est pas un animal terrestre , ou un bœuf  
 parce qu'il ne vit pas sous les flots ; ou la lamproye ,  
 parce qu'elle est amphibie. Vous avez , dites-vous ,  
 des murs , des théâtres , un cirq , des palais , de  
 magnifiques

magnifiques portiques, un fleuve qui coule sous terre une colonne fameuse & qui mérite d'être vûe, un bareau fréquenté, une multitude innombrable de peuple, une assemblée nombreuse de personnes de marque; dites encore que la situation de vôtre Ville est admirable, que la terre & la mer disputent à qui l'embellira davantage, & prodiguent leurs biens à cette Ville Impériale. Nôtre petitesse & nôtre obscurité fait donc tout nôtre crime comme vôtre splendeur & vôtre magnificence fait vôtre mérite; si cela est nous ne sommes pas les seuls qui vous offensois; il faudra mettre dans ce rang tous ceux qui sont au dessous de vous. Faudra-t-il nous condamner à la mort, parce que nous n'avons pas bâti une grande ville, que nous ne l'avons pas entourée de murailles, que nous n'avons ni cirqs, ni promenoirs, ni bains, ni marbres, ni peintures, ni des ouvrages travaillez en or, avec tant d'artifice qu'ils approchent de la beauté de la nature? nous n'avons pas eu l'adresse de faire entourer nôtre ville, par la mer en forme de croissant; nous n'avons point tempéré les saisons pour vivre avec plus de sûreté & plus d'agrément, vous l'avez fait vous qui inventez des nouveautez si surprenantes.

Reprochez-nous encore des crimes pareils, vous qui dites, comme si vous étiez le Dieu de la terre, l'or & l'argent m'appartiennent; nous ne nous vantons point de nos richesses, parce que nôtre loy nous défend de nous y attacher; nous ne comptons point nos revenus; une table bien servie, ni tout ce qui peut flater le goût ne nous touche point; nous ne nous servons que de mets simples & mal apprêtez, semblables en quelque maniere aux bêtes qui n'ont ni meubles, ni tout ce qui peut contribuer aux agrémens de la vie. Me reprocherez-vous aussi

626 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE;  
mon habit rude & grossier, & mon extérieur qui est si négligé? les esprits foibles se font honneur d'être propres & ajustez. Ma tête sera-t-elle exemte de vos reproches, ne m'insulterez-vous pas comme les enfans insultoient autrefois au Prophete Elisée? ne me ferez-vous pas un crime de ma rusticité & de mon peu de politesse, de mon langage sauvage & grossier? que direz-vous de ce que je ne fais point le plaisant & l'agréable, pour réjouir les compagnies où je me trouve; de ce que je ne brille point dans le bateau, que je ne m'amuse point à causer avec les passans, que je parle d'une maniere grave & ennuyeuse, que je ne vas point de maison en maison mandier de bons repas par mes flateries; que j'entretiens chez moy mon humeur triste & sombre, que je n'ay de commerce qu'avec moy-même, ni d'autre censeur de mes actions, digne d'être enchaîné à cause de mon inutilité? comment pourrez-vous me pardonner tout cela, & ne m'en pas faire des crimes? il faudroit que vous fussiez bien indulgens, bien commodes, & bien humains.

Pour moy je me persuade, tant je suis simple & Philosophe, que tout le monde est en droit de regarder le Ciel, la Lune, le Soleil, les Astres; de croire qu'ils tournent indifféremment pour tous les hommes, qu'ils peuvent jouir des commoditez qu'apportent le jour & la nuit; que les saisons, les pluies les fruits, l'air, les fleuves qui sont des sources si fécondes de tant de richesses, sont des biens communs; que la terre est nôtre mere & nôtre sépulchre, que nous en avons été tirez, & que nous y retournerons; que nous sommes tous égaux; & pour dire des choses plus importantes, je crois que la Loy, les Prophéties, les mérites de JESUS-CHRIST, nous appartiennent également; que nous

Avons tous été rachetez, sans aucune exception; & comme nous sommes complices du crime d'Adam; & que nous avons tous été séduits par le démon; que nous sommes morts par le péché: ainsi le céleste Adam nous a rétablis; l'ignominie de la Croix nous a rendu l'arbre de vie, que nous avons perdu. Ramatha cette patrie si peu considérable du grand Prophete Samuel m'abusoit encore; il n'avoit point honte d'être né dans une ville si petite, qui n'étoit recommandable que par la naissance d'un homme si rare; mais l'obscurité de sa patrie, n'a point empêché, qu'il ne fût consacré à Dieu, avant même que d'être au monde; qu'il ne rendit des oracles, qu'il ne prédit l'avenir, qu'il n'oignit les Rois & les Prêtres, & qu'il ne gouvernât ceux qui avoient pris naissance dans des villes plus considérables. J'avois aussi entendu dire, que Saül cherchant les ânesses de son pere avoit été choisi pour être Roy; que David avoit été tiré de la bergerie pour être placé sur le Trône d'Israël. Amos ne conduisoit-il pas des chevres, lorsqu'il fut choisi pour être mis au rang des Prophetes?

Comment ay-je oublié Joseph, qui fut esclave, qui eut l'Intendance des bleds d'Egypte, & qui fut le pere de cette nombreuse postérité, que Dieu avoit promise à Abraham? pour dire quelque chose encore de plus considérable, Abraham ne fut-il pas contraint d'abandonner son pais? Moysé fut exposé aux flots, avant que d'être législateur, & chef de ceux qui cherchoient la Terre promise; quels prodiges ne raconte-t-on point de cet homme incomparable? j'étois trompé par le Mont-Carmel, que le Prophete Elie habitoit avant qu'il eût été enlevé dans un chariot de feu, & par l'habit de peaux d'Elisée, plus précieux que les habits de soye &

128 SERMON XXV. DE S. GRÉGOIRE;

d'or; aussi-bien que par le désert de Jean Baptiste; qui n'a point son pareil entre les enfans des hommes, par la nourriture dont il ufoit, son habit, sa ceinture; j'ose dire que Dieu même m'a fait aimer ma rusticité: je seray méprisé avec la crèche & Bethléem; je produiray encore l'exemple des pêcheurs & des pauvres qui ont annoncé l'Evangile; qui valent mieux que tous les riches du monde.

Ne cesserez-vous jamais de vous vanter de vos villes fameuses? n'aurez-vous jamais de la vénération pour une solitude pauvre & méprisable? Je ne vous dis point que l'or naît parmi le sable, & que l'on trouve des diamans parmi les rochers. Les Apôtres n'ont-ils pas été étrangers parmi plusieurs nations, & dans plusieurs villes? ne se sont-ils pas divisez, afin que l'Evangile fût plutôt annoncé par tout le monde, & afin que ceux qui étoient dans les ténèbres & les ombres de la mort; vissent la triple lumière, qui devoit dissiper leur ignorance: *la charge de prêcher l'Evangile aux incirconcis m'a été donnée*, dit S. Paul, *comme à Pierre de le prêcher aux circoncis*. Que la Judée soit le partage de Pierre; qu'est-ce que Paul a de commun avec les Gentils, Luc avec l'Achaïe, André avec l'Epire, Jean avec Ephèse, Thomas avec l'Inde, Marc avec l'Italie, & les autres Apôtres avec les pais qu'ils ont parcourus? ou vous devez me pardonner mon obscurité, ou vous devez faire un reproche pareil aux Apôtres.

Gal. 2. 7.

Les grands hommes n'ont qu'une même patrie; c'est la céleste Jérusalem; c'est-là que nous serons tous rassemblez; nous n'avons tous qu'une même naissance, tres-méprisable par rapport au corps, ce n'est que de la poussiere; tres-noble par rapport à l'ame, que nous devons avoir grand soin de con-

Sever dans la pureté, puisqu'il faudra rendre compte de la ressemblance qu'elle a avec Dieu. La véritable noblesse consiste dans la régularité & la sainteté de la vie, qui conserve cette similitude avec nôtre modèle ; ceux qui l'ont altérée par le vice, pour se revêtir de la forme du serpent, se sont dégradés de leur noblesse. Ces différences de qualité & d'origine, ne sont que des jeux & des amusemens de cette vie fragile & périssable. Nôtre patrie est le país que nous occupons, soit que nous y soions maîtres, ou esclaves ; nous y sommes toujours étrangers & pèlerins, quelque flatueuses que soient les expressions dont nous nous servons pour nous éblouir. C'est maintenant être noble que d'avoir de grandes richesses & une grande puissance, qui inspire beaucoup de vanité ; mais une marque de roture, c'est d'être sorti de parens ; que leur vertu, ou leurs malheurs ont rendu pauvres ; peut-on dire que cette noblesse est ancienne, que nous voyons naître de nos yeux, qui s'éteint de même, que le Prince refuse, ou accorde par ses patentes selon son caprice ? Je ne fais pas beaucoup d'estime de tout cela, je consens que des sépulchres & des fables entretiennent vôtre orgueil. Je tâche autant qu'il m'est possible de me garantir des impostures & des illusions du monde, pour conserver ma noblesse naturelle, ou pour la recouvrer.

C'est par ces motifs & dans cette disposition que moy qui n'ay nul mérite, & qui tire ma naissance d'un país si méprisable, je me viens présenter devant vous, non pas de mon plein gré, comme font maintenant ceux qui briguent les emplois Ecclésiastiques ; je me vois contraint & forcé ; j'obeis à l'esprit & à la crainte qui me possède. Si je dis quelque fausseté, je consens de perdre ma peine.

R. r. iij.

630 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE,  
 de ne détromper personne, & que ceux qui me  
 reprochent mon ignorance & mon peu d'habileté  
 viennent à bout de leurs desseins. Depuis que je  
 suis venu ici avec un pouvoir qui n'est pas tout-à-  
 fait à mépriser; ay-je imité ceux dont l'avarice est  
 insatiable, ay-je abusé du malheur des tems, quoy-  
 que tant de gens m'en eussent montré l'exemple,  
 & quoy-qu'il ne soit pas difficile d'être méchant,  
 quand même on n'en auroit point d'exemples de-  
 vant les yeux? Ay-je disputé avec vous, pour vous  
 dépouiller de vos Eglises, ou de vôtre argent,  
 quoy-que nous en eussions des besoins extrêmes,  
 & que vous fussiez dans l'abondance? avons-nous  
 méprisé avec une opiniâtreté invincible les Edits  
 de l'Empereur? avons-nous engagé par nos flateries  
 les Gouverneurs à vous détruire? leur avons-nous  
 indiqué les plus mutins d'entre vous? qu'avez-vous  
 à me reprocher à moy personnellement? ne disois-  
 je pas avec Estienne, *Seigneur ne leur imputez point  
 ce peché*: Je le dis encore, nous donnons des bé-  
 nédictiones à ceux qui nous maudissent, nous souf-  
 frons patiemment les persécutions qu'on nous fait;  
 nous traitons avec douceur ceux qui nous outragent.  
 Si c'est un crime de me servir de mon autorité,  
 je vous prie de me le pardonner; car j'ay souffert  
 patiemment les violences qu'on m'a faites: je vous  
 ay même l'obligation de m'avoir reproché comme  
 une folie ma patience & ma douceur; mes senti-  
 mens sont sur cela bien plus relevez que les vô-  
 tres: les outrages qu'on m'a faits peuvent-ils être  
 comparez aux crachats dont on a couvert JESUS-  
 CHRIST, & aux soufflets qu'on luy a donnez?  
 c'est pour sa gloire que nous souffrons. Je préfere  
 à tout ce qu'il y a de plus précieux dans le monde  
 la Couronne d'épines, qui m'apprend à mener une

EVE'QUE DE NAZIANZE. 63.

Vie austere pour être couronné; le roseau qu'on luy a mis dans les mains, qui a détruit l'Empire du démon; le fiel dont on a l'a abreuvé, qui a adouci toutes nos amertumes; sa douceur & sa tranquillité dans les tourmens: si on le trahit par un baiser, il fait quelques doux reproches, mais il ne bat point ceux qui le trahissent; si on se jette sur luy pour l'entraîner, il fuit ceux qui luy font cette violence, après s'en être plaint modestement. Il se fâche contre ceux qui coupent l'oreille de Malchus, & il la remet; si vous priez qu'on punisse ceux qui l'outragent, il n'y consentira pas; si l'on crucifie un voleur avec luy, sa bonté luy ouvrira les portes du Paradis. Toutes les actions & toutes les souffrances de JESUS-CHRIST se ressentent de sa douceur; s'il a souffert pour nous sauver, des supplices si cruels, ne pardonnerons-nous pas de légères offenses à nos égaux?

Voilà les réflexions que je faisois & que je fais encore, voyez combien elles sont raisonnables; je me suis même souvent entretenu sur ces matieres avec vous. Ils ont des maisons, mais nous avons un hôte; ils ont des Temples; mais nous possédons Dieu; nous sommes même les Temples vivans de Dieu, des victimes vivantes, des holocaustes raisonnables, des sacrifices parfaits, des Dieux par la grace de la Trinité que nous adorons. Ils sont à la tête d'un grand peuple, les Anges sont de nôtre côté; ils sont téméraires & entreprenans, nous sommes fidelles; ils menacent, & nous prions; ils frappent, nous souffrons; ils ont de l'or & de l'argent, nôtre doctrine est pure & orthodoxe. Ils bâtitent des maisons à double & à triple étage, embellies de fenêtrés; ce sont des logemens commodes, mais ils ne valent pas le Ciel où nous aspi-



632 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE;  
rons. Mon troupeau est petit, il est vray; mais il ne tombe point dans les précipices; si ma bergerie n'est pas fort vaste, au moins les loups n'y ont point d'entrée, elle est inaccessible aux étrangers & aux voleurs; je ne doute point qu'elle ne soit plus grande quelque jour; plusieurs de ceux qui sont maintenant parmi les loups deviendront brebis, ou peut-être Pasteurs; c'est la promesse que ce bon Pasteur m'a faite, c'est luy qui m'engage à me sacrifier pour mes brebis.

Un petit troupeau ne me tient point dans des allarmes perpétuelles, parce que je découvre aisément toutes choses; je connois mes brebis, & elles me connoissent; elles entendent ma voix, je leur fais part de ce que j'ay appris des saintes Ecritures & des saints Peres; ma doctrine n'a jamais varié, & je continuëray toujours à les instruire de la même maniere; je mourray avec les sentimens dans lesquels je suis né. Je les appelle par leur nom, car elles en ont, comme les Etoiles dont on sçait le nombre, & que l'on distingue par leurs noms particuliers; elles me suivent, parce que je les conduis à des fontaines salutaires. Elles suivent aussi un autre Pasteur qui me ressemble, & vous avez pû remarquer avec quel plaisir elles ont entendu sa voix; mais elles ne suivront point un Pasteur étranger, elles fuiront, elles les distinguent à la voix.

Elles n'admettront point la division de Valentin, qui reconnoît deux Créateurs, l'un bon, l'autre mauvais; elles ne croiront point ses siècles fabuleux, dont quinze étoient mâles & quinze femelles; absurditez dignes d'un éternel oubli. Elles auront horreur du Dieu que Marcion compose de nombres & d'élémens; elles détesteront le mauvais

Esprit & efféminé de Montan, la matiere ténébreuse de Manés, l'arrogance de Novatus. & la pureté apparente, la confusion que Sabellius a introduite dans la Trinité, en réduisant les trois personnes à une seule, & n'admettant pas une seule essence en trois personnes; la diversité des natures qu'Arius & les Ariens ont imaginée est une espece de Judaïsme, qui n'attribuë la divinité qu'au Pere; le terrestre JESUS-CHRIST de Photin, qui disoit que le Messie étoit purement homme, & qu'il tiroit toute son origine de Marie.

Les véritables fidelles dont je parle, adoreront le Pere, le Fils & le S. Esprit, une divinité parfaite en trois personnes parfaites, qui subsistent séparément, distinguées par le nombre, quoy-que ce soit la même divinité. Il faut qu'on me permette de m'exprimer de la sorte, ceux qui voudront user d'autres termes qu'ils le fassent; le Pere ne peut être séparé de son Fils, ni le Fils du S. Esprit; ils seroient exposez à cet inconvénient, s'ils étoient créez, ou s'ils n'étoient pas éternels: car ce qui est créé ne peut être Dieu. Il n'y a qu'un Seigneur; une foy & un baptême; peut-on être spirituel sans l'esprit; ceux qui n'honorent pas le S. Esprit, participeront-ils à ses dons? est-ce l'honorer que de baptiser au nom d'une créature? vous ne sçauriez le persuader: je croiray toujours que le Pere n'a point de principe, que le Verbe est son Fils unique, & que le S. Esprit n'est pas une créature. Je sçay ce que je dois professer, ce que je dois nier, & le parti que j'ay pris. Je ne seray point infidelle, puisque je parle comme un fidelle; je n'auray point de commerce avec le mensonge, puisque je fais profession de la vérité; je ne retourneray pas plus imparfait, puisque je ne suis venu que pour acquérir

634 SERMON XXV. DE S. GREGOIRE.  
une plus haute perfection. Je n'ay été baptisé que  
pour vivre, je ne me laisseray pas mourir dans les  
eaux comme un fœtus qui s'éteint dans les dou-  
leurs de l'enfantement.

Pourquoy voulez-vous que je sois heureux &  
malheureux tout ensemble ? que je tombe dans les  
tenebres, après avoir vû la lumiere ; que je sois re-  
ligieux & athée, que je perde comme dans un nau-  
frage l'espérance de la résurrection ? Souvenez-  
vous de la formule de vôtre baptême. Vous avez  
été baptisez au nom du Pere ? ce n'est pas assez, ce-  
la sent encore le Judaïsme. Au nom du Fils ? fort  
bien, il n'y a plus de Judaïsme à craindre, mais  
cela ne suffit pas. Au nom du S. Esprit ? ce baptême  
est parfait. Mais ne peut-on pas trouver un nom  
qui convienne aux trois personnes ? oui ; c'est le  
nom de Dieu. Croyez donc en ce nom, vous au-  
rez toutes sortes de prospéritez, vous régnerez &  
vous parviendrez à la félicité de l'autre vie, qui  
consiste dans une connoissance plus distincte & plus  
parfaite ; Dieu nous fasse la grace d'y arriver, par  
les mérites de nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, à  
qui la gloire & l'empire appartiennent, & au Pere  
qui n'a point de principe, & au S. Esprit, qui vivifie  
maintenant & dans les siècles éternels. *Amen.*

*Fin du premier Tome.*



*cupiam in illis suis recognoscendis, quibus  
corpora publica fidelium amplexatione ex-  
ponenda erunt. utrobique vero ex amplexibus  
et honoribus honore adeo decorabit, ut è chrismo  
illorum*

**SERMON IV.** Déclamation contre Julien  
l'Apostat. 157.

*maximo  
stabilisat  
et illud:  
vob.*

**SERMON V.** Apologie de la fuite de S. Gré-  
goire après son retour, à son père & à Basile, 193.

*il faut  
du temps*

**SERMON VI.** A Grégoire Evêque de  
Nyffe, frère de Basile le Grand, 197.

*qu'à accou-  
tumer et  
approuver:  
sur les  
gens et  
certains  
idées q'  
so. oppo-  
sées etc.  
qu'épique.*

**SERMON VII.** Apologie à son père Gré-  
goire, en présence de S. Basile, 204.

*monot  
gramme.*

**SERMON VIII.** A son père, lorsqu'il lui  
donna le soin de l'Eglise de Nazianze, 209.

*2. endroits  
à corriger  
de la lettre  
de saint  
Séverin*

**SERMON IX.** A Julien Collecteur des Tail-  
les, 215.

*theolog. de  
vome. le red:  
in fecundis hujusmodi  
suis hinc fecit (judicia obsecrans), Exiit  
aut palmas, vel chiviti manquam  
Assim cum litteris quocis A et B, hanc*

**SERMON X.** Oraison funebre à la louange  
de Césaire, frère de Grégoire de Nazianze, 231.

**SERMON XI.** Oraison funebre à la louange  
de sa sœur Gorgonie, 255.

**SERMON XII.** Sur la paix après la ré-  
conciliation des Moines, 275.

**SERMON XIII.** Sur la Paix, 296.

**SERMON XIV.** Sur la Paix, 308.

**SERMON XV.** Sur une grêle qui avoit fait  
de grands ravages, 318.

**SERMON XVI.** De l'amour des pau-  
vres. le red: in fecundis hujusmodi  
suis hinc fecit (judicia obsecrans), Exiit  
aut palmas, vel chiviti manquam  
Assim cum litteris quocis A et B, hanc

partois et agno. figurant a, histoire  
 rofevis aut nou (Contam.) alraue id  
 genus Indica tumulis eor' insculpta  
 tres; ce prelat assuro q' ce ne s'o. p. la

SERMON XVI. Aux Citoyens de Na-  
 rianze, épouvantés à cause de la colere de leur Gon-  
 verneur, 388

les maug  
 do. oy de  
 Sest po  
 d'Inquev

SERMON XVIII. Panegyrique de S. Cy-  
 prien Martyr, 398

les maubi  
 yof des  
 aukis

SERMON XIX. Oraison funebre du pere  
 de S. Grégoire en presence de saint Basile, 416

chvations  
 entevor  
 d. les

SERMON XX. Discours funebre à la louan-  
 ge de S. Basile le Grand, Archevêque de Césarée en  
 Cappadoce, 460

Eato comb.  
 il auvie

SERMON XXI. Panegyrique du grand  
 Athanase Archevêque d'Alexandrie, 543

quoy met  
 to. Indiffe

SERMON XXII. Panegyrique des Ma-  
 thabées, 574

st. d'to les  
 chens es

SERMON XXIII. Panegyrique du Philo-  
 sophe Héron après son exil, 590

maug; es  
 q'les no

SERMON XXIV. En l'honneur de ceux  
 qui vinrent d'Egypte, 610

qu'vouu  
 q't. q'les

SERMON XXV. Aux Ariens, Apologie  
 de la conduite de saint Grégoire, 619

corps, c'us les Tombeaux desq'oy trouu  
 ces Fin de la Table du premier Tom  
 des corps d. esclavos. aussi les Cauar  
 teurs ont-ils ordro d'y passy outro, a  
 mod. q'le no vouu' la palme s'edro  
 la phidole de sang. c'est a ce seul sign  
 quoy reconnoist les esclav: et quoy les  
 distingue d. aues corps entevorant

*indroit; c'est un. fabretto le d.  
 enjuffim? d. soy - explicatio. Jus cr.  
 nuy antiquau' greg. 555. centissimo eff.  
 gwo chris?*

APPROBATION.

*lanquino  
 argumenta  
 quo quac  
 quos, mo  
 et undco  
 usus sum  
 dum fa:  
 cras uay  
 reliquas  
 ex machoni  
 et custodire  
 quafus.  
 le 2.*

C'EST faire honneur aux belles Lettres, que de les employer à la défense ou à l'ornement de la Religion; mais c'est rendre justice à la Religion, que de luy assujettir toutes les connoissances qu'on acquiert dans le siecle. Israël peut & doit même quelquefois s'enrichir des dépouilles de l'Egypte; mais Israël se rendroit coupable, s'il préferoit les richesses de l'Egypte aux biens plus solides que le Seigneur luy communique dans sa misericorde. Lors que la Religion, plutôt par complaisance que par nécessité, veut bien se servir des sciences humaines, elle les sanctifie, & les élève à un degré d'excellence, qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes; mais lors que la Religion n'est que comme le prétexte de l'éloquence, qui fait entrer Dieu dans ses discours, pour satisfaire à la bienfaisance & à l'honnêteté publique, ou parce qu'elle n'a pas d'autres suites, sur lesquels elle puisse s'exercer aux plaisirs; c'est pour ainsi dire, dépouiller le Seigneur, & faire servir la gloire au triomphe des Idoles: le Philosophe, l'Orateur doit céder au Chrétien qui fait profession de borner ou de rapporter toutes ses connoissances à JESUS-CHRIST attaché à la Croix: les belles Lettres n'ont point d'autre principe que Dieu, elles ne doivent point avoir d'autre objet. Saint Gregoire de Nazianze avoit pris tant de soin pour cultiver un esprit naturellement sublime & éloquent, & ses soins avoient été si heureux, que la Grece qui s'est toujours vantée de donner la naissance aux plus célèbres Orateurs, n'en a peut-être jamais eu, qui dans ses discours, ait observé avec plus d'exactitude toutes les règles que prescrit l'art qui apprend à parler pour convaincre; non pas qu'il y soit honnêtement assujetti comme un esclave, qui n'ose s'affranchir de la servitude qui l'accable; mais parce qu'il s'y soumet roblement comme un homme libre, qui aime les Loix que la raison particulière & l'autorité publique luy prescrivent. Les choses semblent he luy pas couter davantage que les paroles; l'abondance de ses expressions ne fait que suivre celle de ses pensées; il s'élève sans devenir obscur, il s'abaisse sans bassesse, maître de ses idées & de ses termes, il règle son style par la qualité des sujets qu'il traite, & se proportionne à la portée de ses Auditeurs; élevé dans ses sentimens, noble dans ses expressions, solide dans ses raisonnemens, judicieux dans ses réflexions, juste dans ses comparaisons, varié dans ses figures, il met tout en usage pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée, & semble ne laisser de liberté à ceux qui l'écoutent, qu'autant qu'ils en ont besoin pour faire avec mérite

*indroit &  
 corriges, d  
 corrigens  
 i. i. q. b. an.  
 choni est  
 d. le nomb.  
 ix. q. h. n. d.  
 q. la lettre  
 d. q. reg. III.  
 à otganus*

*avch. d. d. mayner e apocrypho, greg. III. n. q.  
 uicu q. l. d. 100. ans ana. ob. uoila tout  
 ceq' ce quelat. s. unud d. veyond' d. uo.  
 d. Nestay. C. d. quelle d. ob. us. q. p. v. d. d. ay  
 ?) il ausiè quoy*





ny les crivo aussi Infatigable q' l'...  
 les aut. q' e'crivent en ce f. de l'...  
 meyrann' q' fo. et fo' d'edifant les uns les  
 aut. ; avec de c. t. s. preced. on pouvo. f.  
 autant.

ceste q' q' te  
 uoüdro. q' l.  
 d'uy aut.  
 q' affuüat  
 une chofe.  
 lo q' affuüat  
 de pas chofe  
 v'at best e'  
 meü. meü.  
 foü. si on  
 leü. amü. no  
 boy, car  
 c'est une  
 movalité,  
 si t' amü.  
 l' amü. azimü.  
 le conspü. fo  
 et conspü. fo  
 q' amü. in l' amü.  
 ne dit q' l' du  
 q' amü. azimü. ny du q' amü. leü. ; mais une  
 f' amü. moü. thü. et que in massam format.  
 le q' amü. d' amü. l' amü. e' meü. q' l' foü. foü. foü.  
 et boy ny concludro. q' les q' amü. q' amü. conü.  
 l' ordü. de l' e. et la q' amü. des ayü.  
 Il veüt q' les q' amü. q' fo. cuü. in l' amü. 2.  
 f' amü. in f' amü. in f' amü. in f' amü. in f' amü.  
 in l' amü. ; et fo. cuü. foü. l' amü. q' ceü.  
 le q' amü. ; adü. foü. q' amü. de la q' amü. 112.  
 no f' amü. oü. q' amü. cuü. de. du q' amü. leü. ;

Des les vesnes du m'de et d'ahuy  
 du **Extrait du Privilège du Roy. v'ayü. q' l' amü.**  
 de la l' e. ad theophylauy, et q' l' amü.

**P**AR Lettres Patentes données à Versailles le  
 28. Decembre 1692. Signées, Par le Roy en son  
 Conseil, BOUCHER, & scellées du grand Sceau  
 de cire jaune : Il est permis à nôtre bien amé  
 ANDRÉ PRALARD, Libraire & Imprimeur à  
 Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre &  
 débiter par tous les lieux de l'obéissance de Sa  
 Majesté, un Livre intitulé les *Sermons de saint  
 Gregoire de Nazianze, traduits du Grec, durant le  
 tems de dix années consécutives ; avec deffenses à  
 tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes,  
 de quelque qualité qu'ils soient, de l'imprimer,  
 vendre & débiter, à peine de trois mille livres d'a-  
 mende, comme il est plus au long porté par les-  
 dites Lettres. L' amü. accepté qu' amü.*

Registré sur le Livre de la Communauté le 6.  
 Janvier 1693. neü. d' amü. il est louü.  
 Signé, P. AUBOUYN, Syndic.  
 dans. f. l' amü. ceü. l' amü. et  
 Achevé d'imprimer pour la premiere fois le  
 auü. 5. Février 1693. q' l' amü. foü. foü.  
 d' amü. q' l' amü. ; et d' amü. conü. foü.

**Les Exemplaires ont été fournis, de cet**  
 leü. ; mais une  
 f' amü. moü. thü. et que in massam format.  
 le q' amü. d' amü. l' amü. e' meü. q' l' foü. foü.  
 et boy ny concludro. q' les q' amü. q' amü. conü.  
 l' ordü. de l' e. et la q' amü. des ayü.  
 Il veüt q' les q' amü. q' fo. cuü. in l' amü. 2.  
 f' amü. in f' amü. in f' amü. in f' amü. in f' amü.  
 in l' amü. ; et fo. cuü. foü. l' amü. q' ceü.  
 le q' amü. ; adü. foü. q' amü. de la q' amü. 112.  
 no f' amü. oü. q' amü. cuü. de. du q' amü. leü. ;

Leantort de Jacq<sup>e</sup> de P<sup>r</sup>ost du 18. siècle  
ne doit qu'ee pl. cf. d'oubt q' celle d'arant  
teut q' defendu leq. lab. etc. les queq.

he leuady le pl. ord. n'ist aue chose q'de  
la yate aqrie, il ay fig. d'and melange  
ainsi le yady leur q'ist ee mund offime  
est q' le passage d'alcion, q' ne dit pas  
d'implent. als q' ferments, mais il ajoute  
ullius altorius Infectione.

La yady q' d'eyphonse r'coit bry des  
vopastres, Snyyosa. l'auto. consta, il  
d'ensat feulant q' q'q' une faiso. des  
yadno aqyres au lieu et temps d'cet aut.

he l'any ix. mannet. et la x. Finemai  
Caystals i. fo. la me. chose. q' scay  
un Euro q' le jour d' q'iques donnd aue  
nise q' ne commund aut q', des q'ot. hortic  
d'efacres, mais benites ay forme deulogues.

Il no veyond q' aff. q'ocifem. au canoy  
de l'olide, q' mo semble divo pl. q' no  
d'uyyosa. d' grand' suis us. b. y'rasatis  
crustulum in rotunditatem auferunt.

Je vouue en c. l'evm. q' les y'ietus dent il  
s'agit, employo. q' leffer une q'ot.  
Evoute ay vend t'ore d. yadno y'rasatis  
leur usage. c'q' q' d'm. aue eto. y'rasatis  
aue du leuady, c'q' ce l'oned no veyond  
q', mais feulant. de ceq' cet. q'ist no n'etoit  
ny ay y'rasatis entree, ny aff. blanc, ny aff. q'  
y'rasatis seloy la cout. d' leq. l'is.

Les y'rasatis n'ayod. q' d'acem. cet. croit d'  
d'oubt. l'evm.

De gain leue sans iuy horribi scandali,  
Si le 7<sup>o</sup> do. ou so feruo. communent  
quo leffor, eut est de mee q' celui do.  
no no feruons. il fallo. q' ce q. fut cyose  
duno gate quos q' semblab. d' l'ane, et  
o q. duno esped do bouillie, co so. les  
sues, q' loy ueso avec une cueilli eu  
d. les fest. n. horres d'aujourd'hui o sunt  
conspose fardna, mais q' l'ito. J'immerfa  
in aquis, o q'infitus, o sub q'it. manib;  
sed undis obuertur.

L'exemple rapporte q. hildebert ne refout  
q. la difficulte, et J'ay conclueo. q' luy et  
l'auo p'ady aus int quosq' les memes  
appas. luy et l'auo eto. fait d'une  
gate solide et q'adm, ceq' a f. doubter  
q' gens se n. hosties eto. Veritab. du  
p'ain ou q'uls, ou p'ais, car luy et  
l'ane, e fardna, car feu; et ce feu, ny  
la duree ou solidite n'ist, ce semble,  
de l'essence du p'ain, est le copulatum  
d' fardna, q'ent est.

ma pensee sur cet ouura. e q' le d. q.  
mab. a b'p fauonté la 7<sup>o</sup> dug. sermond  
ny le p'aignant et ne la ebatte. q. avec  
ass de force. cest une ad vesse p' luy  
donn' cour, ou du mod. a celle de ex.  
le Card. bona q' e pl. m'itigee. J'auois  
voulu p'ess. pl. fait l'auto. de leon IX. et  
et de ceue des p'ieds, q' n'ont q. quable  
seulment de dogmate, co le dit e. n. d.,  
mais aussi de usu, de p'axe, de vtu.  
i. e. une occaon, de donn' e. in les doiqs de  
\* \* \* \* \* q' q'entent indue s'auoir

L'usage de ces <sup>252</sup>fielles et de ces precedens, que  
ces vieux auteurs q' aus. a' master cette  
mati. a fond q' defendid legl'se l'apost.  
contro les vejsouches de la grecqud.

Lettres et ecrits fut le culte des s<sup>ts</sup> canonis.

des d'outres q' les E<sup>cs</sup>l<sup>cs</sup> q' pour' aus. sur les  
marg quoy trouvoit d. les tombeaux des s<sup>ts</sup>  
s<sup>ts</sup>. — La Trad<sup>ti</sup>on de legl. str. conota et  
unifellim<sup>t</sup> recuei d. legl. depuis q' l'ap<sup>st</sup>. s<sup>ts</sup>.  
d. loy peut et doit reuever ces reliq<sup>s</sup> et croire  
q' l'ap<sup>st</sup>. s<sup>ts</sup>. s' differencast, q' l'ap<sup>st</sup>. s<sup>ts</sup>. cela ne  
touchant q' a l'essentiel neq' de la relig<sup>on</sup>  
de la foy, q' d. ces cas s'guleres n'ist q' hypo<sup>th</sup>.  
v<sup>er</sup>q<sup>s</sup>.

il n'ist q' touij a q'q' d' a' enter eto les abus.  
nihil q' sumus str. veritatem.

L'oy rendent touij a nos q' copies preser et  
etablis, q' ny les reliq<sup>s</sup> qu' a Fey (Arvome)  
vrecs des Catacombes, neq' celles qui, pour  
vrec a l'auoir, ne dovent ee recueis co.  
Veritab<sup>l</sup> et inc<sup>o</sup>. mod. honorez co. telles.

e. H. C. Anglado a d. madetley. s<sup>u</sup> s<sup>u</sup> s<sup>u</sup> de la  
lettre d' euseb. — Jay recue, e. 2. q. la let. q' us  
m'ia' ecrit sans date au s. de ce q' us a str. man  
d. q. d. ottenant a l'oc<sup>o</sup>ny d' un ecrit q' us  
a' s<sup>u</sup> f. toucha les reliq<sup>s</sup> trouuees d. les Cata  
combes, ne sera' ce q' Je ne suis q. ottenant q' m  
clina<sup>o</sup>ny, et adms ne doute ne attend' q' s'g<sup>er</sup>  
vay touij q' us ne co. le mill<sup>e</sup>. de u. an  
doit ayer; si cet ecrit str. a' fado, q' us  
confessers. de la s<sup>u</sup> p<sup>o</sup>m<sup>o</sup>, mais str. de u.  
publ<sup>ic</sup>, ma s<sup>u</sup> p<sup>o</sup>m<sup>o</sup> maell<sup>e</sup> ne me p<sup>o</sup>m<sup>o</sup>  
q' d. de u. co. s<sup>u</sup> p<sup>o</sup>m<sup>o</sup> de q' us lo.



















